

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE

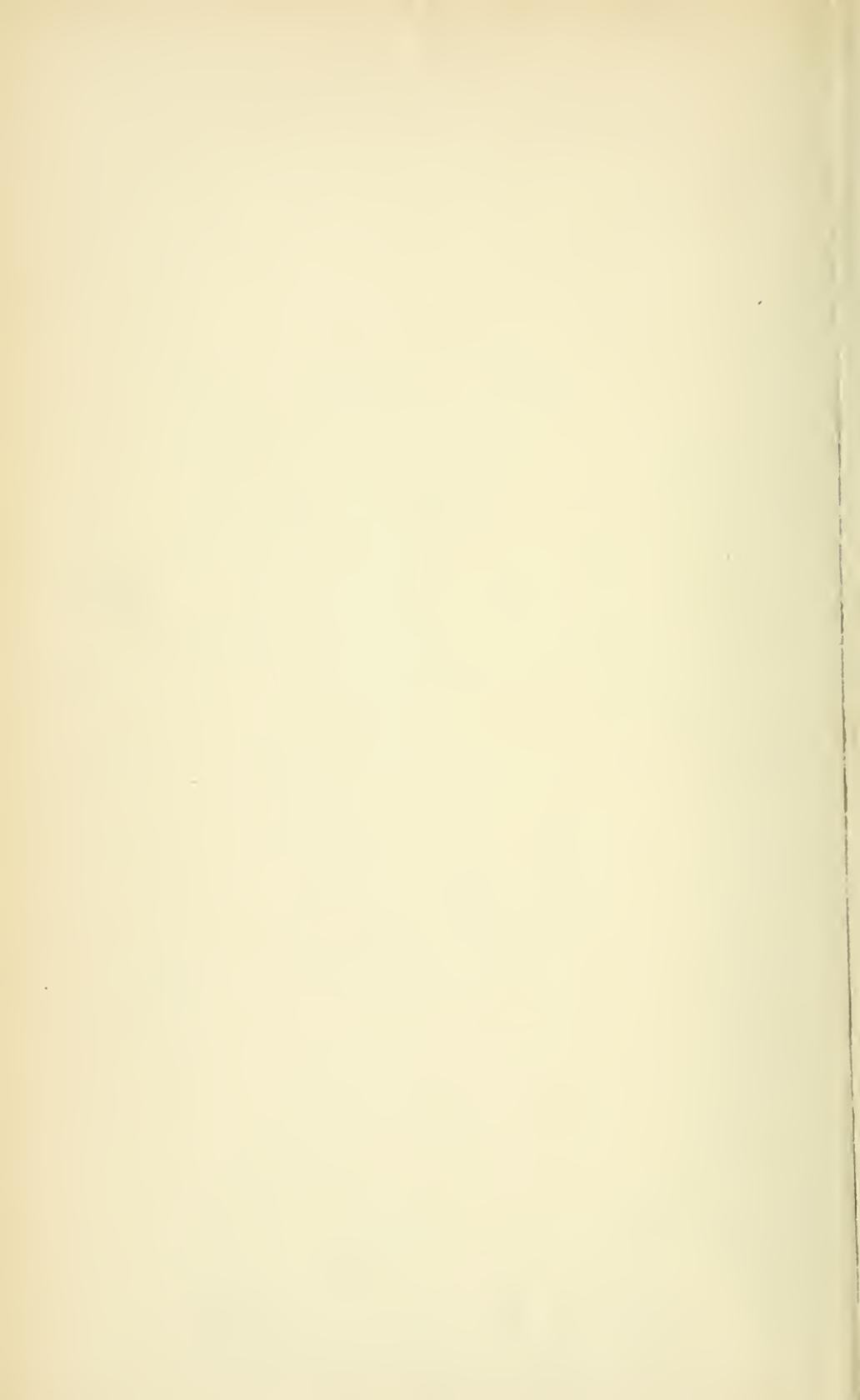


3 1761 01896387 6



TRANSFERRED







Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

LE CHRIST ET L'ANCIEN TESTAMENT

SIXIÈME VOLUME

LES

PROPHÈTES D'ISRAËL

ET

LE MESSIE

OUVRAGES DE S. ÉM. LE CARDINAL MEIGNAN

LE CHRIST ET L'ANCIEN TESTAMENT

- T. I. LE PENTATEUQUE. — PROPHÉTIES MESSIANIQUES, précédées des preuves de l'authenticité des cinq livres de Moïse. 1 fort volume in-8°. (Poussielgue et Palmé.)
- T. II. LES DEUX PREMIERS LIVRES DES ROIS, avec une introduction sur les types ou figures de la Bible. 1 vol. in-8°. (Palmé.)
- T. III. LES PSAUMES : DAVID, ROI, PSALMISTE, PROPHÈTE, avec une introduction sur la nouvelle critique. (Lecoffre.)
- T. IV. SALOMON, son règne, ses écrits. 1 fort volume in-8°. (Lecoffre.)
- T. V. LES PROPHÈTES D'ISRAËL. Quatre siècles de lutte contre l'idolâtrie. 1 fort volume in-8°. (Lecoffre.)
-

LE PREMIER CHAPITRE DE LA BIBLE

LE MONDE ET L'HOMME PRIMITIF SELON LA BIBLE. 1 beau vol. in-8°. (Palmé.)

LE NOUVEAU TESTAMENT

LES ÉVANGILES ET LA CRITIQUE AU XIX^e SIÈCLE. Nouvelle édition, corrigée et augmentée, avec une notice de M. le comte de Vogüé, de l'Institut. 1 beau vol. in-8°. (Palmé.)

M. RENAN RÉFUTÉ PAR LES RATIONALISTES ALLEMANDS, brochure in-8°. (Ancienne librairie Douniol, 29, rue de Condé.)

M. RENAN ET LE CANTIQUE DES CANTIQUES. Brochure in-8°.

LÉON XIII PACIFICATEUR, l'encyclique *Immortale Dei*. Brochure in-12.

DE L'IRRÉLIGION SYSTÉMATIQUE, ses influences actuelles sur les sciences, les gouvernements, et en particulier sur l'exégèse biblique. Brochure in-8°.

LECTURES DE FAMILLE

UN PRÊTRE DÉPORTÉ EN 1792. Épisode de la Révolution. 1 vol. in-8°. (Librairie Cattier, Tours.)

INSTRUCTIONS ET CONSEILS SUR LE MARIAGE, LES ENFANTS, LA FAMILLE. 1 vol. in-12. (Ancienne librairie Douniol.)

En préparation :

REALIA DE LA BIBLE, ou Dictionnaire donnant l'explication détaillée des usages, des objets, des faits principaux, etc., mentionnés dans les saints Livres.

LES
PROPHÈTES D'ISRAËL

ET
LE MESSIE

DEPUIS SALOMON JUSQU'A DANIEL

PAR
SON ÉM. LE CARDINAL MEIGNAN
ARCHEVÊQUE DE TOURS

*Incipiens a Moyse et omnibus prophetis,
interpretabatur illis quæ de ipso (Christo)
erant.* (Luc. XXIV, 27.)



EX LIBRIS
BASIL'S SCHOLASTICATE

No. 3559

9/17/31

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1893

EX 11
211248

OCT 29 1955

PRÉFACE

Nous avons, dans un précédent volume, raconté la révolution qui vint tout à coup troubler le cours des destinées nationales d'Israël, partageant en deux tronçons, en deux royaumes ennemis, le glorieux héritage de David et de Salomon.

Les conséquences de ce schisme furent la destruction de Samarie et de Jérusalem, et la déportation des Israélites de l'un et l'autre royaume au sein du vaste empire assyrien.

Le désastre était complet : nationalité, patrie, richesses dogmatiques, trésors de morale, espérances messianiques, tout, humainement parlant, avait péri dans le naufrage.

Qu'on se rappelle ces galions espagnols qui, aux premiers temps de la découverte de l'Amérique, revenaient chargés de lingots d'or et d'argent, et

qu'une tempête furieuse ensevelit au fond des mers. Ainsi devait-il en être du navire qui portait Israël et ses destinées.

Le navire sombra ; mais les fils des promesses et leurs trésors furent sauvés. Du même coup était sauvé l'avenir de l'humanité.

Ce sauvetage fut l'œuvre des prophètes. Avec un merveilleux courage ils luttèrent contre l'idolâtrie triomphante, et ils assurèrent la victoire du monothéisme.

Après avoir raconté leur lutte quatre fois séculaire, nous voulons, dans le présent volume, étudier les mêmes héros en tant que sauveurs de la foi aux antiques promesses et préparateurs du règne messianique.

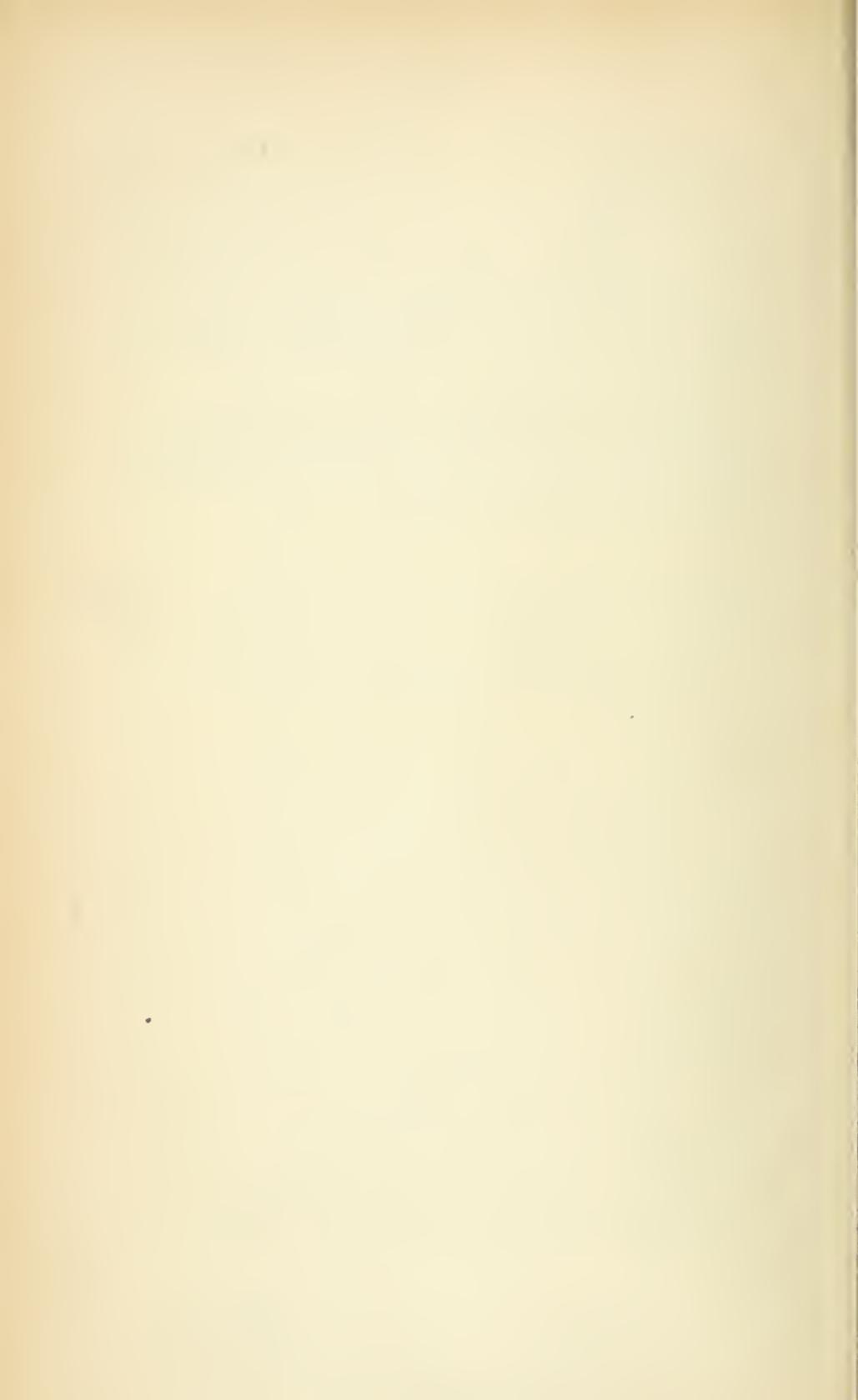
Ces promesses de salut, les prophètes les précisent. Ils les développent et les enrichissent de nouvelles révélations. Ils en font pressentir l'accomplissement à travers les événements contemporains qui en sont la lointaine figure. La délivrance miraculeuse de la captivité de Babylone est surtout pour Isaïe un thème fécond et le point de départ de radieuses prophéties annonçant la rédemption du genre humain et sa régénération par le Messie.

Ce volume contiendra l'exposé des préparations et des prophéties messianiques depuis Salomon jusqu'à Daniel. Il sera suivi prochainement d'un

autre qui, de Daniel, conduira le lecteur à saint Jean-Baptiste.

Un incrédule qui a fait grand bruit en notre siècle. Proudhon, a dit à peu près en ces termes : « Si l'on peut me montrer, dans l'Ancien Testament, une seule ligne se rapportant au Nouveau, je me tiens pour battu. »

Puissent les incrédules de notre temps prendre le même engagement, et lire ce livre avec la détermination arrêtée de tenir parole !



INTRODUCTION

LE ROYAUME MESSIANIQUE

L'histoire nous montre qu'à toutes les époques l'humanité, mal à l'aise dans les conditions ingrates où elle se meut, regarde au delà du présent et aspire à un bonheur idéal qu'elle attend toujours. Plus la conscience prend possession d'elle-même, plus l'homme se convainc, sa vie fût-elle en apparence agréable et facile, qu'il est enchaîné sur la terre, assujetti à des besoins, à des infirmités, à des craintes, à des ennuis contre lesquels sa destinée est de réagir sans fin ni trêve. Il aspire à l'affranchissement de ses misères, il ne se sent pas heureux et veut le devenir ; il rêve un idéal.

C'est le même sentiment de besoins non satisfaits qui pousse les nations à rechercher sans cesse les moyens d'accroître leur puissance, d'élever leur gloire, d'améliorer leurs institutions, en un mot, de réaliser l'idéal qui répond le mieux à leurs désirs du moment. Car cet idéal varie dans son objet. La politique nous en offre le témoignage. Notre siècle a vu flotter les esprits entre les institutions monarchiques, dictatoriales et démocratiques.

Les prophètes de Jéhovah, organes et guides souverains d'un peuple singulier, obéissaient à des inspirations plus hautes que celles des autres nations. Non seulement leur idéal ne varie pas, mais il apparaît incomparablement plus noble et plus élevé : c'est le règne de Dieu sur l'humanité régénérée, le règne messianique.

La Bible nous montre en effet les prophètes incessamment occupés, au milieu des péripéties de leur propre sort et du sort de leur pays, à préparer la réalisation d'une félicité qu'ils ont appelée le règne de Jéhovah, le règne de Dieu. L'honneur des Voyants d'Israël est de l'avoir annoncée, prédite et définie dans une lumière croissante, en même temps qu'ils travaillaient, sans se rebuter jamais, à son avènement.

Il convient, au début de ce livre, d'exposer, d'après les saintes Écritures, ce qu'il faut entendre par le règne messianique, thème ordinaire, terme dernier des prophéties, et de se faire une idée nette des divers aspects sous lesquels la Bible le considère. Elle nous représente le règne de Dieu à trois états : à savoir, dans sa préparation, dans son commencement et dans sa consommation. Les prophètes ont préparé le règne de Dieu ; le Sauveur Jésus, par son œuvre rédemptrice, l'a inauguré sur la terre. Il en réalisera la consommation dans les hauteurs paradisiaques.

Ce volume est consacré presque exclusivement à raconter la préparation du règne de Dieu dans l'Ancien Testament. Cependant, à travers les voiles

des prophéties, nous pourrons l'entrevoir dans ses commencements ici-bas, et dans sa consommation au ciel. L'ère prophétique n'est guère qu'un long et progressif acheminement vers le christianisme. La foi au Dieu unique s'affermite de plus en plus ; l'espérance de la réalisation des promesses messianiques se fait plus vive ; la vertu de religion tend à se dégager d'un vain formalisme et descend de plus en plus dans la conscience. Les voies au règne du Dieu esprit et vérité se dessinent et se rectifient. Nous allons cheminer au sein des ombres de l'ancienne loi ; mais des éclaircies magnifiques nous laisseront apercevoir, avec l'avènement du règne initial du Messie sur la terre, le règne du Christ couronné et triomphant au milieu de ses élus.

Nous justifierons cette conception du règne de Dieu par les considérations suivantes.

I

Le royaume de Dieu à l'état de préparation et de promesse en Israël offre le caractère d'une séculaire incubation. L'Évangile est l'œuvre de Dieu, et, sans doute, son auteur eût pu le révéler soudain dans toute sa beauté communicative et triomphante ; mais la Providence prépare ordinairement de loin ses œuvres. Leur préparation régulière et progressive, leur durée dans le temps et leur extension dans l'espace, malgré tout ce que l'homme a pu leur opposer, est le signe incommunicable de leur divine

origine. La création d'un soleil, d'une planète, la transformation de la nébuleuse devenant astre suppose, disent les astronomes, une élaboration qui a duré des siècles nombreux. Il en a été ainsi du règne de Dieu fondé par le Christ. Le peuple juif fut chargé pendant plus de quatorze siècles de conserver, avec le monothéisme, le dépôt des révélations faites aux patriarches et à Moïse. Ces révélations, successivement accrues par celles des prophéties, étaient comme le noyau d'un astre qui devait un jour être l'Évangile. La théodicée patriarcale et mosaïque est devenue la théodicée chrétienne. La croyance en un Dieu unique et parfait, sur laquelle Jésus et les apôtres devaient édifier leur enseignement, avait été miraculeusement sauvée en Judée. On sait combien le monothéisme coûta de combats et de peines aux prophètes, qui pendant plus de quatre cents ans luttèrent pour sa cause au milieu d'Israël. Jésus et les apôtres n'eurent qu'à reprendre l'œuvre dogmatique commencée et à lui donner son couronnement.

On peut dire la même chose de la morale juive : le Décalogue avait dès longtemps été publié en Israël quand Jésus y ajouta les huit béatitudes. Le culte chrétien a pris racine et vie sur le sol israélite. Le culte de l'Église n'est que la réalité vivante substituée à la figure morte. Le tabernacle, le temple, les sacrifices sanglants, les pains de proposition, les parfums, etc. etc., ont figuré nos temples, nos sacrifices eucharistiques et nos rites sacrés. Si l'on compare dans leurs grandes lignes les institu-

tions chrétiennes aux institutions mosaïques, on en saisit aisément les rapports. La grande hiérarchie catholique ressemble au sacerdoce d'Aaron et à la hiérarchie lévitique. La nation juive constituée en théocratie avait été façonnée par Dieu pour figurer l'Église et travailler efficacement à la préparation de son règne : *Notre nation*, avait dit Moïse, sera un royaume sacerdotal, et vous serez un peuple voué au Très-Haut¹. Tel fut en effet le peuple juif par destination et vocation, quelles qu'aient été ses inconstances et ses infidélités. L'œuvre que les prophètes accomplirent en Israël est-elle autre chose qu'une longue préparation du règne de Dieu ? Rappeler Israël à sa vocation et à sa destinée, placer sans cesse devant les yeux d'un peuple léger et séduit par des visées ambitieuses, l'idéal du règne de Dieu, peindre par des traits de plus en plus arrêtés et avec des couleurs de plus en plus saisissantes l'avènement d'un Messie, d'un roi, d'un David sauveur d'Israël et de tous les peuples : telle fut la mission des prophètes. Ils étaient les hérauts et les porteurs de l'idée messianique au milieu d'une théocratie qui, pendant des siècles, inconsciemment peut-être, fit de longs et vains efforts pour échapper à ses destinées privilégiées et consommer son suicide.

Enfin, de même que nous avons vu, dans le précédent volume, les prophètes préparer le règne de Dieu en débarrassant les esprits des idées polythéistes qui les encombraient et en leur substituant

¹ Exod. XIX, 6.

l'idée d'un Dieu unique, ainsi les verrons-nous, dans le présent ouvrage, affermir dans les âmes la foi au Messie. Ils esquisseront ses traits, et ils ne cesseront de publier les bénédictions de son règne régénérateur. Par là ils disposeront les cœurs à accepter un jour les vérités chrétiennes, les vertus qu'elles commandent et les joies qu'elles procurent. Pendant que les grandes nations prenaient contact, se pénétraient, s'identifiaient par la conquête; pendant qu'elles préparaient l'unité romaine, si favorable à la diffusion de l'Évangile, les prophètes disposaient les esprits à recevoir la bonne nouvelle du règne de Dieu, que les apôtres devaient annoncer.

Il faut dire que les paroles des prophètes eurent, surtout au commencement, un caractère assez vague, qui donnait facilité aux Israélites d'y mêler de bonne foi leurs rêves humains. Ils se représentèrent pendant des siècles le règne de Dieu sous la fausse image d'un règne temporel. Après les Machabées, surtout lorsque les Romains eurent pris pied dans la Palestine, ils détournèrent le sens spirituel et moral des saintes Écritures, et plus que jamais ils s'attachèrent à l'idée d'un libérateur suscité par Dieu sans doute, d'un Messie issu de la famille de David, mais ayant surtout pour mission de chasser l'étranger et de rétablir un royaume temporel. Plus les temps devenaient difficiles et le joug païen intolérable, plus les Juifs s'attachaient à leurs rêves terrestres. Ils ne pensaient guère à une restauration morale et se préoccupaient beaucoup d'une restauration politique.

La grande majorité des Juifs, pleine de haine contre les oppresseurs, caressait l'espoir d'une revanche et d'une vengeance. Le Messie se mettrait à leur tête, chasserait les Romains, pousserait au loin ses conquêtes. Alors il ramènerait les Juifs dispersés au milieu du royaume de David, très glorieux et très puissant¹. Ce royaume devait durer éternellement, et ceux qui en feraient partie devaient jouir d'un bonheur terrestre inaltérable. Beaucoup pensaient que le titre d'enfant d'Abraham et l'attachement aux formes rituelles de la religion étaient une condition suffisante pour être admis dans ce royaume².

Ils étaient en minorité les Israélites pieux attendant un Messie qui purifierait les mœurs, réconcilierait le peuple avec Dieu, l'affranchirait du péché et étendrait au loin le culte et l'adoration de Jéhovah³. Mais les uns et les autres s'entendaient en ceci qu'ils espéraient le Messie, le salut d'Israël. On avait même essayé de déterminer les signes précurseurs de sa venue : Élie descendrait du ciel ; Jérémie ou Moïse sortirait du tombeau pour lui préparer la voie⁴.

Il était réservé au Christ et aux apôtres de détruire cette fausse conception du règne de Dieu.

¹ Matth. xx, 21 ; Marc. x, 37 ; Luc. i, 71 ; II, 31-32, 38 ; xxiv, 21.

² Luc. III, 8.

³ Matth. i, 21 ; III, 11 ; Luc. i, 73, 77 ; II, 32.

⁴ Matth. xvi, 13 et seq. et synopt. ; xvii, 3, 10, 11 et synopt. ; Marc. vi, 15 ; Luc. ix, 8.

II

L'Église fondée par Jésus-Christ est ici-bas le royaume de Dieu à l'état initial.

A l'arrivée du Messie s'ouvre une ère nouvelle. Jean-Baptiste marquait la limite entre les temps anciens et les temps nouveaux ; jusqu'à lui s'étendent la loi et les prophètes, c'est-à-dire la préparation du règne de Dieu. Non seulement par ses paroles, mais aussi par ses œuvres, Jésus-Christ fait comprendre que les temps messianiques sont arrivés : « Si je chasse les démons par l'esprit de Dieu, c'est donc, dit-il aux pharisiens incrédules, que son règne est arrivé ¹. » Il a déjà répondu par le même argument aux questions de Jean, prisonnier d'Hérode ². A ceux qui attendaient des signes autres que les miracles de Jésus, ses œuvres et sa prédication, il déclare que le royaume de Dieu est d'un ordre spirituel, ayant pour fin la conquête des âmes : qu'il ne viendra pas avec les signes extérieurs que les Juifs attendent, de sorte qu'on puisse dire : Il est ici, il est là ; « car voici, le royaume de Dieu est au milieu de vous ³. »

Le royaume messianique, avec son caractère de régénération spirituelle et intérieure, se montre à chaque page de nos Évangiles. La première parole

¹ Matth. xii, 28 ; Luc. xi, 20.

² Matth. xi, 4-6 ; Luc. vii, 22-23.

³ Luc. xvii, 20 et seqq.

de Jésus est un appel à l'amendement, à la conversion ¹. Son but est d'exercer une action morale sur les hommes. Ce but apparaît surtout dans le sermon de la montagne, cette grande charte de son royaume ². Quand le Christ refuse de servir d'arbitre entre deux frères dans une question de partage, il donne à entendre que sa venue ne peut rien avoir de commun avec des intérêts tout mondains ³. L'enseignement de Jésus, particulièrement les nombreux passages qui opposent l'Évangile à la loi, ceux qui établissent la différence radicale entre sa doctrine et celle des pharisiens, prouvent péremptoirement que rien n'était plus loin de la pensée du Sauveur que l'établissement d'un royaume tel que le rêvaient ses contemporains.

Le second caractère distinctif du royaume fondé par Jésus est l'universalité. Il doit embrasser l'humanité entière, sans acception de peuples et de races. Par le fait même que ce royaume est un royaume tout spirituel, les distinctions nationales devaient disparaître : « Il en viendra d'Orient et d'Occident, dit Jésus, qui prendront place à la table du royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob ⁴. » Quand le Fils de l'homme viendra pour le jugement, dit-il ailleurs, il trouvera des brebis fidèles dans toutes les nations ⁵ : « Quiconque fait la

¹ Matth. iv, 17 et synopt.

² Matth. v, 1. — vii.

³ Luc. xii, 13 et seqq.

⁴ Matth. viii, 11; Luc. xiii, 29.

⁵ Matth. xxv, 32.

volonté de mon Père céleste est mon père, et ma sœur, et ma mère¹. » Son Évangile doit être prêché dans le monde entier; il en donne l'ordre formel à ses disciples avant de les quitter². Il annonce aux Juifs que le royaume de Dieu s'étendra au delà des limites de leur pays; qu'ils n'auront d'autre privilège que celui d'avoir reçu les premiers la bonne nouvelle; d'ailleurs, ils s'en sont montrés si peu dignes, que ce royaume leur sera enlevé et sera donné à d'autres nations mieux disposées à le recevoir³. Si le Christ a recommandé un jour aux apôtres de s'occuper uniquement des brebis perdues d'Israël, sa parole n'avait qu'une portée temporaire⁴; il fallait avant tout commencer par ceux que l'éducation religieuse rendait plus aptes à comprendre l'accomplissement des prophéties.

Le développement du royaume spirituel et universel du Messie ne sera pas subit. Jésus le compare à celui d'un grain de blé ou d'un grain de sénevé. L'action de l'Évangile dans le monde sera comme celle du levain, qui, déposé dans la pâte, la fait fermenter tout entière⁵.

Le royaume de Dieu commence et se développe dans chacun individuellement. Quiconque a reçu dans son cœur la bonne nouvelle, commence dès lors à établir le royaume en lui-même. Les progrès

¹ Matth. xii, 50 et synopt.

² Matth. xxiv, 14; xxvi, 13; xxviii, 19; Marc. xiii, 10; xiv, 9; Luc. xxiv, 47.

³ Matth. xix, 30; xx, 16 et synopt.

⁴ Matth. x, 5.

⁵ Matth. xiii, 31-33; Marc. iv, 26-29; Luc. xiii, 21.

du royaume sont liés à la conversion des cœurs. S'établira-t-il jamais complètement dans chaque individu et chez tous les membres de la famille humaine? Il est certain qu'en plaçant sur nos lèvres cette prière qui sera celle de tous les siècles : « Que votre règne arrive, » Jésus nous laisse entendre que la réalisation parfaite du royaume sera une espérance, un désir, non un fait ici-bas. Tous ceux qui entrent dans la salle du festin ne sont pas revêtus de l'habit de fête. Il y aura de l'ivraie mêlée au bon grain jusqu'au temps de la moisson. Cependant tous les hommes n'en sont pas moins appelés à faire partie du royaume.

La nature toute spirituelle du royaume de Dieu, son universalité, montrent combien ce royaume, quant à sa discipline, doit différer de celui qu'attendaient les Juifs. Le baptême est la seule prescription rituelle imposée par Jésus à ceux qui veulent faire partie du royaume : « En vérité, dit-il à Nicodème, personne ne peut voir le royaume s'il ne naît de nouveau. Si un homme ne renaît de l'eau et du Saint-Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ¹. »

¹ Joan. III, 2-21. — L'Église nous a donné de ces paroles son infaillible interprétation (Conc. Trident., sess. 7, can. 2), en déclarant qu'elles doivent être entendues de la régénération dans le sacrement de baptême. Encore faut-il remarquer que le désir du baptême, dans le cas où le baptême n'est pas possible, ouvre les portes du royaume céleste à ceux qui meurent dans la foi et l'amour du Christ. C'est ce que, dans son langage, la théologie appelle le baptême de désir. Le martyr est aussi appelé baptême, baptême du sang. Il n'y a cependant qu'un baptême, car le baptême de désir et le baptême du sang se réfèrent au baptême de l'eau et du Saint-Esprit.

Les autres conditions sont de l'ordre purement moral. La première parole de Jésus est un appel à l'amendement : μετανοήσατε¹. A l'amour égoïste des biens terrestres, il faut substituer l'amour de Dieu : aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa pensée, c'est là le plus grand commandement. L'amour de Dieu implique nécessairement l'amour du prochain, car on ne peut aimer Dieu sans aimer tous ceux qu'il a faits à son image². Le prochain, pour le Juif, n'était que le Juif; aux yeux de Jésus et de ses disciples, c'est tout homme et particulièrement les malheureux³. Cet amour suppose l'absence de toute haine, de toute animosité et de tout égoïsme⁴. Il consiste dans un pardon sans restriction, et en toute occasion, des offenses reçues⁵. Le cœur de l'homme doit être large et indulgent comme le cœur de Dieu : « Et vous, soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Les œuvres de charité, de solidarité, sont le trait caractéristique de l'Évangile.

Un autre commandement est la pratique de l'humilité. Cette vertu est propre au disciple de Jésus. Elle présuppose la conscience de notre misère morale et l'absence de toute prétention à un mérite personnel exclusif de la grâce⁶. Jésus attache à l'hu-

¹ Matth. iv, 17. Cf. Matth. iii, 7-15.

² Matth. xxii, 36-39.

³ Luc. x, 30 et seqq.

⁴ Matth. v, 21 et seqq.; vii, 1 et seqq.; Luc. vi, 36-37, 41-42.

⁵ Matth. v, 38 et seqq., 44; xviii, 13, 22, 23-35; Luc. xvii, 3-4; vi, 33; Marc. xi, 25-26.

⁶ Luc. xvii, 10; xviii, 9 et seqq.

milité une importance capitale. Il déclare formellement à ses disciples, encore enclins au fol orgueil, que ce vice leur fermera inévitablement les portes du royaume¹. Ceux qu'on accable d'opprobres et qui se méprisent eux-mêmes, les publicains et les prostituées, y entreront plus facilement que les pharisiens, si sûrs de leur vertu².

L'amour de Dieu implique encore et nécessairement le détachement des biens de la terre; les intérêts de ce monde éloignent aisément l'homme de Dieu et lui peuvent fermer l'entrée du royaume³. Celui qui veut suivre Jésus doit subalterniser ces biens⁴; il doit avoir un esprit d'abnégation à toute épreuve, être capable des plus grands sacrifices, avoir le courage, suivant l'expression énergique du Maître, de se couper la main ou le pied, de s'arracher un œil, de quitter les douceurs de la vie de famille; en un mot, il doit savoir subordonner les affections les plus légitimes à cette perle de grand prix, à ce trésor incomparable, au bien suprême : le royaume de Dieu⁵.

La conversion, l'amour de Dieu, le mépris des richesses supposent la foi et en sont les fruits. La foi est la condition générale d'entrée dans le royaume de Dieu. Jésus ne dit pas seulement : « Amendez-

¹ Matth. xviii, 1 et seqq.; Marc. ix, 33 et seqq.; x, 14-15; Luc. xviii, 17.

² Matth. xxi, 31.

³ Matth. vi, 24; xix, 23; Luc. xvi, 13.

⁴ Matth. vi, 19; Marc. viii, 36 et seqq.; Luc. xii, 16-21; 33-34.

⁵ Matth. v, 29; viii, 21 et seqq.; x, 37; xix, 11; Luc. ix, 59; xii, 20-21; xiv, 26.

vous; » il ajoute : « Et croyez. » Cette foi se manifeste par une confiance illimitée, d'abord en Dieu, et par suite en Jésus, son envoyé, et en sa puissance infinie¹. Elle communique à l'homme cette force morale qui le rend capable de renverser tous les obstacles et, comme dit l'Évangile, de transporter les montagnes². Elle l'affranchit de toute peur, même au milieu des éléments en fureur menaçant de l'engloutir³.

La conversion, l'amour, la foi établissent entre le Père céleste, Jésus et les hommes, un lien intime, une communion étroite, indépendante de tout lien extérieur, s'élevant au-dessus de toutes les barrières. La communion des saints est le lien qui unit tous les fidèles de l'Église, tous ceux qui sont entrés dans le royaume de Dieu. A ceux qui font partie de ce royaume, les biens suprêmes tombent en partage : le pardon des péchés, le salut, la vie divine, la paix ici-bas et les joies de la vie future.

Tel est le royaume de Dieu initial, progressif, toujours imparfait sur la terre. Le royaume à l'état de perfection, c'est le ciel⁴.

¹ Matth. viii, 40, 26 et synopt.; Luc. vii, 9.

² Matth. xxi, 21; Marc. xi, 23 et seqq.

³ Matth. vi, 23-34; xiv, 31 et synopt.

⁴ « Nunc regnat Christus, écrit excellemment M^{gr} Lambrecht, subjiciendo sibi homines, qui per prævaricationem Adæ a regno Dei exciderunt... Verum hoc regni potestatis exercitio cessante, aliud succedet quo prius complebitur; post subditorum enim submissionem sequitur pacifica eorum possessio. » (*Tractat. de novissimis*, II part., c. iv.)

III

Le royaume de Dieu est unique, mais, d'après les prophètes, il doit être considéré à deux états. Chez Jésus et les prophètes, c'est le même royaume, évoluant vers une perfection toujours plus grande, vers une lumière de plus en plus éclatante : *de claritate in claritatem*.

Dans l'Évangile, les deux états apparaissent manifestement ; mais ce sont des états d'un même royaume. Jésus appelle indifféremment royaume de Dieu l'Église militante et l'Église triomphante ¹.

Le Nouveau Testament abonde en traits de toute sorte relatifs au règne de Dieu considéré à l'état initial sur la terre ; mais il n'en est pas ainsi du règne final dans sa complète réalisation. Les théologiens, et en particulier saint Thomas, ont admirablement développé les conséquences des rares données que la révélation nous fournit sur l'état paradisiaque. Nous nous contentons de renvoyer le lecteur aux enseignements des Docteurs, en particulier à ceux de saint Thomas, aux commentaires de l'Apocalypse et des visions de saint Paul. Rappelons seulement deux textes, l'un de saint Paul et l'autre de l'Apocalypse. « Toutes choses seront assujetties au Christ, qui se sera lui-même assujetti à Dieu le Père, afin

¹ Saint Augustin a décrit ces deux états du royaume des cieux dans son livre de la *Cité de Dieu* (xx, 9).

que Dieu soit tout en tous ¹. » Alors, dit l'apôtre saint Jean dans l'Apocalypse, le mal sera enchaîné, Satan sera jeté dans l'abîme. Ce sera un ciel nouveau et une terre nouvelle ; il n'y aura plus ni pleurs, ni cris, ni affliction : le premier état sera passé. Tout sera accompli par le Verbe, l'Α et l'Ω, le commencement et la fin.

Montrer, en évoquant le témoignage des prophètes depuis Salomon, la préparation du règne messianique dans l'ancienne loi, sa période initiale réalisée par Jésus, et enfin sa consommation dans les triomphes paradisiaques, tel est le but de cet ouvrage.

L'histoire du règne de Dieu embrasse l'histoire universelle de la religion sur la terre. Les prophètes l'ont esquissée ; Dieu leur a fait entrevoir, dans des visions sublimes, toute la suite des destinées humaines. Si nous réussissons à bien exposer les prophéties messianiques depuis Salomon jusqu'à Daniel, nous aurons mis en lumière les jalons divins qui tracent les voies d'épreuve et de salut par où l'humanité monte de la terre au ciel.

Lecteurs noblement curieux, avides de progrès et de vérité, voulez-vous mettre fin au scepticisme douloureux qui énerve aujourd'hui les meilleurs esprits, suivez le conseil de Jésus ; dans la sincérité de votre cœur inquiet et malade, priez et dites : « Seigneur, faites que je voie. » Et comme autrefois le Maître vous répondra : *Scrutamini Scripturas*.

¹ I Cor. xv, 28.

LES PROPHÈTES

ET

LE MESSIE

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE I

COMMENT LA CRITIQUE MODERNE EXPLIQUE LE PROPHÉTISME
ELLE N'EN APPORTE PAS LA RAISON SUFFISANTE

La prophétie du règne universel d'un seul Dieu, faite en un temps où le polythéisme florissait chez toutes les nations ; le Christ annoncé de longs siècles avant son avènement, sont des faits transcendants, essentiellement divins, considérés à bon droit comme de grandes preuves de la céleste origine de la foi chrétienne. Longtemps admis comme indiscutables par les génies qui honoraient le plus l'humanité, ces faits sont, de nos jours, discutés avec partialité dans leurs éléments et contestés dans leur portée. Le parti pris d'écarter de la Bible le surnaturel et le miracle a poussé nos contemporains à ce travail de démolition des vieilles croyances.

On a justement reproché à la néocritique de n'avoir pas envisagé le prophétisme dans son ensemble. Comment les prophètes se sont-ils persuadé que, dans des visions dont les circonstances ne se ressemblent pas, qui sont particulières à chacun d'eux et racontées comme des faits positifs, Dieu leur avait donné une mission exactement définie, différente dans sa forme, mais identique par le fond? Comment, si l'on nie l'intervention du Ciel, les prophètes se sont-ils, pendant si longtemps, obstinés à combattre l'idolâtrie triomphante et à préparer un règne messianique? Comment ont-ils réussi dans leur œuvre, malgré les persécutions et les résistances des sacerdoxes, des peuples et des rois? D'où leur est venue l'idée d'une religion universelle, en un temps d'universel morcellement de l'humanité en peuples hostiles les uns aux autres?

Le rationalisme est flottant et incertain dans sa conception des prophètes. Il les considère tantôt comme des penseurs profonds, tantôt comme des fous; tantôt comme des politiques perspicaces, tantôt comme de vulgaires devins. Si ces hommes ont été tels qu'on les peint, pouvaient-ils se grouper de manière à former un corps vénérable de saints et s'unir dans une même doctrine et dans une même action?

Les néocritiques n'ont point abordé historiquement le problème complet du prophétisme; on s'en convaincra par l'exposition de leurs vues générales sur la question.

M. Kuenen a cherché à expliquer comment les prophètes ont pu prédire la chute des idoles et

l'avènement d'une religion plus pure. Selon lui, les vues des prophètes si manifestement justifiées par les événements, seraient nées de la marche générale de l'histoire. Tout s'expliquerait par les lois de la logique instinctive des peuples et l'exaltation naturelle à certains esprits. M. Kuenen ne bannit pas d'ailleurs entièrement Dieu de ses explications. « Comme dans tout autre phénomène historique, dit-il, nous retrouvons dans le prophétisme les deux grands agents moteurs de l'histoire : l'agent divin et l'agent humain. Mais il est impossible de distinguer ce qui revient à l'un ou à l'autre. La part de Dieu est peut-être son action générale dans le monde, qui se combine avec l'impression particulière produite par les événements et la marche générale de l'histoire. De ce concours naît une disposition mentale qui fait le prophète. Une forte conviction s'empare tellement de son esprit, que le prophète la prend pour la parole de Dieu; c'est ainsi que, dans l'Ancien Testament, tout élan d'enthousiasme pour la liberté et la religion est attribuée à l'action directe de Jéhovah. On ne peut nier l'action de Dieu; mais c'est l'erreur des prophètes de lui donner, en ce qui les touche, un caractère trop exceptionnel, trop absolu¹. »

Ewald admet dans le prophétisme une action plus sensible de Dieu; son système a une allure plus mystique. D'après cet auteur, « Dieu appelle tous les hommes à s'élever jusqu'à lui, à vivre de son esprit. Entre Dieu et celui qui obéit à son appel

¹ Kuenen, *Histoire critique des livres de l'A. T.*, t. II, ch. ix, p. 82.

s'établissent alors des rapports intimes qui font que, lorsque l'énergie spirituelle de l'homme est excitée, la pensée, conçue sous l'influence divine, prend à tel point possession de l'esprit humain, que celui-ci ne croit plus à ses propres conceptions, mais uniquement à une perception divine. Dieu en ce moment devient si présent à l'homme, que celui-ci croit entendre la parole même de Dieu et qu'il a la conviction de converser avec lui. »

Une illusion de visionnaire serait la cause génératrice de la prophétie.

« Le prophète, continue Ewald, est tellement pénétré du sentiment de son union avec Dieu, que sa personnalité disparaît. La voix qu'il entend est celle du Très-Haut. Il se sent pressé par elle, incapable d'échapper à son appel; il n'aura de repos qu'il n'ait rempli la mission que lui a confiée cette voix. Il n'agit plus, il ne parle plus de lui-même ¹. »

Si de cette phraséologie mystique on cherche à dégager la raison du phénomène prophétique, on ne trouve que l'exaltation de l'esprit et de l'imagination, illusionnant à ce point le Voyant, qu'il prend la voix de sa conscience pour celle du Ciel. C'est une nuance de ce que la science appelle l'hallucination du premier degré. On se demande comment une affection morbide de l'esprit a pu avoir la vertu de dévoiler nettement, et quelquefois dans leurs menues circonstances, des faits qui devaient s'accomplir seulement dans le lointain des âges.

¹ Ewald, *die Propheten des A. Bundes; Gesch. des Volkes Isr.*

On remarquera qu'Ewald et Kuenen n'éliminent pas entièrement Dieu de leur explication du phénomène prophétique. Il n'en est pas de même chez les critiques les plus récents. Leurs explications n'y gagnent rien en force ni en clarté. Citons les paroles d'un des représentants les plus autorisés de la nouvelle école.

« Le prophétisme, dit M. Michel Nicolas, doit être ramené à une loi historique générale. Le peuple d'Israël n'est pas une exception au milieu des autres peuples, et le prophétisme hébreu rentre dans les faits analogues de l'histoire. Les récits des peuples païens touchant leurs devins offrent les mêmes traits et le même caractère que les écrits des prophètes hébreux; chez les uns comme chez les autres, le prophétisme n'est qu'une violente exaltation de l'imagination. D'ailleurs, chez les uns comme chez les autres, les prophéties supposées après coup et faites après l'événement ne sont pas rares¹. »

Nous ferons observer ce qu'il y a d'injuste et de mal fondé dans l'assimilation des prophètes d'Israël aux devins et aux sorciers de toutes les époques. Les personnes, les caractères, les oracles, ne se ressemblent pas, considérés en eux-mêmes ou dans leurs conditions externes; nous l'avons établi ailleurs, et les différences n'échappent à aucun homme instruit et de bonne foi. « L'extase du vrai prophète, dit Hanneberg, diffère de l'état d'exaltation fébrile du visionnaire en ce que l'âme du pro-

¹ *Études critiques sur la Bible, le Prophétisme hébreu*, p. 306-321.

phète ravi reste libre. Il n'y a pas d'intermédiaire entre lui et l'esprit de Dieu, pas de moyen factice d'évocation; tandis que l'état des diseurs d'oracles ressemble à une sorte d'ivresse, à un feu sauvage qu'il faut attiser par des plantes ou des moyens sensibles¹. »

C'est ce que fait observer M. Maurice Vernes, un adversaire de nos traditions, entièrement étranger à la foi chrétienne :

« Le prophétisme hébreu, dit-il, nous apparaît comme un phénomène tout à fait à part, comme une sorte de prédication d'une singulière liberté et d'une grande portée. Les analogies qu'on lui chercherait sur le terrain des religions de l'Asie occidentale ou de la Grèce sont lointaines et ne portent guère que sur des détails d'importance secondaire. Aucun phénomène de l'histoire littéraire de l'antiquité ne ressemble à celui que nous présente la collection prophétique de l'Ancien Testament. Le principal côté par lequel on ait tenté un rapprochement entre les prophètes hébreux et les devins des Nations concerne certaines formes extérieures fréquemment jointes à la parole proprement dite : telles sont les particularités du costume, l'emploi de la musique comme favorisant l'inspiration, la fréquence des

¹ Hanneberg, *Hist. de la Révélation biblique*, t. I, V^e partie, ch. III. — « Le signe propre du devin, remarque saint Chrysostome, est qu'il est hors de lui, qu'il souffre violence, qu'il est poussé, attiré, entraîné comme un insensé; tandis que le prophète parle avec une parfaite connaissance, dans la plénitude de sa raison et de son bon jugement, sachant parfaitement tout ce qu'il dit. » (*Homil. XXIX in Epist. ad Corinth.*)

actes symboliques joints à la parole... Il y a sans doute une part de vérité dans le rapprochement; mais les conséquences qu'on a prétendu en tirer trahissent une précipitation peu scientifique. Les faits manquent pour établir une pareille filiation¹. »

Cette juste critique des allégations de ses coreligionnaires peut à bon droit surprendre chez un écrivain qui partout écarte Dieu de la Bible, et voudrait presque y effacer son nom : ces circonstances de l'aveu n'en diminuent pas la valeur.

Les exégètes protestants rejettent généralement les rapprochements forcés dont M. Nicolas ne renonce pas à se faire le champion. Pour éliminer des prophéties l'élément surnaturel, on se place résolument aujourd'hui sur le terrain de l'histoire, à la suite de Bleek, Bertheau, Baur, Hoffmann, etc. Aux yeux de ces critiques, la grandeur du prophétisme ne consiste pas dans le fait d'avoir arraché à l'avenir ses secrets impénétrables, mais bien plutôt dans le noble besoin d'une vie supérieure. Leur œuvre correspond aux divers degrés de leur développement religieux et moral; ce que l'on appelle leurs révélations s'explique par leur situation politique et les conditions historiques dans lesquelles ils ont vécu.

« Ainsi entendu, le prophétisme, dit Bleek, n'est plus, comme le veulent les supranaturalistes, Dieu communiquant arbitrairement à qui il veut et comme il le veut les secrets de l'avenir : c'est le résultat de la vague mais pénétrante influence des croyances

¹ *Mélanges de critique religieuse*, pp. 172 et suiv.

religieuses d'Israël ; et les perspectives du prophète ne s'étendent guère plus loin généralement que son horizon politique¹. »

« Les premiers dans l'antiquité, dit à son tour l'auteur du *Génie des religions*, les prophètes s'aperçurent que le vieil Orient était mort ; ils célébrèrent par avance ses funérailles. Dans un temps où les empires d'Égypte et de Babylone étaient encore debout, quand rien en apparence n'en annonçait la ruine, ils eurent le sentiment assuré que c'en était fait de cette société. Où puisaient-ils cette science ? Le Dieu de l'histoire vivait en eux. Du faite de l'idée de l'unité divine, comme du haut d'une tour merveilleuse, ils dominaient dans l'horizon de l'antiquité ; ils voyaient d'une vue distincte crouler les vieux systèmes qui les entouraient, et, avec les divinités surannées, tomber les sociétés, les empires, les États, qu'elles avaient soutenus jusque-là. C'est dans l'histoire religieuse qu'ils lisaient l'histoire politique et civile : la mort des dieux leur enseignait par avance la mort des peuples. »

Comme les systèmes exposés plus haut, cette explication du prophétisme est parfaitement insuffisante. Elle ne rend pas compte du messianisme positif. Elle passe sous silence les prophéties des faits contingents, en particulier la prédiction des circonstances qui ont accompagné l'avènement du Christ. Elle compose une histoire idéale qui ne s'accorde en aucune manière avec l'histoire réelle.

¹ Bleck, *Einleitung*, p. 437-446.

Les prophètes ont eux-mêmes raconté leur merveilleuse vocation et les circonstances où ils ont rendu leurs oracles; leur témoignage est un fait devant lequel croulent les spéculations fantaisistes.

Les rationalistes allèguent le milieu historique où vivaient les prophètes. Ce milieu historique, nous le connaissons. Les prophètes vivaient au temps où les cultes orientaux étaient encore dans toute leur force et leur éclat. Rien ne faisait présager leur chute. Israël subissait irrésistiblement leur prestige; le corps des prêtres, dans des proportions énormes, céda à leurs séductions; le courant de l'opinion, comme celui d'un déluge, emportait l'humanité.

Est-ce donc sérieusement qu'on invoque l'influence de ce milieu historique? Peut-on logiquement en faire sortir les prophètes? On parle d'une influence supérieure, *mens divinior*: que veulent dire ces vagues paroles? Elles n'ont de sens que dans le cas où elles s'appliquent à l'inspiration divine telle que l'entendaient les prophètes et telle que les Docteurs de tous les temps l'ont comprise.

On fait un étrange abus de ce que l'on appelle « la logique des événements ». C'est de cette logique que Wellhausen fait sortir le prophétisme¹. Voici sa théorie: « Ce qui détermina la grande phase du prophétisme, ce fut la destruction des royaumes d'Israël et de Juda, et de l'autonomie de la nation.

¹ « Le progrès que marquent les prophètes n'est pas le résultat du mouvement spontané du dogme, mais de la logique des événements. » (*Skizzen und Vorarbeiten*, Heft I, p. 50.)

Jéhovah n'avait plus de peuple à lui : donc il n'avait pas pu ou il n'avait pas voulu sauver son peuple. La première hypothèse était la ruine de la foi en Jéhovah; la seconde, la ruine de l'idée qu'Israël avait eue jusque-là d'être la seule nation chère à Dieu. La foi des prophètes était trop profonde pour qu'ils pussent admettre la première hypothèse; ils eurent la clairvoyance et le courage d'accepter franchement la seconde. Bien plus, leur foi, au lieu de sombrer dans le naufrage de la nationalité, s'y fortifie et s'y exalte : Jéhovah laisse périr le peuple élu; mais c'est parce qu'il n'est pas seulement le Dieu et protecteur obligé d'Israël : il est avant tout le Dieu juste, et les infidèles assyriens ne sont que les instruments de sa justice. Ainsi, du rang inférieur de protecteur d'une petite nation, Jéhovah s'élève au rôle de Dieu universel, dirigeant tous les événements. Il devient le Dieu saint et juste, le défenseur incorruptible du droit et de la morale, dont il punit la violation, sans acception de personnes, aussi bien chez son peuple que chez les nations païennes. Le culte participe à cette transformation, en se spiritualisant également; les sacrifices et les rites extérieurs n'y tiennent plus la place principale; le Jéhovah des prophètes veut un royaume universel, où il sera honoré par la pratique de la justice et des œuvres de miséricorde¹. »

¹ La théorie de M. Renan est conforme à celle de Wellhausen. Israël n'aurait pas eu l'idée du vrai Dieu avant les prophètes. Cette assertion est démentie par l'enseignement du Pentateuque, dans lequel l'idée de Dieu apparaît identique à celle qu'en avaient les

Écho fidèle des Wellhausen et des Renan, M. Darmesteter dépeint aussi « ces inconnus sublimes », en qui retentit le vrai cri de la raison et de la conscience humaine; ces « hommes étranges », qui se rencontrent *par accident* au sein d'Israël polythéiste, et qui créent le Dieu unique et universel, la Bible et les croyances des Hébreux¹. Envi-

prophètes. On recule aujourd'hui la rédaction du Pentateuque aux temps des prophètes. Mais comment se fait-il qu'à cette époque, au moment supposé de l'éclosion du monothéisme, on ne trouve pas en Israël la trace d'aucun personnage divin à côté de Jéhovah? Israël polythéiste, comme les autres peuples, eût admis le même mode de génération divine. Cependant on ne rencontre aucun vestige d'une divinité féminine, dédoublement du dieu païen, dont la présence s'accuse dans toutes les théodicies des nations sémitiques et aryennes d'alors. La conception de Jéhovah remonte donc, c'est la conclusion de M. Stade, avant l'établissement d'Israël en Chanaan, par conséquent à Moïse. Mais où Moïse a-t-il pris sa conception de Jéhovah? Les Égyptiens étaient polythéistes. M. Renan suppose que les Sémites étaient monothéistes par instinct de race: « Le désert est monothéiste. » Cette théorie est complètement anéantie par les découvertes modernes: « Depuis la création de l'épigraphie sémitique et la découverte de Ninive et de Babylone, dit M. Darmesteter, un ami de M. Renan, on est étonné de voir combien les dieux sémitiques diffèrent de leurs vis-à-vis aryens. L'esprit monothéiste, que l'on croyait au fond de l'esprit sémitique, n'appartient en somme qu'aux Juifs et aux Arabes semi-judaïsés et semi-christianisés par Mahomet. Dans les époques anciennes, les religions de langue sémitique montrent le même polythéisme que les religions de langue aryenne. » (*Les Proph. d'Israël*, p. 256-257.) Notons enfin que, avant d'avoir eu des relations avec les Juifs, les Arabes du désert étaient polythéistes. Le temple de la Mecque avait trois cent soixante idoles; les vieilles chroniques arabes ont conservé la liste des dieux de l'Arabie. (Lenormant, *Hist. anc.*, t. VI, Le Yémen, Religion.) Si Moïse ne peut être l'inventeur du monothéisme, il reste donc à en chercher l'origine là où le Pentateuque nous la montre.

¹ Le mot « par accident » est imprimé. (V. *les Prophètes d'Israël*, p. 245.) M. Darmesteter traduit toute la pensée de l'école ration-

sageant le passé de leur nation, passé vulgaire et profane tout comme celui des autres peuples, ces « grands et féconds esprits » y ont reporté leur dogme récent jusqu'aux limites les plus lointaines. Ils ont vu l'ensemble de l'histoire d'Israël sous le jour de l'idée monothéiste, comme à travers un verre coloré; ils l'ont transformée, écrite dans ce sens, enguirlandée de mythes et de légendes, purs ornements de style, qui ne constituent en rien le fond du judaïsme. L'époque de décadences et de ruines où ils vivaient les faisait s'attacher à une idée plus métaphysique, et par conséquent plus durable.

Sans nul doute, les prophètes ont tiré des catastrophes de leur patrie une salutaire leçon; les commentateurs de tous les temps l'ont justement remarqué. Mais que la foi monothéiste des prophètes soit née de la logique des événements dont ils ont été témoins, c'est là une hypothèse chimérique. Leur prédication monothéiste et morale a précédé ces événements et ne les a pas suivis : « Toutes les doctrines essentielles du prophétisme apparaissent dès l'apparition des deux premiers prophètes, Amos et Osée ¹. » Or, quand ceux-ci ont prophétisé, Israël avait encore à vivre presque un siècle, et Juda près de deux siècles. Si les prophètes ont si bien compris et formulé la signification des événements, c'est qu'une grande conviction religieuse

liste. « C'est bien, comme l'a dit M. l'abbé de Broglie, la génération spontanée, transportée du domaine des sciences dans celui de l'histoire. »

¹ Darmesteter, *op. cit.*, p. 39.

préexistait dans leur pensée. Il fallait que cette conviction fût dès longtemps enracinée chez eux, pour que la vue de tant de catastrophes, loin de les faire hésiter, ait plutôt fortifié leur foi aux promesses et en l'avenir du règne messianique, alors que tous les peuples vaincus par la grande puissance d'au delà de l'Euphrate « jetaient leurs dieux aux taupes et aux chauves-souris ¹ ».

La nouvelle école d'exégèse, qui a entrepris de substituer à l'histoire tant d'hypothèses légèrement conçues et successivement démenties par l'examen ultérieur même de ses adhérents, sera sévèrement jugée le jour où l'opinion aujourd'hui égarée reviendra au bon sens. Dans son aveuglement prétentieux, elle suppose une exaltation fébrile, une fièvre cérébrale chez les prophètes, une sorte de génération spontanée, et du haut de ces hypothèses, qu'elle érige en faits incontestables, elle juge le passé, méconnaît le présent, et vaticine l'avenir. Elle se perd dans des considérations philosophiques et sociales, en faussant l'histoire, dont elle contredit les données les plus certaines.

Ce sont pourtant là les faibles et indigestes théories que la critique négative veut substituer à l'enseignement traditionnel, pour expliquer naturellement l'origine, la nature, la durée, l'harmonieuse unité de la prophétie en Israël, et ses miraculeuses conformités avec des événements absolument cachés aux prévi-

¹ Is. II, 20. (V. *Études religieuses*, août 1892, l'Enseignement des prophètes.)

sions humaines. L'insuffisance de ces théories frappera tout esprit sérieux. Le croyant, troublé dans sa foi, éprouvera un véritable soulagement en constatant la médiocrité des résultats auxquels ont abouti les efforts des princes de la critique négative.

Les procédés dont se servent les rationalistes pour appliquer à la Bible leurs théories sont iniques et violents. Afin de montrer que les prophéties sont l'œuvre des hommes et non l'œuvre de Dieu, on cherche, avec une ardeur passionnée, à les trouver en défaut. On scrute les écrits des prophètes dans toutes leurs parties ; on les oppose les uns aux autres.

Ainsi M. Kuenen prétend « qu'il y a divergence d'opinions entre les prophètes, même entre des prophètes contemporains¹ ; » en second lieu il soutient « que plusieurs prédictions ont été démenties par les faits de l'histoire² ».

Il cite comme exemple Élie et Élisée, qui n'ont jamais combattu le culte des veaux d'or, contre lequel s'élève si fortement Osée (ch. VIII, 5, 6 ; X, 5). On a vu, dans le volume où nous avons traité des prophètes de l'époque du schisme, que le culte du veau d'or, à son origine, n'était pas idolâtrique, et que les circonstances du moment nécessitaient la tolérance de ce culte imparfait et dangereux, que les prophètes eurent bien raison de détruire aussitôt que les temps le permirent. « Élie et Élisée, remarque justement Ilanneberg, ne dogmatisèrent point. Ils avaient fort à faire pour conserver et renouveler, dans cette race sensuelle, le souvenir de Dieu. » (*Op. cit.*, t. I, V^e partie, ch. III.)

² Pour prouver cette assertion : « Plusieurs prédictions sont démenties par l'histoire, » Kuenen allègue les textes d'Osée (VIII, 13 ; IX, 3-6 ; XI, 11) « où, dit le critique, le prophète prédit qu'Israël sera puni par sa captivité en Assyrie et en Égypte. Or jamais Israël n'a été emmené captif en Égypte. » Cette objection pêche

Quand, au cours de cet ouvrage, le moment sera venu d'interpréter les prophéties visées par M. Kuenen, nous avons confiance que nous établirons manifestement le contraire de ses assertions. Bien plus, l'unité de vue, la communauté des efforts, l'ensemble de l'action et des paroles, comme aussi l'accomplissement exact des oracles, nous serviront à montrer la transcendance du prophétisme.

L'esprit de système semble avoir dicté tout ce qu'on a écrit, depuis le siècle dernier, contre la transcendance de la mission et de l'œuvre des prophètes. N'est-ce pas ainsi qu'il faut expliquer la manie de découvrir partout des araméismes et de les tourner contre l'authenticité des livres où on les

par la base. Nulle part, dans son livre, Osée ne prédit une captivité en Égypte; il affirme même le contraire (xi, 5). « Comme ils n'ont pas voulu se convertir, dit le prophète, ils ne retourneront pas en Égypte; mais les Assyriens deviendront leurs maîtres. » Les versets sur lesquels s'appuie Kuenen visent le fait de quelques Israélites, qui volontairement, et pour échapper à l'esclavage en Assyrie, s'enfuirent en Égypte. Le verset 6 du ch. ix le dit formellement: « Ils se sont enfuis à cause de la désolation du pays: *l'Égypte les a recueillis et ensevelis.* » On le voit, il ne s'agit ici ni de captivité ni de captifs. (V. Rosenmuller sur ces versets.) — Autre objection: « La ville de Tyr, d'après Isaïe (xxiii), devait être détruite et rétablie dans un délai de soixante-dix ans; rien de tout cela n'est arrivé. » (Kuenen.) Les découvertes modernes d'Assyrie nous apprennent que tout cela est arrivé. La victoire de Sennachérib est gravée sur les rochers du Nahr-el-Kelb, près de Beyrouth. D'après ces bas-reliefs on voit que Sennachérib prit Tyr; qu'il y établit un roi nommé Ithobaal, lequel se reconnut son vassal. Tyr se releva, et quand Nabuchodonosor la vint assiéger, plus d'un siècle après l'invasion de Sennachérib, il la retrouva dans tout l'éclat de son ancienne splendeur. (Lenormant, *Hist. anc.*, t. II, p. 371; t. IV, 298-300; t. V, 524-528.)

rencontre¹? Dans nos précédents ouvrages, nous avons dit ce qu'il faut penser des chaldaïsmes de nos livres saints, et combien sont peu fondées les conclusions qu'on prétend en tirer. Les critiques qui en font usage contre l'authenticité des prophéties sont-ils eux-mêmes bien convaincus de la valeur de l'argumentation? « Ici, dit l'un d'eux, on n'arrive en général qu'à des conclusions toujours contestables : la manière, le style, les idées d'un prophète, ont fort bien pu changer dans le cours de sa carrière d'écrivain. L'histoire de la langue hébraïque d'ailleurs nous est mal connue, et, vu la rareté des documents, il ne nous est guère permis de compter, sous ce rapport, sur un progrès réel... Les araméismes, sans doute, sont plus fréquents après l'exil. Mais la langue populaire n'a-t-elle donc pas toujours été imprégnée d'araméismes, surtout dans le royaume des dix tribus? Souvent, où l'on a vu des néologismes, il serait plus logique de voir des archaïsmes². »

¹ Voici, par exemple, un passage suggestif de Munk pour combattre l'authenticité de la deuxième partie d'Isaïe : « Si, dit-il, dans un livre prophétique portant le nom d'Isaïe, on vous parle du retour de l'exil de Babylone; si on va jusqu'à nommer Cyrus, qui est postérieur à Isaïe d'environ deux siècles, soyez sûr que ce n'est pas Isaïe qui parle... Examinez le texte hébreu de la partie suspecte des discours d'Isaïe, vous verrez qu'il se révélera par quelque chaldaïsme ou par quelque allusion aux idées babyloniennes ou parses. »

² Kuenen, *loc. cit.*, § 4. C'est chose curieuse de voir le peu d'unité dans les conclusions que les nouveaux critiques ont tirées des chaldaïsmes quant à l'authenticité d'un livre. Pour nous borner à Isaïe, ils regardent comme authentiques, généralement du moins, les cinq premiers chapitres. A partir du chapitre vi, c'est une étrange lutte d'opinions. Gesenius refuse à Isaïe le chapitre vii;

N'oublions pas que les araméismes ne sont ici qu'un moyen de déclarer la prophétie postérieure à l'événement qu'elle annonce; car « si elle se rapportait à des événements de plusieurs siècles postérieurs, incapables d'être prévus par le prophète d'après son milieu politique et sa situation psychologique, le prophétisme serait un pur miracle. »

Le miracle ! voilà ce que la néocritique veut, au nom du positivisme étroit qui nous envahit, éliminer à tout prix de la Bible. Découvrir un moyen honnête d'arriver à cette fin est devenu la préoccupation d'un grand nombre d'intelligences¹. Nous l'écrivions il y a bientôt vingt ans : « Les discus-

Hitzig combat vigoureusement pour l'authenticité de ce chapitre. Koppe prétend que le chapitre xii est d'une date postérieure à Isaïe; son hypothèse est rejetée par Gesenius, puis reprise par Ewald, puis repoussée de nouveau par Umbreit. Koppe et Bertholdt attribuent à Jérémie les chapitres xv et xvi; Ewald et Umbreit, à un prophète plus ancien qu'Isaïe; Hitzig, Maurer et Knobel les attribuent à Jonas; Hendewerk, à Isaïe. Il est inutile de pousser plus loin les citations. On voit à quelles contradictions est arrivée l'école critique, et combien peu solide est le principe qualifié de « clair et de naturel », posé il y a un instant par Kuehen : « Toute prophétie date de l'époque à laquelle le style et les idées la font se rapporter. »

¹ « Au lieu d'accepter les miracles comme une preuve du christianisme, dit M. R. Smith, beaucoup d'hommes intelligents et respectueux de nos croyances en sont venus à regarder les récits miraculeux de la Bible comme un grand obstacle à son acceptation. On sent que la réalité de ces miracles est l'enseignement de nos Écritures le plus difficile à prouver. Aussi longtemps qu'on ne donnera pas de la vérité de la religion chrétienne une preuve plus décisive que celle qu'on tire du vieil argument du miracle, on objectera que cette preuve, loin d'être une particularité distinctive d'une seule religion, est une prérogative que toutes les religions réclament. » (R. Smith, *The proph. of Israel*, p. 15.) Le miracle est une objection contre la divinité de la religion !

sions soulevées à propos des prophètes montrent le parti pris de bannir à tout prix l'élément surnaturel de la Bible. Ce n'est point la difficulté de concilier des dates et des faits qui vient suspendre et embarrasser notre marche en avant, mais des théories philosophiques, dont les bases et les formes ont beaucoup varié depuis Kant, Schelling et Hegel, et qui toutes aboutissent à la négation du miracle, c'est-à-dire à la négation de la souveraineté et de la liberté de Dieu dans l'histoire. Parmi les protestants, ceux-là même qui admettent comme nous le dogme de la Providence, sacrifient souvent, par le fait, à ces théories insensées qu'ils n'acceptent pas en principe. On dirait, quand il s'agit pour eux de confesser un miracle, la présence d'un spectre qui les domine et, pour ainsi parler, les terrorise. Ce qui devrait pourtant ouvrir les yeux et faire comprendre que l'école négative part d'un faux principe quand elle nie et combat partout les miracles, c'est le phénomène de la variété, de la contradiction et de la faiblesse des explications par lesquelles on a la prétention d'écarter les faits surnaturels ¹. »

Un fait hors de doute, le plus grand des miracles cependant, puisqu'il les contient tous, n'est-ce pas l'annonce, de longs siècles avant l'événement, du royaume futur d'un nouveau David, d'un nouveau Salomon, d'un Messie. d'un royaume réalisé dans l'Église chrétienne par le Christ Jésus ? Alors même

¹ *Les Prophéties messianiques des deux premiers livres des Rois*, p. 120.

que les détails, les particularités, les contingences relatives aux personnes, aux faits, ne seraient qu'obscurément indiqués dans les prophéties, ne reste-t-il pas la chute de l'idolâtrie prédite et réalisée, le Christ et l'Église chrétienne prophétisés et régnant, depuis dix-huit siècles, sur toute la terre?

Quand nous avons expliqué les prophéties messianiques des psaumes de David, nous y avons relevé des particularités, des détails étonnants par leur précision et leur contingence, correspondant à la vie souffrante et à la vie triomphante du Christ. Nous avons vu là l'indice certain de l'inspiration divine. Au cours de l'exposition des écrits des prophètes, nous ferons de semblables constatations et nous en déduirons les mêmes conséquences.

Mais nous le répétons, indépendamment des corrélatons de détail de la prophétie avec l'histoire, il y a les corrélations générales qui sont le plus grand des miracles. C'est à ces corrélations qu'il se faut surtout attacher. Les autres, bien que revenant mieux à certains esprits, ne sont pas celles sur lesquelles on doit le plus s'arrêter, parce qu'elles ne sont pas essentielles.

Le fait grandiose du prophétisme a Dieu pour principe. Des hommes faibles, dépourvus des moyens humains, armés seulement de la parole, déploient une force victorieuse qui, malgré les rois et les peuples, malgré l'entraînement de la sensualité, triomphe de tous les éléments de force et de durée qui lui sont opposés. Grâce aux prophètes, le monothéisme, qu'ils étaient seuls à défendre, n'a

pas été noyé, perdu, avec la nation israélite, au sein des cultes idolâtriques de la Syrie, de l'Assyrie et de l'Égypte.

Sous quelle inspiration et comment les prophètes ont-ils prédit qu'aux religions locales et nationales établies partout succéderait la religion universelle? Ils en ont annoncé l'avènement, et cette prophétie s'est réalisée par le Messie. Devant l'action et les résultats du prophétisme, on se sent en présence d'une de ces forces divines qui dans l'histoire représente les grandes forces de la nature et des éléments.

CHAPITRE II

COMMENT LA CRITIQUE MODERNE EXPLIQUE LE MESSIANISME
DE L'ANCIEN TESTAMENT
LES ÉVÉNEMENTS CONTINGENTS

La nouvelle critique est impuissante à découvrir la raison suffisante du prophétisme. Lorsqu'elle parle du prophète, elle mutile son rôle et son action, elle lui crée une physionomie de fantaisie. Les Voyants déclarent qu'ils ont reçu de Dieu leur mission ; la néocritique suppose qu'ils se la donnèrent eux-mêmes. Elle ne tient pas compte des faits historiques où Dieu intervient surnaturellement, à quelque degré que ce soit ; elle remplace ces faits par des invraisemblances qui n'expliquent rien. Dans sa lutte contre l'idolâtrie, le prophète est considéré comme un spéculatif audacieux et superbe ; et l'on passe sous silence sa vie humble et modeste de saint et de thaumaturge. On parle des prophètes qui ont écrit ; on semble oublier les prophètes qui se sont bornés à l'action. On ne prend pas garde qu'un Élie, un Élisée, sont prophètes aussi bien qu'Isaïe et Jérémie, et qu'il faut rendre compte des uns comme des autres.

La néocritique envisage les prédictions du règne de Dieu comme de vagues spéculations, et elle ne considère pas les prophéties positives annonçant les faits contingents.

Ainsi, parce qu'elle examine incomplètement les phénomènes transcendants qui constituent le prophétisme, elle joue le rôle d'un avocat sans scrupules ; elle n'exerce pas celui d'un juge.

La tradition chrétienne et les exégètes catholiques ont une méthode tout opposée. Pour justifier leur jugement sur le prophétisme, sur sa nature, son caractère, ses causes, ils n'isolent pas les oracles ; ils considèrent successivement toutes les prophéties relatives à l'avènement du Messie ou à la chute des idoles, ils évoquent les prophètes de tous les temps : ceux qui se sont contentés d'agir et n'ont pas écrit, ceux qui ont écrit sans qu'on sache leur ministère extérieur, ceux qui ont à la fois agi et écrit. La théologie se met en présence de l'ensemble de leurs œuvres, de leurs actes, de leur doctrine ; en présence du progrès et de l'accomplissement de leurs prophéties. Le prophète est à ses yeux l'homme de Dieu, l'agent de sa providence, le Voyant du messianisme. La tradition chrétienne déclare que le prophétisme, qui résume tant de siècles, tant d'œuvres, tant d'oracles, tant d'écrits, tant de résultats grandioses, tant de destructions et de créations annoncées des siècles à l'avance, est un fait divin.

Les prophètes ont été suscités de Dieu ; ils n'ont pu faire ce qu'ils ont fait sans un secours surnaturel. Dieu a miraculeusement conduit les événements de

manière à leur ménager le succès et la victoire, quand ils ont préparé son règne, combattu l'idolâtrie et publié leurs oracles.

C'est, pour ainsi dire, à regret et contrainte que, descendant des hauteurs spéculatives et psychologiques, des nuages et des généralités historiques, la critique moderne a dû aborder la question des prophéties spéciales à un Messie attendu et ce qu'elle appelle les faits contingents. Les prophètes ont-ils cru à une ère messianique future? Ont-ils annoncé « ce personnage mystérieux des croyances juives¹? » Ont-ils prédit l'avènement du Christ des chrétiens? Quelle est la réponse de la néocritique?

Observons que les néocritiques rejettent au VIII^e siècle la rédaction actuelle du Pentateuque et n'admettent ni l'antiquité reculée assignée aux livres de Moïse, ni celle des prophéties qu'ils contiennent. Ils rejettent également l'âge donné par la tradition aux livres de Samuel, au Psautier et aux livres de Salomon. Ils diminuent arbitrairement l'antiquité de tous les oracles messianiques; ils dédaignent ceux du Pentateuque, et ils ne font remonter les prophéties messianiques qu'au VIII^e siècle. A cette époque, disent-ils, les prophètes écrivirent la Bible dans le sens de leurs idées monothéistes et messianiques, et ils agrémentèrent leurs récits d'oracles et de légendes, reportant ainsi les dogmes les plus récents, fruit de leurs conceptions, jusque dans les premiers âges de la nation.

¹ Colani, *Jésus-Christ et les croyances messianiques de son temps*, p. 2.

L'hypothèse d'un Pentateuque et de toute une littérature falsifiée, introduits subrepticement, en Palestine, au VIII^e siècle, est si monstrueuse, que M. Renan et les néocritiques dont il fut le chef en France y contreviennent en admettant l'antériorité de vieux manuscrits et la préexistence, en Israël, de l'idée messianique. Au point de vue du prophétisme leur aveu est important.

L'école néocritique nie résolument qu'il y ait dans l'Ancien Testament des prophéties se rapportant au Christ Jésus. Elle accepte seulement la présence continue, dans la conscience juive, d'espérances vagues et générales relatives à un Messie. « Les exemples du contraire, qu'on se plaît à citer, dit M. Reuss, ne prouvent qu'une chose : c'est que la science n'est arrivée que tardivement à découvrir soit le sens naturel de tel passage, soit la portée de telle allusion historique, soit la valeur de telle locution, soit enfin l'état d'intégrité relative d'un certain texte ¹. »

¹ « Ainsi, dit Reuss, quand un prophète fait dire à Jéhovah qu'il a appelé son fils d'Égypte (Os. xi, 1), on voit par le contexte qu'il s'agit du passé et de la nation israélite, et non de l'avenir de l'enfant Jésus. Quand un autre désigne nominativement Cyrus comme le libérateur d'Israël (Is. xlv, 1), on est sûr que cet auteur était contemporain de ce roi de Perse, et qu'il n'a pas vécu deux siècles avant lui. Quand un troisième prédit que la servitude durera soixante-dix ans, et qu'après cela Babylone sera détruite et que les rôles changeront (Jerem. xxv, 11), on comprend qu'il n'y a là qu'un nombre rond et non un calcul à vérifier. Ailleurs, ce sont des notes étrangères qu'on a introduites dans le texte pour préciser les événements futurs. » (*Les Prophètes*, t. I, p. 46. Cf. Munk, *Palestine*, p. 420.)



Nous citerons les paroles mêmes des représentants de la nouvelle école : « Les prophètes, dit Reuss, le plus modéré des néocritiques, parlent de l'avenir, et ils en parlent souvent, soit pour prédire des malheurs et des catastrophes, soit surtout pour peindre, dans des tableaux brillants et quelquefois fantastiques, un siècle de paix, de justice et de bonheur, tel que le monde ne l'a jamais vu. L'appréciation des conditions faites à l'humanité semble accuser, chez les prophètes, une absence de bon sens pratique d'autant plus étonnante, que généralement les deux tableaux, celui de l'actualité triste et criminelle et celui de la perspective glorieuse de fidélité et de bonheur, se suivent sans transition. »

Constatons, en passant, l'embarras de Reuss et de tous ceux qui refusent de rapporter aux triomphes et aux humiliations du Christ les tableaux prophétiques des abaissements prodigieux et des victoires d'un même Messie. Ces tableaux, à leur grand étonnement, *se suivent sans transition*. Il en devait être ainsi puisqu'il s'agit d'un même Messie et d'une même Église, tantôt dans la gloire et tantôt dans l'humiliation. Une autre erreur chez les rationalistes est de ne pas admettre que la prophétie messianique soit ferme et inconditionnelle. « A y regarder de près, toutes les prédictions des prophètes sont conditionnelles; la réalisation dépend au fond de la nation elle-même, c'est-à-dire de ses dispositions morales et religieuses¹. »

¹ Kuenen apporte ici un correctif qui a son importance. « On se tromperait, dit-il, si l'on pensait que toutes les prophéties doivent

Nous établirons au cours de notre livre la fausseté de cette assertion. Avec des réserves, M. Reuss admet la prophétie messianique, et même il en précise parfois l'objet. Il reconnaît que l'ère messianique a été annoncée, ère de justice et de paix, qu'il appelle un âge d'or.

« Quant à cet âge d'or lui-même, la première chose à remarquer, c'est que les prophètes sont les seuls de toute l'antiquité qui le cherchent dans l'avenir. Jamais ils n'en parlent comme ayant éclairé de ses rayons le berceau de l'humanité. Loin de regretter les beaux jours du passé, les prophètes constatent de la manière la plus explicite que les égarements qu'ils reprochent à leurs contemporains étaient aussi ceux de leurs pères. Or, qu'on veuille bien réfléchir sur ce qu'il y a de noble et de salutaire dans une pareille direction de la pensée, sur l'avantage qu'il y a, pour l'humanité comme pour l'individu, à diriger ses regards vers l'avenir, au lieu de se consumer en stériles regrets au sujet d'un passé qui ne revient plus. Quels éléments de force et de persévérance un peuple ne trouve-t-il pas en se préoccupant du but à atteindre, au lieu de puiser

être considérées comme conditionnelles. Si, d'une façon absolue, elles le restent toujours, pourtant la réalisation de cette condition elle-même peut être si fermement établie dans l'appréciation du prophète, que l'accomplissement ne lui paraisse pas un seul instant douteux. Par exemple, l'avenir de temps meilleurs pour Israël est subordonné à la conversion du peuple; mais celle-ci sera un fruit si naturel de la purification par le châtiment, que le prophète la considère comme entièrement certaine et la suppose, quoique dans l'avenir. » (Kuenen, *Hist. crit. des livres de l'Ancien Testament*, t. II, note V, p. 590.)

des excuses dans le sentiment de la décadence ! Eh bien, le peuple israélite a possédé cet élément, cette sève intarissable de sa vie spirituelle. Et c'est à ses prophètes qu'il l'a due, bien qu'il n'en ait guère eu conscience que lorsque leur puissante voix eut cessé de frapper ses oreilles. »

Reuss fait suivre cette déclaration des réflexions suivantes : « Il ne faut pas appliquer à ces tableaux le scalpel de l'analyse critique, pour trouver la ligne de démarcation entre la substance et la forme. Qu'on tâche de jouir de l'ensemble tel qu'il se présente, sans tenir compte des exigences de notre froide réflexion ainsi que des lois qui régissent aujourd'hui le goût et la rhétorique. Qu'on se pénètre bien du fait que c'est le triomphe de la cause de Dieu, le triomphe de la vérité et de la justice, qui est le vrai et l'unique sujet de ces tableaux, et qu'on se demande si le choix d'un pareil sujet n'accuse pas à lui seul déjà une conception hors ligne, abstraction faite des beautés ou des défauts de l'exécution. Si les prophètes croient à l'avènement de la paix universelle, qui les blâmera d'avoir ajouté l'idylle de l'agneau et du loup paissant ensemble fraternellement ? »

Reuss reconnaît que les prophètes ont annoncé l'avènement du règne de Dieu sur la terre ; mais les principes de la théologie juive auraient seuls inspiré leurs oracles.

« Enfin, dit-il, comme l'unité de Dieu est la thèse fondamentale de la théologie des prophètes, l'unité du gouvernement terrestre et national en est le co-

rollaire naturel. Leur idéal, c'est un roi qui réunit en sa personne toutes les qualités qui ornent le vrai serviteur de Dieu et qui peuvent faire le bonheur des hommes. Cela seul montre combien on les a mal jugés en leur prêtant des aspirations républicaines. Jéhovah délèguera la direction spéciale de son peuple à un fils de David, à un rejeton de la race élue des Isaïdes, et il lui donnera l'esprit de sagesse, de justice, de puissance et de piété, pour qu'il soit à la hauteur de sa mission. A la fois victorieux et pacifique, il assurera la sécurité des frontières et fera cesser les guerres... Les espérances qui s'attachent à la personne de l'oïnt du Seigneur semblent dépasser quelquefois la limite qui circonscrit les qualités d'un simple mortel, et assurer à son règne une durée indéterminée. Cette idée n'a jamais été complètement perdue de vue. Elle s'éveille avec une énergie nouvelle à mesure que la nation est éprouvée davantage. Elle a fini par être le point de départ d'une grande révolution religieuse¹... »

Kuenen expose à peu près la même doctrine. Il reconnaît formellement que les prophètes ont annoncé que la royauté de David réaliserait les espérances messianiques, et que cette royauté s'établirait sur toutes les nations : « L'avenir théocratique, dit-il, ne souffre chez les prophètes aucune réserve. Cet avenir-là se déroule toujours devant leur esprit avec une inébranlable certitude, parce qu'il se fonde sur l'impérissable alliance de Jéhovah et de son

¹ Reuss, *les Prophètes*, t. I, p. 43.

peuple. Et cet avenir, c'est la punition éclatante des Israélites infidèles et des ennemis de la nation sainte. C'est la gloire d'Israël fidèle sorti enfin régénéré de ses épreuves; c'est le maintien ou le rétablissement, par le roi attendu, de la royauté de David; c'est enfin l'admission des nations étrangères dans l'alliance de Jéhovah et de son peuple¹. »

M. Vernes adopte cette opinion, mais il réduit le messianisme à un relèvement national. Les espérances de ce relèvement datent du VIII^e siècle et s'expliquent par les malheurs de cette époque. « L'examen approfondi des textes de l'Ancien Testament, dit-il, montre l'inanité d'une théorie fort répandue, d'après laquelle les espérances messianiques chez les prophètes hébreux seraient le développement d'une mystérieuse attente, transmise depuis les générations les plus reculées. Le phénomène que nous présentent ces idées est au contraire un phénomène local et temporaire, renfermé à ces deux égards en des limites précises qu'il convient de respecter². Au point de vue du temps, il ne remonte

¹ *Hist. crit. des livres de l'Ancien Testament*, t. II, ch. IX, p. 9. Cf. Maurice Vernes, *le Peuple d'Israël et ses espérances; Histoire des idées messianiques*, p. 3.

² V. réfutation de cette assertion, Lacordaire, *Conférences*, 1846, 41^e conf. *De la préexistence de Jésus-Christ*. « Nous pouvons, dit encore M. Vernes, localiser bien davantage encore ce phénomène. Les espérances relatives à l'avenir n'appartiennent ni à l'ensemble de la population, ni à la masse des hommes cultivés, ni au corps des prophètes : elles sont le lot d'un parti religieux déterminé, le parti iâviste-puritan. » (*Le Peuple d'Israël et ses espérances*, p. 158.) Comme si les grandes idées et les nobles inspirations n'étaient pas toujours le lot d'un petit nombre !

pas au delà de la première moitié du VIII^e siècle ; au point de vue du lieu, il est propre, sauf de rares exceptions, au royaume de Juda et à ses membres dispersés par la conquête. Il naquit alors, au VIII^e siècle, sous le coup répété des plus terribles dangers du dehors, deux convictions dans l'esprit des prophètes : la première, que Jéhovah ne pouvait laisser périr son peuple privilégié ; la seconde, que les malheurs d'Israël sont l'inévitable châtiment de ses transgressions morales. Du conflit de ces deux convictions il ne pouvait résulter que ceci : Israël puni par Jéhovah, mais enfin fidèle, verra reflourir sa félicité passée. Les documents tout à fait antiques ne contiennent nulle trace des espérances messianiques. Il ne s'agit nulle part, dans la Bible, de prédictions spéciales relatives à des faits contingents. Les données précises sur les événements des siècles postérieurs, que l'exégèse rétrospective s'ingénie à découvrir chez les prophètes, ne lui ont été apprises que par l'histoire, après l'événement ¹. »

M. Vernes se borne donc à avouer qu'à partir du VIII^e siècle la croyance à une ère de relèvement a régné en Israël. Voilà tout le messianisme qu'il voit dans la Bible.

Ainsi les néocritiques prétendent que l'espérance messianique a toujours flotté dans le vague, sans avoir un objet, une personne, un temps déterminés. Ils repoussent toutes les prophéties qui se rapportent

¹ Vernes, *Hist. des idées messianiques*, p. 2 ; *le Peuple de Dieu et ses espérances*, p. 158.

à un fait contingent : la prophétie, disent-ils, se meut dans les généralités.

Le parti pris de repousser systématiquement le miracle devait mener les rationalistes à ces négations. Ils bannissent de la prophétie tout ce qui dépasse manifestement la prévision humaine¹. Si les prophètes parlaient en leur propre nom, le principe serait admissible ; mais ils ne sont que les organes de Dieu, dont ils publient les oracles. La négation absolue de l'intervention directe de Dieu dans l'histoire équivaut à la négation de Dieu. Car, si l'on admet Dieu avec ses attributs essentiels, on ne peut manquer de confesser qu'il sait l'avenir aussi bien que le présent ; que, dans son infinie puissance, il conduit tout à ses fins ; qu'il dirige souverainement la liberté humaine sans la détruire ; que lui seul peut peser sur ce ressort délicat sans le fausser ; que l'omniscience est un des attributs de sa divinité, et que, dans des desseins dignes de sa sagesse, il peut communiquer à l'homme ce qu'il sait. Comment, en bonne logique, refuser à Dieu le pouvoir de révéler à ses prophètes les événements

¹ Un critique plus aventureux que sérieux a trouvé même surprenant que M. Reuss et les autres rationalistes aient conservé « la tradition de faire remonter jusqu'au VIII^e siècle » quelques écrits des prophètes. Suivant cet auteur, aucun des livres prophétiques n'a été écrit antérieurement au II^e siècle avant J.-C. ! Cette opinion est absurde, mais elle est logique. Tout écrit prophétique a été, disent les rationalistes, composé après l'événement qu'il prédit. D'après ce principe, les prophéties d'Isaïe devaient même être contemporaines des apôtres. Nous ne parlons de cette opinion que pour mémoire. Elle a pour auteur M. Ernest Havet, déjà oublié. (*La Modernité des prophètes.*)

de l'avenir? Il n'y a rien de fortuit et d'imprévu pour Dieu. Le critérium suivant, adopté par les rationalistes, méconnaît absolument les attributs divins : « Un principe infaillible, dit M. Darmesteter, est qu'en littérature prophétique une prédiction exacte est postérieure à l'événement¹. » On verra à quels procédés violents, à quelles hypothèses, ces faux principes ont conduit les critiques modernes.

Des hommes graves, comme Tholuck, s'efforcent de persuader aux exégètes et aux apologistes de renoncer à l'un des témoignages les plus convaincants de la divine inspiration des prophètes : la prédiction des événements contingents. « C'est, dit-il, une opinion encore assez répandue parmi les théologiens que la prophétie messianique a un caractère de surnaturel d'autant plus certain, que le fait prédit était plus imprévu et avait moins de lien logique avec quoi que ce soit. Ils ont appliqué cette manière de juger aux incidents divers de la vie du Christ. Dans les manuels de démonstration évangélique, on constate la satisfaction avec laquelle les théologiens développent ce qu'il y a de fortuit dans un fait qu'ils croient trouver annoncé par un prophète,

¹ Darmesteter, *les Prophètes d'Israël*, p. 144. « Les prophètes, avait dit auparavant M. Munk, ne font jamais de prédictions positives, ne s'abaissent pas à jouer le rôle de devins. Si çà et là vous trouvez dans les prophètes des prédictions de faits positifs, des dates, des noms propres, et en quelque sorte une *histoire* de l'avenir, soyez sûr qu'il y a là interpolation ou supposition. Analysez avec le scalpel de la critique, et vous en trouverez les preuves évidentes. » (Munk, *Palestine*, p. 420.)

dont ils pensent par là rehausser l'autorité. La divinité de l'œuvre prophétique se recommande mieux à d'autres titres qu'à celui-là. Il est certain qu'en plaçant le caractère surnaturel de la prophétie dans l'accomplissement des plus légers détails, et surtout dans ceux qui semblent fortuits, on s'engage dans des discussions difficiles, où la victoire semble douteuse, et on amoindrit le côté divin des prophéties messianiques. »

Nous ne pouvons partager l'avis de Tholuck. Les événements qu'il appelle fortuits et négligeables sont loin d'être tels. Ce ne sont pas des faits sans importance que la prédiction de la naissance du Christ à Bethléhem, et celle de sa mort violente sur une croix. Les trente deniers, prix de la trahison, la robe tirée au sort, la lumière qui se lève sur la Galilée des Gentils, avaient leur enseignement profond et entraient dans les conseils de Dieu. Les prophètes donnaient les signes auxquels on devait reconnaître un jour le Messie. Ces événements pouvaient paraître fortuits aux yeux des Juifs; ils ne l'étaient pas dans les desseins de la Providence.

Les corrélations minutieuses et presque infinies des prophéties messianiques avec l'histoire des Juifs sont un fait très digne d'attention. L'avenir chrétien se trouve comme moulé dans le judaïsme. Le judaïsme ressemble à la mère dans le sein de laquelle l'enfant se forme et se développe. La théocratie juive, le roi de Sion, Jérusalem et la montagne du temple, les victoires d'Israël sur les peuples idolâtres, les prophètes et le sacerdoce, les gloires ou les ruines

de la ville, la multiplication du peuple, ces assemblées de Juifs accourus de tous pays aux fêtes religieuses, étaient des larves, des embryons, ou, comme dit la théologie, des ombres et des figures du Nouveau Testament. Au printemps, et même pendant l'hiver, partout où pénètre un pâle rayon de soleil, les germes tressaillent, élargissent leur enveloppe, dessinent progressivement la forme du végétal qui veut paraître au jour : ainsi, sous l'action créatrice de Dieu, le christianisme, dans ses germes sacrés, dans sa lente incubation, préparait son avènement. Les prophètes voyaient le règne de Dieu à travers les voiles ; une magnifique typologie se trouve à la base de toutes leurs conceptions de l'avenir messianique. Quand le Christ aura paru et qu'il aura fondé son œuvre, on pourra constater, en comparant l'Évangile aux écrits des prophètes, que la personne et la doctrine du Sauveur ont été annoncées et préparées dans l'Ancien Testament. On comprendra que le Christ est le roi promis siégeant sur le trône de David¹. Saint Paul, dans son Épître aux Hébreux, verra en lui un prophète, un grand prêtre, le médiateur de la réconciliation, la victime du sacrifice immolée pour les fautes du peuple. Comparant à l'Évangile l'histoire des Juifs, il dira : *Hæc omnia in figura contingebant illis*².

L'Apocalypse, à son tour, pour décrire le règne de Dieu dans ses commencements et dans sa con-

¹ Luc. I, 32.

² I Cor. x, 11.

sommation, mettra en scène tous les types de l'Ancien Testament : Babylone, le centre du monde impie, l'Égypte avec ses idoles, seront les figures de l'impiété et de l'idolâtrie aux temps chrétiens. Dans le royaume futur, il y aura un sanctuaire, un tabernacle, une arche d'alliance. La ville sainte deviendra l'épouse du Christ, et Jérusalem, le séjour éternel des élus.

Ce phénomène de typologie a été signalé par tous les Pères et spécialement par Eusèbe. Sans doute les chrétiens du v^e siècle, comme ceux du moyen âge, ont poussé très loin la théorie du symbolisme et l'identification de l'Ancien Testament avec le Nouveau. Mais s'ils ont exagéré, ils n'ont pas erré quand ils ont enseigné l'existence des types et des figures, ainsi que des nombreuses prophéties relatives aux événements contingents.

Voilà ce que, Dieu aidant, nous établirons contre les dénégations des néocritiques.

CHAPITRE III

LE MIRACLE DE L'INSPIRATION

Si la néocritique, au XIX^e siècle, falsifie en quelque sorte la Bible dans le but de l'expliquer; si elle a recours à tant de théories, à tant d'hypothèses arbitraires, exposées au chapitre précédent, c'est par l'effet d'une hostilité passionnée contre l'existence et même la possibilité de l'action surnaturelle de Dieu dans le monde. Les temps de Lucrèce sont revenus, après dix-neuf siècles de christianisme et de philosophie spiritualiste. La philosophie athée, qui s'est levée, comme un astre malfaisant, sur ce siècle qui finit, ressemble aux planètes à retours périodiques : elle avait disparu de notre horizon; elle revient, mais, nous l'espérons, pour s'éloigner bientôt. Il n'est que temps : sa funeste influence engendre des maladies morales qui finiraient par tuer ce qu'il y a de meilleur et de plus vital dans l'humanité.

L'esprit humain répugne à l'athéisme et à ses corollaires. Il ne peut davantage se reposer dans la croyance au dieu d'Épicure vivant, heureux et oisif, au sein des célestes demeures, restant étranger aux mondes que des lois supérieures à sa puissance ou

le hasard auraient créés. L'esprit humain répugne à identifier Dieu avec les lois fatales d'une force aveugle et avec la conception positiviste de la nature. Sans Dieu, il ne s'explique pas plus le microcosme qui s'appelle l'homme, que l'harmonie, la beauté de notre planète, et le rythme savant des mondes qui roulent dans l'espace infini.

Les tentatives de spiritisme, de bouddhisme, de salutisme, auxquelles nous assistons, sont une protestation contre l'athéisme absolu ou mitigé de notre triste temps; bien qu'impuissantes à produire des résultats de quelque importance, ces manifestations sont significatives.

Pourquoi rejeter contre toute raison un Dieu libre et providence, créateur et père par excellence? N'y a-t-il pas au-dessus de la paternité terrestre une paternité céleste d'où dérivent la bonté, l'intelligence et la liberté bienfaisante de nos pères?

Si la Bible a ainsi compris la Divinité, cette conception est-elle si déraisonnable et si nuisible qu'il faille se consumer en vains efforts pour l'en effacer, dans le but de concilier à ce livre divin les athées de nos jours? Pourquoi nier le miracle?

Nous avons autrefois traité longuement de la possibilité et de l'existence du miracle, objet de répugnance à notre siècle malade¹: « De tous temps, écrit un savant exégète enlevé trop tôt à l'Allemagne catholique, de tous temps les hommes ont cru au miracle. Laissons de côté, si l'on veut, tout ce qui

¹ *L'Évangile et la critique au XIX^e siècle.*

est christianisme : les païens ont prié. Est-ce que toute prière, qui n'est pas l'expression de la louange ou du repentir, ne suppose pas et ne désire pas un miracle? Qu'est-ce que prier pour la santé d'un malade, demander du secours dans le danger, si ce n'est désirer qu'une influence divine agisse spécialement, dans telle circonstance, au-dessus et en dehors de la force aveugle de la nature, pour secourir l'homme? Et n'est-ce pas là désirer un miracle?... Le miracle est un supplément des forces insuffisantes de la nature, un don libre du Dieu tout-puissant, agissant plus puissamment que la nature, limitée dans ses effets... De tels miracles sont plus communs qu'on ne pense. Ils s'opèrent d'ordinaire dans le silence et sans éclat. Les vrais croyants n'en parlent et ne les révèlent guère que pour réveiller la foi des faibles, rallumer l'ardeur des tièdes et procurer la gloire de Dieu¹. »

Nous venons d'exposer les systèmes des rationalistes qui, décidés à tout tenter pour échapper au fait historique du miracle, dénaturent le prophétisme et ne l'expliquent point; cherchons maintenant à nous rendre compte du phénomène transcendant de la prophétie. Comment Dieu communiquait-il avec ses prophètes? En quoi consistait l'inspiration que l'Église attribue justement à leurs actes, à leurs discours et à leurs écrits?

¹ Hanneberg, *op. cit.*, t. I, IV^e p., c. iv. La question de la possibilité et de la nécessité de la prophétie est savamment traitée par le D^r J. Didiot, *Logique surnaturelle objective*, théor. xxviii et suiv.

Il serait insensé de prétendre pénétrer le mystère des rapports intimes que Dieu a entretenus avec les prophètes : ceux que le Ciel a favorisés du don de la prophétie ne semblent pas s'être préoccupés d'éclairer le mystère ; ils ne soupçonnaient rien de notre scepticisme. Ni les prophètes, ni les apôtres, ni les écrivains sacrés n'ont, à cet égard, satisfait notre curiosité. Ils se sont bornés le plus souvent à transmettre la parole de Dieu et à obéir à ses ordres, sans s'expliquer beaucoup sur les conditions des communications divines. C'est Jéhovah qui a dit¹, qui a révélé, montré, fait entendre, ordonné aux prophètes ce qu'ils prédisent et ce qu'ils ont à faire². Tout ce qu'ils annoncent leur vient directement d'en haut ; ils se savent les organes d'une révélation divine ; ils se sentent inspirés de l'esprit de Jéhovah. Si presque tous leurs discours commencent par ces mots : « Voici ce que dit l'Éternel, » ce n'est certes pas chez eux une phrase de convention, encore moins une affectation vaniteuse ou téméraire, mais la mention d'un fait qui leur était arrivé. Ils cherchaient et trouvaient leur appui dans une union particulièrement intime avec le Dieu qui les appelait. Ainsi triomphaient-ils de la crainte que leur inspiraient à eux-mêmes le sentiment de leur propre insuffisance et l'attitude hostile de leurs contemporains.

Peu leur importait la manière dont Jéhovah se mettait en communication avec eux, que ce fût dans

¹ כֹּה אָמַר יְהוָה, « sic dicit Dominus. »

² Is. I, 1 ; II, 1 ; XIII, 1 ; XXI, 10 ; Amos, III, 7 ; VII, 1, 4, 7, etc.

le sommeil ou dans la veille, dans l'extase ou la simple prière, par le ministère des anges ou autrement, dans des apparitions de symboles ou de réalités. Les révélations divines s'encadraient dans les événements contemporains, s'expliquaient par les circonstances du lieu et les situations¹. Elles avaient aussi quelque rapport avec la sainteté et l'élévation du prophète : « S'il se trouve parmi vous un prophète, dit Jéhovah, je lui apparaîtrai en vision ou je lui parlerai en songe; mais à Moïse je parle bouche à bouche². » Ils sortaient de l'état d'extase et de songe dans lequel Dieu leur avait parlé, avec la certitude absolue que Jéhovah les avait entretenus. Leur grand souci était de persuader à tous qu'ils n'entreprenaient rien d'eux-mêmes, qu'ils étaient les organes et les instruments du Seigneur.

Nous voudrions cependant, curieux que nous sommes, savoir tout ce qui se cachait sous ces affirmations brèves et solennelles des prophètes : « *Dieu m'a ordonné de dire; la main de Dieu m'a touché; l'Esprit de Dieu m'a rempli; je fus élevé en esprit,* etc. » Dans l'Église chrétienne, la puissance de l'Esprit-Saint a souvent agi mystérieusement sur des âmes saintes: elle les a élevées à un état extatique. Plusieurs de ceux qui ont été favorisés de ces grâces extraordinaires ont candidement essayé de raconter ce qui, dans l'extase, se passait en eux et

¹ Cela est évident, par exemple, pour Ézéchiël. Ses visions se teignent des couleurs babyloniennes. (V. *Les prophètes d'Israël*, Ézéchiël.)

² Num. XII, 6-8.

autour d'eux. Saint Paul a dit en termes généraux ce qu'ont été ses ravissements. Après lui, des saints ont été plus explicites. De là est née une sorte de science appelée *la mystique*. Dans son admirable ouvrage sur la canonisation des saints, Benoît XIV a nommé et recommandé plusieurs des écrits, les plus anciens et les plus importants, traitant de cette matière. Gœrres a essayé, dans les temps modernes, d'éclairer à la lumière d'une haute philosophie et d'une savante physiologie ces mystères profonds, dans son traité de *la Mystique chrétienne*. Mais les meilleurs guides pour s'avancer dans ces voies obscures sont assurément sainte Thérèse et saint Jean de la Croix. Sans conseiller à personne de se mettre à leur suite, nous croyons que ce qu'ils ont dit est propre à donner l'idée du phénomène prophétique¹.

Nous ne voulons point toutefois identifier deux

¹ Les saints, principalement sainte Thérèse, ne prétendent cependant pas expliquer le mystère : « Je désirerais, dit la sainte, pouvoir faire connaître la manière dont Notre-Seigneur se montre dans ses visions; mais je n'entreprends pas d'exprimer de quelle sorte il nous fait voir intérieurement cette lumière admirable, et montre à notre esprit une image de lui-même si vive et si claire, qu'il nous paraît être véritablement présent. Je laisse cela à de plus savants que moi... Mais ce que je voyais était une image vivante et non pas morte : c'était Jésus-Christ même vivant qui se faisait voir à moi si éclatant de majesté, qu'on ne saurait douter que ce ne soit lui... Ce n'a jamais été avec les yeux corporels que j'ai vu cette vision ni aucune autre, mais seulement avec les yeux de l'âme. Ceux qui sont plus intelligents que moi disent que cette vision est beaucoup plus parfaite que celles qui ne se voient qu'avec les yeux corporels, qui sont susceptibles des illusions du diable. » (S^{te} Thérèse, *sa Vie*, ch. xxviii.) Saint Thomas traite la question dans sa *Somme théologique* (2-2, q. 171-174).

ordres de phénomènes distincts, encore moins assimiler les relations écrites des saints aux livres des prophètes. Il y a entre les uns et les autres toute la distance qui sépare l'Écriture sainte de la parole humaine, les opinions libres des articles de foi. Mais on peut chercher, par leur rapprochement, à dégager quelque lumière et à mieux comprendre l'état d'esprit où se trouvaient les prophètes, quel que soit le nom qu'on lui donne, extase, intuition de l'esprit, inspiration immédiate, etc.

Lorsque l'âme, s'arrachant au monde sensible, se recueille en elle-même; lorsqu'elle a purifié son regard et son désir, fortifié sa volonté pour le bien, tourné ses aspirations habituelles vers les choses divines, alors Dieu habite particulièrement dans cette âme; la lumière d'en haut vient éclairer l'œil intérieur; la voix de Dieu se fait entendre; Dieu peut toucher, inspirer l'esprit et le cœur, révéler ce qu'à l'aide de ses propres lumières l'homme ne découvre pas. C'est au sortir d'un état analogue que les prophètes s'écriaient: « Dieu m'a parlé; j'ai vu son trône et ses anges... » Moïse, Élie, Daniel, furent gratifiés de ravissements célestes. Ce n'était pas assurément la vision des bienheureux au ciel. Il est dit que Moïse parla face à face avec Dieu; mais ce ne fut qu'à travers les nuages et les ombres des visions d'ici-bas¹. Nul homme ne vit jamais Dieu, dit l'Évangile².

Dieu s'adressait à l'intelligence des prophètes par

¹ Exod. xxxiii, 23.

² Joan. i. 18; Matth. xi, 27.

des voix perceptibles, par des images qui passaient sous leurs yeux, soit en songe, soit dans la veille. Jérémie, éveillé, voit un amandier; Samuel entend une voix qui l'appelle pendant son sommeil. Dieu a déroulé sous les yeux de l'évangéliste saint Jean de vrais tableaux vivants, si nous osons parler ainsi; l'exilé de Pathmos a en quelque sorte vécu au milieu d'apparitions célestes.

Voltaire ne voyait dans ces prodiges que des hallucinations. Aucun homme instruit n'oserait aujourd'hui commettre une telle confusion. L'hallucination est un cas pathologique qui atteint à la fois le corps et l'intelligence : elle a ses débuts, ses progrès, son cours et son dénouement, sa guérison ou son terme fatal, la démence; c'est un cas individuel, non collectif. L'objet de la vision varie à l'infini; chaque aliéné voit suivant son genre de folie. On ne pourrait scientifiquement et loyalement expliquer par la démence Jeanne d'Arc, et surtout sainte Thérèse. Cette dernière croyait reconnaître dans le cas de David un genre de rapports mystérieux avec Dieu qu'elle appelle l'oraison d'union¹.

Après avoir cherché à se rendre compte de l'état d'âme des prophètes et du caractère objectif de leurs visions, les théologiens s'appliquent à définir l'inspiration qui préside à leurs actes, à leurs discours et à leurs écrits. Ils la considèrent avec raison comme un corollaire de leur divine vocation. En agissant ou en écrivant, les prophètes obéissaient

¹ Sainte Thérèse, sa *Vie*, ch. xvi.

à une incitation de Dieu, qui leur accordait une grâce correspondant à leur mission. N'ont-ils rien mêlé de personnel dans leurs actes, ni rien de subjectif dans leurs écrits? Ici encore nous retrouvons le mystère : non que la présence du double élément naturel et surnaturel soit douteuse, mais personne ne pourra jamais dire dans quelles proportions ces deux éléments se mêlèrent. De même que deux mandataires fidèles ne remplissent pas de la même manière une même mission; de même que les peintres ne voient pas les mêmes objets de la même façon, et les représentent dans un jeu de lumière et avec des couleurs, des particularités que le connaisseur appelle manière : ainsi se reflètent, dans les discours et les livres des prophètes, leur caractère particulier et la nature spéciale de leur esprit¹. L'inspiration les a poussés à écrire, leur a suggéré au moins le fond de ce qu'ils devaient dire, en les préservant d'erreur : voilà seulement ce que l'Église impose à la foi².

Il ne manque point de Pères qui représentent les prophètes comme des instruments passifs : ils les appellent « les harpes de l'Esprit-Saint³ ». Mais ces paroles n'ont pas la portée d'une définition ; elles

¹ Voir sur ce sujet le *Correspondant* du 25 février 1869 : *Droits et Devoirs de la critique*, par l'abbé Vollot.

² « Eos Ecclesia (libros) pro sacris habet, ... non ideo duntaxat quod revelationem sine errore continent, sed propterea quod, Spiritu sancto inspirante conscripti, Deum habent auctorem. » (Conc. Vatic. *Const. dogm.*, c. II.) V. Franzelin, *De traditione et Scriptura*.

³ Just. *ad Gentes*, VIII; Chrysost. *Homil.* I *ad populum*.

font seulement envisager l'inspiration sous l'un de ses aspects¹.

Le dogme catholique de l'inspiration trouve sa justification et sa preuve à toutes les pages de la Bible. Les prophètes, dit saint Pierre, en résumant la doctrine du Nouveau Testament, sont inspirés; ils parlent au nom de l'Esprit-Saint, poussés et comme contraints par lui : *ὑπὸ πνεύματος ἁγίου φερόμενοι*².

Les prophètes distinguent entre leur propre esprit et l'esprit de Dieu qui les inspire, et parfois le sens humain est redressé par le sens divin. On se souvient de Nathan, qui, consultant son propre esprit, se trouve favorable à la construction du temple. Mais, de retour chez lui, il prie; Dieu lui envoie son esprit, et alors il revient sur sa parole et contredit son premier avis. Nulle part la dualité des esprits

¹ Nous empruntons à un théologien autorisé, le P. Patrizzi, son enseignement sur ce sujet difficile. « Tantôt, dit-il, Dieu a agi directement, tantôt médiatement. Ordinairement, au cours de la Bible, l'action de Dieu n'a pas été sensible; souvent il s'est contenté d'assister l'écrivain : c'est ce qu'on peut admettre dans la rédaction des livres historiques. Tantôt il a rendu son action sensible, comme dans Jérémie (xxxvi, 2, 18) et Zacharie (1, 14). La Bible exprime en effet la pensée de Dieu. Mais il n'est point requis, pour la divinité de la Bible, que Dieu inspire soit les mots, soit l'arrangement de ces mots; il ne lui convient pas de corriger les défauts essentiels du langage humain en dehors des conditions nécessaires pour atteindre son but. » (Patrizzi, *Commentationes tres*, etc., p. 11.) La révélation était nécessairement transitoire (S. Th., 2^a 2^e, q. 171, a. 2). — De quelque manière que Dieu révélât l'avenir au prophète, il le lui manifestait comme déjà présent ou même comme passé (Chrysost. *in Gen.* 1, hom. x, 4; *in Joan.* homil. xiii, 3); de là vient que l'écrivain emploie si fréquemment, même quand il s'agit d'un temps futur, le prétérit que l'on appelle prophétique.

² II Petr. 1, 21.

n'apparaît avec plus d'évidence que dans l'histoire de Balaam.

Enfin, tout ce que les prophètes ont dit ou ont écrit ne leur a pas été révélé. Il arrive quelquefois que le prophète communique ses propres pensées et ce qu'il a appris naturellement; mais il obéit alors à une motion divine, et l'Esprit-Saint le préserve de toute erreur.

CHAPITRE IV

LES PROPHÈTES ET LES OPPOSITIONS DE LEURS CONTEMPORAINS AU RÈGNE DE DIEU

Les progrès inouïs de la science et de l'industrie ont jeté beaucoup d'esprits dans une sorte d'enivrement qui leur fait croire qu'on peut désormais tout expliquer sans Dieu, abandonner la théodicée de la Bible et les voies morales tracées par le Christ. Entre la théologie des prophètes et la philosophie moderne s'ouvre un abîme. Les injustices et les préjugés du rationalisme contre les Voyants d'Israël ont leur explication. Mais quels ont été les motifs de la haine dont une partie d'Israël poursuivit, pendant quatre siècles, ses saints et ses prophètes? Tous n'adoraient-ils pas le même Jéhovah, n'avaient-ils pas la même loi, n'attendaient-ils pas le même Messie? Comment Israël méconnut-il à ce point son passé et son avenir? Quelle est la raison des obstacles qui se dressèrent devant les prophètes, quand, sortant du vague des premiers oracles messianiques, ils reprirent le pinceau de David et donnèrent de saisissants reliefs aux rapides esquisses du prophète royal?

Les résistances se déclarèrent partout : au sein du sacerdoce, dans le peuple et chez les rois.

Le règne du Messie était la réforme de tous les abus. Quand les prophètes annonçaient un règne universel, ils ne dissimulaient pas que le roi messianique serait un réformateur, qui non seulement bannirait le formalisme et les abus du culte, mais encore substituerait partout la lumière à l'ombre, la réalité à la figure. Les sacrifices sanglants, la grande affaire, le bénéfice rémunérateur du prêtre juif, prendraient fin. « Ces ombres incapables de remettre aucun péché, » comme a dit saint Paul¹, étaient destinées à disparaître. Que d'égoïsmes seraient condamnés ! que d'intérêts personnels seraient compromis !

Le sacerdoce se révoltait à la pensée de la cessation d'un ordre de choses établi par Moïse et consacré par les siècles. Peu de prêtres comprenaient le sens figural des lois cérémonielles. Il n'est pas à croire que le temple à l'époque des prophètes fût exempt des désordres qui blessèrent les yeux du Christ quand il le visita. Les vieux sacerdoce ont aimé les routines et se sont accoutumés aux abus. Il s'élevait alors, dans la conscience du prêtre, plus d'un reproche secret quand on parlait devant lui d'un culte « en esprit et en vérité ». Le sacerdoce juif, aussi bien que le reste du peuple, était réfractaire à un ordre d'idées si élevées. On rêvait une gloire toute nationale, un monarque temporel,

¹ Hebr. x, 1-4.

vainqueur des nations puissantes qui opprimaient Israël.

La lutte entre le sacerdoce et les prophètes était inévitable. On sait ce que sont les querelles religieuses, non seulement quand l'orthodoxie, les formules d'un dogme, mais même lorsque les pratiques liturgiques, sont mises en question. D'ailleurs deux corporations placées l'une à côté de l'autre, exerçant des fonctions parallèles, deviennent aisément rivales. Qu'est-ce donc quand l'une se déclare supérieure à l'autre et chargée de corriger et de reprendre? C'est une merveille s'il ne s'élève pas entre elles une hostilité latente ou déclarée.

Or les prophètes s'affirmaient supérieurs aux prêtres; et par le fait des constitutions mosaïques, ils étaient leurs surveillants imposés par Dieu. Chose plus grave : ils établissaient une distinction entre l'esprit et la lettre de la loi; ils n'en voulaient pas être les aveugles esclaves. Plus l'esprit de l'Évangile percerait à travers les voiles des prophéties, plus les divergences et même les hostilités s'accuseraient au sein de deux corporations dont l'une s'obstinait à s'enfermer dans le passé et l'autre s'avancait vers l'avenir. Une transformation religieuse est l'épreuve la plus redoutable qu'une nation puisse traverser. La crise était d'autant plus grosse de périls, que la forme ancienne, condamnée à périr, avait plus de titres à la vénération et abritait des intérêts plus divers. Les prêtres ne comprenaient pas tous que l'idée religieuse renfermée sous l'enveloppe des institutions de Moïse avait besoin, comme toute

idée, pour être vraiment féconde, de se réaliser sous une forme concrète. Avec le temps, la forme, destinée à protéger l'idée, avait cessé d'être une sauvegarde et devenait un danger. Les prophètes prévoyaient et prédisaient le moment où le divorce entre la forme et l'idée s'opérerait inévitablement. Moment critique que celui où l'idée, ayant grandi, cherche à se dégager d'une forme impuissante à la contenir, et brise une enveloppe trop étroite sous peine de mourir étouffée !

Ce fut quand la crise devint aiguë, quand l'antagonisme entre le sacerdoce et les prophètes fut à son état le plus violent, qu'apparut Jésus, le prophète des prophètes. Les formes rituelles ou légales qui renfermaient l'idée religieuse, l'Évangile les brisa ; ces institutions que les prêtres regardaient comme la garantie de leur existence, il les abrogea. La lutte prit un caractère de violence qu'elle n'avait pas eue même au temps d'Élie et de Jérémie, et on sait par quel drame sanglant elle se termina.

Les prophètes trouvèrent un autre obstacle dans les dispositions du peuple.

Le peuple juif semble ne s'être élevé que fort tard à la juste idée de Jéhovah : il n'en concevait guère, au temps du schisme, qu'une idée abaissée. Jéhovah était, aux yeux d'une nation à moitié idolâtre, un Dieu avant tout national, supérieur aux autres dieux ¹, capable de les humilier et de les vaincre en toute

¹ Cette conception explique l'idolâtrie d'Israël, ainsi que nous l'avons dit. (V. *Les prophètes d'Israël*, 1^{er} vol.)

occasion, mais ayant des rivaux. Pour les prophètes, au contraire, ce n'est point une question de plus ou de moins entre Jéhovah et les autres dieux. Jéhovah est le saint : les autres ne sont rien. Si les nations qui les adorent triomphent d'Israël, elles ne triomphent jamais de Jéhovah : elles ne sont entre ses mains qu'un moyen de punir les péchés d'Israël et des peuples voisins.

Ainsi le peuple répugnait à l'exclusivisme messianique, et les prophètes, en mainte occasion, ont eu à lutter avec ses préjugés.

Une autre erreur populaire, que combattirent les prophètes, consistait en une confiance exagérée dans la pérennité nationale d'Israël en tant que royaume terrestre. La foule ne voulait pas admettre qu'un jour Israël pût être détruit comme nation pour laisser la place libre au règne du Messie. De temps en temps sans doute, Jéhovah peut cacher son visage ; mais ce n'est que momentanément : il *doit* maintenir son honneur, et par conséquent il *ne peut pas* cesser de promouvoir l'hégémonie de sa nation chérie¹. « Nous espérions qu'il délivrerait Israël², » ainsi parlaient encore, au temps de Jésus-Christ, les disciples d'Emmaüs, sous le poids de la déception que leur causait la mort de celui dont ils attendaient le relèvement politique de la nation.

Les prophètes enseignaient autrement. Alors que dans un moment d'angoisse, le peuple s'écriait :

¹ Ex. xxxii, 11-12; Num. xiv, 13-19; Deut. xxxii, 27; Jos. vii, 9.

² Luc. xxiv, 21.

« Jéhovah est au milieu de nous : aucune calamité n'atteindra Israël¹, » un prophète, comme Amos, se levait et déclarait qu'à cause des péchés du peuple, « Jéhovah, le dieu des armées, susciterait une nation qui écraserait Israël de Hamath au torrent du désert². » Les prophètes déclaraient que si Israël résistait aux volontés de Jéhovah, il lui dirait : « Israël, tu n'es plus mon peuple ; les nations viendront à moi, et c'est au milieu d'elles que j'établirai mon règne. »

De telles déclarations sonnaient aux oreilles de la multitude comme des blasphèmes. Le patriotisme se révoltait à les entendre, et le dogmatisme se récriait. Les prophètes, n'en continuaient pas moins d'annoncer le royaume universel du Messie.

Une pensée d'admiration saisit l'esprit quand on considère quel vaste horizon embrassait le regard des prophètes. Le continent, les *Iles*, c'est-à-dire l'Europe, les pays séparés par de vastes mers, tout ferait partie du royaume qu'ils prophétisaient. Les agitations des peuples, les invasions même, la transportation d'Israël en captivité, tout cela préparait l'avènement du Messie, but unique du mouvement du monde. Des idées si grandioses chez les *Nabi* d'un petit État ne sont pas des pensées de la terre, ce sont des inspirations du ciel.

Le peuple voyait avec dépit, avec une jalousie haineuse et un égoïsme irrité, qu'il ne compterait

¹ Mich. III, 11.

² Amos, VI, 13.

presque pour rien dans cet universalisme. Il s'enflammait de colère quand Amos lui déclarait¹ que tous les peuples sont enfants de Jéhovah et associés à ses faveurs. Israël n'avait d'autre avantage sur eux que d'avoir été choisi le premier. « Avant mon élection n'étiez-vous pas pour moi, ô fils d'Israël, ce que sont les fils des Kouschites? » demande Jéhovah par la bouche du prophète².

Quand on lui parle d'une alliance de Jéhovah avec les nations, Israël se croit atteint dans son honneur : la foule crie au scandale. Jérémie est jeté en prison comme traître envers sa patrie ; ce n'est que par hasard qu'il échappe à la mort.

Mais ce qui mettait le comble à l'irritation du peuple contre les prophètes, c'était que le nouveau royaume devait être surtout un royaume spirituel d'où seraient bannis la gloire humaine, l'éclat des armes et des conquêtes sanglantes ; les Juifs ne pouvaient admettre que le Messie entrerait dans son royaume par le chemin des humiliations et de la mort. Cette contradiction de la croyance générale était un scandale.

Un dernier obstacle à l'établissement du royaume messianique se rencontrait dans l'égoïsme, les craintes ombrageuses et les jalousies des rois rêvant la toute-puissance. Les rois se trouvaient les premiers menacés par l'avènement d'un successeur auquel ils ressemblaient si peu. Les prophètes ton-

¹ Amos, III, 1-2; VI, 2.

² Amos, IX, 7.

naient contre leurs vices, leur luxe, le laxisme de leurs mœurs et de leur religion. Aussi de tous les ennemis du prophétisme les rois furent-ils les plus redoutables. L'Évangile, dans l'épisode des trois mages, nous fait comprendre la jalousie qu'inspira, dès le commencement, aux princes de Jérusalem et de Samarie le Messie-roi des prophètes.

Le rôle prépondérant accordé par la loi de Moïse aux Voyants en Israël aggravait encore leur situation vis-à-vis du pouvoir civil. Le royaume, constitué en théocratie, n'avait à sa tête qu'un seul roi : Jéhovah, représenté par les prophètes. Les princes, n'étaient que les premiers des sujets. Les alliances dangereuses avec les peuples idolâtres, les aventures d'un commerce exagéré, les guerres de conquêtes, les progrès d'une civilisation dissolvante, tout ce qui ressemblait, en un mot, à la politique des Gentils, était l'objet des reproches incessants des prophètes. Ceux-ci se montraient à la cour, suppliants ou menaçants, non pas en tribuns révoltés, mais en visiteurs très importuns et très dangereux aux popularités de mauvais aloi, quand, au nom de Jéhovah, et guidés par le seul désir de maintenir Israël fidèle à ses glorieuses destinées, ils venaient dire en face des rois prévaricateurs, comme Jean le Précurseur : *Non licet.*

On sait avec quels sentiments de haine les rois accueillirent le plus souvent ces censeurs héroïques : on peut dire que l'histoire d'Israël est l'histoire même de la lutte entre les prophètes et les rois : elle fait presque l'unique matière du volume qui

précède celui-ci. Toutes les haines du sacerdoce et du peuple se concentrèrent dans les cours.

Quels que fussent les motifs particuliers d'opposition de la part des rois, du peuple et des prêtres, les résistances aux enseignements des prophètes se coalisaient contre deux points de doctrine : l'association de tous les peuples, au sein de laquelle Israël semblait fondre et disparaître, et l'établissement d'un royaume spirituel, dans lequel l'humilité, les épreuves, les sacrifices, devaient entrer comme élément intégrant. On comprendra les répugnances des Juifs contemporains des prophètes à accepter une telle doctrine, si l'on considère que les humiliations et les sacrifices que l'Évangile impose, sont encore aujourd'hui la cause pour les chrétiens des éloignements et des défections dont nous sommes les témoins attristés.

Israël a présumé, dans ses oppositions, aux répugnances que devaient inspirer un jour aux pharisiens le sermon de la montagne et l'universalisme de Jésus-Christ.

CHAPITRE V

L'ŒUVRE PARÉNÉTIQUE DES PROPHÈTES

On s'accorde aujourd'hui, presque dans tous les camps, à reconnaître le service éminent que les prophètes ont rendu, non seulement à Israël, mais à toute l'humanité, par leurs prédications monothéistes et morales. Le monde leur est redevable d'une conception très élevée de la Divinité et de l'idée d'une Providence qui a pour règle la justice et la bonté : « La notion de Dieu telle qu'elle se produit partout dans les écrits des prophètes, dit M. Reuss, leur assure déjà à elle seule une place à part dans l'histoire; surtout quand on songe de combien de siècles leur enseignement net et positif, mis à la portée de toutes les intelligences, a précédé les conceptions plus ou moins vagues des écoles grecques¹. »

Kuenen n'est pas moins admiratif dans son appréciation des prophètes : « Nous sommes tous, écrit-il, les débiteurs des prophètes. Leur monothéisme et leur morale ont été introduits par le christianisme et imprimés dans chacun de nous depuis la première

¹ Reuss, *les Prophètes*, Introduction, III et IV.

enfance. Le privilège qui en cela nous a été conféré s'oublie très facilement, parce que nous n'en avons jamais expérimenté la privation; mais on l'apprécie à la moindre réflexion. Honneur à ceux à qui nous la devons!... Le dieu de Platon n'aurait jamais fait partie des croyances populaires. Il n'en était pas de même du Dieu d'Israël : la sainteté, la justice, la miséricorde, formaient la nature même du Dieu des prophètes¹. »

Ces justes appréciations sont à leur place en tête d'un chapitre où nous allons étudier les prophètes comme moralistes, chargés de préparer le règne de Dieu en prêchant la vraie piété et les bonnes mœurs. Les prophètes ont précédé et figuré l'Église enseignante, qui ne se contente pas de promettre et de montrer le ciel à ses enfants, mais qui s'attache encore à faire pratiquer les vertus qui y conduisent.

Les prophètes considéraient comme un devoir sacré de leur charge de travailler à améliorer les mœurs, à détourner du vice, à enseigner la vertu. Hommes d'oraison et de prière, ils savaient que la foi en Dieu et le commerce de l'âme avec lui étaient le principe générateur de toutes les vertus. La première qu'ils recommandaient était l'amour de Dieu, l'adoration en esprit et en vérité. Un tel enseignement contredisait les idées et les pratiques religieuses alors acceptées partout. Qu'était le mode d'adoration dans le monde ancien? Qu'étaient les cultes païens? Qu'était même le culte juif? L'excellence du culte

¹ Kuenen, *les Prophètes et la prophétie en Israël*.

consistait dans le nombre et la qualité des victimes conduites à l'autel, dans les cris, les chants, la musique, l'éclat des cérémonies; en un mot, dans l'appareil extérieur, qui frappait les yeux sans intéresser le cœur ni l'esprit. La disposition à se contenter du formalisme persista longtemps en Israël : au temps de Jésus-Christ, les pharisiens ne se reprochaient guère les infractions graves à la loi morale, quand elles n'avaient pas le public pour témoin; mais ils attachaient un grand prix à l'accomplissement scrupuleux de prescriptions sans valeur surajoutées à la loi cérémonielle¹.

Les amères critiques des prophètes contre un culte abaissé ne condamnaient point les pratiques instituées par Moïse : c'est à tort qu'on a transformé les Voyants d'Israël en prédicants anabaptistes. Ils voulaient que la loi fût respectée dans sa teneur²; mais ils visaient une perfection plus haute que l'accomplissement des ordonnances légales. En agissant

¹ Moïse, conformant sa loi aux coutumes orientales, avait multiplié les prescriptions relatives aux ablutions et aux purifications; mais celles-ci ne semblent rien en regard de la surcharge des pratiques prescrites dans la Mischna. Elles sont exposées et expliquées dans douze volumineux traités. Ce n'était plus telle espèce de viande qui était interdite, mais toute chair qui n'avait pas été sanctifiée par l'acquittement de la dîme. Les aliments vendus par un Gentil étaient réputés souillés : le vin, l'huile, le froment, le pain de provenance païenne, étaient interdits. Les Esséniens s'étaient retirés du monde, en partie pour être sûrs d'éviter toute souillure de cette sorte. Quant aux pharisiens, ils en étaient arrivés à ne toucher un objet qu'après des ablutions répétées; à peu près comme les médecins de nos jours dans leurs opérations chirurgicales.

² Malach. vi, parle des victimes qui avaient des taches; Is. LXVI, 17; LVI, 4; LVIII, 13; Jerem. xvii, 21; Ezech. xx, 11-13; xxii, 8.

ainsi, ils n'innovaient rien; ils se conformaient aux prescriptions trop oubliées du Deutéronome. Ils enseignaient que la circoncision du cœur devait accompagner celle de la chair; que l'amour de Dieu exige l'obéissance à ses commandements. Comme Michée, c'est en citant le Deutéronome qu'ils instruisaient leurs contemporains : « Enfants d'Israël, en quoi consiste le bien et ce que le Seigneur demande de vous? A garder sa parole, à l'aimer et à marcher en sa présence dans l'humilité¹. »

L'exercice de toutes les vertus morales rentrait dans les préparations du règne de Dieu. Les prophètes en faisaient une condition de la participation au bonheur et aux gloires de ce règne. Non seulement le manque de foi, mais encore l'absence des vertus, étaient considérés par eux soit comme un retardement de ce règne, soit comme un obstacle absolu à sa participation. Dans la pensée des prophètes et selon leurs révélations, le règne de Dieu devait commencer sur la terre dans l'union avec Jéhovah et la pratique des vertus. Le règne de Dieu avait été promis; il arriverait; mais il fallait, au préalable, établir une correspondance entre ce règne et les dispositions du cœur.

Parmi les vertus qu'ils recommandaient revient

¹ Mich. vi, 8; Deut. x, 12. On a dit que la composition du Deutéronome ne remontait point au delà du temps des rois d'Israël et de Juda. Cependant Michée le cite ici comme une source ancienne de grande autorité pour confirmer ses propres paroles. La perfection de la composition du Deutéronome n'est point une raison de douter de son antiquité. Moïse, le législateur inspiré de Dieu, « avait été élevé dans toute la sagesse des Égyptiens. »

incessamment la justice. En ce temps, chez les peuples idolâtres, non seulement la pratique, mais la notion exacte de la justice étaient à peu près inconnues. Le droit était mal défini, et sa protection inefficace. Défendre le pauvre et l'opprimé était un acte fort rare, une vertu exceptionnelle. Les juges prévariquaient dans l'exercice de leurs fonctions; l'Israélite vendait son frère pour une ceinture. Le mot justice avait, chez les prophètes, un sens fort étendu; c'était plus que la simple équité; on appelait justes les hommes de paix, de piété et d'oraison¹. C'était cette justice qu'ils prêchaient. Leurs prédications s'élevaient jusqu'à la vertu chrétienne de charité.

Le soin des pauvres avait été recommandé par Moïse; avant les prophètes, le législateur d'Israël n'avait-il pas dit: « Si l'un de vos frères tombe dans la pauvreté, vous n'endurcirez point votre cœur et vous ne fermerez point votre main, mais vous l'ouvrirez au pauvre, et vous lui prêterez ce dont il aura besoin²... Vous ne refuserez point à l'indigent et au pauvre ce que vous lui devez: vous lui donnerez le prix de son travail avant le coucher du soleil, parce qu'il est pauvre³. »

Un mérite des prophètes est de s'être inspirés du Deutéronome et d'en avoir développé la prédication et les conseils. Les Voyants ne furent pas les premiers, comme on l'a dit, à parler de justice et

¹ Luc. II, 25.

² Deut. xv, 7-11. Cf. Exod. XIII, 6-11; Lev. XIX, 10.

³ Deut. XXIV, 12-15.

d'honnêteté; mais, il faut le reconnaître, leurs contemporains avaient oublié à la fois la notion et la pratique de ces vertus. Rappeler fortement les principes, telle fut l'occupation ordinaire des hommes de Dieu : « Prêchée avec acharnement par les prophètes et leurs disciples, dit M. Renan, pratiquée par les Juifs pieux durant les siècles qui précèdent notre ère, répandue par le christianisme, cette morale (de justice et d'honnêteté) est devenue la morale du genre humain. Grâce à elle, les droits du pauvre, ou, pour mieux dire, du faible, ont partout triomphé¹. »

On n'ose plus représenter les prophètes comme étrangers aux intérêts de leur époque et comme vivant essentiellement dans la contemplation d'un avenir lointain, n'écrivant que pour des générations absentes. Rien n'était moins conforme à la vérité qu'une pareille opinion. Les prophètes apparaissent partout les hommes de leur siècle; ils s'identifient avec les intérêts majeurs de leur temps. Ils travaillaient avec ardeur et dévouement au bien-être de leurs compatriotes; mais avec le même zèle ils leur faisaient observer que ce bien-être, pour

¹ M. Renan ajoute : « Au moins jusqu'au temps où le christianisme, faussant complètement sa nature première, fit alliance avec les classes militaires et aristocratiques et n'eut plus à prêcher aux pauvres que la résignation. » (*Hist. d'Israël*, t. III, p. 37.) Nous demandons à M. Renan quel est le temps où l'Église a cessé de plaider la cause du pauvre contre les riches, d'aimer les déshérités, de leur élever des hôpitaux, de revendiquer les droits des travailleurs. Pour ne citer que notre siècle, qu'on lise l'Encyclique *De conditione opificum*.

être vraiment profitable et durable, devait avoir pour base la religion et la morale.

Un intérêt qu'ils aimaient surtout à plaider était celui des besoigneux, des veuves, des orphelins, des délaissés, de ces hommes que l'Écriture appelle *anavim* ou *ebionim*. Qu'on lise Amos, Michée, Isaïe, Jérémie, Ézéchiël : il n'est pas de discours où les intérêts sacrifiés du pauvre et de l'orphelin ne soient vengés des injustices des riches et des puissants.

Pour les prophètes, le mépris du droit des pauvres est, après l'idolâtrie, le crime le plus impardonnable : « Pour trois crimes je ne me rétracterai jamais, dit le Seigneur par la bouche d'Amos : parce qu'ils se sont laissés égarer par leurs faux dieux, parce qu'ils vendent le juste à prix d'argent et le pauvre pour une paire de sandale¹. » Le châ-timent de la dureté des riches envers le pauvre sera le même que le châ-timent de l'idolâtrie² : ce seront les invasions, la ruine, la déportation. Isaïe surtout prend en main la cause des pauvres ; il la plaide, on dirait, avec les accents de la charité évangé-lique :

Qu'avez-vous à écraser mon peuple,
A broyer la personne des pauvres gens³?...
Malheur à ceux qui rendent des arrêts iniques,
Aux scribes qui chassent le pauvre du tribunal,

¹ Am. II, 4-6; Jerem. II, 34.

² Am. V, 11-12; VIII, 5-9. Cf. IV, 1. Ezech. XVI, 49; XVIII, 12-17; XXII, 29.

³ Is. III, 14-15.

Privant de leur droit les pauvres de mon peuple.

Faisant des veuves leur proie.

Et des orphelins leur butin !

Que ferez-vous au jour du compte à rendre ?

Où fuirez-vous pour trouver du secours ¹ ?

Dans ces paroles d'Isaïe ne croit-on pas entendre celles du Sauveur : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites qui dévorez les maisons des veuves : c'est pour cela que vous recevrez un jugement très rigoureux ² ! » S'adressant encore aux scribes et aux pharisiens du VIII^e siècle, Isaïe disait : « Vous vous glorifiez de vos jeûnes ! Le jeûne que je demande, dit le Seigneur, n'est-ce pas ceci : Rompez les chaînes de l'impïété ; allégez de vos frères les fardeaux accablants ; renvoyez libres ceux que l'injustice opprime ; partagez votre pain avec celui qui a faim ; donnez un abri aux pauvres et aux errants ; vêtez ceux qui sont nus ³. »

Le Messie qu'attend Isaïe se distinguera surtout à ce signe qu'il « jugera les pauvres dans la justice ⁴ ». Il sera leur espérance et leur joie ⁵. C'est pour les pauvres qu'il vient : « Les pauvres et les affligés sont altérés ; leur langue est brûlée de soif : me voici, moi, le Seigneur, je les exaucerai ⁶. » L'apparition du Sauveur des pauvres fait tressaillir Isaïe d'allégresse : « Cieux, louez le Seigneur ; terre,

¹ Is. x, 1-4.

² Matth. xxiii, 14 ; Marc. xii, 40 ; Luc. xx, 47.

³ Is. lviii, 6-7. Cf. Matth. xxv, 35.

⁴ Is. xi, 4.

⁵ Is. xiv, 32 ; xxix, 19.

⁶ Is. xli, 17.

réjouis-toi ; montagnes, exultez de joie : le Seigneur a ra pitié des pauvres¹. »

Chez les prophètes, l'amour des pauvres et du peuple est poussé si loin, que la nouvelle critique, dans l'intention de rabaisser leur caractère, les a assimilés aux « socialistes, aux démagogues, aux fougueux républicains, ennemis de toute dynastie² ». Si l'on veut, répond M. Reuss, donner « le nom de républicanisme au courage avec lequel les prophètes ont tous plaidé la cause des pauvres, des opprimés, des victimes d'une mauvaise administration de la justice, contre une aristocratie d'accapareurs et d'usuriers, nous ne marchanderons pas le terme, bien qu'il soit hors d'à-propos ». Les prophètes n'ont jamais été les ennemis des grands ni des riches ; mais ils ont toujours condamné le mauvais usage du pouvoir et de la richesse. Élevés d'ailleurs à l'école du Deutéronome, ils auraient également blâmé les jugements inspirés par une fausse compassion pour les pauvres : « Vous n'aurez point d'égard à la personne du pauvre ni à la personne du riche, mais vous jugerez selon la justice³. » Telle était la loi.

Le Juif devait d'abord aimer et aider son frère juif ; mais les prescriptions mosaïques étendaient l'amour du prochain à la personne de l'étranger indigent. L'étranger, qu'il fallait bien traiter et secourir, n'était point, il est vrai, la collectivité des

¹ Is. XLIX, 13.

² Renan, t. III, *passim*.

³ Lev. XIX, 15 ; Ex. XXIII, 3.

nations païennes. Celles-ci, vouées à l'idolâtrie, c'est-à-dire vivant dans un état d'opposition constante au peuple de Dieu, constituaient pour lui un trop grand danger de perversion, pour qu'il aidât à leur fortune. Cependant il fallait être juste envers les Gentils. Qu'on se rappelle les Araméens de Damas tombés aux mains de Joas, qui voulait les mettre à mort : « Vous ne devez point les faire périr, dit Élisée ; tuez, si vous voulez, ceux que vous avez vaincus par l'épée et par l'arc ; quant à ceux-ci, offrez-leur de l'eau et du pain, afin qu'après avoir bu et mangé ils retournent à leur maître¹. »

On voit par Amos² qu'en dehors des cas de lutte armée et d'invasion, les prophètes voulaient qu'Israël se souvint d'avoir été reçu en Égypte, et qu'il entretînt des rapports de bienveillance même avec les Philistins et les Syriens ; si le peuple de Dieu doit traiter Moab avec rigueur, c'est pour venger la justice violée et les cruautés exercées par Moab contre le roi des Édomites³.

Les prophètes basent leur prédication sur le sentiment profond de la destinée de l'homme créé à l'image de Dieu et appelé à s'unir, par l'exercice de la vertu, de plus en plus étroitement avec lui. Tout ce qui nous rapproche de Dieu, de sa justice, de sa bonté, doit être recommandé, se développer et s'étendre indéfiniment. Tous les hommes, particulièrement les Juifs, sont obligés à entrer dans ce grand mou-

¹ IV Reg. vi, 22.

² Amos, ix, 7.

³ Amos, ii, 1 ; IV Reg. iii, 27.

vement de perfectionnement et de progrès : malheur à ceux qui veulent y demeurer étrangers et le contredire ! Tel est le sublime enseignement des prophètes. La punition des impies et la récompense des justes auront pour mesure les œuvres de chacun, non les dignités et la fortune. Un jugement général, complément des justices partielles de Dieu sur la terre, précédera l'admission dans le royaume messianique. La paille sera séparée du blé ; les impies ne seront plus confondus avec les élus de Dieu : c'est la vérité que Sophonie, avant l'Évangile, met en relief dans son tableau grandiose du jour de Jéhovah. La foi dans la justice distributive de Dieu éclate au même degré chez les autres prophètes : qu'on se rappelle les paroles d'Élie, venu jusque dans son palais reprocher à Achab le meurtre de Naboth. La ruine de Samarie et celle de Jérusalem sont le châtiment qui venge la justice divine méconnue et les résistances à l'avènement du règne de Dieu.

Un sentiment aussi constant, aussi élevé du devoir et de l'équité chez les prophètes précurseurs et préparateurs du règne de Dieu, en a fait des hommes d'État courageux et avisés, des patriotes d'une inébranlable fermeté. En même temps qu'ils prêchaient la vertu au sens le plus élevé, ils aimaient Jérusalem, Sion, le temple, d'un amour qu'on peut appeler tendresse. En un mot les prophètes furent la plus haute personnification du patriotisme uni à la sainteté. Leur paranèse était le prélude de l'Évangile.

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

Les Prophètes qui n'ont pas écrit.

CHAPITRE I

LES PROPHÉTIES ANTÉRIEURES AU SCHISME

Avant de nous engager dans l'exposition des prophéties messianiques postérieures à Salomon, nous croyons utile de rappeler sommairement les oracles qui les ont précédées, à partir de l'Éden. Cette vue rétrospective aidera à l'intelligence de notre présent travail.

Les espérances relatives au règne de Dieu et à l'avènement du Messie se développent, au cours de l'histoire d'Israël, selon les lois d'un progrès continu, d'une évolution lente, mais de plus en plus accusée. Leur objet s'éclaire progressivement.

La notion du Messie demeura longtemps confuse dans l'esprit du peuple. Il lui était impossible d'apprécier les trésors de bénédictions que renfermaient les antiques promesses. Sa foi lui laissait néanmoins

entrevoir une destinée privilégiée à laquelle se rattachait celle du monde. Chez un petit peuple, une si grande opinion de soi-même ne s'expliquerait pas sans des révélations positives. Israël savait d'ailleurs par les miracles dont il avait été l'objet que Jéhovah, son Dieu, l'emportait en puissance sur tous les autres dieux. Il s'était familiarisé dès son berceau avec ces hautes pensées. Mais comment l'avenir qu'il présentait devait-il se réaliser ?

Les prophètes ne répondirent longtemps que par des paroles générales et obscures : il est dans le génie de la prophétie de demeurer voilée avant son accomplissement. On pourrait, selon l'expression de saint Pierre, l'appeler une lampe luisant dans un lieu obscur : *lucerna lucens in caliginoso loco* ¹. Suivant les théologiens, les prophéties ne sont que des esquisses, des linéaments des choses futures : *Adumbrationes quædam rerum futurarum, non autem historie aut narrationes* ². Plus on remonte loin dans le passé, plus les oracles prophétiques sont vagues, obscurs et incomplets ³.

Il y a plus, les dernières prophéties participent elles-mêmes à cette obscurité. « Nous n'admettons point, dit un savant exégète, le P. Patrizzi, que

¹ II Petr. 1, 49.

² Patrizzi, *De interpretatione oraculorum ad Christum pertinentium*, proleg. 1.

³ *Ibid.*, p. 3. — Cf. Thom. Sherlock, *De usu et finibus prophetiarum*. « Dans l'Ancien Testament, dit Delitzsch, l'image royale du Messie futur est incomplète, car elle n'épuise ni tous les besoins, ni toutes les espérances de salut. Elle n'apparaît d'abord que dans des lueurs rapides : elle n'occupe pas toujours une position centrale dans l'Ancien Testament. »

l'ensemble des oracles messianiques de l'Ancien Testament annonce et dépeint le Christ avec tous les traits qui lui sont propres et avec une évidence absolue; nous nous bornons à affirmer que l'avènement et l'œuvre du Christ répondent parfaitement aux promesses de Dieu et aux prophéties annonçant le Rédempteur ¹. »

Trois périodes partagent l'histoire de la prophétie messianique depuis son commencement jusqu'au schisme de Jéroboam : la période patriarcale, la période mosaïque et la période davidique. Nous ne parlons pas ici du proto-evangelium de la Genèse, de la femme mystérieuse 'qui écrasera la tête du serpent. Le lecteur en trouvera l'exposition dans notre premier volume *Les Prophéties messianiques du Pentateuque*.

Dieu promet d'abord par trois fois à Abraham que toutes les nations de la terre seront bénies en lui, dans sa race, c'est-à-dire dans l'un de ses descendants ². Cette promesse, il la renouvelle à Isaac et à Jacob ³. Les promesses de l'Éden se dessinent ainsi plus nettement : le fils de la femme qui écrasera la tête du serpent descendra d'Abraham.

Vers la fin de la période patriarcale, cette promesse devient plus formelle encore. Jacob, près de mourir, indique vaguement le moment où paraîtra

¹ « De prophetiis non est ita pronuntiandum : *Omnia V. T. oracula plene ac perspicue Christum significarunt et quasi expresserunt, sed : Christi adventus atque opus plene respondent Dei promissionibus de salute restituenda.* »

² Gen. XII, 3; XVIII, 18; XXII, 18; Galat. III, 16.

³ Gen. XXVI, 4; XXVIII, 14.

le Messie et la tribu dont il sortira. En léguant à Juda, le quatrième de ses fils, la domination sur ses frères, il ajoute : « Le sceptre ne sera point ôté à Juda jusqu'à ce que Celui qui doit être invoqué soit venu, et c'est lui qui sera le Désiré des nations. » Ainsi, le Sauveur promis n'est plus seulement un descendant d'Abraham : c'est le descendant d'un fils de Jacob, de Juda. Le Messie n'est plus seulement Celui en qui tous les peuples seront bénis : il est Celui que les peuples attendront. Le progrès accompli dans les révélations messianiques, depuis l'Éden, est évident. Cependant l'idée du Messie patriarcal n'est pas aussi complète qu'elle le deviendra plus tard ; c'est seulement l'idée générale d'un puissant bienfaiteur, d'un grand chef d'Israël. La promesse est comme l'embryon dans le sein de la mère. L'âge patriarcal est le temps de la première incubation.

Moïse ne paraît pas d'abord s'occuper du Messie. Il avait à constituer le peuple au sein duquel le Christ devait naître ; sa mission première était d'édicter les lois qui devaient régir Israël. Ce ne fut qu'après avoir accompli cette grande œuvre, vers la fin de sa vie¹, que Moïse dirigea les regards des Israélites vers Celui qui est le but de tout le mouvement de l'histoire du peuple choisi.

¹ Beaucoup d'auteurs relèvent le rôle messianique de Moïse. Il est le sauveur, le médiateur et le législateur d'Israël, et en cela il est en effet un type admirable du Messie : il l'affirme lui-même dans sa fameuse prophétie du Deutéronome (Deut. xviii, 15). Nous avons traité ce sujet dans notre *Introduction sur les types ou figures de la Bible*, placé en tête à tête du second volume de nos *Prophéties messianiques*, p. 62 ; nous y renvoyons le lecteur.

En attendant, Dieu suscite miraculeusement Balaam. Le devin de Moab prophétise malgré lui : « Il s'élèvera en Israël un Dominateur qui soumettra les peuples environnants et renversera l'idolâtrie. » Provoqué trois fois à maudire Israël, trois fois Balaam le bénit, en cédant, malgré lui, à l'inspiration divine. Le roi Balac, irrité, lui ordonne, par quatre fois, de maudire Israël. Loin de préférer une malédiction, Balaam, non content de bénir Israël, lui annonce la venue du Messie en ces termes : « Je le verrai, mais non maintenant; je le considérerai, mais non pas de près. Une étoile sortira de Jacob, un rejeton s'élèvera d'Israël : il frappera les chefs de Moab et ruinera tous les enfants de Seth. Il sortira de Jacob un Dominateur ¹. » Le prophète proclamait déjà que le royaume messianique serait fondé sur les ruines du monde païen.

Enfin Moïse intervient en personne : il exhorte Israël à demeurer fidèle à sa foi, puis il ajoute prophétiquement : « Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères..., semblable à moi ²; je lui mettrai, dit le Seigneur, mes paroles dans la bouche, et il dira tout ce que je lui ordonnerai ³. »

Ces deux prophéties confirment celles de la période précédente et en accroissent la lumière. Nous savons maintenant que le descendant de Juda qui

¹ Num. xxii, 24; xxiv, 17-19.

² Semblable à vous, Moïse : כָּמֹנִי, *sicut ego (sum)*.

³ Deut. xviii, 15-18.

doit bénir les nations et devenir l'objet de leur attente sera le Prophète par excellence, et qu'il rappellera Moïse.

Avec la fondation de la monarchie, un progrès des connaissances messianiques s'accomplit dans la conscience du peuple élu.

Le cantique d'Anne avait déclaré que le Dominateur serait roi. En effet, en David, nous saluons le représentant de la royauté messianique. Ce prince est la figure du Roi futur, source de toute bénédiction, de toute puissance et de toute gloire. A dater de son règne, on saura que le Dominateur entrevu par Balaam sera un roi de la famille de David.

Cette idée du Messie-roi, dont David était la figure, apparaît avec éclat dans les psaumes. Les psaumes, en partie, ont David pour auteur et sont tous animés de son esprit. Ils chantent la royauté du Messie, proclament sa puissance et sa gloire ; ils prédisent aussi ses profondes humiliations, les hostilités qu'il rencontrera, les persécutions, les violences, les mépris, le genre de mort dont il sera la victime. David va plus loin encore : il annonce les glorifications et la résurrection qui suivront ces humiliations et cette mort : « Vous ne laisserez pas mon âme dans le Schéol, dit l'Homme de douleur au psaume xv ; vous ne souffrirez point que votre Saint éprouve la corruption du tombeau... Tous les peuples jusqu'aux extrémités de la terre se rappelleront le Seigneur et se convertiront à lui ¹. »

¹ Ps. xxi, 28. Cf. *David, roi, psalmiste, prophète*, III^e partie.

Les psaumes proclament le Messie victime, et de plus sacrificateur, c'est-à-dire prêtre. C'est une nouvelle et très importante donnée que les révélations d'Isaïe développeront et concrèteront avec d'étonnants détails. Celui qui est attendu sera l'oïnt du Seigneur, en sa qualité de roi, et aussi en sa qualité de prophète et de prêtre : c'est le Christ.

Salomon couronne d'une auréole de gloire incomparable l'idée du Messie-roi. David avait prédit et figuré les épreuves douloureuses de Jésus-Christ, et seulement indiqué ses triomphes : Salomon personnifie le Messie triomphant. Le règne de Salomon est la prophétie de la gloire du Christ ressuscité ; ses écrits sont la prophétie des trésors de sagesse de l'Évangile.

David et Salomon réunirent dans leurs personnes tant de caractères figurant le Messie que le peuple crut un instant que le règne du Christ était arrivé et qu'il se réalisait sous Salomon. « On crut généralement, dit saint Ambroise, que ce monarque était le Messie ; il fallut les égarements de ses dernières années pour ouvrir les yeux¹. » — « Telle fut sa sagesse, ajoute saint Augustin, que les promesses parurent accomplies ; mais Salomon tomba, et il fallut en revenir à espérer le Christ². »

Tel est l'héritage prophétique qu'Isaïe, Michée, Jérémie, Daniel, Zacharie, Malachie, vont recueillir. Ils y ajouteront le trésor de leurs révélations. Les

¹ Ambros. II, *Apol. David*, c. vi et vii.

² August. *Enarrat.* II in ps. LXXXVIII, n° 6. Cf. *Salomon, son règne, ses écrits*, II^e partie, c. I et II.

hommes de bonne volonté, en lisant leurs prophéties, pourront un jour reconnaître et adorer le Messie dans la personne du Christ Jésus.

Pendant que les prophètes conservent en Israël, avec l'idée de Dieu, le trésor des promesses primitives, et que les Juifs s'élèvent à une conception plus haute du Libérateur, les peuples idolâtres s'enfoncent de plus en plus dans les ombres du polythéisme. Ils cherchent Dieu dans la nature, dont ils adorent les manifestations. Les philosophes, en quête du principe générateur de l'univers, se perdent dans les théories de l'absolu; ils troublent et égarent les consciences. Il ne faudrait cependant pas croire que même alors la famille humaine, si loin de son berceau, formant des peuples si divers, eût perdu, partout ailleurs qu'en Judée, la mémoire des promesses de salut faites à nos premiers parents. Les souvenirs de la religion primitive sont, il est vrai, obliérés dans les intelligences; mais les jours heureux du lendemain de la création et la chute originelle qui les suit, se retrouvent encore dans de fabuleuses légendes. Sous des formes diverses, les souvenirs du paradis terrestre demeurent dans la mémoire de l'humanité: ils sont reconnaissables non seulement dans les mythologies araméennes, mais encore dans les rêves du panthéisme oriental. Platon, moins par la considération rationnelle de l'impuissance humaine que par les souvenirs antiques dont il était l'écho, appelle et entrevoit la venue d'un Dieu sur la terre pour le relèvement de l'humanité. L'espérance d'un Dieu sauveur ne constitue pas « un simple phéno-

mène local, propre au royaume de Juda et à ses membres dispersés par la conquête¹ ». Les premières pages de la Genèse ont leur retentissement dans les vieilles traditions de tous les peuples du monde.

Il est incontestable que les Juifs attendaient le Messie précisément au temps de son avènement, et non seulement les Juifs, mais encore les peuples éloignés de la Palestine².

Comment Dieu apparaîtrait-il aux hommes? Les prophètes d'Israël, seuls, l'ont dit dans les oracles que nous allons étudier; et tous, dans leur personne ou dans leur vie, ont plus ou moins figuré le Messie attendu.

¹ M. Vernes, *Hist. des idées messianiques*, p. 2.

² L'attente du Messie, chez les peuples païens, est constatée par l'épisode des trois mages (Matth. II) et par deux textes célèbres de Suétone (*In Vesp.* IV) et de Tacite (*Hist.* V, 13). — Strauss fait de l'attente des Juifs et de leur interprétation des prophéties au temps du Christ la base de son hypothèse d'un Jésus mythique. Comment se fait-il que le même Strauss nie ailleurs (*Dogmatik*, I, p. 203; II, p. 76) l'existence de prophéties messianiques? Le sophiste se contredit, nie ou affirme tour à tour le même fait suivant ses convenances. Philon, avec tous les Juifs, attendait le Messie et son règne. Le philosophe disait qu'un Messie, un Dieu revêtu de la forme humaine, paraîtrait sur la terre, conformément aux révélations prophétiques; mais son imagination l'égarait quand il se le représentait sous une forme surnaturelle, quand il disait que le Messie ne serait visible qu'aux Juifs, tandis qu'il demeurerait invisible aux autres hommes. Il ne se trompait pas quand, sur la foi des prophéties, il affirmait que le royaume du Messie deviendrait universel, et que le Messie dominerait toutes les nations de la terre. (Phil. *De præm. et pœn.*, § 15; *De execrat.*, § 9.)

CHAPITRE II

LE PÉRIL DU MARASME RELIGIEUX A LA FIN DU RÈGNE DE SALOMON

Reportons-nous aux dernières années du règne de Salomon. Les grandes et généreuses passions, l'esprit guerrier, l'enthousiasme des batailles et des conquêtes, s'étaient éteints. Salomon, en conservant les cadres d'une armée puissante, en fortifiant partout ses frontières, en élevant des citadelles sur les points les plus faibles de son vaste royaume, en renforçant les défenses de Jérusalem, avait fini par étouffer, dans les pays conquis et chez ses voisins, jusqu'à la pensée d'un soulèvement et d'une revanche.

Les flottes avaient amené des pays lointains tant de richesses, tant d'or, tant d'argent, tant de bois précieux, qu'il se produisit à Jérusalem et en Israël un surcroît d'importations de toutes sortes.

Bientôt ces flottes perdirent leur activité première : Dieu avait cessé de les bénir. Les voyages d'Ophir n'avaient plus guère pour but que la spécialité d'objets de luxe pouvant servir à l'ornementa-

tion ou aux plaisirs des femmes du palais ¹. Salomon ne bénéficiait plus de ces opérations qui entraînaient des dépenses excessives. Le commerce, si profitable aux Juifs de nos jours, finit mal pour les Israélites d'alors. Ils essayeront en vain, sous Josaphat, de reprendre les voyages d'Ophir.

Les arts, qui au moment de la construction du temple s'étaient élevés si haut, avaient perdu l'élan et l'inspiration, quand ils avaient dû se renfermer dans l'ornementation banale des maisons des Israélites enrichis.

On avait été témoin, au temple de Jérusalem, de spectacles religieux si grandioses, que tout semblait terne au souvenir d'un passé dont on s'éloignait rapidement tous les jours. La piété se refroidissait au milieu du bien-être et du luxe, et faisait place, en se retirant des cœurs, au formalisme envahissant. Le peuple ne montrait plus de curiosité que pour les cérémonies exotiques des prêtres venus avec les femmes étrangères dont Salomon ornait son sérail.

Les prophètes se lamentaient dans le vide. Leur parole n'avait plus le don de réveiller les consciences endormies. Leurs discours n'avaient guère qu'un objet : les regrets du passé. Le peuple n'en paraissait pas ému. Aussi le nombre des prophètes diminuait sensiblement ².

¹ Les expéditions maritimes dont il est parlé au chapitre ix, v. 27 et au chapitre x, v. 11 du III^e livre des Rois, ne sont pas les mêmes que celles dont il est question au chapitre x, v. 22. Il est question en dernier lieu des deux flottes combinées des Tyriens et des Israélites, appelée la « flotte de Tharsis ». (V. *Salomon*, I^{re} partie, ch. xvii.)

² Prov. xxix, 18.

Si les sacrifices devenaient plus rares, les parvis du temple plus déserts, ce n'était pas que la liberté du sacerdoce et des prophètes fût entravée. La cour avide de plaisirs, le peuple au sein de la jouissance, ne contrariaient en rien leur ministère. On s'abstenait, sous le moindre prétexte, des pratiques religieuses ; il n'y avait de fêtes bien réussies que celles qui s'accomplissaient autour des temples nouveaux. Plus les mœurs s'altéraient, moins on se reprochait la tolérance croissante accordée au culte des idoles, et les faits de complicité avec les religions nouvelles. On prêtait l'oreille aux sophistes du temps. Ils raillaient les vieilles mœurs des prêtres et des prophètes, et mesuraient la dose d'irrégion et de sarcasme au déclin du sentiment religieux de leurs contemporains, dosage qui est la suprême habileté des sophistes chez un peuple dont les croyances s'affaissent, mais ne sont pas entièrement perdues.

Les sophistes n'étaient pas rares au temps de Salomon ; l'Écriture les appelle « riches, grands, arrogants, forts », ou encore « railleurs ». C'étaient les libertins de l'époque. Ils affichaient une supériorité orgueilleuse¹ : « L'arrogant vaniteux, qu'on appelle moqueur, disent les Proverbes, agit dans l'outrecuidance de son orgueil². » Ils s'attachaient à faire dévier l'honnête homme de la bonne voie³. L'Écriture stigmatise leurs agissements par ce mot énergique : « Les moqueurs soufflent le feu dans la ville⁴. » Ils

¹ Prov. xviii, 23.

² Prov. xxi, 24.

³ Prov. xxviii, 10-11.

⁴ Prov. xxix, 8.

étaient écoutés des riches jouisseurs. Ils compromettaient les intérêts du pauvre et du simple ouvrier; et cependant ils captaient la popularité en flattant toutes les passions.

A côté des enrichis du commerce, une nouvelle classe venait de naître, inconnue jusque-là en Israël : celle des ouvriers pauvres. L'ancienne frugalité patriarcale avait disparu. Des milliers d'Israélites travaillaient dans les carrières du Haram, dans les forêts du Liban et au fond des galères qui faisaient le voyage d'Ophir¹. Loin des salutaires influences de la famille, ils se pervertissaient ensemble. L'économie leur était étrangère. Leurs regards se portaient naturellement sur ceux qui commandaient leur travail, et ils ne rencontraient de ce côté que de très mauvais exemples. Quand il en est ainsi l'ouvrier se pose à lui-même bien des questions qui troublent sa conscience : Pourquoi travaille-t-il pour les oisifs dissipateurs ? Pourquoi demeure-t-il pauvre, quand les riches abusent d'une fortune scandaleuse ? Peut-être est-ce la plainte de ces travailleurs qu'un psaume antique met sur les lèvres d'un pauvre qui, voyant sa misère sans remède et son labeur sans trêve, s'écrie :

C'est donc en vain que j'ai gardé mon cœur pur,

Et lavé mes mains en innocence !

Je suis quand même frappé tous les jours,

Et mon labeur revient chaque matin² !

Il n'y a que la religion et l'exemple du travail

¹ III Reg. v, 13-18; ix, 27-28; x, 26-29; xi, 27; xii, 4.

² Ps. LXXII, 13-14.

accepté par le riche comme loi de la vie, qui puissent suggérer au pauvre la résignation. Les sophistes et les ambitieux ne devaient pas manquer d'exploiter le mécontentement. C'est ce que firent Jéroboam et les révolutionnaires de Sichem.

Les dehors d'un culte religieux officiel ne font pas illusion à la clairvoyance du peuple, qui sait ou devine les pensées et les mœurs de ses maîtres. Le roi Salomon allait au temple avec une régularité calculée, aux grands jours de fête¹. Mais on savait ce que valait ce formalisme de convenance. On connaissait trop les infidélités du représentant de Jéhovah.

Tel est le tableau qui s'offre à l'esprit, quand on lit avec attention les textes relatant l'état moral et religieux à Jérusalem, pendant les dernières années de Salomon. On a peint cet état d'un mot, quand on l'a appelé un marasme moral. L'esprit et le cœur s'atrophiaient au sein d'un bien-être corrupteur, de l'oisiveté, des licences de l'esprit et de toutes les sensualités de l'Orient. Que l'on suppose la prolongation indéfinie de cette vie malsaine et tranquille, et qu'on en mesure les conséquences. Roboam se complaisait à ces perfides douceurs et voulait les continuer. Qu'allaient devenir les préparations du règne de Dieu ? Comment se conserveraient dans les âmes le désir, l'attente passionnée du Messie futur, si Israël, heureux, satisfait, continuait longtemps à vivre au sein des jouissances d'une civilisation bourgeoise mise à la portée de toutes les convoitises ?

¹ III Reg. ix, 23.

Le même Dieu qui a mis dans l'air les révolutions atmosphériques afin de le purifier, et qui appelle sur les vastes mers les vents impétueux qui soulèvent les flots dans leur profondeur, n'a point voulu non plus du calme plat et du bien-être où se résigneraient si facilement à croupir les nations dégénérées. Il ne permit pas que les espérances messianiques subissent les atteintes du marasme chez le peuple destiné à garder, à travers les siècles, la foi au salut du monde. Comme dans un ciel sans nuages, au milieu de la chaleur d'une lourde journée d'été, se lèvent tout à coup les violents orages qui balayent au loin les miasmes impurs et modifient heureusement les conditions de la respiration et de la vie : ainsi la révolution et le schisme de Jéroboam, en troublant Israël, en le secouant, en le mettant à deux doigts de sa perte, sauvèrent ses croyances et replacèrent ce peuple qui allait s'endormir, dans les conditions de sa vie normale et sur le chemin de ses destinées. Il ne pouvait périr dans les langueurs où se perdent et meurent, l'un après l'autre, sous les regards de l'histoire, les peuples de l'Orient.

CHAPITRE III

LE DÉMEMBREMENT DU ROYAUME ET L'AVÈNEMENT DU RÈGNE DE DIEU

L'héritage de Salomon va être coupé en deux. Les tribus d'Israël, cédant à de vieilles jalousies, tourneront désormais contre elles-mêmes les armes qui pendant de longues années avaient agrandi, enrichi, illustré le royaume de Juda. Les prophètes ne se crurent pas responsables des conséquences d'une division causée par la faute des rois. C'était un juste et inévitable châtiment. Ils s'y résignèrent d'autant plus facilement, qu'ils avaient mieux reconnu par une douloureuse expérience combien la richesse, le luxe et même la prospérité, avaient été préjudiciables à Israël. Ils acceptèrent qu'un royaume du Nord s'établît à côté du royaume du Sud. La lampe de David, sa dynastie, ne devait pas s'éteindre. Ils voulaient espérer que les Isaïdes trouveraient dans la maison de Jéroboam un contrepoids salutaire, et les fils de Salomon un avertissement de mieux régler désormais leur conduite. Jéroboam, qui gémissait avec les prophètes des fautes du régime ancien, ne leur devrait-il pas son trône? Les prophètes

se berçaient de l'espoir, qu'il serait le réformateur des abus, et peut-être un modèle de piété et de justice.

De si belles espérances furent cruellement déçues. Jéroboam, à peine assis sur le trône, se révéla aussi hostile à la religion de David qu'au formalisme de Salomon vieillissant¹. Comme il arrive à presque tous les honnêtes gens qui font ou laissent faire les révolutions, les prophètes ne profitèrent point d'un changement préparé et réalisé par des ambitions égoïstes.

Le fractionnement d'Israël, la diminution de son importance nationale étaient, dans les vues de Dieu, le châtement de son infidélité à l'Alliance, et entraient dans l'économie providentielle de la préparation messianique du règne de Dieu.

Les révolutions fortuites sont rares dans l'histoire profane. On n'en rencontre pas dans les annales d'Israël, peuple à part que Dieu conduisait, pour ainsi dire par la main. Quand les historiens étudient de près les révolutions des peuples, ils constatent que les faits s'enchaînent les uns aux autres. La liberté humaine ne modifie guère que la surface des événements, comme la brise ride les eaux. C'est Dieu qui conduit la marche des choses. Mais c'est surtout de la nation d'Israël qu'on doit dire : L'homme s'agite, et Dieu le mène.

Les lecteurs de nos précédents ouvrages savent, sans qu'il soit besoin de le redire, l'économie constante de la Providence à l'égard du peuple dépositaire

¹ V. *les Prophètes d'Israël*, ch. I-VI.

taire et gardien des révélations primitives. Israël ne peut se détourner pour longtemps du but vers lequel une main divine le pousse. La Providence le remet incessamment sur sa route.

En vain l'Égypte le retient captif et le réduit à l'esclavage; il revient en Palestine plus instruit, plus nombreux, plus propre à remplir sa mission. Ni la mer ni le désert ne l'ont enseveli. En vain aussi les nations de la Palestine ferment leurs frontières, l'assaillent sur sa route : Josué le mène à sa destination et établit solidement son peuple victorieux au milieu de la terre promise.

Il plaît à Dieu de rendre Israël glorieux entre les peuples qui l'entourent : il marque son front de l'auréole de la gloire, et il lui donne David et Salomon. La nation de Jéhovah ne pouvait rester un petit peuple toujours effacé, vulgairement semblable aux autres nations. Israël devient donc un jour riche et redouté; mais, parvenu à une haute puissance militaire et industrielle, il commence à perdre de vue sa mission sainte. Si les successeurs de Salomon continuent d'avoir en main une nation guerrière, une armée accoutumée à placer dans ses cadres puissants les nations voisines tributaires, il est à craindre que, séduits par l'amour des armes, ils ne se lancent dans la voie des conquêtes profanes; l'Égypte est en décadence, et Ninive subit une crise de transformation : Jérusalem est exposée à la tentation ambitieuse d'arriver à la même gloire profane que Thèbes, Memphis, Ninive, et à oublier que telles ne sont pas ses destinées.

Si le royaume d'Israël s'élève à la hauteur d'une des grandes monarchies de l'Orient, que deviendra la petite théocratie créée par Jéhovah pour garder les promesses, destinée à être conduite par les prophètes loin des voies idolâtriques? Sa mission est de préparer l'avènement du plus humble, du plus persécuté et du plus méconnu des rois, Jésus. Il ne convient pas que la nation israélite, tout entière à la politique, au progrès humain et aux gloires profanes, soit entraînée si loin du but de sa vocation et coure le risque de se perdre au milieu des embarras et de la dissipation d'un grand État.

Admettons que, sans s'exposer aux périls de la guerre, Israël se borne à imiter Tyr, sa voisine, et se voue au trafic : il cesse encore d'être fidèle à sa vocation. Voyez-vous un fils de Salomon avec sa marine marchande, avec ses comptoirs, avec ses fabriques, préoccupé surtout de s'enrichir lui-même et d'enrichir son peuple? Ne cesse-t-il pas d'être la figure et la prophétie du Messie? Il apparaît comme un vulgaire commerçant, bien ressemblant au banquier, à l'usurier, au type enfin du Juif de nos jours.

Israël grande puissance, très heureux, très riche, enclin par tempérament à délaissier sa religion austère pour adopter les cultes licencieux de ses voisins, eût fini par abandonner entièrement la loi de Moïse, ou du moins l'eût définitivement compromise par des superstitions étrangères. Son symbole monothéiste aurait pu devenir un syncrétisme pareil à celui que l'Orient a vu sept à huit siècles plus

tard à Alexandrie. En tout cas, les mœurs d'Israël couraient le danger de se corrompre sans retour sous les influences de la richesse, mère de la mollesse, et dans les voluptés du sybaritisme des peuples assyriens. Israël était exposé à toutes ces choses; Israël inclinait à toutes ces ambitions, à toutes ces passions; il allait au-devant de tous ces dangers.

C'est dans ces circonstances que, par une permission et une disposition providentielles, le schisme se déchaîna tout à coup. Alors prit fin le grand royaume d'Israël. Il disparut avec son prestige. Il était mort avec sa grande armée, mort avec sa grande marine, mort avec ses industries internationales et ses comptoirs indiens, mort avec ses rêves de gloire et de conquêtes asiatiques. Chacun des deux tronçons, vivant de sa vie propre, retournait à une existence modeste, éprouvée, tourmentée sans doute, mais au milieu de laquelle la voix de Dieu et celle des prophètes ne seraient pas étouffées par le tumulte d'un grand peuple conquérant ou marchand. La religion de Moïse demeurerait quand même, que les rois s'y montrassent favorables ou se déclarassent hostiles. Elle continuait d'être l'objet de la principale préoccupation d'un peuple qui, jusque dans ses écarts, ne cessa pas d'être le peuple de Dieu. La préparation messianique ne serait point arrêtée; elle se développerait lentement, humblement, conformément à sa loi, telle que nous l'avons reconnue et décrite dès le commencement.

Ces considérations nous amènent à cette conclusion : la création de deux royaumes rivaux, châti-

ment des désordres qui entachèrent les dernières années de Salomon, a été, dans l'économie des desseins profonds de Dieu, un moyen de replacer Israël dans les voies messianiques dont il se serait à jamais éloigné au milieu des prospérités terrestres.

CHAPITRE IV

LE SCHISME ET LES PROPHÈTES

La Providence, par le démembrement de l'héritage de Salomon, avait replacé son peuple dans les conditions d'un petit État ; il resterait exposé aux jalousies mesquines de ses plus petits voisins comme aux invasions des grandes nations de l'Égypte et de l'Assyrie. Il aurait une existence humble et éprouvée, conforme à la vie du Messie Jésus, dont il avait mission de préparer l'avènement. Israël devrait, dans le sentiment de sa faiblesse, chercher en Dieu, contre ses ennemis, la force qu'il ne trouverait plus en lui-même.

Si tel eût été le résultat de la révolution accomplie par Jéroboam, il ne restait aux prophètes qu'à le bénir. Mais Jéroboam était un ambitieux sans religion : il ne se contenta pas de faire une révolution ; il voulut créer un schisme. Cette entreprise le plaça dans un état d'hostilité avec les prophètes et les Israélites fidèles ; il suscita un puissant parti contre sa politique, et cela non seulement en Juda, mais encore en Israël. Dieu, pour qui l'obstacle est souvent un moyen, fit tourner l'infidélité de Jéro-

boam au profit des préparations messianiques, pour ainsi dire suspendues et arrêtées par le marasme religieux.

En effet, à partir de ce moment, le rôle des prophètes reprit toute son importance. Jéroboam leur fournit lui-même un terrain d'action. Son impiété décidée, en mettant fin aux hésitations et aux illusions, montra nettement aux hommes de Dieu où était le devoir. Dès lors ils s'engagèrent à fond, contre l'idolâtrie, dans une lutte où ils devaient trouver, au milieu de terribles épreuves, à la fois l'honneur et la victoire. La guerre franche livrée aux institutions de Moïse fit sortir les prophètes d'une situation énervante et douloureuse. Rien n'est pénible à un cœur vaillant comme un état social ambigu, où le devoir est mal connu. Pendant les dernières années de Salomon, les prophètes, condamnés à l'inaction, étaient, au sein de l'indifférence générale, les témoins impuissants et attristés de l'amoindrissement progressif de la foi et de la piété. On les laissait libres; on ne les persécutait point: loin de là, ils restaient l'objet du respect extérieur. On voyait en eux les victimes du temps. On allait même jusqu'à plaindre l'impuissance d'un zèle sincère. On se lamentait volontiers avec eux de la disparition d'un passé dont ils étaient comme les derniers représentants. Ils étaient condamnés à entendre autour d'eux des reproches indirects et des observations blessantes. On répétait à leurs oreilles que les vieilles lois de Moïse, condamnant fatalement un peuple à l'immobilité et à la stagnation, ne répondaient plus au progrès so-

cial accompli. N'était-on pas désormais entré dans une ère nouvelle qui commandait la tolérance religieuse des cultes étrangers? Les nécessités du commerce rapprochaient sans cesse les mœurs d'Israël de celles de Tyr, la ville idolâtre et cosmopolite, qui avait initié Israël à la vie plus large et plus agréable des autres nations du monde. Après tout, on n'avait point renié Jéhovah, le Dieu national. Si la religion s'élargissait, personne du moins ne songeait à la détruire. C'est à l'aide de ces raisonnements spécieux qu'on égarait l'opinion et qu'on réduisait à l'impuissance le zèle des prophètes.

Ces considérations ne sont pas purement conjecturales ni uniquement inspirées par des analogies contemporaines : elles reposent sur le besoin qu'éprouvent les déserteurs du culte de Dieu, les amis d'une vie toute profane, de justifier les erreurs qui leur sont chères.

Pendant, si la majorité de la population, dans le royaume du Nord, les enrichis, les satisfaits, les amis du luxe et de la mollesse, étaient favorables à l'esprit nouveau et aux infidélités à la loi; si, dans les hautes classes, les espérances messianiques étaient refoulées dans l'arrière-conscience par l'amour des richesses, les plaisirs, la sensualité, les ambitions mondaines, il faut dire que la création des veaux d'or, le schisme religieux déclaré, la défense d'offrir des sacrifices dans le temple de Jérusalem, groupèrent autour des prophètes tous les hommes de foi qui gémissaient de voir la religion outragée, la morale et la justice méconnues. A son tour, le petit

peuple, méprisé, indigent, asservi, exploité par la classe enrichie, se ralliait autour de ses vrais amis, les prophètes, ennemis de l'injustice et voués au soulagement de toutes les misères. Les prophètes se trouvèrent les patrons naturels des classes déshéritées, dont ils acquirent les sympathies. Ces classes peuvent être trompées pendant un temps plus ou moins long par les sophismes des gens repus; mais elles reviennent fatalement à Dieu, providence et soutien du misérable, c'est-à-dire à la religion.

Nous connaissons les noms des amis des prophètes: c'étaient les *anavim* ou *ebionim*, les pauvres, les malheureux, et, suivant la signification dérivée de ces mots, les résignés, les doux et les humbles. Il n'existe presque pas de psaumes où l'on ne mette dans la bouche de l'un de ces malheureux des plaintes pieuses et des supplications adressées à Jéhovah contre les persécutions des grands et des impies.

Jéroboam avait méconnu la force de résistance des consciences honnêtes opprimées. Les souvenirs de David et des beaux jours de Salomon, les comparaisons faites entre les temps passés et les temps nouveaux, au point de vue de la morale et de la justice, créaient dans le peuple un sentiment d'indignation et de révolte. On se groupa autour de chefs naturellement désignés, les prophètes. Ceux-ci racontèrent bientôt leurs visions sinistres. Ils avaient entendu la voix de Jéhovah, qui commandait des protestations solennelles et qui chargeait les Voyants de publier les volontés et les menaces du Ciel.

C'est sans doute au milieu des assemblées des hommes pieux et indignés que fut convenu le voyage à Béthel de ce prophète de Juda dont nous voulons rappeler l'histoire.

Jéroboam avait résolu de pontifier lui-même à la fête qu'il venait d'instituer pour l'inauguration du veau d'or, dans le sanctuaire de Béthel. Il était monté à l'autel, et là, entouré de ses prêtres intrus, il offrait de l'encens au veau d'or, quand tout à coup se présenta l'homme de Dieu que le Seigneur avait envoyé de Juda : « Autel ! autel ! cria le prophète, ainsi dit Jéhovah : Un fils naîtra à la maison de David ; il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux et te vouera à l'infamie, à jamais ¹. »

On comprend quel retentissement des protestations pareilles avaient en Israël. Elles relevaient le courage des adorateurs timides de Jéhovah. Ajoutons que le récit qu'on en faisait était accompagné de celui des faits miraculeux qui témoignaient de la mission surnaturelle des prophètes protestataires.

Rappelons aussi l'accueil que le vieux prophète Ahias fit à l'épouse du roi Jéroboam, quand elle vint consulter le Voyant à l'occasion de la maladie de son fils.

La rupture entre les prophètes et la cour était complète. La reine savait qu'elle ne serait pas reçue par l'homme de Dieu : elle eut recours à un déguisement qui la confondait avec les femmes du peuple. Arrivée à la maison d'Ahias, elle vit com-

¹ III Reg. XIII. 1-3.

bien son subterfuge était inutile ; dès qu'Ahias, devenu aveugle, entendit le bruit de ses pas il s'écria : « Approche, femme de Jéroboam ; pourquoi feins-tu d'être une autre ? » Il prédit au monarque, dont il avait autrefois prophétisé lui-même la royauté, les maux qu'attireraient sur sa maison ses infidélités et son idolâtrie, et il ajouta ces mystérieuses paroles : « L'Éternel secouera Israël comme le vent secoue et brise les roseaux. Il l'arrachera de ce pays excellent qu'il a donné à ses pères, et il le dispersera au delà de l'Euphrate, parce qu'il a irrité le Seigneur en se faisant des idoles impures. Israël sera livré à ses ennemis à cause des péchés que Jéroboam a commis et qu'il fera commettre encore à Israël ¹. »

La guerre était déclarée : le peuple savait que Dieu avait commandé aux prophètes, non plus seulement des lamentations stériles, mais une action énergique et sans trêve contre l'impiété couronnée. Toutes les occasions leur seront bonnes, quand il s'agira de découvrir l'abîme auquel marchait la nation en se faisant ennemie du vieux culte et des traditions mosaïques.

Ainsi, pendant que le démembrement amoindrisait l'importance nationale d'Israël, le schisme, de son côté, le déshonorait. Mais les prophètes, groupés autour du temple de Jérusalem ou dans le voisinage des antiques sanctuaires du royaume du Nord, unis aux prêtres chassés par Jéroboam, soutenus

¹ III Reg. xiv, 13-16.

dans leur résistance par une minorité ardente et fidèle, deviendront, au milieu de persécutions et de péripéties de tout genre, des chefs écoutés et redoutables, que l'idolâtrie trouvera toujours devant elle. La préparation du royaume messianique reprendra son cours.

CHAPITRE V

COMMENT SE MAINTINT EN ISRAËL LA FOI AUX PROMESSES

Ne l'oublions pas, la guerre que les prophètes livraient à l'idolâtrie et aux rois infidèles à Jéhovah avait pour but l'avènement du règne messianique. La chute de l'idolâtrie n'était à leurs yeux que la destruction d'un obstacle qu'il fallait absolument écarter, car il fermait toutes les voies au progrès religieux. Le courage et la constance que mirent les prophètes à déblayer et à ouvrir le chemin, étaient inspirés par la foi dans l'avenir promis. Au dogme de l'unité de Dieu se rattachait, non seulement le passé, mais l'avenir d'Israël. Le monothéisme était la masse granitique qui soutenait les destinées du monde, la base sur laquelle reposerait la religion chrétienne. Sans le Dieu de la Bible, l'humanité, comme un navire dont la tempête a brisé les amarres, sans gouvernail et sans boussole, eût un jour flotté au gré de l'erreur et des passions sur une mer à jamais obscure.

Sauver le monothéisme, travailler à l'avènement

du Messie, telle fut la volonté, la résolution invincible que Dieu mit au cœur des prophètes. Pendant quatre siècles, la Providence travailla avec eux à renverser les idoles, à détruire en Israël les ambitions d'un royaume terrestre. Elle fit entrer, malgré lui, Juda dans des voies conformes à l'humilité du vrai Messie, et lui fit toucher du doigt le néant de ce que les hommes, abandonnés à eux-mêmes, recherchent fatalement : la domination, la richesse, le luxe et toutes les satisfactions décevantes. Les prophètes créèrent au sein de la nation une minorité fidèle, vaillante et presque irréductible. Nous voudrions, en nous aidant des rares documents qui nous restent, exposer quelques-uns des moyens dont Dieu se servit pour sauvegarder chez elle la confiance aux antiques promesses.

Deux princes incomparables, David et Salomon, régnèrent sur le peuple de l'alliance. En suscitant ces deux types du Messie, Dieu avait placé sous les yeux de son peuple deux figures de rois qu'Israël n'oublierait jamais. Leur mémoire devait, pendant des siècles, comme deux phares lumineux, dominer les flots de toutes les tempêtes. Jamais les enfants d'Israël ne pourront en détourner les yeux. Chez les Juifs régnera, malgré tout, cette foi aussi singulière qu'enracinée : les descendants d'Abraham et de Jacob sont destinés à survivre à tous leurs ennemis ; un jour sauvés et glorifiés, ils auront à leur tête un roi, nouveau David et nouveau Salomon, qui dominera les nations. Ce roi, dans sa personne, résumera, sous une forme concrète, toutes les prophé-

ties du passé et toutes les prophéties futures. Son règne sera le salut et la gloire d'Israël.

Dans l'absence des grandes voix des prophètes, la croyance à un Messie dont David et Salomon avaient été la figure, fut, pendant deux cents ans, entretenue et vivifiée par les psaumes de David, toujours rappelés, toujours chantés. Aux hymnes du saint roi s'ajoutèrent bientôt des compositions analogues, émanées de saints personnages inspirés de Dieu. C'étaient des échos harmonieux de la lyre du fils d'Isaï, des chants d'espérance et de foi messianique, mêlés de sanglots et de larmes.

On sait l'importance des chants populaires chez les peuples antiques. Là se sont conservés, comme dans des archives immortelles, les faits saillants de leur histoire, leurs croyances et les motifs sur lesquels elles reposaient. On y découvre leur théologie, leur culte, le souvenir de leurs succès et de leurs malheurs. Aussi faut-il lire les psaumes si l'on veut savoir comment s'entretenait la foi des fidèles groupés autour des prophètes. Parmi ces chants il en est qu'une sage critique peut justement rapporter à l'époque troublée du schisme.

On retrouvera ainsi plus tard, dans les discours des orateurs de nos assemblées politiques, les pensées et les passions de notre époque tourmentée. Au temps de Jéroboam, les préoccupations des Juifs étaient chantées dans les psaumes. On peut les citer parmi les moyens providentiels de conservation en Israël de la vie religieuse et de la foi.

On y voit, burinée, la confiance en Jéhovah,

fondée sur les manifestations séculaires de sa puissance et de son amour pour Israël. On y trouve fortement exprimés le dédain pour le vice triomphant, la certitude de sa défaite, le sentiment profond de la providence de Dieu et des vengeances qu'il doit à sa justice. Les psaumes résument à nos yeux les discours des prophètes pendant que Jéroboam et ses successeurs scandalisaient les croyants, opprimaient leur conscience, foulaient le petit peuple, et se vantaient d'avoir triomphé des résistances des minorités fidèles.

Les psaumes étaient à ce point au fond des cœurs et des mémoires, que dans les dangers publics les foules y revenaient instinctivement; et ceux qui, par leurs mœurs et leur conduite, semblaient avoir oublié les grands jours de Moïse, de David et de Salomon, s'inspiraient, dans leurs supplications et dans leur effroi, des chants de David et des poètes nouveaux, ses imitateurs.

C'est de souvenirs et d'espérances davidiques que vivent les pieux Israélites pendant les deux cents ans qui nous séparent d'Amos et d'Osée. Au temple, dans les pieux pèlerinages, en temps de paix ou pendant la guerre, quand Israël marche au combat, ce sont les psaumes qui, sur les lèvres des prophètes et des prêtres, instruisent et retiennent les foules dans la fidélité à Jéhovah.

Ahias, Élie, Élisée, paraissent s'absorber dans les luttes extérieures que nous avons naguère décrites; mais pendant qu'ils renversent les idoles et les trônes, leur courage se nourrit des chants de David. Les prêtres et les Israélites fidèles, demeurés dans le

royaume du Nord, tournent leurs regards vers Sion et son temple consacrés par les souvenirs de David et de Salomon. Nous le savons par l'un des plus beaux chants du Psautier.

Un lévite, enfant de Coré, s'était réfugié sur les rives du Jourdain, non loin des sources du fleuve, au pied des cimes de l'Hermon; il y vivait solitaire, fuyant les persécuteurs. Là coulent les flots du torrent qui descend de la montagne par un lit rocailleux et forme de nombreuses cascades et des rapides bruyants. Le poète sacré laisse égarer ses yeux sur ce paysage mélancolique : il exhale ses plaintes. Il voit dans les eaux qui coulent à ses pieds l'image des destinées d'Israël. Tantôt contrariées et s'échappant en cascades, tantôt poursuivant doucement leur course tranquille, ces eaux figurent les vicissitudes de l'histoire du peuple choisi. Le lévite, saisi par cette image, s'en inspire dans son chant : il passe de la plainte et des cris désespérés à de suaves paroles, abandonnant son âme à la confiance.

Comme le cerf soupire après l'eau des fontaines,
Ainsi mon âme languit près de vous, ô mon Dieu.
Mon âme a soif de Dieu, du Dieu source de vie :
Quand donc pourrai-je revoir la face de Jéhovah ?
Jour et nuit mes larmes sont ma nourriture,
Depuis que l'on me dit sans trêve : « Où est ton Dieu ? »
Et je pense. (mon cœur se fond à ce souvenir).
Je pense au jour où, pressé par la foule,
Je conduisais le cortège des fidèles à la maison de Dieu,
Aux accents joyeux des cantiques et des transports pieux.

Pourquoi t'affliges-tu, mon âme ?
 Pourquoi murmurer sur mon sort ?
 Espère en Dieu ; je le louerai encore,
 Il est mon salut, il est toujours mon Dieu,

Dans l'affliction de mon cœur je me tourne vers lui
 Des rives du Jourdain, de l'Hermon et du mont Mesar.
 Le flot se précipite sur le flot. Vos cascades mugissent,
 O Dieu, vos vagues irritées roulent sur ma tête !
 Autrefois, Jéhovah, le jour me rendait la joie,
 Et la nuit inspirait mes chants au Dieu de ma vie.
 Maintenant à Dieu je dis : « Pourquoi me délaisser ? »
 Pourquoi dois-je marcher, triste, environné d'ennemis
 Qui m'écrasent, me brisent les os et humilient mon âme,
 En me disant chaque jour : « Où est ton Dieu ? »

Pourquoi t'affliges-tu, mon âme ?
 Pourquoi murmurer sur mon sort ?
 Espère en Dieu ; je le louerai encore,
 Il est mon salut, il est toujours mon Dieu.

Faites-moi justice vous-même, ô mon Sauveur ;
 Prenez ma cause en main contre un peuple impie.
 Des fourbes et des méchants délivrez-moi.
 O Dieu, mon rempart, pourquoi m'avez-vous rejeté ?
 Pourquoi dois-je vivre triste, environné d'ennemis ?
 Envoyez-moi votre lumière et votre vérité pour me guider
 Et me conduire à la sainte montagne, votre demeure.
 Et je m'approcherai de l'autel de mon Dieu,
 Du Dieu qui cause mes transports et ma joie,
 Et je vous louerai sur le kinnor, ô Dieu, mon Dieu !

Pourquoi t'affliges-tu, mon âme ?
 Pourquoi murmurer sur mon sort ?
 Espère en Dieu ; je le louerai encore,
 Il est mon salut, il est toujours mon Dieu ¹.

¹ Ps. xli et xlii. Ces deux psaumes, séparés dans l'hébreu et dans la Vulgate, n'en font qu'un pour la forme comme pour l'idée

Nous trouvons les mêmes sentiments et les mêmes espérances dans un autre psaume de cette époque, et que Lowth appelle une des plus belles et des plus gracieuses inspirations du Psautier.

Jéhovah est ma lumière et mon salut :

De qui aurais-je peur ?

L'Éternel est le boulevard de ma vie :

Qui aurais-je à redouter ?

Quand les méchants vinrent m'attaquer

Pour dévorer ma chair,

Ce sont eux, mes ennemis, mes persécuteurs,

Qui trébuchèrent et tombèrent.

Qu'une armée vienne camper contre moi,

Mon cœur ne craint rien ;

Que la guerre éclate contre moi.

Malgré cela, moi je suis confiant.

Je ne demande qu'une chose à Jéhovah :

Demeurer dans sa maison toute ma vie,

Pour jouir de près de la bonté de Jéhovah

Et contempler son sanctuaire.

Car il me mettra à couvert sous un abri,

Au jour de la calamité ;

Il m'abritera dans l'asile de sa tente¹,

Il m'élèvera sur le rocher².

et le sentiment. Le temple existe pour celui qui parle dans ce psaume ; on ne saurait donc le rapporter au temps de la captivité. Le psalmiste est éloigné du sanctuaire, il soupire après les fêtes du Très-Haut. Nous pensons donc, avec un grand nombre de critiques, que cette composition doit être attribuée à un prêtre ou à un lévite éloigné du temple par les événements qui suivirent le schisme des deux tribus. (Mabire, *les Psaumes*, p. 81.)

¹ Le mot תֵּנָה, *tentorium*, tabernacle, signifie demeure en général et ne prouve pas que le temple n'existait pas. Ézéchiel (xli, 1) l'applique spécialement au temple.

² *Sur le rocher*, terme poétique mis pour *sûreté*, le mont Sion.

Au-dessus de mes ennemis qui m'entourent
 Désormais ma tête se dressera ;
 J'immolerai sur son autel des sacrifices de joie,
 Je chanterai mes psaumes à Jéhovah ¹.

Le rocher, la tente chantés dans le psaume, c'est le temple élevé par Salomon au vrai Dieu sur le mont Moriah. Il continue d'être ce qu'il était dans l'esprit de David, son architecte, et de Salomon, son constructeur : une prophétie. L'œuvre de Salomon était un symbole, le témoignage de la foi aux promesses. En le voyant, l'Israélite élevait ses yeux au ciel et cherchait par delà l'édifice matériel les réalités dont il était le signe majestueux. Le temple était le symbole de cette mystérieuse royauté de David dans laquelle, près de mille ans, s'est reflétée la royauté du Christ. Comme le soleil avant de se montrer se reflète dans les splendeurs de l'aurore : ainsi dans l'incomparable beauté du temple apparurent le règne de Dieu et sa protection étendue sur Israël. Le temple fut le type du règne du Messie, le *sursum corda* de l'ancienne loi ².

Lorsque Israël eut poussé le cri fatal sur lequel se sépara l'assemblée de Sichem ³,

A tes tentes, Israël !

Qu'y a-t-il de commun entre toi et David ?

le temple n'en demeura pas moins pour la minorité

¹ Ps. xxvi.

² *Prophéties messianiques des deux premiers livres des Rois*, p. 150.

³ *Les Prophètes d'Israël*, 1^{er} vol., II^e partie, c. III.

pieuse des Israélites, même pour ceux du Nord, une attraction souveraine, et les psaumes une voix de ralliement. Malgré tous les efforts de Jéroboam et de Baasa, on continua de descendre en foule à Jérusalem. Jusqu'aux derniers jours de Samarie, alors que l'idolâtrie avait tout pénétré, il se rencontra des hommes de bien, comme Tobie, se rendant à Jérusalem, au temple du Seigneur, adorer le Dieu d'Israël, offrir fidèlement leurs prémices et leurs dîmes, et se retremper, au chant des psaumes, dans la foi aux promesses.

Plus la décadence inaugurée par le schisme alla progressant, plus le souvenir de Jérusalem et de David grandit dans la mémoire des Juifs. David était le type du roi selon le cœur de Dieu, le grand prince théocratique. Les regrets se mêlaient aux espérances, et l'avenir se teignait des splendeurs du passé.

Steeg est obligé de l'avouer : « L'époque de David et de Salomon apparut comme l'âge d'or de l'histoire israélite : les ennemis vaincus, Sion conquise et embellie, toutes les tribus soumises à une autorité centrale, le roi honoré, son alliance brigüée par les princes voisins et même lointains, une paix profonde et glorieuse succédant à de glorieuses conquêtes, le culte de Jéhovah recevant une magnifique et solennelle consécration : tel fut le fond sur lequel s'appuyèrent les espérances des Israélites exaltés par l'humiliation, la crainte et les souffrances. » Le schisme et les guerres civiles qui succédèrent à ce passé si court d'unité et de repos contribuèrent à le

faire briller davantage. David et le fils de David restèrent les héros du peuple. Au souvenir de leurs gloires, les esprits se consolèrent, et les anciennes promesses se réveillèrent, chez la minorité fidèle, plus vivantes que jamais.

CHAPITRE VI

ÉLIE ET ÉLISÉE CONSIDÉRÉS COMME TYPES DU MESSIE

La préparation du règne messianique trouva dans Élie et dans Élisée deux de ses plus grands apôtres. Leur souvenir impérissable a été gardé par l'histoire. Ils sont les éminents représentants de la série des prophètes qui, sans laisser d'écrits, ont combattu le bon combat pour maintenir ferme et vivante la foi aux promesses.

Nous ne savons pas si Dieu leur a communiqué des lumières particulières et nouvelles sur le Messie ; mais on peut affirmer, sans crainte de s'égarer, que par leur vie, leurs mœurs, leurs prédications, par leur courage à reprendre les grands et les puissants, par leur amour de la justice, leurs combats contre le mal sous toutes ses formes, par les persécutions héroïquement supportées, ils ont été les dignes représentants du Messie et les apôtres de son règne sur la terre. Au milieu des infidélités et des rêves de gloire terrestre que caressait Israël, Élie et Élisée ont montré, des siècles à l'avance, ce que seraient un jour Jésus et son Église. Ces deux grands hommes

sont au premier rang parmi les personnages éminents de l'Ancien Testament.

Comme Samuel, ils étaient les chefs des prophètes; comme lui, ils commandaient aux foules émues. Ni les titres ni les distinctions humaines ne les recommandaient : cependant les peuples s'inclinaient devant eux et révéraient en leur personne une autorité souveraine. Ils avaient le don divin de persuader les esprits; ils nous rappellent le Christ parlant aux foules : *tanquam potestatem habens*.

Le Nouveau Testament nous révèle que le rôle d'Élie entrerait dans les préparations évangéliques. Il fut pendant sa vie, par son ministère, l'austère figure du précurseur Jean-Baptiste, à ce point que le Christ nous a déclaré que Jean était l'Élie prédit par les prophètes¹. « Ton fils, dit l'ange à Zacharie, marchera devant le Seigneur dans l'esprit et dans la vertu d'Élie, pour réunir par le cœur les pères avec leurs enfants et rappeler les désobéissants à la prudence des justes². » L'ange voulait dire que, comme Élie, Jean-Baptiste s'armerait de zèle et de force pour réprimer les méchants et résister aux superbes; qu'il prêcherait comme lui la pénitence, autant par ses exemples que par ses paroles³.

Élie fut aussi une figure de Jésus-Christ. Comme Jésus, il aimait la prière et s'y livrait dans le silence des déserts. Les quarante jours du jeûne de Jésus-

¹ Luc. 1, 16-17.

² Beda, Ambros. *in Luc.* 1. — Marc. 1, 2 et 3; Matth. III.

³ Cf. Is. XL, 3; Malach. III, 1; Matth. XI, 14; XVII, 11 et 12.

Christ correspondent aux jeûnes d'Élie. La vie austère et pénitente du prophète ressemble par beaucoup d'autres traits à la vie du Sauveur. Il multiplia les miracles, et ces miracles ne sont pas sans rapports avec ceux de l'Évangile. Enfin son ascension est une figure évidente de l'ascension de Jésus-Christ.

Les saints Pères et les commentateurs se sont complu à pousser fort loin le parallèle entre le Christ, Élie et Élisée. Ils ont rapproché les derniers actes d'Élie des adieux du Sauveur à ses apôtres. Le Christ, avant de quitter la terre, cédant aux mouvements affectueux de son cœur, recherchait ses apôtres et voulait en être entouré. Le solitaire du Carmel, sentant les approches du suprême appel de Dieu, veut avoir auprès de lui son disciple Élisée et il recherche les fils des prophètes. L'un et l'autre laissent dans l'épanchement échapper les secrets de leur cœur.

Le soir de sa passion Jésus sort de Jérusalem avec ses disciples; il traverse avec eux le Cédron et les abords de Gethsémani : Élie avec Élisée cheminent ensemble sur la route de Béthel au Jourdain¹. L'Évangile rapporte les derniers discours, *novissima verba*, de Jésus à ses apôtres pendant le trajet; la Bible nous a aussi conservé les suprêmes entretiens d'Élie avec Élisée.

Par trois fois, Élie mit à l'épreuve la fidélité d'Élisée et son amour : « Reste ici, lui dit-il, ne me

¹ IV Reg. II, 1; Luc. xxiv, 50; Act. I, 9.

suis point. » Par trois fois, Élisée protesta qu'il aimait son maître et que jamais il ne le quitterait : « Par le Seigneur, dit-il, je ne vous abandonnerai point. » Élie agréa cette protestation de fidélité, et départit à son disciple tous les pouvoirs dont il jouissait lui-même, en le confirmant dans la direction des écoles des prophètes. Par trois fois aussi, Jésus tenta l'amour de Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ? » Saint Pierre, comme Élisée, répondit par trois protestations du plus vif amour : « Seigneur, vous savez toutes choses ; vous savez que je vous aime. » Et alors Jésus confirma saint Pierre dans sa charge de pasteur des fidèles et de chef des pasteurs¹.

Élie, sur le point de disparaître, dit à Élisée : « Demande-moi ce que tu voudras, avant que je te sois ravi. » Près de monter au ciel, Jésus a dit à ses disciples : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai... Maintenant je m'en vais à Celui qui m'a envoyé... Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit complète. » Élisée demande et obtient la part double de l'esprit d'Élie. Les apôtres prient et obtiennent, avec l'effusion de l'Esprit-Saint, un accroissement de zèle, de foi, de lumières, de puissance, correspondant à la parole de Jésus : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes². »

Élie et Élisée continuaient leur chemin, quand un char de feu et des chevaux de feu les séparèrent

¹ IV Reg. II, 2-6; Joan. XXI, 15-17.

² IV Reg. II, 9-10; Joan. XIV, 13-14; XVI, 24.

tout à coup, emportant Élie dans un tourbillon. Jésus gravit le mont des Oliviers en s'entretenant aussi avec ses disciples; arrivé au sommet de la montagne, il les bénit, et pendant qu'il les bénissait il se sépara d'eux et monta au ciel dans une lumière éclatante ¹.

Élisée, en voyant Élie s'élever dans les airs, s'écria : « Mon père, mon père, char et cavalerie d'Israël! » Et après ces paroles il ne le vit plus. Dans sa douleur, prenant ses vêtements, il les déchira en deux. Les apôtres aussi tenaient leurs yeux fixés sur leur Maître s'élevant au ciel; et quand une nuée l'eut dérobé à leurs regards, ils demeurèrent tristes, accablés ².

Élisée cependant reprend courage, fort de la bénédiction suprême et des dernières paroles de son maître. Il relève le manteau qu'Élie avait laissé tomber. L'esprit d'Élie se repose sur lui : on vient au-devant de lui et on se prosterne sur son passage. L'esprit de Jésus demeure au milieu des apôtres. En voyant les merveilles que Pierre opérait, on se prosternait aussi, on se tenait dans son ombre ³.

Il est bien d'autres circonstances de la vie de Jésus qui font penser à des circonstances analogues de la vie d'Élie. Jésus appelant les apôtres à le suivre rappelle Élie chargeant Élisée de continuer son ministère et d'achever ce que lui-même avait préparé. Élie, dit le livre des Rois, partit de l'Horeb

¹ IV Reg. II, 14; Act. I, 9; Luc. XXIV, 48.

² IV Reg. II, 12; Act. I, 10-11.

³ IV Reg. II, 13; Act. I, II, III.

et trouva Élisée, le fils de Saphat, occupé à labourer son champ. Il s'avança et jeta sur lui son manteau. Aussitôt Élisée quitta ses bœufs et courut après Élie : « Je voudrais bien encore, dit-il, embrasser mon père et ma mère, et puis je vous suivrai. » Élie lui répondit : « Va, mais songe à ce que je t'ai fait. » Élisée, s'en étant retourné, prit ses deux bœufs, les immola, les fit cuire avec le bois de sa charrue et les donna à manger à ses gens. Puis il suivit Élie et se mit à son service ¹.

La vocation de Pierre et de Matthieu n'est-elle pas ici racontée? Il manqua sans doute quelque chose à la perfection du sacrifice d'Élisée. Dans la loi nouvelle, les renoncements sont plus prompts et plus complets. Mais de part et d'autre le sacrifice est admirable. Pierre, à l'appel de Jésus, quitte sa barque et ses filets; Matthieu abandonne le bureau des impôts, et, comme Élisée, il donne à ses amis un festin d'adieu ².

Enfin, si l'on veut savoir à quel degré la mission d'Élie était liée à celle du Sauveur et les mystérieux rapports de l'une avec l'autre, il faut se rappeler la vision du Thabor. Si Moïse y est à la droite de Jésus, Élie apparaît à sa gauche. Moïse a institué l'ancienne alliance : Élie l'a sauvée aux temps désastreux d'Achab.

De tels rapprochements ne sont ni puérils ni forcés. M. Renan les trouve si saisissants, qu'il sup-

¹ III Reg. XIX. 19-21.

² Matth. IV, 18; Marc. I, 16-18; Luc. V, 2; II, 14, 15.

pose que les évangélistes ont copié les principaux traits de la vie d'Élie pour composer celle de Jésus-Christ ¹.

Si Élie a figuré le côté sévère du ministère de Jésus-Christ, Élisée a représenté les douceurs ineffables du Sauveur des hommes. De même que chacune des innombrables corporations que forment les religieux représente un côté particulier de la vie du Christ : les unes, la prière, la retraite, la vie cachée, l'humiliation, la pénitence ; les autres, sa vie active, ses œuvres, sa prédication, sa charité, et tout ce qui correspond à son ministère extérieur ; de même aussi, chacun des prophètes dont nous avons l'histoire avait sa mission particulière. Une seule corporation, un seul homme, étaient impuissants à figurer ou à représenter Jésus-Christ tout entier.

Les Pères ont vu dans la mission de charité exercée par le prophète Élisée un type frappant de la divine douceur de Jésus ². Élisée n'est l'agent immédiat d'aucun châtement : non plus que le Sauveur, il ne préside pas aux vengeances qui suivent les fautes. Élisée n'eut aucune participation aux exécutions sanglantes de Jezraël et de Samarie ; il s'en tint éloigné. Sa vocation l'appelait ailleurs : les actes

¹ « Élie sera le grand agent divin du messianisme, le préparateur des apparitions célestes. Jean-Baptiste ne sera qu'un reflet de lui. Jésus s'autorisa de colloques secrets qu'il aurait eus avec lui sur des montagnes invisibles. On croit sentir un souffle anticipé de l'Évangile dans le récit de la vision d'Élie sur l'Horeb. »

² « Attende Elisæum in magno altoque mysterio tanquam prophetam agendo prænuntiantem, non solum loquendo. » (August.)

de charité remplissent toute sa vie. Si un jour, à sa voix, deux ours accourent et mettent en fuite des enfants qui l'outragent, cette sévérité n'est qu'une ressemblance de plus avec le Christ, chassant du temple les profanateurs de la maison de son Père. Les enfants ne sont pas dévorés; ils sont dispersés et mis en fuite.

La vie d'Élisée est un long acte de bienfaisance miraculeuse. Ses miracles, comme ceux de Jésus, ont un caractère singulier de pitié compatissante; les humbles et les pauvres en sont surtout l'objet. Mais, comme le Christ venu pour tous, le prophète ne repousse ni les riches ni les grands; autant que les autres hommes et plus encore, n'ont-ils pas besoin de bons avis et de conseils? L'homme de Dieu étend la générosité jusqu'à ses ennemis et aux étrangers.

Le miracle de la multiplication des pains, opérée par Élisée, se rapporte à la multiplication des cinq pains opérée par Jésus, comme la figure se rapporte à son objet. Un homme de Baal-Salisah, raconte le livre des Rois, vint apporter à Élisée, comme prémices, vingt pains d'orge et du gruau dans sa besace. Élisée était alors à Gilgal, et la famine sévissait cruellement dans le pays : « Donne ces pains aux fils des prophètes, » dit Élisée à Giézi, son serviteur. Giézi répondit : « Qu'est-ce que cela pour cent personnes? — Donne-les, reprit Élisée, et que tous en mangent; car voici la parole de Jéhovah : Mangez toujours, et il en restera. » Et Giézi servit les pains aux fils des prophètes; ils mangèrent et

ils en laissèrent, suivant la parole de Jéhovah¹.

Jésus, au désert, voyant les foules qui le suivaient pressées par la faim, dit aux disciples : « Donnez à manger à cette multitude. » Philippe lui répond : « Du pain pour deux cents deniers ne suffirait pas pour que chacun en eût un peu. » Or il se trouvait dans la foule un jeune homme qui avait cinq pains d'orge et deux poissons : « Mais qu'est cela pour les cinq mille personnes qui vous suivent ? » demande Philippe à Jésus. Le Sauveur ordonne aux foules de s'asseoir; il prend les cinq pains, les bénit et commande aux disciples de les distribuer. Tous mangèrent et furent rassasiés. Or des morceaux qui restèrent on emplit douze corbeilles².

Il serait trop long de citer dans leurs détails les autres rapprochements qui ont été faits entre la vie de Jésus et celle d'Élisée : on ne peut que les énumérer. Élisée envoie Naaman, le lépreux, se laver dans les eaux du Jourdain; Jésus envoie un lépreux se laver dans la piscine de Siloé³. La Bible dit d'Élisée qu'il connaissait les desseins les plus cachés de ses ennemis, et jusqu'à leurs pensées les plus intimes; l'Évangile dit de Jésus qu'il voyait les pensées secrètes de ses ennemis et lisait dans les cœurs⁴.

Sur le point d'être saisi par ceux qui en veulent à sa vie, Élisée dit à son serviteur : « Ne crains point, il y a plus de monde avec nous qu'il n'y en a avec

¹ IV Reg. iv, 42-44.

² Marc. vi, 41.

³ IV Reg. v, 1-27; Joan. ix, 7-11.

⁴ IV Reg. v, 12; Matth. xxii, 18.

eux. » Et il lui montre des armées mystérieuses prêtes à le défendre. Jésus dit à Pierre, effrayé à la vue de la troupe qui vient saisir son Maître au jardin de Gethsémani : « Penses-tu que mon Père, si je l'en priais, ne me donnerait pas aussitôt plus de douze légions d'anges? » Jésus et Élisée veulent qu'il ne soit fait aucun mal à ceux qui viennent les arrêter ¹.

Tous les Pères, saint Chrysostome en particulier, se sont complu à ces rapprochements ; ils ont reconnu que le ministère d'Élisée a été l'image prophétique du ministère de Jésus-Christ ². Après avoir montré les traits de ressemblance, saint Jean Chrysostome s'écrie : « O Christ, nouveau dans les anciennes figures, ancien dans les nouvelles ! Élisée ferme les yeux et les ouvre, il aveugle et il éclaire ; il échappe à ses ennemis, dont il obscurcit les yeux, et il leur rend la vue quand il les a conduits où il veut. Il fait ses amis de ses ennemis ; il gagne à lui ceux qui lui étaient hostiles. Le Christ a accompli la figure. »

Tous deux ont pleuré sur les malheurs futurs de leur patrie et se sont désolés sur ses ruines. A la vue d'Hazaël, le futur roi de Damas, le prophète est saisi d'une profonde émotion et verse des larmes. Hazaël lui demande pourquoi il pleure : « Je sais, répond le prophète, tous les maux que vous devez causer aux enfants d'Israël ; vous brûlerez leurs villes ; vous passerez leurs jeunes hommes au fil de

¹ IV Reg. v, 13-17 ; Matth. xxvi, 53.

² Chrysost. apud Cornel. a Lapid.

l'épée; vous écraserez les petits enfants contre le sol et éventrerez les femmes enceintes ¹. »

Jésus a versé aussi des larmes à la vue de Jérusalem, et il s'est écrié avec les accents d'Élisée : « Oh! si du moins tu avais su connaître ce qui était capable de te donner la paix ! Mais tout cela est caché à tes yeux; il viendra un jour où tes ennemis t'environneront de tranchées, te presseront de toutes parts; ils te renverseront, toi et tes enfants qui sont dans ton sein, et ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas su connaître le temps où tu as été visitée ². »

Enfin, le pouvoir thaumaturgique et le pouvoir prophétique d'Élisée et de Jésus se révèlent, par des prodiges admirables, jusque dans le tombeau. Un cadavre est jeté dans la tombe d'Élisée : aussitôt le mort ressuscite et se lève sur ses pieds ¹. A la mort de Jésus, les tombeaux s'ouvrirent et rendirent leurs morts ³.

C'est ainsi qu'à l'époque troublée où parurent les deux représentants des prophètes qui n'ont pas écrit, la Providence traçait, dans de mystérieuses figures dont on ne comprendrait que plus tard la signification, les traits encore indécis des héros du Nouveau Testament, en particulier de Jésus-Christ et des apôtres.

¹ IV Reg. VIII, 11-12.

² Luc. XIX, 39.

³ IV Reg. XIII, 14-22; Eccli. XLVIII, 14.

LIVRE DEUXIÈME

Les Prophètes jusqu'à Isaïe.

CHAPITRE I

LA RAISON DE L'INTERMITTENCE DE LA PROPHÉTIE MESSIANIQUE LES ANCIENS ET LES NOUVEAUX PROPHÈTES

Après Salomon, la prophétie messianique s'arrête pendant deux siècles. Elle reprend son cours sous le règne de Joas et par le ministère de Joël. Il n'est pas probable que des oracles importants touchant le Messie aient été publiés et se soient perdus. L'un des caractères de l'économie des prophéties est l'intermittence. Ce qui n'a jamais été intermittent, c'est la prophétie par les faits, par les personnes et les actes figurant et préparant le règne de Dieu.

La prophétie proprement dite ressemble à un cours d'eau qui se déroberait de temps en temps au regard pour reparaître plus loin. A l'époque de David et de Salomon, les oracles messianiques furent nombreux et éclatants; mais, avant ces rois, ils sont rares et espacés. Entre le proto-evangelium de la Genèse et les promesses faites à Abraham, il s'écoule de longs siècles. Entre l'époque des patriarches et

Moïse, on compte plus de deux cents ans. Depuis l'oracle de Balaam jusqu'à Débora et Anne, depuis Anne jusqu'à David, les oracles se taisent.

Élie, qui eut l'honneur, sur le Thabor, de représenter l'ordre entier des prophètes, Élisée, son disciple, n'ont laissé aucun oracle messianique ; mais, à partir de l'époque de Joas, s'ouvre une véritable ère prophétique. Le messianisme va, depuis Joël jusqu'à Daniel, couler comme les eaux majestueuses d'un fleuve profond.

A cette époque de grands événements se préparaient pour le peuple de l'alliance, des catastrophes étaient imminentes. Les malheurs des fils de Jacob devaient s'aggraver avec le progrès de l'iniquité, et marcher d'un même pas avec elle. Par l'effet d'une Providence miséricordieuse, les oracles des prophètes éclaireront les tempêtes et les naufrages. On dirait des phares d'autant plus lumineux, d'autant plus multipliés, que les passes sont plus dangereuses et la mer plus tourmentée. Trois phénomènes se développent parallèlement : les péchés d'Israël, leurs châtimens et les oracles prophétiques. On comprend la corrélation des châtimens avec les péchés. On s'explique aussi celle des prophéties avec les uns et les autres. Tandis que les menaces des prophètes détruisaient la fausse sécurité, leurs oracles messianiques prémunissaient le peuple contre le désespoir, obstacle à la conversion non moins dangereux que la fausse sécurité.

Les hommes de Dieu dont nous allons étudier les oracles ont été appelés les nouveaux prophètes. Ils

se distinguent en effet nettement de leurs prédécesseurs, les anciens prophètes ; le temps de leur activité, les circonstances historiques où ils vécurent, diffèrent essentiellement. Chacune des deux classes a sa physionomie particulière, suivant la phase historique où elle est apparue.

Les nouveaux prophètes se distinguent de leurs prédécesseurs par une douceur relative et une modération à laquelle le vieil Israël n'était pas accoutumé. Les anciens nabis procédaient par injonctions impérieuses ; ils signifiaient, au nom de Jéhovah, des commandements péremptaires, et le châtiment suivait de très près la désobéissance. Les paroles et les actes d'un Élie s'expliquent par la violence des princes de son temps. Si Achab, surtout si Jézabel, décidée à mettre à mort tous les prophètes, n'avaient été retenus par de violentes menaces, ils se seraient portés à tous les excès. Aussi la puissance thaumaturgique des hommes de Dieu entraînait-elle fréquemment en action avec une énergie redoutable.

La vision de l'Horeb a été justement signalée comme le point de départ d'une ère nouvelle. Le prophète, après Élisée, n'apparaît plus comme l'instrument terrible et direct des justices de Dieu. A la mort d'Élisée il y eut, dans la fréquence et dans l'intensité de l'action thaumaturgique, comme une rémission. On ne voit plus les prophètes recourir aux moyens par lesquels les anciens Voyants domptaient les rois et les peuples ; ils ne sont plus des maîtres aussi redoutés. On s'imaginerait que, pour remplir leur rôle de sauveurs du monothéisme et de vengeurs

de la loi, il ne leur reste que l'ascendant de la parole et le don de persuasion. Nous ne reverrons plus, jusqu'au Christ, un Moïse, un Samuel, un Élie.

On a cherché à expliquer ce fait par des raisons qui ne nous semblent pas acceptables : « Sous les longs règnes de Jéhu et de Joas, dit Ewald, et sous l'influence d'une paix plus amollissante que bienfaisante, la classe d'hommes la plus instruite, celle qui continuait tant bien que mal le rôle des anciens sages, conçut du dégoût pour les violences qui avaient amené les conflits sanglants où périrent les derniers restes de la maison d'Omri. Le résultat des hécatombes d'Élie était discuté. A quoi avait servi le sang répandu, puisque le culte du veau d'or continuait, puisque l'idolâtrie reparaisait non seulement tolérée, mais protégée, soutenue et encouragée ? »

Les psaumes avaient annoncé l'établissement du règne de Dieu sur toute la terre, une ère messianique ; et Jéhu, Josaphat, Joas, n'étaient pas parvenus à réaliser la prophétie. Après Élisée, il ne manquait pas de gens qui doutaient que le règne promis arrivât jamais. On allait plus loin encore, suppose Ewald. Les faux sages du temps laissaient entendre que le ministère des prophètes devenait superflu. On avait moins besoin d'eux, puisque leurs enseignements touchant la religion et la morale étaient connus même des foules. On savait désormais en Israël ce qu'on avait à faire. Les écoles des prophètes avaient vulgarisé les commandements mosaïques. Si les lois n'étaient pas observées, ce n'était pas faute d'être connues. Le relâchement gé-

néral des mœurs et du culte divin, le manque de foi, avaient d'ailleurs détendu le ressort de l'obéissance. Un sourire d'incrédulité accueillait les plus sages paroles des prophètes. Les discours d'Amos supposent des incrédules. Quand le prophète Joël annonçait le jour de Jéhovah, le jour du jugement, ses paroles éveillaient le scepticisme, et les menaces laissaient en général les esprits froids et indifférents. Les sceptiques et les moqueurs avaient commencé dès le temps d'Élisée ¹, ils s'étaient multipliés depuis.

Nous laissons le lecteur apprécier la valeur de telles explications. Nous préférons chercher ailleurs la raison suffisante de la disparition des sévérités du vieux prophétisme; nous la trouvons dans l'économie d'une admirable providence divine. Dieu n'a pas voulu que l'action thaumaturgique de prophètes comme Élie et Élisée fût indéfiniment renouvelée. Le miracle est une exception. D'ailleurs, en se gravant dans les mémoires, il rappelle longtemps les leçons qui lui sont propres. A certains Juifs qui demandaient des miracles à Jésus, le Sauveur répondit : « Il ne leur en sera point donné d'autre que celui de Jonas. » Enfin l'intervention divine, dans la forme qu'elle revêt et dans les moyens qu'elle met en œuvre, se proportionne et s'accommode aux besoins et aux circonstances. Les Israélites du temps d'Élie n'étaient pas arrivés au degré de culture des contemporains d'Isaïe : les rudes paroles leur convenaient. Les nouveaux prophètes au contraire dé-

¹ IV Reg. vii, 2, 18.

fendent la cause de Jéhovah avec les accents d'une persuasive et admirable éloquence. Ils n'apparaissent plus comme les justiciers de Dieu : Jéhovah se charge de frapper seul les grands coups.

C'est lui qui, en supprimant le royaume des dix tribus, termina la lutte soutenue par les deux grands thaumaturges qui avaient si vaillamment combattu contre l'idolâtrie des rois de Samarie. Il se réserva ainsi la leçon des tragiques événements. Il avait jusque-là confié à ses prophètes deux ministères, la miséricorde et la justice ; il ne leur laisse plus que le premier. Si leur langage demeure véhément, leur action s'empreint de douceur. Ils s'appliquent plus à persuader qu'à commander avec empire. Parfois même les prophètes pécheront par timidité : les temps d'Élie reculent de plus en plus dans un passé qui n'est pas revenu. Que le lecteur se rappelle l'histoire de Jonas. Quand Dieu précipite les rois et les royaumes, les prophètes intercèdent pour les coupables et pleurent avec Jérémie.

En modifiant le mode d'action des nouveaux prophètes, Dieu ne diminua pas leur influence. Leur ministère fut plus pénétrant ; il s'étendit plus loin, et ses fruits furent plus durables. Les averses d'orage qui ravinent les champs sont moins bienfaites que la pluie fine et tiède qui les féconde. On n'impose pas la religion, on la persuade. Quand Jéhovah cachera son visage et frappera les coupables, les nouveaux prophètes élèveront leurs supplications vers le ciel ; ils demanderont des miracles de miséricorde et de pardon, et ils les obtiendront. Ils garderont

deux armes toutes-puissantes, la prière et le miracle : la prière, qui demande non la mort du pécheur, mais son salut et sa vie ; le miracle bienfaisant, celui qui délivre et guérit. Jamais les prophètes ne cesseront d'être des hommes importants et remarquables. Ils seront mêlés aux événements heureux de l'histoire d'Israël, comme aux tristesses de l'infortune et du châtement. Ils partageront tous les deuils. A l'heure de la catastrophe qu'ils auront prédite, ils inspireront aux Israélites des sentiments de constance, de courage et de piété qui étonneront les peuples voisins et glorifieront Jéhovah. Enfin les vicissitudes de leur patrie seront pour eux l'occasion d'annoncer et de chanter l'avenir du monde.

Ewald se trompe quand il écrit que les enseignements des premiers prophètes et des sages rendaient superflues les instructions des derniers prophètes. L'éducation du peuple n'est jamais finie ; elle doit recommencer avec chaque génération. Israël eut toujours besoin qu'on lui rappelât les révélations divines. Il eût facilement oublié ses origines, sa vocation, sa destinée singulière, son rôle de gardien des promesses, et le règne futur de Dieu. Les prophètes ajouteront, en se succédant, de nouveaux traits au portrait du Messie ou préciseront les oracles de leurs devanciers. Ils jetteront sur le Christ attendu une lumière progressive qui le fera reconnaître au jour de sa venue. Ils diront le lieu de sa naissance, le caractère de sa vie humiliée, les circonstances de sa mort et de sa résurrection.

Tandis que les deux royaumes de Juda et de Sa-

marie succomberont sous le poids de leurs fautes, la préparation du règne messianique suivra son cours; à mesure que l'idolâtrie révélera ses conséquences fatales, le règne futur du Messie sera l'objet de plus vives aspirations, ses traits de plus en plus accentués le feront de mieux en mieux connaître.

Les néocritiques s'égarent donc quand ils prétendent que les nouveaux prophètes n'annoncent le salut à venir que d'une manière générale, sans le rattacher à un Sauveur en particulier. Joël et les autres prophètes, même Isaïe, n'auraient pas connu la personne du Messie, et leur prophétisme à cet égard serait demeuré dans le vague. Cette assertion, déjà contredite par tout ce que le Pentateuque et les psaumes nous ont révélé d'un Messie personnel, est absolument fausse. De ce que Joël, Amos, Osée, n'offrent pas les traits accusés d'un Messie personnel, les néocritiques concluent que ces prophètes ont ignoré la personne du Christ futur.

Mais tous ces prophètes ont parlé du royaume messianique, et tout royaume suppose un roi. Si leurs oracles ne s'arrêtent pas à dépeindre la personne de ce roi, c'est parce qu'ils avaient reçu de Dieu des instructions particulières qu'ils mettaient au premier plan. La Providence n'a voulu révéler qu'à quelques prophètes, comme Isaïe, Daniel, Michée, les contingences messianiques, telles que le lieu et l'époque de la naissance du Christ. Il suffit que tous se soient acquittés avec zèle de la tâche qui leur était déparée. S'ils ont inégalement concouru à avancer le travail prophétique et messia-

nique, chacun d'eux du moins a eu l'honneur de donner un coup de pinceau à l'immense toile de l'Évangile avant l'Évangile.

Parmi les prophètes antérieurs à Daniel, Isaïe nous apparaît comme le principal. Tous les autres sont rangés autour de lui suivant leur importance. Raphaël, dans son immortelle fresque de l'école d'Athènes, a placé autour de leurs maîtres les philosophes, les représentants des sciences, les théologiens et les poètes. Il eût pu s'immortaliser en peignant Isaïe dominant la pléiade des Voyants, depuis Joël jusqu'à Daniel.

Daniel n'appartient à aucun groupe de prophètes. C'est un personnage à part, d'une telle grandeur, d'une telle puissance, et d'une si grandiose originalité, qu'il lui faut une toile entière, réservée uniquement pour lui. Il sera le sujet de la dernière partie de ce volume.

Nous avons voulu placer sous les yeux du lecteur ces idées générales avant d'aborder chacun des prophètes.

CHAPITRE II

LES PSALMISTES-PROPHÈTES

Nous avons déjà dit le grand rôle que la Providence réserva aux psalmistes en Israël ; nous aurons plus d'une fois l'occasion d'en fournir le témoignage. Dans le présent chapitre, nous les considérons comme prophètes

Les psaumes prophétiques s'échelonnent, dans le cours de l'histoire d'Israël, depuis David jusqu'à Néhémie. Pendant qu'Élie et Élisée luttèrent dans le royaume du Nord contre les cultes syriens, une pléiade de poètes chanteurs, de bardes sacrés, s'associant à leurs nobles efforts, prophétisaient le Messie et le royaume de Dieu¹. En général moins véhéments que les prophètes, ils ne s'engagent pas comme eux sur un champ de bataille. La prudence leur conseillait de ne pas s'offrir directement aux coups des princes infidèles qui, même sans fermer le temple, eussent pu entraver de toute manière la liberté de leur ministère quotidien. En prêchant l'austérité des mœurs, en stigmatisant les excès du luxe, ils annonçaient en toute occasion le règne de

¹ *Les Prophètes d'Israël*, p. 259-264.

Dieu. Réformer les mœurs, c'était préparer ce règne de Dieu. Les psalmistes préludaient ainsi au ministère des apôtres, à celui de l'Église, et, nous osons le dire, au ministère même de Jésus. Parce qu'ils chantaient au lieu de parler, en étaient-ils moins prophètes, et prophètes très puissants? « Les psaumes, dit Hanneberg, exercèrent au profit de la vérité et du progrès des âmes plus d'influence que tous les actes, si sages d'ailleurs, de l'administration de David et des saints rois ses successeurs, que tous les exploits si héroïques de leur vie militaire. Supposons l'absence des psaumes : comment l'antique révélation du Sinaï aurait-elle pénétré dans la vie des Hébreux? Comment les promesses de l'avenir seraient-elles devenues la pensée habituelle du peuple, sa consolation dans la douleur, sa force dans l'adversité, sa règle pour modérer ses joies, tempérer son orgueil, assouplir sa raideur, ennoblir son sens grossier, et préparer en Israël l'Église spirituelle et pure du Christ? »

Périclès et Auguste ne surent que dresser des temples de pierre et des statues à leurs divinités, leur immoler des victimes et leur offrir de l'encens. Voilà toute leur froide liturgie ; au reste, leurs temples étaient muets. Il leur eût fallu, comme le désirait Platon, des poètes moralistes qui eussent été ce qu'étaient les poètes des temps primitifs, des prêtres chantant les grandes choses de leur religion et de leur patrie. Voilà ce que furent à la fois David, Asaph, Éman, Idithum et les Coraïtes, Jahaziel et les prêtres-prophètes de Juda.

Le règne de Josaphat fut un des plus riches en psalmistes-prophètes. Le pieux roi ramena la splendeur du culte à son premier éclat. Le *sir*, ce genre de poésie qui, sous David, avait produit tant de chefs-d'œuvre, se combina avec le *maschal*, plus recherché au temps de Salomon. Il en résulta un nouveau genre de poésie, le *mizmor*, qui parlait au cœur et à l'esprit des fidèles de Juda aussi éloquemment et utilement que les prédications de Joël, d'Amos et d'Osée, dans le royaume du Nord. La musique en était l'accompagnement ordinaire.

Les psalmistes-prophètes du temps du schisme avaient pour mission de rappeler aux deux royaumes séparés qu'ils étaient frères, et qu'ils devaient un jour se réunir. Israël voulait être autonome, ne dépendre en rien de Juda : les psalmistes lui rappelèrent avec fermeté que toutes les espérances du bonheur futur se rattachaient à la maison de David. Ils répétaient souvent que le salut viendrait non pas du royaume du Nord, mais de celui de Juda. Sous les louanges et les dithyrambes dont David et Salomon étaient l'objet, se cachaient à la fois une protestation contre le schisme et une prophétie du Christ futur. Parfois, en rappelant les promesses, le psalmiste-prophète, moins discret, ne craignait pas de déclarer sans réticence que le Messie n'avait pas été promis aux rois schismatiques d'Israël :

Le Seigneur a pris en aversion la tente de Joseph,
Et n'a point élu la tribu d'Éphraïm.
Il a élu la maison de Juda,
La montagne de Sion qu'il aime.

Il a édifié son sanctuaire haut comme le ciel;
 Il l'a fondé, comme la terre, à tout jamais.
 Il a choisi David, son serviteur,
 Et l'a enlevé des bercails du troupeau
 Il l'a pris au milieu des brebis,
 Pour paître Jacob, son peuple,
 Et Israël, son héritage.
 Et il fut leur berger dans la droiture de son cœur,
 Et d'une main prudente il les guida¹.

Voilà ce que l'on chantait au temple de Jérusalem. David est l'élu de Dieu; David est la protection continuelle du royaume. Sa race ne doit point périr. Comme David, quand les prêtres-prophètes célèbrent les immortelles destinées du fils d'Isaï, ils sont assurés, dit Delitzsch, que ces destinées, suivant le décret divin, sont en rapport causal avec le résultat définitif de l'histoire humaine, et ils prophétisent, au sujet du Messie, non pas comme à propos d'un personnage quelconque, qu'ils voient dans l'avenir, mais comme s'il était représenté par David ou l'un de ses descendants. De là ils s'élèvent à une hauteur idéale, au-dessus de tous les événements et de tous les accidents de la vie du roi. David et son royaume sont la figure du Christ et de son règne². Les psaumes qui furent la conséquence de la victoire annoncée par le lévite Jahaziel,

¹ Ps. LXXVIII. Ce psaume, suivant dom Calmet, a été composé vers le règne d'Asa. Il a sûrement été composé après le schisme, qui y est mentionné, et avant la captivité, puisque le temple subsiste encore (v. 69). Josaphat avait conquis une grande autorité sur le royaume du Nord.

² Delitzsch, *Old Testament, History of redemption.*

prouvent que les vues des psalmistes de Juda n'étaient pas bornées à la période où ils vivaient. Leurs cantiques avaient toujours quelque note rappelant les protections messianiques du présent et de l'avenir, et accusant une confiance inébranlable dans les secours promis.

Dieu est notre asile et notre force,
 Un secours tout-puissant dans les angoisses.
 Aussi n'avons-nous pas peur quand il bouleverse la terre,
 Quand les montagnes s'enfoncent dans l'Océan.
 Que les eaux mugissent et bouillonnent,
 Que les montagnes tremblent devant sa fureur :
 Des eaux tranquilles réjouiront la cité de Dieu,
 Le sanctuaire de la demeure du Très-Haut.
 Dieu est au milieu d'elle; elle reste inébranlable;
 Dieu la protège au lever de l'aurore.
 Les nations s'émeuvent, les royaumes chancellent;
 Dieu fait entendre sa voix, la terre se rassied.
 L'Éternel, le Dieu des astres est avec nous;
 Notre citadelle, c'est le Dieu de Jacob.
 Allez voir les hauts faits de l'Éternel,
 Et les choses étonnantes qu'il fait sur la terre !
 Il fait cesser les guerres jusqu'au bout du monde;
 Il brise l'arc, rompt la lance, brûle les chars.
 « Arrêtez-vous; sachez que c'est moi qui suis Dieu,
 Élevé sur les peuples, élevé sur la terre ! »
 Le Dieu des astres est avec nous;
 Notre citadelle, c'est le Dieu de Jacob ¹.

¹ Ps. XLV. Ce psaume a été évidemment composé à l'occasion d'un événement particulier et fait songer à une violente attaque dirigée contre Juda. C'est du sanctuaire de Jéhovah que vient le secours : ce psaume est le commentaire des versets 6-9 et 17 du chapitre xx du II^e livre des Paralipomènes. Avec divers commentateurs nous sommes donc autorisés à donner pour occasion de ce psaume la victoire annoncée par Jahaziel.

Les psaumes dits corétiques, dont plusieurs remontent certainement à l'époque de Josaphat, méritent aussi d'être cités¹. Voici l'un de ces psaumes :

Jéhovah est grand et digne d'être glorifié,
 Dans la cité de notre Dieu, sur sa sainte montagne.
 Elle est belle, elle est la joie de toute la terre,
 La montagne de Sion, la colline du septentrion²,
 La ville du grand roi.
 Dieu réside dans ses palais;
 Il a fait connaître qu'il en est le rempart.

Car, voyez ! Les rois s'étaient ligués ;
 Ils s'étaient rassemblés et ils étaient venus :
 Aussitôt, stupéfaits, éperdus, ils ont fui.
 L'effroi les a saisis au pied de nos remparts,
 Une douleur comme celle de la femme qui enfante.
 Avec le souffle de la tempête
 Vous avez brisé les vaisseaux de Tarsis.

Ce qu'on nous avait annoncé,
 Nous l'avons vu,
 Dans la cité du Dieu des armées,
 Dans la cité de notre Dieu.
 Dieu l'a fondée pour toujours.

¹ Les psaumes corétiques sont les psaumes xli-xlviii et lxxxii, lxxxiv, lxxxvi et lxxxvii (selon la Vulgate). Leur nom leur vient du titre : *Cantique des enfants de Coré*. Nous pensons que dom Calmet va trop loin en fixant leur composition après la captivité. Le verset 8 du psaume xlvii est à lui seul la preuve qu'ils se rapportent au temps de Josaphat (v. II Paral. xx, 36-37).

² Suivant quelques auteurs, Sion est appelée la colline du nord, par opposition à la montagne du Sinaï, qui est au sud. Sion et le Sinaï, dans l'Ancien Testament, sont appelés les demeures de Jéhovah. Il est plus simple de dire que Sion était au nord par rapport à la ville de David, qui est au sud.

Nous célébrons, Seigneur, votre miséricorde
 Au milieu de votre temple.
 Comme votre nom, ô Dieu tout-puissant,
 Qu'ainsi votre gloire soit élevée aux extrémités de la terre.
 De justice votre droite est pleine.
 La montagne de Sion est dans la joie ;
 Les filles de Juda tressaillent d'allégresse
 A cause de vos jugements.
 Marchez autour de Sion, faites le tour de ses remparts ;
 Comptez ses forts ;
 Examinez ses remparts, comptez ses palais,
 Pour le redire aux générations futures :
 Notre Dieu est notre Dieu pour jamais,
 Il nous régira jusqu'au dernier jour ¹.

En glorifiant Sion, « la ville du grand roi, » le psalmiste prépare Isaïe. L'un et l'autre saluent la montagne de Sion comme le centre éternel d'où doivent sortir le salut, la justice et la loi ². Dans l'esprit du psalmiste, le grand roi qui habite en Sion a pu être, dans le passé, David, Salomon, Josaphat ; il était, dans l'avenir, le Roi-Messie. Sion, sa capitale, toujours attaquée, jamais vaincue, était pour le poète la cité de l'avenir, que devait fonder le grand Roi attendu, l'Église indéfectible. Comme au temps de David ³, sous Josaphat, les princes continuaient de se liguier et de former des complots : les psalmistes continuaient de chanter l'éternelle victoire de la Jérusalem mystique.

¹ Ps. XLVII.

² Is. II, 3 ; XXXII, 1 ; XXXIII, 22.

³ Ps. II.

CHAPITRE III

LE PROPHÈTE JOEL

Joël, le premier des prophètes qui nous ait laissé des écrits, ouvre son livre par le récit pittoresque de l'invasion et du ravage d'une armée de sauterelles. Les insectes sont envoyés par Jéhovah pour punir son peuple. Joël exhorte vivement les coupables à la pénitence. Ils obéissent à la voix du prophète et s'humilient devant le Seigneur. Bientôt Dieu est désarmé; en son nom Joël prophétise les miséricordes célestes. Jéhovah enverra le *Docteur de justice*; ceux qui prêteront une oreille obéissante à sa voix seront favorisés des plus riches et des plus abondantes bénédictions. La principale sera *l'effusion de l'Esprit de Dieu*. Les Israélites fidèles seront abreuvés à une source vive qui jaillira de la maison de Jéhovah¹.

Toutefois un jugement solennel sera tenu dans la vallée de Josaphat : Dieu apparaîtra comme juge suprême et séparera les bons d'avec les méchants. Heureux ceux qui auront obéi au Docteur de

¹ Joel III, 18.

justice et participé à l'effusion de l'Esprit divin! Malheur aux hommes restés sourds à la voix de Dieu! Ils seront voués à des châtiments terribles. Les peuples dont le Seigneur se sera servi pour châtier Israël seront châtiés à leur tour, à cause de leur orgueil et des cruautés inutiles commises contre la nation choisie.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'oracle de Joël. L'invasion des sauterelles, la pénitence, la délivrance sont la prophétie des destinées d'Israël, de Jérusalem et de la montagne de Sion. Pénétré de la foi aux vieilles traditions et aux promesses faites aux ancêtres, Joël les rappelle sous des images saisissantes, et y ajoute ce que Dieu lui a révélé : Le royaume de David doit comprendre toutes les nations; tous les peuples seront soumis à la royauté de Jéhovah. Le prophète se plaît à idéaliser Jérusalem, le temple, Sion; il en fait le symbole d'un radieux avenir.

Reprenons chacune des parties de l'oracle, pour l'expliquer et en justifier le sens messianique.

Rien de plus effrayant ni de plus désastreux qu'une invasion de sauterelles. Après le passage de leurs formidables bataillons, la disette s'établit dans les maisons, l'épouvante remplit les cœurs. Sous l'impression du terrible fléau qui vient de s'abattre sur son pays, Joël assimile à l'irruption des sauterelles les invasions futures des Assyriens, « moissonneurs cruels, dit Bossuet, que Dieu doit bientôt envoyer¹. »

¹ Bossuet, *Explic. de l'Apocal.*, c. ix, v. 11.

Les sauterelles se transforment, dans l'esprit du prophète, en soldats d'Assur, et leurs colonnes en bataillons armés. Un fait historique devient une allégorie prophétique.

Le paraphraste chaldéen¹, Grotius, Bossuet, Hengstenberg, Hævernich, Wette, etc., admettent tous un sens figuratif dans la description du fléau, et ils justifient leur interprétation par les plus solides arguments.

Les prophètes ont souvent donné aux invasions de sauterelles le caractère d'un châtiment céleste². Amos et Osée, contemporains de Joël, semblent avoir, comme lui, gardé de l'invasion une impression et un souvenir très vifs. Comme lui aussi, ils parlent des sauterelles au sens figuré³.

Ce sont bien des invasions de guerriers, et même de guerriers païens que Joël découvre sous les voiles de l'allégorie, puisqu'il leur applique la dénomination de *goïm*, terme dont se sert la Bible pour désigner les Gentils⁴. S'il avait voulu exprimer une simple idée de collectivité, il se fût servi du mot עַם, commun à tous les peuples. Les expressions qu'il emploie conviennent exclusivement, par endroits, à l'invasion d'une armée. Cette armée

¹ « Sub metaphora locustarum hostium describitur adventus, » dit saint Jérôme en s'appuyant sur le témoignage des juifs. Saint Éphrem, Théodoret, Cyrille d'Alexandrie suivent ce sentiment.

² Jud. vi, 5; Jerem. xlvi, 23; Judith, ii, 14; Nah. iii, 45-47; Apoc. ix.

³ Am. vii, 1-3; Os. ii, 9-13; vii, 14.

⁴ Joel i, 6.

marche et ne vole pas; Joël parle de la terre qui s'ébranle: on dit que le sol tremble sous les pas des guerriers et sous les sabots des chevaux. L'image qui convient à une armée ne convient pas aux sauterelles.

Les malheurs décrits, en particulier la cessation des sacrifices et l'incendie s'expliquent par l'invasion étrangère. Les armées des Assyriens, qui s'emparèrent de Jérusalem, détruisirent en effet le temple et arrêtaient les sacrifices. L'incendie rentre dans le programme ordinaire des excès du vainqueur. Mais on comprend moins qu'une invasion de sauterelles ait amené ce résultat.

Au secours, Jéhovah!

Le feu dévore la verdure des solitudes;
La flamme entoure les arbres des champs.
Les animaux sauvages crient aussi vers vous,
Car les cours d'eau sont taris,
Et le feu a dévoré la verdure des champs.

Enfin l'armée de sauterelles, selon le prophète, vient du nord; tandis que les sauterelles viennent du midi, des déserts de l'Arabie. Joël fait suivre leur invasion de l'annonce du jour de Jéhovah:

Malheur! car le jour de la colère est prêt,
Le jour des destructions par le Tout-Puissant.

Il semble que le terrible jugement de Dieu, tel que Joël le décrit et, après lui, Isaïe et d'autres prophètes encore, correspond à des événements plus importants que le fléau des sauterelles. Seules les

invasions étrangères, la déportation, la captivité, sont en rapport avec la solennité du jour de Jéhovah. Nous concluons que les sauterelles et leurs ravages doivent être interprétés au sens figuré.

L'Apocalypse donne à notre opinion le caractère d'une certitude. Saint Jean parle aussi de sauterelles, et, comme le remarque Bossuet, « les sauterelles de l'Apocalypse sont prises sur celles que Joël décrit : dans les deux endroits les dents de lion paraissent, la ressemblance des chevaux, le bruit de leurs ailes comme des chariots, le tourment des hommes¹. » Les traits avec lesquels le prophète a peint son tableau sont reconnaissables dans les peintures de l'Apocalypse. Rappelons les circonstances de la vision de saint Jean.

Saint Jean est arrivé à la péripétie finale du grand drame apocalyptique; le dernier sceau est brisé; un silence profond et solennel, une attente à la fois pleine d'espoir et de crainte, accueille le moment décisif qui s'annonce. Les prières des saints sont exaucées; le moment de la vengeance est arrivé; quatre des sept trompettes se sont déjà fait entendre, et à leur sonnerie lugubre quatre fléaux se sont répandus sur la terre. La cinquième sonnerie retentit : le puits de l'abîme s'ouvre aussitôt, laissant échapper des flots d'une fumée noire dont le soleil et l'air sont obscurcis :

« Et de cette fumée sortirent des sauterelles qui

¹ Joël 1, 6 et Apoc. ix, 8; Joël 11, 4 et Apoc. ix, 7; Joël 11, 5 et Apoc. ix, 9; Joël 11, 6 et Apoc. ix, 10. (Bossuet, *Explic. de l'Apocal.*, ix.)

se jetèrent sur la terre, et il leur fut donné un pouvoir comme celui qu'ont les scorpions. Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre et aux arbres. Mais les hommes ne portant pas le signe de Dieu sur le front, étaient abandonnés à leurs morsures. Et il leur fut donné non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois, de tourments pareils à ceux que cause la piquûre du scorpion. En ce temps, les hommes chercheront la mort et ne la trouveront pas; ils souhaiteront de mourir, et la mort s'enfuira d'eux. Et la figure des sauterelles était semblable à des chevaux préparés au combat: elles portaient sur leurs têtes comme des couronnes d'or, et leurs visages étaient comme des visages d'homme; leurs cheveux étaient comme ceux des femmes, et leurs dents comme des dents de lion. Elles portaient comme des cuirasses de fer. Le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chariots à plusieurs chevaux, courant au combat. Elles avaient au-dessus d'elles pour roi l'ange de l'abîme, l'Exterminateur¹. »

On discutera longtemps sur la signification exacte des traits particuliers de ce tableau étrange. Les uns ont vu figurée dans le fléau des sauterelles une des catastrophes qui marqueront les derniers temps du monde; les autres, comme Bossuet, y ont vu « des sauterelles mystiques signifiant les hérésies »; d'autres enfin y voient les derniers et suprêmes efforts de Satan et de ses armées. Quel que soit le sens de l'Apoca-

¹ Apoc. ix, 1-12.

lypse, il demeure vrai que saint Jean donne à la prophétie de Joël sa dernière signification. Chez l'un et chez l'autre, les sauterelles, dont l'apparition est liée avec le jour de Jéhovah, sont les ennemis du royaume de Dieu à travers les âges, et surtout aux derniers jours du monde.

Au châtement de l'invasion assyrienne et de la captivité succéderont pour Israël les miséricordes célestes, dont la première sera l'apparition du Docteur de justice : « Réjouissez-vous, dit Joël,

Réjouissez-vous en l'Éternel, votre Dieu.
Car il vous donne le Docteur de justice.
Il fera descendre sur vous les ondées
D'automne et de printemps, comme autrefois ¹.

Ces paroles « le Docteur de justice », ont été rapportées au temps messianique non seulement par presque tous les interprètes chrétiens², mais aussi par les commentateurs juifs. « Le Maître de justice, dit Abarbanel, est le Roi-messie, qui montrera la voie dans laquelle nous devons marcher et les œuvres

¹ Joel 11, 23.

² A l'exception de Grotius, suivant lequel il s'agirait dans ce passage soit d'Isaïe, soit de quelque autre prophète. Corneille la Pierre résume ainsi le sentiment général : « Alludit Joel ad prophetas post captivitatem, sed obiter, ita ut acies Prophetæ primario et directe figatur. finiatur et expleatur in Christo, sicut Moses promisit post se prophetam, id est prophetas, et inter eos unum eximium et singularem, puta Christum. Ita Remigius, Rupertus, Haymo, Albertus, Vatablus, Ribera et alii. » Le père Knabenbauer met un correctif à cette opinion : « A versu 21 non agi de periodo messianica et proinde doctorem non posse immediate Christum intelligi, in aperto est. »

que nous devons accomplir¹. » Le mot docteur est précédé de l'article ה : l'appellation הַמּוֹרֶה, *ha-moreh*, ne peut donc désigner que le docteur par excellence. Toutefois plusieurs exégètes² traduisent autrement que nous les mots hébreux, rendus dans la Vulgate par *Doctorem justitiae*. Ils leur donnent pour équivalent : « La pluie d'automne en bonne mesure. » Sans doute le mot *moreh* peut signifier « pluie printanière³ ». Mais le terme לְיִדְקָה, *litsedâqah*, *ad justitiam*, qui le suit, est inapplicable à la pluie. On ne peut le traduire, avec Reuss, par les mots « en juste mesure » ou « au temps propice ». Il est inusité pour exprimer une proportion d'égalité au sens physique, et il ne désigne jamais qu'une condition morale de rectitude et de justice. Les versets qui suivent parlent de pluie sans doute, mais cela ne doit pas surprendre : les paroles de Jéhovah ne sont-elles pas dans l'Écriture comparées aux pluies fécondes : *Tanquam imbres eloquia sua*⁴. *Fluat ut ros eloquium meum*⁵?

Qui sera ce Docteur de justice? Nous croyons que cette appellation désigne le Messie, Jésus-Christ, en qui se résument tous les docteurs participant à sa science. Joël ne parle pas de la collectivité des prophètes; cependant tous ceux que l'esprit de Dieu a

¹ V. Hengtenberg, *Christologie des Alt. Test.*, t. I, p. 377.

² Kimchi, Rosenmüller, Ewald, Reuss, etc.

³ Ce mot vient du radical יִדְקָה, qui signifie *rigavit, conspersit* ou *docuit*.

⁴ Eccli. xxxix, 9.

⁵ Deut. xxxii, 2.

inspirés se rencontrent dans Jésus, le docteur par excellence¹. Isaïe annoncera aussi le Docteur de justice. Il le fera dans des termes empruntés à Joël²; et pour Isaïe, le Docteur est le Messie. Mais les prophètes, les apôtres, les docteurs de tous les siècles n'en participent pas moins à l'enseignement de la bonne nouvelle; et ils sont aussi, toute proportion gardée, des docteurs de justice³. Moïse n'a-t-il pas déclaré que son propre rôle, comme prophète enseignant, ressemblerait à celui du Messie, quand il disait : « Il viendra un prophète comme moi, écoutez-le⁴? » Le psalmiste appelle les fils de Jacob un peuple de prêtres et de prophètes.

Ne touchez pas à mes christes,
Et à mes prophètes ne faites point de mal⁵.

Si les commentateurs chrétiens ont exprimé des opinions diverses sur la personne du Docteur de justice, du moins tous sont unanimes sur le caractère

¹ Cette opinion est celle d'Hengstenberg. Les Septante donnent ce sens de collectivité, mais plus général encore : τὰ βρώματα εἰς δικαιοσύνην. *alimenta justitiæ*. On objecte que les mots *Doctorem justitiæ*, apparaissant au milieu d'une prédiction d'abondance de biens terrestres. On répond qu'Isaïe (xxx, 20) mêle de même l'abondance des biens spirituels aux biens matériels.

² Is. LIV, 14. Cf. xxx, 20.

³ C'est dans ce sens que le P. Knabenbauer a pu dire : « Non agi de periodo messianica et proinde *Doctorem* non posse immediate *Christum* intelligi, in aperto est. » En effet, les versets suivants (v. 28), qui désignent évidemment la période messianique, sont précédés de l'expression : *Et erit post hæc*.

⁴ Deut. xviii, 18.

⁵ Ps. civ, 13.

messianique du passage suivant, où Joël prédit l'effusion de l'Esprit de Jéhovah :

Et après je répandrai mon esprit sur tout le monde,
De manière que vos fils et vos filles prophétiseront,
 Que vos vieillards auront des songes,
 Et vos jeunes gens des visions.
Même sur les esclaves, hommes et femmes,
Je répandrai mon esprit en ce jour-là ¹.

On sait que saint Pierre a lui-même appliqué au miracle de la Pentecôte ces paroles qu'il cite en entier². Joël compare l'effusion de l'Esprit aux ondées pluviales, comme il a comparé l'invasion des nations païennes aux sauterelles. Il indique par cette image l'abondance pénétrante d'une grâce spéciale.

Cette grâce consistera dans le don de prophétie au sens complet du mot : ceux qui en seront favorisés pourront, quand il sera utile ou nécessaire, pénétrer surnaturellement l'avenir au moyen de révélations ou de célestes visions ; ou, comme les papes, enseigner sans faillir ; comme saint Thomas, être seulement assistés de Dieu. A tous elle communiquera la sagesse, la vérité et un surcroît de lumière et d'énergie. Jusque-là la foi dans une inébranlable fermeté, la volonté élevée jusqu'à l'héroïsme, n'avaient été que le privilège du petit nombre : au jour de l'effusion solennelle de l'Esprit, la lumière

¹ Joel II, 28-29.

² Saint Pierre traduit les mots : *Et erit post hæc, par in novissimis diebus*. « Ces paroles sont la formule usitée pour désigner les temps messianiques, » dit Kimchi. Cf. Is. II, 2.

de l'intelligence, l'héroïsme de la volonté, seront un privilège auquel tous les fidèles, à des degrés divers, pourront prétendre.

Il n'est pas admissible, comme le veulent certains rationalistes, que l'effusion de l'Esprit annoncée par Joël soit seulement la communication de dons ordinaires, dons de perspicacité, de divination. Cette interprétation est de tout point erronée. « Joël, dit Reuss lui-même, annonce à ses compatriotes une effusion si ample de l'esprit de Dieu, que la nation tout entière deviendra un peuple de prophètes. On sait comment, dès le début de la prédication apostolique, cette prophétie a été considérée par les disciples de Jésus comme la garantie de l'accomplissement de toutes leurs espérances enthousiastes. Il faut convenir qu'en l'invoquant à l'appui de leurs convictions nouvelles, ils n'ont point cédé à une illusion, et que leur exégèse les a mieux servis ici que dans mainte autre occasion¹. »

Nous verrons les prophètes attacher aux paroles

¹ Reuss, *les Prophètes*, t. I, p. 65 et 75. Cf. Steeg, *op. cit.*, p. 21. Faut-il ici mentionner l'interprétation étrange de M. Vernes? « Cette communication de l'Esprit de Jéhovah, dit-il, n'est guère plus de nature spirituelle que les phénomènes étranges présentés par les astres dont parle ensuite le prophète, qui se sert du soleil, de la lune et des étoiles, pour présager un événement extraordinaire. Il a recours en même temps à d'autres signes, c'est-à-dire qu'il annonce son jugement par le moyen de tous les Israélites, tant hommes que femmes, tant jeunes que vieux, dont il fait autant de prophètes, autant de proclamateurs de l'événement. » (M. Vernes, *le Peuple d'Israël et ses espérances*, p. 57.) Ainsi M. Vernes ne voit là qu'un fait sans importance, sans relation avec un événement futur : le contexte contredit manifestement son interprétation.

de Joël l'importance d'un oracle solennel ; ils le relèveront et annonceront aussi l'effusion de l'Esprit, qu'ils rapporteront à l'avènement du Messie¹.

On s'est demandé si le terme *על-כל-בשר*, *super omnem carnem*, doit être restreint aux Israélites, ou s'il désigne l'universalité des nations. La critique moderne nie cette dernière interprétation : « D'après le texte de Joël, dit Steeg, les Israélites seulement participeront à ce bienfait ; mais le monde païen en sera exclu. Il ne s'agit, dans les paroles de Joël, que de Jérusalem². » Il suffit de lire la suite de la prophétie pour se convaincre que Joël ne limite pas au seul Israël la grâce de l'effusion de l'Esprit : « Qui-conque, dit-il, invoquera le nom de Jéhovah, sera sauvé³. » En posant cette condition de la participation à l'Esprit de Dieu, le prophète ne limite pas aux seuls Juifs les dons qu'il prédit ; il indique seulement la foi et les autres conditions nécessaires à l'obtention des dons divins. On ne comprendrait pas que d'aussi insignes faveurs pussent être communiquées autrement. Il faut devenir, par la foi, enfant d'Abraham, adorer Jéhovah, croire à son Messie pour participer aux dons de l'Esprit-Saint. Il faut appartenir par les dispositions du cœur, mais non par la naissance, à Sion et à Jérusalem. Le prophète appelle habitants de la montagne sainte et de la cité

¹ Is. xi, 9 ; xlii, 3 ; Jerem. xxxi, 33 ; Ezech. xi, 19 ; xxxvi, 25-28 ; Os. ii, 19-20.

² Steeg, *op. cit.*, p. 21. Castelli, p. 84, admet l'universalité de l'effusion de l'Esprit.

³ Joel ii, 32.

bénie tous ceux qui adoreront Jéhovah, à quelque nation qu'ils appartiennent. Sion et Jérusalem ne sont ici mentionnées que comme point de départ du salut universel. Le salut doit sortir de Sion pour se répandre sur toute la terre. Sion et Jérusalem désignent, dans les livres prophétiques, le royaume universel de Dieu.

On a dit que la participation à l'Esprit de Dieu ne pouvait être l'objet d'une prophétie, parce qu'elle avait toujours été une des prérogatives et des conséquences de l'ancienne Alliance; de tout temps un lien spirituel a uni d'une manière spéciale les Israélites à Jéhovah¹.

Loin de nous de nier les relations intimes des saints patriarches, de Moïse, et même des simples justes avec Dieu. Mais Joël prédit une effusion de l'Esprit de Dieu, une intimité de rapports entre l'homme et son Créateur, avec une universalité, avec des signes miraculeux que l'ancienne Alliance n'a jamais connus. La législation mosaïque rapprochait le peuple fidèle de son roi du ciel infiniment moins que l'Évangile. Les prophètes, quelques lévites, un petit nombre de privilégiés seulement, entretenaient, dans l'exercice de la piété, des rapports d'intimité avec Jéhovah. Mais, après la réconciliation de l'humanité avec Dieu par la mort du Christ, un temps devait venir où l'Esprit du Seigneur descendrait, par les sacrements, dans les âmes pour les remuer avec une puissance toute nouvelle.

¹ Is. LXIII, 11.

C'était le désir de Moïse que tout le peuple saint fût un jour un peuple de prophètes¹. Isaïe, Jérémie, Ézéchiël, Zacharie, s'unissent dans le même désir et dans la même prophétie².

Éclairés par son accomplissement, nous voyons nettement aujourd'hui à quel ordre de conceptions se rattache la prophétie de Joël. Elle met en évidence la différence des rapports de Dieu avec les fidèles de l'ancienne Alliance et ceux de la nouvelle. A toutes les époques, les prophètes ont cherché à éveiller chez les Israélites le désir d'une plus étroite union avec Dieu, à préparer les âmes aux effusions futures de l'Esprit-Saint. Ainsi la participation à l'Esprit de Dieu eut son progrès avant sa réalisation complète dans l'Église. La Pentecôte a été préparée; elle n'est point un fait imprévu, soudain, sans précédents, l'événement d'une journée. Les prophètes y préparèrent Israël; Jésus y disposa ses apôtres pendant sa vie; les chrétiens en reçoivent le principe dans le baptême, et un accroissement dans le sacrement de confirmation, cette Pentecôte des néophytes, qui est l'ensemencement des âmes. Les dons du Saint-Esprit sont comme les grains célestes jetés dans les cœurs: avec le temps, avec la coopération du chrétien, le champ semé multipliera les moissons.

Les Pères de l'Église, après saint Paul³, com-

¹ Num. xi, 29.

² Is. xi, 9; xxxii, 15; liv, 4; Jerem. xxxi, 33-34; Ezech. xxxvi, 26 et seq.; Zach. xii, 10.

³ Rom. v, 5; viii, 14-16; Gal. iv, 6, etc.

mentent en termes admirables ce mystère qui se renouvelle sans cesse : « Le don de l'Esprit, dit Théodoret, s'est perpétué jusque dans ces jours où nous voyons des saints, doués d'une claire pénétration de l'intelligence, sonder dans l'avenir et l'annoncer¹. » L'apôtre saint Pierre n'a point circonscrit l'effusion du Saint-Esprit dans le temps ni dans l'espace; mais comme Joël, dont il invoque le témoignage, il déclare que son abondance et sa plénitude, sont le signe messianique de l'avènement du règne de Dieu². L'Esprit de Dieu demeure, en effet, au sein de l'Église et y accomplit incessamment, si l'on veut y regarder, de véritables prodiges.

Joël termine sa prophétie en annonçant que les nations païennes, après avoir servi d'instruments aux sévérités de Dieu contre son peuple, seront châtiées à leur tour.

L'opprimé, victime de l'injustice et de la brutalité humaines, délaissé et n'espérant plus rien de la terre, trouve un apaisement dans la pensée que ses bourreaux seront punis et que Dieu le vengera des injustes violences. Impuissant à se défendre, bâillonné, contraint au silence, il jette des profondeurs de sa conscience une plainte que Dieu entend toujours. C'est l'arme dernière contre les tyrannies.

Israël fera entendre ce cri quand, dans son exil,

¹ Theodoret. *Enarrat in Joel*. (Cf. I Cor. XII, 8; Gal. III, 5.)

² « Quanquam in festo illo Pentecostes vaticinium adimpleri illustri ratione cœperit, non tamen ad illum actum tantum solemnem pertinet, sed ad ipsum statum novissimorum temporum, more aliarum promissionum generalium, » dit un autre commentateur de l'Écriture.

sous le fouet de l'Assyrien, il se verra condamné aux besognes des bêtes de somme, et aussi quand des rois, comme Antiochus, le livreront aux bourreaux à cause de sa foi, quand les Romains le soumettront aux rois iduméens et à des tyrans comme Hérode. Il en appellera à Dieu, et Dieu l'entendra. Toutes les iniquités que son peuple aura subies seront vengées. Dieu l'annonce par la bouche de Joël : les violences inutiles et les cruautés gratuites seront expiées.

Quand Joël, en prévision des prévarications d'Israël, lui annonce des châtiments, il prédit en même temps qu'il ne périra pas tout entier sous les coups de ses ennemis. Un petit reste, fidèle à la religion des ancêtres, sera conservé et deviendra un grand peuple¹. Le jour de la délivrance sera le grand jour de Jéhovah.

Je mettrai des signes aux cieus et sur la terre,
 Du sang et du feu et des colonnes de fumée :
 Le soleil se changera en ténèbres
 Et la lune en sang,
 En signe du jour de Jéhovah,
 Du jour grand et redoutable.
 Quiconque invoquera son nom sera sauvé.
 Car sur la montagne de Sion
 Et dans Jérusalem il y aura un reste préservé,
 Et de ce reste seront ceux que l'Éternel appellera.
 Car voici, dans ces jours-là et dans ces temps,
 Quand je ramènerai les captifs de Juda et de Jérusalem,

¹ Les termes *cum convertero captivitatem* (III, 1) ne sont jamais employés que pour désigner la restauration après l'exil.

J'assemblerai toutes les nations
 Et les ferai descendre dans la vallée de Josaphat :
 Là, je leur ferai leur procès au sujet de mon peuple
 Et de mon héritage, Israël,
 Qu'ils ont dispersé parmi les nations...
 Des foules, des foules dans la vallée du Jugement !
 Il approche, le jour de l'Éternel.
 Le soleil et la lune s'obscurcissent,
 Les étoiles perdent leur éclat.
 Du haut de Sion Jéhovah rugit,
 De Jérusalem il fait retentir sa voix ;
 Les cieux et la terre tremblent.
 Mais Jéhovah est un refuge pour son peuple,
 Une citadelle pour les enfants d'Israël.
 Vous connaîtrez que c'est moi qui suis votre Dieu,
 Que j'ai établi ma demeure à Sion, sur ma montagne.
 Jérusalem sera sacrée ;
 Les étrangers n'y entreront plus.
 Alors le vin doux ruissellera des montagnes,
 Le lait coulera sur les coteaux ;
 Les ravins de Juda seront remplis d'eau,
 Et de la maison de l'Éternel jaillira une source
 Pour arroser la vallée desséchée.
 L'Égypte deviendra un désert,
 Édom sera une solitude aride,
 A cause de leurs crimes contre les enfants de Juda,
 Sur la terre desquels ils ont versé le sang innocent.
 Mais Juda restera à jamais,
 Et Jérusalem d'âge en âge.
 Et je vengerai le sang non vengé encore,
 Et Jéhovah demeurera à Sion ¹.

L'apparition du Seigneur en juge souverain, en
 redresseur des torts, au jour de ses vengeances, fera

¹ Joel II, 30-III 21, selon la Vulgate.

désormais partie du dépôt de la révélation. Du livre de Joël à la vision de Pathmos, aucun trait essentiel ne sera ajouté au tableau. Le *Dies iræ, dies illa* est esquissé.

Le jour de Jéhovah, avec ses suprêmes et éternelles conséquences, est sans doute ce que nous appelons le jugement dernier annoncé par le Christ; mais ce jour a eu comme ses préludes et ses signes prophétiques dans l'histoire des peuples. Les nations n'ont pas d'immortalité: le jour de Jéhovah est, pour celles que leurs fautes condamnent, le jour des catastrophes finales où elles disparaissent. Ce jour se rattache au jugement général. Le prophète rapproche les deux événements et les identifie. Les nations châtiées et déjà évanouies ont vu le jour de Dieu; d'autres le verront aussi, car toute injustice entraîne comme conséquence nécessaire, aux yeux des prophètes, la fin, non pas du monde, mais des violateurs du droit.

« Le penseur hébreu, écrit M. Renan, dès qu'il voyait un abus, en concluait que le monde allait finir. Comme le nihiliste moderne, il est d'avis que, si le monde ne peut être juste, il vaut mieux qu'il ne soit pas. Tout nuage à l'horizon paraissait ainsi au prophète l'indice prochain de la catastrophe qu'il attendait¹. » Cette insinuation dénature entièrement la pensée du prophète. Le Voyant contemple, comme Dieu qui l'inspire, tous les événements dans un éternel présent. Joël dépeint la punition des Gentils

¹ Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, t. II, p. 437.

et la délivrance d'Israël, non seulement comme prochaine, mais comme déjà réalisée. Tout se rapproche : le temps, cette ombre que le philosophe ne peut définir, s'évanouit :

Le voici, le jour de Jéhovah !
Le soleil et la lune s'obscurcissent,
Les étoiles perdent leur éclat.
Du haut de Sion Jéhovah rugit :
Les cieux et la terre tremblent.

Cet avenir si lointain, Joël le contemple et le salue. Nous verrons les autres prophètes, saint Jean dans son Apocalypse, le Christ lui-même, mêler ainsi le présent avec les derniers jours du monde.

La promesse de l'envoi du Docteur de justice, celle de l'effusion de l'Esprit de Dieu, ont un caractère messianique incontestable. De même aussi, aux yeux de tous les commentateurs impartiaux, le châtimement des nations coupables, ennemies du peuple de Dieu et de son Église, est une véritable prophétie messianique. L'intervention de Jéhovah en faveur de son peuple, la chute des empires, le retour des Juifs exilés, sont la préparation de l'avènement du règne de Dieu. Les Voyants d'Israël vont reprendre chacune de ces prophéties, les développer et les éclairer.

CHAPITRE IV

LE PROPHÈTE JONAS

Il entra dans les desseins de Dieu que le Christ, son Fils, fût annoncé non seulement par les paroles des prophètes, mais aussi par leurs actes et leur vie. Élie et Élisée n'ont pas laissé d'écrits ; mais ils ont montré, l'un une autorité, l'autre une charité, si appréciées des générations suivantes, que leurs vertus firent bientôt partie de l'idéal messianique chez le peuple fidèle. Élie et Élisée confondirent leurs gloires avec les gloires de David et de Salomon ; ils devinrent avec eux des figures inoubliables du Roi-Messie.

Jonas fut un prophète moins hardi qu'Élie, moins bienfaisant qu'Élisée ; mais il les rappelle l'un et l'autre par le caractère de sa mission. Son livre ne contient pas d'oracle proprement dit ; mais les récits dont il est composé sont une véritable prophétie, et sont cités comme tels dans le Nouveau Testament. Jonas fut l'un des types les plus certains du Messie.

Originaire de Geth-Opher, ville de la tribu de Zabulon, dans la Galilée des Gentils, Jonas est le seul prophète mentionné dans la Bible comme Galiléen. Jésus, par le domicile de ses parents à Naza-

reth, ville de Zabulon, porta, comme Jonas, le surnom de Galiléen¹.

Vers le milieu du ix^e siècle, époque à laquelle apparut le prophète, l'Assyrie commençait à préoccuper ses voisins. L'accueil fait à Jonas par les habitants de Ninive, la pénitence à laquelle ils se soumirent quand l'homme de Dieu les y exhorta au nom de Jéhovah, leur conversion momentanée, s'expliquent par l'ascendant du prophète, par la grande idée que les Ninivites avaient de Jéhovah, et aussi par leurs croyances polythéistes. Les Assyriens avaient foi aux dieux étrangers, aux magiciens et aux devins. Nous savons, par la Bible et les découvertes archéologiques en Assyrie, que si chaque ville avait ses dieux propres, elle ne niait pas pour cela la puissance des dieux des autres villes et des autres nations. Ces dieux, pensaient les Assyriens, étaient à ménager, car ils pouvaient se venger par des châtiments terribles.

L'arrivée d'un prophète d'Israël venant de loin, au nom d'un Dieu qu'ils savaient redoutable, annoncer aux Ninivites que le châtiment de leurs mœurs dissolues était imminent, impressionna les foules. Elles subirent l'ascendant de l'envoyé de Jéhovah et, sous l'influence d'une peur salutaire, elles firent pénitence. Au temps de Jonas, les Gentils savaient qu'il fallait compter avec Jéhovah, prêt à punir l'offenseur superbe et obstiné, comme à pardonner au pécheur contrit et humilié.

¹ Matth. xxvi, 69.

Cependant, avant de s'acquitter de cette mission, Jonas résiste. Il sait, comme il le dit lui-même, que Jéhovah est un Dieu clément, miséricordieux, qui pardonne les péchés des hommes. Si sa mission réussit, il écarte un fléau d'un peuple ennemi, et il s'expose aux reproches de ses compatriotes; si elle échoue, il met en péril son influence personnelle. Sembler traître ou impuissant, voilà l'alternative qu'il redoute. Dans sa perplexité, il se résout à décliner sa mission; il s'embarque sur un navire tyrien au long cours.

On sait la suite. Une tempête se déclare; on le jette à la mer; un monstre l'engloutit dans son sein caverneux. Rejeté par le poisson, il comprend la volonté irrévocable de Dieu. Il faut qu'il accomplisse son mandat. Ninive fait pénitence; elle échappe au péril menaçant. Le prophète se demande alors avec inquiétude comment les Israélites interpréteront sa mission de charité auprès d'un peuple étranger, oppresseur de leur patrie. Jéhovah lui explique le mystère de sa miséricorde: n'est-il pas père de tous les hommes? Un arbuste naît sous les yeux du Voyant et étend ses rameaux pour le protéger contre les ardeurs du soleil¹. Jonas se repose sous cet abri bienfaisant; mais voilà que Jéhovah dessèche bientôt l'arbuste. Le prophète s'afflige et se plaint amèrement. Jéhovah avait prévu cette

¹ Cet arbrisseau n'était ni la courge ni le lierre, comme on traduit habituellement; mais le ricin, l'arbre à la croissance hâtive, *el-kéroa*, en égyptien *kiki*. d'où קיקיון, qui grandit et s'élance en peu de jours, et à la moindre occasion se dessèche rapidement.

plainte. Il fait remarquer à Jonas ce qu'il y a d'égoïste et de peu généreux dans ses sentiments : Jonas craint pour lui l'ardeur d'un soleil brûlant, et il est sans pitié pour Ninive. Il regrette de voir échapper à sa ruine une ville aussi grande, dans laquelle il y a tant de milliers de petits enfants innocents, qui n'ont pas encore l'idée du bien et du mal ! Tel est le livre de Jonas.

La mission donnée à Jonas avait pour but d'introduire dans le programme prophétique la prédiction de la vocation des Gentils et de leur admission future dans le royaume messianique. Dès cette époque on se posait la question que se poseront plus tard les apôtres du Christ : la gentilité convertie aura-t-elle la même part qu'Israël aux biens du règne de Dieu ? Le Pentateuque avait insinué, et les psaumes affirmé le partage égal des faveurs du Père céleste¹ ; mais les Israélites n'acceptaient pas cette égalité dans la mesure des faveurs et des bénédictions futures. Israël était sur le point d'être livré aux Gentils, d'être écrasé par eux : il pensait avec effroi aux violences des *goïm*, c'est-à-dire des païens. Les Juifs appelaient toutes les malédictions de Dieu sur ces ennemis redoutables ; ils les estimaient incapables de salut et indignes des miséricordes de Jéhovah :

L'objet de la mission de Jonas à Ninive fut de combattre énergiquement cette erreur, de reprendre l'égoïsme d'Israël, et de détruire une fausse con-

¹ Gen. xii, 3 ; xviii, 18 ; xxii, 18 ; Ps. lxxi, 17, etc.

ception du règne messianique. Le moment était venu où les prophètes allaient annoncer la conversion future des païens au Dieu vivant et leur entrée dans son royaume. Jonas devait préluder à ces oracles. Il le fit d'une manière symbolique et typique ; la pénitence et la conversion des Ninivites furent les prémisses de la vocation des païens à la rédemption. Les hésitations de Jonas, son refus d'accomplir sa mission, ses murmures contre Dieu, correspondent aux oppositions qu'a rencontrées de tout temps, chez les Juifs, le dogme de l'admissibilité des Gentils au salut.

On trouve dans la Bible de nombreuses traces de ces résistances ; le langage des opposants y est reproduit : « Les pécheurs, disaient-ils ironiquement, plaisent à l'Éternel ; c'est à eux qu'il prend plaisir. C'est donc en vain que l'on sert Dieu ! ? » Malachie et Jérémie déclaraient que Dieu lui-même se chargerait de réaliser ses mystérieuses promesses à l'égard des *goïm*, et ses menaces à l'adresse de son peuple. Jonas, le premier, fut chargé par Dieu de démontrer, dans un livre immortel, que le païen, du moment qu'il se convertit à Jéhovah, obtient un pardon généreux. Dieu arrête l'effet de ses menaces devant le coupable contrit et humilié.

Une telle déclaration irrita vivement les esprits et entraîna la disgrâce du prophète².

On comprend dès lors l'importance marquée que

¹ Malach. II, 17.

² V. *les Prophètes d'Israël*, p. 370.

Jésus a donnée au livre de Jonas. Quand le Christ reprocha aux pharisiens et au peuple égaré par eux de ne pas vouloir écouter son enseignement, il leur rappela l'exemple des Ninivites, qui s'étaient jadis conformés aux exhortations du prophète : « Les gens de Ninive, dit-il, s'élèveront contre cette race au jour du jugement et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et il y a ici quelqu'un plus grand que Jonas ¹. » La promptitude des Ninivites à obéir au prophète était la condamnation du peuple juif, sourd à la voix de Jésus. Jonas et Jésus dirent, l'un par ses actes, l'autre par ses paroles, que les païens entreraient dans le royaume de Dieu, alors que les fils de ce royaume en seraient bannis. Jonas savait déjà peut-être que le royaume universel de Dieu ne s'élèverait que sur les ruines de la synagogue ². Le prophète, comme un jour le Sauveur, ne put se dérober aux colères des Juifs que par la fuite ³. Les pharisiens, à qui Jésus opposa la conversion des Ninivites, comprirent alors les enseignements cachés dans le livre de Jonas. Jésus et Jonas furent, à des degrés divers, victimes de la largeur et de la générosité de leurs prédications.

Un trait par où Jonas fut plus particulièrement encore le type du Messie, c'est son séjour dans le

¹ Matth. XII, 41 ; Luc. XI, 32.

² « In condemnationem Israelis Jonas ad gentes mittitur, quod Ninive agente pœnitentiam illi in malitia perseverent, » dit saint Jérôme.

³ V. Kaulen, *Liber Jonæ prophetæ*.

ventre du poisson. Notre-Seigneur a dit : « Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine , ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre ¹. » Ces paroles jettent une lumière complète sur le rapport typique de Jonas avec Jésus. Le prophète se laissant jeter à la mer et condamner à une mort qui doit sauver ceux qui le font périr, le prophète enseveli dans les entrailles du cétaqué comme dans un tombeau, est apparu aux Pères comme un type singulier entre tous du drame de la rédemption. Jonas sort miraculeusement du ventre de la baleine ; Jésus sort , par sa divine puissance, du sépulcre de Joseph d'Arimathie. L'un et l'autre, comme le grain jeté en terre, apportent la vie du sein de la mort ².

Jonas, dans le ventre du poisson, chante un psaume au Seigneur :

Au fond des montagnes j'étais descendu,
 Dans le sein de la terre enfermé pour toujours !
 Mais vous, Seigneur, vous retirez ma vie du schéol ³,
 O Éternel, mon Dieu.

« Il parlait ainsi, dit Bossuet, en figure du Sauveur, dont il est écrit :

C'est pourquoi mon cœur se réjouit,
 Et mon âme tressaille de joie ;

¹ Matth. XII, 40.

² Keil.

³ Le mot שְׁחֹל, « fosse, » est la même chose que le schéol (cf. Ps. VII, 16; XV, 8; XXXIX, 3; Job XVII, 13). Saint Jérôme a traduit par *de corruptione*. Le sens est le même.

Oui, mon corps demeure en sûreté.
 Car vous n'abandonnez pas mon âme au schéol;
 Vous ne permettrez pas que votre saint voie le tombeau;
 Vous me montrerez le sentier de la vie¹.

« Il n'appartenait pas au prophète Jonas, qui n'était que la figure, d'avoir tous les traits de la vérité, ni d'avoir parmi les morts cette liberté qui était réservée au Seigneur, ni de prédire lui-même sa mort et sa résurrection. Mais, à cela près, il n'y avait rien qui ressemblât mieux à la mort et au tombeau que le ventre de ce poisson, ni rien qui représentât plus vivement une véritable et parfaite résurrection que la délivrance de Jonas. Adorons donc, dit en terminant Bossuet, Celui qui n'a laissé aucun trait ni aucun iota dans les prophètes, non plus que dans la loi, qu'il n'ait parfaitement accompli². »

Ce que l'on alléguait déjà au temps de saint Augustin, aussi bien que de nos jours, à savoir l'impossibilité physique, pour Jonas, de séjourner trois jours sans mourir dans le ventre d'une baleine, n'a aucune valeur puisqu'il s'agit ici d'un miracle et non d'un fait naturel. Les allégations de ce genre ne valent rien non plus, et pour la même raison, contre les conclusions messianiques que nous avons tirées des autres faits merveilleux racontés dans le livre de Jonas. Il est devenu puéril de s'y arrêter, de vouloir expliquer naturellement les miracles de

¹ Ps. xvi. Cf. *David*, p. 233.

² Bossuet, *Médit. sur les Évangél., Dernière semaine du Sauveur*, CX^e j.

Dieu. « Nous permettrons, dit un auteur, à qui y tient, de prétendre que cette aventure aurait été chose possible, voire même qu'il y en aurait eu d'autres exemples¹. Nous ne nous donnerons ni la peine ni le ridicule d'invoquer ici la zoologie et la physiologie². »

En somme, l'œuvre de Jonas condamne l'exclusivisme d'Israël, cet esprit étroit qui régnait encore, aux temps apostoliques, chez les Juifs d'Antioche de Pisidie, et dont saint Pierre fut délivré par une vision céleste³. Le livre de Jonas est une prophétie de la destruction des barrières opposées à la prédication du salut. C'est l'histoire d'un missionnaire à l'étranger au temps de l'Ancien Testament; toutes les parties du livre tendent à prouver que les païens sont compris dans le décret divin du salut, et ne sont exclus ni de la grâce ni du pardon. Jamais les Israélites n'ont franchement accepté l'universalisme du règne de Dieu. Ils ont eu le tort de ne pas comprendre les destinées de l'humanité, marchant sans arrêt à travers les siècles, en dépit des apparences, à la conquête de la fraternité évangélique et du salut de tous les peuples. Ils en ont été cruellement punis. Jésus, après un ensevelissement de trois jours dans le sein de la terre, est ressuscité pour le salut de tous

¹ Pour ces exemples, v. Scheuchzer, *Physica sancta*, t. IV, p. 1124; *Mémoires de Trévoux*, an. 1719, p. 4476; Calmet, *Dissertation sur le poisson de Jonas*; Kaulen, *op. cit.*, p. 35; Cuvier, *Hist. naturelle des poissons*, t. I, p. 518; Pusey, Blumenbach, Lacépède, etc.

² V. *les Prophètes*, p. 368.

³ Act. XIII, 45-48; x.

les hommes. Ses apôtres ont reçu l'ordre de secouer la poussière de leurs pieds sur les Juifs qui les repoussaient, et d'évangéliser le monde païen. L'universalisme évangélique se réalise et s'étend toujours plus loin ¹.

¹ Καίτοι ἐθνῶν, Luc. XXI, 24.

CHAPITRE V

LE PROPHÈTE AMOS

Jonas avait été suscité de Dieu pour rappeler à Israël et aux nations l'universalisme des pardons futurs et du salut. Amos fut chargé de confirmer les oracles de Joël, avec mission spéciale de déclarer au royaume schismatique du Nord que le règne messianique serait établi par la maison de David, et non par une autre. Cette déclaration est le trait le plus important de la prophétie d'Amos.

On était alors sous le règne de Jéroboam II, au moment où Samarie atteignait le point culminant de sa prospérité. Le roi schismatique était victorieux, et le pays était riche; mais la corruption marchait du même pas que la fortune. Les riches opprimaient scandaleusement les pauvres; l'idolâtrie s'étalait au grand jour, avec son cortège de rites sensuels. Cependant les Assyriens, découvrant leur ambition, assombrissaient l'horizon politique et devenaient de plus en plus menaçants.

C'est alors qu'Amos reprend les avertissements de Joël. Il les redit souvent dans les mêmes termes, ce qui donne à plusieurs passages de sa prophétie le

caractère d'un véritable emprunt⁴. Jéroboam II avait relevé la maison de Jéhu; mais Amos n'en affirme pas moins que les sinistres prophéties de Joël vont commencer à s'accomplir. Dans huit discours de reproches et de menaces, il annonce à huit peuples, dont les deux derniers sont Juda et Israël, que le jour de Jéhovah, c'est-à-dire le jour du châ-timent et de la ruine, va se lever sur les coupables. Joël, dans ses prophéties de menaces, visait surtout les peuples étrangers; mais voilà qu'Amos déclare que les enfants d'Israël eux aussi, eux surtout, à cause de leurs ingrattitudes, connaîtront la rigueur du jugement de Dieu. Amos complète à la fois Joël et Jonas. La prophétie de Jonas ouvrait le royaume de Dieu au repentir sincère, même des Gentils. Cette perspective déplaisait aux Juifs. L'exclusion possible d'Israël irritera bien davantage les esprits. La substitution de l'étranger au peuple choisi causera à l'âme patriotique d'Amos une profonde tristesse. Mais tel est le décret de Dieu.

Pour arrêter les impies d'Israël et leur découvrir l'abîme où ils courent, Amos fait une peinture terrible de la colère de Dieu, qui doit un jour poursuivre Éphraïm : « Je vis le Seigneur debout sur l'autel; il dit :

Frappe le chapiteau,
Que les linteaux s'ébranlent;
Brise-les sur leurs têtes.

Ce qui restera vivant, je l'égorgerai avec l'épée;

⁴ Amos 1, 2 = Joel III, 16; Am. 1, 6, 9 = Joel III, 2-7; Am. IX, 13 = Joel III, 18.

Pas un seul d'entre eux ne parviendra à fuir,
Pas un seul ne s'échappera.
S'ils pénétraient dans le schéol,
Ma main les en arracherait ;
S'ils montaient au ciel,
Je les en ferais descendre ;
S'ils se eachaient au sommet du Carmel,
Je les y découvrirais et je les saisirais ;
S'ils se dérobaient à mes yeux au fond de la mer,
J'y appellerais les serpents pour les mordre ;
S'ils s'en allaient captifs devant l'ennemi,
Je trouverais une épée pour les égorger.
J'aurai les yeux sur eux,
Pour leur malheur et non pour leur satisfaction ¹.

Amos n'oublie pas cependant que le peuple élu est le peuple des promesses. Le jugement de Dieu ne l'anéantira pas tout entier : « un petit reste » sera sauvé. Dieu reconnaîtra les bons au milieu des méchants ; il se les réservera pour perpétuer la foi aux promesses. Jéhovah passera la nation au crible de l'adversité ; le triage se fera à l'étranger, pendant la déportation. Les mauvais périront en exil, les bons reviendront dans leur patrie.

Nous arrivons au trait le plus frappant de l'oracle d'Amos. La nation d'Israël ne sera plus partagée en deux royaumes : l'un et l'autre disparaîtront dans la tempête ; il ne subsistera que des tribus. Dans cette confusion, que deviendront les familles royales ? Atténuées, réduites en poussière, secouées comme le blé sur le van, disparaîtront-elles semblables à la

¹ Amos ix, 1-4.

paille légère? Restera-t-il quelque germe mêlé au bon grain? Écoutons le prophète :

Cependant je n'exterminerai pas tout à fait

La maison de Jacob, dit Jéhovah.

Mais voyez, je donnerai mes ordres,

Et je secoueraï Israël parmi les nations,

Comme on secoue le blé dans le crible,

De sorte que pas un bon grain ne tombe à terre...

En ce jour je rétablirai

La maison délabrée de David,

Devenue chaumière;

Je fermerai ses brèches,

Je relèverai ses ruines,

Je la rebâtirai comme elle était autrefois,

Afin qu'ils s'emparent du reste d'Édom,

Et de tous les peuples qui ont connu mon nom.

C'est Jéhovah qui le dit, et il le fera.

Voyez, il vient des jours, dit l'Éternel,

Où la faucille du moissonneur suivra les pas du laboureur,

Où le pied du vendangeur touchera le pied du planteur.

Les montagnes ruisselleront de vin doux,

Et de toutes les collines il en coulera ¹,

Et je ramènerai les captifs de mon peuple d'Israël,

Pour qu'ils rebâtissent leurs villes détruites et y demeurent,

Et qu'ils replantent leurs vignobles et en boivent le vin,

Et qu'ils se fassent des jardins et en mangent les fruits.

Et je les replanterai dans leur sol,

Et ils ne seront plus arrachés

De la terre que je leur ai donnée.

C'est l'Éternel, votre Dieu, qui le dit ².

A une époque où le royaume d'Israël est à l'apo-

¹ Répété de Joël, III, 18.

² Amos IX, 8-15.

gée de sa fortune, et où celui de Juda est florissant et respecté, Amos prédit leur chute. La ruine du premier sera définitive, mais un petit reste de l'autre survivra, destiné à une importance, à une splendeur que l'ancien royaume n'aura jamais connue. Quand ce relèvement complet se réalisera-t-il? Au temps où la descendance de David sortira de son état d'abaissement comme d'une cabane en ruines, où elle aura longtemps végété, reléguée et humiliée.

N'est-ce pas là, dans ses grands traits, l'histoire de l'avènement du règne messianique? Amos, le berger de Thécué, avait souvent mené paître son troupeau au pied même de Bethléhem, dans la plaine où Booz avait ses champs d'orge et de froment, où Ruth, la Moabite, était venue glaner. On dirait qu'au temps où le prophète accomplissait sa mission dans le pays de Samarie, il fut favorisé d'une vision. L'esprit du Seigneur le transporta à Bethléhem. Cette bourgade, berceau des ancêtres de David, qui était destinée à un grand rôle dans l'histoire du Messie, lui fut montrée dans un état de désolation et de ruine. Puis il vit d'une pauvre lutte sortir le nouveau David, celui qui devait faire de Jérusalem et de Sion le centre magnifique d'un royaume universel; et le Seigneur lui mit alors sur les lèvres ces paroles :

De la maison délabrée de David,
Devenue chaumière,
Je relèverai les ruines !...
Et tous les peuples lui seront soumis.

Tel est le cadre, pensons-nous, qui convient à la prophétie d'Amos. Du moins on ne nous condamnera pas de le lui avoir donné; il en fait sentir toute l'importance.

Isaïe prophétisera par d'autres images encore l'humiliation de David et son relèvement. Il comparera la famille des Isaïdes à un arbre abattu, dont les racines donnent naissance à un vigoureux rejeton¹. La maison de David, c'est-à-dire sa dynastie, avait été humiliée par le schisme des dix tribus, sous Jéroboam; elle avait été appauvrie par les guerres que lui avait livrées le royaume du Nord uni à la Syrie. Elle sera frappée et pillée par les Assyriens, enfin déportée par les Chaldéens. A son retour de la captivité, elle souffrira de la jalousie des Samaritains, de la tyrannie des Séleucides et des violences des Romains. Ce sont ces abaissements, ces ruines successives, que voit et prédit Amos, et non pas, comme on l'a prétendu, un simple événement contemporain du prophète, un revers passager et sans suite, la défaite d'Amasias par Joas d'Israël et la prise de Jérusalem par les Éphraïmites². L'abaissement de la maison de David et ses malheurs devaient durer des siècles. Le fait invoqué par les rationalistes n'eut pas de conséquences. Azarias releva bientôt la fortune de Juda. D'ailleurs, au temps où vivait le prophète, la famille de David n'habitait pas une chaumière en ruine. Il

¹ Is. xi, 1.

² IV Reg. xiv, 11-14.

ne faut pas douter qu'Amos n'ait en vue, comme les autres prophètes¹, le long effacement de la famille de David, l'abaissement qui suivit pour elle la perte de la dignité royale, et sa condition indigente au temps de la naissance de Jésus².

C'est le Christ Jésus qui a rétabli le renom, la gloire, la dignité du royaume de David. L'Israël chrétien a conquis le monde entier. On chercherait vainement, dans les temps qui ont précédé le Christ, la période de bonheur prédite par le prophète. Depuis la captivité, on voit les Juifs asservis aux Perses; Zorobabel ne fut que le chef des exilés rapatriés. Au temps des Machabées et depuis, aucun roi de la race de David n'a régné en Palestine. Si on n'applique pas à la Jérusalem nouvelle et chrétienne les félicités annoncées par Amos, on ne trouvera aucune époque où les placer; car aujourd'hui même les Juifs vivent dans la dispersion, et la race de David n'a survécu que dans le Christ Jésus. Par lui, la royauté de David et de Salomon revit mystiquement; les jours éternels qui lui ont été prédits, nous les voyons³. Par le Christ se réa-

¹ Mich. iv, 8; v, 2; Is. xi, 1; Lm. 2; Ezech. xvii, 22-24.

² Le moment où Jéhovah relèvera la maison de David est indiqué, dans la Vulgate, par ces mots : *in die illa*. Ce jour est celui où Dieu a achevé son œuvre de vengeance. C'est ainsi que l'apôtre saint Jacques interprète le texte dans son discours aux apôtres (Act. xv, 16). Il traduit *in die illa* par les mots μετὰ ταῦτα. Alors la race de David n'avait plus de palais, et que toutes les calamités l'avaient frappée.

³ C'est pendant le Jubilé des noces d'or de Léon XIII, en mars 1893, que nous livrons à l'impression ces pages écrites autrefois. En ce moment, les feuilles publiques annoncent les

lise la prophétie de Nathan à David : « Ta maison et ton royaume seront immortels. »

Amos se borne à annoncer que le restaurateur d'Israël réuni en un seul peuple sera un rejeton de David. La détermination du Sauveur futur ne va pas plus loin ; mais si l'on rapproche la prophétie d'Amos de celles qui l'ont précédée, et en particulier de plusieurs psaumes prophétiques, on comprendra que ce restaurateur est le Messie, et les contemporains d'Amos ne purent en douter.

Les promesses qui terminent le livre d'Amos sont donc vraiment messianiques, quoiqu'elles ne parlent pas expressément de la personne du Messie. Il ne faut pas restreindre les oracles messianiques aux prophéties qui sont particulièrement consacrées à peindre la personne même de Jésus et à révéler certains traits de sa vie. Prédire le règne messianique c'était prédire le Messie. Entre le royaume de Dieu et son fondateur existent les mêmes rapports qu'entre un empire et son chef. Le royaume futur annoncé par les prophètes reflétait son roi, comme le miroir reflète tout ce qui fait partie d'un ensemble placé devant lui. Si tous les Voyants ne savaient pas que le Christ serait Dieu, tous du moins savaient qu'il serait son incomparable représentant. Amos et les autres prophètes, David et Isaïe exceptés,

pèlerinages à Rome de toutes les grandes nations civilisées, offrant à Léon XIII leurs hommages et leurs dons. Jésus, fils de David, règne sur toute la terre par le Pape, qui n'est que son vicaire ; et, comme l'ont annoncé les prophètes, son règne est de l'ordre spirituel.

n'avaient pas reçu de lumières particulières sur le Christ Jésus ; mais ils savaient tout ce qui avait été révélé sur sa personne. Leur mission consistait à prédire les conditions du règne futur.

A la veille des châtiments qui allaient fondre sur Israël, Dieu voulut sauver son peuple du désespoir. Les prophètes furent induits à encadrer largement leurs oracles messianiques d'exhortations à la conversion, afin de détourner la colère du Ciel : ils prêchèrent la pénitence, ils exposèrent les conditions morales nécessaires à l'admission au royaume messianique dont ils peignaient à grands traits la splendeur. Tel était généralement leur mandat ; on en comprend aisément l'opportunité.

N'avaient-ils en vue, comme on l'a dit, que l'horizon borné de la terre ? « La politique d'Amos, dit M. Renan, est bien la politique d'un peuple qui ne croit ni aux récompenses ni aux châtiments de l'avenir ; qui veut, par conséquent, le règne de la justice absolue ici-bas¹. » Cette assertion est mensongère. Les prophètes, comme tous leurs contemporains, croyaient à une existence posthume dans le schéol des ombres². Mais ils mettaient rarement à profit cette croyance pour leur enseignement moral et leur théodicée. Pour eux, la justice de Dieu s'exerce et se manifeste déjà sur cette terre. S'ils n'éprouvent pas le besoin de faire entrevoir en toute occasion à leurs contemporains une perspec-

¹ Renan, *Hist. d'Israël*, t. II, p. 434.

² Salomon, *sa vie, ses écrits* : l'Ecclésiaste.

tive à la fois plus lointaine et plus rassurante que les destinées terrestres, ce n'est pas qu'ils n'y croient point; c'est que la foi à l'immortalité, établie dans les âmes, n'est pas combattue par le doute. Ils n'ignorent pas que l'avenir messianique qu'ils entrevoient dépasse les conditions humaines et terrestres; que ce règne de la justice ne peut être qu'initial. Ils peignent un tableau qui a trois parties : au premier plan, les espérances qui se réalisèrent à peu près immédiatement; au second, le temps du Messie; au troisième, le règne éternel de Dieu.

Amos sans doute a pu voir, comme le veulent un grand nombre d'interprètes catholiques; au premier plan les restaurations du temps de Zorobabel, qui descendait lui aussi de David. Mais, au second plan, il a vu les temps du Messie. Il a peint, en empruntant ses couleurs au règne physique, tout un monde moral. Ses descriptions ne seraient que des hyperboles mensongères, si elles avaient eu pour objet un bonheur terrestre et matériel réservé aux Juifs du temps de la restauration. Il s'agit des biens spirituels d'un royaume spirituel.

Les Juifs ont ainsi compris de tout temps la prophétie d'Amos. Saint Jérôme et tous les Pères, saint Éphrem, Théodoret, saint Chrysostome, nous l'assurent¹. Les rabbins, faisant allusion au texte

¹ « In hoc propheta et in cæteris quæcumque de ædificatione Hierusalem et templi et rerum omnium beatitudine prædicantur; Judæi in ultimo tempore vana sibi expectatione promittunt. » Saint Éphrem le Syrien fait les observations suivantes sur le chap. ix, vers. 11 : « Ce qui arriva à la sortie de l'exil doit être regardé comme une figure dont l'accomplissement a eu lieu au

d'Amos : « Je relèverai la tente de David, qui est renversée, » donnaient au Messie le nom de בר נפלימ, *bar-naphlim*, *filius cadentium*. Ils l'appelaient ainsi parce qu'il devait naître de la famille de David humiliée ¹.

moment du crucifiement de Jésus. Dieu appelle tente de David le corps de l'Église, dont le Christ est le chef. Les transgresseurs de la loi divine l'avaient renversée à terre; mais le Christ nous a rendu la vie, par son sacrifice et sa mort, il a redonné au monde le royaume perdu. » — Théodoret : « Si on a dit que le restaurateur du règne de David désigné par le prophète était Zorobabel, c'est qu'on n'a pas pris garde que Zorobabel est mort après avoir accompli rapidement sa tâche; tandis que la prophétie renferme la promesse de biens éternels et la diffusion de la connaissance de Dieu parmi tous les peuples, ce qui n'est pas arrivé au temps de Zorobabel. Mais Jésus, fils de David selon la chair, a accompli la prophétie. Puisque le Verbe s'est fait chair et a demeuré parmi nous, on peut dire justement qu'il a relevé et habité la tente de David; cette tente bâtie pour toujours, c'est le Christ fait homme régnant éternellement. » C'est ce qui avait été prédit au psaume LXXXVIII, 30, quand il est dit du bienheureux David : « Je rendrai sa semence éternelle et son trône égal en durée aux jours du ciel. » Cf. v. 5 : « Je veux faire durer ton trône de génération en génération. » Ce sont ces anciennes prophéties que renouvelle le prophète Amos : « Alors tous les hommes, toutes les nations auxquels parviendra mon nom, me chercheront. Il les a destinés à être les images de son Fils, afin qu'il soit le premier d'entre ses frères. » (Rom. VIII, 29.) Sanct. Tyr., D. Calm., Alliol., reconnaissent que la prophétie d'Amos est messianique. Saint Chrysostome, saint Cyril. d'Alex., Pagnani, rapportent un premier accomplissement de la prophétie aux temps qui suivirent l'exil, au temps où Jérusalem et son temple furent reconstruits, le pays cultivé et les villes relevées de leurs décombres; mais ils sont loin de nier que ce relèvement soit la figure du relèvement de l'humanité par le Christ et par son Église. Reinke prouve que chaque mot de la prophétie d'Amos et chaque figure se retrouvent dans toute la suite des figures et des images prophétiques de la Bible. (*Messianische Wessagen*, Amos, t. III, p. 198.)

¹ On lit dans le *traité Sanhédrin* (96) : « Le rabbin Nachmann dit au rabbin Isaac : « Avez-vous entendu dire quand le bar-

Les rationalistes reconnaissent à la prophétie d'Amos une très grande portée, et, comme ils disent, un sens moral très élevé : « Nous avons là, dit Reuss, une description poétique de l'âge d'or de l'avenir, le temps messianique. Qu'on se pénètre bien du fait que c'est le triomphe de la cause de Dieu, le triomphe de la vérité et de la justice, qui est le vrai et l'unique sujet de tous ces tableaux, et qu'on se demande si le choix d'un pareil sujet n'accuse pas déjà une conception hors ligne, abstraction faite des beautés ou des défauts de l'exécution. Qu'il s'y mêle toujours des espérances patriotiques; qu'Israël, le seul peuple qui ait connu Dieu, reste le centre de l'humanité, autour duquel les autres viendront se grouper, qui voudrait faire de tout cela un crime à des hommes qui ne voyaient

« naphlim (filius cadentium) viendra, et quel sera-t-il? » Le rabbin Nachmann répondit : « Ce sera le Messie. — Est-ce que le « Messie portera ce nom? dit Isaac. — Oui; lisez Amos, ch. ix, « vers. 11 : Dans ce jour je relèverai la tente tombée de David. » Dans le *Bereschit rabbah*, sect. 88, on lit : « Qui se serait attendu que Dieu aurait relevé la tente renversée de David? Et cependant on le lit dans Amos, ch. ix, vers. 11. Et qui aurait espéré que le monde entier dût former un jour un seul faisceau, comme le dit Sophonie (iii, 9) : « Tunc reddam populis labium electum, ut invocent nomen Domini et serviant ei humero uno. » On n'a pu dire ces choses de personne si ce n'est du roi Messie. » — Le *Soâr* interprète de la même manière le texte : « Dans ces jours je rétablirai la tente tombée de David. » Le Targum de Jonathan applique également la prophétie d'Amos au temps du Christ, et il traduit le passage en question comme il suit : « Dans ce temps je relèverai le royaume de la maison de David, qui est tombé. Je restaurerai ses forteresses; je lui restituerai ses assemblées, et la maison de David dominera tous les royaumes; elle anéantira les armées innombrables de ses ennemis, et cette maison sera bâtie et fondée comme aux anciens jours. »

tout à l'entour, aussi loin que portait leur regard, que ténèbres, matérialisme et démoralisation ? Si, dans leur touchante sollicitude pour leurs compatriotes dispersés dans le monde entier par le rapt et la déportation, ils en attendent la délivrance et le retour pour l'époque de la glorieuse restauration, qui voudra hausser les épaules quand ils font traverser à ces frères chéris l'aride désert changé exprès en une campagne fleurie, où des sources improvisées jaillissent pour les désaltérer, et où des arbres nés d'hier leur offrent un ombrage hospitalier¹ ? »

¹ Reuss, *les Prophètes*, t. I, p. 123 et 47.

CHAPITRE IV

LE PROPHÈTE OSÉE

Vers la fin du règne de Jéroboam II, roi de Samarie, le prophète Osée fut suscité de Dieu pour continuer l'œuvre d'Amos.

Les monarques de la terre ont coutume, avant de frapper un grand coup contre les rebelles, de leur adresser plusieurs sommations. Le Roi du ciel, avant de punir les coupables, leur ouvre la voie d'un généreux pardon, et multiplie jusqu'à la fin ses exhortations paternelles. Ses menaces sont toujours tempérées par la miséricorde et la bonté.

Osée est l'un des derniers envoyés de Dieu auprès de Samarie rebelle. Ses prophéties, a-t-on dit, ont le caractère d'un ultimatum. Jamais les conséquences de l'hostilité de Samarie n'ont été plus énergiquement exposées ; jamais les avantages de la paix avec Jéhovah n'ont été si nettement résumés.

Osée fut à Samarie ce qu'Amos avait été à Béthel : le prophète des châtiments et des pardons ; mais parce que les cœurs s'endurcissaient de plus en plus, sa parole devint plus sévère et plus rude. Hélas ! l'espérance d'arracher Samarie à la

ruine s'éteignait dans son âme. Le seul apaisement donné à ses angoisses était de détourner les regards du spectacle attristant des catastrophes prochaines et de placer, sous les yeux des hommes de bonne volonté le tableau des félicités messianiques qui suivraient les terribles jugements de Dieu.

Jéhovah le terrorisait et le réjouissait tour à tour par de célestes visions. « Les paroles rythmées que lui inspiraient les châtimens prochains, dit Delitzsch, peuvent être comparés aux hymnes funèbres qui se font entendre sur le cercueil des trépassés. Aux chants graves et tristes du berger de Tékoa, qu'il répète et qu'il copie souvent, Osée mêle des sanglots et des pleurs. Son style est bien celui d'un chant funèbre, heurté et sans suite¹. »

On sait que, pour frapper davantage les esprits, il joignit la prophétie d'action à la prophétie orale; il contraignit ses compatriotes à voir ce qu'ils refusaient d'entendre. Il traduisit les humiliations futures d'Israël par des actes qui l'eussent déshonoré dans d'autres temps que ceux d'une décadence morale générale : il épousa une courtisane. Dieu lui-même l'avait ordonné à son prophète.

Les trois enfans de la courtisane, qu'il s'agisse là d'une parabole ou d'un fait réel, représentent les générations auxquelles l'immorale Samarie donnera naissance. Le prophète les appelle de noms symboliques : *Izrehel*, Dieu disperse; *Lo Rouchamah*,

¹ C'est ce que Lowth (*De poesi sac. Hebr.*, prælet. xxi) et Biehörn (*Einleit.*, iv, § 555) ont remarqué après saint Jérôme et saint Augustin (*De Civit.* l., XVIII, c. xxym).

Sans-miséricorde ; et *Lo Hammi*, Non-mon-peuple. Ce qui veut dire : Je disperserai les enfants de Samarie ; je serai pour eux sans miséricorde ; ils cesseront d'être mon peuple¹. Osée annonce donc ouvertement que le royaume schismatique d'Israël, à cause de son impiété, va cesser d'être considéré par Jéhovah comme faisant partie du peuple des promesses. Juda en restera l'héritier avec les Israélites fidèles du royaume du Nord. Les dix tribus séparées vont perdre à la fois leur capitale et leur liberté. Le royaume de Juda seul survivra : l'armée de Sennachérib, à la veille d'entrer à Jérusalem, sera dispersée et détruite. Les infidélités des rois de Juda et d'une grande partie de son peuple appelleront, hélas ! un jour aussi le châtiment. Jérusalem sera détruite à son tour, et ses habitants emmenés en captivité ; mais eux du moins reviendront. Ceux qui se réclameront du nom de Juda formeront une société dont les membres conserveront leurs coutumes et leurs lois ; à leur retour de Babylone, ils reconstruiront Jérusalem et son temple.

Je n'assouvirai pas la fureur de mon courroux...

Car je suis Dieu et non un homme ;

Je suis le Saint au milieu de vous.

Ils suivront Jéhovah

Quand il les appellera de sa voix de lion ;

Quand il criera,

Les enfants accourent de l'Occident ;

Ils accourent de l'Égypte, comme l'oiseau,

¹ Nous suivons l'opinion commune quant à l'étymologie et à la signification de ces noms symboliques.

Comme la colombe du pays d'Assur,
 Et je les rétablirai dans leurs demeures ¹...
 Je guérirai leur défection,
 Je les aimerai de bon cœur ;
 Car ma colère se détourne d'eux.
 Je serai pour Israël comme la rosée ;
 Il fleurira comme le lis,
 Et il jettera des racines comme le Liban ;
 Ses rejetons s'étendront :
 Sa beauté sera comme celle de l'olivier ;
 Son parfum sera pareil à celui du Liban.
 Ils fleuriront comme la vigne,
 Et leur renom sera celui du vin du Liban ².

Ces bénédictions sont considérées, par les Pères et par les commentateurs, comme messianiques ; elles sont la figure des bénédictions spirituelles propres au règne du Messie. D'autres textes en témoignent.

Le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qu'on ne peut ni mesurer ni compter. Au lieu de les nommer : Vous n'êtes pas mon peuple, Jéhovah les appellera : Fils du Dieu vivant. Les enfants de Juda et les enfants d'Israël s'uniront, se donneront un seul chef et s'élèveront dans le pays, car grande sera la journée d'Izrehel ³. Appelez-vous mutuellement de noms nouveaux ; nommez vos frères : mon peuple, et vos sœurs : grâciées ⁴.

¹ Os. xi, 9-11.

² Os. xiv, 5-9.

³ On a traduit par « le jour de *Dieu-semé*, » c'est-à-dire le temps où Dieu, comme une semence cachée, se manifestera et reviendra à son peuple. Le contexte seul indique le sens à donner à ce mot, synonyme de *faveur*, *bénédictio*u.

⁴ Os. i, 10-11 ; ii, 1.

J'attirerai mon peuple à moi, et je le conduirai dans le désert, et je parlerai à son cœur ¹. Il y chantera comme aux jours de sa jeunesse, comme aux jours de sa sortie d'Égypte, et il arrivera, en ce jour-là, dit l'Éternel, que tu t'écrieras : Mon époux, et non plus : Mon maître.

Et je ferai pour eux en ce jour-là

Un pacte avec les bêtes des champs,

Et avec les oiseaux du ciel,

Et avec les reptiles de la terre;

Je briserai l'arc et l'épée;

De la terre je bannirai la guerre,

Et je les ferai reposer en sécurité.

Et je te fiancerai à moi pour jamais;

Et je t'épouserai dans le droit et la justice,

Dans la grâce et la miséricorde.

Je t'épouserai dans la fidélité.

Et tu reconnaitras l'Éternel.

En ce jour-là j'exaucerai, dit Jéhovah,

J'exaucerai les cieux,

Et les cieux exauceront la terre,

Et la terre exaucera le blé, le vin et l'huile.

Et je ferai grâce à la disgraciée,

Et je dirai à Non-mon-peuple : Mon peuple,

Et lui me dira : Mon Dieu ²!

L'union d'Israël avec Jéhovah revêt les couleurs poétiques de l'union conjugale. Osée est le premier, après le Cantique des cantiques, à introduire dans la littérature sacrée cette image de l'amour divin.

¹ « Je le conduirai dans le désert, comme autrefois à la sortie d'Égypte, avant de l'établir dans la Terre promise. Osée annonce une période de préparation à la restauration promise; cette période intermédiaire, qu'il compare au séjour dans le désert du Sinaï, est le temps de l'exil, où Dieu parlera à son cœur, non plus comme au Sinaï, mais par les épreuves. » (Knabenbauer.)

² Os. II, 14-24.

Adoptée par les prophètes, elle entrera dans leur langage usuel, dans la prose comme dans la poésie. Nous avons montré, en expliquant le Cantique des cantiques, que toute l'histoire d'Israël tiendrait dans cette figure. Lorsque la nation se détourne des voies de la justice et de la religion, elle est une épouse infidèle et adultère; lorsque, au contraire, elle marche dans le sentier du devoir, Israël est une épouse bien-aimée, comblée des faveurs de son époux. Nous verrons Isaïe développer le sens messianique de ce passage d'Osée.

Au chapitre III de son livre, le prophète prédit les tristesses de l'exil. Dispersés dans de vastes solitudes, les captifs connaîtront les amertumes de l'isolement. Non seulement ils n'auront plus de roi, mais ils n'auront plus de temple, et beaucoup seront privés du voisinage des prêtres; ils sentiront le poids des calamités sans la consolation qui les allège: plus de réunions, plus de cérémonies joyeuses dans les parvis du lieu sacré; pas même de talismans:

« Durant un long temps, les enfants d'Israël resteront sans roi et sans chef, sans sacrifice et sans statue, sans éphod et sans téréphim¹. Mais, après cela, les enfants d'Israël se convertiront et chercheront de nouveau Jéhovah, leur Dieu, et *David*, leur roi, et ils reviendront humblement à l'Éternel, et sa grâce réparaitra à la fin des temps². »

Quel est ce David, ce roi que recherche Israël

¹ Figures de dieux domestiques. Les Israélites du temps d'Osée mêlaient les superstitions au culte de Jéhovah.

² Os. III, 3-5.

converti? Le Targum répond : C'est le Messie, fils de David et roi des derniers jours¹. Jérémie et Ézéchiël, en parlant du Messie, le désignent aussi sous le nom de David². Osée annonce la fusion des deux royaumes rivaux d'Israël et de Juda : il n'y aura plus qu'un seul peuple³, régi par le second David, roi céleste et roi humain. N'est-ce pas ici l'annonce du jour où la royauté terrestre et la royauté céleste se confondront dans le Christ, Verbe incarné, Dieu et homme?

Osée annonce donc la conversion future d'Israël. Les Juifs accepteront un jour comme roi le second David, le Messie Jésus. Saint Paul interprète ainsi la prophétie d'Osée, dans son Épître aux Romains : « Je ne veux pas, mes frères, dit-il, que vous ignoriez ce mystère : une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement ; mais quand la multitude des nations sera entrée dans l'Église, tout Israël sera sauvé, selon ce qui est écrit : Il sortira un libérateur de Sion qui bannira l'impiété de Jacob, et c'est alors que je ferai alliance avec lui, lorsque j'aurai effacé ses péchés⁴. »

¹ Abarbanel, *Mashmia Jeshua*, p. 52 et seq.; Castelli, *Il Messia secondo gli Ebrei*, p. 86.

² Jerem. xxx, 9; Ezech. xxxiv, 23-31; xxxvii, 27-28. « Jésus, fils de David, ayez pitié de nous, » devaient dire plus tard les malades de l'Évangile (Matth. ix, 27; xv, 22; xx, 30).

³ C'est sans raison et sans critique que M. Vernes rejette l'authenticité de ce passage en affirmant (*op. cit.*, p. 64) que « l'espérance de voir Judaïtes et Israélites, réunis sous la conduite d'un seul chef, rentrer sur le sol de la patrie, indique assez un auteur du vi^e siècle ».

⁴ Rom. xi, 25-27.

Nous arrivons à une prophétie du genre de celles que la théologie appelle prophéties par les choses, ou mieux prophéties par les faits ¹. C'est un exemple qui prend place parmi les types et les figures dont l'usage est fréquent dans l'Ancien Testament. Nous en avons fait l'objet d'une étude placée en tête de notre exposition des prophéties messianiques du livre des Rois.

Dieu prépare de loin ses œuvres; il nous offre l'ébauche avant le travail accompli. L'histoire du Nouveau Testament se reflète dans l'Ancien, ou plutôt elle y est en quelque sorte esquissée. C'est ce que veut dire la théologie, quand elle enseigne que l'ancienne Alliance est la figure de la nouvelle; l'Évangile devait dévoiler toutes les mystérieuses images de la loi : *Novum Testamentum in vetere latet, vetus Testamentum in novo patet*. Le peuple de Dieu, dans ses membres les plus dignes et les plus élevés, dans les saints patriarches, dans les prophètes, dans les justes persécutés et les Juifs fidèles, est justement un objet d'admiration. Il fut, au milieu des Gentils, une merveille par ses enseignements et par ses vertus. La théologie déclare que cette portion choisie du peuple de Dieu a été l'image, ou

¹ « Habet Scriptura hoc speciale, dit le D^r Uhlund, quod Deus ejus auctor, non tantum utatur *vocibus* ad aliquod significandum, sed etiam *rebus*. A significatione *vocum* accipitur sensus *litteralis* vel *historicus*; a significatione vero *rerum*, accipitur sensus *mysticus*. Sensus *litteralis*, hoc loco Hoseano, respicit Israëliticum populum, sed qua *typum*, ideoque *mystice*, simul Christum innuit. » (Uhlund, *Annotat. historico-exeget. in Hoseam*, part. X.) Cf. Maldonat, *Comment. in Matth.*, II, 15.

mieux l'ombre du Christ dans sa vie mortelle : dans l'ordre des faits, la vie de l'un ressemble à la vie de l'autre. Dieu donne à son peuple le nom de fils¹, il le donne aussi au Christ Jésus. Israël fidèle a ressemblé à Jésus par les oppositions et les persécutions dont les justes de l'ancienne loi ont été presque constamment l'objet, en commençant par Abel.

Osée met les paroles suivantes dans la bouche de Dieu rappelant à son peuple les bienfaits dont il l'a comblé :

Israël était un enfant, et je l'aimais ;
 Et j'ai rappelé ce fils de l'Égypte...
 J'étais pour Éphraïm une nourrice ;
 Je le portais dans mes bras
 Sans qu'il s'en doutât ;
 Je le soutenais dans sa marche chancelante,
 Par des lisières d'amour.
 On a placé sur ses épaules un joug
 Qui s'élevait jusqu'à ses joues :
 J'ai de mes mains écarté le joug,
 Et de mes mains je lui donnais aussi la nourriture².

Israël est représenté comme le fils chéri de Dieu, et ce fils adoptif, encore enfant, s'est réfugié en Égypte. Dieu l'en a retiré : « J'ai rappelé mon fils d'Égypte, » dit Osée.

¹ Ex. iv, 22 : « Filius meus primogenitus Israel. »

² Os. xi, 1-4. On peut aussi traduire, à la lettre, le dernier passage : « J'étais pour eux (comme est pour les bœufs un maître compatissant) qui soulève le joug de dessus leur cou. » Le laboureur enlève le joug à ses bœufs pour les laisser manger à leur aise.

Quand saint Matthieu raconte, dans son Évangile, le séjour de Jésus en Égypte, il rappelle qu'Israël aussi a été contraint de fuir en Égypte, qu'il y a demeuré, et que Jéhovah l'en a miséricordieusement rappelé. Il rapproche les deux faits, et il voit dans le séjour d'Israël en Égypte une image, une figure, une prophétie de la fuite et du séjour de Jésus au même pays. Il déclare que les deux événements sont, de la part de Dieu, deux témoignages de sollicitude et d'amour, l'un envers Israël, l'autre envers Jésus, laissant clairement entendre qu'en cette occasion Israël, enfant de Jéhovah par adoption, était la figure de Jésus, véritable fils de Dieu. La Providence a établi cette corrélation du type à la réalité, de la figure à l'original. Saint Matthieu donne à une telle correspondance le nom de prophétie. De plus, il nous apprend qu'Osée, en parlant comme il l'a fait du séjour d'Israël au pays des pharaons et de sa délivrance, prophétisait la fuite de Jésus, son séjour en Égypte et son retour. Voici le texte de saint Matthieu : « Et Jésus séjourna en Égypte jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplît la parole du prophète : J'ai rappelé mon fils d'Égypte¹. »

Après le témoignage formel de saint Matthieu, on ne peut nier que les paroles d'Osée n'aient un caractère prophétique. L'inspiration divine a incité le prophète à raconter, avec des détails touchants, un fait de l'histoire d'Israël où, on le reconnaîtrait un

¹ Matth. II, 15.

jour, se reflète manifestement l'histoire de Jésus. Osée a écrit une prophétie par les choses, *oracula realia*. Ce n'est point l'effet du hasard, mais celui d'une économie providentielle que cette similitude entre la famille de Jacob se réfugiant en Égypte de peur de mourir de faim, et Jésus conduit au même pays pour échapper à la mort dont Hérode le menaçait. Israël revient d'Égypte afin d'obéir à des destinées d'où dépend le salut de l'humanité : Jésus quitte le pays des pharaons pour accomplir sa mission divine et réaliser le salut du monde.

Les corrélations de l'Ancien Testament avec le Nouveau sont constantes. On peut presque partout s'élever de l'un à l'autre et mettre en regard deux situations parallèles. Nous avons remarqué, en étudiant les psaumes, que les persécutions dont David fut l'objet ressemblent à celles que Jésus eut à subir de la part de ses ennemis.

La prière suivante, que le prophète Osée met sur les lèvres des fidèles de son temps, traduit les espérances que les justes d'Israël nourrissaient dans leur cœur à l'égard du Messie futur : n'est-elle pas aussi l'expression de la confiance des chrétiens au milieu des phases douloureuses de leur vie militante ?

Allons, retournons vers l'Éternel.
 C'est lui qui a déchiré, il cicatrisera ;
 Il a blessé, il nous pansera.
 Il nous rendra la vie après deux jours,
 Le troisième jour il nous ressuscitera,
 Et nous vivrons devant sa face.
 Reconnaissons l'Éternel,

Efforçons-nous de le connaître.
Pareil à l'aurore, son lever est préparé;
Il viendra à nous comme la pluie,
Comme l'ondée printanière qui arrose le sol ¹.

Ces dernières paroles, ces images de rosée et de pluies fécondes, sont employées par les autres prophètes : elles désignent les temps de restauration qui suivront l'exil, et typiquement toutes les restaurations, toutes les préservations de l'ère messianique. On est allé plus loin : on a cru voir une prophétie de la résurrection du Christ dans les paroles suivantes d'Osée :

Il nous rendra la vie après deux jours;
Le troisième jour, il nous ressuscitera.

Un grand nombre de Pères et de commentateurs affirment qu'il faut interpréter les deux jours dont parle Osée comme les trois jours passés par Jonas dans le ventre du poisson. Cependant reconnaissons que nous avons, pour interpréter sûrement la portée des textes de Jonas, un témoignage qui nous manque pour les paroles d'Osée : Notre-Seigneur a appliqué à sa résurrection les premières, mais non les secondes.

Nous n'oserions dire sans restriction que les paroles du prophète s'appliquent à la résurrection du Christ; tout au moins il ne nous semble pas qu'elles la visent directement. Nous ne voyons dans le

¹ Os. v, 15; vi, 1 et 2 selon l'hébreu.

texte d'Osée que de lointains rapports avec le fait de la résurrection de Jésus-Christ. Si la liturgie chrétienne en a aperçu d'autres, si elle les a relevés, n'est-ce point par mode accommodative ? Nonobstant, les commentateurs constatent des relations nombreuses entre la restauration du peuple d'Israël et la résurrection de Jésus.

Cependant n'oublions pas que la locution « après trois jours » est souvent employée dans l'Écriture pour rapprocher deux événements, sans déterminer précisément l'intervalle qui les sépare¹. Les auteurs sacrés veulent aussi, par cette expression, réveiller une idée de certitude et non déterminer un laps de temps ; on le voit par cette sentence rabbinique : « Dieu ne laisse pas plus de trois jours ses justes dans la peine². » Le châtiment de la déportation apparaît, dans la Bible, comme une sentence de mort : la délivrance après soixante-dix ans était une résurrection à délai relativement court. « Prédire au peuple juif, comme une chose certaine, son retour de l'exil, était, dit Schegg, une audace divine : θεϊόν τι. » L'ampleur des images correspond à l'enthousiasme du prophète annonçant un tel prodige.

Osée n'a visé, au premier plan, que la délivrance d'Israël ; mais le retour des captifs n'était-il pas la figure de la rédemption de l'humanité³ ? Or le Christ

¹ Gen. xxx, 36 : xl, 18 ; Exod. ii, 18 ; Jos. ii, 16 ; iii, 1 ; Judic. xiv, 14 ; IV Reg. ii, 17, etc.

² *Jalkut*, ad Jos. ii, 16.

³ « Ad litteram primus dies est captivitatis assyriacæ ; secundus, babylonicæ ; tertius, redemptionis et libertatis per Cyrum, et multo

est le chef, la tête du monde racheté; on peut donc, avec les Pères, voir prédite dans Osée la délivrance du Christ de la captivité du tombeau. Leur large interprétation n'a point limité au Christ les paroles typiques d'Osée : à leurs yeux ces paroles sont aussi la prophétie de la délivrance certaine de tous ceux qui reconnaissent le Christ pour leur chef, et de leur résurrection au dernier jour¹.

Notons enfin que les mots « le troisième jour » désignent ordinairement, dans l'Écriture, un jour mémorable entre tous². Le Sauveur a voulu consacrer ce nombre prophétique, si célèbre dans l'Ancien Testament, par le miracle de sa propre résurrection³.

On pourrait donc se référer non seulement au livre de Jonas, mais encore à Osée, pour expliquer le texte de saint Paul : « Le Christ a été enseveli, et il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures⁴. »

magis per Christum. » (Cornel. a Lap. *OEnigmata ex Osee.*) Cf. Cyrill., Hilar., Rufin : « Omnia in fide clausa sunt, dit un commentateur, ideo sub *persona populi* resurrectio Domini tertia die futura descripta est; in Christo enim omnes resurrexisse nemo negat. » (Hilarius diaconus, I Cor. xv, 4.

¹ « Tropologie : Cito Deus pœnitentem sua gratia vivificat, et patientem in tribulatione cito consolatur et liberat. » (Cornel. a Lapid., *ibid.*)

² Gen. xii, 4; xl, 20; xlii, 18; Ex. v, 3; Num. xix, 12, 19; Jos. i, 11; III Reg. xii, 5; IV Reg. xx, 5; Tob. iii, 12; vi, 21; vii, 4; Esth. v, 1; xv, 4; Jon. ii, 1, etc.

³ Knabenbauer. — « Allegorice primus dies fuit passionis Christi; secundus, sepulture; tertius resurrectionis, quo seipsum nosque in seipso a morte ad vitam Christus suscitavit. » (Cornel. a Lapid., *ibid.*)

⁴ I Cor. xv, 4. La plupart des commentateurs veulent qu'

La tradition rabbinique considère, en effet, l'emploi, dans l'Écriture, du nombre trois comme un indice messianique correspondant à une réalité mystérieuse, en particulier à la résurrection future du Messie. Le rabbin Moses a dit ces paroles sur le chapitre xxii de la Genèse¹ : *Multæ sunt in Scriptura dierum trinitates, quarum una est resurrectio Messiae*².

L'Apôtre fasse allusion à l'épisode de Jonas. Suivant saint Anselme, il fait aussi allusion au texte d'Osée. « Quand les écrivains du Nouveau Testament, remarque saint Jérôme, citent au pluriel les prophètes ou les Écritures, sans d'autre mention, ils montrent par là qu'ils rapportent plutôt le sens que les paroles. » (*Lib. I. Comment. in c. II Matth.*)

¹ « Die autem tertio, elevatis oculis, vidit (Abraham) locum procul » (v. 4).

² R. Moses, *Beresith rabba* (Gen. xxii, 4).

CHAPITRE VII

LE PROPHÈTE ABDIAS¹

Abdias prend place au milieu de cette pléiade de Voyants qui se leva sur Israël et l'éclaira de vives lumières messianiques pendant près de deux siècles, des premières années de Joas au temps de Manassès. La mission de ces hommes de Dieu, nous l'avons vu, consistait à avertir Israël des terribles châtimens qui allaient fondre sur les deux royaumes. Une pareille mission eût glacé d'effroi ceux qui en étaient chargés et serait devenue absolument odieuse aux populations, si Dieu n'eût tempéré l'épouvante des calamités futures par la perspective radieuse du relèvement et des résurrections. En même temps que les menaces terribles des prophètes inspiraient aux Israélites capables de repentir des sentiments de conversion, les chants d'espérance devaient à jamais prémunir les fidèles contre le désespoir, quand les calamités foudraient sur les enfans d'Abraham.

¹ Abdias, עבדיה, Abadyah, *Serviteur de Dieu*, « ut nomine representet Christum qui formam servi induit, Deique servus vocatur, » dit saint Jérôme.

Plus heureux que ses prédécesseurs chargés d'annoncer à Israël des châtiments, c'est à Édom et aux peuples idolâtres qu'Abdias a mission de prédire les catastrophes vengeresses. Jéhovah était, aux yeux des prophètes, le Dieu de tous les peuples, le Maître souverain avec lequel tous avaient à compter : nous l'avons vu dans le livre de Jonas. Ce prophète, comme l'ambassadeur dont les annales romaines racontent l'histoire, porta aux Ninivites, dans les plis de son manteau, la paix ou la guerre, le pardon s'ils cessaient leurs désordres, le châtiment s'ils persévéraient dans leurs iniquités. Jonas, des plis du sien, laissa tomber la paix et le salut de Ninive.

La mission d'Abdias auprès des Édomites et des Gentils fut plus rigoureuse. Les peuples païens étaient entrés dans la phase des hostilités ouvertes contre Israël ; ils se livraient, sur ses frontières, à de véritables brigandages ; ils se préparaient à l'envahir et à le détruire. Dieu suscite alors Abdias. Le prophète semble ne prendre à partie que les Édomites ; mais en réalité ses menaces s'adressent à toutes les nations idolâtres : Édom était, pour lui, la personnification de l'hostilité païenne contre le peuple de Dieu. Il avertit les ennemis d'Israël que la condamnation de l'Idumée était le signe de leur propre condamnation. Le sort des Édomites était encore un exemple et une leçon qu'Abdias offrait aux méditations d'Israël : Jéhovah châtie l'étranger coupable ; Jéhovah, si son peuple persévère dans la voie de l'étranger, châtiara Israël comme Édom.

La conduite de l'Idumée envers les Hébreux et

ses sentiments de haine étaient d'autant plus odieux, que les Édomites et les Israélites avaient un commun ancêtre, Isaac. Ils étaient devenus des frères ennemis, à jamais irréconciliables. Ordinairement tributaires du royaume de Juda, ils se livraient à d'incessantes révoltes. Celle que châtia Ozias s'accomplit sous les yeux d'Abdias. Le roi de Juda marcha contre les Édomites et promena ses vengeances jusqu'à Élath, soumettant tout le pays¹. Au lendemain de la victoire sanglante d'Ozias, Abdias parlait ainsi au nom du Seigneur :

Comme Ésaü a été fouillé!
 Comme ils ont été recherchés, ses trésors cachés!
 Jusqu'à ta frontière ils t'ont chassé
 Ceux qui avaient été tes alliés.
 Ils t'ont trompé, ils t'ont fait violence
 Ceux qui avaient été tes amis...
 C'en est fait de ta sagesse!
 Oui, un jour, dit Jéhovah,
 Je ferai disparaître d'Édom les habiles,
 Et la sagesse, des montagnes d'Ésaü;
 Tes guerriers, ô Théman, seront dans l'épouvante².
 Si le dernier homme périt
 Dans les montagnes d'Ésaü, au milieu du carnage,
 C'est à cause de son crime contre son frère Jacob.
 C'est pour cela que la honte te couvrira, Ésaü,
 Et que tu seras anéanti à jamais³.

¹ *Les Prophètes d'Israël*, p. 419.

² Théman désigne une ville forte de l'Idumée, à cinq milles de Pétra, suivant Eusébe; ou plutôt, suivant Winer, Hitzig, Keil, Théman était une région de l'Idumée.

³ Abd. 6-10.

Quand les Édomites ne pouvaient nuire au royaume de Juda par leurs alliances et par leurs armes, quand ils n'étaient pas mêlés à ses ennemis, ils se réjouissaient de loin de ses échecs, et prenaient le deuil dans ses succès.

Le jour où les ennemis emportaient son bien,
Où les étrangers envahissaient ses portes
Et jetaient le sort sur Jérusalem,
Toi aussi, Édom, tu étais du nombre ¹.

Il semble, à première vue, qu'il n'est ici question que de l'Idumée ; mais Abdias embrasse du regard toutes les nations infidèles, ennemies de Jéhovah. Cette petite nation est, à ses yeux, l'image, le type des *goïm* : « Le jour de Jéhovah, dit le prophète, approche pour toutes les nations infidèles : tous les peuples, בְּלִי-הַגּוֹיִם, boiront à leur tour la coupe de la colère de Dieu ; elles la boiront jusqu'à la lie ². » Édom, qui faisait siennes les passions haineuses des nations, les représentait justement toutes, et la colère de Dieu, en s'abattant sur l'Idumée, préludait au sort qui attendait les autres peuples.

Quand le prophète rappelle les fautes d'Édom, il passe sans transition à celles des nations : n'étaient-elles pas toutes ennemies de la même domination de Jéhovah ? Les nations idolâtres, au temps des prophètes Joël, Amos et Osée, n'avaient pas encore découvert toute leur haine contre Israël. Les Assyriens, les Chaldéens, au temps d'Abdias, n'avaient

¹ Abd. 11.

² Abd. 15-16.

pas encore dévasté Jérusalem ni envoyé ses habitants en exil ; mais ils se préparaient à le faire. Le prophète, éclairé de Dieu, pressent les effets de leur haine contre le peuple saint, et toutes ses conséquences : il les avertit du sort qui attendait leurs excès et leurs violences. Ils peuvent voir leur châtiement futur dans le châtiement d'Édom, l'ennemi irréciliable du peuple de Dieu.

Amos avait déjà dit, avant Abdias : « Édom poursuit ses frères avec le fer ; il est sans pitié. Sa fureur se plaît à déchirer, et sa haine est constante. Malheur à lui ! » Le nom d'Édom était devenu l'appellation commune de tous les peuples étrangers ennemis d'Israël : il désignait tout ennemi du dehors, comme le mot *hostis* chez les Romains. On peut en trouver une preuve dans le passage suivant d'Isaïe. Il parle de tous les ennemis d'Israël, et il ne nomme qu'Édom :

Qui est celui qui vient d'Édom?...
 Pourquoi ce rouge à ton vêtement?

« Le pressoir, je l'ai foulé à moi seul ;

J'ai foulé les peuples dans ma colère,
 Je les ai écrasés dans mon courroux ;

Leur sang a rejailli sur mes vêtements². »

Jérémie, en reproduisant presque mot pour mot la prophétie d'Abdias, montre bien que ce dernier n'avait point en vue une circonstance particulière³.

¹ Am. 1, 11.

² Is. LXIII, 1-3.

³ Jerem. XLIX, 7-22. Aux versets 1-8 d'Abdias correspondent, dans l'ordre suivant, les versets 14, 15, 16, 9, 10, 7, de Jérémie.

Ézéchiël appelle aussi le châtimeut sur l'Idumée, nom qui désigne pour lui toute nation implacablement ennemie du peuple de Dieu ¹.

Les prophètes, quand ils annonçaient les châtimeuts qui devaient frapper les nations étrangères, ramenaient bientôt leur regard et leur pensée sur Israël, principe de salut pour le monde entier.

C'est ainsi qu'Abdias, après avoir annoncé la vengeance, prophétise le salut messianique pour tous :

Elle est proche, la journée de Jéhovah sur tous les peuples :
 Ce que tu as fait, Édom, te sera fait ;
 Tes actes retomberont sur ta tête.
 Les peuples se sont enivrés sur ma montagne sainte,
 Ils s'enivreront encore jusqu'à satiété...
 Mais sur la montagne de Sion, il y aura un reste sauvé.
 Sion sera sacrée...
 Des sauveurs s'élèveront sur la montagne de Sion,
 Et domineront sur les montagnes d'Éphraïm,
 Et l'empire sera à l'Éternel ².

Partout et toujours on rencontre, chez les prophètes, l'affirmation que le salut doit venir de Juda et de la montagne sainte. Abdias et les prophètes de son époque renfermaient, dans l'idée générale de salut, tous les bonheurs, toutes les préservations futures, la délivrance des temps de Zorobabel, d'Esdras et

Selon une hypothèse mise en avant par Ewald, Graf et Reuss, l'un et l'autre ont reproduit une prédiction ancienne d'un prophète inconnu.

¹ Ezech. xxv, 12-14.

² Abd. 15-21.

des Machabées, celle du temps d'Ozias, et généralement les bénédictions que Dieu répandit sur Israël depuis l'exil jusqu'au Christ. Mais toutes les miséricordes, toutes les faveurs du ciel, se résument dans le salut messianique, terme dernier auquel elles s'ordonnaient et aboutissaient. Le paraphraste chaldéen, les rabbins Salomon et David, déclarent que le salut promis par Abdias ne doit avoir sa complète réalisation qu'au temps du Messie. Saint Augustin¹, Rupert, Lyra, Montanus, Vatable et d'autres, sont d'avis que le prophète, dans un langage symbolique et parabolique, parle de la délivrance du pécheur et des biens spirituels apportés par le Christ Jésus.

Nous croyons qu'il ne faut point borner arbitrairement la prophétie d'Abdias en l'appliquant trop exclusivement à une époque en particulier et aussi à un seul genre de félicités, soit spirituelles, soit temporelles. Abdias prophétise toutes les conquêtes de Dieu et de son Église parmi les divers peuples de la terre². Théodoret applique avec raison la prophétie aux temps qui ont précédé et à ceux qui ont suivi le Christ : « Abdias, dit-il, prophétise, il est

¹ *De Civit.* xviii, 31.

² Cornelius a Lapide résume ainsi l'opinion que nous soutenons : « Media sententia quæ utramque extremam conciliat, vera est, nimirum hæc ad litteram accipiendam esse de sospitate quæ Judæis a Deo obtigit post reditum a Babylone. Mystice vero et plene per hanc prosperitatem adumbrari et significari Christi et Evangelii victoriam, qua Idumæos omnesque gentes sibi ac Deo subjecit. Solet enim propheta a typo ad antitypum avolare, puta a Zorobabel ad Christum, in eumque desinere. »

vrai, le retour de l'exil et la reconstruction du temple ; mais il annonce aussi le salut offert à tous les hommes par le roi de Sion, et la sanctification de toute la terre par la vertu du sang divin versé sur la croix. »

Les rationalistes déniaient cette ampleur à la prophétie, et cependant son caractère de généralité est aussi constant que son accomplissement : il ressort de l'ensemble de l'oracle et de textes formels. Les rationalistes disent que le terme *בושיעים*, *mosiim*, *salvatores*, ne désigne que des héros semblables à ceux du temps des Juges, Othoniel, par exemple, à qui l'Écriture donne le nom de *Salvator*¹ : en sorte que le côté religieux de l'appel d'Israël, aussi bien que le caractère spirituel du règne de Dieu, et la concentration de l'espérance nationale sur une seule personne, le Messie, ne seraient pas exprimés².

Suivant nous, c'est contredire la tradition, et trop restreindre le caractère de la prophétie d'Abdias. Ici, comme dans toutes les prophéties, il faut reconnaître un sens littéral et un sens figuré. Au sens littéral, Dieu promet à son peuple que le royaume de David sera relevé et triomphera de ses ennemis par les mains de sauveurs tels que furent Zorobabel, Esdras, Néhémie, les Machabées. Mais, au sens figuré, il promet le Sauveur qui résumera en sa personne tous les autres sauveurs. Les derniers mots de la prophétie : « Et le royaume sera

¹ Abd. 20; Jud. III, 9, 15; IV Reg. XIII, 5; Nehem. IX, 27.

² Nous citons ici Delitzsch.

à l'Éternel, » ne laissent là-dessus aucun doute. Cette promesse est trop magnifique, dit Rosenmüller, pour qu'on puisse l'appliquer à l'époque de Zorobabel ou à celle des Machabées. « Par le mot *mosim*, les « sauveurs, » il faut entendre, dit saint Jérôme, le Sauveur promis au monde, le Messie, et les apôtres qu'il a voulu choisir pour sauver le monde : ils sont montés sur la colline spirituelle de l'Église, où ils ont vaincu l'orgueil des Juifs et l'orgueil de toutes les montagnes qui se déclaraient les ennemis de la science de Dieu et de la préparation de son règne. »

Pour comprendre la transcendance et le côté divin des inspirations d'Abdias, ses longues et larges vues sur l'avenir le plus lointain, reportons-nous aux misères d'Israël, de ce petit État aux horizons étroits, étouffant sous l'étreinte de puissants voisins. On ne voyait alors partout, dans le royaume, que signes de décadence, multipliés au point d'enlever tout espoir aux plus optimistes. Cependant Abdias prédit une ère de prospérités inouïes. Il annonce que ce peuple chétif et affaïssé deviendra un nouveau royaume de David, un principe de régénération pour le monde entier : « [Et l'empire sera à Jéhovah. » Malgré toutes les décadences, les prophètes tournent ensemble leurs regards vers un avenir de puissance et de gloire, vers une Jérusalem nouvelle, vers la montagne de Sion !

Une preuve décisive du caractère général et de la longue portée de la prophétie d'Abdias se trouve dans la similitude que l'on a remarquée entre elle

et la prophétie de Balaam ¹. Ravi en esprit dans le lointain des âges futurs, le devin de Moab voit devant lui se dérouler les destinées d'Israël. La royauté universelle réservée à Juda lui apparaît figurée par un sceptre et une étoile. Cette royauté est celle du Messie. Le sceptre d'Israël doit briser Moab, anéantir Édom, écraser Amalec, triompher d'Assur.

Je le vois, mais il ne viendra pas sitôt ;
 Je le considère, mais il n'est pas proche :
 Une étoile sort de Jacob !
 Un sceptre s'élève d'Israël !
 Il brise le royaume de Moab.
 Il détruit tous les enfants de la violence.
 L'Idumée devient sa possession ;
 Séir, terre de ses ennemis, sera sa conquête.
 Israël est triomphant !
 Un dominateur sort de Jacob !

Comme dans Abdias, Édom et Séir, sa capitale, sont particulièrement visés ici. Mais on aurait tort de penser que le prophète et Balaam s'arrêtent à considérer une victoire particulière d'Israël sur les Moabites et les Édomites : ils voient Israël en possession de la victoire sur toutes les nations. Ils partent du particulier pour arriver au général, à la défaite de toutes les puissances de la terre liguées contre le peuple de Dieu et contre son Christ. Balaam termine sa prophétie au renversement de

¹ Num. xxiv, 17-19. Il est évident qu'Abdias imite les Nombres ; cf. surtout Abd. v. 4 et Num. xxiv, 21.

« tous les enfants du tumulte ». Abdias termine la sienne à la proclamation du règne universel de Dieu ¹.

Des vues aussi générales, aussi lointaines, aussi universelles, étaient manifestement des vues divines. Leur largeur et leur portée n'ont rien du particularisme de l'homme, enchaîné sur un point du globe, dans un étroit horizon. On pourra mieux s'en convaincre encore en étudiant Isaïe.

¹ V., sur la prophétie de Balaam, notre premier volume des *Prophéties messianiques*, p. 570 et suiv. — Selon Renan (*Hist. d'Isr.*, t. II, p. 465), l'idée d'un règne universel de Jéhovah ne serait venue aux prophètes que quand, par ses conquêtes, « Assur eut donné à l'Orient l'idée d'une grande puissance. Ils comprirent alors que le jeu des petites villes et des petits royaumes était fini; qu'il ne pouvait plus être question de dieux locaux; que le Jahvé national n'avait qu'une manière de se sauver, c'était de devenir le Dieu universel. » Mais encore resterait-il à expliquer comment le Dieu des prophètes est devenu le Dieu universel. M. Renan se contredit, mais se rapproche plus de la vérité en disant un peu plus loin : « Ces grandes idées (d'universalisme) semblent n'avoir pas eu de commencement. » (P. 477.)

LIVRE TROISIÈME

Isaïe.

CHAPITRE I

LES NATIONS ET ISRAËL. L'ÉCONOMIE DE LA PROVIDENCE

Le monde était déjà bien vieux, huit siècles avant Jésus-Christ. L'homme avait frayé presque toutes les voies du progrès. Les historiens de la Grèce et de Rome ne tiennent peut-être pas suffisamment compte de ce qui s'était accompli déjà dans le monde, quand ces peuples entrèrent sur la scène de l'histoire. De grandes monarchies s'étaient élevées, de nombreuses dynasties avaient régné. Ce qui se cache sous les vieilles légendes de la Chine, nous ne le saurons jamais. Les éléments d'histoire que l'on veut arracher aux Védas ne nous renseignent guère. Cependant nous savons que, dès la plus haute antiquité, sur plusieurs points du monde, on avait demandé à la législation, à la guerre, à la conquête, au commerce, et même au luxe, tout ce qu'ils pouvaient alors donner. L'Égypte avait élevé très haut sa gloire, au lendemain de son ère fabuleuse

et héroïque, par la guerre, la science du gouvernement, l'industrie et les arts. Les Grecs, dans l'orgueil de leur civilisation naissante, appelaient barbare ce qu'ils ne comprenaient pas : ils se trompaient et trompaient les autres. Un vieux prêtre de Saïs, contemporain d'Hérodote, le leur reprochait justement dans ces paroles adressées à l'historien qui s'étonnait des antiquités qu'il avait sous les yeux : « Vous autres, Grecs, disait-il, vous n'êtes que des enfants. »

L'Égypte, après les règnes de nombreuses dynasties, rencontra des rivaux qui la jetèrent dans l'ombre. D'immenses États, comme les monarchies assyrienne et chaldéenne, mède et perse, débordèrent comme les flots d'une mer sur l'Asie et même sur l'Europe par la Grèce : ils ne réussirent pas à créer pour les hommes plus de paix, plus de liberté et plus de bonheur. Babylone renverse Ninive et la réduit en cendres. Cyrus asseoit son trône sur les ruines du puissant empire chaldéen. Les Mèdes et les Perses, comme l'Égypte, rencontrent aussi leurs vainqueurs. La Grèce, après avoir triomphé de l'Asie, est vaincue à son tour et absorbée dans l'empire universel de Rome. En fin de compte, tant d'efforts, tant de batailles, tant de génie aboutissent à des corruptions et à des ruines :

C'est la volonté de Jéhovah, Dieu des armées,
Que les peuples travaillent au profit du feu,
Et que les nations se fatiguent pour le néant ¹.

¹ Jerem. LI, 58; Habacuc, II, 13.

Tandis que le monde profane s'agitait et se consumait en vain au milieu de bruits retentissants et d'éroulements épouvantables, l'avènement d'un royaume plus étendu, et surtout plus durable, plus bienfaisant que les grands empires de la terre, se préparait humblement en Judée, depuis un très long temps.

La mission d'Isaïe marque le moment où l'action religieuse d'Israël va franchir le cercle étroit de Chanaan. La race d'Abraham avait un ministère à remplir auprès des peuples de la terre. Ce serait avec hésitation que nous rapprocherions de ces puissants du monde les humbles enfants d'Israël, si nous ne savions que, dans les œuvres de Dieu comme dans celles de la nature, les plus petits agents sont ceux qui font les plus grandes choses. Par un prodige qui à lui seul prouverait la divinité de la religion révélée, c'est un petit peuple, que les immenses royaumes dont nous venons de dire les noms auraient écrasé sous leurs pieds comme un moucheron, c'est un peuple qu'ils avaient dédaigné, un peuple presque inaperçu, qui sera dans la main de Dieu l'instrument tout-puissant par lequel il fondera l'universel royaume de l'universel monarque. Voyons, dans le tableau des événements, comment Israël accomplit sa mission à l'époque d'Isaïe.

Au premier plan se meuvent les prophètes. Ils prodiguent leurs exhortations et leurs prédications. Leurs auditeurs sont d'abord une poignée d'hommes souvent oublieux et distraits. Pour mieux graver leurs discours dans les mémoires, ils les résumaient

dans des livres. Leurs publications resteront longtemps obscures ; mais un jour leurs enseignements seront répandus au loin et consignés dans des livres immortels, ceux que nous commentons aujourd'hui après de longues générations de commentateurs, auxquelles succéderont d'autres générations, jusqu'à la fin des temps.

Le peuple d'Israël, dans son ensemble et dans ses destinées, deviendra lui-même un prédicateur universel, participant à l'humilité et aux épreuves de la mission des prophètes. Sa condition sera d'abord celle d'un peuple exilé et captif ; mais, dans la dispersion et l'esclavage, il avancera le règne de Dieu. Il fera connaître Jéhovah aux peuples qui l'ignoraient.

Ce ne sera point par les voies de la prospérité que Dieu conduira son peuple. Ces voies égarent ceux qui s'y complaisent. La même Providence, qui mène l'Église chrétienne à ses destinées glorieuses à travers les épreuves, fera grandir Israël au milieu des tribulations. Ses infortunes lui seront salutaires. Au sein des douleurs de l'exil, Israël subira une vraie métamorphose. Épris de la riche et idolâtre Phénicie, il eût voulu vivre de la vie de cette séductrice, échapper à sa vocation de peuple de Jéhovah et d'héritier des promesses messianiques. Dieu l'y ramène par les tribulations. Il se convertit à Babylone. Chose admirable, les peuples qui veulent le détruire en le frappant et en le pervertissant, serviront aux desseins de la Providence. Dieu ne veut point laisser en repos son peuple infidèle : les nations

idolâtres, en tourmentant Israël et en châtiant ses iniquités, le ramèneront à Jéhovah.

C'est un fait digne de remarque que la progression des châtiments de Dieu : leur rigueur augmente en proportion de l'opiniâtreté d'Israël. D'abord les Philistins d'une part, et Aram de l'autre, humilient le peuple ingrat¹ ; mais il ne comprend pas la leçon. Alors la correction s'aggrave et s'étend. Ce n'est point tout d'un coup que l'existence nationale des Hébreux doit finir. Il semble que c'est poussé à bout et comme à regret que Dieu sévit plus rigoureusement. Les Assyriens commencent par éprouver les forces vitales d'Israël, sans mener les choses jusqu'à l'extrême. Phul menace ; Théglat-phalasar exécute ; mais ce dernier ne frappe point au cœur, il n'atteint que les extrémités du corps social. Cependant Israël ne consent pas encore à s'humilier sous le châtiment divin. Salmanazar prélude à la ruine d'Israël ; Sennachérib l'achève.

Jérusalem est encore debout : elle tombera ; mais Jéhovah ne laissera pas périr avec elle les germes d'une résurrection féconde. Elle demeurera, selon la parole d'Isaïe, comme un arbre vigoureux dont les branches et le tronc ont été atteints, mais dont les racines sont toujours pleines de vigueur².

Ainsi se vérifiait la prophétie de Moïse : il avait annoncé qu'aux impiétés du peuple répondraient des châtiments proportionnels. Il avait aussi prédit

¹ Is. ix, 41.

² Is. x, 21 ; vi, 43.

que les jours de fidélité seraient des jours de prospérité : Dieu protège Israël contre les armées de Sennachérib; il accorde la paix et les succès du règne d'Ézéchias. Il voulait de temps en temps laisser entrevoir quelque image, si fugitive qu'elle fût, des événements heureux de l'avenir messianique.

Cependant Babylone vient bientôt frapper Juda. La dispersion et l'exil font tomber les barrières qui empêchaient le peuple choisi de communiquer avec les autres nations. Israël captif se trouve placé dans des conditions plus favorables à sa mission divine. Il a perdu sa nationalité, mais il devient le missionnaire du monde, et, sans en avoir pleine conscience, il prépare le règne du Messie. Quand il recouvrera son caractère national, il conservera son action universelle et cosmopolite.

Une observation de grande importance trouve ici sa place. Tandis que l'Israël infidèle était frappé, l'Israël fidèle devenait, par sa patience et par sa foi, la figure du Christ expiant et souffrant. Il symbolisait le Messie dans ses voies douloureuses. Jésus-Christ innocent expiera dans les souffrances les fautes des hommes qu'il veut racheter; il donnera sa vie pour les coupables. Israël fidèle, au milieu de peuples pervers, a aussi souffert pour leur rédemption, qu'il a préparée.

Annoncer et prédire ces mystères profonds, disposer les esprits à les comprendre : telle est la tâche, telle est la mission d'Isaïe. Il l'accomplira au milieu de la diversité des temps et des circonstances, par des discours dont l'étendue, le fond et la forme,

varieront beaucoup, mais dont le but sera le même. Sa vie sera le commentaire de sa parole. Son laborieux ministère et ses souffrances seront une image de l'œuvre de rédemption que Jésus-Christ viendra accomplir.

Il était important d'expliquer les conditions et le caractère de la mission d'Isaïe, pour initier le lecteur à l'intelligence de ses prophéties.

CHAPITRE II

LA MISSION D'ISAÏE

Au moment où Isaïe apparaît dans l'histoire, rien n'est irrévocablement perdu pour Israël, mais tout va l'être. Sous Jéroboam II et sous Osias, les deux royaumes avaient encore fleuri : c'était pour la dernière fois. Un arrêt trompeur s'était produit dans la marche des événements, comme une belle journée précède un orage. Mais quand Isaïe mourut, Israël était anéanti, et Juda se trouvait au bord de l'abîme où il devait tomber.

Bien qu'Isaïe ne fût pas seul prophète à cette époque critique, l'importance et la gloire de son ministère attirent seules les regards. Les livres historiques parlent à peine des prophètes contemporains. Les auteurs du livre des Rois¹ et des Paralipomènes² semblent s'absorber dans les récits consacrés à Isaïe. Ces écrivains comprenaient qu'ils racontaient une vie à laquelle rien ne peut être comparé depuis Moïse, si ce n'est l'histoire de Samuel, d'Élie et d'Élisée.

¹ IV Reg. xix, xx.

² II Paral. xxxii.

Pour les Juifs et les chrétiens, Isaïe est le premier des grands prophètes.

Disons-le en passant, le rang insigne qu'occupe Isaïe parmi les plus grands hommes du monde religieux n'est pas la moindre preuve de l'authenticité de ses prophéties : comment expliquer sa gloire, si on lui dénie la majeure partie de son livre? M. Renan a écrit : « Quoique Isaïe n'ait pas inventé les belles formules religieuses qui remplissent ses écrits, sa place dans l'histoire du monde n'est nullement usurpée. Il fut le plus grand d'une série de géants¹. »

Mais comment fut-il le plus grand des prophètes, si la religion ne lui doit rien, si ses sublimes inspirations ne lui appartiennent pas?

Aux psalmistes inspirés, aux petits prophètes, chez qui la brièveté des discours correspondait à une mission moins haute, vont succéder, à partir d'Isaïe, des hommes extraordinaires à la fois par l'importance de leurs actes et par celle de leurs écrits.

L'apparition des prophètes est réglée par une Providence attentive. Dieu suscita Élie et Élisée au moment où il s'agissait de savoir si Israël passerait à l'idolâtrie ou resterait monothéiste. Quand Samarie succombait sous les coups des armées assyriennes, quand le reste du peuple allait courir le danger de se perdre dans l'immense Asie, comme un fleuve disparaît dans l'Océan, Dieu suscita Isaïe, pour écarter à jamais de son peuple la pensée du désespoir, pour déposer dans le cœur de l'Israélite

¹ Renan, *Hist. du peuple d'Israël*, t. II, p. 479.

une confiance et une foi résumées dans un mot inoubliable : *Emmanuel*, Dieu est avec nous.

A la ruine de Jérusalem assista le tendre Jérémie, comme la consolation s'assied près du lit des mourants. Ézéchiél, au milieu des captifs, appelle à lui ses compatriotes : il réchauffe leur foi, soutient leur courage. Sa maison devient un centre de ralliement, le temple de l'exil, et sa personne le sacerdoce. Enfin Daniel, au moment où Israël n'a plus de rois, en prend les fonctions au temps de Cyrus ; il traite avec le conquérant, obtient le retour de la captivité, en règle les conditions. En prenant, pour ainsi dire, congé de son peuple, il lui promet, au nom de Dieu, l'avènement du Messie à une époque qu'il détermine en chiffres mystérieux.

L'apparition d'Isaïe marque une ère nouvelle dans le messianisme. La prophétie n'éclaire plus les mystères de l'avenir seulement par une phrase, par un oracle isolé d'où jaillit un trait lumineux : elle se déploie en descriptions, en larges tableaux. C'est comme la lumière diffuse d'une aurore grandissante. L'Ancien Testament n'a pas achevé sa carrière, et déjà le Nouveau, depuis longtemps annoncé, va commencer à poindre à travers les nuages.

Isaïe parut à l'époque la plus critique, selon nous, de l'histoire d'Israël. La chute de la capitale des dix tribus, les progrès constants et irrésistibles des conquêtes assyriennes, pouvaient porter un coup mortel aux espérances messianiques. Que vont devenir les promesses ? Le royaume de l'avenir, le règne de Dieu, va-t-il s'évanouir comme un mirage ? On par-

lait tout haut de détrôner l'impuissant descendant de David, Achaz, et de mettre à sa place un roi que ses ennemis avaient déjà choisi. Le désespoir commençait à s'emparer des cœurs les plus vaillants.

Isaïe sera-t-il le témoin impuissant et énervé des catastrophes formidables préparées par les fautes politiques d'Israël ? Non : Isaïe verra de ses yeux de grands malheurs ; mais il retardera l'heure des ruines dernières. C'est tout ce que Dieu accordera à son grand serviteur. Sa mission est de sauver les espérances messianiques : il les exaltera. Jamais elles n'ont encore monté à la hauteur où il va les porter.

Le moment de la vie d'Isaïe où se révélèrent avec le plus d'éclat les qualités surnaturelles dont Dieu l'avait favorisé, fut celui de l'invasion de Sennachérib. En aucune occasion Isaïe ne déploya plus de fermeté et plus de courage ; jamais ne parurent plus manifestes les lumières du prophète. Sennachérib, dans un langage insolent, avait sommé Jérusalem de se rendre sous peine d'être anéantie. Le prophète sauva en ce moment la ville et le royaume. Ce ne fut ni à la valeur de ses citoyens ni à la diplomatie des hommes d'État, mais à Isaïe, éclairé et conduit par Dieu, que Juda dut alors sa délivrance. Il fit fermer les portes de Jérusalem, et l'armée assiégeante tomba au pied des murs de la ville, où elle voulait entrer.

Ce miracle, qui fit succéder les cris de triomphe aux cris d'alarme, devait se graver dans les mémoires et sauvegarder pour toujours la confiance en Jéhovah au milieu des plus cruelles épreuves. Non seulement les captifs de Babylone rappelleront le

prodige, mais bien plus tard les Machabées, au temps d'Antiochus, s'inspireront de son souvenir pour aviver leurs prières et leurs espérances¹.

Le merveilleux et le puissant attrait des écrits d'Isaïe se trouvent surtout dans les tableaux où il découvre la brillante perspective du bonheur réservé à Israël purifié par les épreuves, et débarrassé, par un triage salutaire, de ses éléments impurs. Les Israélites seront un jour placés sous le sceptre d'un roi victorieux et pacifique à la fois, juste et pieux, doté de toutes les grâces de l'Esprit du Seigneur. Une confiance illimitée aux promesses de Jéhovah se substitue chez lui aux reproches des anciens prophètes, à leurs cris d'indignation. Isaïe se montre partout le consolateur, le soutien et l'ami le plus tendre de ses compatriotes.

Cette confiance revêt chez lui le caractère d'une certitude. Il voit, dans une pleine lumière, les événements futurs. Il aperçoit au grand jour la ruine des empires de l'Orient, s'abattant les uns sur les autres, comme les arbres des forêts au souffle des tempêtes. Il distingue avec netteté, dans les brumes de l'avenir, les vicissitudes d'Israël abandonnant, puis regagnant Jérusalem, comme l'hirondelle quitte et reprend le nid qui l'abrita. Il appelle par leur nom les grands acteurs des drames qui se déroulent devant lui. Babylone, enclavée alors dans l'empire assyrien, réduite au rang secondaire, lui apparaît élevée au premier, succédant à Ninive, l'orgueilleuse

¹ I Mach. vii, 41; II Mach. viii, 19; xv, 22.

cité. Les Chaldéens se ligueront avec les Mèdes, et, commandés par Nabuchodonosor, ils feront de Jérusalem et de son temple un monceau de cendres ; ils transporteront les habitants sur les rives de l'Euphrate. Mais Babylone à son tour succombera sous l'attaque imprévue d'une nation jeune, guerrière et presque barbare. Isaïe salue l'entrée triomphante de *Koresch*, de Cyrus, le libérateur du peuple juif : il promet à Israël exilé son retour dans la patrie.

Isaïe étend son regard jusqu'au Christ lui-même ; il le considère dans les phases diverses de sa vie, depuis sa naissance d'une vierge, sa prédication, ses miracles, sa mort, sa résurrection, jusqu'à son règne sur la terre, dans l'Église, et jusqu'à son triomphe dans les cieux. Selon le mot heureux de saint Jérôme, on croit, au tableau qu'il trace du Messie, être en présence d'un évangéliste plutôt que d'un prophète.

Tel nous apparaîtra le Voyant choisi par Dieu pour instruire, éclairer, soutenir Israël, à la veille de l'épouvantable malheur que Dieu va déchaîner sur son peuple, comme un juste châtiment et une miséricordieuse leçon.

CHAPITRE III

DE LA COMPOSITION ET DE L'ORDONNANCE DU LIVRE D'ISAÏE

La critique met aujourd'hui à l'excellence, à l'unité et à l'authenticité d'un livre des conditions que l'antiquité, et surtout l'Orient, n'ont jamais exigées. On veut, à notre époque, qu'un livre non seulement poursuive un but unique, mais qu'il règne entre toutes ses parties une correspondance harmonieuse, et que, suivant le mot d'Horace, sans dévier jamais, il se hâte de conclure. Une telle exigence était inconnue à l'antiquité. Les poèmes indiens ne sont point conçus d'après ces règles. Les plus anciennes poésies grecques n'offrent pas toujours ce caractère ; et les poèmes d'Homère eux-mêmes, bien qu'ils aient été retouchés, offrent encore beaucoup de digressions qui s'écartent du but annoncé.

De même, l'idée moderne d'authenticité d'un livre est devenue très exclusive : elle correspond à un travail émanant tout entier de l'auteur et reproduisant, dans une intégrité absolue, les textes primitifs de l'écrivain.

Il ne faut pas croire que les anciens attribuaient à l'unité et à l'authenticité absolues d'un livre l'importance que nous leur donnons. Ils mesuraient son excellence à l'utilité ou au plaisir qu'il apportait. Un livre était souvent une œuvre en collaboration, dont l'honneur revenait à son principal auteur. Lorsque, dans les temps reculés, un homme de génie avait chanté une guerre ou formulé heureusement, dans un langage rythmé, les lois de la morale, les règles d'un art utile, son livre entrait d'emblée dans le domaine public et se trouvait placé sous la garde de ceux qu'il intéressait. On n'attachait aucune note malveillante à la substitution d'un mot plus clair, plus harmonieux, à une expression obscure ou trop rude ; on admettait une amélioration dans la distribution des parties, une addition marginale ou textuelle, à la condition que l'esprit du livre n'en fût pas altéré ou défiguré. La nation, le corps civil ou religieux que ce livre intéressait particulièrement, ne s'opposaient pas aux changements qui servaient le dessein ou la pensée de l'ouvrage, et le rendaient lui-même plus digne de son auteur. On ne voit pas trace, dans les temps antiques, de ce que nous appelons propriété littéraire, telle qu'elle se trouve déjà établie au temps d'Horace et de Juvénal. Le public se considérait comme le propriétaire d'un livre écrit pour lui, et veillait à sa conservation. Celui qui introduisait, au profit du livre, quelques améliorations, le faisait au grand jour ; il se félicitait de son œuvre. Le roi Ézéchias avec ses lettrés colligèrent, et sans doute améliorèrent ou rétablirent plus d'un

proverbe de Salomon. On louait un pareil travail, mais on eût flétri l'œuvre d'un faussaire.

Par suite de ce besoin d'unité et d'harmonie qui est inhérent à l'esprit humain, on éliminait ce qui était disparate ; on rapprochait ce qui s'appelait et se complétait. Un habile Aristarque dégageait l'unité des chants d'Homère. S'il rencontrait quelque rudesse, il en polissait les aspérités. C'est ainsi qu'on a donné du relief aux qualités maîtresses qui font la gloire de l'*Iliade* et de l'*Odyssee*.

On a cherché à déterminer les traces d'un travail de ce genre dans le livre de Moïse, le Pentateuque. C'était déjà une tâche difficile en elle-même ; mais par la manière dont elle a été accomplie, elle est devenue un scandale. On s'est justement étonné de ce qu'on n'ait tenu aucun compte du caractère sacré d'un livre qui a été l'objet d'une protection providentielle de Dieu, et qui échappe par tant d'endroits aux conditions d'une œuvre humaine. Les rationalistes n'ont pas voulu admettre de privilège pour la Bible, bien que ce livre ne ressemble à aucun autre et qu'il soit placé, par le fait de l'inspiration divine, au-dessus des règles communes de la critique. Loin de là, ils ont traité le Pentateuque avec une prévention, une injustice qu'ils n'apportent pas à l'examen des livres profanes.

Avec le même sans-gêne, la même passion, a été jugé le livre d'Isaïe.

Quant à nous, c'est sous le bénéfice des considérations placées en tête de ce chapitre que nous reviserons le jugement des rationalistes. Si l'on

veut se mettre au point de vue des anciens, et étudier le livre d'Isaïe avec leur équité et leur bon sens, tout le monde conviendra que les prophéties contenues dans ce livre sont authentiques, et que son ordonnance générale répond à l'unité d'un recueil sagement conçu.

L'authenticité du livre d'Isaïe a pour elle le témoignage de la tradition juive et chrétienne, les nombreux rapports de l'œuvre et de son auteur, enfin le sentiment des docteurs et des commentateurs qui pendant dix-huit siècles n'ont pas élevé le moindre doute à cet égard.

Le recueil des prophéties d'Isaïe n'est pas, comme on pourrait le croire d'après les libertés que la néo-critique prend à son égard, une collection d'oracles sans liaison les uns avec les autres. Elles forment un tout dont les parties se corroborent et se complètent. Le morcellement qu'on y a introduit est arbitraire. Sans doute le livre d'Isaïe n'a pas été écrit d'un seul jet, et il se rapporte à des événements variés et successifs¹. Son unité fondamentale n'en est pas atteinte ; mais il faut tenir compte de cette condition d'une œuvre souvent interrompue et souvent reprise.

Les traditions historiques conservées dans le Talmud touchant le livre d'Isaïe sont intéressantes à noter. Nous y lisons : « Ézéchiàs et son académie

¹ De nombreux indices montrent qu'il s'est écoulé un intervalle de temps plus ou moins considérable entre la prononciation des discours et leur rédaction. Il y a même des différences entre les paroles écrites et les paroles prononcées. (V. vi, 4 ; vii, 1 ; xiv, 28.)

ont mis en livres les prophéties d'Isaïe, les Proverbes, le Cantique des cantiques et le Koheleth. » Ce n'est pas seulement dans le texte des Proverbes¹ que le Talmud a puisé ses renseignements ; car il va plus loin, dans ses indications, que les Proverbes.

Cependant faut-il se fier à ces renseignements ? Est-il bien sûr qu'Isaïe lui-même n'a pas mis ses discours et ses prophéties dans l'ordre où ils s'offrent à nous ? De graves auteurs diffèrent d'avis à ce sujet, et l'on ne peut rien affirmer avec certitude. Un saint personnage, initié aux pensées du prophète et à ses vues générales, a pu être le collecteur de ses écrits.

Voici maintenant ce que les commentateurs pensent de l'ordonnance du livre. Les uns ont soutenu qu'elle se règle sur l'ordre chronologique des événements ; d'autres, sur la nature des matières. Aujourd'hui on ne s'attache plus à discuter ces deux opinions trop absolues : on croit que le collecteur s'est efforcé de concilier la chronologie avec la nature des sujets. La rédaction du livre d'après la chronologie a été défendue par saint Jérôme, Michaëlis et Rosenmüller ; de fait cette opinion répond aux premières impressions du lecteur. Il y a dans tout le livre des données qui lui semblent très favorables².

¹ Prov. xxv, 1.

² Le ch. vi (v. 1) se rapporte bien à Osias ; le ch. vii se rapporte à Achaz et au commencement de son règne ; le ch. xiv (28-32) est des derniers temps de ce prince. Les ch. xv et suiv.

Vitringa soutient que le livre est ordonné d'après les matières. Cette opinion paraît avoir pour elle d'excellentes raisons, mais elle rencontre beaucoup de difficultés ¹.

D'après Drechsler, Isaïe, ou plutôt un sage, après la mort du prophète, aurait groupé sous deux chefs tout ce qui dans les actes et les paroles d'Isaïe se rapportait à deux grands événements, à deux crises de la nation, qui remplissent sa vie tout entière. Ces deux événements sont la campagne du roi de Syrie, allié au royaume d'Israël contre Juda, et l'expédition de Sennachérib. Autour de ces deux

se rapportent aux premières années d'Ézéchias. Le ch. xxii (15-25) précède aussi la quatorzième année du même roi, et en tout cas précède l'expédition de Sennachérib. Depuis le ch. xxxvi jusqu'au ch. xxxix, nous trouvons des écrits qui se rangent bien autour de la quatorzième année d'Ézéchias. Au premier aspect ces données paraissent fort raisonnables, mais après un examen approfondi on y trouve des difficultés. Ainsi le discours du ch. i (2-31) appartient aux derniers temps du prophète. Le ch. vi, qui rapporte la consécration d'Isaïe et qui est placé après les ch. ii-v, ne semble pas se rapporter à la chronologie des événements. Le ch. xvii, dans ses rapports avec le ch. xiv (28-32), présente de grandes difficultés. Le ch. xvii est manifestement du même temps; il semble se rapporter aux premières années du règne d'Achaz et devoir être placé avant le ch. xiv (28-32), qui se rapporte à l'année de la mort d'Achaz.

¹ On suppose que du ch. i au ch. xii il s'agit du peuple d'Israël; que du ch. xiii au ch. xxii il s'agit des peuples étrangers. Les ch. xxiv-xxxiv reviennent au peuple d'Israël. Dans les ch. xxxvi-xxxix, sont contenus des documents historiques. Les ch. xl à lxxvi forment un tout homogène. Mais quelle serait la raison de cet ordre de matière? Pourquoi les oracles contre les peuples étrangers se trouvent-ils entre les prophéties concernant Israël? Le ch. xxii, relatif au peuple d'Israël, vient interrompre les prophéties contre les peuples étrangers.

faits se trouvent groupés tous les actes du prophète.

La campagne de Rézin et Pékah fut, pour le royaume de Juda et la maison de David, l'occasion de se décider entre les secours divins et les secours humains, de montrer sa foi aux promesses de Jéhovah, ou bien de donner cours à ses doutes et à ses infidélités. Achaz devait choisir : s'il eût obéi à Isaïe, son choix eût été béni du Seigneur, et il eût fait entrer le royaume dans une ère de prospérité. Mais parce qu'il préféra chercher son salut dans une alliance avec Assur, il entra par cela même dans une voie où l'attendaient les plus cruelles déceptions avec l'humiliation du royaume.

En effet, Assur avait à peine repoussé et défait les ennemis de Juda, qu'il se tourna contre lui. Jérusalem devait être foulée aux pieds de ses alliés d'un jour. C'est là ce que prophétise Isaïe dans la première partie de son livre.

Voici les événements qui ont fourni le sujet de la seconde partie. Le peuple se tourne vers Dieu, sous Ézéchias. Jéhovah alors se rapproche de son peuple. Il frappe ses ennemis, et le prophète annonce les bénédictions qui seront les conséquences de la fidélité au Seigneur. Cette dernière partie se divise en deux groupes d'écrits dont le second est de beaucoup le plus considérable : il s'étend du chapitre XL au chapitre LXXVI. Dès le dernier chapitre du premier groupe, l'horizon s'était considérablement agrandi. Le regard du prophète embrasse tout le cours des calamités qui doivent encore frapper Israël. Mais, à

côté des calamités, il voit les délivrances miraculeuses. Les événements prennent des proportions qu'ils n'avaient point encore eues : c'est l'avenir du peuple choisi, avec toutes ses péripéties, qui est dépeint dans un vaste tableau d'ensemble.

Ainsi les oracles d'Isaïe se montrent, dans le recueil qui porte son nom, groupés autour de deux grands événements qui se correspondent et ne sont séparés l'un de l'autre que par l'intervalle de temps laissé à Juda pour la réflexion et la pénitence.

Le chapitre premier du recueil ressemble à une courte introduction qui n'est point essentielle à l'ensemble de la collection. Cette dernière nous présente un tout grandiose, ayant une même marche et un même but : une leçon est attachée à chaque oracle, et l'enseignement général embrasse le cours des destinées messianiques. De même que le Nouveau Testament, après avoir décrit les combats de Jésus et des apôtres, se termine, dans l'Apocalypse de saint Jean, aux gloires de la Jérusalem céleste ; de même le livre d'Isaïe nous montre, sous la figure d'Israël, l'Église militante, après ses luttes douloureuses, entrant dans son triomphe des derniers jours.

Drechsler affirme que la conviction de l'unité du livre s'est affirmée dans son esprit par une longue étude, et que les prophéties particulières, sans liaison apparente entre elles, se fondent et s'harmonisent dans cette vue d'ensemble.

Quoi qu'il en soit de l'ordre particulier et un peu systématique que Drechsler cherche à établir, ce

critique réfute victorieusement les rationalistes, qui ne veulent voir dans le livre d'Isaïe que désordre manifeste et chaos. Alors même qu'il faudrait laisser l'honneur de la disposition des chapitres à l'académie d'Ézéchias, il n'y aurait rien là qui doive diminuer notre respect pour les textes d'Isaïe.

CHAPITRE IV

LE DEUTERO-ISAÏE

On ne peut séparer les écrits qui portent le nom d'Isaïe de la personne même du prophète. Nier l'authenticité des prophéties que la Bible et la tradition lui attribuent, ce serait ébranler la certitude des principaux faits de la vie d'un personnage essentiel à la trame de l'histoire¹.

Cependant la nouvelle critique a mis en doute, dès le commencement du siècle, l'authenticité d'une partie considérable du livre d'Isaïe, notamment celle des vingt-sept derniers chapitres.

La voie avait été ouverte aux mutilations de l'œuvre du grand prophète, vers la fin du siècle dernier, par Semler, dans son *Étude de l'histoire et de la dogmatique chrétiennes*. Les opinions de

¹ Un littérateur étranger à l'exégèse biblique, et qui jusqu'ici n'a été suivi par personne, M. Havet (*la Modernité des prophètes*), a cependant poussé son inconsciente témérité jusqu'à reléguer tous les écrits des prophètes, ceux d'Isaïe en particulier, au milieu du second siècle. Il a dit d'Isaïe : « *J'ai reconnu, après avoir étudié Isaïe, qu'il ne s'y trouve absolument rien qui se rapporte au VIII^e siècle dans la première partie d'Isaïe... Quant au second Isaïe, mes lecteurs ne seront pas étonnés de m'entendre dire qu'à mon sens il est du temps d'Hérode.* » (P. 73 et 190.)

Semler, adoptées par Koppe, Dœdeslein, Eichhorn, etc., ont pris le caractère d'une thèse, qui conclut à rejeter comme légendaire ou apocryphe tout ce qui, dans l'histoire et les oracles des prophètes, porte le signe du miracle. C'est, le lecteur le sait, la méthode adoptée par l'école moderne¹. On refuse à Dieu le pouvoir de révéler les événements futurs placés au delà de l'horizon ouvert à la prévision humaine. Il était impossible à Isaïe, disent les néocritiques, de prédire cent ans à l'avance les circonstances de la délivrance de la captivité.

L'impossibilité prétendue du miracle érigée en principe est le criterium sur la foi duquel, en étudiant Isaïe, les néocritiques se sont engagés dans la

¹ Les néocritiques ne s'accordent pas pour cela sur l'origine des chapitres dont ils dénieut à Isaïe la paternité. Leurs contradictions ne sont pas une des moindres preuves de la faiblesse de leurs thèses. Voyons-en des exemples : — Kuenen regarde comme authentiques les chapitres I, II-VI; VII, sauf certaines gloses; VIII, X, 4-XII, 6; XIV, 24-32; XVII, 1-14; XVIII, XX; XXI, 11-17; XXII, 8, 15-25; XXVIII-XXX; XXXII, 8, 9-20; XXXIII. Il regarde comme semi-authentiques les chapitres XV-XVI, XXXVI-XXXIX; comme non authentiques : XL-LXVI, XXIV-XXVII, XXXIV, XXXV; XIII, 1-XIV, 23; enfin XXI, 1-10. — Renan regarde comme non authentiques : XL-LXVI; XXI (qu'il cite cependant comme authentique ailleurs); XXIV-XXVII et XXXIV-XXXV. Les chapitres XV-XVI sont imités d'un ancien prophète; XIV et XXIII sont un peu douteux; les versets 18-20 du ch. XIX sont des scholies. Le reste est authentique (v. *Hist. d'Israël*, t. II, p. 477 et passim). — On peut regarder Kuenen et Renan comme des conservateurs. Les autres critiques vont beaucoup plus loin. Reuss avance que rien n'empêche de regarder comme authentiques XV-XVII, 1-11 et XIV, 24-32; XIX, XX, XXII; XXIII est douteux; XXVIII-XXXIII, XVII-11-XIX sont douteux (*les Prophètes*, t. I, p. 207). Suivant le Hollandais Roorda, les versets 2-4 du ch. II sont le seul passage authentique. Le chapitre VII, 1-16, est rejeté par Gesenius, mais Hitzig réfute cette opinion.

voie des négations systématiques. Ils ont cherché, sans y réussir suivant leur gré, à découvrir dans le style, dans les pensées, dans l'ordonnance des oracles, quelque indice d'une rédaction postérieure au prophète. D'autres fois, ils se sont rabattus sur des raisons extrinsèques d'un très faible poids. Ainsi ils invoquent, contre la croyance immémoriale de l'authenticité des prophéties d'Isaïe, la place qu'occupe son livre dans le canon du Talmud et dans les Septante, où il est inscrit après Jérémie et Ézéchiel; ils en concluent que le livre d'Isaïe a une origine postérieure à ces prophètes¹.

Il nous suffira d'observer sur ce dernier point que les livres prophétiques n'ont pas été rangés, dans la Bible, d'après l'ordre chronologique. Les Juifs ont placé les petits prophètes avant les grands,

¹ « Comment, demande Reuss, le nom d'Isaïe plutôt que tout autre a-t-il pu être attaché à cette composition? C'était le pur effet du hasard, ou plutôt de l'absence totale de critique dans les écoles juives, dont les arrangements plus ou moins arbitraires sont ensuite devenus des articles de foi pour les docteurs chrétiens. Le Talmud affirme qu'à une certaine époque, sans doute ancienne, le livre d'Isaïe (et nous comprenons qu'il s'agit là du vrai Isaïe) se trouvait placé après ceux de Jérémie et d'Ézéchiel. Comme c'était de beaucoup le moins étendu des trois, on y aura joint notre écrit anonyme, qui se recommandait également à plusieurs égards à l'attention des générations suivantes, lesquelles y trouvaient de quoi se consoler du malheur du présent. On forma de cette manière trois volumes à peu près égaux, auxquels vint se joindre, comme quatrième, la collection des douze petits prophètes, qui ont été toujours comptés pour un seul livre. Cette adjonction une fois faite, sa raison d'être aura été bientôt oubliée, et l'absence d'un titre spécial en tête de la seconde partie, jointe au besoin factice de donner un nom à chaque écrit biblique, aura fait considérer l'inscription première comme se rapportant au volume entier. » (Reuss, *les Prophètes*, t. II, p. 217.

bien que plusieurs d'entre ceux-ci leur soient postérieurs. L'affinité des matières a déterminé les Juifs à placer Isaïe après Ézéchiél. Le Talmud le déclare formellement : *Desolationem cum desolatione, consolationem cum consolatione copularunt.*

Les Juifs de toutes les écoles, aussi bien que les Églises chrétiennes et les docteurs des Églises séparées, en un mot, la tradition tout entière a affirmé qu'Isaïe est, nous ne disons pas l'éditeur, mais l'auteur de toutes les prophéties groupées sous son nom. Le style, la pureté de la diction, la noblesse du discours, les mêmes partout, sont un puissant argument pour montrer qu'en effet tous les oracles attribués à Isaïe lui appartiennent. Ils ont certainement précédé les écrits de Jérémie et d'Ézéchiél. A l'époque de ces derniers prophètes, le goût littéraire avait déjà perdu de sa pureté, et les locutions chaldaïques s'étaient multipliées.

Quant à la dernière partie d'Isaïe, elle est d'un seul jet. Le style y est plus clair, plus abondant et plus facile que dans la première partie. Celle-ci est composée d'improvisations commandées par de fortes émotions; les oracles en sont courts; ils répondent à des besoins de circonstance; ce sont des résumés de discours prononcés. La seconde partie, au contraire, porte le cachet d'un discours reposé et non d'une improvisation orale. Ce sont des vues d'ensemble réunies, pour ainsi dire, dans un savant traité sur les vicissitudes des siècles à venir¹.

¹ Cf. Le Hir, *Études bibliques*, t. I, p. 106.

La seconde partie d'Isaïe doit donc être distinguée de la première. Elle se rapporte à un autre temps de la vie du prophète et à un cours d'idées parfaitement suivies. D'après la teneur et le mode d'exposition, on doit conclure qu'Isaïe l'a composée dans la dernière moitié de sa vie, au temps où, comme dit Henderson, retiré de la vie publique, il fut obligé de mettre de côté la trompette prophétique et de se contenter d'écrire ses pensées, ce qui doit avoir eu lieu après la mort d'Ézéchias, sous l'idolâtre Manassès¹.

Cette première considération résout à elle seule l'objection des différences de style qu'on fait valoir contre l'authenticité de la seconde partie d'Isaïe². Il est évident qu'un écrivain, aux diverses époques de sa vie et sur des sujets différents, ne s'énonce pas toujours de la même manière. Reuss lui-même l'a remarqué. Parlant des différences de style entre les deux parties d'Isaïe, il dit ces paroles : « Nous ne nous hâterons pas trop de tirer de ce fait des conséquences défavorables à l'hypothèse de l'authenticité de ces parties du livre. Le style d'un auteur peut changer avec l'âge et selon les circonstances³. »

Cependant il ne faudrait pas croire que le deutero-

¹ Henderson, *The Book of the Prophet Jesaiah*, p. xxi.

² V. ces chicanes dans Kuenen, *op. cit.*, t. II, p. 462, et la discussion détaillée de chacune d'elles dans Knabenbauer, t. II, p. 20-24, et Trochon, *op. cit.* — V. notre Introduction à *David*, quant à l'objection des araméïsmes ou des locutions et tournures propres à la langue araméenne, que l'on rencontre dans la seconde partie d'Isaïe. — V. surtout le travail complet de M. Urwick (*Dissertation upon the authorship of Isaiah*, XL-XLVI).

³ Reuss, *op. cit.*, p. 208; Cf. Herbst. *Introduct.*, II, 2.

Isaïe soit entièrement sans liaison avec la première partie. La seconde partie du livre trouve sa préface naturelle au chapitre xxxix, qui contient le récit de l'ambassade de Mérodach-Baladan au roi Ézéchias.

Mérodach était un roi de Babylone, vassal du roi de Ninive, méditant la défection et cherchant à trouver partout des alliés. Il apprit la maladie et la guérison du roi Ézéchias, et il lui envoya des lettres de félicitation avec des présents. Le roi de Juda, touché de cette attention, montra aux députés ses trésors, ses réserves et ses magasins d'armes. En apprenant cette conduite au moins imprudente, Isaïe se rendit auprès du roi : « Qu'ont dit ces hommes et d'où viennent-ils ? » demanda-t-il à Ézéchias. Celui-ci répondit : « Ils viennent d'un pays éloigné, de Babylone, et je leur ai montré toutes mes richesses. » Isaïe prononça alors cet oracle solennel : « Écoutez la parole de Jéhovah : Des jours viendront où toutes les richesses de vos palais seront emportées à Babylone ; il n'en restera rien. On prendra même de vos fils pour en faire des eunuques dans le palais du roi de Babel ¹. »

Isaïe a donc vraiment mis dans la première partie de son livre la préface de la seconde ; il annonça dès ce moment la future puissance de Babylone et l'asservissement de Juda. Les consolations du deutéro-Isaïe font donc suite au récit de la visite de Mérodach ². On a fait remarquer qu'elles correspondaient

¹ Is. xxxix.

² « Quia in fine cap. xxxix severo nuncio de Babylonico ad Judæorum prædam adventu populum compunxerat, nunc proposito felici atque expedito in patriam reditu eundem consolatur. » (Sanctius.)

aussi à la célèbre prophétie de Michée sur la captivité de Babylone; Isaïe, contemporain de Michée, devait connaître cette prophétie¹.

D'ailleurs Israël n'était-il pas préparé depuis de longs siècles aux événements qu'Isaïe commenterait devant les idolâtres de Juda? La déportation des Hébreux loin de leur pays eut, dès le temps de Moïse, le caractère d'une menace, répétée en plusieurs endroits du Pentateuque². Ce châtiment leur était réservé s'ils devenaient rebelles à Jéhovah. La menace était tempérée par une promesse de délivrance, le Seigneur s'étant hautement engagé à ne jamais abandonner pour toujours la race d'Abraham. Salomon s'en souvint au jour de la dédicace du temple : il sollicita de Dieu, dans le cas éventuel du bannissement, un heureux et prompt retour³. Après Salomon, l'infidélité du peuple alla toujours croissant, l'exécution d'une menace si longtemps méprisée devint inévitable. Les tribus du Nord, plus criminelles, en furent les premières victimes. Cependant, loin de comprendre ce sévère avertissement, Juda s'endurcissait de jour en jour; la tâche des prophètes se réduisit, pour ainsi dire, à déterminer le lieu de son exil. C'est ce que fit d'abord Michée au temps d'Isaïe. Nommer Babylone était même naturellement possible au fils d'Amos.

On ne peut imposer l'opinion que le deutero-Isaïe est une œuvre qui, par le fond, appartient à un

¹ Mich. iv, 10, 11.

² Lev. xxvi; Deut. xxviii.

³ III Reg. viii et ix.

autre temps que celui d'Isaïe. C'est cependant ce que fait la nouvelle école¹. Ses conceptions déistes ou panthéistes ne lui permettent pas d'admettre que Dieu avait donné au fils d'Amos, dans une vision, la connaissance de l'avenir, et que c'est en révélant des faits encore cachés aux hommes qu'Isaïe s'est montré prophète. Les événements futurs s'étaient déroulés sous les yeux du Voyant comme des faits accomplis, et Reuss a eu raison de dire que, pour l'auteur du livre, « Jérusalem et son temple étaient en ruines², et que le pays de Chanaan était devenu un désert³. » Faut-il s'étonner que, après cette vision, Isaïe ait parlé de « rebâtir les villes et leurs murs⁴ » ? Le culte public avait cessé au milieu de l'exil que Dieu rendait présent aux yeux du prophète; le jeûne et le sabbat étaient les seules manifestations religieuses permises alors aux captifs⁵. Il ne parle plus des Assyriens, mais des Chaldéens, et des Chaldéens déjà sur leur déclin, au moment même où le héros que Jéhovah a choisi pour délivrer Israël, Cyrus, a déjà commencé sa course victorieuse. Israël a désormais assez souffert; il a expié ses péchés et payé l'amende au double⁶. Jéhovah veut lui rendre sa grâce. Lui annoncer sa prochaine délivrance, sa brillante restauration : voilà ce dont

¹ Reuss, *les Prophètes*, t. II, p. 216; Kuenen, *op. cit.*, t. II, p. 139.

² Is. XLIV, 26 et seq.; LI, 3; LII, 9; LVIII, 12; LXI, 4.

³ Is. LXII, 4.

⁴ Is. XLII, 22; LII, 2 et seqq.

⁵ Is. LVI, 2; LVIII, 1 et seqq.

⁶ Is. XL, 2.

le Seigneur a chargé son prophète; c'est un message réjouissant qu'Isaïe communique ¹ à Juda, une perspective ravissante qu'il offre aux regards attristés.

Nous estimons qu'Isaïe a connu les ruines et les consolations futures d'Israël par voie de révélation. Cependant nous ferons remarquer aux rationalistes que le prophète, écrivant sous Manassès, après la prise de Samarie et la déportation des Israélites du Nord, pouvait même naturellement se rendre compte de la situation, qui serait un jour fatalement celle des captifs de Juda ². Il pouvait même, d'après les oracles de Moïse, annoncer la fin de la captivité et la délivrance : des exhortations, correspondant à un état de choses que le prophète jugeait inévitable n'étaient pas hors de propos.

Des indices nombreux montrent que les vingt-sept derniers chapitres qui, d'après Reuss lui-même, forment un tout indivisible, ont été écrits au temps de Manassès. Ces indices se trouvent semés au cours du deutero-Isaïe. Les actes d'idolâtrie que le prophète reproche au peuple n'ont pu avoir lieu qu'avant la captivité. Juda, par exemple, est accusé de violer la loi en habitant dans les tombeaux et en sacrifiant aux idoles sur les montagnes élevées ³. Mais en Chaldée il n'y avait aucun tombeau creusé

¹ Is. xli; lii, 7; lx.

² Les plus anciens prophètes avaient prédit l'exil. (Os. ii, 14-24; iii, 5, etc.; Amos, ix, 11, 15; Mich. ii, 12-13; iii, 12; vii, 11-20; Lev. xxvi, 31-45; Deut. xxix, 20-29.) « Etiam sine revelatione divina conjectare poterat dissolutum iri regnum judaicum. » (Knabenbauer, *Isaias*, t. II, p. 2.)

³ Is. lvii, 5-7.

dans les rochers où l'on pût habiter; le pays est une plaine. Le prophète ne connaît que le culte impie rendu aux faux dieux sous Manassès; en dehors de ses visions, il ne vit point en Chaldée. C'est ce qu'Ewald a compris : selon lui l'auteur du deutero-Isaïe ne résidait pas à Babylone, mais parmi les exilés, en Égypte¹.

Le prophète reproche au peuple, dont il reprend les fautes, de ne pas offrir d'holocaustes et de sacrifices²; que valaient de tels reproches si le temple n'était plus debout et si les Juifs étaient alors en exil? Isaïe voit les Gentils ramener avec honneur à Jérusalem les tribus dispersées, et il compare ces étrangers aux Israélites qui « apportent leur offrande au temple dans un vase pur³ ». Cette comparaison, exprimée au présent, ne se rapporte-t-elle pas visiblement au séjour de l'auteur en Palestine?

Le temple de Jérusalem subsistait au moment où Isaïe composait ses vingt-sept derniers chapitres. Nous lisons, en effet : « Encore un peu de temps, dit le prophète au Seigneur, les ennemis s'empareront de votre peuple, et nos adversaires détruiront votre sanctuaire. » Telle doit être, en effet, la traduction littérale du verset 18 du chapitre LXIII⁴.

¹ Ewald, *Propheten*, t. II, p. 403; *Geschichte de V. Israel*, t. IV, p. 22, 56, 66, 103.

² Is. XLIII, 22-24.

³ Is. LXVI, 20.

⁴ Il est à regretter que la Vulgate s'en soit éloignée. Le mot hébreu לְמִצֵּיִרִי doit être traduit par *encore un peu de temps*, et non par *quasi nihilum*. Tous les commentateurs sont ici d'accord.

L'abandon de la montagne sainte ne peut s'entendre que de l'abandon du temple par Juda, au moment où celui-ci se rendait aux montagnes et aux collines pour se livrer aux pratiques superstitieuses de l'adoration des faux dieux ¹. Nous lisons encore que la voix de Jéhovah retentit du fond du temple ² : celui-ci n'était donc pas encore détruit; Dieu alors se préparait seulement à le quitter, parce qu'il allait bientôt être envahi et profané.

En lisant la dernière partie des prophéties d'Isaïe, on remarque aussi que le prophète reproche au peuple, à diverses reprises, de mêler l'adoration de Jéhovah et celle des faux dieux, le culte légal et le culte idolâtrique ³. Il représente Israël voué aux pratiques païennes, s'y livrant sans honte et dans des proportions fort étendues. On sait, en effet, qu'avant l'exil, le peuple juif avait trop généralement adopté les pratiques des Gentils, et s'abandonnait avec passion au culte des faux dieux. Mais tout le monde sait aussi que cet entraînement à la superstition cessa pendant l'exil. On ne peut produire de preuves de l'existence du culte idolâtrique pendant la captivité ⁴.

¹ Is. LXV, 11.

² Is. LXVI, 6.

³ Is. XL, 18-20, 25; XLI, 21 et seqq.; XLII, 17; XLIV, 9-20; XLVI, 1, 2, 5-7.

⁴ Ewald a remarqué que les habitudes idolâtriques étaient en contradiction avec les habitudes des Juifs pendant la captivité, et il s'est vu contraint d'avouer que les passages contenus dans le chapitre LVI, 9-LVII, appartenaient à un prophète du temps de Manassés ou des règnes suivants.

Le luxe et la débauche ¹, les divisions, les querelles, les meurtres ², la tyrannie exercée par les grands et les forts contre les petits et les faibles, la révolte de ces derniers contre leurs chefs et leurs princes ³, sont des faits qui correspondent exactement à l'état moral du royaume de Juda avant l'exil. Se rapportent-ils également bien aux conditions historiques de la captivité? Nous ne le pensons pas. La nouvelle critique ne parviendra jamais à le démontrer.

Dans plusieurs des derniers chapitres d'Isaïe ⁴, le prophète déclare expressément que Jéhovah n'a pas encore exercé les dernières rigueurs contre son peuple, mais que le temps approche où les sévérités de la justice divine vont frapper Israël et le punir enfin de ses iniquités accumulées ⁵. Ne faut-il pas conclure de cette dernière observation que, au moment de la rédaction des vingt-sept derniers chapitres, Dieu n'avait pas encore permis à Nabuchodonosor de détruire Jérusalem, de ruiner son temple, en un mot d'exécuter les dernières justices?

Les détails que nous lisons dans le deutero-Isaïe sur l'adoration des idoles, sur l'immolation des enfants et sur le culte dans les vallées, au bord des torrents, ne peuvent s'appliquer qu'à la Palestine ⁶. Le

¹ Is. LII, 5; LVI, 10 et seqq.; LVII, 4-11.

² Is. LVIII, 4; LIX, 3 et seqq.

³ Is. LIX, 13 et seqq.

⁴ Notamment dans les chapitres XLII, 14 et LVII, 11.

⁵ Is. XLII, 14 et seqq.; XLIII, 8 et seqq., 28; XLVI, 1, 2, 13; XLVIII, 3 et seqq.; L, 1-3; LI, 4 et seqq.; LXIII, 18-19; LXV, 6, 7, 12, 13 et seqq.; LXVI, 4-5 et seqq., 15 et seqq.

⁶ Is. LVII, 4, 5, 6.

Voyant, en racontant sa vision qui le transportait en Babylonie, ne perd point de vue ce qu'il a sous les yeux, et son esprit y revient souvent. En maints endroits, il s'exprime comme pouvait seul le faire un habitant de la Terre sainte. « Il est certain, dit un rationaliste anglais, M. Cheyne, que les arbres énumérés au chapitre xli ne sont pas indigènes de la Babylonie, tandis que les arbres babyloniens ne sont pas nommés une seule fois ¹. »

Enfin le prophète nous indique clairement qu'il est loin des rives de l'Euphrate, quand il dit, en s'adressant aux captifs : « Retirez-vous, sortez de là, מי-סם, *mi-sam* ². » S'il avait été sur les lieux, il aurait dit : « Sortez d'ici ³. » Aurait-il dit aussi, en reprochant à Jérusalem d'être allée vers Assur avec de l'huile et des parfums : « Et qui donc t'inspire cette crainte si vive que tu me sois infidèle pour lui plaire ⁴ ? » Isaïe, toujours prêt à condamner les alliances étrangères, reproche à Juda de s'abaisser devant le roi de Babylone, de se donner une peine inutile pour gagner ses faveurs. Ce reproche a-t-il pu être formulé en Chaldée ? Que signifieraient ces paroles si on les suppose écrites pendant l'exil :

Tu cours vers le roi avec de l'huile,
Tu emportes toutes sortes d'onguents ;

¹ Cheyne, *the Prophecies of Isaiah*, t. II, p. 225.

² Is. lII, 11.

³ Is. lII, 5, emploie le mot *ici* הנה, *pôh*, pour désigner la demeure de Dieu, le temple. (V. Knabenbauer, *op. cit.*; Vigouroux, *les Livres saints et la critique ration.*, t. IV, p. 268.)

⁴ Is. LVII, 11.

Tu envoies au loin tes messagers,
 Tu les fais descendre jusqu'au schéol;
 Tu te fatigues par la longueur du chemin¹?

Dans le même passage, Isaïe explique la Providence incomprise, qui retirait les justes de ce monde pour les conduire au séjour du repos et les soustraire aux fléaux imminents de sa justice². Ce trait eût été un contresens, si la délivrance, comme le soutient la nouvelle critique, eût été proche, et si l'aurore des beaux jours eût déjà lui pour Israël.

Donc l'auteur du deutero-Isaïe vivait dans la Palestine, dont il constate les habitudes, les égarements et aussi les malheurs. La Palestine venait d'être envahie par les armées de Sennachérib, qui en avait désolé presque toutes les villes. Isaïe, ravi en esprit, était transporté au milieu des captifs; mais il n'avait pas quitté ses frères de Juda, dont il prévoyait à la fois la déportation et la restauration.

Au fond, la critique négative l'a même avoué, les objections ne reposent que sur un seul préjugé :

¹ IS. LVII, 9-10. Reuss et quelques-uns avec lui veulent voir dans ce roi le dieu suprême des Sémites (c'est Moloch, suivant saint Jérôme). Ces messages rappelleraient les caravanes de pèlerins chargés des offrandes de ceux qui restent à la maison. Ces chemins longs et fatigants seraient des pèlerinages aux sanctuaires éloignés. Une telle interprétation semble fantaisiste. Quand même après tout on appliquerait ces textes à des actes idolâtriques, ils sont sans application possible aux Juifs de Babylone. De Wette l'avoue et dit que le verset 9 semble se rapporter au temps d'Isaïe (*Introduct.* à l'A. T., p. 263). Ewald, « après un examen sérieux, » déclare résolument que tout ce morceau dirigé contre l'idolâtrie appartient à un ancien prophète, et qu'il rappelle les temps de Manassès (*Die Propheten*, t. II, p. 460).

² IS. LVII, 1-5.

l'impossibilité de la prophétie. Les victoires de Cyrus, la chute de Babylone, sont annoncées plus de cent cinquante ans à l'avance : cela suffit pour que l'on nie, sans preuves sérieuses, l'authenticité des chapitres où se trouvent ces prophéties. Si l'on reconnaissait qu'Isaïe a nommé Cyrus un siècle et demi avant les victoires de ce conquérant, il faudrait admettre le surnaturel, le miracle, la révélation ; et c'est là justement ce que l'on ne veut pas.

Nous venons de toucher un point délicat de la question qui nous occupe, et d'introduire l'objection opposée le plus souvent à l'authenticité de la deuxième partie d'Isaïe. Cyrus a-t-il été réellement désigné par son nom propre cent dix ans avant sa naissance ?

Cette question a longuement été étudiée par les catholiques comme par les protestants. Les protestants l'ont résolue en affirmant que les prophéties qui appellent Cyrus par son nom datent du temps où ce prince commençait à paraître sur la scène de l'histoire. La renommée de ses conquêtes était parvenue jusqu'aux captifs de la Chaldée ; rien d'étonnant, disent-ils, à ce que le prophète, qui aurait été lui-même un des captifs, ait désigné par son nom leur futur libérateur.

Quelques catholiques, reconnaissant avec toute la tradition l'authenticité de la deuxième partie d'Isaïe, croient cependant que le nom de Cyrus est une glose, une note marginale, introduite plus tard dans le texte lui-même¹. L'Église n'a pas condamné cette

¹ Hanneberg embrasse cette opinion sans hésiter : « Il peut paraître étrange, dit-il, que Cyrus soit nommé de son nom ; mais il

opinion ; mais elle ne nous semble pas suffisamment justifiée ¹.

Nous n'avons aucun goût pour la méthode mo-

en est ici comme de la prophétie annonçant la venue de Josias (III Reg. xiii, 2) : le nom peut avoir été ajouté plus tard, après l'accomplissement du fait, comme une glose. » (*Op. cit.*, I^{re} p., c. iii.)

¹ Nous n'hésitons pas à attribuer à Isaïe lui-même le mot de Cyrus. Voici quelques explications données par les commentateurs. Ce mot ne signifierait pas autre chose que *rex*, roi. Cyrus, כּוּרֶשׁ, *koresch*, est composé de deux mots persans, *khor* et *schid*, qui signifient le premier *sol*, le soleil, et le second *splendor*, d'où le mot *khorschid*, *solis splendor*, en sanscrit *souryâ*, le soleil (v. Jahn, Is. xlv, 28; xlv, 1). A ces deux mots réunis on joignait ordinairement le mot *næ*, ou *naï*, *habitatïo*, demeure; et l'on avait ainsi le mot *khorschidnaï*, demeure de la splendeur du soleil, termes sous lesquels on a pu désigner à une époque les rois de Perse. Les Hébreux ont simplifié le mot et ont pu désigner les rois de Perse sous le nom de *khoresch*, qui est devenu plus tard le nom même de Cyrus. Cependant cette étymologie n'est pas certaine; le nom du soleil en persan est *char*, en zend *kare*, tandis que sur les monuments Cyrus est appelé *kuru* ou *khuru*, et que *koresch* est la forme hébraïsée de *kuru*. Hengstenberg (*Christol.* t. II, p. 212); Hævernîck, (*Einl.*, t. II, p. 163-168), font de *koresch* un nom honorifique que le conquérant de Babylone aurait pris en se fondant sur les prédictions d'Isaïe. Herzog ne veut pas que Cyrus soit un nom honorifique (Herzog, *Real Encycl.*, t. III, p. 228), signifiant *soleil*. Strabon en rattache l'origine à la rivière du même nom. Hérodote (i, 113, 114) affirme que Cyrus porta un autre nom, tant qu'il demeura dans la maison de son père adoptif. Le verset 1 du chapitre xlv, en donnant à Cyrus, dans le second membre du parallélisme, le nom de Messie, *oint*, *roi*, ne nous invite-t-il pas à voir dans le mot *koresch* un titre honorifique? Le parallèle du mot *messiah* doit être aussi un nom de qualité. Le merveilleux du passage des prophéties où Cyrus est désigné ne repose donc point sur le nom même de Cyrus, mais sur la prédiction du retour des captifs de Babylone; Dieu, pour se manifester à Cyrus et aux Gentils, a pu user de cette sorte de prophétie qui devait, au témoignage de Josèphe, décider Cyrus à signer l'édit de délivrance. (Joseph. A. J., XI, 1, 2; cf. Esdr. i, 2.)

derne, qui tend à introduire des faits naturels dans l'explication d'un détail faisant partie d'un ensemble de faits miraculeux. Cependant, si Dieu les y a introduits lui-même, il n'est pas permis de les éliminer. C'est sous le bénéfice de cette observation que nous nous croyons obligé à exposer les considérations suivantes.

Nous avons dit que, même naturellement, Isaïe pouvait prévoir deux choses : la captivité de Juda et la gloire future de Babylone. Pouvait-il aussi naturellement prévoir la chute de Babylone et l'avènement de la puissance des Mèdes sur tout l'Orient ? Qu'étaient les Mèdes au moment où Isaïe écrivait les dernières prophéties de son livre, c'est-à-dire vers l'an 700 ? Si nous étudions les faits positifs de l'histoire aussi bien que les légendes recueillies par Hérodote, nous constatons qu'en ce moment on pouvait augurer que les Mèdes joueraient un jour le plus grand rôle en Orient.

Après avoir longtemps vécu dans un état de morcellement, avec une organisation fédérative, les tribus mèdes s'étaient alors unies, devant le danger sérieux que la puissance croissante de Ninive, sous Téglath-phalasar II et Sargon, faisaient courir à la nation. Déjocès¹ fut proclamé roi des Mèdes (710).

¹ Maspero (*Manuel*, 4^e édit., p. 496) soutient que Déjocès n'est « qu'une fiction poétique agréable à la vanité des peuples aryens ». Il est impossible d'admettre cette opinion. Le nom de Déjocès se rencontre dans les monuments assyriens sous la forme de *Dagaukkau*. Les récits sont embellis, mais le fond est vrai. (V. Rawlinson, *Herodotus*, t. I, p. 321, 328; Spiegel, *Eranische Alterthumskunde*, t. II, p. 250; Delattre, *le Peuple et l'Empire des Mèdes*, p. 129; Lenormant, V. 421.)

Ce fut un redoutable adversaire de Ninive, et son deuxième successeur, Cyaxare, devait anéantir sa puissance. Les monuments cunéiformes, ne racontant que les victoires des rois de Ninive, on ignorera toujours les échecs que les Mèdes firent subir à l'Assyrie. Mais même lorsqu'ils enregistrent leurs succès, ils parlent de « ces puissants Mèdes qui habitent du côté du soleil levant », dans des termes qui prouvent que ces derniers surent défendre avec courage et succès leur indépendance nationale. Devant le danger, les Mèdes resserrèrent plus étroitement les liens de solidarité et de commune origine qui rapprochaient leurs tribus. Aussi la domination assyrienne en Médie fut toujours mal affermie. Sargon paraît être le seul roi de Ninive qui ait remporté quelque avantage sur les Mèdes : nous savons, par la Bible et les monuments, qu'il saccaqua la Médie, en déporta les habitants, tandis qu'il les remplaçait par des familles arrachées à la Syrie et à la Palestine. Mais dès les premières années de Phraorte, fils et successeur de Déjocès, il ne restait plus en Médie aucun colon assyrien¹.

Le désastre de Sennachérib sous les murs de Jérusalem, la terreur superstitieuse qui frappa les Assyriens, les révolutions intérieures qui secouaient le royaume de Ninive et se terminèrent par l'assassinat de Sennachérib, étaient connus d'Isaïe. Il pouvait prévoir que les Mèdes se vengeraient de Ninive, et qu'après avoir vaincu les Sémites de l'Assyrie ils ne

¹ Lenormant, t. V, p. 424.

ménageraient pas ceux de Babylone, dont la puissance se révélait déjà. Mégasthène, dans son *Histoire de l'Inde*, nous apprend qu'au temps de Nabuchodonosor la domination des Perses sur l'Assyrie était d'une telle probabilité que ce prince, dans une sorte de prophétie qu'il prononça à ses derniers moments, dit expressément : « Le mulet persan viendra, aidé du Mède, qui était jadis la gloire de l'Assyrie, et réduira Babylone en servitude ¹. »

En présence de tant de témoignages écrasants, les rationalistes se retranchent derrière de véritables arguties : « Si, dit Kuenen, Isaïe avait pu vivre en esprit dans un avenir aussi lointain, et le connaître jusque dans ses moindres particularités, ce serait là un fait unique dans l'histoire ². » A quoi M. Stier répond : « Plus d'un phénomène dans l'histoire ne s'est présenté qu'une fois ³. » M. Kuenen est plus sérieux quand il avoue que les prophètes ont quelquefois dépeint l'avenir comme s'il leur avait été présent ⁴.

« Un indice de la contemporanéité du deutero-Isaïe avec les exilés, disent les rationalistes, c'est que l'auteur, très bien renseigné sur l'histoire des

¹ Euseb. *Præp. evangel.*, ix, 41. — V. Lenormant, t. V, p. 477.

² Kuenen, *op. cit.*, t. II, p. 132. « S'il fallait admettre l'authenticité, dit-il ailleurs, n'aurait-on pas à se demander avec quelque dépit pourquoi Dieu, qui d'habitude nous cache l'avenir sous un voile impénétrable, aurait ici soulevé ce voile pour un instant ? La foi d'Israël, nous dit-on, devait être soutenue par de semblables moyens ; mais où est la preuve que le moyen ait été réellement efficace ? » (P. 180.)

³ V. Drechsler, *Jesaja*, t. III, p. 393.

⁴ Kuenen, *op. cit.*, t. II, p. 10 et 46.

derniers temps de la captivité, tombe dans de grossières erreurs dès qu'il franchit cette époque, pour décrire un avenir plus éloigné. L'histoire donne alors à ses prophéties un cruel démenti. Les temps qui suivirent le retour de la Chaldée furent loin de ressembler à ceux qu'avaient dépeints le prophète : les Juifs ne reconstruisirent Jérusalem et son temple qu'au milieu des persécutions, et ils attendent encore la réunion des Gentils au peuple d'Israël. Or si Isaïe était réellement le prophète inspiré qui a écrit les derniers chapitres de son livre, il eût aussi clairement et aussi exactement décrit les temps de Zorobabel que ceux de Cyrus¹. »

Nous aurons occasion de montrer, en parlant des prophéties de Daniel, ce qu'il y a d'inexact dans le fait allégué et d'illégitime dans les conclusions qu'on en veut tirer. Nous n'avons pas non plus à expliquer ici le mystère des révélations de Dieu, ni à rechercher pourquoi il éclaire vivement un point de l'histoire et laisse un autre point dans l'ombre. D'ailleurs les glorieuses restaurations prédites par Isaïe se sont réalisées et se réalisent tous les jours dans l'Église du Christ.

Concluons. On ne peut opposer aucune preuve sérieuse à l'authenticité des vingt-sept derniers chapitres d'Isaïe. « Toutefois, dit le P. Corluy, quand même ces chapitres ne seraient pas du fils d'Amos, mais de quelque « grand inconnu » contemporain du retour de Babylone, il n'en serait pas moins vrai

¹ Blanc-Milsand, *De tempore XXVII sept. cap. ult.*, p. 42.

que, dans ces pages sacrées, la vie, la passion et la mort violente du Messie sont prédites plusieurs siècles avant l'événement, et que, par conséquent, le doigt de Dieu est là ¹. » Au point de vue messianique, il importe peu, en effet, que ces prophéties, qui embrassent tant de siècles futurs, soient d'Isaïe ou d'un contemporain de l'exil.

M. Renan a écrit quelque part qu'il avait « changé de foi religieuse parce qu'il avait trouvé que les explications messianiques des psaumes sont cherchées, et que Gesenius, dans son commentaire sur Isaïe, a raison sur presque tous les points contre les orthodoxes ²... Or, ajoute-t-il, il n'est plus possible de soutenir que la seconde partie d'Isaïe soit d'Isaïe. On n'est pas catholique si l'on s'écarte sur un seul de ces points de la thèse traditionnelle. Que devient ce miracle si fort admiré de Bossuet : « Cyrus « nommé deux cents ans avant sa naissance ? » De la part de l'Église catholique, avouer ces choses serait avouer qu'elle s'est trompée; si elle s'est trompée en cela, elle a pu se tromper en autre chose; elle n'est plus divinement inspirée ³. »

M. Renan ne pouvait être de bonne foi en écrivant

¹ P. Corluy, *la Science catholique*, mars 1889. « Quand nous accorderions, dit Ilanneberg, que la partie contestée a été écrite en exil, resterait encore l'oracle si souvent répété de la grande Église, embrassant tous les peuples. Cette prédiction ne s'est-elle pas réalisée ? Était-il probable que ce petit peuple juif, si insignifiant dans sa prospérité, anéanti, pour ainsi dire, par l'exil, serait le foyer d'une puissance spirituelle qui dominerait le monde entier ? » (*Hist. de la révélation biblique*, t. I, V^e part., c. III, 32.)

² *Souvenirs de jeunesse*, p. 322.

³ *Idem*, p. 293 et 302.

ces lignes si, comme il s'en vante, il a approfondi la théologie. Où a-t-il lu que l'authenticité du deutero-Isaïe était un dogme de foi, que l'on ne pouvait nier sans cesser d'être catholique? L'Église, en déclarant la Vulgate authentique¹, n'a point attribué au mot *authenticité* le sens que les critiques modernes lui donnent, et qui impliquerait l'exactitude de toutes les attributions d'auteur et d'origine, de temps et de lieu, de forme et de fond, dans les livres du canon. L'Église a simplement voulu dire qu'elle regarde la Vulgate comme le texte latin officiel, et empêcher que personne ne lui en substituât un autre que l'on croirait meilleur². Le décret du concile de Trente se borne à mettre la Vulgate au-dessus de toutes les éditions latines connues de son temps, et à l'adopter pour son usage à cause de la sûreté de sa doctrine.

Comme nous le faisons observer dans notre dernier volume, au sujet des six derniers chapitres de Zacharie, l'attribution à ce prophète des derniers chapitres de son livre n'est nullement un dogme; c'est ce qu'ont dit plusieurs auteurs catholiques. Nous disons la même chose de la deuxième partie d'Isaïe. Il n'est pas de foi que le fils d'Amos en soit l'auteur. Nulle part, ni Isaïe ni Zacharie ne se disent auteurs des derniers chapitres de leurs livres. On pourrait donc, sans encourir aucun reproche d'hété-

¹ « Pro authentica habeatur. »

² V. Didiot, *Logique surnaturelle subjective*, théorème xxii. Le décret du concile de Trente propose l'authenticité des livres saints comme une doctrine sûre, *doctrina tuta*.

rodoxie, soutenir la thèse que nous avons combattue. Mais les preuves manquent à cette thèse, et nous restons fidèles à la tradition universelle, qui regarde Isaïe comme l'auteur unique du livre entier qui porte son nom.

CHAPITRE V

LE FILS DE LA VIERGE

Il est dans la nature de la prophétie, surtout quand elle a pour objet des événements éloignés, de demeurer, à beaucoup d'égards, obscure aux contemporains. Souvent même elle affecte une forme énigmatique. Ce n'est qu'après l'événement qu'on en comprend tout le sens et la portée. Dieu voit l'avenir aussi nettement que le présent ; mais comme s'il était jaloux d'un attribut qui n'appartient qu'à lui, il ne découvre ordinairement que peu à peu, et sous des images plus ou moins vagues, les secrets de l'avenir. Ces images, ces figures, empruntées souvent aux faits, aux choses, aux hommes contemporains de la prophétie, s'offrent sous l'aspect de métaphores et d'allégories, qui, ainsi qu'on le dit des comparaisons, pèchent toujours par quelque côté. Il faut accepter l'économie des prophéties telle que Dieu l'a faite, et ne point en rêver une autre. On entrevoit la raison de cette obscurité providentielle : elle permet à l'homme de travailler à l'accomplissement de la prophétie sans le vouloir, et

même sans y penser. L'intervention de Dieu apparaîtrait plus manifeste.

Cette observation était opportune au moment où nous allons exposer une des prophéties d'Isaïe les plus enveloppées, et sur laquelle les commentateurs ont le plus discuté.

Les prophéties de la Bible n'ont rien de fortuit. Elles entrent dans le cours providentiel des événements, et bien que se rapportant à l'avenir, elles ont dans le présent leur occasion et leur point de départ. L'occasion de la prophétie du *Fils de la Vierge* fut l'inquiétude et l'effroi du royaume de Juda menacé par ses voisins ligués contre lui. Le point de départ fut le désir d'Isaïe de soutenir et de ranimer, chez le peuple de Dieu, sa confiance chancelante en Jéhovah.

Reportons-nous au moment du règne d'Achaz, où, le sort du royaume étant en cause, Isaïe dissuade le roi de recourir à Assur, et le supplie de ne compter que sur l'aide de Dieu. Déjà une première fois les rois de Damas et de Samarie s'étaient alliés contre Juda, et ils l'avaient vaincu. Des Juifs en grand nombre avaient été conduits en exil; les meilleurs soldats avaient été pris et emmenés¹. On ne s'était pas encore remis, à Jérusalem, de ces pertes et de la frayeur d'une première invasion, quand Damas et Samarie, se liguant de nouveau, réunirent leurs troupes pour marcher contre Jérusalem : ils avaient l'intention de détrôner Achaz et

¹ IV Reg. xv, 37; II Paral. xxviii, 5 et seqq.

d'établir à sa place, roi de Juda, un prince nommé Tabaël, le fils même du roi de Damas¹.

A l'approche des armées ennemies, Achaz se trouble. Il ne voit d'autre moyen de salut que d'appeler à son secours les Assyriens². Isaïe tente inutilement de lui rendre courage, de le dissuader d'un dessein injurieux à Jéhovah et dangereux pour son peuple. Le prophète déclare que les deux princes devant lesquels tremble Achaz ne réussiront pas dans leur entreprise. C'est en vain qu'ils veulent s'emparer de Jérusalem pour élever sur le trône de David un vassal idolâtre : Dieu fera échouer leur projet. Isaïe compare dédaigneusement les deux rois à deux tisons fumants et impuissants : c'est l'Assyrie qui est à craindre. Pourquoi l'appeler? Jéhovah veut être le seul défenseur, le seul protecteur de Juda.

« Sors, dit Dieu à son prophète, va, toi et ton fils Jashoub³, à la rencontre d'Achaz ; dirige-toi

¹ *Les Prophètes*, II^e partie, l. I, c. x. D'autres pensent que Tabaël était Rézin lui-même, roi de Damas.

² II Paral. xxviii, 16; IV Reg. xvi, 7.

³ Ce fils premier-né du prophète s'appelait שָׂאֵר־יָשׁוּב, Séar-Jashoub, *Le-reste-reviendra*. Il était un gage de miséricorde. Déjà, à la suite des revers d'Israël et de Juda, divers groupes d'Israélites avaient été conduits en exil, et les prophètes n'avaient point dissimulé que le peuple, en tout ou en partie, pourrait être puni du même châtement. Le nom Séar-Jashoub, donné au fils d'Isaïe, signifiait que Dieu ramènerait un jour une partie des exilés, ce petit reste destiné à devenir la souche d'un nouveau peuple converti. Les prophètes mêlent toujours à la prédiction du châtement celle des miséricordes. La prophétie des châtements est contenue dans les paroles d'Isaïe; celle des pardons apparaît dans la circonstance de la présence du fils d'Isaïe *Le-reste-reviendra*.

vers l'extrémité de l'aqueduc du réservoir supérieur, à la chaussée du Foulon¹, et dis-lui :

Demeurez tranquille.

N'ayez pas peur, que le cœur ne vous faille point

Devant ces deux tisons fumants...

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :

Cela ne réussira pas, cela ne sera pas.

Achaz demeure incrédule aux paroles d'Isaïe. C'est alors que l'homme de Dieu, en présence de la cour, déclare au roi obstiné que Jéhovah lui-même est prêt à confirmer par un miracle les avis de son prophète : « Demandez, dit-il, un signe à Jéhovah, votre Dieu ; demandez-le à la terre, demandez-le au ciel. » Mais Achaz, enveloppant son incrédulité de l'apparence du respect pour la loi de Moïse qui défendait de tenter Dieu, déclina l'invitation en ces termes : « Je ne demanderai rien et je ne tenterai point l'Éternel. » Achaz avait pris dès longtemps son parti : il appellerait Téglath-phalasar. Isaïe s'indigne. Pourquoi cette insulte adressée à Dieu par un monarque déjà odieux aux hommes ? Eh bien ! le Seigneur n'en donnera pas moins un signe à son peuple. Le prodige qu'Isaïe va prédire n'a pas pour but de rassurer un roi incrédule, mais

¹ C'était le réservoir de l'eau nécessaire aux habitants pendant le siège imminent de Jérusalem. Il est probable qu'Achaz, dans la prévision du siège, s'était rendu à cet endroit, situé en dehors de la ville, pour aviser au moyen de conduire les eaux dans l'enceinte des murs et d'en enlever l'usage à l'ennemi (cf. Is. xxii, 9-11). C'est à cet endroit que le rabsacès vint insulter les habitants de Jérusalem.

les fidèles d'Israël, dans le présent comme dans l'avenir. La Providence allait, pour la suite des siècles, donner aux chrétiens, dans une prophétie éclatante de la venue du Messie près de huit siècles avant l'événement, l'une des preuves les plus manifestes de l'origine divine de la religion¹. Le prophète parla ainsi :

« Écoutez, maison de David ! Est-ce donc peu pour vous de fatiguer les hommes ? Faut-il aussi que vous irritiez mon Dieu ? Le Seigneur vous donnera quand même un signe. Voyez : la Vierge est enceinte ; elle mettra au monde un fils, et elle l'appellera Emmanuel, Dieu avec nous. Il mangera du lait et du miel, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien. Avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, le pays des deux rois qui vous font peur sera dévasté. »

L'ennemi se préparait à assiéger Jérusalem ; la ville allait être prise ; la frayeur s'emparait de tous les cœurs. Le Voyant déclare que non seulement

¹ « Quand on dit, remarque Bossuet, que la virginité de la sainte Vierge est donnée en signe prophétique aux Juifs, on voit bien que l'intention n'est pas de dire que ce doit être une preuve dans le moment, que tous les Juifs fussent obligés de reconnaître d'abord. Le dessein d'Isaïe est de marquer en général, par la propriété du terme dont il se sert, qu'un des caractères du Messie, c'est d'être fils d'une vierge : ce qui est particulier à Jésus-Christ. Les preuves indicatives de la venue du Messie devaient être distribuées de manière qu'elles fussent connues chacune en leur temps. Celle-ci a été révélée quand et à qui il a fallu : la sainte Vierge l'a sue d'abord, puis saint Joseph et saint Matthieu ; et maintenant, après la prédication de l'Évangile, Jésus demeure le seul honoré de ce titre de fils d'une vierge. C'est donc ainsi que la virginité de Marie, en tant qu'elle a été prêchée et reconnue par tout l'univers, est un signe qui ne doit laisser aucun doute du Christ. » (*Proph. sur l'enfantement de la Vierge*, 1^{re} lettre.)

Jérusalem ne sera pas prise, mais qu'avant trois ans les armées de Rézin et de Phacée, à ce moment victorieuses, seront détruites, le trône des deux rois renversé et leur pays dévasté. C'est là ce que signifient les dernières paroles de la prophétie; nous le montrerons plus loin.

Isaïe, comme les autres prophètes, voit le principe de toutes les préservations, de toutes les bénédictions passées, présentes et futures, dans le salut par le Messie. Toutes les faveurs accordées par Dieu à Israël se rapportent à la réalisation des promesses de l'alliance. Voilà comment Isaïe est amené à parler, d'abord et avant tout, du Messie et en particulier de sa naissance, bien que lointaine encore.

Achaz, en refusant de demander au Seigneur un prodige dont Isaïe lui offrait le choix, montrait son incrédulité; en recourant à Assur au lieu d'invoquer Jéhovah, il commettait devant toute la nation un acte dont les prophètes signalèrent toujours l'impiété et les désastreuses conséquences : c'était une sorte d'apostasie. Voilà ce qu'indiquent les dures paroles d'Isaïe au roi : « Est-ce donc peu pour vous de fatiguer les hommes? Faut-il donc qu'aujourd'hui vous irritiez mon Dieu? » Malgré votre crime, ajoute Isaïe, Dieu sauvera son peuple. Malgré un roi apostat, לֵכֶן, *leken*, *attamen*, Jéhovah maintiendra les promesses faites à la maison de David. Ce n'est pas à Achaz, c'est au peuple scandalisé que le prophète va donner un signe : *Dominus vobis dabit signum*. Il rejette le roi incrédule et ceux qui lui ressemblent, pour s'adresser à la portion choisie du peuple fidèle

à l'alliance. C'est aux croyants que Dieu va annoncer la naissance miraculeuse de son Christ. Cette prédiction, au moment où la royauté apostasie, est comme une prise de possession par le roi-Messie de la direction suprême d'Israël trahi par son chef.

Des commentateurs autorisés pensent qu'Isaïe avait eu de célestes visions. Dieu lui avait montré la Vierge-mère et le prodige de son enfantement. Sous l'empire de cette vision, il fait à Israël cette solennelle déclaration :

« Voyez : la Vierge est enceinte, elle enfantera un fils; elle le nommera Emmanuel (Dieu est avec nous). »

Tel est le miracle annoncé par Isaïe à l'occasion de l'apostasie morale d'Achaz. C'est non seulement la prophétie de la délivrance des Juifs dans le danger présent, mais du salut du monde jusque dans l'avenir le plus lointain. Le prophète semble dire ici : Que votre confiance au Messie, chancelante à ce moment où votre roi trahit sa foi, s'affermisse et se relève; car je vois une vierge mystérieuse enceinte d'un fils qui est dès maintenant et sera à jamais un gage et une garantie de salut.

Le mot « voyez », *ראה*, donne à l'hypothèse d'une vision une vraisemblance indiscutable. Isaïe associe ceux qui l'entendent à la vision que Dieu a placée sous son regard. Il n'exprimait point une conjecture : il révélait le fait qu'il avait eu sous les yeux¹.

Le mot *alma* désigne une vierge dans toute son

¹Le prophète emploie une autre fois ce mot *voyez* en parlant du Messie : « Ego qui loquebar, ecce adsum. » (Is. LII, 6.)

intégrité¹. Il y a six endroits dans la Bible où ce

¹ Le mot hébreu *alma* dériverait, d'après les anciens exégètes, de עֹלַם, *olam*, cacher. Une vierge est appelée *cachée*, parce que, suivant les mœurs orientales, elle est reléguée, consignée dans une retraite absolue. C'est l'opinion de saint Jérôme : « Alma non solum puella et virgo, sed virgo abscondita dicitur et secreta, quæ nunquam virorum patuerit aspectibus, sed magna parentum diligentia custodita sit. » Dans la langue phénicienne, observe encore saint Jérôme, le mot *alma* a pour signification propre : vierge, ou encore *accrevit, pubes factus est*. Les modernes veulent que *alma* dérive de l'inusité עֹלַם, *pubes et coëundi cupidus* : sens qui a le mot équivalent en arabe. *Alma* désigne essentiellement une vierge, une enfant encore dans sa croissance, élevée loin des yeux, dans le sanctuaire de la famille. Ce mot semble contenir deux idées : celle du jeune âge et celle de l'aptitude au mariage. Or, dit le P. Corluy, « Talis puella, modo sit honesta, virgo est integra, vel certe pro tali habetur. Quum autem Isaias sine gratuita injuria nequeat dici locutus fuisse de puella corrupta, tenendum est eum locutum fuisse de puella virgine integra. » (*Spicilegium, De Virgine paritura.*) Suivant ce même auteur, le mot בתולה, *bethula*, aurait été plus clair. « Les arguments philologiques que l'on apporte de part et d'autre, dit M. Le Hir, ne peuvent pas à eux seuls trancher la question. » C'est la suite du discours qui donne au mot *alma* son sens naturel de vierge. Calvin parle comme il suit du mot *alma* dans son contexte : « Accordons aux Juifs, dit-il, que *alma* signifie jeune fille et se rapporte surtout à l'âge, comme ils le veulent, bien que l'Écriture en use ordinairement en parlant d'une vierge, le texte réfute de lui-même leurs calomnies. Car qu'est-ce que le prophète eût dit de merveilleux s'il eût parlé d'une jeune fille devenue mère par le mariage ? Certes, c'eût été une chose ridicule de mettre cela en avant comme un signe ou miracle. Posons le cas qu'il soit parlé d'une femme qui devait concevoir un fils à la manière ordinaire : tous voient que ce serait une chose froide et sans propos, que le prophète, parlant aux Juifs d'une chose nouvelle et merveilleuse, ajoutât qu'une jeune fille concevrait. Il est donc évident qu'il parle d'une vierge qui devait concevoir par la grâce du Saint-Esprit, et non point selon le commun ordre de nature. Et c'est ce mystère que saint Paul exalte si hautement quand il dit : « C'est quelque chose de grand que ce mystère d'amour qui s'est fait voir dans la chair, qui a été justifié « par l'Esprit, manifesté aux anges, prêché aux nations, cru dans « le monde, reçu dans la gloire. » (*Commentaires sur Isaïe.*)

mot se trouve, et dans aucun d'eux il ne désigne une femme mariée¹.

Ajoutons l'observation suivante de Vitringa. Le père n'apparaît nulle part; c'est la mère qui impose le nom d'Emmanuel : קְרִיאתָה, « elle l'appelle. » En appuyant sur cette circonstance, le prophète a voulu nous suggérer la pensée que le fils de cette femme, n'ayant point de père selon la chair, c'était le droit de la mère de lui donner son nom².

Quant à ce nom d'Emmanuel, *Dieu est avec nous*, il désigne manifestement un Christ à la fois Dieu et

¹ Gen. xxiv, 43; Ex. ii, 8; Ps. lxxvii, 26; Cant. i, 3 (hebr.); vi, 8. Quant aux Proverbes, xxx, 19, le texte, d'après Hengstenberg, n'indique en aucune manière une femme mariée, et on a donné au mot דֶּרֶךְ, *derek*, *via*, un sens qu'il n'a pas. Dans le texte cité il indique un phénomène : ce qu'il y a de singulier dans l'aigle et dans le serpent, ce qu'il y a de mystérieux dans les pensées d'une vierge. Quand même on prendrait le mot *derek* dans un sens matériel, pour signifier *commercium carnale viri cum femina*, il n'enlèverait pas au mot *alma* son sens de vierge, et le verset des Proverbes se rendrait bien ainsi : « Non cognosco viam ad virginem intactam. » (P. Corluy, *loc. cit.*) Plusieurs commentateurs catholiques prennent le mot *derek* dans son sens matériel et expliquent ainsi le passage des Proverbes : « De même qu'une fois qu'un aigle, un serpent, un navire, sont passés, on ne peut reconnaître l'endroit de leur passage; de même une vierge ne peut avoir des signes certains et indubitables de sa virginité. » — « Nequit certo semper discerni num ea quæ habeatur et appareat virgo, sit vera virgo illibata. » (Knabenbauer.) La suite des Proverbes confirme ce sens en ajoutant : « On ne peut reconnaître si une femme qui a commis l'adultère en secret est réellement coupable de ce crime. » Cette distinction entre la vierge et la femme adultère favorise l'interprétation orthodoxe du mot *alma*.

² La forme féminine קְרִיאתָה, *karath*, doit être retenue, bien que les versions ne s'accordent pas sur ce mot. Les unes traduisent par *et vocabis*, les autres par *et vocabitur*, enfin l'arabe par *et vocabunt*. Le contexte rend la forme féminine certaine.

homme. C'est un point sur lequel les commentateurs chrétiens insistent beaucoup. On peut avec raison et on doit, dans l'Emmanuel, reconnaître, avec saint Matthieu, le Verbe qui s'est incarné dans le sein de Marie. « Son nom est Emmanuel (Dieu avec nous), parce que, dit un commentateur, le Fils unique de Dieu a revêtu notre chair, et s'est conjoint avec nous en prenant une même nature. »

Isaïe attache manifestement au nom d'Emmanuel l'idée d'un libérateur, qui réunira en lui la nature divine et la nature humaine. Le Christ sera à la fois Dieu et homme, homme en tant que né d'une vierge, Dieu, parce qu'il sera revêtu des attributs de la divinité, comme l'attestent les qualificatifs *admirabilis consiliarius*, *Deus fortis*, *pater futuri sæculi*, attribués au même enfant. Il est impossible, étant donné ce double caractère du libérateur, de songer à un autre enfant qu'à Jésus, fils de Marie; et saint Matthieu a, en effet, appliqué directement au Christ les paroles d'Isaïe.

Jamais aucun autre homme que Jésus n'a revêtu les caractères d'un Dieu-homme. Jamais homme n'a affirmé unir en lui les qualités de l'Emmanuel, c'est-à-dire la nature divine à la nature humaine.

L'histoire ne nous montre réalisé qu'une seule fois et en Jésus le prodige, *signum*, annoncé devant Achaz par le prophète. Achaz avait été mis en demeure de demander un prodige soit dans l'ordre supérieur et céleste, *ex alto superne*, suivant l'hébreu; soit dans l'ordre inférieur et terrestre, *ex*

profundo. L'apparition de l'Emmanuel, Jésus-Christ, réunit les deux qualités, puisqu'en sa personne l'ordre divin et l'ordre humain se rencontrent et s'unissent pour former l'Homme-Dieu, l'Homme second, suivant l'appellation de l'Apôtre, l'Homme céleste, le Dieu manifesté dans la chair¹.

Michée apporte une preuve irréfragable qu'il faut interpréter comme nous le faisons les paroles d'Isaïe son contemporain. Il dira de l'Emmanuel :

C'est lui qui doit être le roi d'Israël,
 Et dont l'origine remonte à l'éternité.
 Jéhovah livrera Israël à ses ennemis.
 Jusqu'au jour où enfantera celle qui doit enfanter.
 Alors ce qui restera de ses frères
 Viendra rejoindre les enfants d'Israël².

Évidemment Michée fait allusion aux paroles d'Isaïe; car quelle serait *celle qui doit enfanter*, si ce n'est la Vierge, mère de l'Emmanuel, mère du Messie? De quelques mystères qu'ils soient enveloppés, ces deux oracles s'éclairent mutuellement.

Cette interprétation s'impose : elle a été donnée au texte par les apôtres, les évangélistes, les Pères, tels que saint Cyrille et Théodoret, par les commentateurs chrétiens, tels que Vitringa, et même par les hérétiques, tels que Calvin³.

¹ « Secundus homo, de cœlo, cœlestis. » (I Corinth. xv, 47; I Timoth. iii, 16.)

² Mich. v, 2-3. Les rationalistes eux-mêmes, Reuss le premier, avouent qu'il s'agit dans ce passage de la restauration messianique.

³ Suivant plusieurs commentateurs chrétiens, qui suivent Grotius. saint Matthieu aurait seulement rapproché l'Emmanuel du

La suite de la prophétie éclaire encore ce que nous venons de dire. L'Emmanuel sera homme. Isaïe en effet, après avoir salué la naissance miraculeuse de l'Emmanuel, ajoute : « Il mangera du beurre et du miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mauvais et choisir le bon. » Le prophète signale ici manifestement l'humanité du Christ. Les Juifs pouvaient s'égarer sur la nature de l'Emmanuel (Dieu avec nous), et ne voir en ce Sauveur qu'une personification idéale de Jéhovah. Isaïe ne se contente pas de dire qu'il naîtra d'une vierge; il appuie sur les signes de l'humanité de l'Emmanuel : l'enfant promis prendra la même nourriture que les enfants ordinaires. Les Juifs avaient coutume de donner à leurs nouveau-nés, même avant l'allaitement, du beurre et du miel¹. Isaïe annonce que l'Emmanuel se nourrira à la manière des enfants dont il prendra la nature, c'est-à-dire qu'il apparaîtra à l'état de petit enfant.

« Il se nourrira de beurre et de miel, ajoute-t-il, jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mauvais et choisir

Christ, comme on rapproche, dans d'autres prophéties, le type de son antitype. L'oracle ne s'appliquerait ainsi au Messie qu'indirectement et médiatement. Cette interprétation est fautive. Comme le remarque Vitringa, saint Matthieu fonde son application de la prophétie au Christ sur l'hypothèse qu'Isaïe parle d'une vierge. Mais aucune femme mariée du temps d'Isaïe ne peut fournir de type à la Vierge Marie. C'est donc directement au Christ que s'applique la prophétie.

¹ Bochart et beaucoup d'auteurs observent que c'était la coutume des anciens. (Bochart, *Hier.* I, l. II, c. LI, c. 630.) Cf. Jarchi, *ad Gen.* XVIII, 8. (Deut. XXXII, 13-14; Jud. V, 25; II Reg. XVII, 29.)

le bon¹, » c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il soit parvenu à l'âge où il pourra discerner le mal d'avec le bien, l'âge de discrétion. Isaïe ajoute ici au caractère de l'humanité de l'Emmanuel un nouveau trait. Non seulement il se nourrira comme les enfants ordinaires, mais il grandira comme eux. Aux yeux des hommes, il paraîtra pour un temps privé d'intelligence et soumis aux infirmités de notre raison. Et c'est à cette parole du prophète que saint Luc fait allusion quand il écrit de Jésus qu'il croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Le Messie sera soumis aux mêmes lois de croissance que les autres enfants; plus tard encore, il ressemblera aux autres hommes : *Tentatus per omnia*, dit saint Paul, *pro similitudine, absque peccato*².

Nous arrivons au trait qui relie la prophétie aux circonstances historiques qui l'ont motivée. Isaïe a terminé son oracle; il consent à adresser encore une fois la parole au roi coupable; mais cette parole sera brève et un peu énigmatique :

« Avant que l'enfant sache rejeter le mal et choisir le bien, le pays des deux rois qui vous font peur sera dévasté. »

On a posé la question de savoir de quel enfant Isaïe entend parler. On a dit que l'enfant n'est pas Emmanuel, mais Jashoub, le fils aîné d'Isaïe, qui

¹ לִדְעוּתוֹ, *usquequo scire, donec scire*. Ce sens est admis par Vitringa et le plus grand nombre.

² Luc. II, 52; Hebr. IV, 15.

accompagnait son père sur le chemin du Foulon et assistait à l'entretien du prophète avec le roi. Le texte s'oppose à cette interprétation : elle rompt la suite naturelle du discours. Rien ne justifie le brusque passage d'un sujet à un autre, d'Emmanuel au fils d'Isaïe.

Le prophète vient de dire aux Juifs : Vous ne pouvez pas périr ; vous avez pour gage du salut les promesses faites à vos pères de la venue d'un Sauveur ; promesses anciennes dont Isaïe ne faisait que préciser la réalisation future en révélant une circonstance de la naissance du Messie. Mais ce sauveur de l'avenir, comment sauvera-t-il le présent ? que fera-t-il pour la délivrance de Jérusalem, assiégée par les armées alliées de Damas et de Samarie ? Isaïe donne la réponse : Le Dieu qui vient, par la bouche du prophète, d'annoncer le libérateur suprême, délivrera le royaume de Juda dans le laps de temps qui s'écoule entre la naissance et l'âge de discrétion, entre le « jour où Emmanuel aura goûté la crème et le miel, et le temps où il distinguera le mal du bien ». Or ce laps de temps est précisément celui qui sépare le jour où Isaïe prononça son oracle, du jour où Juda fut délivré de Rézin et de Phacée. Tel est le sens de ces paroles d'Isaïe : « Avant que l'enfant sache distinguer le bien du mal, Samarie et Damas seront détruites. »

Comme le laps de temps était d'une grande importance en ce moment pour le royaume de Juda envahi, le prophète y reviendra plus tard, en prédisant de nouveau le Messie à l'occasion de la nais-

sance de son propre fils dernier-né : « Avant que l'enfant sache dire : Mon père, ma mère, la puissance de Damas sera anéantie et les dépouilles de Samarie seront aux pieds du roi d'Assur. » L'usage de la parole, chez un enfant, suppose qu'il a environ trois ans. Il serait ridicule de chercher ici un temps précis et absolument déterminé. Le prophète veut parler d'un espace de temps très court et d'événements qui se réaliseront sous le règne d'Achaz. L'histoire montre le parfait accomplissement de la prophétie ¹.

¹ Hanneberg, dont nous suivons l'interprétation, ajoute à son explication : « Ainsi l'espace de trois années est représenté par le temps qui s'écoule depuis la conception d'un enfant jusqu'au premier usage de sa raison. »

CHAPITRE VI

LE FILS D'ISAAË

La prophétie, objet de ce chapitre, n'a pas, dans sa première partie, un caractère messianique ; elle peut être considérée seulement comme une explication et un complément de la précédente. Elle est en quelque sorte une suite, un retentissement du bruit que dut faire à Jérusalem l'oracle annonçant, sous des termes mystérieux et voilés à dessein, la venue d'un libérateur, et fixant le terme de l'oppression du moment. C'est encore d'un enfant et d'une libération qu'il est question : on y remarque la même manière de compter les années par le développement et la croissance de l'enfant¹ : les corrélations sont évidentes.

¹ Il ne faut point s'étonner de cette manière de supputer le temps. L'homme prend comme mesure du temps les évolutions que la nature place sous ses yeux. Ce sont les révolutions sidérales, particulièrement du soleil et de la lune, la révolution de la terre sur son axe, qui lui servent à mesurer les jours, les mois, les années, etc. Ce sont les quatre saisons, le bourgeonnement de la vigne, la moisson, la vendange, les phases de la croissance et de la maturation des blés. Les parents mesurent le temps par la croissance et le développement de leurs enfants. Souvent la mère compte le temps par celui de l'allaitement, du sevrage, par le moment où son fils commence à marcher ou arrive à l'âge de discrétion. Les Romains, pour déterminer l'âge d'un enfant ou d'un

Il faut se rappeler les circonstances au milieu desquelles Isaïe fait cette seconde prophétie d'un caractère tout local et national. Les armées alliées de Samarie et de Damas, désespérant de forcer Jérusalem, dévastent le pays et ont disséminé leurs cantonnements dans toute l'étendue du royaume de Juda. La préoccupation des Juifs est de savoir quand et comment ils seront délivrés d'un ennemi pillard et cruel. Isaïe, qui avait déjà, au nom de Dieu, donné quelques lumières à cet égard, est sollicité de toutes parts de calmer l'anxiété générale.

Le Voyant va révéler combien de temps encore Jéhovah abandonnera la Palestine aux dévastations des ennemis. Il entoure sa prophétie de solennité et de précautions. Il déclare avoir besoin de témoins, et il choisit deux hommes de grande autorité : Ouriah et Zachariah¹. Devant eux, il écrit sur une tablette, qui sera conservée comme un texte authentique, ces mots mystérieux : « Hâte-butin-presse-pillage. » Ces mots sont le nom qu'il donnera au fils que la prophétesse, son épouse, va mettre au monde.

Voici le texte sacré :

Et Jéhovah dit : « Prends une grande tablette et écris

adolescent, usaient des termes de puberté, de robe virile, de minorité, de majorité. C'était un usage chez les Hébreux de déterminer les phases de l'enfance par l'allaitement, le sevrage, l'éclosion de la raison, etc.

¹ Grotius suppose sans raison que ces témoins furent convoqués pour assister à un second mariage d'Isaïe. Ils furent appelés par le prophète à signer la prophétie, comme on signe un acte public. C'était un usage chez les Juifs. (Cf. Jerem. xxxii, 10; Vitringa, *Observat. sacræ*, lib. III, c. 1.)

dessus en caractères lisibles¹ : Hâte-butin-presse-pillage². Et je pris avec moi comme témoins des personnes dignes de foi, le prêtre Ouriah et Zachariah, fils de Zeberikyah. (Je m'étais approché de la prophétesse et elle était devenue enceinte.) Et la prophétesse mit au monde un fils, et Jéhovah me dit : Appelle-le Hâte-butin-presse-pillage. Car avant que l'enfant sache dire : Père, mère³, on aura enlevé les richesses de Damas et le butin de Samarie, et on les aura portés aux pieds du roi d'Assur⁴. »

Isaïe prophétise deux choses : de son épouse naîtra un fils et non une fille, et, dans un espace de temps relativement court, les Assyriens chasseront les ennemis et leur enlèveront le fruit de leurs pillages. L'histoire d'Israël montre que cette prophétie s'est littéralement accomplie⁵.

La naissance d'Emmanuel de la Vierge et la naissance de Maher-schalal de la prophétesse sont deux faits absolument distincts, bien qu'ayant quelques rapports d'analogie. Nous voyons dans le second fait une confirmation et un éclaircissement du premier, quant à l'époque de la délivrance de Juda⁶. Avant

¹ Mot à mot : *Stilo hominis*, « écrit avec le burin d'homme, » c'est-à-dire en caractères que tout le monde puisse lire; en caractères grands et visibles, suivant d'autres commentateurs.

² *Maher-schalal-chasch-baz* peut se rendre en latin par : *Properat ad spoliū, festinat ad prædam*. Certains auteurs supposent que cette appellation mystérieuse était le mot d'ordre donné aux soldats de l'armée ennemie, au moment où Isaïe allait prophétiser.

³ En hébreu : *abi, immi*, « papa, maman. »

⁴ Is. VIII, 1-5.

⁵ *Les Prophètes d'Israël*, II^e partie, l. I, ch. XI.

⁶ Un assez grand nombre de Pères ont soutenu que la prophétesse était la Vierge Marie, et son fils l'Emmanuel. Cette interpré-

qu'Emmanuel sache distinguer le bien du mal, Juda sera délivré, avait dit précédemment Isaïe. Avant que mon fils sache dire : Père et mère, Juda sera affranchi, dit en second lieu le prophète. Ainsi les deux prophéties affirment, presque dans les mêmes termes, la délivrance du sol de la Judée après trois ans d'occupation.

Déjà un des fils du prophète avait reçu un nom qui était un signe et un gage du salut pour Israël : Jashoub, « le Reste-reviendra; » il en est de même du nouvel enfant d'Isaïe. Tous deux justifieront cette parole du père :

Moi et les enfants que Jéhovah m'a donnés,
 Nous sommes des signes et des présages en Israël
 Par la volonté de Jéhovah, Dieu des armées,
 Qui réside en la montagne de Sion ¹.

Saint Paul appliquera plus tard ce passage au Christ, dans la bouche duquel il met les paroles d'Isaïe : « Me voici avec les enfants que Dieu m'a donnés ². »

En même temps qu'Isaïe prophétisait la délivrance

tation est forcée. Il s'agit de quatre personnages différents. Saint Thomas rejette l'opinion de ces commentateurs, qu'il appelle « magis extortam et in Scripturis non habentem auctoritatem: » (V. Sanctius.)

¹ Is. viii, 18. Vitringa met ces paroles dans la bouche du Messie. Les enfants que Jéhovah lui a donnés seraient les disciples futurs du Christ. Cette opinion, suivie par saint Thomas, est généralement abandonnée. C'est dans un sens accommodatice que saint Paul applique ces paroles à Jésus. (Hebr. ii, 13.)

² Hebr. ii, 13.

de Juda, le prophète voyait dans cette délivrance une figure du salut que le Messie apporterait un jour au monde, salut auquel se rattachaient toutes les délivrances partielles du peuple choisi. La pensée de l'Emmanuel né de la Vierge était toujours présente à son esprit. Cela est si vrai, que, prophétisant dans le même discours le déchaînement d'Assur contre Juda, l'Emmanuel s'offre encore à son esprit :

« Le Seigneur va faire monter les eaux de l'Euphrate, grandes et fortes; le fleuve quittera son lit et passera par dessus ses rives; il se déversera sur Juda, il inondera, il débordera, il atteindra jusqu'au cou, et ses bras étendus couvriront toute la largeur de ta terre, ô Emmanuel !

Bossuet met en lumière la corrélation de la prophétie du fils de la Vierge avec celle du fils de la prophétesse : « L'avènement de l'Emmanuel, le Messie, est, dit-il, le premier dans l'intention du prophète; mais le fils d'Isaïe est le premier dans l'ordre des temps. Il plaît à Dieu, dans la prophétie relative aux enfants d'Isaïe, de parler d'un autre enfant qui, plus merveilleux que ceux du prophète, en ce qu'il était fils non seulement d'une prophétesse, mais encore d'une vierge, devait aussi présager une délivrance plus haute. c'est-à-dire celle dont Jésus-Christ est le seul auteur. Aussi n'est-ce point à Achaz seul que Dieu a donné ce signe, que ce prince avait même refusé de demander; c'est Dieu qui le donne de lui-même à toute la maison de David et à tout le peuple: de même que s'il eût

dit : Si j'ai donné aux Juifs du temps d'Achaz les enfants d'Isaïe, pour leur être un signe de délivrance, que ne devez-vous pas attendre du signe nouveau que je vous donne en la personne d'un enfant, fils d'une vierge? C'est cet enfant que vous devez appeler Emmanuel, *Dieu avec nous* : non seulement parce qu'il fera votre réconciliation avec Dieu, mais encore parce qu'il sera un composé miraculeux de Dieu et de l'homme, en qui la divinité habitera corporellement¹. »

Le mot par lequel Isaïe termine son oracle : « Il couvre toute ta terre, ô Emmanuel! » est un cri de détresse que jette le prophète vers le ciel. Le nom de son fils Presse-pillage, ne donnait à Juda que l'espérance d'être délivré de Samarie et de Damas. Quel sera le sauveur de Juda dans l'inondation terrible du fleuve d'Assur, qui menace de l'envahir? Ce sera un enfant plus puissant que Presse-pillage, ce sera Emmanuel, Dieu lui-même sur la terre. Il le conjure de venir au secours de son héritage : « C'est moins notre patrie qui est dévastée que la tienne, dit le prophète : *Terra tua, o Emmanuel!* »

On voit ici combien est fautive l'identification que Reuss et les autres rationalistes prétendent faire du fils d'Isaïe avec Emmanuel. Juda n'a été dans aucun cas le royaume du fils d'Isaïe? Une telle prétention de la part du prophète eût été indigne de son caractère. Mais tout s'explique si Emmanuel est regardé comme le Messie attendu, comme le Fils de Dieu.

¹ Bossuet, *Prophétie de l'enfantement de la Vierge*, 3^e lettre.

Il ne faut point d'ailleurs limiter au fait particulier de l'invasion d'Assur la prophétie de la protection d'Emmanuel. Le prophète, en effet, personnifie dans l'Assyrie toutes les puissances ennemies d'Israël, et dans le royaume de Ninive tous les grands royaumes de la terre : il déclare la suprématie d'Emmanuel sur ces royaumes et sur leurs conquêtes. Toute puissance, toute sagesse, toute force humaines, ne pourront jamais rien contre la royauté du Christ. David, dans le psaume deuxième, avait dit des peuples ennemis du royaume du Christ figuré par Salomon, ce mot qui caractériserait à jamais leurs vains efforts : *Meditati sunt inania*. Isaïe reprend la prophétie de David quand il s'écrie :

Grondez, peuples, et tremblez,
Écoutez, régions lointaines;
Prenez vos armes, vous serez vaincus;
Tramez vos complots, ils seront déjoués;
Donnez vos ordres, ils ne s'exécuteront pas,
Car Dieu est avec nous, Emmanuel¹.

¹ Is. VIII, 9-10.

CHAPITRE VII

LA GALILÉE DES NATIONS CENTRE DE LUMIÈRE
ET SÉJOUR DU CHRIST

Ni les supplications adressées à Achaz sur le chemin du Foulon, ni les prophéties de salut n'avaient touché le cœur du roi. Les hommes de son conseil et de son gouvernement ne se contentaient pas peut-être de railler l'ajournement à trois ans de l'entière délivrance ; ils cherchaient aussi, on n'en peut douter, comme les incrédules de toutes les époques, des prétextes au doute et au scepticisme. Ils les trouvaient dans l'obscurité des paroles d'Isaïe, dans des mots détournés de leur vraie signification. Le prophète nous apprend que, dans des cas pareils, les Israélites, à la fois incrédules et superstitieux, consultaient les devins et les nécromanciens ; Isaïe les raillait à son tour et les rappelait au bon sens :

Consultez les revenants et les devins,
Qui marmottent et qui chuchotent.
Israël ne doit-il pas plutôt consulter son Dieu ?
Doit-il recourir aux morts et non au Vivant¹ ?

¹ Is. VIII, 19. Le sens de cette dernière phrase est un peu obscur. D'autres traduisent : « Ira-t-il consulter les morts pour

Isaïe continue, sans se décourager jamais, ses exhortations salutaires. Tous ses contemporains ne demeureraient pas sourds à ses paroles. Il faut, dans un ministère de salut, songer moins aux hommes qui le repoussent qu'aux âmes de bonne volonté qui en profitent. Dieu, de son côté, continuait de communiquer avec son prophète et de lui révéler l'avenir messianique. Isaïe faisait part des célestes paroles aux fidèles qui se groupaient autour de lui :

Voici ce que m'a dit l'Éternel,
 Quand sa main m'a saisi,
 Quand il m'a averti
 De ne point suivre la voie de ce peuple :
 « N'appellez point alliance
 Ce que ce peuple appelle alliance ¹.
 N'espérez rien de ce qu'il espère.
 Ce qu'il craint ne le craignez point,
 Ne redoutez point ce qu'il redoute ². »
 C'est Jéhovah, Dieu des armées, qui est le Saint;
 Qu'il soit l'objet de votre crainte,
 A lui d'inspirer la terreur!
 Il sera un lieu saint ³,

sauver les vivants? » Comme on le voit, il s'agit ici de la nécromancie (cf. Deut. xviii, 11). Les Juifs préférèrent souvent, au temps d'Achaz et de Manassès, les prédictions clandestines de quelque charlatan à la prédication éclatante d'un vrai prophète. Ce fut le cas de Saül consultant le pythonisse (I Reg. xxviii).

¹ Au lieu de קֶשֶׁר, *qéser*, « ligue, conjuration, » il faudrait peut-être lire קֹדֶשׁ, *qodesch*, « saint, » et traduire : « N'appellez pas saint ce que ce peuple appelle saint. » Le contexte suivant semble indiquer cette version.

² Interpréter ainsi le texte à cause du parallélisme.

³ Avec le sens d'asile. Le temple était regardé et respecté comme un asile (III Reg. i, 50; Prov. xviii, 10; Ezech. xi, 16).

Une pierre d'achoppement, une pierre de résistance,
Pour les deux maisons d'Israël;
Un piège et un filet
Pour les habitants de Jérusalem.
Et beaucoup d'entre eux se heurteront
Et tomberont, et se briseront,
Et seront enlacés et pris.

Saint Paul applique au Christ les dernières paroles de la prophétie. Jésus-Christ, l'espérance et le salut, fut pour ceux qui vivaient de son temps une occasion de chute et de ruine : « Pourquoi, dit saint Paul, Israël, qui recherchait la loi de la justice, n'est-il point parvenu à cette justice ? Parce qu'ils ne l'ont point recherchée par la foi, mais par les œuvres de la loi ; ainsi ils se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : « Je vais mettre dans Sion une pierre d'achoppement et une pierre de scandale ; » mais ceux qui croiront au Christ ne seront point confondus¹. » Jésus montre aussi le sens profond des paroles d'Isaïe, en disant de lui-même aux pharisiens incrédules : « Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé ; elle brisera ceux sur lesquels elle tombera². »

Les incrédules du temps d'Achaz, comme les pharisiens du temps de Jésus et de saint Paul, avaient la tête dure, les oreilles et le cœur incirconcis³. C'est pourquoi Isaïe reçoit l'ordre de sceller le rouleau de ses prophéties et de le réserver pour

¹ Rom. ix, 33 ; I Petr. ii, 7.

² Matth. xxi, 42.

³ Act. vii, 51-52.

les enfants de l'avenir, qui le liront et le comprendront.

Enferme l'instruction, scelle la révélation
Pour ceux qui se montreront dociles.

Le Seigneur avertira désormais son peuple par la voix des châtiments. Jéhovah va lâcher la bride aux ennemis de Juda :

L'Éternel cache sa face
Devant la maison de Jacob...
Pour son peuple il n'y a plus d'aurore.
Il erre dans son propre pays, accablé, affamé;
Quand il a faim il s'irrite,
Il maudit son roi et son Dieu.
Il tourne ses regards vers le ciel,
Il les fixe vers la terre;
Il est enveloppé de détresse et de ténèbres,
Il est plongé dans l'angoisse et dans la nuit¹.

Mais voilà qu'au milieu de la misère d'Israël, comparée à une nuit sombre, Isaïe a vu un point de la Palestine où l'obscurité est plus épaisse, où la vérité et la justice sont plus rares : c'est le pays de Zabulon et de Nephthali². Le prophète appelle cette

¹ Is. VIII, 16-22.

² Ce pays s'étendait des deux côtés de la mer de Galilée, ou lac de Génésareth. Saint Matthieu le nomme ἡ Παραθαλασσία (Matth. IV, 13). Les termes *via maris* n'indiquent pas un chemin, mais une contrée (cf. Ezech. VIII, 5; XL, 20). La Galilée était limitée au nord par le territoire de Tyr et par l'Antiliban; à l'est par le Jourdain et les deux lacs de Mérom et de Tibériade; à l'ouest par la partie de la Phénicie qui s'étendait le long de la Méditerranée, depuis Tyr jusqu'au Carmel; au sud par le Carmel et les montagnes d'Éphraïm, embrassant la plaine d'Esdreton.

contrée la Galilée, c'est-à-dire la zone des Gentils ¹. La Galilée était un pays frontière où les étrangers, les marchands, les malfaiteurs qui avaient intérêt à fuir les justices humaines, s'établissaient librement ². La rivière du Kison mettait les habitants de cette province en communication avec le territoire phénicien. Des rapports continuels avec les païens avaient comme éteint, au pays de Galil, toute lumière révélée.

La dévastation de ce pays était proche. C'est particulièrement au nord de la Palestine que les puissances asiatiques exercèrent leurs premiers ravages; c'est là qu'elles s'établirent le plus solidement. Téglat-phalasar emmena captifs les habitants de la Galilée. A la suite des Assyriens, les Chaldéens, les Grecs recherchèrent ce pays, dont la fertilité et l'aspect les charmèrent; ils bâtirent des villes aux endroits les plus beaux; ils y implantèrent en même temps les vices et les cultes du paganisme, et y établirent le commerce et toutes les habitudes étrangères. Les envahisseurs préférèrent en général ce fertile pays à la Judée. Au premier siècle encore, cette petite contrée était certainement un des plus ravissants coins de la terre. La description que nous en a laissée l'historien Josèphe donne l'idée d'une véritable merveille. Tout y était réuni: la douceur du climat, la beauté de la nature, la richesse inépuisable du sol. Ici de gras pâturages couverts d'arbres magnifiques; là des collines boi-

¹ *Galil haggôim*, « cercle ou zone des Gentils. »

² Théodoret.

sées descendant jusqu'au lac. Celui-ci, incessamment sillonné par les barques des pêcheurs, offrait sur ses bords la végétation la plus abondante et y réunissait, au moins sur la rive occidentale, ce qui ne se voit nulle part ailleurs, des arbres de toutes les essences, le noyer à côté du palmier, l'olivier, le figuier, la vigne, tous d'une vigueur surprenante.

Quant à la population, voici comment s'exprime Josèphe: « Aucune partie du pays n'est déserte; au contraire, tout est parsemé de villes, et la population des villages est, à cause de l'abondance et de la facilité des approvisionnements, si nombreuse, que les plus petits n'ont pas moins de quinze mille habitants¹. »

Au milieu de ces prospérités terrestres, le Dieu d'Israël était abandonné et ses serviteurs persécutés. On voit, au premier livre des Machabées, que l'existence des Juifs au milieu des Gentils était devenue presque intolérable en Galilée². La multitude des étrangers, l'éloignement du temple, vouaient, pour ainsi dire, ce pays à l'infidélité. Les relations forcées des Juifs galiléens avec leurs voisins de Phénicie exerçaient une influence funeste sur leur esprit et sur leurs mœurs. Ils opposaient beaucoup moins de résistance que les habitants du midi à la religion

¹ Joseph. *de Bell. jud.*, III, m, 2; x, 8. Le chiffre de quinze mille habitants donné à chaque village, *κόμη*, est certainement exagéré. A ce compte, la Galilée entière aurait eu en tout trois millions d'habitants, et comme elle n'avait que vingt lieues du nord au sud, et dix de l'est à l'ouest, il y aurait eu trente mille habitants par mille carré, ce qui est inadmissible.

² I Mach. v.

de l'étranger. Mais l'infidélité de la Galilée se déclara surtout après le retour de la captivité de Babylone. Les relations entre les Galiléens et les païens se multiplièrent ; la Samarie vit s'accroître dans son sein le nombre des idolâtres.

Les Galiléens, avec leur langage hétérogène, leur prononciation vicieuse et leur esprit schismatique, étaient très mal reçus à Jérusalem. Au temps du Christ, comme on le voit par l'Évangile¹, la Galilée était parmi les Juifs un pays suspect et de mauvais renom. La ville de Tibériade surtout, résidence d'Antipas et reconstruite par lui, peuplée d'étrangers et consacrée à Tibère, était pour les pharisiens une cité maudite : les hommes pieux et les rabbis évitaient d'y entrer dans leurs voyages².

Ce fut néanmoins le pays que Jésus-Christ choisit pour être le principal théâtre de ses enseignements et de ses miracles. Ce fut là où le mal était le plus grand qu'il apporta surtout le remède et le secours. Celui qui était envoyé pour sauver les brebis perdues de la maison d'Israël se plaça au milieu du troupeau le plus malade, pour en faire l'objet premier de ses soins et de ses miséricordes. Isaïe a salué comme une aurore bienfaisante la venue de Jésus dans cette malheureuse contrée :

Plus de ténèbres

Pour ce qui est aujourd'hui dans l'angoisse !

Le passé a humilié

La terre de Zabulon et la terre de Nephthali :

¹ Matth. xxvi, 69; Joan. I, 46; vii, 52.

² Talmud de Jérusalem, *Schebith*, ix, 1 et 2.

L'avenir glorifiera
 Les bords du lac, au delà du Jourdain.
 La Galilée des nations,
 Ce peuple qui marche dans l'obscurité,
 Voit une grande lumière ¹.

La lumière est, dans le langage symbolique de l'Écriture, synonyme de salut et de bénédiction messianique. La Galilée en reçut les premiers bienfaits. Nous lisons dans saint Matthieu : « Le Christ, ayant entendu dire que Jean-Baptiste avait été livré, se rendit en Galilée ². » On ne peut supposer qu'il y venait chercher asile contre les cruautés d'Hérode, car la Galilée était précisément le lieu où séjournait le tyran. Mais, au moment où finissait la mission de Jean-Baptiste, celle du Christ commençait. Comme un général inaugure les opérations militaires en se rendant au poste de combat, Jésus se rendait où les ennemis de sa loi s'étaient concentrés. Il habita Capharnaüm. C'est là qu'il commença l'œuvre rédemptrice que Jean-Baptiste avait préparée. Jusqu'à ce moment il avait mené à Nazareth la vie solitaire et cachée dont il avait voulu être tout d'abord le divin modèle. Capharnaüm était située sur la rive occidentale du lac de Génésareth. Ce détail géographique, donné par saint Matthieu, semble être intentionnel et viser la prophétie d'Isaïe. Le mot *παραθλασσία* de saint Matthieu correspond à l'expression *via maris* du prophète. L'évangéliste signale

¹ Is. ix, 1, 2.

² Matth. iv, 12.

expressément cette relation : *ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam* ¹.

De la Galilée devait, suivant la tradition talmudique, sortir le Messie; vers cette contrée les Juifs, selon le Midrash et le Zohar, tournaient leurs espérances : saint Matthieu nous apprend comment elles se sont réalisées. Le Messie éclaira d'abord la Galilée par sa doctrine et ses miracles; il y prit ses apôtres, la lumière du monde ². Citer le nom des villes de la Galilée, n'est-ce pas rappeler les plus grands faits de l'Évangile et les plus grands miracles de Jésus? Capharnaüm, Bethsaïda, Tibériade et son lac si souvent parcouru par Jésus et ses apôtres; Cana, célèbre par le premier miracle du Christ; Nazareth, où se passèrent ses premières années avec Joseph et Marie; Naïm, le Thabor : ces noms à jamais illustres vont revivre des souvenirs qui s'encadrent merveilleusement dans la prédiction d'Isaïe :

La Galilée des nations,
Ce peuple qui marche dans l'obscurité.
Voit une grande lumière.

Observons que les évangélistes saint Luc et saint Marc, quand ils racontent un voyage de Jésus à Jérusalem, laissent toujours entendre que le Sauveur quittait la Galilée. Ils veulent indiquer par là, à la suite de saint Matthieu, que Jésus était bien le Christ, puisque, d'après Isaïe, la lumière qu'il appor-

¹ Matth. v. 14.

² Matth. iv, 13-16.

terait devant d'abord éclairer la Galilée des Nations.

Isaïe prédit dans des images saisissantes les heureuses conséquences de la mission du Sauveur en Galilée :

Vous multipliez le peuple,
 Vous lui donnez une grande joie ;
 Il se réjouit de votre présence,
 Comme le laboureur d'une abondante moisson,
 Comme une armée tressaille d'allégresse
 Au partage du butin.
 Le joug sous lequel il se courbe,
 Et le bâton de son oppresseur,
 La verge qui frappe son dos,
 Vous les brisez comme à la journée de Madian ¹.

Il ne faudrait pas croire qu'Isaïe, en célébrant les bienfaits de la mission rédemptrice du Christ en Galilée, ne la rattache pas à tout ce qu'il fit en Judée. Il s'agit ici de la vie publique tout entière de Jésus, et des conséquences salutaires qu'elle devait avoir pour le monde entier. Depuis le moment où le prophète a vu dans une extase la naissance de l'Emmanuel, il attribuera à cet Emmanuel tous les bonheurs, toutes les délivrances d'Israël et du monde. C'est au fils de la Vierge que revient l'honneur de la délivrance de l'exil : « Dieu est avec nous, disaient les Juifs revenant à Jérusalem, Emmanuel ! » Le prophète le voit partout comme

¹ Is. ix, 3-4. C'est-à-dire : comme du temps de Gédéon, vainqueur des Madianites, le peuple de ces régions, guidé par Dieu, prendra sa revanche de ses ennemis.

Sauveur, libérateur de son peuple, avant et après l'exil, avant et après sa venue sur la terre.

Les commentateurs font remarquer que les mots prophétiques :

Tu multiplies ce peuple,

ont eu en partie leur justification dans le fait de la multiplication des Juifs, emportant partout avec eux leurs croyances monothéistes à travers le monde civilisé. Après l'exil, le peuple juif n'a pas rempli seulement la Palestine, mais l'Égypte, la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, la Grèce et l'Italie. Depuis le Christ, l'Église, héritière des promesses, substituée à la synagogue, répandue partout, a éminemment justifié la parole d'Isaïe : *Multiplicasti gentem.*

Au milieu de toutes les calamités qui frappaient et devaient frapper encore le peuple d'Israël, Isaïe annonce la joie. Ainsi les anges, alors que l'idolâtrie et l'infidélité enveloppaient encore toute la terre, devaient annoncer le joyeux événement de la naissance du Christ : « Ne craignez point, dit l'ange aux bergers de Bethléhem, car je vous annonce une grande joie pour tout le peuple : aujourd'hui est né le Sauveur, le Christ, le Seigneur. » Isaïe disait :

Vous donnerez à votre peuple une grande joie :

Réjouis-toi, Israël, comme le moissonneur

Devant une abondante moisson,

Comme une armée victorieuse tressaille d'allégresse

Devant un riche butin !

CHAPITRE VIII

« PARVULUS NATUS EST NOBIS »

Après avoir annoncé le salut qui, de la Galilée, doit s'étendre au reste du monde, Isaïe revient dans le même discours à l'Emmanuel par qui ce salut doit se réaliser :

Car un enfant nous est né,
Un fils nous a été donné.
L'empire repose sur son épaule :
On le nommera Conseiller admirable, Dieu fort,
Père de l'éternité, prince de la paix¹.

Ce n'est plus l'enfant dans le sein de sa mère que le prophète salue et glorifie : c'est l'enfant déjà né, comme l'indiquent les mots hébreux ילד et נתן, *natus est* et *datus est*. Dans l'extase, Isaïe a vu Emmanuel grandi. Ce n'est encore qu'un enfant; mais c'est l'enfant que le peintre Raphaël a placé dans les bras de ses madones, l'enfant qui sourit et, en même temps, imprime dans l'âme de celui qui le contemple un sentiment de crainte, de respect et

¹ Is. ix, 6.

d'amour : c'est la puissance et la majesté dans un sourire divin. Sous l'image de l'enfant, on découvre le roi et le Dieu.

Il est roi, descendant de David. L'oracle de Nathan déclare que le Messie, le restaurateur du trône de David, sera un rejeton de la race de Jessé. Isaïe rappelait une croyance générale lorsqu'il disait :

Il établira et affermira
Le trône de David et son royaume.

Il est Dieu. On n'avait pas oublié que ce fils de David serait en même temps fils de Dieu. On en avait pour garant les psaumes¹. Isaïe, à son tour, montre la céleste origine de l'enfant dont il prophétise la royauté : « Son nom, dit-il, sera

Conseiller admirable, Dieu fort,
Père de l'éternité, prince de la paix. »

La nouvelle critique s'est efforcée en vain d'atténuer le sens profond de ces appellations. Elle a séparé chacun des attributs, les a détournés de leur sens et ne les a point considérés dans leur ensemble majestueux.

Les commentateurs ont remarqué que les appellations de l'enfant divin sont au nombre de quatre, chiffre considéré par les Juifs comme l'expression de la perfection absolue.

Consiliarius admirabilis, בְּלֵא יִדְעָן; *Deus fortis*, אֵל גְּבוּר; *Pater æternitatis*, אֲבִי-עַד; *Princeps pacis*, שֵׁר שְׁלוֹם.

¹ Ps. 11 : « Filius meus es tu; ego hodie genui te. » Ps. 104 : « In splendoribus sanctorum, ex utero ante luciferum genui te. »

Chacun des attributs est exprimé en deux mots¹. Ces deux mots ne sont pas au *cas construit*; mais ils traduisent deux qualités juxtaposées et ne forment réellement qu'un seul mot.

Le qualificatif *admirabilis*, אֲמִלָּא, est un attribut ordinaire de la divinité dans les livres saints². Rapproché de וְצִיָּי, *consiliarius*, il éveille dans l'esprit l'idée d'un conseil et d'une consolation céleste; l'enfant sera le conseiller divin, infiniment élevé au-dessus de la terre³.

Le second attribut, אֱלֹהֵי גִבּוֹר, « Dieu fort, Dieu héros, » ajoute l'idée de force suréminente à l'idée de conseiller divin. Ces deux attributs doivent être inséparables. Le Messie sera supérieur à David, qui sentit souvent les limites de ses forces bornées à tous

¹ On abandonne généralement aujourd'hui l'opinion de saint Jérôme sur le nombre des attributs : « Non bina jungenda sunt nomina, ut plerique putant, sed admirabilis legendum est separatim et consiliarius, etc. »

² Jud. XIII, 18; Is. XXVIII, 29; Ps. LXXVI, 12; LXXVII, 12-16. Cf. Exod. xv, 11.

³ Au chapitre xxv, v. 1 d'Isaïe, on lit : « Je veux célébrer ton nom, Jéhovah, car tu fais des merveilles, אֲמִלָּא. » C'est encore une qualité surnaturelle qui est exprimée par ce mot dans le psaume LXXVII, 12, 15 : *Tu es Deus faciens mirabilia*. אֲמִלָּא est synonyme de אֱלֹהִים, Dieu. Quand les rationalistes traduisent « conseiller extraordinaire », ils ne rendent pas le mot dans sa force; ils en atténuent à dessein la portée. Le vrai sens de ces mots est que le Christ sera conseiller à un degré surhumain, insondable dans sa profondeur, comme le dit l'Apocalypse (xix, 12). Quoi qu'en pense Vitringa, les deux mots *admirabilis Consiliarius* doivent être joints; le contexte des trois qualificatifs suivants et le parallélisme l'exigent. En tout cas, il faut rejeter l'interprétation des rationalistes, qui joignent ce mot au suivant, *El*, et traduisent : *Consiliarius Dei*; c'est, disent-ils, un homme pieux qui en toutes choses consulte le bon plaisir de Dieu. Ils appliquent ce qualificatif à Ézéchiass.

égards. Le Messie sera le héros Dieu, et non le héros homme¹. Le Messie s'appelle Dieu fort, parce qu'il est Dieu par nature².

Le troisième nom est : אב־יְעֹדֵד, « Père de l'éternité. » Dans les langues sémitiques, la qualité que l'on possède éminemment devient un nom personnel. Père de l'éternité signifie que l'éternité est l'attribut du Messie. Père des miséricordes signifie miséricordieux par nature. Le mot Père indique la possession d'une qualité au plus haut degré; telle aussi l'expression : Père de la bonté. Le nom du Messie est éternité. Le Christ, le Dieu bon, dit un commentateur, nourrira éternellement son peuple avec un amour paternel. Tel est le vrai commentaire de cette appellation du Messie³.

¹ Ps. xxxiii, 8 : « Dominus fortis et potens, ipse est Rex gloriæ. » On ne peut en aucune sorte traduire *Heros fortis*; Hiltzig lui-même le déclare. אֱלֹהִים veut dire Dieu, et les noms qui indiquent seulement la puissance ne dérivent pas de la racine אֱלֹהִים, mais de la racine אֵלֵן, *aries*. Le texte d'Ézéchiël (xxxii, 21), opposé par les anciens rationalistes, ne doit pas être traduit par : *fortis inter heroes*, mais par : *aristes heroum* (cf. Ezech. xxxi, 11). Si les héros de la Bible sont appelés *Elohim*, ce n'est pas à cause de leur nature, mais en raison des qualités dont ils ont la participation. *Elohim* a une signification qualificative en dehors de la nature personnelle. On ne peut écarter de *El* la notion de Dieu, comme le prétend Reuss, et y voir simplement exprimée l'idée de force. Isaïe spécialement n'emploie jamais le mot *El* que pour désigner la divinité, Dieu lui-même. Ce n'est donc point dans le texte un qualificatif exprimant l'idée que le Messie serait conduit par l'esprit de Dieu, ou qu'il le représenterait; le Messie est Dieu : « Hic ocluditur, dit un commentateur, omne os Judæorum et omnium eorum qui divinitatem Domini negant. »

² Cf. Ps. lxxxii, 1, 6; Joan. x, 34.

³ L'éternelle protection du Messie est exprimée clairement au livre des Rois (II Reg. vii). La traduction d'Abarbanel et d'Hiltzig :

Le quatrième nom du Messie, *שׂר שלום*, « Prince de la paix, » n'est pas placé le dernier sans intention. Le prophète a l'esprit tout plein des images de la guerre, de l'oppression, de l'esclavage qui menacent le peuple de Dieu. Il déclare que le Messie dissipera un jour tous ces malheurs. Ceux qui ont lu le premier volume de nos *Prophéties messianiques* se rappelleront que le nom de Prince de la paix, *שׂילה*, *schilo*, Salomon, a été le premier que l'Esprit-Saint a donné au libérateur du genre humain¹. La paix, dit saint Augustin, est la tranquillité dans l'ordre; c'est la vraie grandeur, avec la force et la majesté. Tel sera le Messie que le prophète déclare l'héritier de David.

Il agrandira l'empire de David,

Il donnera une prospérité sans fin

A son trône et à son royaume.

Pour l'établir et l'affermir

Par le droit et la justice dès maintenant à jamais.

Voilà ce que fera Jéhovah, Dieu des armées².

David, en célébrant les caractères du règne de

Père du butin, n'est confirmée par aucun passage de la Bible. *עד* signifie éternité. On peut aussi traduire : *Père à jamais*, en donnant, avec le P. Corluy, à cette expression le sens de : *Populo suo se perpetuo exhibens patrem*, par opposition au verset 4. Le sens se rendrait ainsi : Il ne dominera pas en tyran sur son peuple, mais le traitera toujours avec l'amour du père pour ses enfants. Toute l'histoire d'Israël ne se résume-t-elle pas dans cette manière d'être de Jéhovah avec son peuple ? (Cf. Ex. iv, 22; Deut. i, 31; xxxii, 18; Is. xlvj, 3; lxiii, 16; lxiv, 8; Jerem. xxxi, 20.)

¹ *Prophéties mess. du Pentateuque*, p. 400.

² Is. ix, 5.

son fils Salomon, type du Christ, avait salué le roi futur de Sion et son souverain et universel empire. Après avoir entendu le décret de Dieu :

J'ai établi mon roi
Sur Sion, ma montagne sainte.

le psalmiste s'est écrié :

Je redirai le décret de Jéhovah.

Il m'a dit : « Tu es mon fils ! »

Demande, et je te donnerai les nations pour héritage,
Et pour domaine les extrémités de la terre ¹. »

Isaïe reprend l'oracle de David, comme celui-ci avait repris l'oracle du *proto-Evangelium*. Il est à remarquer que David et Isaïe ont prononcé le même oracle dans des circonstances analogues. David prophétisait au moment où les Philistins, les Moabites, les Syriens de Damas et de Saba, unissant leurs forces, menaçaient d'anéantir le royaume naissant de Juda ². Isaïe prédit l'avènement du Prince de la paix au moment où les Syriens et les Éphraïmites menacent de concert la royauté mourante du faible héritier de David, Achaz, qui a oublié les promesses de Dieu et tourné ses regards et ses espérances vers les puissances terrestres.

On a voulu justifier le titre de Prince de la paix donné au Messie futur par la paix qui régnait dans le monde lors de la naissance du Sauveur. Mais la

¹ Ps. II.

² *David*, p. 326 et suiv.

paix du Christ est très différente de la paix du monde, et le titre de Dieu héros donné au Messie ne laisse pas supposer qu'à sa venue les guerres extérieures devaient cesser. La paix extérieure est proposée aux peuples de la terre comme un but ; on peut s'en rapprocher longtemps avant de l'atteindre. La paix du Christ, c'est surtout la paix de l'âme, celle qu'une entière confiance en lui peut procurer. Quant aux guerres des nations entre elles, l'influence chrétienne en a diminué les horreurs. « Que Jésus-Christ soit notre paix, c'est, dit Bossuet, ce que toute l'Écriture nous témoigne. Il est l'ambassadeur du Père éternel, et son ambassadeur pour traiter la paix ; non seulement ses paroles, mais tout l'ordre de ses desseins le fait bien connaître. C'est pourquoi saint Paul assure qu'il est notre paix : *Ipsa enim est pax nostra* ; que le sujet de sa mission est la réconciliation de notre nature : « Dieu était dans « le Christ se réconciliant le monde¹. »

Le règne de ce Prince de la paix s'accomplira dans la justice ; il devra sans cesse gagner en étendue et se propager toujours plus loin. L'empire de la force et de la guerre, au contraire, ira toujours se rétrécissant, à mesure que le règne du Christ s'étendra. La paix que chante le prophète aura pour auteur le Messie de la race de David, le rejeton d'Isaïe ; il l'apporte aux hommes pour l'éternité, car la promesse faite à David ne sera jamais retirée.

¹ Bossuet, *Sermon pour le dim. de Quasimodo*.

L'ange, en saluant Marie, répète la prophétie d'Isaïe et toutes les autres¹, quand il dit : « Vous enfanterez un fils et vous lui donnerez le nom de Jésus. Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut : le Seigneur lui donnera le trône de David, son père ; il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. »

Tous les anciens interprètes ont appliqué au Messie la prophétie que nous venons d'expliquer². Au temps du paraphraste chaldéen, les Juifs semblent encore unanimes en ce point. Depuis, l'esprit de négation

¹ II Reg. vii, 13; Jerem. xxxiii, 13; Dan. vii, 14, 27; Mich. iv, 7; Zach. ix, 10.

² V. *Beresch. rab.* dans Maimonide, dans R. Martin, *Pugio fidei*, fol. 552. Rabbi Jose Galiléen : « *Etiam nomen Messie est vocatum Schalom (Pax) sicut dictum est. Is. ix, 6 : Pater æternus, Princeps, Pax.* » — Ben Sira (Amsterdam, f. 40) compte parmi les noms du Messie les quatre noms de la prophétie d'Isaïe. C'est tardivement que les commentateurs juifs ont abandonné l'antique interprétation, quand ils ont voulu appliquer ces noms à Ézéchias; encore ne sont-ils pas unanimes, puisque le rabbin Lippmann est d'une opinion contraire, et affirme que la prophétie ne peut pas s'appliquer uniquement à Ézéchias, mais à tous les princes de la race de David, sans excepter le Christ, qui réalisera complètement la signification des quatre appellations. Les rationalistes, depuis Grotius, ont admis, sans la justifier, l'application des noms divins à Ézéchias. On a abandonné depuis longtemps cette exégèse forcée. Ézéchias n'a jamais dominé sur la Galilée, qui appartenait de son temps au royaume des dix tribus. On suppose qu'Isaïe a exprimé, au chapitre ix, des espérances que l'avenir a déçues. Ézéchias avait neuf ans au temps où écrivait Isaïe. Sur quel fondement sérieux eût-il pu élever l'édifice d'une grandeur future et toute divine? Enfin comment admettre que le psaume lxxi, si conforme à la prophétie d'Isaïe, et qui en est un commentaire anticipé, ait pour objet le roi Ézéchias? Manifestement, tout dans la prophétie que nous venons d'expliquer se rapporte au Messie.

et de système a mis ces textes à la torture, pour dénaturer le sens des appellations de l'Emmanuel. L'interprétation facile et naturelle est celle que la tradition lui a donnée : Isaïe a qualifié Emmanuel d'attributs qui proclament sa divinité.

CHAPITRE IX

LA TIGE DE JESSÉ

Les chapitres x, xi et xii du livre d'Isaïe forment un groupe d'oracles se rapportant à une même époque. Selon beaucoup de commentateurs, Samarie était déjà conquise quand ils ont été écrits¹, mais la déroute humiliante de Sennachérib n'était pas encore un fait accompli. Ce serait donc entre la sixième et la quatorzième année du règne d'Ézéchias que le

¹ Is. x, 9-11. Cependant ce passage ne prouverait pas, suivant d'autres commentateurs, que Samarie était détruite quand Isaïe les écrivit et que les événements relatés au livre des Rois (IV Reg. xv, 29; xvi, 9) étaient accomplis. Assur pourrait ici se glorifier des victoires remportées par Salmanasar II sur le roi d'Israël, Achab, et des tributs payés à Ninive par Jéhu et Manahem. Dès l'année 742, Téglathphalasar avait remporté sur les Araméens une éclatante victoire (Schrader, *Keilinschr.*, p. 402). Ces défaites infligées à Samarie et à Damas pourraient suffire à expliquer les paroles qu'Isaïe met sur la bouche d'Assur :

Assur songe à détruire,
A exterminer les peuples en grand nombre. .
N'en a-t-il pas été de Samarie comme de Damas ?
Ma main (dit Assur) a frappé ces deux royaumes.

Nous pensons que le verset 24 du même chapitre x, est un indice qu'Isaïe prit occasion de la défaite du pharaon à Raphia pour écrire sa prophétie contre Assur.

prophète aurait prononcé l'oracle célèbre de la tige de Jessé. Quoi qu'il en soit, quand Isaïe prononçait les oracles que nous allons expliquer, Assur marchait contre Juda. Isaïe voit ses bataillons échelonnés le long de la route qui, de la frontière d'Éphraïm, aboutit à Jérusalem :

Déjà l'Assyrien est arrivé à Ayat,
 Il a passé à Migron ;
 A Mikmas il a déposé son bagage.
 Ils passent ce défilé,
 Ils bivouaquent à Gébéha.
 Encore un jour de halte à Nobé.
 De sa main il menace la montagne de Sion,
 Les hauteurs de Jérusalem ¹.

La terreur était dans toutes les âmes. On n'entendait que cris de détresse. Tous fuyaient devant l'envahisseur ². Le prophète seul demeure calme et confiant : le Ciel lui a révélé la chute d'Assur et la délivrance définitive de Juda. Dans des strophes magnifiques coulent, pour ainsi dire, à pleins bords et à flots pressés, comme un fleuve admirable, les oracles d'Isaïe.

Au moment où Assur veut frapper Juda d'un coup mortel, le fils d'Amos le représente comme une forêt puissante que la main du Seigneur doit abattre et déraciner. C'est l'introduction sur la scène prophétique de la maison de David sous l'image

¹ Is. x, 28-32.

² Is. x, 29.

d'une tige mystérieuse de Jessé, qui sort des fortes racines d'un arbre entièrement coupé. Au commencement le rejeton paraît sans importance; mais il deviendra un grand arbre. Il fallait faire entrer dans les esprits cette vérité, que le Seigneur était plus fort que tous les ennemis d'Israël; qu'après l'avoir éprouvé, châtié et corrigé, il sauverait son peuple et réaliserait ses incomparables destinées.

La chute d'Assur prédite par Isaïe n'est qu'un prélude des châtiments réservés aux ennemis de Dieu; elle n'est qu'un indice de la délivrance générale qui se poursuivra à travers les siècles et qui s'étendra à toute la nature déchue et enchaînée depuis l'Éden. Tout homme, toute nation se dressant en obstacle au règne du Christ, tomberont sous le puissant bras du Seigneur, comme tombe une forêt puissante sous la hache des bûcherons :

Voilà que le Seigneur, Dieu des armées,
Tranche la couronne de l'arbre d'un coup terrible;

La haute futaie est abattue,

Et les cimes élevées sont jetées à terre.

Puis il fauche les broussailles de la forêt;

Et le Liban tombe sous la main du Tout-Puissant...

Mais il sortira un rameau de la souche de Jessé;

C'est lui que les nations vénéreront¹.

Nul doute que la prophétie de la tige de Jessé ne soit messianique. Le Targum de Jonathan applique au Messie le premier verset : *Egredietur virga de*

¹ Is. x, 33-34; xi, 1, 10.

*radice Jesse*¹. Saint Paul, dans son Épître aux Romains², voit dans l'oracle d'Isaïe l'annonce de la conversion des Gentils, et dans son Épître aux Thessaloniens, il applique à Jésus-Christ la parole du prophète :

Du souffle de sa bouche il anéantira l'impie³.

L'Apocalypse emprunte à Isaïe un des qualificatifs dont il salue l'Agneau de la Jérusalem céleste : « Le voici le lion vainqueur de la tribu de Juda, le rejeton de David⁴. Enfin presque tous les commentateurs rationalistes, Eichhorn, de Wette, Gesenius, Hitzig, Maurer, Ewald, y voient le roi attendu, le Messie. Seulement plusieurs d'entre eux s'égarent en refusant de reconnaître Jésus dans le Messie annoncé par le prophète⁵.

Parmi les chrétiens, Grotius est le premier qui regarda Ézéchias comme l'objet de la prophétie, quoiqu'elle dût être, selon lui, dans un sens mystique, appliquée à Jésus-Christ. Il se peut assurément qu'en voyant Ézéchias croître auprès de lui et répondre si bien aux soins dont son éducation

¹ La plupart des anciens interprètes juifs, en particulier Jamki, Abarbanel, Kimchi, regardent l'oracle de la Tige de Jessé comme une prophétie messianique.

² Rom. xv, 12; cf. ix, 27, 28.

³ Is. xi, 4; II Thess. ii, 8.

⁴ Apoc. v, 5; xii, 16.

⁵ Gesenius dit explicitement qu'Isaïe peint ici un Messie politique, un roi temporel d'Israël. Hitzig affirme que ce Messie politique, avec les traits et les couleurs que lui donnent les versets 3-4, n'est point Jésus. D'après Théodoret, les Juifs avaient appliqué la prophétie à Zorobabel.

était l'objet, Isaïe ait songé au bel avenir du jeune prince, en écrivant ses oracles¹. Mais ce serait un parti pris de voir dans le tableau, dans les scènes et les images de la prophétie, une peinture de ce qu'Isaïe aurait attendu d'Ézéchias.

Si l'on compare les divers passages de la Bible où il est manifestement question du Messie, on verra qu'il est souvent représenté sous l'image d'un rejeton, d'une tige sortant d'une souche. On voit, par le verset 2 du chapitre iv, que cette image était populaire en Israël. Le mot « rejeton » était devenu le nom même du Messie. Au psaume LXXI, dans les chapitres iv, vii et ix d'Isaïe, comme aussi dans Michée, se trouvent des passages d'une correspondance frappante avec le chapitre x, pour les figures employées. Tous ces passages se rapportent évidemment à un même objet : le Messie et son règne. L'admission des Gentils dans le royaume de Dieu, la sainteté de ses membres, la cessation de tout ce qui peut inquiéter et troubler le repos, sont des traits qui reviennent sans cesse dans les prophéties messianiques, et ces traits abondent dans la prophétie présente.

Le Messie y apparaît comme un héros placé au-dessus de l'humanité. La terre entière est le théâtre de sa domination. Peut-on dire d'un roi, si élevé qu'on le suppose, qu'il détruira le péché et tous les désordres de la nature, qu'il replacera le monde dans l'état où il était avant la chute? D'après le

¹ Saint Thomas ne condamne pas absolument cette opinion.

verset 4, le monarque annoncé anéantira les méchants sur toute la terre par le seul effet de sa parole, et les Gentils déposeront à ses pieds un hommage religieux. On ne peut appliquer ces paroles à Ézéchias¹.

Les circonstances au milieu desquelles le Messie doit apparaître sont tout autres que celles du règne de ce prince. D'après les paroles du prophète, la maison de David sera complètement ruinée et sa famille sera rentrée dans la vie privée. La tige de Jessé sortira des racines d'un arbre complètement coupé. David n'est point nommé, car il ne reste presque plus rien de l'éclat qu'il a jeté sur Israël; c'est de la souche dont il est sorti qu'il est ici question: Ézéchias reste dans l'ombre; ce n'est point de lui qu'il s'agit, mais du Christ Jésus.

Ajoutons que le prophète parle du retour de la captivité de tous les Juifs dispersés sur la terre, et non point des seuls Juifs qui, au temps d'Ézéchias, étaient en exil. Cette observation montre la fausseté de l'interprétation d'Ewald: il suppose qu'Isaïe annonçait que le Messie paraîtrait immédiatement après la catastrophe de l'armée assyrienne au temps d'Ézéchias. A ce moment, les exilés n'étaient pas disséminés sur toute la terre. Entre la venue du Messie et l'oracle du prophète, beaucoup de temps

¹ Le mot *נִצָּן*, *egredietur* (xi, 1) équivaut manifestement à un futur: c'est ce qu'on appelle un prétérit prophétique. Ézéchias était déjà sur le trône quand Isaïe écrivait son oracle. On voit par tout le passage, et surtout par la liaison du ch. xi avec le ch. x, qu'il s'agit de l'avenir et non du présent.

devait s'écouler, beaucoup d'événements s'accomplir. Toute une série de catastrophes devaient, avant le Christ, atteindre Israël, et ces catastrophes étaient placées bien au delà de l'horizon des contemporains d'Ézéchias.

Sans doute Isaïe prenait pour point de départ de ses prophéties l'état de prospérité et de puissance où se trouvait alors Assur. Mais c'était pour dire qu'un jour il serait humilié, et que sur ses ruines reflleurirait la famille de David. Le Voyant ne s'arrête point à cette première humiliation de l'une des puissances ennemies du règne messianique; il en parle uniquement parce que l'Assyrie représentait alors pour Israël toute la gentilité, et qu'elle serait la première nation que Dieu détruirait en vue de son règne futur.

Les rationalistes supposent que Jésus-Christ n'a point réalisé les magnifiques promesses d'Isaïe et qu'il n'a point été le rejeton de Jessé, parce qu'ils ne veulent pas comprendre l'œuvre évangélique envisagée dans son ensemble. Ils parlent comme si l'action du Christ s'était terminée avec sa vie mortelle; ils ferment les yeux sur l'épanouissement du monde chrétien. Ils ne voient ni le tombeau glorieux du Christ ressuscité, ni la propagation de l'Évangile par les Apôtres, ni les profonds changements sociaux, ni les œuvres évangéliques dont témoignent dix-huit siècles de christianisme. Ils ne considèrent point l'histoire de l'Église ni ses destinées éternelles. Le règne du fils de David se révèle comme celui du Fils assis à la droite du Père, au milieu des élus. Le Christ,

roi discuté de l'Église militante, sera pour jamais le roi triomphant de l'Église glorieuse.

Ces promesses magnifiques, bien que peu comprises alors, nous font augurer tout ce qu'elles durent apporter de consolation à Juda menacé par Assur. Considérée dans son ensemble, la prophétie adressée aux contemporains tremblants d'Ézéchias, était celle-ci : « Vous tremblez devant Assur ; mais Assur, comparé au rejeton de Jessé, roi de l'avenir, est sans importance. Assur s'évanouira comme une fumée ; les nations hostiles qui lui succéderont tomberont à leur tour. Seul le Christ demeurera et régnera sur les restes d'Israël convertis, sur les nations qui se convertiront un jour à lui, et son règne n'aura pas de fin. Vos inquiétudes sont vaines, et le trouble de vos âmes absolument puéril. Le Messie régnera éternellement ; et si vous mettez en lui toute votre confiance, vous régnerez avec lui. »

Telles sont les réflexions générales que suggère la prophétie de la Tige de Jessé, dont nous allons exposer et commenter les textes.

CHAPITRE X

LA TIGE DE JESSÉ. — TEXTES ET COMMENTAIRES

Samarie est détruite. Sargon vient de mettre en déroute, à Raphia, l'armée la plus redoutable du monde après la sienne. Juda est saisi d'épouvante. Il sent qu'à son tour il va être attaqué par le tout-puissant roi de Ninive. Isaïe intervient alors. Qu'est-ce qu'Assur pour inspirer une telle frayeur ?

Assur n'est qu'une verge, dit Jéhovah,
Le bâton auquel j'ai remis ma vengeance.

Car Jéhovah a une œuvre à terminer à Jérusalem même. Juda n'est point encore suffisamment purifié, et Dieu lui réserve d'autres épreuves; Assur en sera l'instrument. Mais c'est inconsciemment que l'Assyrien travaillera à l'œuvre divine. Son orgueil l'aveugle à ce point qu'il attribue à sa force et à sa sagesse toutes ses victoires :

Je l'envoie, dit le Seigneur, contre un peuple impie,
Je le dépêche contre la nation objet de ma fureur,
Pour saisir sa proie, pour s'emparer du butin,
Pour la fouler comme la boue des rues.

Mais ce n'est pas mon œuvre qu'il croit faire,
Ce n'est point elle que son cœur pense accomplir.

Non ! il songe à détruire,

A exterminer les peuples en grand nombre.

Car il dit : « Mes satrapes sont autant de rois,

N'ai-je pas détruit Kalné comme Karkémis ?

N'ai-je pas détruit Hamat comme Arpad ?

N'ai-je pas détruit Samarie comme Damas ¹ ?

De même que ma main a frappé ces royaumes idolâtres,
Et leurs statues plus nombreuses encore qu'à Jérusalem,
De même que j'ai fait à Samarie et à ses idoles,
Ainsi je ferai à Jérusalem et à ses statues ². »

Cependant l'épreuve que Dieu ménage à Jérusalem ne sera que temporaire. L'invasion de Sennachérib, comme toutes les attaques dont le royaume de Dieu sera l'objet, passera comme une tempête d'un jour. Elle ne servira qu'à faire réfléchir Juda, qu'à le purifier et à le grandir. Bientôt l'instrument, la verge dont Jéhovah s'est servi pour frapper ses coups, sera brisée à son tour. Écoutons le prophète :

Quand le Seigneur aura achevé son œuvre,
A l'égard de la montagne de Sion et de Jérusalem ³.

¹ Assur se vante de ses conquêtes précédentes. Tout a dû lui céder : Kalné, sur la rive gauche du Tigre, plus tard Ctésiphon; Karkémis, au confluent de l'Euphrate et du Chaboras; Hamath ou Emath, ville célèbre de Syrie, l'Épiphania des Grecs; Arpad ou Arphad, ville du nord de la Syrie; enfin Damas et Samarie, que le texte montre alors entièrement soumises, comme nous l'avons dit, à l'empire de Ninive. La prophétie se rapporte donc au moins à la sixième année d'Ézéchias.

² Is. x, 5-11.

³ L'œuvre de Dieu à l'égard de Sion fut achevée lors de l'invasion de Sennachérib, qui réduisit Jérusalem à la plus grande

Alors il fera justice du roi d'Assur,
 Et de son insupportable insolence...
 La lumière d'Israël sera la flamme d'un brasier ;
 Son saint sera un feu ¹
 Qui dévorera et consumera
 Les épines d'Assur et ses broussailles,
 En un jour.
 Sa belle forêt et son verger,
 Il les détruira dans leur sève et leur racine.
 Ce qui restera d'arbres de la forêt,
 Un enfant les compterait avec ses doigts ².

Juda aussi sera châtié : ses enfants seront transportés au loin et décimés. Mais ils reviendront. Assur, lui, périra :

En ce jour-là, le reste d'Israël
 Et les survivants de la maison de Jacob
 Cesseront de s'appuyer sur celui qui les frappait :
 Ils s'appuieront sur le Saint d'Israël, avec fidélité.
 Le reste de Jacob reviendra au Dieu tout-puissant.
 Ton peuple, ô Israël,
 Nombreux comme le sable de la mer,

extrémité. « Mais, remarque Vitranga, dans le jugement de Dieu contre Sennachérib et le royaume de Ninive, on doit aussi voir désignés les châtiments qui atteindront dans la suite des âges les ennemis du royaume de Dieu. »

¹ Ces mots : « Lumière d'Israël, Saint d'Israël, » désignent Jéhovah. Le texte revient à dire : « Jéhovah est une flamme ; les ennemis de son royaume, qui ne sont que broussailles et épines, seront dévorés par ce feu. » Les hostilités des ennemis de Dieu sont peintes, dans la Bible, sous l'image d'un feu d'épines. (Ps. cxvii, 12 ; Is. xxxiii, 12 ; Eccle. vii, 7.)

² Assur anéanti est comparé à une forêt détruite jusque dans ses racines : à l'image de l'arbre coupé correspond, par opposition, celle du rejeton.

Ne sera plus qu'un petit reste quand il reviendra.

La catastrophe est décidée ;

Ce sera une pluie, un torrent de justice ¹.

Quel est ce Saint d'Israël sur lequel doit s'appuyer le petit reste qui sortira purifié de l'épreuve? Isaïe nous l'apprend dans la suite du même morceau :

Il sortira un rameau du tronc de Jessé,

Et un rejeton poussera de ses racines.

Sur lui reposera l'Esprit de l'Éternel,

Un esprit de sagesse et d'intelligence,

Un esprit de conseil et de force,

Un esprit de science et de crainte de Jéhovah.

Il trouvera sa joie dans la crainte de l'Éternel :

Il ne jugera pas d'après les apparences,

Il ne condamnera pas d'après l'ouï-dire ;

Mais il jugera les faibles avec justice

Et les humbles avec équité.

Sa parole sera une verge pour l'orgueilleux ²,

Et le souffle de ses lèvres un glaive pour le méchant.

La justice sera la ceinture de ses reins,

Et la fidélité la ceinture de ses flancs ³.

Ainsi, pendant que l'Assyrie, figure des puissances ennemies du peuple de Dieu, tombe sous la hache de la colère divine, un rejeton, נֶזֶר, *nezar* ⁴,

¹ Is. x, 1-23.

² Graetz et différents commentateurs proposent de lire : « Il frappera l'orgueilleux, le tyran. » Le copiste aurait-il lu אָרֶץ, « la terre, » au lieu de עֲרִיץ, « l'homme superbe ? »

³ Is. xi, 1-5.

⁴ La Vulgate traduit נֶזֶר par *flos*, et saint Jérôme interprète en ces termes le verset : « Nos virgam de radice Jesse sanctam Mariam Virginem intelligamus, ... et florem, Dominum Salvato-

s'élève du tronc de la famille d'Isaïe. L'arbre de Jessé était, au temps du Christ, tranché jusqu'aux racines : il redevient un arbre opulent. Le prophète rappelle des oracles connus ; mais en peignant le roi de l'avenir il le revêt de son caractère divin. Saint Jean, dans son Apocalypse, ne sera pas plus explicite à l'égard du Messie. Isaïe et Jean le contemplant avec son auréole et sa majesté divines.

Descendant et héritier du trône de David, le Messie sera sagesse dans l'action, intelligence dans le choix des moyens, prudence dans les desseins, énergie dans l'exécution, la conscience vivante des volontés de Dieu et leur réalisation souveraine.

Le roi de l'avenir sera un juge équitable, incorruptible ; il saura découvrir la vérité, ne se laissera guider ni par l'apparence ni par les faux rapports ; il ne fera point acception des personnes. Dans notre livre sur David, nous avons montré, au psaume LXXI, que la parfaite justice était une vertu caractéristique du règne du Christ :

La paix régnera pour le peuple sur les montagnes,
Et la justice sur les collines ;

rem. » C'est là un commentaire plutôt qu'une traduction. Les mots *tige* et *rejeton* sont employés comme synonymes, désignant une seule personne, le Messie. C'est l'opinion d'un grand nombre d'interprètes, que saint Matthieu fait allusion à ce passage quand il dit de Jésus : « Il sera appelé Nazaréen, comme il est écrit dans les prophètes. » (Matth. II, 23.) Le mot נֶזֶר, *nézer*, se rapproche en effet de l'araméen נִצְרָא, *nazaréen*, mot du texte dont s'est servi saint Matthieu. Un nazaréen était un homme pauvre et méprisé, semblable à un humble et faible rejeton.

Il fera droit aux plaintes des affligés ;
 Il apportera le salut aux enfants des pauvres ;
 Il brisera les oppresseurs ¹.

La conséquence de la justice dans le gouvernement des hommes est la paix. La paix humaine est toujours troublée sur la terre. Quand la tranquillité n'est pas compromise par la mauvaise volonté des hommes, elle est détruite par l'effet même des lois de la nature. Il n'en sera pas ainsi de la paix messianique arrivée à sa parfaite réalisation.

Alors le loup habitera avec la brebis,
 La panthère se couchera près du chevreau ;
 Le taureau, le lionceau et l'agneau reposeront ensemble ;
 Un petit enfant les conduira.
 La génisse paîtra avec l'ourse ;
 Leurs petits gîteront côte à côte,
 Et le lion couchera dans l'étable du bœuf.
 Le nourrisson jouera près du trou de la vipère ;
 Dans la caverne du basilic
 L'enfant à peine sevré étendra sa main.
 On ne fera plus de mal, on ne fera plus de tort
 Sur toute ma sainte montagne,
 Car le pays sera plein des enseignements de Jéhovah,
 Comme le lit de la mer est plein des eaux ².

On sait que ce magnifique passage a été littéralement traduit dans les oracles sibyllins ³. Les poètes de l'antiquité l'ont reproduit ⁴. Ce serait trop en

¹ Ps. LXXI, 2. Cf. *David*. IV^e part., c. IV, ps. LXXI.

² Is. XI, 6-10.

³ III, 478.

⁴ Theocrit. *Idyl.*, xxiv ; Virgil. *Egl.*, IV et V ; Horat. *Epod.*, xvi, etc.

restreindre la portée, à la fois chez Isaïe et chez les auteurs profanes. que d'y voir une simple poésie, une simple fiction. Isaïe indique, sous des images grandioses, le terme final de la rédemption dans les hauteurs paradisiaques : l'établissement d'un nouveau ciel et d'une terre nouvelle¹, c'est-à-dire un ordre de choses où disparaîtra la distinction actuelle entre le monde terrestre et le monde céleste, entre les choses visibles et les choses invisibles, entre la chair et l'esprit; d'où le péché avec ses funestes conséquences seront bannis à jamais. C'est une croyance chrétienne que la matière elle-même a subi le contre-coup de la chute morale du premier homme. Saint Paul enseigne que la nature aussi soupire après sa délivrance et souffre les douleurs de l'enfantement²; il éclaire et complète Isaïe. Les espérances messianiques du prophète, comme les espérances de l'apôtre, visent les splendeurs futures du royaume de Dieu. Entre l'état présent et celui de l'avenir, il y a la vie passagère et troublée de l'Église militante. Saint Paul aspire en gémissant vers le moment de la transformation, après le jour où, délivrés du corps terrestre, rien ne nous séparera plus du Christ et de sa gloire. Isaïe gémit aussi et appelle l'avenir messianique. Tout allègement, toute délivrance ici-bas, le font songer à la délivrance finale. Il en voit la figure dans le jour où Juda, débarrassé de l'épreuve de la captivité et du poids de ses infidélités, servira

¹ Apoc. XXI, 1-3.

² Rom. VIII, 18, 23.

désormais le Saint d'Israël comme son seul Dieu, son chef et son roi.

Ce qui étonne, c'est que la création entière nous est représentée comme associant ses aspirations à celles de l'humanité. « Toutes les créatures, en effet, dit saint Thomas, tendent à leur conservation et résistent à leur dissolution ; l'inquiétude est répandue sur la nature. Tous les êtres qui ont vie aspirent à engendrer, à se reproduire, à se perpétuer. Ils s'épuisent en efforts constants pour parvenir à un état inconnu, à un avenir mystérieux. Ni le retour à l'infirmité ni la mort ne les désespèrent. » Tel est le phénomène que saint Paul, après Isaïe, décrit avec une divine éloquence. Plongés dans une servitude douloureuse, livrés aux dures lois d'une nature souvent inexorable, placés sous le coup de la malédiction de l'Éden, les êtres semblent vouloir, comme une femme en travail, au prix de cruelles convulsions, donner le jour à une nouvelle existence. Un nouveau ciel et une nouvelle terre, d'où la mort et la douleur seront bannies, succéderont à ce monde sombre et tourmenté, et offriront à l'humanité régénérée un séjour de lumière et de repos. Tel est le postulat de la foi chrétienne. « Sans cette destinée glorieuse, dit un commentateur, toute la vie chrétienne, telle qu'elle est actuellement, toute l'histoire de l'Église, avec ses luttes et ses souffrances, seraient une page d'énigmes, un commencement sans fin, une semence sans moisson ¹. »

¹ Thomasius, *Christi Person und Werk*, t. I, p. 33.

Isaïe croit à ce brillant avenir. A travers les épreuves d'Israël, il le voit se réaliser par le Messie, fils de David. Cette restauration physique et morale, à laquelle participeront un jour toutes les créatures, cette palingénésie suivra le second avènement du Christ Jésus. Pour peindre ces merveilles d'un avenir mystérieux et reculé, Isaïe ne peut user, pour être compris, que des images et des couleurs du monde et du temps où il vit. Assur représente les ennemis du règne de Dieu dans toute la suite des âges; les restes de Juda, purifiés par l'épreuve, représentent pour lui les élus du ciel :

En ce jour-là, le rejeton d'Isaï
S'élèvera comme une bannière pour les peuples :
C'est vers lui que les nations se précipiteront,
Vers le lieu glorieux de son repos ¹.
En ce jour-là, le Seigneur étendra de nouveau sa main
Pour racheter le reste de son peuple
Qui aura échappé à Assur et à l'Égypte...
Il érigera une bannière pour les peuples.
Et recueillera les dispersés d'Israël.
Il rassemblera les déportés de Juda
Des quatre coins de la terre.
Et la jalousie d'Éphraïm cessera,
Et les hostilités en Juda disparaîtront...
L'Éternel, qui a repoussé les flots de la mer d'Égypte.
Élèvera sa main sur l'Euphrate

¹ La Vulgate traduit : *Sepulcrum ejus erit gloriosum*. Ni l'hébreu ni le contexte ne favorisent la traduction *sepulcrum*. מְנוּחָה, signifie : « séjour, lieu de repos. » Saint Jérôme, appliquant ce passage à la mort du Sauveur et à sa résurrection glorieuse, a voulu rendre plus clairement ce qu'il estimait être la pensée du prophète : *Ut manifestum legenti sensum faceremus*, dit-il.

Et le divisera en sept ruisseaux,
 Afin qu'il y ait un chemin pour le reste de son peuple
 Pour échapper à l'Assyrien,
 Comme il y en eut un pour Israël
 Au jour de sa sortie d'Égypte ¹.

Le prophète place sous nos yeux les délivrances solennelles des Juifs : leur sortie de l'Égypte au temps de Moïse et le retour de la captivité ; pour chanter la délivrance finale qu'il prédit, il semble s'inspirer du cantique que les pères du peuple juif chantèrent après le passage de la mer Rouge ², et il met dans la bouche des élus ce chant d'actions de grâces :

Et vous direz en ce jour-là :
 Je vous glorifierai, ô Jéhovah !
 Vous étiez irrité contre moi,
 Votre courroux se détourne et vous me consolez.
 Oui, le Seigneur est mon salut.
 Je suis rassuré et ne crains rien :
 Car ma force et mon chant, c'est Jéhovah ;
 Il a été mon salut.
 Et vous puiserez de l'eau avec joie
 Aux sources du salut.
 Et vous direz en ce jour-là :
 « Glorifiez l'Éternel, invoquez son nom,
 Chantez sa gloire, car son nom est grand.
 Chantez à l'Éternel, car il a fait de grandes choses :
 Que cela soit connu sur la terre entière ! »

¹ Is. xi, 10-16.

² Il y a une très grande analogie entre ce fragment et le ch. xv de l'Exode. On a trouvé cette imitation indigne d'Isaïe, et on en a rejeté, pour cette raison, l'authenticité !

Pousse des cris de joie et d'allégresse.

Toi qui habites en Sion,

Car il est grand au milieu de toi, le Saint d'Israël¹.

Nous parlerons plus tard de l'universalisme d'Isaïe. Ce n'est pas seulement une phase historique, les gloires particulières d'un petit peuple comme celui des Juifs, qu'il célèbre : c'est l'humanité rachetée et glorifiée par le Christ que chante Isaïe. On remarquera que cette vérité ressort de ses paroles. Le rejeton de Jessé sera pour toutes les nations comme un drapeau planté dans un lieu élevé : c'est la croix. Jésus fit allusion à l'étendard de la délivrance, lorsqu'il dit : « Quand je serai élevé au-dessus de terre, j'attirerai *tout* à moi². »

Les commentateurs ont remarqué que, suivant Isaïe, ce ne sera qu'après la conversion des nations au Messie que les dispersés d'Israël se convertiront à leur tour³. Reuss fait lui-même cette observation. « Le retour des Juifs devrait, dit-il, précéder l'arrivée des païens, et cependant Isaïe déclare le contraire. » Le prophète inspiré avait connu qu'il en serait autrement ; il ne juge point ici comme un Juif guidé par les préjugés et les ambitions nationales. Dieu lui a révélé un mystère. Saint Paul l'a connu après Isaïe. « Je ne veux pas, mes frères, écrira-t-il aux Romains, que vous ignoriez ce mystère, qui est qu'une partie des Juifs demeurera dans

¹ Is. xii.

² Joan. xii, 32.

³ Is. xi, 12.

l'aveuglement, jusqu'à ce que la multitude des nations soit entrée dans le royaume du Christ ; et c'est alors que tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : Il sortira de Sion un libérateur, qui bannira l'impiété de Jacob ¹. »

Pour Isaïe, ce n'est donc pas le retour de la captivité de Babylone qui doit réaliser sa prophétie ; ce retour n'est à ses yeux qu'une réalisation initiale et figurative. Les regards du prophète vont au delà, jusqu'au temps du Christ, jusqu'aux derniers jours de l'Église militante, jusqu'au règne du Christ avec tous les élus dans le royaume de Dieu.

Isaïe termine son oracle par ces paroles d'espérance :

Vous puiserez avec joie les eaux
Dans les fontaines du salut.

Jésus s'est considéré lui-même comme une source sur laquelle l'humanité, après avoir marché longtemps sous les ardeurs d'un soleil brûlant, se pencherait un jour, pour étancher sa soif de vérité et de justice.

C'était au temps où on célébrait à Jérusalem la fête annuelle des Tabernacles. Chacun des huit jours que durait cette fête, les lévites plaçaient sur l'autel deux vases d'argent remplis de vin, et une cruche d'or remplie d'une eau puisée par un prêtre, à la fontaine de Siloé. Cette eau était apportée au temple en grande pompe et au chant des cantiques ; parmi

¹ Rom. XI, 25-26.

ces cantiques était celui d'Isaïe, dont nous venons de citer les paroles ¹.

Jésus se trouvait parmi les assistants. Il prit occasion des paroles d'Isaïe, solennellement rappelées, pour révéler ce qui était caché sous le symbole. Il se plaça au milieu de la foule, et il parla à grande voix : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et boive. Du sein de celui qui croit en moi jailliront des torrents d'eau vive. » Comment Jésus développa-t-il ce thème, avec quelle énergie persuasive se révéla-t-il comme la source mystérieuse de salut prédite par Isaïe ? Nous ne le savons, mais l'émotion fut profonde. Les uns, touchés, entraînés, éclairés, disaient : « Voilà le prophète ! » D'autres : « C'est le Messie ! » Quelques-uns, retranchés derrière les idées étroites qu'inspirait une fausse orthodoxie, résistaient. Plusieurs de ceux-ci, emportés par leur fanatisme, voulaient arrêter Jésus comme un blasphémateur ; mais personne ne mit la main sur lui ².

Le Christ s'est donc appliqué lui-même la prophétie d'Isaïe : Jésus s'est donné comme la source d'eaux vives prédite par le prophète. Il répéta cette affirmation à la Samaritaine ³. Saint Jean reproduit quatre fois, dans son Apocalypse, l'image pittoresque du salut assimilé à une source d'eaux vives. Jésus, comme un bélier mystérieux à la tête du

¹ Talmud, Maimon., traité *Succah.*, fol. 48, 55. — Stapfer, *la Palestine au temps de J.-C.*, p. 432.

² Joan. vii, 37.

³ Joan. iv, 10, 13-14.

troupeau, conduit les brebis et les agneaux se désaltérer à ces eaux rafraîchissantes et limpides¹. Isaïe prophétisait à ses contemporains une source de salut qui, après avoir traversé les déserts arides de l'humanité et fécondé la terre, se retrouverait plus abondante, plus délectable, dans l'Éden éternel que Dieu prépare à ses élus.

¹ Apoc. vii, 17; xxi, 6; xxii, 1-5. L'image du bélier, du troupeau et de la source fut très chère aux premiers chrétiens. Le commandeur de Rossi, dans son magnifique travail sur les catacombes, en reproduit plusieurs fois la peinture.

CHAPITRE XI

CYRUS

Les vingt-sept derniers chapitres, qui forment ce que la néocritique appelle le deutéro-Isaïe, développent et éclairent les prophéties des trente-neuf premiers : la délivrance de la captivité, l'avenir messianique, les conditions et la divine économie de l'affranchissement final.

Tout d'abord, le prophète met en lumière le rôle messianique de Cyrus, le libérateur des Israélites captifs de Babylone. Près de cent cinquante ans avant l'exil de Juda en Chaldée, Isaïe fut ravi en esprit au milieu des déportés. Il vit Jérusalem, le temple, les villes de sa patrie, dans l'état de ruines où ils devaient demeurer soixante-dix ans. Dieu lui révéla ensuite la délivrance et le relèvement de son peuple. Ce ne seront ni les rois d'Assur ni ceux de Babel qui, après avoir arraché ses habitants à la Judée, les y ramèneront : les Juifs déportés à Ninive et à Babylone, disséminés dans les provinces, donnés en spectacle aux populations avec les autres trophées de victoire, employés à des travaux serviles, ne devaient pas, ne pouvaient pas être rendus à la

liberté par leurs vainqueurs et leurs maîtres intéressés. Pour que leur captivité prit fin, il fallait que leurs tyrans fussent eux-mêmes frappés et vaincus. Le prophète a commencé par prédire, en effet, la chute de Ninive; ensuite il a prophétisé celle de Babylone. Isaïe avait dit de l'empire assyrien :

Malheur à Assur, la verge de ma colère,
Ce bâton auquel j'ai remis ma vengeance¹.

Et de l'empire de Nabuchodonosor il avait dit :

Malheur à Babylone!
Appelez à grands cris!
Faites signe de la main,
Pour que les vainqueurs entrent dans la ville des tyrans².

Ce n'est qu'après ces prophéties qu'Isaïe annonce la délivrance par Cyrus. Il vient de montrer les horreurs de la captivité, le peuple abattu, désespéré,

¹ Is. x, 5.

² Is. xiii, xiv, xxi. Inutile de dire que la nouvelle critique nie l'authenticité de ces chapitres, admise par tous les catholiques et par des protestants tels que Hengstenberg, Keil, Delitzsch, Alexander, Urwich. La seule raison que Reuss apporte comme preuve de non-authenticité est que le prophète ne pouvait prévoir la chute de Babylone. Nous avons montré que, même naturellement parlant, il pouvait prévoir cette chute. C'est, en effet, dès le commencement du règne d'Ézéchias que les nations de la haute Asie prirent un aspect menaçant. Notons aussi qu'au chapitre xxi Isaïe appelle la Perse *Élam*, nom qu'elle portait avant Cyrus. Le mot *Perse* signifie « cavalier », et c'est Cyrus qui créa la cavalerie des Perses. On ne rencontre pas ce nom dans la Bible avant Ézéchiel. Quant aux Mèdes, ils étaient connus depuis longtemps. Jérémie associe aussi et unifie comme État les Mèdes et les Élamites (Jerem. xxv, 25; cf. Act. II, 9).

invoquant la mort comme le terme désiré de ses maux¹. Mais Jéhovah ne permet jamais que ses prophètes laissent son peuple sous le poids d'une menace sans espérance : il les charge aussitôt d'annoncer que le sort d'Israël changera. Au fils d'Amos il ordonne de prédire l'heureux retour dans la patrie et de consoler son peuple par des paroles que rediront Ézéchiël et Daniel pour soutenir les exilés :

Consolez, consolez mon peuple,
Rassurez Jérusalem et proclamez ceci :
Le temps de la servitude est accompli,
Le péché d'Israël est pardonné...

Une voix crie :

Par le désert frayez le chemin de l'Éternel.
Aplanissez, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu.
Que toute profondeur soit exhaussée,
Que toute montagne, toute colline s'abaisse ;
Que ce qui est inégal se change en plaine,
Et les crêtes escarpées en vallons,
Pour que la gloire de Jéhovah apparaisse,
Et que tous les mortels l'aperçoivent.
C'est la bouche de l'Éternel qui le dit².

Montez sur une haute montagne,
Pour annoncer la bonne nouvelle à Sion !
Élevez la voix avec force,
Pour l'annoncer à Jérusalem !
Élevez-la, n'ayez pas peur,
Dites aux villes de Juda : Voici votre Dieu !

¹ Is. xxxix, 6-7 ; cf. i, 25, 30 ; iii, 26 ; iv, 1 ; vi, 12 ; xiv, 2-3.

² Le lecteur chrétien, à ces dernières paroles, a reconnu les mots dont s'est servi Jean-Baptiste pour annoncer la venue du Messie. Ainsi se justifie, par les paroles mêmes du Précurseur, l'interprétation messianique de la prophétie.

Voyez, l'Éternel vient avec puissance ;
 Son bras exerce son pouvoir.
 Voyez, il apporte avec lui la récompense,
 Et son salaire le précède.
 Tel qu'un berger, il va paître son troupeau ;
 Dans ses bras il recueillera les agneaux,
 Et il les portera sur son sein ;
 Doucement il conduira les brebis qui allaitent ¹.

Quel sera l'instrument de la délivrance? Jéhovah montre à son prophète un personnage mystérieux, conduisant les Mèdes et les Perses à l'assaut de Babylone. Le vainqueur s'empare de la superbe capitale; il s'assied bientôt sur le trône même des Nabuchodonosor et des Balthasar. C'est ce nouveau roi qui va se présenter en libérateur aux diverses nations asservies et enchaînées par les tyrans babyloniens ². Cyrus a appris dès longtemps à maudire les ennemis d'Israël et de son propre pays; il déteste les actes iniques qu'ils ont accomplis. Sur

¹ Is. xl, 1-11. Jésus, dans l'Apocalypse, s'applique un mot de ce passage lorsque, parlant à ceux qui doivent faire partie du royaume de Dieu, il leur dit : « Voilà que je viens bientôt, et *j'ai ma récompense avec moi* pour rendre à chacun selon ses œuvres. » (Apoc. xxii, 12.) C'est à ce passage aussi que fait allusion le Sauveur quand il se donne comme le bon pasteur portant en ses bras la brebis égarée (Luc. xv, 4-7; Joan. x, 11).

² Quatre fois déjà, l'avenir de bonheur et d'affranchissement que représente le mot « liberté » a fait, dans une large mesure, tressaillir l'humanité. C'est l'affranchissement qu'a prêché le Bouddha, et tout l'Orient s'est ému. Cyrus a fondé son grand empire au nom de la liberté. La Révolution française a ébranlé l'Europe par ce mot prestigieux. Le Christ seul a commencé de réaliser sur la terre la vraie liberté, et c'est à la liberté *qua nos Christus liberavit*, que le monde devra son parfait affranchissement, partiel sur la terre, absolu dans les cieux.

son drapeau est écrit ce mot magique : Affranchissement. Des cris de reconnaissance saluent son triomphe et s'élèvent de toutes parts dans l'immense empire conquis au nom d'une politique généreuse¹. Ce n'est pas seulement Israël qui demande à retourner dans les champs dévastés d'où il a été arraché; plus d'un peuple sollicitera son retour dans la patrie; l'histoire constate d'autres délivrances². Mais celle des populations de la Judée semble avoir seule intéressé Isaïe. Peut-être aussi le Seigneur ne lui révéla-t-il que celle-là : il la lui montra avec tous les effets salutaires qu'elle devait entraîner.

Il est certain qu'Isaïe a vu des yeux de l'esprit le nouveau conquérant; il l'a salué près de deux siècles avant sa naissance. Il y a plus, par un prodige que nous avons déjà constaté une fois dans la Bible.

¹ Les documents cunéiformes insistent sur ce fait, que la conquête de Cyrus fut pacifique, et que Babylone et la Chaldée furent soumises sans résistance. Xénophon raconte qu'avant son expédition Cyrus traita avec les Assyriens, pour que les habitants des campagnes, et particulièrement les agriculteurs, n'eussent rien à souffrir des maux de la guerre; il ajoute qu'il fut accueilli partout pacifiquement. Xénophon s'accorde absolument avec Isaïe. (Rawlinson, *Contemporary Rev.*, janv. 1880; Halévy, *Revue des études juives*, sept. 1880; *Civiltà cattolica*, 1^{er} sept. 1883.)

² Les documents cunéiformes montrent que Cyrus délivra les peuples captifs du roi de Babylone : « J'assemblai ces peuples et je les fis retourner dans leurs contrées. » Le rapatriement ne fut point borné aux Juifs, qui ne firent que bénéficier d'une mesure générale. La conduite de Cyrus diffère totalement de celle des monarques de Ninive et de Babylone : tandis que ceux-ci pillent les temples et emportent dans leur capitale les trésors et les idoles des peuples vaincus, Cyrus, au contraire, rend à ces peuples leurs divinités, et leur permet de restaurer leurs temples. (V. Lenormant, t. V, p. 492 et suiv.)

en racontant la prophétie contre l'autel de Béthel¹, Jéhovah nomme par son nom l'homme qui sera l'instrument de ses providences. Ce général d'armée, ce conquérant, ce monarque s'appellera Cyrus.

Cette évocation d'un personnage qui n'est pas né, cette révélation d'un nom encore inconnu, sont le scandale du rationalisme. Cependant pourquoi Dieu, en découvrant à son prophète l'avenir le plus lointain, n'aurait-il pu, quand ce prodige devait servir sa gloire, révéler d'avance un nom glorieux que l'histoire enregistrerait un jour dans ses annales²?

¹ *Les Prophètes d'Israël*, p. 102.

² Il ne nous est parvenu que des récits semi-fabuleux sur les commencements de Cyrus. On y raconte qu'Astyage, roi des Mèdes, avait une fille nommée Mandane, qu'il maria à Cambyse, prince vassal de la Perse. Après ce mariage, il vit en songe une vigne qui sortait du sein de sa fille et qui couvrait toute l'Asie. Ayant demandé aux mages l'interprétation de ce songe, on lui répondit que le fils de Mandane régnerait un jour à sa place. Aussitôt il s'assura de sa fille et la tint sous une garde sévère. Dès que l'enfant fut né, Astyage ordonna à un serviteur de le tuer; mais celui-ci chargea un pâtre d'exposer l'enfant dans un lieu désert et de l'y laisser mourir. Une chienne allaita l'enfant abandonné; des bergers le recueillirent et l'appelèrent Agradate. Après beaucoup de vicissitudes, la légende le conduit à la cour de Cambyse son père, auquel il succéda. Bientôt il secoua le joug des Mèdes et fonda en Perse un royaume, en réunissant en un seul corps, sous son autorité, les diverses tribus de la nation. Il aurait pris alors, suivant quelques auteurs, le nom de Cyrus. Il déclara la guerre à Astyage, qu'il défit complètement en 548. Dans l'inscription appelée *Cylindre de Cyrus*, découverte en 1879 au milieu des ruines de Babylone, le célèbre conquérant se donne, en effet, comme fils de Cambyse et petit-fils de Cyrus, « le grand roi, roi de la ville d'Ansan, » (ou Assan), ville du pays d'Élam. L'origine royale de Cyrus est regardée comme indiscutable. Quant au mot Cyrus, on peut parfaitement admettre qu'il fut d'abord un qualificatif honorifique et qu'il devint plus tard un nom propre. Isaïe

Pourquoi limiter la toute-puissance de Dieu et son omniscience? Il est illogique et mesquin de mutiler un prodige par des considérations tirées de l'ordre ordinaire de la nature. La révélation d'un fait humainement impossible à prévoir est aussi mystérieuse que la révélation d'un nom encore inconnu.

Dans une vision miraculeuse, Dieu fit apparaître à Isaïe l'image de Cyrus triomphant de Babylone¹; mais Isaïe, le prophète du Messie, reconnaît dans la vision le signe et la figure d'une autre délivrance

n'aurait, suivant quelques commentateurs chrétiens, donné au héros de la délivrance qu'un nom de qualité répondant à sa mission. « C'est, dit Vitringa, l'habitude des prophètes, de prédire les personnages futurs en les désignant par leurs attributs, par des noms mystiques. » Suivant Ctésias, le nom de Cyrus signifie « soleil »; Plutarque (*Vie d'Artaxercès*) lui donne aussi cette signification d'après la tradition commune. Mais cette étymologie est douteuse. Sur les monuments Cyrus est appelé Kirusch ou Kuras. Les Massorèthes ont hébraïsé le nom כִּירִשׁ, *Choresch*, « qu'il serait plus logique, dit Vitringa, de lire *Churesch*. » Les découvertes jetteront peut-être un jour quelque lumière sur la vraie signification du mot Cyrus. (V. plus haut, p. 233.)

¹ Après sa victoire sur Astyage et la conquête de l'empire des Mèdes, Cyrus s'était emparé de la Carmanie et de la Bactriane. Crésus, roi de Lydie, redoutant justement un monarque qui devenait aussi puissant, s'unit avec les Grecs et Nabonid, roi de Babylone, et songea à prendre l'offensive. La Pythie de Delphes, consultée par lui sur l'issue de sa campagne, répondit : « Lorsqu'un mulet deviendra roi des Mèdes, alors, ô Lydien aux pieds délicats, tu n'auras que le temps de fuir. » On voit ici Cyrus désigné par un nom symbolique. Le mulet désignait Cyrus, parce que sa puissance était issue de deux nations différentes. Crésus, assiégé dans Sardes et vaincu, fut emmené en captivité, où il fut toujours traité en ami par Cyrus. Après la prise de Sardes, le roi des Perses entreprit la conquête de l'Asie Mineure, qui se soumit promptement. Puis il se tourna contre les Chaldéens et marcha droit sur leur capitale, où régnait alors Nabonid, père de Balthasar (539).

et d'un autre Cyrus¹. Il chante à la fois deux hymnes de consolation : le premier célèbre la mise en liberté par Cyrus des captifs de Babylone; le second, la mise en liberté de l'univers entier par le Christ Sauveur.

Qui l'a suscité de l'Orient,
 Celui sur les pas duquel accourt la victoire?
 Qui lui livra les peuples,
 Qui lui soumit les rois?
 Qui lui donna une épée contre la poussière,
 Un arc contre la paille qui s'envole?
 Il poursuit les peuples, il traverse en paix
 Un chemin que ses pieds n'ont jamais foulé.
 Qui a fait cela? Qui l'a accompli?
 Celui qui jadis a évoqué les générations :
 C'est moi, l'Éternel²...

Cyrus venait de l'Orient, puisque la Perse est à l'est de la Chaldée. Il venait aussi du nord, puisque la Médie, dont Cyrus était le roi, est au nord de la Babylonie. On peut donc admettre qu'il s'agit de Cyrus dans ces paroles placées sur les lèvres de Jéhovah :

Moi je l'ai suscité du nord, et il vient ;
 De l'Orient, lui qui invoque mon nom³.

¹ Nous suivons ici l'interprétation de saint Thomas, de Hugo, de Sanchez, de Jansen et de Maldonat. Vitranga se refuse à admettre un premier sens littéral. Selon lui, l'application directe que les apôtres ont faite de la prophétie au Christ et à l'Église, ainsi que le sujet de cette prophétie, s'opposent à l'hypothèse d'un double sens. Isaïe ne parlerait pas du retour du peuple exilé, mais de Jéhovah, se manifestant comme un roi glorieux.

² Is. xli, 2-4.

³ Cornelius a Lapide dit qu'il s'agit d'Abraham. Le contexte ne semble pas pouvoir se rapporter à ce patriarche.

Cyrus est nommé adorateur de Jéhovah, parce que Dieu lui a inspiré ses volontés et qu'il veut en être l'agent obéissant¹. Il est appelé juste, parce qu'il est l'instrument des justices de Jéhovah; selon le mot hébreu, il est la justice, צדק, *tsedeq*, *justitia*, la justice de Dieu. Enfin Cyrus est par un côté, ou du moins par un acte de sa vie, un type par excellence du Messie. Isaïe loue comme il suit cette figure transparente du libérateur Jésus :

Voyez mon serviteur que je soutiens,
 Mon élu en qui mon âme prend plaisir !
 Je mets mon esprit en lui,
 Pour qu'il fasse part au peuple de ce qui est juste.
 Il ne crie point, il n'élève point la voix .

¹ Avant la découverte du *Cylindre de Cyrus*, on se plaisait à représenter ce conquérant tantôt comme un monothéiste fervent, un destructeur des idoles et un fidèle sectateur de la doctrine de Zoroastre, tantôt comme un adorateur exclusif de Jéhovah. Ce sont là deux exagérations. Dans l'édit qui termine la captivité de Babylone, le monarque reconnaît, il est vrai, la divinité du Dieu d'Israël, et attribue tous ses succès à sa protection (Esd. 1, 2); mais il n'avait pas pour cela renoncé à la religion de son pays. Le polythéisme avait ses entrées dans la conscience et la politique de Cyrus. Parlant des peuples qu'il a vaincus, il dit, dans son inscription: « Les dieux qui habitaient parmi eux, je les rétablis à leur place; je réparai leurs sanctuaires dans leur premier état de perfection,... et je leur ai élevé des demeures vastes et permanentes. » Cyrus ne fut pas le persécuteur des religions étrangères à la sienne ou à celle de Jéhovah. Sa théologie était sans doute bien rudimentaire : elle conciliait l'inconciliable, comme celle de beaucoup d'ignorants, même au XIX^e siècle (Abbé Pilloud, *Daniel et le rationalisme biblique*, p. 221). Cyrus, ainsi que Darius au temps de Daniel, restèrent polythéistes tout en croyant au Dieu des Juifs. Il reconnaît, dans son inscription, que si les peuples ont été frappés, c'est parce que leurs princes ont abandonné le Dieu de leur patrie.

Il ne se fait pas entendre dans les rues ;
 Il ne brise pas le roseau froissé,
 Et le lumignon fumant, il ne l'éteint pas,
 Fidèlement il fait connaître la justice,
 Il ne se lasse ni ne se décourage
 Qu'il n'ait établi son règne sur la terre ;
 Et les îles attendent son instruction.
 Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel...
 Je t'appelle à la victoire ;
 Je te prends par la main,
 Je t'établis pour l'alliance du peuple,
 Pour la lumière des nations,
 Afin d'ouvrir les yeux des aveugles,
 De retirer les captifs de la prison,
 Et de la geôle ceux qui sont dans les ténèbres ¹.

Non seulement par sa justice, mais aussi par sa clémence, Cyrus a été figure et type du Messie. Isaïe célèbre la réalité à travers l'image : c'est du Christ, à l'occasion de Cyrus, qu'il dit :

Il ne crie point, il n'élève point la voix ;
 Il ne se fait pas entendre dans la rue,
 Il ne brise pas le roseau froissé,
 Il n'éteint pas la mèche qui fume encore.

Tel les évangélistes saint Matthieu et saint Jean ont vu le Messie ; tel le dépeignent saint Luc et saint Marc, contemporains des apôtres ².

¹ Is. XLII, 1-7.

² Matth. III, 16-19 ; Luc. IV, 18 ; Joan. III, 34 ; cf. Matth. VI, 5. — Cyrus se montra toujours un conquérant modéré. Nous avons rappelé plus haut sa conduite envers Crésus et les agriculteurs de la Chaldée. Il a pu dire dans le *Cylindre* : « Ma vaste domination fut pacifiquement établie dans Babylone et les nombreux districts de Sumir et d'Accad. »

Cyrus, serviteur fidèle, marchera sans s'arrêter dans les voies que lui trace le Seigneur; mais Israël s'en écartera. Ce peuple indocile, opiniâtre et souvent révolté, apparaît au prophète sous l'image d'un serviteur infidèle. Isaïe signale le contraste par ces paroles placées dans la bouche de Dieu :

Écoutez, vous qui êtes sourds;

Aveugles, regardez et voyez.

Qui est aveugle, si ce n'est mon serviteur¹?

Vous qui avez vu tant de choses sans y faire attention.

Et ouvert les oreilles sans rien entendre !

L'Éternel avait daigné, dans sa grâce,

Donner une instruction grande et préservatrice;

Et voilà ce peuple pillé et ruiné.

¹ Is. XLII, 18-25. « Ce passage, dit Reuss, est surtout intéressant parce qu'il détermine explicitement la portée du terme du *Serviteur de Dieu*, si fréquemment employé dans ce livre. Nous voyons que c'est à la fois le ministre que Jehovah veut envoyer aux nations, l'organe et le dépositaire des révélations divines, le familier de l'Éternel, et le sourd et l'aveugle qu'il a instruit en vain. Une pareille définition est incompatible avec l'interprétation traditionnelle, qui veut que le *Serviteur de Dieu* soit le Christ; mais elle va à merveille au peuple d'Israël, qui réunissait en lui-même ces qualités si diverses. » (*Les Prophètes*, t. II, p. 239.) Isaïe a appliqué le qualificatif de *Serviteur de Dieu* à des sujets divers. Rien n'autorise à supposer que le nom *Serviteur de Dieu* soit l'éponyme exclusif d'Israël; beaucoup de textes prouvent le contraire. Le *Serviteur de Dieu* décrit au commencement du chapitre est rempli de l'esprit de Dieu et de toutes les perfections. Le *Serviteur* dont il est question en ce moment est son antithèse. Israël, rebelle et aveugle, puni par Dieu à cause de ses désobéissances et livré à ses ennemis, est tout autre que le premier : ce sont deux *Serviteurs* qui ne se ressemblent en rien. La suite de la prophétie le prouve surabondamment. Le véritable *Serviteur de Dieu*, le restaurateur d'Israël, sauvera le *serviteur rebelle* dont Isaïe vient de parler.

Le serviteur infidèle, Israël, a été vaincu, déporté à cause de ses péchés : Cyrus, le libérateur figural, le ramènera dans sa patrie. Les textes suivants s'appliquent bien à l'histoire d'Israël et aux destinées de l'Église :

Mais à présent voici ce que dit l'Éternel :

Ne crains rien, Israël, car je t'ai racheté.

Je t'ai appelé par ton nom : tu es à moi¹.

Quand tu passeras par les flots, je serai avec toi,

Par les ondes, elles ne t'entraîneront point.

Tu traverserais le feu, que tu ne serais pas consumé,

Et la flamme ne te brûlerait pas...

Voici ce que dit Jéhovah, ton rédempteur,

Qui t'a formé lors de ta naissance :

Moi je suis l'Éternel, créateur de l'univers;

Moi seul je déploie les cieux....

Je dissipe les prestiges du mensonge,

Je fais éclater la sottise des devins,

Et je confonds les sages et toute leur science.

C'est moi qui confirme la parole de mon serviteur,

Qui ratifie le conseil de mes messagers,

Qui dis de Jérusalem : Qu'elle soit habitée,

Et des villes de Juda : Qu'elles soient rebâties.

Je veux relever leurs ruines.

C'est moi qui dis à la mer : Dessèche-toi !

Et à ses courants : Tariessez-vous !

Je dis à Koresch : Tu es mon berger.

¹ L'obscurité des textes a donné lieu à des interprétations variées. En voici un exemple (XLII, 1) : « Les Septante, dit Grotius, ont entendu ces paroles de tout le peuple juif; mais, en y réfléchissant bien, on voit que le Serviteur est Isaïe : *Ecce servus meus.* » Et Grotius ajoute : « *Sublimius autem hæc impleta in Christo, cujus figuram, quantum potuit, gessit Esaias, ut et Jonas, Jeremias, et alii quidam.* »

Il accomplira toute ma volonté,
 En disant à Jérusalem : Sois rebâtie,
 Et au temple : Sois fondé¹.

On discutera longtemps encore sur le sens de ce nom *Koresch*. Il est certain que Cyrus, qui s'appelait auparavant Agradate, ne prit que plus tard le nom de Kurus. De nombreux commentateurs supposent que Cyrus adopta ce nom après avoir lu l'oracle d'Isaïe.

La guerre des Mèdes contre Babylone avait le caractère d'une campagne entreprise pour l'affranchissement et la liberté des peuples. Cette observation est importante pour l'explication du rôle figural de Cyrus. Ce conquérant libérateur, qui brise les chaînes matérielles du peuple juif et qui délivre les nations captives, est la figure du Christ brisant les chaînes du péché et appelant tous les peuples à la liberté de l'Évangile. Isaïe ne le laisse-t-il pas entendre, en nommant Cyrus un Messie et en relatant tout ce que Jéhovah a fait pour ce Messie :

Voici ce que dit l'Éternel à son Messie, à Cyrus²,
 Dont il a saisi la main
 Pour terrasser devant lui les nations :
 Moi je marcherai devant toi,
 J'aplanirai les chemins montueux,
 Je briserai les portes d'airain,
 Je mettrai en pièces les verrous de fer...

¹ Is. XLIII, 1-3; XLIV, 24-28. Cf. Esdras, 1, 2 et seqq.

² Plusieurs Pères entendent à la lettre ces paroles de Jésus-Christ; mais cela provient d'une mauvaise lecture des Septante, qui, au lieu de Κόρης, ont lu Κορσίφ.

Afin que tu saches que moi je suis Jéhovah,
Le Dieu d'Israël qui t'appelle par ton nom.
C'est à cause de mon serviteur Jacob.

D'Israël, mon élu,
Que je t'ai appelé par ton nom¹.

Israël tiré de la captivité représente pour Isaïe le monde sauvé; dans l'apparition de Cyrus il salue celle du Christ :

Cieux, envoyez d'en haut la rosée;
Nuages, faites pleuvoir la justice!
Que la terre s'ouvre et germe le salut,
Et que la justice naisse en même temps!
Moi, l'Éternel, je fais cela².

« Ces paroles, dit saint Thomas, rappellent une image chère aux prophètes : celle d'un jeune arbre plein d'espérance et destiné à se couronner de fruits. A sa croissance sont nécessaires l'humidité de la terre et la rosée du ciel :... ces images se rapportent à la naissance et à la destinée de Cyrus, figure du Christ³. » Quand l'Église place sur les lèvres des fidèles, au temps de l'Avent, les paroles d'Isaïe : *Rorate, cœli, desuper*, elle traduit les soupirs du prophète; car ce qu'Isaïe demande, c'est le règne de la justice et le salut; or la justice et le salut appartiennent en propre à l'œuvre messianique⁴.

¹ Is. XLV, 1-4.

² Is. XLV, 8.

³ « Hic describit nativitatem Cyri...; mystice *Rorate cœli* de nativitate Christi. » Saint Cyrille admet aussi cette opinion.

⁴ Cf. Is., IV, 3-6; IX, 7; XI, 4; XVI, 5. etc. Jerem. III, 17; XXIII, 5; Os. II, 18.

Le salut est annoncé à Israël comme certain ; mais la promesse rencontra des incrédules. Rien de plus rare, au milieu des hommes, que l'humilité de la foi. Ils oublient que Dieu est l'ordonnateur des événements et qu'il s'irrite des contrôles téméraires.

Malheur à qui dispute contre son Créateur !
 L'argile dira-t-elle à celui qui la façonne : Que fais-tu ?
 Voici ce que dit l'Éternel,
 Le saint qui a formé Israël :
 Ils me questionnent sur les choses à venir !
 Cependant c'est moi qui ai fait la terre.
 J'ai créé l'homme qui l'habite ;
 Mes mains à moi ont déployé les cieux,
 Et je commande à toute leur armée.
 C'est moi qui ai suscité Cyrus pour la victoire.
 J'aplanirai tous ses chemins ;
 Il rebâtera ma ville et rapatriera mes exilés
 Sans rançon et sans présent¹.
 C'est Jéhovah, le Dieu des armées qui le dit.
 L'Égypte avec ses revenus, l'Éthiopie et ses richesses,
 Et les Sabéens à la haute taille,
 Viendront à toi, Jérusalem, et t'appartiendront².
 Ils marcheront à ta suite, ils viendront en vaincus,
 Ils se prosterneront devant toi et diront en suppliant :
 « Ce n'est que chez toi qu'il y a un Dieu ;
 Hors de chez toi, il n'y a pas de Dieu³. »

¹ Cf. Is. XIII, 17 : « Je susciterai les Mèdes, qui ne recherchent point l'argent et ne se mettent pas en peine de l'or. » Xénophon attribue aussi aux Mèdes le mépris des richesses.

² Is. XLV, 9-14. — Le sujet auquel s'adresse le verset 14 étant au féminin, doit être la ville de Jérusalem.

³ Ce n'est pas sans raison que les commentateurs ont vu dans ce passage la prophétie de l'adoration des Mages.

L'histoire nous apprend comment la parole de cette prophétie s'accomplit. Non seulement Cyrus permit aux Juifs de regagner leur patrie sans exiger d'eux aucune rançon, mais lui-même contribua magnifiquement à la reconstruction du temple¹. La liberté que le roi des Mèdes accorda aux exilés, les secours qu'il donna aux Juifs pour le relèvement du temple, sont considérés à juste titre comme une figure de la rédemption générale par le Christ Jésus. Les étrangers affluant à Jérusalem avec leurs richesses prophétisent la conversion des Gentils, qui, comme Constantin, prélèveront sur leurs trésors l'argent nécessaire au culte du vrai Dieu. Jéhovah reconnu pour le Maître souverain par les nations, n'est-ce pas le Christ adoré sur toute la terre? Déjà les psaumes avaient prédit la conversion des peuples²: Isaïe reprend cette prophétie et l'enrichit de développements magnifiques, auxquels l'histoire donne, jusque dans les détails, une éclatante confirmation. L'Égypte et l'Assyrie, unies à Israël, représentent tous les peuples gentils devenus chrétiens. Israël cesse d'être une appellation purement nationale : Jérusalem figure toute l'Église, et son temple est le temple du monde³. L'oracle d'Isaïe supprime toutes les frontières. Les barrières s'abaissent : c'est l'empire chrétien, c'est l'Église universelle, l'Église catholique, que salue Isaïe dans cette union des peuples

¹ Esdr. I, 7 et seqq.

² Ps. LXVII, 32 ; LXXI, 10.

³ Cf. Is. XVIII, 7 ; XIX. 24-25.

sous le sceptre du Christ et sous l'étendard de la croix.

Tournez-vous vers moi pour être sauvées,
 Extrémités de la terre,
 Car moi je suis Dieu; il n'y en a pas d'autre.
 Je le jure par moi-même :
 C'est devant moi que tout genou doit fléchir,
 Par moi que toute langue doit jurer.
 En Jéhovah seul il y a salut et puissance.
 Devant lui viendront s'humilier
 Tous ceux qui le haïssaient.
 C'est par l'Éternel qu'Israël sera justifié,
 En lui qu'il sera glorifié¹.

L'histoire a montré qu'au lieu de se mêler au concours universel des nations proclamant le Christ rédempteur, maître souverain du monde, les Juifs se sont tenus à l'écart. Après avoir crucifié Jésus, ils ont jusqu'ici blasphémé son nom. Isaïe a prédit leur résistance incompréhensible et leur aveuglement. Le Christ, toujours miséricordieux pour les enfants d'Abraham, les attend depuis longtemps; il les attendra jusqu'à la fin :

Écoutez ceci, maison de Jacob,
 Vous qui vous nommez du nom d'Israël,
 Et qui êtes sortis de la source de Juda,
 Qui jurez par le nom de l'Éternel
 Et qui vous glorifiez du nom d'Israël,
 Mais sans fidélité et sans sincérité :
 Je vous apprends des choses nouvelles,
 Des choses cachées que vous ne connaissez point,

¹ Is. XLV, 22-26.

Israël, tu diras : « Eh, je savais bien ! »
 Non, tu ne savais rien ;
 Non, tu ne les connaissais pas, ces choses cachées.
 En ce moment même tu fermes les oreilles.
 Je sais que tu es infidèle, opiniâtre :
 On te nomme Rebelle depuis ta naissance.
 Mais à cause de mon nom je prends patience,
 Pour mon honneur je me contiens ;
 S'il en était autrement, je te ferais périr.
 Je t'ai affiné au feu comme on affine l'argent :
 Je t'ai éprouvé dans le creuset du malheur.
 C'est pour moi, pour ma gloire que je le fais...
 C'est moi qui ai promis (Cyrus), moi qui l'ai appelé :
 Je l'amène, et il atteindra le but...
 Ah ! si tu écoutais mes commandements,
 Ton bonheur serait comme un fleuve,
 Comme les flots d'une mer tranquille ;
 Ta race serait comme le sable,
 Tes enfants nombreux comme le gravier¹.

Ces passages d'Isaïe mettent en lumière la fin des grands desseins de Dieu dans l'histoire. Il veut le salut du genre humain tout entier, et même celui d'Israël, si opiniâtre, si résistant, si coupable qu'il soit. Telle est, chez le prophète inspiré, la grandeur de vue, la générosité, l'universalisme de salut à une époque où chaque peuple ne voyait que lui-même. Les paroles suivantes peuvent aussi bien s'adresser aux indécis, aux indifférents de nos jours qu'aux captifs des bords de l'Euphrate :

Sortez de Babylone ! Fuyez les Chaldéens !
 Annoncez cela à grands cris, publiez-le,

¹ Is. XLVIII, 1-19.

Portez-le jusqu'aux extrémités du monde.
 Dites : Jéhovah protège Jacob, son serviteur.
 Les hommes de foi ne souffrent pas de la soif
 Dans les déserts par où Dieu les conduit;
 Il fait couler pour eux de l'eau du rocher.

Il fend le roc, et l'eau jaillit.

Mais point de salut pour les impies, dit Jéhovah ¹.

Les noms de Cyrus et de Babylone ne se retrouveront plus désormais sous la plume d'Isaïe. La délivrance de Babylone, les gloires du libérateur acclamé, sont un sujet désormais épuisé. Celui dont Cyrus était la figure, le Messie, va maintenant se révéler à nous sous d'autres aspects, sous les traits touchants de la victime innocente et expiatrice, le Serviteur de Dieu.

Le Jésus de la flagellation et du Calvaire, le Christ meurtri, défiguré, sanglant, tel en un mot que les évangélistes le peignent dans sa passion, n'a révélé toutes ses humiliations qu'à deux de ses prophètes, à David et à Isaïe; disons à trois, si l'on veut leur adjoindre Jérémie. Tout Jérusalem assistait à l'entrée triomphante de Jésus dans la capitale de la Judée; mais Marie, les saintes femmes et saint Jean montèrent seuls au Calvaire. Elles sont rares les âmes d'élite capables de comprendre la douleur, d'en révéler les leçons et les mystères. Le sacrifice de Jésus, son dévouement jusqu'à la mort, ne furent, pour la masse des Juifs, qu'un scandale : *Judæis autem scandalum!*

¹ Is. XLVIII, 20-22.

CHAPITRE XII

LE SERVITEUR DE DIEU

Après avoir prédit les circonstances extrinsèques de la rédemption, Isaïe, en introduisant le *Serviteur de Dieu* dans ses prophéties, nous fait entrer dans le mystère lui-même.

A la base de la conception du Serviteur de Jéhovah, nous rencontrons le dogme traditionnel de l'expiation devant Dieu par voie de substitution, *satisfactio vicaria*. Les justes peuvent, dans certaines conditions, satisfaire pour les pécheurs ; c'est ce qu'on appelle la réversibilité des mérites. Isaïe nous apprend que le Christ, figuré par le Serviteur de Dieu, satisfera pour Israël. L'humilité, la patience, les douleurs, la mort du Juste persécuté, seront agréées de Jéhovah et désarmeront sa justice.

Le dogme de l'expiation par la substitution d'une victime innocente au coupable se justifie à la fois par la pratique des sacrifices de l'ancienne loi, par des analogies avec les pardons humains, enfin par des raisons théologiques de l'ordre le plus élevé. La

réversibilité des mérites fait d'ailleurs partie du trésor des vérités révélées¹.

Les Pères de l'Église et les théologiens, à leur tête saint Thomas, ont longuement exposé et justifié le dogme de la réversibilité des mérites. Le Docteur angélique dit, en parlant des souffrances des saints, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament : « A cause de la charité d'un seul de ces saints, qui, poussé par l'amour de son frère, s'imposa la souffrance et l'expiation pour des péchés qu'il n'avait pas commis, Dieu pardonna souvent à ce frère coupable; ainsi les actions de l'un deviennent les actions de l'autre, en vertu de la charité par laquelle nous ne sommes tous qu'un seul dans le Christ². »

Isaïe n'introduit pas brusquement le Serviteur de Dieu sur la scène prophétique. Il a déjà parlé d'un petit enfant³, d'un juste qui se complait dans la crainte filiale de l'Éternel, d'un faible rejeton d'un arbre coupé⁴, d'un lien d'amour entre Israël, l'Égypte et Assur⁵, d'une source de salut coulant abondante pour tous⁶ : sous ces images se cachait la personne du Serviteur de Jéhovah. Dans la seconde partie de ses prophéties, Isaïe nous montre l'Homme-Dieu, dont il a salué la naissance mysté-

¹ « Unus potest apud homines pro alterius amore debitum ejus solvere. » (Thom. *Suppl.*, q. xiii, c. 2.)

² Thom. *Suppl.*, q. xiii, art. ii.

³ Is. xi, 1 ; cf. lIII, 2.

⁴ Is. xi, 3-5.

⁵ Is. xix.

⁶ Is. xi, 9.

rieuse et déjà esquissé la mission, acceptant avec une touchante et divine résignation les peines et les châtimens mérités par ses frères et ne songeant, au milieu de ses angoisses mortelles, qu'à répandre sur la terre la vérité, à reprendre les égarés avec une patience infatigable, sans briser le roseau froissé, sans éteindre la mèche qui fume encore. Il supporte, lui qui n'en est pas la cause, la plus lourde part du malheur public. Il sait de science certaine qu'il expie les fautes des vrais coupables, et qu'il les sauvera par ses souffrances. C'est avec bonheur qu'il pense que ses douleurs abrègeront et atténueront les châtimens de ses frères. Bien plus, il affirme que ses souffrances et sa mort amèneront la réconciliation du monde pécheur avec Dieu, et deviendront le principe et la raison de bénédictions ineffables.

Tel est le mystérieux Serviteur de Dieu, dont le long martyre, la mort et les gloires remplissent les vingt-sept derniers chapitres des prophéties d'Isaïe. Sous une appellation dont la modestie est le caractère principal, se cache le Christ Jésus.

L'aurore de l'Évangile commence à poindre avec son cortège de vertus inconnues au monde : l'humilité, les abaissements volontaires, l'abnégation, les renoncemens, la fuite de la gloire, le mépris de tout ce qui séduit les hommes par un vain éclat.

Un fait important à remarquer, et qui montre comment tout s'unit, tout s'enchaîne dans l'œuvre de la rédemption, c'est que les principaux traits du Christ rédempteur avaient été déjà figurés avant

qu'Isaïe les eût groupés dans le portrait du Serviteur de Dieu. Nous les trouvons nombreux dans la vie des justes, ses précurseurs. Les prophètes, dans leur existence humble et persécutée, les pieux Israélites associés au sort des Voyants, leurs guides et leurs modèles, ont été des figures du Christ modeste, persécuté et souffrant.

C'est trop restreindre l'œuvre de la rédemption du genre humain que de la limiter au drame sanglant du Calvaire. « La passion expiatrice du Seigneur, dit saint Léon, a son commencement aux premiers sacrifices de l'ancienne loi, et se prolongera jusqu'à la fin du monde, par les souffrances des saints qui, selon le mot de l'apôtre, suppléent à ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ ¹. » Les saints d'Israël, les patriarches et les prophètes ont travaillé, par leurs épreuves et leurs tourments, comme saint Paul, à cette œuvre de rédemption, et c'est dans ce sens qu'eux aussi ont pu se regarder comme les Serviteurs de Dieu ²; non, certes, que leurs combats ou leurs souffrances aient eu par eux-mêmes quelque valeur : ils travaillaient à l'œuvre de la rédemption en union avec le Messie,

¹ « Gaudeo in passionibus pro vobis, et adimpleo ea quæ desunt passionem Christi in carne mea pro corpore ejus, quod est Ecclesia. » (Coloss. I, 24.)

² « Qui ne sait, dit Bossuet, que la fécondité infinie de l'Écriture n'est pas toujours épuisée par un seul sens ? Ignore-t-on que Jésus-Christ et son Église sont prophétisés dans des endroits où il est clair que Salomon, qu'Ézéchias, que Cyrus, que Zorobabel, que tant d'autres, sont l'objet du sens littéral ? » C'est une vérité qui n'est contestée ni par les catholiques ni par les protestants. (*Explication de l'Apocalypse*, préface, xv.)

dont ils attendaient la venue et dont ils se savaient la figure. Le travail de tous les saints tend à un but que l'Apôtre appelle « l'édification du corps du Christ » : *œdificatio corporis Christi*. « Tous, dit-il, doivent faire servir leur ministère à la consommation des fidèles dans l'unité, à l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que nous soyons arrivés tous à la pleine mesure de la taille de Jésus¹. »

Mais tandis que la tradition catholique tout entière a reconnu et affirmé que les figures n'avaient été réalisées entièrement que dans la personne de Jésus-Christ, les Juifs et les rationalistes ont voulu s'arrêter à ces figures. Ils ont prétendu qu'Isaïe, en parlant du Serviteur de Dieu, n'avait eu en vue que la collectivité des justes de l'ancienne loi. Le Serviteur de Dieu ne serait qu'un personnage allégorique, une personnification absolument idéale et synthétique.

Nous, nous affirmons avec toute la tradition que cette conception est absolument fausse. Le Serviteur de Dieu décrit par Isaïe est Jésus, Verbe incarné dans le sein de Marie, le Sauveur, dont l'Évangile nous a conservé l'histoire. Avant d'établir cette doctrine par les textes d'Isaïe lui-même, nous voulons exposer au lecteur les interprétations embarrassées et mal fondées des rationalistes et des Juifs.

Les Juifs du temps de saint Jérôme, suivis par plusieurs rationalistes de nos jours, prétendent

¹ Ephes. iv, 12-13.

que l'auteur des vingt-sept derniers chapitres a peint quelque saint personnage de la Bible, peut-être Isaïe lui-même sous les traits du Serviteur de Dieu, et ils n'admettent en aucune manière que la peinture puisse même typiquement se rapporter au Messie. C'est en ce dernier point surtout que les Juifs diffèrent des interprètes chrétiens. Quand saint Chrysostome¹, Hugo², et surtout saint Thomas, appliquent en partie les traits du Serviteur de Dieu à Isaïe, ils affirment en même temps que seul Jésus est le véritable rédempteur. Ils admettent, à la vérité, qu'Isaïe a eu la gloire de le figurer par plusieurs côtés de sa vie; mais ils n'attribuent une vertu expiatoire aux douleurs d'Isaïe qu'en tant que ces douleurs sont unies aux expiations du Christ, le Serviteur de Dieu par excellence³.

Les nouveaux critiques ne veulent admettre aucun rapport entre le Serviteur de Dieu et le Messie; c'est au peuple juif, considéré dans son ensemble, qu'ils appliquent généralement ce que le prophète écrit du Serviteur de Jéhovah. Ce Serviteur n'est, à leurs yeux, qu'une personnalité morale, sans réalité substantielle. C'est la collectivité juive personnifiée, sans rapport aucun avec l'histoire de la rédemption

¹ *Homil. XXIII in Gen., in Isa. c. L; in II Cor. homil. III.*

² Cité par Sanctius.

³ Voici les paroles de saint Thomas : « Ponit (propheta) seipsum in exemplum quantum ad obedientiam : *ego non contradico* ; ponit etiam obediendi constantiam, quia obedientiam pro nullo periculo dimisit : *corpus meum dedi*, id est, exposui me ut talia paterer ; vel forte ad litteram hæc passus est ; sed in Christo plene impletum est. » (*In Isa. L.*)

évangélique¹. Le serviteur de Dieu serait l'Israël fidèle. « Les plus justes, les plus pieux parmi les Israélites, dit Steeg, ont porté les fautes des autres; ils ont servi de victimes expiatoires, en satisfaisant pour le péché. Comme un rejeton qui pousse inopinément au pied d'un arbre coupé, ils ont grandi devant Dieu, malgré tous les obstacles mis à leur croissance. Sans défailir, ils ont supporté les mépris, les injures, les coups, même la mort. Un tombé, l'autre était là : on eût dit un seul homme chargé de boire jusqu'à la lie la coupe de la colère divine... Israël demeure le serviteur, l'envoyé, l'apôtre de Jéhovah en dépit de sa cécité, de son ingratitude, malgré les éclipses de son intelligence et de sa foi. Il a de grandes destinées; il doit servir à la gloire de Jéhovah, à la destruction des idoles, à la conversion des païens, au renouvellement de l'humanité entière. C'est moins un peuple qu'une idée, une abstraction, un idéal auquel les faits sont encore contradictoires, mais auquel il faudra tôt ou tard se soumettre. Pour le moment, cet Israël-Messie, le peuple prêtre, ce serviteur collectif de Jéhovah, est surtout représenté par le groupe de vrais fidèles². »

Ce que Steeg établit ici, nous l'admettons en partie nous-même; la portion fidèle du peuple d'Israël a été vraiment la figure du Christ Jésus; mais au-dessus et au delà était le Messie, donnant l'efficacité à l'expiation et aux réparations des justes.

¹ Reuss, *les Prophètes*, t. II, p. 261.

² Steeg, *op. cit.*, p. 79.

Reuss à son tour s'exprime ainsi : « Quoi qu'en disent les théologiens, le nom honorifique de Serviteur de Dieu désigne le peuple d'Israël, non pas sans doute le peuple tel qu'il était, avec tous ses défauts, mais le peuple idéal, réalisant l'idée théocratique, le noyau de la nation qui, avec ses prophètes pour guide, fera rentrer les masses dans les voies de Dieu et exercera une influence salutaire sur les païens mêmes. » — « C'est, dit Renan, l'Israël piétiste qui seul compte, les pauvres, les *ébionim*, les *anavim*, dépositaires de l'avenir religieux. »

Les néocritiques s'imaginent renverser la thèse chrétienne par un témoignage péremptoire, en alléguant des textes scripturaires dans lesquels le peuple d'Israël serait appelé Serviteur de Dieu¹. Nous ne voulons point nier le fait, bien que le commentateur Louis de Dieu le conteste pour des raisons qui ne sont peut-être pas sans valeur². Sans vouloir

¹ En citant le texte d'Isaïe, XLII, 19, Reuss s'exprime ainsi : « Ce passage est surtout intéressant parce qu'il détermine explicitement la portée du terme de *serviteur de Dieu*. Nous voyons que c'est à la fois le ministre que Jéhovah veut envoyer aux nations pour les amener au vrai Dieu, l'organe et le dépositaire de ses révélations, le familier de l'Éternel, et le sourd et l'aveugle qu'il a instruits en vain. Une pareille définition est incompatible avec l'interprétation traditionnelle, qui veut que le serviteur de Dieu soit le Christ ; mais elle va à merveille au peuple d'Israël, qui réunissait en lui-même ces qualités si diverses. » (Cf. XLI, 8 ; XLIV, 1, 21.)

² Pour soutenir que l'Écriture appelle Israël *serviteur de Dieu*, on ne saurait s'appuyer sur des textes où Israël est nommé « *Filius Dei* », ou « *Dei electus* ». (Exod. IV, 22 ; Deut. VII, 6 ; Os. XI, 1.) Le passage du Deutéronome : « *ut toto corde Domino Deo serviat* »

discuter ce point, nous déclarons qu'il importe peu à la doctrine que nous soutenons. Nous ne prétendons pas que le qualificatif de Serviteur de Dieu, dans son sens ordinaire, ne puisse être appliqué qu'au Christ Jésus : il peut convenir à tout homme juste qui se conforme à la volonté de Dieu. Mais nous affirmons qu'Isaïe, en lui donnant une signification spéciale, l'a appliqué au Christ, et que le personnage mystérieux dont il parle ne peut être que Jésus.

L'identification du Serviteur de Dieu peint par Isaïe, avec le peuple d'Israël fidèle, si ce peuple n'est pas en dernière analyse personnifié dans Jésus, se heurte à des difficultés insurmontables. Comment une collectivité peut-elle correspondre au portrait de cet homme de douleur dont Isaïe rapporte les actes personnels, dont il mentionne la sépulture ? Comment explique-t-on que le Serviteur de Jéhovah se pose en censeur du peuple d'Israël, si ce peuple

(Deut. x, 12. 20), ne nomme pas non plus Israël « serviteur de Dieu ». Ce titre au singulier n'est employé que pour désigner un homme en particulier, et principalement un des saints de l'Ancien Testament qui furent la figure du Messie (Gen. xxvi, 24 ; Deut. ix, 27 ; xxxiv, 5 ; Exod. xiv, 31 ; Jos. xxiv, 29 ; Is. xxxvii, 35 ; Dan. vi, 20). Jérémie l'applique trois fois à Nabuchodonosor (xxv, 9 ; xxvii, 6 ; xliii, 10). Il est spécialement attribué aux anges (Job iv, 18) ; aux prophètes (Am. iii, 7 ; Jerem. vii, 25 ; xxv, 4, etc. ; Dan. ix, 6 ; Esdr. ix, 11), et surtout au premier des prophètes, à Moïse (Deut. xxxiv, 5 ; Jos. i, 1 ; xiii, 15 ; Ps. civ. 26). On ne trouve aucun texte, excepté ceux d'Isaïe, où les termes עַבְדַּיִהוָה soient appliqués au peuple d'Israël. Mais, quoi qu'en disent les néocritiques, on montrerait facilement dans l'Ancien Testament l'appellation de Serviteur de Dieu donnée au Messie : *Adducam servum meum Orientem*, dit Zacharie (iii, 8). Gesenius avoue qu'il est ici question du Messie.

est le Serviteur de Dieu lui-même? L'oracle d'Isaïe est une sorte de drame où quatre personnages principaux sont incessamment en scène : Jéhovah, le Serviteur de Dieu, le prophète lui-même et Israël. On ne peut en supprimer un ni les identifier entre eux sans détruire l'action, sans briser l'harmonie du drame, ajoutons, sans le rendre incompréhensible.

Or *Jéhovah* m'a dit,
Lui qui me choisit pour son *Serviteur* dès ma naissance.
Pour ramener *Jacob* vers lui,
Et rassembler le peuple d'Israël ¹...

« Qui a cru à *notre parole*? ajoute Isaïe... Nous étions tous comme des brebis errantes; chacun s'était écarté de sa voie, et *Jéhovah* lui imposa l'iniquité de tous ². »

Que l'on retranche, par voie d'élimination ou d'identification, l'un des personnages, soit le Serviteur de Dieu, soit Jacob, soit Isaïe, on rend la narration incompréhensible. Ce passage pris au hasard pourrait être fortifié par vingt autres, dans lesquels la distinction nécessaire des acteurs mis en scène serait accusée plus sensiblement encore. On peut aisément ériger en principe une conception idéale, évoquer un fantôme; mais il est plus difficile de les faire entrer dans l'ordre des réalités. Il suffit de lire Isaïe sans prévention pour reconnaître, avec cet eunuque dont parlent les Actes, qu'il s'agit de personnages distincts. Lui ne s'y trompait pas.

¹ Is. XLIX, 5.

² Is. LIII, 6.

Il n'identifiait pas le Serviteur de Dieu avec le peuple d'Israël lorsqu'il faisait cette question à Philippe : « De quel prophète parle Isaïe, est-ce de lui ou d'un autre ¹ ? »

L'embarras des rationalistes se traduit par ces paroles de Reuss : « D'après la première impression qu'on reçoit à cette lecture, écrit-il, on dirait que c'est le prophète qui parle en son nom particulier, en rappelant la mission qu'il a reçue, l'incrédulité qu'il a rencontrée, les outrages qu'il a subis, la patience qu'il a opposée; mais, toute réflexion faite, nous pensons plutôt que la personne qui parle ici est toujours le Serviteur de Jéhovah, dans le sens idéal et collectif, qui se compare ici aux prophètes suscités autrefois isolément et individuellement. C'est le *peuple-prophète* qui parle... L'emportement des Juifs incrédules a pu se porter à des excès contre leurs compatriotes plus résignés. Cependant rien n'empêche de voir ici une simple peinture dramatique ². »

¹ Act. viii, 34.

² Is. L, 4-9 (*les Prophètes*, t. II, p. 267). — Kuenen soutient la même thèse que Reuss; mais, comme lui, il est à la fin embarrassé de la soutenir jusqu'au bout, et il fait cet aveu, bon à retenir : « Les hautes qualités du Serviteur de Jéhovah sont concentrées dans un seul personnage formant ainsi un portrait tout idéal. Les traits en sont pris sans doute dans l'entourage du prophète; réunis comme ils le sont ici, ils dépassent tout ce que la réalité pouvait fournir. » (*Op. cit.*, t. II, p. 156.) « Prophetæ cogitatio a versu 13 capitis LU usque ad 12, cap. LIII, in specie unius incorporalis personæ contrahi videtur, quæ totam servi doctrinam in se continet. Servi imago singularibus lineamentis depingitur ita ut nulla talis species unquam apud prophetas reperitur. » (Blanc-Milsand, *De tempore XXVII ult. cap. Isaïæ*, p. 24.)

On ne peut, comme on l'a tenté, identifier le corps des prophètes avec le Serviteur de Dieu. Les prophètes ne se sont jamais donnés eux-mêmes comme des victimes expiatriques des péchés de leurs compatriotes, et surtout des péchés des Gentils. A plus forte raison, le peuple d'Israël ne peut être identifié avec le Serviteur de Dieu ; l'Écriture nous le dépeint le plus souvent comme une nation de prévaricateurs qui se dérobent, autant qu'ils le peuvent, aux châtimens et aux expiations. Quelle différence entre la nation israélite et le Serviteur de Jéhovah ! Il apparaît partout comme un saint personnage qui ne s'est jamais démenti, toujours doux et patient, se livrant lui-même en victime à ses bourreaux. On ne trouve nulle part dans l'histoire d'Israël les justes s'offrant en victimes. Ils souffrent ensemble les mêmes peines, et les souffrances des justes ne sont pas distinguées de celles des coupables.

La présence, dans la prophétie, d'un personnage réel, distinct d'Israël et des autres prophètes, est si évidente, que les néocritiques sont généralement amenés à avouer que l'auteur arrive finalement à la conception d'une seule personne ¹.

Il est manifeste que les rabbins et les rationalistes ont imaginé l'hypothèse d'un Serviteur de Dieu collectif pour échapper à la nécessité de reconnaître dans la prophétie d'Isaïe le portrait fidèle du Messie

¹ « Sine dubio constat auctorem nostrum a doctrina collectivæ notionis Servi proficisci, ut ad doctrinam unius personæ ad finem perveniat. » (Blanc-Milsand, *op. cit.*, p. 25.)

chrétien. Les rabbins modernes ont abandonné l'interprétation messianique de la Synagogue ancienne, parce qu'elle était trop favorable aux chrétiens, et ils l'ont avoué sans détour¹.

Quelques interprètes modernes, voyant à quelles difficultés on se heurtait en transformant en collectivité le Serviteur de Dieu, ont cherché à identifier ce personnage mystérieux avec quelqu'un des grands hommes de l'Ancien Testament : Moïse, Ézéchias, David, Jérémie, Isaïe, Josias. Suivons-les dans leur ingrate tentative.

Moïse fut un homme juste, qui eut beaucoup à souffrir pour le salut de son peuple; il en fut le législateur et le père. En intercédant pour les transgresseurs de la loi, il obtint leur pardon. Mais Moïse n'exerça qu'une influence restreinte à un petit peuple : il ne subit pas une mort violente, comme le Serviteur de Jéhovah; ses souffrances n'eurent jamais le caractère d'une expiation volontaire. On ne le compta point parmi les scélérats. On n'a pu dire de lui qu'après avoir donné sa vie pour les péchés de son peuple, il vécut encore de longs jours, ni qu'il partagea les dépouilles des puissants de la terre. Par plusieurs traits de sa vie

¹ La Synagogue ancienne soutient sans restriction que le Serviteur de Jéhovah mis en scène dans Isaïe n'est autre que le Roi-Messie. Ainsi parlent Jonathan-ben-Uziel et l'auteur du *Midrasch Tanchuma*. Aben-Ezra, Jarchi, Abarbanel, Maimonide, avouent d'ailleurs franchement que leurs docteurs anciens ont cru fermement au caractère messianique de cette prophétie. (Castelli, *op. cit.*, p. 137, 219; Hengstenberg, *Christol.*, t. II, p. 294; t. III, p. 91; Wünsche, *Die Leiden des Messias*, p. 33.)

il a représenté Jésus-Christ, mais il n'est pas le Serviteur de Dieu au sens spécial du mot.

Si David fut condamné à une dure expiation, ce fut surtout à cause de ses propres péchés. D'extraction obscure, il fut élevé au faite des honneurs; mais il ne répandit point sur les Gentils les eaux de l'expiation; juste et agréable à Dieu pendant la plus grande partie de sa carrière, il ne communiqua point la justice aux autres. Traité comme un malfaiteur et condamné injustement par Saül d'abord, plus tard par Absalom, il ne fut pas cependant enseveli avec les impies. Loin de se livrer à la mort pour les péchés, il prit la fuite pour sauver sa vie. Sans doute, à plusieurs égards, David aussi a été la figure du Christ souffrant et du Christ glorieux; mais la figure est toujours restée au-dessous de la réalité, au-dessous du Sauveur Jésus, l'unique Serviteur de Dieu.

Ézéchias, prince juste et glorieux, souffrit, lui aussi, pour la cause de Dieu; mais sa naissance ne fut pas obscure, sa mort fut douce et paisible, et elle n'expia point les péchés du peuple. S'il lui fut donné de recueillir les dépouilles des Assyriens, ce fut pendant sa vie, dans une seule circonstance, et nullement après s'être livré à la mort en compagnie des malfaiteurs.

Jérémie fut, comme le Serviteur de Jéhovah, un juste persécuté parce qu'il reprenait leurs erreurs; mais on ne voit nulle part que les afflictions qu'il eut à subir aient été une satisfaction pour les péchés des autres. Nul ne saurait lui trouver cette postérité

nombreuse et illustre dont parle le prophète¹.

Mais Isaïe ne se serait-il pas peint lui-même et lui seul dans son portrait du Serviteur de Dieu? Non; Isaïe ne pouvait parler de sa propre personne en termes si magnifiques. S'il est vrai, comme on le raconte, qu'il périt par un supplice cruel, on n'a jamais prétendu qu'il se soit livré lui-même à ses bourreaux afin de mourir pour sauver son peuple².

En disant que le Serviteur de Dieu n'est, au sens complet et spécial que donne le prophète à cette appellation, ni Israël, ni Moïse, ni David, ni Jérémie, ni Isaïe, ni Ézéchias, nous ne voulons pas dire que ces hommes illustres aient été étrangers aux perfections du Serviteur de Dieu. On reconnaît plus d'une de ses vertus dans la vie de ces saints personnages; mais en aucun d'eux on ne les a vues toutes réunies et portées à leur perfection absolue. Les saints de l'Ancien Testament étaient la figure, le Serviteur de Dieu est la réalité; les premiers étaient des rayons épars, le second est le soleil de justice. C'est le rayonnement des vertus du Christ dans les saints de l'ancienne loi que Jéhovah reconnaît en Israël quand il l'appelle son fils; et saint Matthieu résume l'histoire des soins et des tendresses de Dieu pour ce fils adoptif, quand il l'assimile au Christ,

¹ P. Corluy, *op. cit.*, *The servant of Jehovah*, by N. Ulwick. Grotius, en expliquant le verset 4 du chap. LIII : « Quis credidit auditui nostro, » écrit ces paroles : « Hæ notæ in Jeremia quidem congruunt prius, sed potius sublimiusque, et magis secundum verba, in Christum. »

² Grotius applique à Isaïe, en tant que figure du Christ, les passages XLIX, 3 et 4.

et qu'il applique à Jésus la parole du prophète Osée : « J'ai rappelé mon fils d'Égypte. »

Saint Thomas apporte à cette interprétation l'appui de sa profonde doctrine. Voici comment le grand théologien commence son explication du chapitre XLIX d'Isaïe : « Le *peuple* confesse humblement les bienfaits qu'il a reçus du Seigneur... Puis on entend la voix du *peuple* qui proclame sa propre élection, le choix que Dieu fit de lui dans la personne des ancêtres d'Israël : *Audite : ab utero vocavit me*. Mais, ajoute aussitôt saint Thomas, Israël n'est là qu'une figure, et tout ce qui est écrit, ou de lui, ou de Cyrus, ou d'Isaïe, convient absolument au Christ : *plane de Christo exponitur*. Le Serviteur de Dieu peut donc être typiquement la saine portion d'Israël et, dans cette portion, particulièrement les prophètes. Le Serviteur est la tête, et l'Église est le corps. Si nous examinons les passages où le Serviteur de Jéhovah prend la parole, il est permis de se demander si c'est lui ou le prophète que nous entendons ; mais on voit clairement, en y regardant de près, que le Messie parle par son serviteur, et que le prophète s'identifie avec celui qui doit venir ¹. »

Le lecteur qui nous a suivi dans l'explication des

¹ « *Populus confitetur accepta beneficia... Subjungitur vox populi annuntiantis et dicentis : Audite : ab utero vocavit me, eligens me in ipsis patribus.* » (*Comment. in Is. XLIX.*) Saint Thomas montre ensuite l'antitype : « *Hoc etiam plane de Christo exponitur, qui sua prædicatione et mortis consummatione non solum fructum in Judæis fecit, sed gentes etiam illuminavit et salvavit.* » Le Christ a accompli les figures : la délivrance des Juifs de la captivité et les sauveurs d'Israël sont au premier plan ; la délivrance des Gentils

psaumes de David comprendra toute notre pensée. Que l'on se reporte, par exemple, au psaume XXI, qui a les relations les plus intimes avec la peinture du Serviteur de Jéhovah. Ce psaume a eu à subir les mêmes déformations, les mêmes travestissements, les mêmes reniements que le deutéro-Isaïe. L'ancienne Synagogue avait jadis appliqué le psaume XXI au Christ souffrant; mais les Juifs modernes et les rationalistes, à la suite de Kimchi et de Alshed, changeant brusquement d'opinion, n'y voient plus qu'une abstraction, un être collectif : Israël dans l'exil¹. « David ne se sépare point du Christ, dont il était la figure; il se plaint et il prie avec lui. Le Messie-roi ne devait-il pas naître de sa famille? David ne devait-il pas se réjouir ou pleurer avec le fils qui lui avait été promis? Grâce à une foi forte-

du péché et le Sauveur du monde sont au second plan : « Primo, prædicat liberationem Judæorum a Babyloniis; secundo, liberationem gentium a peccatis (c. LI). » Le saint docteur explique ainsi la prophétie relative à Cyrus : « Similiter etiam de Cyro, licet magis exlorte, quia per beneficia secundum intentionem Domini populum ad Dei cultum revocavit, cui a Deo datum est dominium super multas gentes (*Loc. cit.*). » Hugo, Cornelius a Lapide, dom Calmet, ne rejettent pas absolument cette opinion. Mais pour eux Cyrus n'est qu'une figure lointaine du Messie. Rapprochons de l'idée qui inspire saint Thomas, dans son commentaire, ces paroles de Louis de Dieu sur le Serviteur de Jéhovah : « Variæ sunt interpretationes hujus loci... Sic verto : Et dixit mihi : *Servus meus es tu, Israel, in quo gloriabor.* Id est : *tu Christe*, non tantum servus meus es, sed et verus Israël es, qui cum Deo potentique ejus ira luctaturus victoriam de eo es reportaturus, cujus Jacob typus tantum fuit. »

¹ C'est, entre autres, le sentiment de Reuss (*Poésie lyrique*, p. 117). On peut voir l'embarras de la nouvelle critique en lisant le commentaire de Reuss. Cet auteur rapproche le psaume XXI des passages d'Isaïe relatifs au Serviteur de Dieu.

ment enracinée dans son cœur, l'idéal messianique était toujours devant lui : il s'identifiait à l'objet de ses chants, et se voyait lui-même tantôt persécuté, tantôt triomphant dans le Messie. Il n'y a dans cette préoccupation morale aucun fait psychologique impossible, surtout quand Dieu en est le principe et l'agent ¹. »

Isaïe a remplacé David. Il s'identifie au Messie-Serviteur de Dieu, comme David s'est identifié au Messie-roi. On a remarqué qu'Isaïe ne parle qu'en un seul passage du Serviteur de Dieu descendant de la race davidique. Il importe peu que le prophète en parle une ou plusieurs fois. On pourrait même sans inconvénient admettre qu'il n'en parle pas du tout. Il suffit et au delà que, dans la première partie de ses prophéties, Isaïe ait mentionné cette descendance du Messie.

Kuenen n'est pas retenu par cette considération, et il affirme que le Serviteur de Dieu n'est pas le Messie, parce que « il n'est donné, en aucun endroit du deutéro-Isaïe, comme descendant de David ² ». Dieu a voulu qu'Isaïe nous représentât le Christ souffrant; il n'avait pas à nous parler de lui en tant que roi. Isaïe s'absorbe, pour ainsi dire, dans un douloureux effort : il était chargé par Dieu de peindre, dans le Serviteur de Dieu, l'humanité juste et souffrante. Il se renferma dans sa tâche divine. Il a enrichi le portrait du Messie de tant de traits

¹ *David, roi, psalmiste, prophète*, p. 302.

² Kuenen, *op. cit.*, p. 133, note 1 et 2.

nouveaux et saisissants, qu'on ne peut vraiment lui reprocher de n'en avoir pas révélé davantage. Avec prédilection il a chanté les souffrances du Christ : il a ajouté aux peintures de David des pages divines qui se gravent tellement dans l'esprit, que, lorsqu'on les a lues et méditées, on ne les oublie jamais.

Elles se reflètent dans le langage chrétien et se mêlent aux récits des évangélistes de telle sorte qu'elles en sont inséparables. Comme le dit admirablement Oehler lui-même, l'auteur du *LIII^e* chapitre d'Isaïe place la croix, et une croix glorieuse, au sommet de tout l'édifice prophétique.

Telles sont les grandes révélations qu'Isaïe légua non seulement à son peuple, mais à l'Église dans toute la suite des âges. Hengstenberg a comparé avec raison ces prophéties aux dernières paroles de Moïse dans le Deutéronome, et aux derniers enseignements du Seigneur à ses disciples après la Cène.

Les prophètes successeurs d'Isaïe n'ont point traité du Serviteur de Dieu. Quand un grand peintre a fait un tableau inimitable dans sa perfection, personne, même le plus habile, ne veut y ajouter un trait. Ainsi le Serviteur de Dieu paraît dans son glorieux isolement. La figure du Christ, telle qu'elle est représentée dans l'Évangile, est la seule toile devant laquelle on puisse encore s'arrêter et méditer après avoir considéré la peinture d'Isaïe.

CHAPITRE XIII

SOUFFRANCES DU SERVITEUR DE DIEU

Isaïe, dans le cinquantième chapitre de son livre, commence à prophétiser les souffrances futures du Serviteur de Dieu.

Où et comment a-t-il vu ce Serviteur souffrant? Est-ce au sein d'une extase que le Christ lui est apparu blessé, couvert de meurtrissures, dans l'état, en un mot, auquel les Juifs devaient le réduire sept cents ans plus tard? L'hagiographie nous apprend que le Rédempteur est plusieurs fois apparu aux saints du Nouveau Testament, tel qu'il fut amené devant Pilate au jour de sa passion, quand celui-ci cria aux foules pour les désarmer : *Ecce homo*.

On peut donc croire qu'Isaïe eut la vision anticipée des scènes les plus douloureuses du drame de la Rédemption. N'avait-il pas été déjà averti que Jésus naîtrait de la Vierge? N'avait-il pas connu ses humbles débuts à Nazareth, sa mission en Galilée? Dieu ne lui refusa pas la connaissance des humiliations rédemptrices du Golgotha. C'est avec raison qu'on a appelé les passages que nous allons citer une

histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon Isaïe.

Quand Jérusalem captive, représentée par les exilés de Babylone, c'est-à-dire par la théocratie d'Israël, vient reprocher à Jéhovah ses sévérités, elle se compare à une femme oubliée par son époux¹. Jéhovah répond que si Jérusalem semble délaissée comme une épouse infidèle, ce n'est point qu'il ait cessé de l'aimer ou qu'il ait agi par ressentiment : que d'humiliations il lui a épargnées ! Il ne lui a point infligé la cédula de répudiation ; il n'a point songé à la vendre à quelque créancier pour payer des dettes contractées par la dissipatrice. C'est elle qui, multipliant ses infidélités, a mis son époux dans la nécessité d'exiger une séparation. Elle multipliait ses absences du domicile conjugal : « Pourquoi, dit-il, quand je revenais à la maison, n'y avait-il personne pour me recevoir ? Quand j'ai appelé, personne ne m'a répondu ! »

Aux infidélités de Jérusalem, à ses révoltes contre Jéhovah, le prophète oppose l'exemple incomparable du Serviteur de Dieu, de son obéissance au devoir, de son courage simple et silencieux en face des bourreaux. Prêtons l'oreille aux paroles de ce Serviteur lui-même. Il raconte comment il a entendu et interprété la volonté de Dieu :

Le Seigneur m'a nommé dès le sein de ma mère ;

A ma naissance, il a rappelé mon nom.

Il a rendu ma bouche pareille à une épée :

¹ Is. XLIX, 14.

De l'ombre de sa main il m'a protégé ;
 Il m'a placé comme une flèche choisie :
 Il m'a caché dans son carquois ,
 Et il m'a dit : Tu es mon serviteur ,
 L'Israël en qui je serai glorifié .
 Et j'ai dit : J'ai travaillé en vain ,
 Inutilement j'ai consumé mes forces .
 Mais ma cause est entre les mains de l'Éternel ;
 Dieu donnera à mes travaux leur récompense...
 Le Seigneur m'a fait son organe .
 Pour relever par ma parole celui qui était abattu .
 Il me réveille chaque matin ,
 Et il prépare mon oreille à l'écouter .
 Le Seigneur, Jéhovah, m'a ouvert l'oreille .
 Et je n'ai point été rebelle , je n'ai point reculé .
 J'ai présenté mon dos à ceux qui me frappaient ,
 Mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe :
 Je n'ai pas détourné ma face devant l'outrage
 Et les crachats ¹ .

Avant d'aller plus loin, remarquons combien ces paroles se prêtent peu à l'interprétation des néocritiques qui ne veulent voir, dans le Serviteur de Dieu, qu'une collectivité. Reuss lui-même est obligé d'avouer « qu'un tableau si saisissant est peut-être emprunté à la réalité : il se rapproche beaucoup, dit-il, de l'histoire de la Passion de Jésus-Christ² ». Selon M. Renan, « dans ces pages étranges », l'auteur du deutéro-Isaïe visait Jérémie. « Mort depuis quarante ans, dit-il, sa figure grandissait chaque jour et se mêlait aux hallucinations du Voyant,

¹ Is. L, 1-6.

² Reuss, *op. cit.*, p. 267.

complétant ainsi l'idéal de l'Homme de la douleur¹. » L'écrivain, qui ne s'inquiète guère des contradictions qu'il s'inflige lui-même au cours d'un même chapitre, semble oublier ici que le Serviteur de Dieu est « une congrégation de saintes gens² ». M. Renan est plus près de la vérité quand il écrit au sujet des paroles d'Isaïe que nous avons citées : « S'exaltant de plus en plus, l'auteur combine, à des traits empruntés au type de Jérémie, des teintes qu'on dirait prises par avance à Jésus³. » La conformité des textes d'Isaïe avec les Évangiles est, en effet, manifeste.

Le Christ, le vrai et suréminent Serviteur de Jéhovah, affirme tant de fois sa dépendance absolue de son Père céleste, qu'il convient de s'arrêter à ce trait vraiment caractéristique : « Moi, dit Jésus, j'annonce aux hommes les choses que j'ai entendues de mon Père... La parole que vous avez entendue de moi n'est pas la mienne, mais celle de mon Père qui m'a envoyé... Moi je fais toujours ce qui plaît à mon Père... Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre⁴. » Les mauvais traitements qu'il subit sont acceptés pour obéir à son Père : sa mort même, toute volontaire, n'est qu'un acte d'obéissance filiale : « Personne ne m'enlève ma vie, mais je la

¹ Renan, *Hist. d'Israël*, t. III, p. 483. M. Renan, prisonnier de son système, date ces prophéties de la fin de la captivité.

² Renan, *ibid.*, p. 479.

³ Renan, *ibid.*, p. 484.

⁴ Joan. VIII, 26 ; XIV, 24 ; VIII, 29 ; IV, 34.

livre de mon propre gré. J'ai le pouvoir de la déposer et j'ai le pouvoir de la reprendre, mais je me conforme au commandement que j'ai reçu de mon Père¹. »

L'obéissance, l'une des trois vertus essentielles à la vie du religieux, renferme en germe toutes les vertus et en facilite singulièrement l'exercice. Ne nous étonnons pas que le Christ Jésus, le Serviteur de Dieu par excellence, l'exemplaire de toutes les perfections, y revienne si souvent. Le soir où il résolut de se livrer aux mains de ses ennemis, il dit à ses disciples rassemblés au cénacle : « Le prince de ce monde est proche. Il n'a rien en moi qui lui appartienne. Mais afin que le monde sache que j'aime mon Père. et que j'agis selon le commandement que j'ai reçu de lui, levez-vous, partons². » Quand, saisi par les soldats et les valets, il s'abandonne à eux ; quand Pierre veut le défendre et qu'il s'y refuse, il assure son apôtre qu'en agissant de la sorte il veut se conformer aux volontés de Dieu marquées dans les prophéties : « Penses-tu que je ne puisse pas sur l'heure prier mon Père, qui me donnerait plus de douze légions d'anges ? Comment donc s'accompliront les Écritures, qui attestent qu'il doit en être ainsi³ ? »

En obéissant à son Père il obéissait en même temps aux élans de son cœur : il s'agissait d'expier par ses

¹ Joan. x, 18.

² Joan. xiv, 30-31.

³ Matth. xxvi, 53-54. Les prophéties auxquelles renvoie Jésus sont celles d'Isaïe : L, 4-9 ; LII, 13-LIII.

souffrances les péchés du monde, de donner par sa mort et sa résurrection une sanction à ses enseignements. Il désirait l'heure du sacrifice. En tant que Dieu, il voulait restaurer l'image de son Père défigurée dans les âmes; comme homme, il voulait sauver ses frères.

C'est dans un sentiment d'obéissance, dans un désir d'expiation, que Jésus a présenté la joue au valet qui le frappa devant le tribunal du grand prêtre, et abandonné son corps aux bourreaux qui le flagellèrent par ordre de Pilate. Pour cela il a subi, sans se voiler le visage, les reproches blasphématoires des salariés et des mercenaires, et reçu sans se plaindre les crachats qu'une troupe immonde lui lançait à la face. L'Évangile ne dit pas expressément que ces misérables lui aient arraché la barbe; mais il est à croire qu'ils ont ajouté cet outrage à tant d'autres, dont pendant une nuit entière ils accablèrent leur victime¹. Au milieu de ces opprobres, le Sauveur reste calme, parce qu'il sait qu'il obéit à Dieu, qu'il accomplit une œuvre d'amour, et que Dieu lui donnera de triompher bientôt de ses insulteurs: « Voici que l'heure vient, dit-il à ses disciples, et déjà elle est venue, où vous serez dispersés; chacun de vous s'enfuira vers sa demeure, et vous me laisserez; mais je ne suis pas seul, mon Père est avec moi². »

Plus l'humiliation aura été grande et l'obéissance

¹ Matth. xxvi, 67-68; xxvii, 29-30.

² Joan. xvi, 32.

absolue, plus la gloire sera belle. Isaïe chantera plus tard les triomphes du Serviteur de Dieu ; il les fait seulement entrevoir ici :

Mon Serviteur triomphera, dit le Seigneur ;

Il sera élevé, exalté, haut placé.

La foule a eu horreur de lui,

Tant sa figure était méconnaissable !

Son apparence n'était plus celle d'un homme !

Mais voilà qu'il a purifié des peuples nombreux ¹.

Devant lui, les rois se tiendront muets ;

Ils verront ce qui ne leur a jamais été raconté.

Ils reconnaîtront la vérité qu'ils n'ont pas entendue ².

Ces paroles prophétiques nous révèlent le caractère le plus frappant et le plus singulier du mystère de la Rédemption, celui que les Pères n'ont cessé de rappeler et que les apologistes, les théologiens, les prédicateurs ont célébré : nous voulons dire l'abaissement et la glorification du Messie, ce double caractère de sa vie que reflétera toute l'histoire de

¹ La Vulgate traduit : *Iste asperget gentes multas* : « Il aspergera (d'une eau purificatrice) beaucoup de nations. » Toujours, dans l'Ancien Testament, le verbe זָרַק a le sens d'asperger soit avec du sang (Lev. iv. 6 ; xvi. 18, 19), soit avec de l'eau (Ezech. xxxvi, 25). La première aspersion servait pour l'expiation, la seconde pour la purification, deux qualités qui conviennent bien à l'œuvre du Christ (Joan. xiii, 8 ; Hebr. ix, 13, 14 ; x, 22 ; xii, 24 ; I Petr. 1, 2). Cependant le parallélisme de l'hébreu exigerait un autre sens, d'après les modernes, qui traduisent : « Il soulèvera, il entraînera après lui. » L'Apocalypse réunit les deux sens : « Hi sunt qui *dealbaverunt* stolas suas in sanguine agni ; hi *sequuntur* agnum. »

² Is. lii, 13-15. Saint Paul, dans son Épître aux Romains (xv, 21), cite les dernières paroles d'Isaïe à propos de l'obligation qu'il a d'annoncer partout l'Évangile.

l'Église et qui résumera ses destinées. En vain les ennemis du Serviteur de Dieu l'ont rendu méconnaissable jusqu'au point de lui faire perdre l'apparence d'un homme : un jour viendra où les rois, éblouis de sa gloire, seront devant lui muets d'étonnement, de respect et d'admiration.

La néocritique est obligée d'avouer d'étonnants rapports entre les souffrances du Serviteur de Dieu et la Passion du Christ, entre la glorification de l'un et les triomphes de l'autre. « Il faut, dit Reuss, reconnaître, entre le tableau tracé par le prophète et la position qu'occupe Jésus dans l'histoire de l'humanité régénérée et sauvée, une analogie frappante, surtout quand on laisse de côté les détails pour s'en tenir à l'idée fondamentale d'un rachat, d'un salut de celui qui avait encouru le châtement, par le sacrifice de l'innocent... A ce point de vue, il y aurait à dire que la réalisation historique de l'idée du prophète, dans la personne du fondateur du christianisme, est bien plus riche encore que la prophétie : relativement aux souffrances endurées, à l'absence complète de tout péché, à la mission de restaurer Israël, et par lui le monde entier, il faudrait convenir que la perspective de notre auteur n'embrasse que des tableaux assez vagues et pâles, en comparaison des faits évangéliques ¹. »

Observons, à l'occasion de ces dernières paroles de M. Reuss, qu'au point de vue de l'exégèse traditionnelle il en doit être ainsi, la prophétie n'étant

¹ Reuss, *op. cit.*, p. 274.

le plus souvent qu'une pâle esquisse de son accomplissement.

L'analogie remarquée par les rationalistes eux-mêmes ressortira mieux encore du passage suivant, intimement lié au précédent. Le prophète expose les sentiments que lui inspire la vision dont Dieu l'a gratifié. Ravi d'admiration à la vue de la glorification du Serviteur de Dieu, naguère si profondément humilié, il s'écrie :

Qui croira à ce que nous annonçons,
 Et aux merveilles de la puissance de Jéhovah?
 Devant lui croissait un faible rejeton ¹,
 Sorti d'une racine, au milieu d'un sol aride :
 Il n'avait ni l'éclat ni la beauté qui attirent le regard,
 Ni le charme qui fait aimer :
 Méprisé, dédaigné des hommes,
 Homme de douleur, fiancé avec l'infirmité.
 Objet d'horreur, misérable et dédaigné.
 C'était nos langueurs qu'il portait,
 Nos douleurs dont il s'était chargé.
 Nous le croyions frappé de Dieu,
 Flagellé et humilié (pour ses propres offenses);
 Mais c'était pour nos péchés qu'il était meurtri,
 Pour nos iniquités qu'il était écrasé!
 Il supportait un châtement qui fait notre salut;

¹ Au lieu de l'imparfait on pourrait employer le futur : « il poussera. » En hébreu, le verbe est au passé. Le sens est le même. Le prophète raconte sa vision : « Je l'ai vu, le rejeton croissait devant Jéhovah... » Quand Reuss avance qu'il ne s'agit pas ici du Messie attendu parce que « les souffrances sont expressément désignées au passé », il obéit à des idées préconçues. Il savait, tout aussi bien que M. Renan, qu'il est impossible, dans le langage hébreu, « de distinguer absolument, par les modifications du verbe, le présent, le passé, le futur. » (Renan, *Hist. d'Israël*, t. III, p. 469.)

C'est par ses blessures que nous sommes guéris¹.
 Nous étions comme des brebis errantes,
 Suivant chacun son chemin,
 Et Jéhovah a placé sur lui l'iniquité de nous tous. •
 Maltraité, injurié, il n'ouvrait pas la bouche,
 Pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie,
 A la brebis silencieuse devant celui qui la tond.
 A l'angoisse et à la prison il a été soustrait².

Isaïe avait été surnaturellement averti de l'incrédulité future des Juifs, témoins de la vie du Sauveur; il continue :

Parmi ses contemporains, qui songeait
 Qu'il était arraché à la terre des vivants.
 Et que les coups qui le frappaient
 Avaient pour cause les péchés de son peuple³?

¹ Les termes de « souffrances, maladies, guérison, » doivent être pris dans un sens allégorique. Ils signifient le péché et le châtiement du péché. Cette réflexion, admise de tous les critiques, suffit à réfuter le sens absolu et précis que Reuss attache, dans le texte, à *maladie, guérison* : « Il serait assez singulier, dit-il, que le mot *maladie* ait été choisi pour désigner la mort du Christ sur la croix. » (*Op. cit.*, p. 276.)

² La Vulgate traduit : *De angustia et de judicio sublatus est*, paroles qu'Origène a rendues par ces mots : « Après un jugement sommaire, c'est-à-dire étroit, il a été traîné au supplice. » Ce verset a été diversement traduit. On s'accorde à y trouver la mention de la mort du Serviteur de Dieu après une condamnation précipitée et injuste. Les difficultés philologiques de détail sont d'une importance secondaire. M. Renan voit dans ces paroles une allusion aux poursuites dont Jérémie fut l'objet.

³ Is. LIII, 8. La Vulgate lit ainsi : *Propter scelus populi mei percussi eum*, et c'est ce sens que nous suivons dans notre traduction. Au point de vue grammatical, le pronom *eum* peut se rapporter soit au Serviteur de Dieu, soit au mot « peuple », qui précède immédiatement. L'hébreu porte le pronom au pluriel, לְבָנַי, *eis*. C'est pourquoi saint Jérôme traduit : *percussit eos*. La nouvelle critique

Qui dira le mystère de la personne du Serviteur de Dieu ?

en conclut qu' « au fond le Serviteur n'est pas un individu, mais un personnage collectif ». « Il nous paraît, dit le P. Corluy, que, dans le contexte qui nous occupe, où il y a un individu et un collectif auquel le pronom peut se rapporter, le prophète, en choisissant une forme plurielle, a voulu indiquer la relation au collectif et écarter l'idée de l'individu. » (*Ibid.*, p. 213.) Quelques interprètes ont voulu prouver que la forme לְבָנֵי pouvait aussi désigner un singulier, comme dans d'autres passages bibliques (Is. XLIV, 13; Gen. IX, 26, 27; Deut. XXXIII, 2; Job XX, 23; XXI, 17; XXVII, 23, etc.). Mais aucun de ces passages ne nous paraît convaincant. Le pronom לְבָנֵי se rapporte en effet à une collectivité, mais à celle qui est représentée par le mot « peuple », et non à celle que représenterait, suivant les rationalistes, le Serviteur de Dieu. L'hébreu peut se traduire ainsi : « A cause de la méchanceté de mon peuple, punition est tombée sur lui (mon peuple), » et le verset pourrait se rendre de cette façon : « Mon peuple sera frappé à cause de son crime (du déicide commis sur la personne du Messie). » Mais on peut aussi conserver la traduction de la Vulgate et des Septante, comme nous l'avons fait, et voir dans notre passage la répétition de la *satisfactio vicaria*, déjà exposée plus haut dans ces mots : « Jéhovah a fait retomber sur lui notre faute à tous. » Le Serviteur de Dieu subissait le châtement sans avoir rien fait pour le provoquer, loin de là ; il souffrait à la place des coupables qui auraient dû périr et qui se trouvent guéris, c'est-à-dire réhabilités et sauvés, précisément parce que lui supportait les coups qui auraient dû frapper les coupables.

¹ Après avoir dit : « Il finit par être arraché à cette vie de douleur, » le prophète se pose cette question : *Generationem ejus quis enarrabit?* Le terme hébreu דֹר, *dôr*, est traduit dans la Vulgate par *generatio*, mot dont le sens est douteux. A ce sujet on s'est livré à une foule de conjectures. Les Pères ont entendu par le mot *dôr* la génération du Christ, soit humaine, soit divine, et même l'une et l'autre à la fois. Mais le mot hébreu ne signifie jamais « génération » pris dans ce sens ; il aurait plutôt le sens de « demeure » (Is. XXXVII, 12). En syriaque le mot *daïro*, dérivé de la même racine, signifie « demeure ». Suivant ce sens, on a appliqué les paroles du prophète à la résurrection du Christ : « Qui recherchera son tombeau, le lieu de son séjour ? » Il disparaîtra de ce monde, et lorsqu'il sera dans le lieu de son éternel repos, on cherchera en vain le lieu de son séjour parmi les hommes. Voici le sens que propose dom Calmet : « Qui parlera de sa postérité,

Enfin Isaïe ajoute :

On a mis sa sépulture avec celles des impies,
 Et son tombeau parmi ceux des riches,
 Bien qu'il n'eût pas commis de mal
 Et que sa langue n'eût jamais proféré de mensonge ¹.

Dans l'interprétation de ce passage obscur en lui-même, nous nous aidons des lumières fournies par l'Évangile : c'est seulement à l'aide de ce guide que s'éclaire le texte de la prophétie. Isaïe racontait une vision rapide qui, jusqu'à l'accomplissement de l'oracle, devait demeurer confuse. Dieu lui avait

puisque'il est mort sans laisser d'enfants ? Mais c'est cela même qui fait le merveilleux de la postérité de Jésus-Christ, puisque'il l'a engendrée sur la croix et par sa mort. Les persécuteurs ont cru exterminer sa mémoire et éteindre son nom en le faisant mourir d'une mort ignominieuse et violente ; mais c'est par là même qu'il est devenu élevé, glorieux et illustre par une postérité nombreuse et éternelle. » Chaque interprétation a ses difficultés. Quelle que soit celle que l'on adopte, le texte veut dire que le Messie mourra de mort violente, condamné par une sentence injuste, et que dans sa mort il y aura un mystère inaccessible à la raison humaine.

¹ On a contesté cette traduction. Nous pensons que de toutes les explications données se dégage la pensée qu'on destinera au Serviteur de Dieu la sépulture des malfaiteurs ; mais à sa mort un homme riche l'ensevelira avec honneur. Il faut reconnaître que la traduction de cette finale de l'histoire de la Passion du Christ est extrêmement difficile, et qu'une traduction littérale n'offre aucun sens acceptable. Le fait d'une sépulture parmi les riches est un contraste opposé aux maux endurés par le Serviteur de Dieu. Aussi beaucoup de commentateurs ont remplacé le mot « riches » par « malfaiteurs ». On sait, nous l'avons dit plus haut, que les riches sont souvent, dans les Psaumes principalement, caractérisés comme méchants, et les pauvres comme les bons, les doux par excellence. Nous nous en tenons, dans notre traduction, à l'opinion traditionnelle et messianique ; quoi qu'en dise M. Reuss, nous n'introduisons dans le texte aucune contradiction.

montré le Serviteur de Dieu partageant le sort des scélérats, et cependant son tombeau lui était apparu magnifique : c'était le tombeau d'un riche. Ne reconnaît-on pas à ces traits Joseph d'Arimathie, *vir bonus et ipse dives*, plaçant le corps du Christ dans un tombeau neuf ? La correspondance de la prophétie avec l'Évangile est manifeste. Il y a ici un phénomène d'inspiration bien capable de faire réfléchir un esprit non prévenu, cherchant la vérité avec sincérité.

Isaïe a vu les humiliations et les souffrances du Serviteur de Dieu ; il va maintenant nous dire les glorieuses conséquences de sa mort :

Jéhovah a voulu le briser par la souffrance ;
 Mais, parce qu'il s'est offert lui-même en expiation,
 Il laissera après lui une grande postérité.

Il vivra de longs jours,
 Et l'œuvre de Jéhovah prospérera dans ses mains.

C'est la glorification du Messie par sa résurrection, c'est la propagation merveilleuse de l'Évangile, ce sont les destinées triomphantes de l'Église prophétisées. L'Église, comme une épouse féconde, donnera une postérité à Jésus pendant de longs jours, c'est-à-dire jusqu'à la fin des siècles. Ainsi s'accomplira la parole du Sauveur parlant de sa mort prochaine : « Si le grain de froment tombe en terre et s'il y meurt, il portera beaucoup de fruits ¹. »

¹ Joan. XII, 23. — Les préoccupations passionnées de M. Reuss apparaissent dans l'hypothèse singulière d'une *collectivité enter-rée*, de son heureuse *chance* après sa mort ! « Comme tout à

Jéhovah lui-même, pour clore l'oracle de son prophète, prend la parole et célèbre l'apothéose de de son serviteur par excellence, le Messie :

« Parce que son âme a été angoissée,
 Sa postérité sera brillante;
 Il en jouira et sera rassasié de bonheur.
 Par sa justice, mon serviteur justifiera son peuple:
 Il prendra sur lui ses iniquités.
 C'est pourquoi je lui donnerai sa part parmi les grands;
 Avec les forts il partagera le butin,
 Parce qu'il s'est livré lui-même à la mort
 Et qu'il a été compté parmi les malfaiteurs,
 Lui l'innocent chargé des péchés des autres:
 Il a intercédé pour les coupables ¹. »

Ces dernières paroles sont comme une récapitulation de toute la prophétie du Serviteur de Dieu, prophétie étonnante par les lumières qu'elle fournit, par les détails précis dans lesquels elle entre, détails tous vérifiés à la lettre dans la Passion de Jésus. Crucifié entre deux larrons, il fut compté parmi les malfaiteurs. Cloué à la croix, il a intercédé pour ses bourreaux : n'a-t-il pas fait cette touchante prière : « Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ² ? » Les allusions à la prophétie d'Isaïe, et même les reproductions littérales sont nombreuses

l'heure, dit Reuss, le Serviteur était mort et enterré, cela fait voir de nouveau qu'il s'agit au fond d'un être collectif, d'une catégorie qui, tout en traversant les plus douloureuses épreuves, tout en y succombant (individuellement), avait pourtant la chance de survivre. » (*Op. cit.*, p. 279.)

¹ Is. LIII.

² Marc. xv, 26-28; Luc. xxii, 37; xxiii, 34.

dans le Nouveau Testament ¹. L'apôtre Philippe convertit l'eunuque de la reine Candace, en lui montrant combien justement le LIII^e chapitre d'Isaïe correspond à la vie et à la mort du Sauveur Jésus ². Sur ce même chapitre, saint Paul, en douze endroits de ses épîtres, appuie sa magnifique exposition du dogme de la *satisfactio vicaria* ³.

Les Pères et les commentateurs ont relevé beaucoup de traits prophétiques non mentionnés par les évangélistes ⁴. Les théologiens, les prédicateurs, les auteurs mystiques ont aimé à moissonner dans ce champ, où il reste toujours après eux des enseignements à glaner.

¹ Voici les principales : Joan. XII, 37 = Is. LIII, 4 ; Act. VIII, 32 = Is. LIII, 7 ; Rom. x, 15 = Is. LI, 7 ; I Cor. xv, 3 = Is. LIII, 5. La phrase d'Isaïe (LIII, 4), où il est dit que le Serviteur de Dieu a porté nos péchés est citée deux fois dans une acception différente : une première fois par saint Matthieu (VIII, 17), à la suite de ces mots : « On amenait à Jésus les malades, et il les renvoyait guéris : » une seconde fois par saint Pierre (I Petr. II, 22), dans le sens même de la prophétie.

² Act. VIII, 27-39.

³ Saint Paul ne cite pas, il est vrai, directement le prophète Isaïe ; mais toute sa doctrine de la satisfaction est basée sur les mots : *Ipse infirmitates nostras accepit*, qu'il traduit ainsi dans sa première aux Corinthiens (I Corinth. XV, 3) : *Christus mortuus est pro peccatis nostris secundum Scripturas*. (Cf. Rom. III, 25 ; IV, 25 ; VIII, 37 ; X, 16 ; I Corinth. IV, 13 ; II Corinth. V, 21 ; Gal. II, 20 ; Hebr. VII, 25 ; IX, 28 ; I Petr. II, 22 et seqq. ; III, 18 ; I Joan. II, 2 ; IV, 10.) Wünsche et Nøgelbasch reconnaissent la doctrine de la satisfaction dans douze passages du LIII^e ch. d'Isaïe : v. 4 (2 fois) ; 5 (4 fois) ; 6, 8, 10, 11, 12 (2 fois).

⁴ Par exemple, une description du visage de Jésus (v. 2) ; la mention du sang rédempteur dont le monde serait « aspergé » (v. 5) ; la flagellation (v. 5) ; le silence gardé devant Hérode et Pilate (v. 7) ; la sépulture dans le caveau de Joseph d'Arimathie (v. 9).

Les néocritiques, dans leur aveugle négation de l'existence de l'élément surnaturel dans la Bible, sont réduits à appeler *jeux d'esprit* les rapprochements aussi touchants que frappants qui s'imposent entre les textes du prophète et ceux de l'Évangile. Suivant eux, Isaïe n'a rien dit qui dépassât les prévisions humaines ! Tout, dans le chapitre LIII, se réduit à ceci, disent-ils : « L'Israël de l'avenir, restauré et réconcilié, comptera au nombre des nations puissantes et victorieuses, mais après avoir acheté cet ordre de choses au prix d'une humiliation mortelle, d'un châtiment destructeur, dont les vrais coupables n'auront pas été les seules victimes ¹. » Il ne serait nulle part question du Messie, bien qu'il fût attendu par les prophètes, et en particulier par Isaïe. Ce dernier n'aurait pas même pensé au Messie quand il parlait de l'avenir messianique. La raison que Reuss en donne, c'est que les prophètes en général ne parlent nulle part d'un Messie destiné à souffrir, mais toujours et invariablement d'un Messie restaurateur, victorieux et glorieux ². La nouvelle critique adopte la fausse idée que les Juifs se sont faite du Messie. L'idée d'un Messie souffrant est née, disent les rationalistes, chez les apôtres et les premiers

¹ Reuss, *op. cit.*, p. 274, 279.

² Reuss, *op. cit.*, p. 279. — Notons ces deux mots de M. Reuss : « Les prophètes, en général..., toujours et invariablement. » Le mot en *général* est juste ; les autres le contredisent. Le témoignage des Psaumes à lui seul prouve bien qu'un Messie souffrant était prédit : le psaume XXI, par exemple. (V. *David, roi, psalmiste, prophète*, sur ce psaume.)

chrétiens, de la nécessité où ils se sont trouvés d'expliquer les humiliations de Jésus.

Ces assertions reposent sur les préjugés des pharisiens qui condamnèrent Jésus, et non sur une saine appréciation de l'histoire. L'attente d'un Messie humainement grand et puissant était très générale au moment où Jésus apparut en Judée. Le pharisaïsme dominait alors, et la vraie notion du caractère du Messie ne s'était guère conservée que parmi des croyants instruits, désintéressés, pieux, comme Siméon et Anne la prophétesse. La conception mondaine du Messie était un préjugé populaire ; mais ceux qui avaient étudié l'Écriture en étaient affranchis ; il ne manqua pas de Juifs sincères et impartiaux qui reconnurent, dès leur première rencontre avec Jésus, le Christ attendu, le Messie¹. Ils corrigèrent les fausses idées de leurs frères. Alors seulement le sens des prophéties se révéla aux yeux des gens sincères : alors, comme l'eunuque de la reine Candace, ils surent comprendre des passages auparavant inexplicables pour eux. Ils reconnurent la supériorité de l'idéal du Messie suivant Isaïe, comparé à l'idéal humain et banal du Messie selon le préjugé national.

Mais, pour la plupart des Juifs, les humiliations et la mort du Christ furent, suivant le mot de l'Apôtre, un scandale : *Judæis scandalum*². En dehors des gloires terrestres avec lesquelles ils tressaient sa

¹ Joan. 1, 41 ; Matth. xvi, 16.

² I Cor. 1, 23.

couronne royale, les contemporains du Christ, entraînés par leur amour-propre national, impatients du joug de Rome, cherchaient dans leur imagination, plutôt que dans les Écritures, quel pourrait et quel devrait être le Christ. En plusieurs points ils s'égarèrent avec obstination, et ce fut leur malheur. L'attente du Messie était un article de foi que les pharisiens avaient inscrit dans leur liturgie. Dans le *Schemoné Esdré* nous lisons en effet : « O Seigneur, fais germer le rejeton de David, ton serviteur, et rétablis en nos jours sa royauté. » L'incohérence et le vague des idées étaient tels que certains docteurs attendaient deux Messies. Le premier serait de la tribu de Joseph; il mourrait sur le champ de bataille sans avoir vu s'achever l'œuvre divine : ce serait un Messie souffrant. Le second, le fils de David, serait le libérateur définitif et réaliserait les promesses : il serait le Messie triomphant¹.

On voit sur quel faux principe le pharisaïsme appuyait ses raisonnements. La dialectique de l'école régnante achevait ce que l'amour-propre national avait commencé. Suivant la Mischna, le bien l'emporte toujours sur le mal, et la force est inséparable de la sainteté; le Messie, étant le juste par excellence, devait donc être revêtu de puissance et de gloire. Aussi ne trouve-t-on dans l'ancienne littérature de la Synagogue nulle trace d'une passion du Messie. Le Targum de Jonathan voit une prédiction messianique dans la peinture du Serviteur de Dieu;

¹ Stapfer, *la Palestine au temps de J.-C.*, p. 319.

mais, par des procédés d'une violence incroyable, il trouve moyen d'atténuer et même de supprimer les traits qui expriment la souffrance. Le Targum prélude même aux erreurs des Juifs modernes en affirmant que les humiliations du Serviteur de Jéhovah n'expriment que les châtiments infligés au peuple juif à cause de ses péchés; péchés qui, grâce au Messie, seront pardonnés¹. Le targumiste reste systématiquement étranger à la notion messianique de l'homme de douleur.

Les contemporains de Jésus étaient-ils donc fatalement enchaînés aux préjugés dominants? Non. La lecture d'Isaïe rappelait aux âmes d'élite, exemptes d'un fanatisme aveugle, plus d'un psaume de David, où s'affirmait ce type avéré du Messie, avec ses persécutions et ses humiliations. Dans l'atmosphère de la prière, en réfléchissant aux épreuves de la vie, ces âmes comprenaient la grandeur et la noblesse du malheur religieusement et vaillamment supporté. Rien n'est plus divinement beau que le juste calme, digne et résigné au sein de l'infortune, le *justum et tenacem propositi virum*, le saint homme Job de la Bible. Le peuple, dans son bon sens profond, le comprenait quand il était laissé à lui-même en présence de Jésus. Mais les pharisiens l'entraînaient

¹ Ainsi le texte d'Isaïe porte : « Il n'aura ni beauté ni éclat. » Le Targum traduit (!) en pensant au Messie : *Aspectus ejus non erit aspectus communis... Erit splendor ejus, splendor sanctitatis*. Puis il continue : *Erunt infirmi et mœrentes (Israelitæ) perinde ac vir doloribus suppressus*. (V. Colani, *J.-C. et les croyances messianiques*, p. 89; de Wette, *Commentatio de morte J. C. expiatoria*.)

par leur ascendant trompeur. Jésus était plein de pitié pour ces foules inconstantes. Rappelons-nous sa prière sur la croix : « Mon Père, pardonnez-leur : ils ne savent ce qu'ils font. »

Deux des âmes d'élite qui comprirent la destinée du Messie souffrant sont mentionnées dans l'Évangile : le vieillard Siméon et Jean-Baptiste. Le premier, en peignant à l'avance la Mère de douleurs, Marie, prédit la passion du Messie¹. Jean-Baptiste, en saluant l'Agneau de Dieu qui porte les péchés du monde², reconnaît en lui la victime prédite par le prophète :

Pareil à l'agneau qu'on mène à la boucherie,
A la brebis muette devant celui qui la tond,
Il n'ouvrait point la bouche³.

Il ne faudrait pas croire que la prophétie d'Isaïe ait été entièrement méconnue même des Juifs qui nourrissaient l'espoir d'un Messie mondain : ils n'avaient pu l'oublier entièrement. En adoptant l'opinion d'un double Messie, dont l'un, naissant de la tribu de Joseph, tombe frappé par ses ennemis, les Juifs montrent bien l'existence et le souvenir des vieilles traditions d'un Messie victime. Le vrai sens des prophéties d'Isaïe et des psaumes relatifs à la passion du Christ ne leur avait pas

¹ Luc. 11, 35.

² Joan. 1, 29.

³ Is. LIII, 6 (cf. Jerem. XI, 19). Les paroles de Jean-Baptiste : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde, » paraissent formées de deux éléments : celui du rite de l'agneau pascal (Exod. XII) et celui du texte d'Isaïe.

complètement échappé. Enfin, s'il n'avait pas existé chez les Juifs une opinion d'après laquelle les Écritures annonçaient un Messie souffrant, comment les apôtres auraient-ils pu avec succès invoquer les Écritures¹ et convertir par milliers les Juifs au jour de la Pentecôte ?

Enfin Jésus eût-il été le premier et le seul à dire que les prophètes avaient annoncé ses souffrances et sa mort², on ne pourrait en conclure qu'une chose, c'est l'aveuglement général des Juifs, victimes d'un préjugé national dont le Christ était affranchi.

Les rationalistes eux-mêmes avouent la présence de l'idée d'un Christ souffrant dans les prophéties d'Isaïe : « La conscience du Messie souffrant, dit Stapfer, se forma en Jésus à la lecture des Psaumes et du LIII^e chapitre d'Isaïe, mieux compris par lui que par ses contemporains³. » — « Quand Jésus, dit Colani, lisait le chapitre LIII d'Isaïe, quand il méditait cet hymne à la douleur, ne devait-il pas se retrouver lui, le pauvre, le persécuté ; lui, le Fils de l'homme, dans le Serviteur de Jéhovah, méprisé et rejeté, qui portè le fardeau de ses frères⁴? » Si

¹ Stapfer (*loc. cit.*, p. 473). Castelli (*Il Messia secondo gli Ebrei*, p. 216 et suiv.) et les modernes en général soutiennent que les rédacteurs de ces passages des Talmuds ont subi l'influence du christianisme. Du fait des chrétiens judaïsants ils concluent à la possibilité du fait de Juifs christianisants. Cette opinion est au moins sujette à discussion. Les preuves ou plutôt les similitudes que donne Castelli ne prouvent rien.

² Matth. xxvi, 24 et le synopt.; Luc. xviii, 31 ; xxii, 37 ; xxiv, 23, 44.

³ Stapfer, *op. cit.*, p. 476.

⁴ Colani, *op. cit.*, p. 91.

donc Jésus s'est appuyé sur les prophéties de l'Ancien Testament lorsqu'il parlait de la nécessité de sa mort, c'est qu'il a pratiqué l'exégèse de la saine quoique minime partie de ses contemporains; c'est qu'il a lu dans la Bible ce qui s'y trouvait; c'est que les oracles divins lui ont renvoyé, ainsi qu'un écho, les idées de rédemption qu'il était venu réaliser¹.

Terminons ce chapitre par une observation propre à éclairer les esprits sur la valeur de ce qu'on nomme aujourd'hui *rationalisme*, *néocritique* et même *science*. Les ignorants, et c'est presque tout le monde en fait d'Écriture sainte, s'imaginent voir derrière ces appellations une armée compacte de docteurs unis dans une même affirmation, et ils se mettent à la suite avec la cécité du peuple juif marchant derrière les pharisiens. S'il y a un point par lequel les rationalistes s'unissent, c'est la négation. Une négation n'est pas une doctrine; c'est plutôt l'absence de doctrine: elle n'est pas un témoignage proprement dit. Si l'on nie un fait pour des motifs différents et contradictoires, le témoignage perd sa valeur; il est nul, sans autorité. Tel est le témoignage porté contre le Messie souffrant d'Isaïe. « Il n'y a point de Messie souffrant dans Isaïe, s'écrient Reuss et son école. » — « Le Messie souffrant est si manifeste dans Isaïe, dit Stapfer avec la même assurance, que Jésus s'est emparé de ce type messianique pour se proclamer le Messie. » Ainsi le

¹ Knabenbauer, *Appendix de servo Domini, Cursus script.* in Is., t. II, p. 325.

témoignage d'un rationaliste contredit le témoignage de l'autre : ainsi se contredisaient les Juifs au tribunal où Jésus fut condamné : *Convenientia testimonia non erant*. Les témoignages contradictoires s'accumulent les uns les autres. Tels sont ceux du rationalisme, de la néocritique, ou, comme on dit couramment, de la *science*.

CHAPITRE XIV

TRIOMPHES DU SERVITEUR DE DIEU

Les derniers chapitres d'Isaïe, comme des eaux limpides, reflètent le ciel, le ciel messianique tout entier. Voulût-on s'obstiner à voir dans le Serviteur de Dieu une création tout idéale, la personnification du peuple juif, comme on l'a prétendu, la prophétie du Serviteur de Dieu n'en serait pas moins une des plus remarquables et des plus saisissantes. Il faudrait l'interpréter comme nous avons interprété les prophéties de David : Israël devrait être considéré comme une figure que le Christ seul a réalisée.

Isaïe, en traçant les destinées du Serviteur de Dieu, nous a fait entrer dans la voie douloureuse qui, à travers les humiliations et les mauvais traitements, devait un jour conduire Jésus au Golgotha et au sépulcre de Joseph d'Arimathie. Comme David, il a prédit le genre de mort et de sépulture du Messie. Le poète royal avait ajouté que la mort de la Victime innocente deviendrait le principe de la vie universelle, et que le tombeau du Christ serait

glorieux. Isaïe rappelle à ce sujet les traditions messianiques gravées dans les Psaumes, ineffaçables comme l'inscription burinée sur l'airain.

Ce n'est pas toutefois un simple rappel : Isaïe éclaire la profondeur de l'idée christologique des antiques révélations. Saint Paul, quand il parle de la résurrection du Christ, semble s'être inspiré des paroles d'Isaïe. On dirait qu'il s'en inspire encore quand il célèbre les triomphes de Jésus sur la mort. Comme Isaïe, il a décrit l'avenir paradisiaque en de larges et symboliques images, que saint Jean reproduit dans son Apocalypse. Ainsi se répondent, avec un étonnant accord, l'Ancien et le Nouveau Testament. Cette correspondance, qui ne s'arrête pas à ce que nous avons cité, montre l'importance des derniers chapitres d'Isaïe, et en révèle la longue et divine portée. Nous sommes en présence du véridique tableau des palingénésies messianiques. Dans les paroles d'Isaïe et dans l'Apocalypse apparaît le même Christ, chef sacerdotal et royal de l'Église. Le Serviteur de Jéhovah n'est plus la victime humiliée, mais le vainqueur couronné. Comme David, il a franchi l'étape des humiliations, et il est arrivé à la gloire.

Ce qu'Isaïe célèbre, c'est la rédemption, c'est la réconciliation définitive de l'homme avec Dieu, son affranchissement complet du mal moral, la délivrance totale de l'humanité déchue. Le Serviteur de Dieu, le Christ, a payé adéquatement et surabondamment, par le sacrifice volontaire et douloureux de sa vie, la dette contractée par les pécheurs : *Ipse*

peccata multorum tulit... Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

Isaïe appartient à l'Ancien Testament ; il en a le langage : il insiste sur la satisfaction selon la justice. Ce n'est pas encore la satisfaction par l'amour et la charité de Jésus :

Respectez le droit et pratiquez la justice,
Car mon salut est près de venir,
Et ma délivrance près de se manifester ¹.

C'est partout la pensée d'une satisfaction de justice que développent les derniers chapitres d'Isaïe. En recommandant les œuvres qui s'y rapportent, le prophète laisse entendre qu'elles eussent été impuissantes en elles-mêmes à réaliser la rédemption ; mais, unies à la justice du Christ, elles méritaient l'application du pardon et des magnifiques générosités de Dieu.

La Rédemption est représentée sous la figure du rétablissement glorieux de Jérusalem. Jérusalem renaissant après l'exil, c'est la pécheresse purifiée ; c'est, si l'on veut, Marie Madeleine glorifiée ; c'est l'humanité régénérée par le Messie ². N'est-ce pas ce qu'a voulu dire Isaïe, quand il nous a peint cette femme abandonnée de son mari justement jaloux, et qui, après avoir perdu ses enfants, ne connaît plus ni les douleurs ni les joies de la maternité : la coupable d'hier, la pardonnée d'aujourd'hui ?

¹ Is. LVI, 1.

² Nous suivons toujours l'opinion de saint Thomas.

Réjouis-toi, stérile, qui n'as point enfanté!

Éclate en cris de joie et d'allégresse,

Toi qui n'avais plus de fils!

Car les enfants de la femme délaissée

Seront plus nombreux que ceux des autres femmes.

Dit Jéhovah.

Élargis l'emplacement de tes tentes,

Déploie les tentures de tes demeures;

Allonge les cordes, affermis les pieux!

Car tu t'étendras à droite et à gauche.

Ta postérité aura les nations en héritage

Et peuplera les villes désertes.

N'aie pas peur, car tu ne seras plus confondue;

N'aie pas honte; tu n'auras plus à rougir:

Tu oublieras l'affront de ta jeunesse,

Tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ton veuvage.

Car ton époux, c'est ton Créateur.

Jéhovah, le Dieu des armées, est son nom.

Ton Rédempteur est le Saint d'Israël.

Il s'appelle le Dieu de l'univers.

Telle qu'une femme abandonnée et désolée,

Jéhovah te rappelle.

Comme l'épouse de la jeunesse, qu'il a répudiée:

C'est ton Dieu qui le dit.

Avec ces paroles commence l'allégorie de la Rédemption. Isaïe raconte le relèvement et la réconciliation d'une femme pécheresse: cette femme est Jérusalem, c'est-à-dire Israël, figure de l'humanité déchue. Tantôt les images dont se sert le prophète conviennent à la ville, tantôt à la femme.

Pour un peu de temps je t'ai abandonnée,

Mais dans mon amour je te reprends.

Dans un sentiment de confusion et de colère,
 J'ai voilé ma face devant toi;
 Mais, dans ma miséricorde, j'ai eu pitié de toi...
 Je poserai dans le stibium les pierres de tes fondements¹:
 Ils reposeront sur des saphirs;
 Je te ferai des créneaux de rubis,
 Et des portes d'escarboucles,
 Et toute une enceinte de pierres précieuses.
 Tous tes enfants seront instruits par l'Éternel,
 Et grand sera le bonheur de tes fils.
 Tu seras en sûreté, fondée sur la justice.
 Bannis toute peur, tu n'as rien à craindre.
 Aucune angoisse ne doit te toucher...
 Toute arme forgée contre toi manquera son but,
 Toute langue te calomniant sera condamnée :
 C'est là l'apanage de mes serviteurs;
 Leur salut vient de moi, dit Jéhovah².

Cette abondance d'images, qui se rapportent tantôt à une épouse, tantôt à une cité, surprendrait un lecteur étranger aux littératures de l'Orient: mais, au milieu de toutes les libertés d'une poésie dont chaque mot prête aux commentaires, se dégagent les grands faits de la Rédemption. Le solitaire de Pathmos reprendra l'allégorie d'Isaïe, et en développera le mystère³. Saint Paul, obéissant à une même inspiration,

¹ Ce verset signifie qu'au lieu d'employer le mortier dans les fondations de la nouvelle Jérusalem, on emploiera le stibium, cette substance précieuse dont les femmes d'Orient se servent pour farder de noir le bord de leurs paupières. Cette comparaison est employée pour faire ressortir la beauté de la ville future. Au lieu de pierres vulgaires, on emploiera aussi tout ce que la terre recèle de plus précieux.

² Is. LIV.

³ Apoc. XXI, 18 et seq.

appliquera les premières paroles de la prophétie à la Jérusalem céleste¹.

Malgré les concordances manifestes de l'Ancien Testament avec le Nouveau, d'Isaïe avec saint Jean et saint Paul, les rationalistes s'obstinent à nier le caractère messianique de l'important morceau d'Isaïe que nous avons cité. Il est vrai, disent-ils, que le deutéro-Isaïe célèbre, avec un lyrisme exalté, une nouvelle Jérusalem, un nouveau royaume et des cieux nouveaux ; mais il ne faut voir là que les rêves d'une restauration d'Israël qui ne s'est jamais réalisée. Ce rêve est en dehors de l'économie des prophéties messianiques. On n'y parle pas d'un roi, d'un successeur de David. « Dans tout le cours de ces prophéties, dit Steeg, nous ne voyons pas une seule fois apparaître le chef davidique auquel les prophéties messianiques attachent la prospérité du peuple. Non seulement ce chef spécial n'est pas annoncé, mais il n'est pas même question de roi ni de race royale. » On a supposé que ce silence indique une époque où la royauté n'entraînait plus guère dans les préoccupations du peuple, le temps de la captivité, par exemple, et qu'il y a là une forte preuve en faveur de la rédaction du deutéro-Isaïe pendant l'exil. « Durant l'exil, dit Steeg, la race de David s'était, en effet, obscurément éteinte. Ses derniers représentants avaient fait si triste figure, qu'on n'avait plus guère intérêt à rechercher leur lignée². »

¹ Gal. iv, 26-27.

² Steeg, *op. cit.*, p. 84 ; Kleinert, *Studien und Krit.*, p. 741.

Il est faux qu'Isaïe, dans les chapitres que nous commentons, ne parle pas de David; nous le verrons bientôt. Mais le silence à l'égard d'un roi successeur de David serait-il constaté, il n'aurait ni l'importance ni les conséquences qu'on lui attribue. Il s'explique fort bien par cette considération que, dans les vingt-sept derniers chapitres, Isaïe a pour but unique d'opposer aux malheurs des défaites et de la captivité les triomphes messianiques. A l'idée de défaite il oppose celle de triomphes; à l'asservissement il oppose la délivrance, la liberté et le triomphe final. On ne voit pas bien comment la mention du roi David et de ses malheureux successeurs eût pris place dans les tableaux d'une prospérité si fort élevée au-dessus de leur gloire éclipsée.

Isaïe ne prend plus ici pour point de départ des splendeurs qu'il prédit la royauté de David ou le règne de Salomon, comme le font les auteurs des psaumes royaux¹. Il contemple les humiliations du Serviteur de Dieu et les malheurs de la captivité: de là il s'élève aux glorifications messianiques, à la théocratie dans sa parfaite réalisation, au gouvernement direct et visible de Jéhovah. Ce n'est plus le roi davidique, ce n'est plus la nation d'Israël régénérée que chante le prophète: c'est l'humanité entière. Isaïe a accompli un progrès admirable et manifeste dans l'évolution prophétique; le fils de David est devenu la paix elle-même et la justice divine: « Je te donnerai, dit-il, pour chef la Paix,

¹ Les ps. II et LXXI, entre autres. (V. *David*, p. 326 et 424.)

et pour gouverneur la Justice. » Les sujets de ce roi ne seront plus des hommes qu'il faudra gouverner avec une verge de fer; ce sera un peuple de justes, un peuple de prêtres. David, dans ses psaumes, avait reculé les barrières qui séparent Israël des nations : Isaïe les brise. Il va jusqu'à montrer Jéhovah se choisissant des prêtres et des lévites parmi les *goïm*, dont quelques-uns se consacreront à la conversion de leurs frères, et deviendront de vrais apôtres des Gentils ¹.

Des hauteurs où l'inspiration et les célestes visions plaçaient Isaïe, il contemplait et célébrait la beauté, la majesté et l'ensemble des perspectives messianiques; il n'avait guère l'occasion de parler de la descendance davidique du Messie; aussi ne l'a-t-il fait qu'une fois. Les faveurs dont Dieu avait comblé David étaient les premiers gages, et comme les promesses des gloires dont le Serviteur de Dieu serait un jour favorisé. Isaïe demande que les promesses et les figures se réalisent; ses vœux seront comblés. Dieu parle ainsi :

Prêtez-moi l'oreille, dit Jéhovah; venez à moi.

Écoutez. pour que votre âme vive,

Pour que je fasse avec vous une alliance éternelle

Et que je vous accorde les faveurs promises à David.

Je l'ai fait le législateur des peuples,

Le chef et le maître des nations :

Vous appellerez des peuples qui vous étaient inconnus;

Et des nations ignorées accourront à vous ².

¹ Is. LXVI, 18-21.

² Is. LV, 3 et 4.

Les anciennes promesses faites à David, auxquelles Isaïe fait allusion, sont celles de Nathan, qui annoncent à David un trône éternel et un royaume sans fin¹. Suivant les Actes des Apôtres, les promesses ont été accomplies par le règne éternel de Jésus, commencé à la résurrection². Elles continueront de se réaliser par l'Église, dans toute la suite des âges, jusqu'à leur parfait accomplissement avec le règne éternel du Christ au milieu de ses élus. Le prophète les célèbre ainsi :

Lève-toi, Jérusalem ; sois radieuse : ton jour est venu.

Et la gloire de l'Éternel rayonne sur toi.

Vois, la terre est couverte de ténèbres.

Les nations sont dans l'ombre de la nuit :

Mais sur toi rayonne Jéhovah,

Et sa gloire plane au-dessus de toi.

Les peuples marchent vers ta lumière,

Et les rois, vers l'éclat de ton aurore.

Lève les yeux, regarde autour de toi :

Tes fils arrivent de loin,

Et tes filles sont portées sur les bras³.

Quand tu le verras, ton visage s'épanouira.

Ton cœur tressaillira d'allégresse.

Les vaisseaux t'apporteront les richesses des mers.

Et les trésors des peuples te reviendront.

Je vois une caravane de dromadaires ;

Les chameaux de Midyan et d'Éfah couvrent ton sol.

¹ II Reg. VII, 16.

² Act. XIII, 34.

³ Le texte de ce verset est en hébreu : *Filia ad latus gestabuntur*. La Vulgate traduit, sans doute à cause du parallélisme : *Filiae de latere surgent* ; mais saint Jérôme avait lu : *In latere sugent*, ce qui est plus conforme à l'hébreu et à la prédiction d'Isaïe, LX, 11 ; cf. LXVI, 12.

De Saba on vient en foule
Apporter de l'or et de l'encens
Et proclamer les louanges de Jéhovah¹ ..
Qui sont ceux-là volant comme une nuée,
Comme des colombes vers leur colombier ?
Ce sont les vaisseaux de Tarsis aux blanches voiles ;
Car dans les îles on a entendu mon signal,
Et ils ramènent de loin tes enfants, Jérusalem.
Les fils de l'étranger rebâtiront tes murailles,
Et leurs rois se mettront à ton service.
Dans ma colère je t'avais frappée,
Mais dans ma grâce je prends pitié de toi.
Tes portes seront toujours ouvertes :
Ni jour ni nuit elles ne seront fermées.
Pour laisser entrer les trésors des peuples,
Et leurs rois amenés captifs...
Les fils de tes oppresseurs
Viendront vers toi en s'inclinant ;
Ils se prosterneront à tes pieds,
Ceux qui t'ont honnie,
Ils t'appelleront la cité de l'Éternel,
La Sion du Saint d'Israël...
Je te donnerai pour roi la Paix
Et pour gouverneur la Justice...
Tu n'auras plus le soleil pour te nuire le jour,
De sa lueur la lune ne te nuira plus :
C'est Jéhovah qui sera ta lumière à jamais,
Et ton Dieu sera ta clarté...

¹ Les richesses de la mer sont les marchandises précieuses apportées par les vaisseaux des pays les plus lointains. Les caravanes de chameaux représentent le commerce de terre. Les noms propres de Midyan, d'Efah et de Saba sont ceux de diverses peuplades de l'Arabie qui faisaient le commerce de transit entre le golfe Persique et les ports de la Méditerranée. Les îles désignent l'Europe, ainsi nommée parce qu'elle est baignée par la Méditerranée.

Ton peuple sera tout un peuple de justes :
 Ils posséderont le pays pour toujours...
 Le plus petit deviendra un millier ;
 Le moindre, un peuple puissant :
 Moi, Jéhovah, je le ferai bientôt, en son temps ¹.

Le tableau de la restauration de Jérusalem est manifestement la mystique exposition de l'établissement de l'Église et des trésors de grâces dont elle sera comblée. Cependant la nouvelle critique n'y veut voir que la promesse d'une glorieuse restauration nationale. C'est rabaisser et matérialiser à l'excès l'idéal que le prophète a fait passer sous nos regards. Jésus nous a appris le véritable objet des promesses d'Isaïe. Il s'est appliqué à lui-même les paroles de son prophète :

L'esprit du Seigneur est sur moi :
 Il m'a fait le Messie des misérables.
 Il m'envoie panser les cœurs déchirés,
 Proclamer la liberté pour les captifs.
 Pour les prisonniers, la délivrance,
 Annoncer une année de grâce de Jéhovah,
 Un jour de vengeance de notre Dieu,
 Et consoler les affligés ².

Jésus, dit saint Luc, vint à Nazareth, où il avait été élevé, et, selon son habitude, il entra le jour du sabbat dans une synagogue. Quand le moment fut venu, il se leva pour la lecture. On lui remit le volume du prophète Isaïe, et, l'ayant déroulé, il

¹ Is. LX.

² Is. LXI, 1-2 ; Luc. IV, 18. Cf. Is. XI, 2 ; XLII, 1.

tomba sur le passage où il est écrit : « L'esprit du Seigneur est sur moi. » Puis, ayant fermé le livre et l'ayant rendu à l'appariteur, il s'assit, et les regards de tous ceux qui se trouvaient dans la synagogue étaient fixés sur lui. Alors il commença par leur dire : « C'est aujourd'hui que s'accomplit la parole de l'Écriture. » Et tous faisaient son éloge, émerveillés des paroles pleines de grâce qui sortaient de sa bouche, et ils disaient : « N'est-ce pas là le fils de Joseph ¹ ? »

Saint Thomas, il est vrai, admet l'opinion soutenue de son temps et reprise depuis, d'après laquelle Isaïe aurait parlé de lui-même dans ces mots : « L'esprit du Seigneur est sur moi. » Mais, selon le Docteur angélique, si la restauration matérielle de Sion est indiquée par ces paroles, il n'en demeure pas moins certain que cette restauration est la figure de la restauration de l'humanité, comme le ministère d'Isaïe fut la figure du ministère de Jésus. En se déclarant annoncé par le prophète, le Sauveur nous invite à reconnaître qu'il a accompli les figures, comme son Église accomplit sans cesse ce qui a été figuré par les vicissitudes de l'histoire d'Israël.

M. Reuss prétend que c'est là « une interprétation naïve ² ». Cependant n'est-ce pas le Christ lui-même qui, après avoir lu le passage cité d'Isaïe, s'est écrié en pleine synagogue : *Impleta est hæc prophetia?* Et que voulait-il dire par là, si ce n'est

¹ Luc. iv. 16-22.

² Reuss, *op. cit.*, p. 313.

qu'Isaïe, dans ce passage, portait son regard plus haut et plus loin que les événements de son temps : *Præsentes tangens, futura prospiciens* ¹?

Au demeurant, il est manifeste que la restauration annoncée par Isaïe dépasse l'œuvre de Cyrus, et que celui que le prophète a salué du nom de Sauveur est bien le Serviteur de Dieu, le Messie lui-même. Toutefois, suivant l'interprétation de saint Thomas, l'idée de Cyrus n'est pas entièrement absente de la pensée d'Isaïe; mais, pour le prophète, Cyrus et sa délivrance ne sont qu'un type du salut messianique.

En effet, il s'agit, dans le texte d'Isaïe, non de la restauration matérielle d'une ville ou d'un royaume, mais d'une restauration spirituelle; ces paroles le prouvent :

Dites à la fille de Sion : Vois, ton sauveur vient ;

Vois, il apporte avec lui sa récompense,

Et son salaire le précède.

On appellera Israël le peuple saint,

Les rachetés de Jéhovah ².

Isaïe déclare que le Sauveur vient du côté d'Édom. Or les Édomites, ennemis acharnés du peuple de Dieu, sur lesquels les prophètes appellent si souvent la vengeance divine ³, représentent les ennemis d'Israël pris en général, et les peuples opposés à la restauration messianique. Le Vainqueur, le Sauveur

¹ August. *Serm. XIV de Sanctis*.

² Is. LXII, 11-12.

³ Is. XXXIV; Jerem. XLVIII; Adias; Ps. CXXXVII.

salué par le prophète, n'est donc plus uniquement Cyrus. Le héros qui marchait sur Babylone venait d'un pays opposé à l'Idumée. Il reste à conclure qu'à l'occasion de Cyrus et de la délivrance de Babylone, nous sommes transportés par Isaïe en plein avenir messianique. Le dialogue suivant, entre Isaïe et le restaurateur, ne permet pas d'en douter.

(ISAÏE)

Qui est celui qui vient d'Édom,

Qui vient de Bosra, en habits éclatants ¹?

Comme il est splendide son vêtement!

Comme il marche fièrement et plein de force!

(LE TRIOMPHEUR)

C'est moi qui apporte le salut,

Qui suis fort pour sauver.

(ISAÏE)

Pourquoi ce rouge à ton vêtement?

Tes habits, ressemblent à ceux du vigneron

Qui foule le pressoir.

(LE TRIOMPHEUR)

Le pressoir, je l'ai foulé à moi seul ²;

De tous les peuples, pas un ne m'a aidé :

¹ Edom signifie en hébreu « rouge », et Bosra, une des villes capitales de l'Idumée, signifie « vendange ». Ces mots imagés, combinés pour frapper l'esprit et l'imagination et pour se graver dans la mémoire, prophétisaient la rédemption sanglante de Jésus. Ce petit drame a été recueilli dans la liturgie de l'Église catholique, et enchâssé, pour ainsi dire, comme un inappréciable rubis dans ses touchantes prières du temps de la Passion.

² Les paroles du triomphateur insistent sur ce point dogmatique : le salut et la rédemption ont pour principe et source unique Jésus mort sur la croix.

Je les ai foulés dans ma colère,
 Je les ai écrasés dans mon courroux.
 Le jus de la vigne a rejailli sur mes vêtements :
 J'en ai souillé tous mes habits.
 C'est que j'avais à cœur un jour de vengeance,
 Et l'année de ma rédemption était enfin venue.
 Je regardais, et personne ne m'aidait ;
 J'attendais en silence et nul ne me soutenait :
 Alors ce fut mon bras qui me donna la victoire,
 Et ma colère fut mon appui.
 J'écrasai les peuples dans mon courroux,
 Je les enivrai dans ma fureur,
 Je fis couler leur sang jusqu'à terre ¹.

« Tous les saints, *omnes sancti*, dit saint Thomas en commentant ces paroles, appliquent ce passage à Jésus-Christ; ce qui n'empêche pas que, pris à la lettre, il convient aussi à la destruction des ennemis du peuple juif, principalement aux Édomites². » Pour s'élever à l'intelligence de la prophétie, il faut la rapprocher des textes dans lesquels saint Jean célèbre les triomphes de Jésus sur l'Antéchrist, l'éternel ennemi de son œuvre³. Le lecteur se convaincra que le solitaire de Pathmos a emprunté à Isaïe plus d'un trait quand il peint le Christ triomphateur :

« Et je vis le ciel ouvert, et il apparut un cheval blanc, et celui qui le montait s'appelle le Fidèle et le Véridique, et il juge et combat avec justice. Ses yeux

¹ Is. LXIII, 1-6. L'ageau de Jean-Baptiste est aussi, dans l'histoire des peuples et des individus, le lion de Juda : *Deus non irridetur*.

² D. Thom. *In Is.*, c. LXIII.

³ Apoc. XIX, 11.

étaient comme une flamme et sur sa tête il y avait beaucoup de diadèmes. Il portait inscrit un nom que nul ne sait si ce n'est lui-même, et *il était couvert d'un manteau teint de sang*, et son nom s'appelle le Verbe de Dieu. Et les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, et ces armées étaient revêtues d'habits de lin blancs et purs. Et de sa bouche il sort un glaive tranchant, pour en frapper les nations, qu'il régira avec une verge de fer, et *il foule la cuve du vin brûlant de la colère du Dieu tout-puissant*. Et sur son manteau il porte écrit : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. »

La vision de Jean explique celle d'Isaïe. Dans l'Apocalypse, le combat s'engage entre l'Antéchrist, ennemi du royaume de Dieu, et le Christ, son fondateur; le Christ en sort victorieux. Dans Isaïe, le combat s'engage entre Édom, l'ennemi traditionnel du royaume théocratique de Juda, et Jéhovah, fondateur de ce royaume. Dans les deux cas, le combat se termine à la victoire définitive et complète du même Verbe de Dieu. Les deux visions sont parallèles, et ce n'est pas sans raison que les anciens commentateurs les ont rapprochées pour qu'elles s'éclaircissent mutuellement.

Comme nous l'avons vu dans la prophétie de Joël, l'établissement du règne de Dieu est précédé d'un grand combat : c'est le jour de Jéhovah. Mais puisque son règne doit avoir deux états : un état initial sur la terre, un état parfait au ciel, il y aura deux combats différents. Isaïe décrit le premier, l'Apocalypse le second. Comme Moïse a vu la Terre promise sans y entrer, Isaïe contemple les splen-

deurs messianiques sans franchir les limites de l'Ancien Testament. S'il salue de nouveaux cieux et une nouvelle terre, c'est des hauteurs de la Jérusalem qu'il a sous les yeux, de la Jérusalem restaurée, figure du règne initial de Dieu sur la terre :

Je vais créer un nouveau ciel et une nouvelle terre :

On ne se souviendra plus des choses passées...

Je vais créer une Jérusalem pleine d'allégresse,

Et faire de son peuple un peuple de joie...

On n'y entendra plus ni sanglots ni cris de détresse.

Là, il ne mourra plus d'enfant en bas âge,

Plus de vieillard qui n'ait accompli sa carrière :

Le plus jeune mourra à cent ans...

Les jours de mon peuple seront les jours des grands arbres.

Mes élus consommeront le fruit de leur travail,

Ils ne se fatigueront point en vain.

Ils n'enfanteront point pour une mort subite.

Mais ils seront une race bénie de Jéhovah¹...

Parmi les nations elles-mêmes, dit l'Éternel,

Je me choisirai des prêtres et des lévites...

Tous les mortels viendront se prosterner devant moi.

Et quand ils sortiront, ils verront aux portes

Gisant étendus les rebelles obstinés :

Leurs vers ne mourront point,

Leur feu ne s'éteindra point,

Et ils seront en horreur à tout l'univers².

Le monde, tel qu'il est, ne paraît pas au prophète un lieu digne de la gloire et de la félicité définitives.

¹ Is. LXV, 17-25.

² Is. LXVI, 21-24.

C'est une ombre, une figure qui passe : *præterit figura hujus mundi*. De nouvelles lois régiront un nouvel univers : tout sera transformé et comme créé à nouveau. Tel sera le royaume de Dieu dans sa pleine réalisation ; mais, dans ses commencements sur la terre, il aura le caractère d'une simple approximation. Les prêtres et les lévites du nouveau culte ne seront plus les enfants d'une tribu d'Israël : ils seront choisis même parmi les païens. Les prescriptions qui demandaient, pour les trois grandes fêtes annuelles, la présence de toute la population mâle au sanctuaire, ne sont pas assez générales ; elles restreignent trop le nombre des invités et le nombre des fêtes. Chaque néoménie et chaque sabbat seront désormais une fête solennelle et générale. L'humanité entière partout et sans cesse adorera son Dieu.

Écho du prophète Isaïe, saint Jean, dans l'Apocalypse, dira du royaume de Dieu arrivé au terme de la perfection :

« Je vois un nouveau ciel et une nouvelle terre ; car le premier ciel et la première terre ont disparu, et la mer n'existe plus... Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la nouvelle Jérusalem, dans le costume d'une fiancée qui s'est parée pour son époux. Et j'entendis une voix forte venant du trône : Voyez, disait-elle, le tabernacle de Dieu se dresse au milieu des hommes, et il demeurera avec eux ; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera leur Dieu avec eux ; et il essuiera toute larme de leurs yeux ; et la mort ne sera plus ; et il n'y aura plus ni deuil, ni lamentation, ni douleur : car ce qui était autrefois est

passé... Le vainqueur possédera tout cela, et je serai son Dieu, et il sera mon fils¹. »

Non plus qu'Isaïe, saint Jean n'oublie pas la parénèse. Les chrétiens du premier siècle, ainsi que nous aujourd'hui, ne pouvaient espérer la béatitude finale qu'en persévérant dans la pratique laborieuse de la vertu. Tous n'entreront pas dans la nouvelle Jérusalem, dans la cité de l'avenir :

« Les méchants, les lâches, les incrédules, les profanes, les meurtriers, les impudiques, les sorciers, les idolâtres, tous les menteurs tomberont dans l'étang où brûlent le feu et le soufre; ce sera la seconde mort¹. »

Ces dernières paroles correspondent aux mots qui terminent les prophéties d'Isaïe :

Et l'on verra gisants les cadavres
Des rebelles obstinés :
Leurs vers ne mourront pas.
Leur feu ne s'éteindra point.

Le prophète suppose que la foule des fidèles adorateurs de Jéhovah sort de Jérusalem, où ils ont adoré le Seigneur. Sous leurs regards, dans la vallée de Ben-Hinnom, au lieu maudit du Tophet, la voirie de Jérusalem, où l'on jetait les cadavres des animaux et les immondices, sont gisants les corps des violateurs de la loi. Pour empêcher que les miasmes impurs ne missent la peste dans la ville, on les brûlait sur les bûchers sans cesse entretenus en cet

¹ Apoc. xxi, 1-7.

endroit pour consumer les corps corrompus. C'est là, pour le prophète, une image du sort réservé à ceux qui persévéreront dans leur hostilité contre le royaume universel de Dieu.

Déjà il avait dit, en parlant d'un ennemi d'Israël :

Le Tophet est prêt pour le roi d'Assyrie.
 Pour le roi le Tophet est prêt.
 Son bûcher, on l'a fait large et profond.
 Du feu, du bois en abondance.
 Le souffle de Jéhovah embrasera tout
 Comme un torrent de soufre¹.

Le Tophet éternel attend les ennemis obstinés du royaume de Dieu. Jésus prédira l'éternel châtement en employant les paroles mêmes et les images du prophète².

Ainsi Isaïe clôt son livre au jugement qui terminera la fin du monde : *Ad hoc Propheta terminavit librum*, dit saint Augustin, *ad quod terminabitur sæculum*³. Il conclut, comme Moïse au Deutéronome, en proposant la vie ou la mort, la bénédiction ou la malédiction. Le Christ clôt l'histoire du monde par ces mots solennels : *Ibunt hi in supplicium æternum; justi autem in vitam æternam*.

¹ Is. xxx, 33. V. plus haut.

² Marc. ix, 45.

³ August. lib. XX *De Civit.*, c. xxi. — Saint Thomas applique la première partie du chapitre LXVI au retour des Juifs de la captivité, et les dernières paroles à l'état des Juifs à Jérusalem après la restauration, et figurativement à la fin des temps : *Mystice Ecclesia post finem*.

CHAPITRE XV

EN DERNIER MOT SUR LE RÔLE MESSIANIQUE D'ISAÏE

Il ne nous reste plus que quelques mots à ajouter à tout ce que nous avons dit sur Isaïe. Celui qui nous a suivi dans notre étude peut aisément comprendre désormais comment le fils de Sirac a pu écrire : « Isaïe a annoncé ce qui arrivera jusqu'à la fin des siècles. Cet homme magnanime a consolé les affligés de Sion. » Le mot de saint Jérôme ne paraît pas non plus excessif : *Non tam propheta dicendus est quam evangelista*; non plus que celui de saint Cyrille : « Isaïe fut à la fois un prophète et un apôtre : » Προφήτης ἄμα καὶ ἀπόστολος.

Nous nous rendons maintenant compte du phénomène surnaturel de l'apparition à Jérusalem, au milieu du VIII^e siècle, d'un prophète comme Isaïe. A la veille du jour où les ruines allaient s'amonceler les unes sur les autres, où le peuple choisi éprouverait malheur sur malheur, Dieu voulut faire connaître la signification des coups qu'il se préparait à frapper. Le Tout-Puissant déclara, par la voix retentissante de son prophète, qu'il est le modérateur des événements et l'arbitre des destinées. La

Providence élève les trônes et les abaisse ; elle donne les triomphes, elle préside aux catastrophes.

Dieu ne voulait pas non plus que son peuple tombât dans le désespoir et se laissât tromper par les excès de sa douleur. Il chargea Isaïe d'expliquer les événements. Israël put comprendre que le châtiement ne frappe point au hasard, que la fatalité ne décide point du sort des peuples. Les dix tribus d'Israël avaient été punies dans leur orgueil ; Juda sera préservé tant que la miséricorde divine aura des actes de piété à récompenser¹ ; il sera frappé au moment où ses infidélités auront comblé la mesure. Ces grands coups de Dieu, en même temps qu'ils signalaient sa justice et sa providence, préparaient le règne du Messie. Tous les prophètes, sans doute, ont eu pour mission d'enseigner, de reprendre le peuple et d'annoncer la venue du Christ et le règne de Dieu. Tous montrent le Messie futur, source du salut universel. Toutefois ils accomplissent diversement leur mission : les uns développent leur pensée en termes plus clairs et plus magnifiques ; les autres, plus brièvement et plus simplement ; mais Isaïe les surpasse tous par les sujets grandioses qui font l'objet de ses oracles, par la beauté et la pureté du langage, par la vigueur de la pensée, la richesse de l'imagination, l'entraînement du discours. On a fort bien montré l'impossibilité, pour l'interprète et le traducteur, de conserver la flamme des discours du prophète. Si l'on

¹ Is. XXXVI-XXXVII.

pouvait pénétrer le sentiment et la pensée intime d'Isaïe, on sentirait, dans chacune de ses paroles, la vertu pénétrante du charbon brûlant promené sur ses lèvres et les ardeurs dévorantes d'un feu mystérieux¹. C'est justement que l'antiquité lui a donné le titre de *Grand* : ὁ προφήτης ὁ μέγας. Eusèbe le considère même comme le plus grand de tous.

Cette primauté est justifiée non seulement par la noblesse, l'éclat, la sublimité des pensées et des expressions, mais encore et surtout par la richesse incomparable du fond des prophéties. Les plus grands mystères du Christ et de l'Église sont annoncés par Isaïe : « Magnifiquement éclairé par les lumières de l'Esprit, dit l'Écclésiastique, Isaïe découvrit les événements les plus éloignés, pour la consolation des affligés de Sion ; il prédit ce qui devait arriver jusqu'à la fin des temps, et il dévoila les événements les plus mystérieux de l'histoire, bien avant leur réalisation². » Dans la longue suite des prophètes, il est le premier qui ait annoncé, avec autant de précision et de détails, la venue du Messie et l'établissement de son royaume. Parmi ceux qui le précèdent, en effet, Joël annonce seulement d'une manière générale l'effusion de la justice sur la gentilité. Amos prédit le redressement des tentes de David ; Osée voit d'avance comment, à la fin des jours, les enfants d'Israël se convertiront et chercheront Jéhovah leur Dieu.

¹ « Si quis penitus posset introspicere affectus prophete, videret in singulis verbis caminos ignis vehementissimos ardores esse. » (*Gesenius*, introd. au *Comment. d'Isaïe*, 36 et seq.)

² Eccli. XLVIII, 27-28.

et David leur roi. Isaïe reprend l'un après l'autre ces traits du Messie ; il fait plus : il reproduit, sous une forme qui lui est particulière, tout ce qu'ont dit du Christ David et Moïse.

Ce qui frappe dans les écrits du fils d'Amos, c'est l'harmonie de ses paroles avec celles des prophètes qui l'ont précédé, c'est l'épanouissement de tous les oracles passés. Saint Paul dans ses Épîtres, saint Jean dans son Apocalypse, Jésus-Christ lui-même, ont voulu reproduire les mêmes pensées sous les mêmes images. L'Église a emprunté au fils d'Amos les plus belles pages de la liturgie. Quiconque voudra pénétrer le sens profond du mystère de la Rédemption lira et relira les prophéties d'Isaïe.

LIVRE QUATRIÈME

Le Prophète Michée.

CHAPITRE I

LE MESSIANISME DE SES PROPHÉTIES

Isaïe et le roi Ézéchias, son ami, disparurent presque ensemble de la scène du monde. De leur temps, avec moins d'éclat que le fils d'Amos, prophétisait, dans le royaume de Juda, Michée le Moreschite. Dieu l'honora de nombreuses communications, qui rappellent trait pour trait les révélations faites à Isaïe ; aussi les critiques se sont souvent demandé si Michée avait fait des emprunts à Isaïe, ou Isaïe à Michée. Nous estimons vaines de telles curiosités. On a remarqué, même dans l'ordre des faits naturels, que les idées mères des grands changements et des révolutions, que les découvertes, les inventions appelées à des résultats considérables, donnent lieu à des questions de ce genre. Les grandes conceptions mères, longtemps latentes et lentement élaborées dans les esprits, arrivent au jour presque dans le même temps sur plusieurs points à la fois.

Telle est souvent la raison des querelles qui s'élèvent sur la personne des inventeurs, des initiateurs, sur la question de savoir à qui revient l'honneur de la priorité. Les idées, quand elles sont puissantes, sont comparables aux vents du ciel : on ne sait guère d'où elles viennent, encore moins jusqu'où elles iront. Leur destinée est de se répandre, de se propager, d'entrer dans le domaine des faits et dans le mouvement de l'histoire. C'est une part providentielle que Dieu se réserve dans le gouvernement du monde.

On remarque dans l'ordre surnaturel des phénomènes analogues. Au temps d'Ézéchias, les mêmes appréhensions, les mêmes craintes, les mêmes perceptions de l'avenir hantèrent l'esprit de plusieurs prophètes à la fois, ou plutôt Dieu agissait uniformément en eux. Quand on lit Michée, on croit lire encore Isaïe : les différences sont celles qui naissent nécessairement de la diversité des personnes, des conditions et du langage. Soit dit en passant, il y a là un indice très fort que non seulement la première partie du livre d'Isaïe, mais aussi la seconde, sont bien du même temps. Dans les œuvres de l'un on retrouve l'esprit de l'autre. La profondeur du mal moral, non moins que la menace des invasions chaldéennes, inquiétait les hommes religieux et éveillait en eux le besoin de la réparation ; elle impressionnait les esprits clairvoyants. Un avenir prochain ne verrait-il pas la destruction totale du royaume de Juda ?

Il était aisé de prévoir que la Palestine aurait beaucoup à souffrir des ambitions de la Chaldée.

Mais jusqu'où devaient s'étendre les appréhensions et les craintes? Les prophètes déclaraient, au nom de Dieu, que l'invasion triompherait de toutes les résistances. Le châtement frapperait le peuple de Dieu tout entier. Il fallait implorer la clémence de Jéhovah, désarmer sa colère. Si Juda revenait au Seigneur, il pardonnerait un jour magnifiquement les erreurs de son peuple. Les clartés messianiques percent les nuages d'un présent noir des menaces de la tempête.

Comme son illustre contemporain, Michée salue, dans un rejeton de la race de David, le futur restaurateur d'Israël : il annonce en même temps l'exil de Babylone et la fin de cet exil. L'heure de la délivrance apparaît aux deux prophètes comme l'aurore figurative du règne messianique.

Les prophéties proprement messianiques de Michée commencent avec le quatrième chapitre de son livre ; elles peuvent se résumer ainsi : La justice et la paix seront le caractère de la rénovation du monde par le Messie¹. Le chemin qui conduit à la glorification est celui de l'épreuve et de la souffrance². La personne du Messie sera d'origine céleste, et son œuvre sera divine³. Comme Isaïe, Michée se complaît dans la peinture du royaume de Dieu, et il le considère dans ses manifestations extérieures et dans son caractère interne et moral⁴.

¹ Mich. iv, 1-7.

² *Ibid.*, 8-13.

³ *Ibid.*, v, 1-3.

⁴ *Ibid.*, 4-14.

A la chute de plus en plus imminente de Samarie, à la prévision d'une invasion de Salmanasar, il oppose le contraste d'un avenir plein d'espérance. Hélas! les promesses consolatrices ne touchaient qu'une minorité de fidèles : la masse de la nation se montrait aussi peu disposée à se convertir par espoir des bénédictions que par crainte des châtimens. Les destinées d'Israël allaient irrévocablement s'accomplir.

Mais que l'élite de la nation ne soit pas ébranlée dans sa confiance : sur les débris de la ville sainte et sur les ruines du temple s'élèvera le trône du Messie :

Sion sera labourée comme un champ,
 Jérusalem deviendra un monceau de ruines,
 Et la colline du temple un bois sauvage ¹...
 Mais il arrivera, sur la fin des jours,
 Que la montagne de la maison de Jéhovah
 Dominera les montagnes,
 Et s'élèvera au-dessus des collines.
 Et les peuples y afflueront,
 Et des nations nombreuses viendront et diront :
 « Allons, montons à la montagne de Jéhovah,
 A la maison du Dieu de Jacob,
 Pour qu'il nous instruisse dans ses voies
 Et que nous marchions dans ses sentiers. »
 Car c'est de Sion que viendra l'enseignement,
 Et de Jérusalem la parole de Jéhovah.
 Il sera l'arbitre de nations innombrables;
 A des peuples puissants il dictera au loin ses lois;

¹ Mich. III, 12.

De leurs épées ils forgeront des socs de charrue,
 Et des faux avec leurs lances.
 Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre;
 Les peuples ne sauront plus rien de la guerre;
 Chacun demeurera sous sa vigne
 Et sous son figuier, sans être troublé...
 En ce jour-là, dit l'Éternel,
 Je ramènerai tout ce qui se traîne;
 Je rassemblerai tout ce qui est dispersé,
 Tous ceux que j'avais répudiés.
 Ce qui se traîne, je le sauverai.
 De ces restes je ferai une nation puissante.
 C'est l'Éternel qui en sera le roi,
 Sur la montagne de Sion, jusqu'à l'éternité.
 Et toi, Tour du troupeau,
 Colline de la fille de Sion,
 A toi revient la domination d'autrefois;
 A toi la royauté, fille de Jérusalem¹.

Nous sommes, on le voit, en plein Isaïe. Ce sont les mêmes pensées, les mêmes paroles; et, de fait, le passage qu'on vient de lire se retrouve, quoique moins complet, dans les prophéties du fils d'Amos². Nous l'avons dit, les prophètes de cette époque répétaient les mêmes voix du ciel et leur faisaient unanimement écho. Ils s'inspiraient de toutes les

¹ Mich. iv, 4-8.

² Is. II, 4-4. Isaïe a pu l'emprunter à Michée; mais tous les commentateurs reconnaissent que Michée ne l'a pas emprunté à Isaïe. Michée et Isaïe ont pu tous les deux puiser dans un troisième prophète, par exemple dans Joël. (Joël. iv, 10.) La ressemblance des textes d'Isaïe et de Michée avec ce passage de Joël semble concluante à Reuss. Delitzsch, Caspari, Keil, pensent au contraire que c'est Michée qui est le premier auteur de cette prophétie, et qu'elle lui a été empruntée par Isaïe.

traditions messianiques, devenues pour eux plus claires et plus saisissantes. Ces divers oracles prophétiques, si semblables entre eux, contredisent manifestement l'hypothèse des rationalistes, d'après lesquelles la prophétie n'aurait été que le fruit de méditations personnelles, une suite de cris intermittents qui s'élevaient des profondeurs de quelque désert de la Palestine. Les esprits étaient universellement troublés. Tandis que les uns détournent leurs regards du ciel et cherchaient le salut dans les combinaisons d'une politique profane, les autres, — c'était le petit nombre, — l'attendaient de Jéhovah. Les rares fidèles évoquaient les immortelles espérances de leurs pères; les prophètes donnaient à ces espérances un accent sublime et consolateur.

C'était là une époque critique entre toutes. La famille de David, Jérusalem, le temple, tous les foyers où s'abritaient la foi et l'espérance, allaient être visités par la foudre. Aux plus sombres perspectives les prophètes opposaient les radieux horizons du messianisme et réchauffaient les cœurs à la chaleur de ce soleil bienfaisant.

Comme le jour succède à l'aurore tantôt brusquement, tantôt par une transition insensible, ainsi, dans la plupart des peintures prophétiques, dans celles de Michée en particulier, le royaume de Dieu à l'état définitif succède au même royaume à l'état de préparation. Jérusalem, Sion, le Moriah, dont Michée célèbre les gloires, doivent être pris dans un sens spirituel, et non pas au sens physique, comme le veulent Hofmann, Drechsler et quelques rabbins.

Les paroles que le prophète met sur les lèvres des peuples étrangers le prouvent à elles seules :

« Montons à la montagne de Jéhovah,
Pour qu'il nous instruisse dans ses voies,
Et que nous marchions dans ses sentiers. »

Dans ces paroles mises sur les lèvres des grands peuples de la terre personnifiés, il ne peut s'agir d'une colline terrestre, d'un temple matériel, aux proportions étroites et devenu indigent. Ce n'est point pour visiter un célèbre monument religieux que l'on gravira la colline de Sion, mais pour s'y instruire et s'y convertir. Ce n'est point un pèlerinage après lequel on s'en va : non. Michée entend qu'on vient accomplir un acte solennel : on se trouve incorporé au peuple saint, et l'on devient, par les aspirations et la foi, un habitant de la sainte colline. La montagne du temple est le symbole et l'image du culte du vrai Dieu. Aucune autre image plus simple et plus vraie ne pouvait être choisie pour représenter la religion de l'avenir, l'unique et vraie source de la vérité appelée à se répandre dans tout l'univers. Le prophète sans doute, c'est le sentiment de saint Éphrem, pouvait se représenter, au premier plan du tableau, la restauration matérielle d'Israël après le retour de la captivité ; mais, puisqu'il s'agit des bienfaits spirituels que recueilleront les Gentils, nous devons porter plus loin nos regards, vers les horizons messianiques.

C'est de Sion que viendra la loi,
Et la parole de Jéhovah, de Jérusalem.

Il ne s'agit plus ici de la loi ancienne, de la loi de Moïse, pratiquée par un peuple en particulier et destinée à se renfermer dans les étroites limites d'une petite nation. Il s'agit d'une loi nouvelle qui sortira de Sion, d'une loi destinée à tous les peuples, d'une loi universelle, en un mot, de la loi de l'Évangile. On n'en peut guère douter, c'est l'insistance des Voyants d'Israël à prédire cette universalité, cette catholicité de l'œuvre messianique, qui, au témoignage des historiens romains, avait créé l'opinion répandue dans tout l'Orient, à l'époque de Jésus, qu'une puissance de ce pays dominerait un jour le monde entier.

Plus loin, Michée montre les brebis languissantes et dispersées d'Israël ramenées dans un enclos sûr. Il mentionne la tour du troupeau, *מגדל-עדר*, *Migdal-Eder*¹, qui domine toute la contrée; là réside une puissance tutélaire, gage de sécurité. Le roi de Juda est appelé par l'Écriture le pasteur du peuple d'Israël, et Israël le troupeau du Seigneur. Sous le commandement d'un pasteur fils de David, le pasteur de Bethléhem, le petit reste des brebis dispersées se rangera et deviendra un troupeau nombreux. Toutes ces figures prophétisent les grandeurs futures d'Israël, sous un fils de David, le Roi-Messie.

De ce qui se traîne et des restes du troupeau
Je ferai une nation puissante.

¹ Quelques commentateurs ont pensé que ce nom désigne un petit bourg situé auprès de Bethléhem (Gen. xxxv, 21), et Rosenmuller y voit désignée Bethléhem elle-même. D'autres y voient la tour

L'Éternel en sera le roi,
 Sur la montagne de Sion, jusqu'à l'éternité.
 A toi, Sion, à la Tour du troupeau,
 Reviendra la domination des siècles passés.

Ainsi Michée consolait un peuple au désespoir. Le tableau qu'il trace, en même temps qu'Isaïe, d'un bonheur tranquille, assuré par une religion de justice et de paix, a arraché ce cri d'admiration à l'un de nos plus obstinés adversaires : « Gloire au génie hébreu, qui a désiré, appelé avec une force sans égale la fin du mal, et vu s'élever à l'horizon, au milieu des effroyables ténèbres du monde assyrien, ce soleil de justice seul capable de faire cesser la guerre entre les hommes ¹! Cette espé-

du palais de David (III Reg. II, 40; XI, 43; XIV, 31; I Paral. XI, 5; II Paral. V, 2). Le sens symbolique d'ailleurs est le même dans toutes les hypothèses.

¹ Pourquoi M. Renan a-t-il ajouté les paroles suivantes, en contradiction formelle avec les premières ? « C'était là assurément une immense utopie. Les hommes de paix rêvés par les prophètes devaient être plus funestes au monde que les hommes de guerre les plus brutaux. Pour éviter ce grand mal d'être obligé « d'ap-
 « prendre la guerre », mal cruel à coup sûr, Isaïe et Michée fondent la théocratie. Or, Iahvé ne pouvant exercer un gouvernement direct, le règne de Iahvé eût été le règne du parti iahvéiste, règne d'autant plus tyrannique qu'il se serait exercé au nom du ciel. L'autorité est d'autant plus dure, que l'origine en est crue divine. Mieux vaut le soldat que le prêtre, car le soldat n'a aucune prétention métaphysique. Au point de vue de la philosophie de l'histoire, on ne peut donc accepter qu'avec une forte réserve la politique sacrée d'Isaïe. Mais, la théocratie une fois écartée, il reste la bonté et la raison ; il reste cette vérité que la science et la justice, s'appliquant au gouvernement du monde, peuvent beaucoup l'améliorer. » Dans la dernière période de sa vie, M. Renan était arrivé à ce degré d'antipathie contre le sacerdoce catholique, dont l'effet est d'obscurcir et de fausser le jugement. Cet état

rance, que les sibyllistes d'Alexandrie relèvent ardemment, qui réchauffe et soutient le tendre et défaillant Virgile, où Jésus et son entourage puisent l'affirmation de l'apparition prochaine du royaume de Dieu, a pour père Isaïe ou plutôt l'école, obstinée dans son optimisme, qui la première jeta dans l'humanité le cri de justice, de fraternité et de paix¹. »

d'esprit, que l'on rencontre trop souvent, constitue un phénomène psychologique curieux à étudier. M. Renan, sous le prêtre de Iahvé, voit le prêtre catholique; et le prêtre catholique représente pour lui la tyrannie des consciences, la métaphysique qui s'impose, l'autorité dure qui commande et qui, au nom du ciel, brise la résistance et asservit. Ce serait là ce qu'il appelle la politique d'Israël, la nôtre! Les encycliques de Léon XIII donnent à ces assertions cruelles pour nous un éclatant démenti.

¹ Renan, *Hist. d'Israël*, t. II, p. 500.

CHAPITRE II

MICHÉE ET LA PAIX MESSIANIQUE

David, au psaume LXXI, avait dit du règne du Messie : « La paix régnera sur les montagnes, et la justice, sur les collines. » Les belles années du règne de Salomon offrirent la figure fugitive de cette paix. Le roi-prophète avait toute sa vie fait la guerre pour conquérir la paix. Il pouvait humainement prévoir le caractère pacifique du règne de son fils; mais, éclairé par des lumières surnaturelles, il ne s'arrêtait pas à cette perspective prochaine. Il entrevoyait, dans cette consolation de ses vieux jours, le gage de la grande pacification messianique ¹.

En effet, Michée, reprenant la prophétie de David, nous en découvre le sens profond et les vastes horizons. Il porte ses regards sur un autre fils de David, qui doit naître aussi à Bethléhem. Celui-là réalisera vraiment un jour les promesses d'un règne éternel de justice et de paix.

Il sera l'arbitre de peuples nombreux.
A des nations puissantes il dictera au loin ses lois.

¹ *David, roi, psalmiste, prophète*, p. 431.

De leurs épées les peuples forgeront des socs de charrue,
 Et des faux avec leurs lances.
 Une nation ne lèvera plus l'épée contre l'autre ;
 Les peuples ne sauront plus rien de la guerre ;
 Chacun demeurera sans crainte
 Sous sa vigne et sous son figuier¹.

Les commentateurs ont longuement discuté sur la paix messianique prédite par Michée². Les interprètes soutiennent le plus communément que cette ère de bonheur, considérée au point de vue social, aura sur la terre sa réalisation partielle. Elle sera limitée dans le temps et dans l'espace. Son caractère sera surtout celui d'une paix morale, celle que l'Église n'a jamais cessé de procurer aux fidèles qui observent ses lois et ses conseils ; et un jour viendra où cette paix évangélique acquerra une étendue et une généralité qu'elle n'a pas encore connues, où elle ouvrira pour l'humanité une ère de bonheur singulier, bien

¹ Mich. iv, 3-4. Cf. Is. ii, 4.

² Saint Jérôme et Eusèbe laissent entendre que la paix messianique fut réalisée à la naissance de Jésus, quand les anges ont chanté : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Alors, disent-ils, le temple de Janus était fermé. *Christo nascente, totus orbis fuit in pace compositus*, dit le Martyrologe. Virgile a chanté du temps d'Auguste :

Aspera tunc positis mitescent sæcula bellis ;
 Claudentur belli portæ, etc.

« Orto Domino, dit saint Jérôme, tunc omnia bella cessaverunt, et nequaquam per oppida et vicos ad prælia, sed ad agrorum cultus exercebantur. » (Cf. Euseb. *Præparat.*, l. I, 1.) Mais ailleurs saint Jérôme, rappelant la prophétie de Michée relative à l'apparition d'Élie, dit que sa réalisation complète n'aura lieu qu'à la fin des temps messianiques : « Quando novissimus populus jungetur antiquo. »

que la réalisation parfaite du bonheur ne soit promise, dans l'Évangile, que dans les hauteurs du ciel.

Cette interprétation des prophéties de Michée est intéressante à étudier. Mais, avant de l'exposer, il est un pessimisme chrétien qu'il faut tout d'abord signaler. Voici comment il se formule.

De durs combats, de longues guerres, des persécutions épouvantables ont été enregistrés dans l'histoire depuis la venue du Messie. La lutte est le sort des chrétiens. Le Christ a prédit à ses disciples la contradiction et les épreuves. Toujours ils auront l'occasion de pratiquer les conseils évangéliques : « Tendez la joue gauche à celui qui frappe la droite ; priez pour vos ennemis. Prenez ma croix, et marchez à ma suite dans le chemin de la souffrance ; car je suis venu apporter le feu sur la terre. Je ne suis pas venu y apporter la paix, mais la guerre. » Le royaume du Christ appartient aux pauvres, à ceux qui pleurent, à ceux qui sont persécutés, maudits, chassés pour l'amour de lui.

On ne peut nier les persécutions dont l'Église a été l'objet dans le passé : on ne peut non plus se dérober à la sombre perspective du moment présent. Un grand chrétien de notre âge a dit que « si de nos jours l'élite du genre humain est plus ou moins revenue à l'Église, en revanche la haine qu'elle inspire est plus universellement répandue. Cette haine illumine de ses sombres clartés des régions plus basses, mais infiniment plus vastes que celles où s'est tramée contre l'Église la grande cons-

piration du XVIII^e siècle ¹ ». Des chrétiens illustres et nombreux ont désespéré de voir jamais le royaume pacifique du Christ s'établir sur la terre. Il faut, disent-ils, se résoudre à ne plus combattre désormais pour la victoire, mais seulement pour l'honneur. Ils ont estimé qu'il était présomptueux de rêver pour l'humanité une pacification plus grande que celle qui a été réalisée en d'autres temps déjà loin de nous, et dont le retour semble désormais impossible. Ils en ont conclu que l'humanité, après avoir abusé de tout, n'a plus à attendre que la fin prochaine du monde ².

Nous n'acceptons pas ce pessimisme. Personne ne peut, du mal présent, conclure à la fin prochaine du monde. Il ne s'agit point de discuter théoriquement sur ce qui est humainement possible ou impossible, et de s'abandonner à des considérations vagues sur la nature humaine, ses dispositions pour le bien ou pour le mal : ce qui n'est pas naturellement possible le deviendra, on peut du moins l'espérer, avec le secours de Dieu. Malgré six mille années de guerres, « j'en crois, disait Lacordaire, aux prophéties bien plus qu'à l'histoire ; j'en crois à Dieu bien plus qu'aux misères de l'humanité. Et quand l'Évangile m'assure qu'il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur ; quand un prophète m'affirme qu'un petit enfant nous mènera tous, c'est en vain que les peuples mettront la main sur le pommeau de leur

¹ Montalembert, *Correspondant* du 25 août 1867.

² « Il me semble que tout se prépare pour la grande et dernière catastrophe, » écrivait, en janvier 1821, Lamennais à de Maistre.

épée, et qu'ils étaleront devant moi tous les champs de bataille où dorment nos ancêtres : je crois à la paix parce que je crois à l'Évangile ¹. »

Assurément pour croire à la paix, dans un temps où les congrès de la paix eux-mêmes sont souvent des déclarations de guerre, il ne faut pas moins qu'une assurance divine ; cette assurance, Dieu l'a-t-il donnée par ses prophètes ? Le programme de paix et de justice tracé par Michée et par Isaïe embrasse non seulement l'universalité des temps du monde terrestre, mais il s'étend aux conditions paradisiaques du monde futur : il suffit, pour dégager la prophétie, que le règne de la paix se réalise au ciel. Mais Michée n'annonce-t-il pas, dès ici-bas, une ère figurative de la paix céleste ? Quand le chrétien dit, dans sa prière de tous les jours : *Adveniat regnum tuum*, lui est-il permis d'espérer que même sur la terre une génération chrétienne, plus heureuse que nous, verra dans la suite des temps se réaliser, au moins en partie, les félicités messianiques promises par Michée ? De nombreux commentateurs l'affirment. Voici leur raisonnement.

Si nous considérons les grands faits qui se sont accomplis depuis Michée jusqu'à nos jours, nous verrons un acheminement, souvent suspendu sans doute, mais cependant incontestable, vers l'idéal chrétien : et la réalisation du programme prophétique. D'abord, un grand esprit, nullement chimé-

¹ Lacordaire, *Discours pour la translation du chef de saint Thomas d'Aquin*.

rique. Théodoret, appelle savants et pieux, *doctores pietatis*, ceux qui, avant lui, avaient regardé la délivrance de la captivité de Babylone comme une image de la future délivrance messianique. Les changements heureux de l'État juif après la captivité sont un signe de la réalisation future des promesses de Michée. Après la dure épreuve des châtimens annoncés, après la captivité de Babylone, une ère de paix s'est levée sur Israël. Il a revu sa patrie, relevé son temple et ses remparts, et vécu longtemps en paix au milieu des plus fortes puissances d'alors. « En effet, dit Bossuet, tous leurs prophètes leur avaient promis une paix profonde pour les bienheureux temps qui devaient suivre la captivité de Babylone. Toutes les ruines sont réparées, les villes et les bourgades sont magnifiquement rebâties, le peuple est innombrable, les ennemis sont à bas, l'abondance est dans les villes et dans les campagnes; on y voit la joie, le repos, et enfin tous les fruits d'une longue paix. Dieu promet de tenir son peuple dans une durable et parfaite tranquillité ¹. Ils en jouirent sous les rois de Perse... Ils sont répandus partout, ils vivent selon leurs lois, et jouissent des mêmes droits que les autres citoyens, comme ils faisaient dans Alexandrie et dans Antioche. Cependant leur loi est tournée en grec par les soins de Ptolémée Philadelphie. La religion judaïque est connue parmi les Gentils; le temple de Jérusalem est enrichi par les dons des rois et des peuples. Les Juifs vivent en

¹ Jerem. XLVI, 27.

paix et en liberté sous la puissance des rois de Syrie, et ils n'avaient guère goûté une telle tranquillité sous leurs propres rois. Elle semblait devoir être éternelle, s'ils ne l'eussent eux-mêmes troublée par leurs dissensions ¹. »

Ne peut-on pas voir en tout cela, non seulement avec Théodoret, mais aussi avec saint Éphrem, un signe figuratif de plus grandes bénédictions qu'apportera un jour sur la terre le règne du Christ?

L'Évangile ouvre une ère de justice et de paix dans laquelle les progrès, en considérant l'histoire d'une manière générale, sont constants; ce fait est indiscutable. Il est inutile de faire voir les progrès du royaume de Dieu pendant les siècles qui séparent le triomphe de l'Église, sous Constantin, de la Révolution française. Ils sont si avérés pour l'époque intermédiaire entre le sacre de Charlemagne et le concordat de Napoléon I^{er}, que quelques-uns aiment à placer en ce temps le règne de mille ans dont parle l'Apocalypse ². Le moyen âge, pendant toute sa durée, n'a jamais, malgré des défaillances, renié le principe chrétien d'où il est sorti. La Renaissance elle-même, et la triste Réforme qui l'accompagnait, n'ont produit que des ébranlements passagers et particuliers; et par la réaction puissante dont elles furent la cause, elles ont donné lieu à une des plus splendides manifestations de la doctrine et de la charité catholiques dont l'histoire fasse mention.

¹ Bossuet, *Hist. universelle*, II^e partie, c. XIII.

² P. Lescœur, *le Règne temporel de J.-C.*, p. 297.

Dans ce progrès, dans cette marche vers le règne universel de la paix évangélique, il y a eu des abus criminels, des cruautés à déplorer; mais les idées ne sont pas responsables des contradictions des hommes. Or ils étaient raisonnables, légitimes, pleinement d'accord avec l'esprit de l'Évangile, ces grands efforts qu'a faits la société humaine pour échapper en toutes choses à la domination de l'arbitraire, pour mettre autant que possible la loi à la place du caprice, la liberté et le droit à la place du privilège, la justice égale pour tous à la place du bon plaisir appliqué à tous. Ces efforts, quelles qu'aient été les erreurs doctrinales, étaient imprégnés de l'esprit chrétien; quelle que fût l'intention de leurs auteurs, ils rentraient dans l'ordre chrétien, ordre éternel, ordre nécessaire, qu'aucun mouvement révolutionnaire ne pourra détruire.

On oublie trop, en effet, que la plupart des hommes ennemis de l'Évangile sont soumis sans le savoir à l'influence latente des principes chrétiens. Jamais, même en dehors de la doctrine catholique, on n'a plus qu'aujourd'hui parlé de paix, d'humanité, de morale publique, de congrès pacifiques et universels. S'il est un songe caressé par les âmes élevées, s'il est une idée qui remue l'opinion, qui inspire de belles pages et consacre de grands travaux, c'est assurément l'idée de fraternité. La fraternité a des amis chauds et généreux, qui en exagèrent les droits, se trompent sur les moyens de l'établir, mais qui la proclament comme la fin dernière de toute l'histoire. Ces hommes, ces philanthropes, qui se donnent

comme ennemis de l'Évangile, ne s'aperçoivent pas que, tout en voulant supprimer Jésus-Christ de leurs institutions, ils gardent son œuvre et la glorifient malgré eux.

Ainsi les révolutions sanglantes, les ennemis de l'Évangile travaillent inconsciemment à l'avènement du règne de la paix messianique. Que dire maintenant des progrès extraordinaires de l'industrie, de la science et du commerce?

Les esprits chagrins, qui aiment à interpréter dans un sens sinistre les visions de Pathmos, ne manquent pas de voir dans ce divin livre le tableau prophétique des débordements impies de l'industrialisme moderne, et du châtement qui les attend : « Elle est tombée, elle est tombée la grande Babylone, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa prostitution, et les rois de la terre se sont souillés avec elle. Les marchands de la terre se sont enrichis par l'excès de son luxe. »

Cependant, en examinant les choses sans passion, une vérité résulte des progrès de la science : dans le domaine de la matière comme dans celui de l'esprit, tout a été employé contre l'établissement du règne de Dieu, qui est l'Église, et tout a tourné pour elle. Tout nous pousse avec un élan irrésistible vers l'unité dans la paix messianique : la vapeur, l'électricité, font sortir du domaine de l'utopie ce désir d'union universelle, élément d'une paix relative sans doute et telle que la comportent les conditions de cette vie mortelle, mais qui n'en est pas moins une manifestation du progrès social. Les

hommes, en effet, en se voyant de plus près, comprendront davantage le besoin qu'ils ont les uns des autres, la folie de la guerre, qui détruit sans profiter à personne, et ils se prêteront mieux aux enseignements de la morale évangélique. En parlant d'un des plus puissants éléments de l'industrie moderne, un orateur a dit : « La vapeur, en s'attelant à nos chars et en rapprochant les hommes, croit les éloigner de Dieu ; elle prépare le grand règne de la fin, le règne où la conscience prévaudra sur la force, et où les faux cultes, abrités encore aujourd'hui contre la vérité par le fer et le feu, verront s'évanouir, au contact de l'Évangile, les remparts sanglants qu'ils lui ont opposés jusqu'ici. Car c'est là l'inévitable résultat où marchent ensemble la théologie et la civilisation : ces deux choses sœurs, nées toutes les deux du progrès de la science, de la raison et de la foi, toutes les deux invincibles par la victoire de cette parole : « Allez, et enseignez toutes les nations¹. » — « Tout annonce, dit à son tour M. de Maistre en parlant des progrès modernes, tout annonce je ne sais quelle grande unité vers laquelle nous marchons à grands pas, et que nous devons saluer de loin². »

Ne trouvons-nous pas de cette vérité un témoignage plus rapproché de nous dans les magnifiques Encycliques de Léon XIII, dont le regard vaste et profond embrasse à la fois tous les gouvernements

¹ Lacordaire, *loc. cit.* — V. sur ce sujet le beau livre du P. Les-cœur, *le Règne temporel de Jésus-Christ.*

² *Soirées*, Entret. II et XI.

et toutes les conditions sociales? Par ses admirables initiatives, il pousse le monde chrétien vers des voies nouvelles ¹.

Qui peut dire ce que sera l'avenir? Les temps actuels sont obscurs et troublés; mais si on va au fond des choses, on comprendra que les principes de justice, de paix, sont à la base des grands mouvements sociaux. C'est une lutte entre la justice et la charité évangélique, et les principes qui leur sont opposés. Quels seront, après un siècle, les résultats du mouvement immense qui commencé de nos jours? Personne ne le sait; mais tout le monde doit espérer que les principes de justice, de paix et de fraternité auront détruit et édifié bien des choses. Si le monde paraît loin d'accepter aujourd'hui unanimement la divinité de la personne du Christ et la pratique complète de la religion, du moins les principes de justice, de fraternité et de charité, qui sont les bases de l'Évangile, semblent devenir de plus en plus l'objet de l'aspiration des masses humaines.

Chose étonnante, l'Église, dépositaire des promesses, descend au-devant de ces aspirations. Elle a proclamé qu'il était urgent « de venir en aide aux prolétaires, plongés pour la plupart dans une misère imméritée, asservis au joug d'un petit nombre de riches ² ». Jusqu'ici, écrit un observateur attentif du mouvement social, jusqu'ici « les bourgeois enrichis se figuraient que l'Église était faite pour veiller sur

¹ V. *Léon XIII pacificateur*.

² *Encycl. Rerum novarum*.

leur coffre-fort et sur leur garde-manger, pour permettre à leurs femmes et à leurs filles de passer en sécurité les nuits à valser, et à leurs fils de souper en joyeuse compagnie dans les cabarets à la mode. Mais l'Église s'est lassée à la longue de se voir attribuer un rôle si peu en harmonie avec son principe, et si bien fait pour lui aliéner le cœur des foules. Éclairée, autant qu'humainement elle a besoin de l'être, par ses fils les plus perspicaces et les plus actifs, elle a enfin pris la parole au milieu de l'universel conflit qui divise les capitalistes et les travailleurs, et, à la grande surprise de tous, c'est pour les travailleurs qu'en somme elle s'est prononcée¹ ».

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la paix et de la justice sociales, et de leur réalisation extérieure au sein des peuples. La justice extérieure et sociale, avec son caractère de généralité et d'universalité, n'est point la partie essentielle et la plus importante du programme prophétique de Michée. L'Écriture, en promettant la paix au monde régé-

¹ A. Leroy-Beaulieu, *la Papauté et la démocratie*, p. 25. — Parlant du même mouvement social et de l'Église abandonnant la cause des vieux pouvoirs pour tendre la main à la démocratie, un autre écrivain affirme que « la théocratie n'a peut-être jamais eu plus de chances d'asseoir sa domination que dans notre époque de transition si difficile et si inquiétante, où nous voyons le vieux monde s'abîmer, sans que le nouveau monde, avec ses conditions d'existence et de durée, nous apparaisse encore. Serait-ce donc, demande cet écrivain, une nouvelle tentative d'installation de la théocratie sur les ruines des antiques royaumes... qui se préparerait pour le xx^e siècle? On peut à bon droit se poser cette question ». (Spuller, *Lamennais*, avant-propos.)

né, ne la promet pas indistinctement à tous les hommes, mais seulement à ceux qui pratiquent les préceptes de la loi divine. Il n'y aura d'appelé à jouir de la paix messianique, qu'un petit reste, שארית, *pars residua*¹, un reste choisi, ἐκλογή, *electio*, terme qui chez les prophètes désigne la souche d'une nation régénérée, la petite portion choisie pour participer au salut messianique, alors que le grand nombre sera rejeté. « Quand nous lisons dans l'Écriture d'aussi belles promesses de paix et de bonheur, dit saint Jérôme, il ne les faut point appliquer à tous les Juifs en général, mais seulement à ceux qui devaient croire au Christ : c'est d'eux spécialement qu'il les faut entendre²; » et, ajoute saint Irénée, de tous les hommes de bien qui vivent dans l'amitié de Dieu et observent les lois de la nouvelle alliance³. La paix ne sera universelle entre les peuples, comme entre les individus, que quand les majorités humaines observeront les lois de charité, de justice et de patience promulguées par le Messie. L'Écriture, en effet, ne donne le règne de cette paix que comme conditionnel :

Quand le Messie sera l'arbitre des peuples,
 Et qu'à des nations puissantes Il dictera ses lois,
 De leurs épées les peuples forgeront des socs de charrue,
 Et des faux avec leurs lances.

¹ Cf. Mich. II, 12 ; Os. I, 10 ; Am. III, 12 ; Is. X, 21-22 ; Jerem. XI, 23 ; XLIV, 14, etc.

² Hieronym. in cap. LIX *Isaiæ*, in fine.

³ Irénæ. I, IV, c. LXVII. Cf. Tertul., Athan., Origen. I, V *contra Cels.*

C'est ce qu'Isaïe appelle « monter la colline du Seigneur pour entendre ses enseignements ¹ ». La paix est donnée, chez les prophètes, comme une conséquence du règne du Messie, le Roi pacifique, le vrai Salomon. Les peuples, comme les individus, chercheront en vain la paix; ils ne la trouveront qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ : *Annuntians pacem per Jesum* ². Telle est la doctrine de l'Ancien et du Nouveau Testament.

La question ainsi posée, peut-on nier que les chrétiens fidèles à l'Évangile, les vrais chrétiens qui conforment leur vie, leurs actes et leurs pensées aux enseignements du Christ, se montrent obéissants et fidèles à leurs pasteurs et à leurs guides autorisés dans l'Église, n'aient joui et ne jouissent, depuis la fondation de l'Église, des trésors de paix intérieure promise par Michée à ceux qui sont entrés dans le royaume de Dieu; et peut-on dire que les prophéties de Michée sont une utopie?

Mais il faut ajouter que la réalisation complète des promesses de paix n'est point réservée, dans sa plénitude, à la terre : « Toutes les créatures doivent être dans le trouble, la souffrance et le travail de l'enfantement jusqu'au jour de l'adoption divine, de la rédemption de notre corps; car nous ne sommes encore sauvés qu'en espérance ³. » C'est pourquoi Michée ajoute que le passage à une existence plus glorieuse et plus élevée qu'il promet ne peut avoir

¹ Is. II, 3.

² Act. X, 36. Cf. Rom. V, 1; XV, 13, etc.

³ Rom. VIII, 22-24.

lieu qu'à la suite d'un jugement, d'un jour de Jéhovah, c'est-à-dire à la condition d'une épreuve, d'un passage par la vallée de la purification. Le regard du prophète se reporte vers le présent. Aujourd'hui ce n'est pas le tableau d'un avenir brillant qui se déroule aux yeux de Michée, mais celui d'un danger imminent. Les Assyriens, qui viennent de détruire Samarie, menacent aussi Jérusalem.

Fille de Sion, crie comme une femme qui enfante,

Car à présent tu vas quitter ta ville

Et camper dans les champs.

Tu iras jusqu'à Babylone¹ :

Là enfin tu seras sauvée :

Là Jéhovah te rachètera de la main de tes ennemis.

Voici que des peuples nombreux s'assemblent contre toi :

Que Sion soit violée, disent-ils ;

Que nos yeux se réjouissent à le voir !

Mais ils ne connaissent pas les pensées de l'Éternel ;

Ils ne comprennent point son dessein :

Il les amasse comme des gerbes sur l'aire !

Lève-toi, fille de Sion ; foule-les aux pieds.

Je te donnerai des cornes de fer,

Je te donnerai des ongles d'airain.

Et tu écraseras tous ces peuples.

¹ Babylone est désignée comme le lieu de la captivité de Juda un siècle avant cet événement. Babylone faisait partie de l'empire assyrien, et d'après le livre des Rois (IV Reg. xvii, 24), confirmé par les Annales de Sargon, il paraît que ce prince transporta une partie de la population rebelle de Babylone dans le pays d'Israël, et qu'il la remplaça probablement, suivant la coutume des Assyriens, par des Israélites faits prisonniers. Il est donc concevable, même naturellement, qu'en prédisant une invasion de Juda, le prophète représente les prisonniers de Juda suivant leurs frères prisonniers à Babylone.

Et tu consacreras leurs dépouilles à l'Éternel,
Et leurs richesses au Maître de l'univers¹.

Ceux qui sont aujourd'hui les ennemis et les vainqueurs de Juda seront vaincus à leur tour. N'oublions pas qu'il s'agit toujours du peuple purifié de l'avenir², et par conséquent aussi des ennemis du royaume théocratique du Messie. Ces ennemis livreront de terribles assauts; les choses paraîtront souvent désespérées, mais les portes de l'enfer ne prévaudront jamais.

Confions-nous aux divines promesses; continuons à dire avec confiance : *Adveniat regnum tuum*. S'il ne nous est pas donné de voir aujourd'hui la paix et la gloire de ce règne briller avec éclat, il nous est au moins permis d'espérer que d'autres siècles, plus heureux que nous, verront le triomphe catholique de l'Évangile. En tout cas, le triomphe universel se réalisera au ciel par le Christ vainqueur, au sein d'une paix ineffable, car il faut que Jésus règne : *Oportet illum regnare*.

¹ Mich. iv, 10-13.

² C'est le sentiment de Reuss lui-même. C'est aussi le sentiment de saint Jérôme, de Rupert, de Sa, de Schegg, etc.

CHAPITRE III

LES PROPHÉTIES COMMUNES A MICHÉE ET A ISAÏE

Nous l'avons déjà observé : les prophéties d'Isaïe et celles de Michée se reflètent mutuellement. On croit entendre encore le fils d'Amos quand on lit les oracles du Moreschite. L'un et l'autre parlent dans les mêmes termes des bénédictions futures, et nous aurions pu exposer nos considérations sur la paix messianique au cours de notre commentaire sur Isaïe. Les promesses de la paix sont d'ailleurs communes à tous les prophètes : après avoir rendu à Dieu la gloire qui n'appartient qu'à lui, ils annoncent tous la paix promise aux hommes de bonne volonté sur le berceau du Rédempteur.

Dans Michée, nous retrouvons, sous d'autres images, les redoutables épreuves qu'Israël doit subir et les erreurs qu'il doit désavouer. Non seulement Juda et Éphraïm se fondront en un seul royaume ; mais encore les royaumes de la terre, personnifiés dans les deux plus grandes nations d'alors, l'Assyrie et l'Égypte, salueront Jérusalem et la vénéreront comme la reine à jamais glorieuse du monde religieux. Une seconde Jérusalem (la Rome chrétienne), en deviendra le centre rayon-

nant. Toutes les nations accourront à la cité mystique pour « prier l'Éternel, qu'ils auront appris à craindre, et ils l'adoreront humblement ».

Le jour, Sion, où tes murs seront rebâti,
 Ce jour-là ta frontière sera reculée.
 Ce jour-là on viendra vers toi
 Depuis l'Assyrie jusqu'à l'Égypte,
 Et depuis l'Égypte jusqu'à l'Euphrate:
 D'une mer à l'autre,
 Des montagnes aux montagnes¹...

Ces paroles nous renvoient un écho des immortels accents d'Isaïe :

Lève-toi radieuse, Sion! Tes beaux jours sont venus!
 Les peuples marchent vers ta lumière,
 Et les rois vers l'éclat de ton aurore...
 Les fils de l'étranger rebâtiront tes murailles,
 Et les rois se mettront à ton service...
 Ils viendront vers toi en s'inclinant,
 Les fils de tes oppresseurs².

Michée et le fils d'Amos se rencontrent encore dans la prophétie du culte nouveau qui devait succéder au culte mosaïque ; mais Michée insiste plus qu'Isaïe sur ce point capital. Un seul Dieu, roi d'un seul et universel royaume, demandera un seul mode d'adoration et un culte universel. Il faut qu'Israël comprenne mieux que le culte mosaïque, parce

¹ Les deux mers sont la Méditerranée et le golfe Arabe ; ou plutôt cette expression : d'une mer à l'autre, d'une montagne à l'autre, signifie de l'Orient à l'Occident. Les deux montagnes désignées sont peut-être le Liban et le Sinaï.

² Is. LX.

qu'il est national, sera nécessairement temporaire. Les sacrifices rituels, dit saint Augustin, n'avaient été ordonnés à ce peuple dur et sensuel que pour l'empêcher de tomber dans l'idolâtrie ¹. Michée prévoit que ces sacrifices prendront fin à l'avènement du règne spirituel du Messie, et en ceci il confirme les prédictions d'Isaïe : « Qu'ai-je à faire de la multitude de vos sacrifices, avait dit Jéhovah par la bouche d'Isaïe? Je suis rassasié d'holocaustes de béliers et de graisse de veau; vos solennités, mon âme les hait. Lavez-vous d'abord, purifiez-vous, cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien, à être justes et équitables ². »

Quelques commentateurs ont supposé qu'un des auditeurs d'Isaïe, scandalisé de ce que le prophète avait dit des sacrifices dédaignés par le Seigneur, était allé trouver Michée et lui avait dit :

Avec quoi me présenterai-je donc devant Jéhovah,

M'inclinerai-je devant le Dieu du ciel?

Pour faire agréer les holocaustes,

Faut-il offrir des veaux âgés d'un an?

Jéhovah agréerait-il des milliers de béliers,

Des myriades de torrents d'huile?

Donnerai-je mon premier-né pour ma faute,

Le fruit de mes entrailles pour mon péché ³?

¹ « Sacrificia illi populo pro ejus carnalitate, et corde ad huc lapideo, talia data sunt, quibus teneretur, ne in idola deflueret. » (*Tract. x in Joan.*)

² Is. 1, 11-16. Cf. Amos, v, 22 et Deut. x, 12-13; Ps. XLIX, 9, 14-15.

³ Mich. ^vvi, 6-8. On voit par les dernières paroles que les sacrifices humains n'étaient pas répudiés avec horreur à cette

Et le prophète aurait répondu :

O mortel, on t'a dit ce qui est le bien,
 Ce que Jéhovah demande de toi :
 Il te demande de pratiquer la justice,
 D'aimer la miséricorde.
 De marcher humblement avec ton Dieu.

Le messianisme de ce passage n'a échappé à personne; les ennemis eux-mêmes des traditions chrétiennes confessent que ces paroles font « pressentir » celles de Jésus¹ : « On n'adorera plus ni à Sichem ni à Jérusalem, dira le Sauveur; le temps est venu où ceux qui adorent le Père adoreront en esprit et en vérité. » Jéhovah n'est pas le Dieu des seuls Israélites; il est le Dieu de toute âme pure qui s'incline devant lui, dans le sentiment de sa dépendance et de ses infirmités. Il aime tous les hommes sincères et honnêtes, et il les écoute.

Les rationalistes attribuent l'idée généreuse de l'universalisme religieux à Isaïe et Michée; ils ne sont pas loin de regarder l'institution d'un culte dégagé de pratiques grossières comme l'invention personnelle de ces deux grands hommes. C'est une erreur. Le culte en esprit et en vérité est recommandé, avant toute cérémonie, dans le corps entier des Écritures. On lit aux premières pages de la

époque, bien qu'on ne puisse en conclure qu'ils fussent en usage. Cependant des auteurs ont conclu de certains textes de l'Écriture que les actes de ce genre furent fréquents sous Achaz, Manassès et Amon.

¹ Renan. *Hist. d'Israël*, t. II, p. 304.

Bible : « Le Seigneur ton Dieu, Israël, ne te demande qu'une chose : à savoir que tu le craignes, que tu lui obéisses, que tu l'aimes de tout ton cœur et de toute ton âme ¹. » Les Psaumes avaient aussi chanté la même doctrine.

Immolez des sacrifices de justice.

Et fiez-vous à l'Éternel ².

Vous ne demandez, Seigneur, ni sacrifices ni offrandes,

Mais seulement mon obéissance.

Vous n'exigez ni holocaustes ni victimes expiatoires;

Aussi j'ai dit : Me voici ! Je viens

Pour faire votre bon plaisir, ô mon Dieu ³.

Israël, ton Dieu, c'est moi.

Ce n'est pas pour tes sacrifices que je te reprends ;

Je ne te demande pas le taureau de ta maison...

Offre à Dieu un sacrifice de louange,

Puis appelle-moi au jour de la détresse ;

Je te délivrerai, et tu me glorifieras ⁴.

Vous n'aimez pas, ô Dieu, les sacrifices ;

A l'holocauste vous ne prenez pas plaisir.

Le sacrifice qui vous plaît, c'est un cœur contrit ;

Un cœur contrit et brisé, voilà ce que Dieu agrée ⁵.

Le culte de Dieu, dans les enseignements d'Isaïe et de Michée, prend un caractère évangélique. Les rites et les formules n'en constituent pas la grande part : il descend jusqu'aux profondeurs de l'âme. Cependant il ne consiste pas seulement dans la

¹ Deut. x, 12-13. Cf. Matth. xxiii, 23.

² Ps. iv, 6.

³ Ps. xxxix, 7.

⁴ Ps. xlix, 3-23.

⁵ Ps. l, 18-19.

prière ; il doit aussi se manifester par les œuvres de miséricorde, par l'amour et le soulagement du prochain. Michée résume cet enseignement dans une parole admirable : *Diligere misericordiam*, aimer à compatir aux souffrances d'autrui et à les soulager. Dieu attache le plus grand prix aux œuvres de miséricorde envers le prochain : il veut qu'on lui témoigne ainsi l'amour qui lui est dû. Le mot « charité » est absent encore, mais l'idée de la charité évangélique se dégagera plus vaste du mot « miséricorde », qui la contient en partie. Le Christ un jour en fera son commandement personnel, celui qui est sorti de son cœur de rédempteur : *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem*.

C'est aussi le prélude des rapports nouveaux établis par Jésus entre les hommes et son Père, que ces tendres reproches adressés à Israël :

Mon peuple, que t'ai-je fait ?
Et en quoi t'ai-je causé de la peine ?
Rends témoignage contre moi¹.

Un jour, toutes les nations rediront ces appels touchants de Dieu à l'âme infidèle. L'Église les introduira dans sa liturgie du temps de la Passion ; elle les mettra sur les lèvres de Jésus : *Popule meus, quid feci tibi?*

M. Renan, qui, à l'époque de sa jeunesse, priait avec les lévites de nos séminaires, se rappelait peut-être que lui aussi avait chanté cette prière :

¹ Mich. vi, 3. Cf. Is. xliii, 26 ; Jerem. ii, 5 et seqq.

Popule meus, quand il écrivait : « Michée a les tendresses du Père céleste des chrétiens. » Sentiment fugitif, hélas ! chez le déserteur de notre foi, et bientôt refoulé, puis suivi des froides ironies du sceptique ¹. Le Jéhovah messianique d'Isaïe et de Michée est le Jésus des chrétiens. Il se place parfois devant ses fils ingrats, non point, selon la remarque de saint Ambroise, comme le juge devant le coupable, mais comme le coupable devant le juge : *Tanquam reum se constituit, et te judicem*. « O Israël, s'écrie le saint docteur, ton Dieu se place devant toi comme un prévenu devant son juge : pourquoi ? Afin que tu te prononces contre toi-même ². »

Michée termine son livre par une action de grâces, on pourrait dire par un hymne à la délivrance de l'humanité pécheresse ; car c'est du mal moral surtout que le Messie affranchira les hommes. Le Christ n'est-il pas, comme chante l'Église, l'Agneau qui efface les péchés de la terre : *Agnus Dei, qui tollis peccata mundi ?*

Quel Dieu comme vous ôte le péché,
Et pardonne la transgression au reste de son peuple ?

Il ne persiste pas dans sa colère,
Il aime à faire grâce.

¹ « Quelquefois Michée prend des tons qui font pressentir les reproches affectueux de Jésus. Le Dieu pleureur qu'aimera le christianisme, ce Dieu à qui on fait de la peine, qu'on afflige en l'offensant et qui attend en bon père le retour du pécheur, existe au moins en germe dans Michée. Iahvé est déjà, à la façon dont on le plaint et dont on le traite, un pauvre crucifié. » (*Hist. d'Israël*, t. II, p. 504.)

² Ambros. *In psalm. L. ad vers. : Et vincas cum judicaris.*

Il aura de nouveau pitié de nous.

Il effacera nos fautes;

Il jettera tous nos péchés au fond de la mer¹.

Seigneur, vous ferez jouir Jacob de votre fidélité,

Abraham, de votre grâce,

Comme vous l'avez juré jadis à nos pères².

Ces paroles sont le cri de reconnaissance que le retour de la captivité arrache au prophète. Isaïe s'était aussi écrié en prédisant la délivrance d'Israël :

Je veux chanter les pardons de l'Éternel,

Les faveurs dont il nous a comblés,

Et sa grande bonté pour la maison de Jacob.

Qu'il a réjouie de ses miséricordes.

Mais l'heureux événement du retour de la captivité, du pardon d'Israël et de sa restauration, ne suffirait pas à lui seul pour motiver chez les prophètes l'épanouissement d'une telle allégresse. Leurs hymnes de reconnaissance célèbrent tous les pardons du ciel et toutes les restaurations de l'avenir. La délivrance de l'exil n'était qu'une faible figure de la délivrance du péché par les mérites du Christ : *Justificatio impii majus opus Dei est quam creatio cœli et terræ*, dit, après saint Augustin, l'Ange de l'école³. C'est

¹ Ces mots veulent dire que les péchés d'Israël seront absolument pardonnés et effacés. Les Indiens, dit-on, écrivent leurs péchés sur une tablette qu'ils jettent dans l'eau de leurs fleuves, pour qu'ils soient portés à la mer et à jamais oubliés. Horace dit aussi d'un de ses écrits qu'il est prêt à le jeter

Sive flamma, seu mari libet Adriano.

² Mich. vii, 18-20.

³ D. Thom. i, ii, *Quæst.* cxiii, 9.

ce miracle de la haute puissance de Dieu que Michée célèbre quand il s'écrie :

Quel Dieu comme vous ôte le péché,
Et pardonne la transgression à son peuple ?

Dans toute la suite des âges, les pécheurs pardonnés pousseront le même cri de reconnaissance et d'admiration. Saint Paul dira après Michée : « Gloire au Christ Jésus, qui est venu dans ce monde pour sauver les pécheurs, dont je suis le premier ; à ce Roi immortel des siècles, au Dieu unique et invisible, honneur et louange aux siècles des siècles ! »

¹ I Timoth. I, 15.

CHAPITRE IV

BETHLÉHEM. — L'AVENIR DES JUIFS

La plus frappante et la plus célèbre des prophéties de Michée se trouve au chapitre v de son livre : le prophète y nomme la ville qui devra donner naissance à Jésus, le Sauveur du monde. Il a plu à Dieu de jeter un éclat de vive lumière, sept cents ans à l'avance, sur une humble bourgade qu'éclairera l'étoile des mages, et que rend à jamais illustre l'événement le plus important des annales du monde, la venue de l'Homme-Dieu sur la terre.

Et toi, Bethléhem Ephrata¹,
La plus petite des bourgades de Juda,

¹ Bethléhem portait le surnom d'Ephrata, afin de la distinguer d'une autre Bethléhem de Galilée. Ce surnom lui venait de ce qu'une partie de ses habitants étaient Ephraïmites (Ruth, 1, 2). Elle est appelée la plus petite bourgade de Juda, ou plutôt, suivant la version littérale, « trop petite pour figurer parmi les filles de Juda qui peuvent compter mille habitants. » Saint Matthieu (11, 6) cite le texte de cette façon : « Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es pas la plus petite parmi les bourgades de Juda. » L'évangéliste semble nier ce que le prophète affirme, mais la contradiction n'est qu'apparente. Michée parle de Bethléhem d'après son insignifiance au moment où il écrivait ; saint Matthieu en parle en considérant la célébrité que lui donne la naissance du Christ.

C'est de toi que viendra
 Celui qui doit être le chef d'Israël,
 Et dont l'origine remonte aux jours de l'éternité.

Michée venait de peindre l'état de dégradation où était tombée Jérusalem : elle va être assiégée ; son roi sera outragé en pleine paix, « frappé à la joue ¹, » termes qui indiquent, chez les Hébreux, le dernier degré d'humiliation ². A ce moment apparut au prophète dans une vision un libérateur venant de Bethléhem ; non seulement il délivrera Israël de ses ennemis, mais il lui donnera la domination sur tous les peuples. Jéhovah fera d'Israël un royaume illustre ; il glorifiera son peuple sanctifié.

Et toi, Bethléhem Ephrata,
 La plus petite des bourgades de Juda,
 C'est de toi que viendra
 Celui qui doit être le chef d'Israël,
 Et dont l'origine remonte aux jours de l'éternité.

Les rationalistes s'accordent à peu près tous à voir dans ces paroles une prophétie messianique : Reuss n'hésite point à leur en donner le caractère. M. Vernes lui-même, quoique après bien des hésitations et des

¹ Mich. v, 1. Les commentateurs ne s'accordent pas sur le fait auquel Michée ferait ici allusion. Il se rapporte probablement aux mauvais traitements infligés à Sédécias. Cependant on n'interprète pas généralement à la lettre la parole de Michée ; on n'y voit qu'un trait poétique de la description générale des humiliations soit pendant l'exil de Babylone, soit au temps des Machabées, soit enfin pendant et après les guerres des Romains (Reinke).

² Cf. III Reg. xxii, 24 ; Job, xvi, 11 ; Luc, xxii, 64.

contradictions, déclare que la naissance du Sauveur d'Israël est ici annoncée¹. Mais, selon ces critiques, Michée resterait ici assez vague. M. Vernes se demande si Michée veut dire que le Sauveur d'Israël en personne sortira de la ville de Bethléhem, ou s'il veut indiquer que, par ses ancêtres seulement, il sera originaire de cette bourgade. La première explication lui paraît plus naturelle dès l'abord ; mais il lui semble, après réflexion, que le prophète a fait simplement allusion au berceau de la race royale, à la maison de David. « Il est du reste bien évident, ajoute M. Vernes, qu'il s'agit ici d'un roi davidique, et non point d'un autre personnage qui n'aurait de commun que le lieu de naissance avec les rois d'Israël ; c'est ce que prouve la haute antiquité attribuée à la famille du futur roi². »

Ainsi, suivant l'école néocritique, Michée n'entend dire ici qu'une chose : le Messie naîtra de l'antique famille de David, lequel était originaire de la ville de Bethléhem. Le prophète reproduirait seulement ce qu'ont prédit les autres prophètes³.

Selon Delitzsch, Michée exprimerait l'idée d'un vague rapport entre les espérances messianiques et

¹ Les Juifs du temps de Théodoret niaient le messianisme de ce passage et l'appliquaient à Zorobabel. Mais, remarque ce Père, les anciens Juifs ne comprenaient point ainsi cette prophétie ; interrogés par Hérode sur le lieu de la naissance du Christ, les Juifs du temps de Jésus répondirent, en invoquant le témoignage de Michée : « C'est à Bethléhem. » (Theod. *Interpretatio Michææ*, c. v. Cf. Castelli, *op. cit.*, p. 103 ; Targum Jonathan, cité par Colani, *op. cit.*, p. 28.)

² M. Vernes, *op. cit.*, p. 43.

³ Castelli, *op. cit.*, p. 105, n. 1.

Bethléhem¹. « De même, dit-il, qu'ailleurs Michée s'adresse à la Tour de David, qu'il appelle tour du troupeau, il évoquerait ici, pour une raison analogue, le souvenir de Bethléhem. Michée, vivant dans les campagnes de Juda, aime à relier ce qu'il voit aux objets dont il parle. Il dramatise la situation; il fait vivre la nature morte et s'adresse à Bethléhem pour rendre l'antique promesse plus précise, plus solennelle, plus historique. Michée aurait pu dire Bethléhem-Juda, pour distinguer cet endroit de celui qui se trouve dans la tribu de Zabulon; mais il dit Bethléhem-Ephrata, parce que cette désignation éveille de nombreux souvenirs de l'histoire primitive d'Israël² et du royaume de David³. De cette petite localité, plutôt que de la cité royale de Jérusalem, viendra celui qui rajeunira et renouvellera le royaume de David. C'est celui qui est annoncé dès l'époque des patriarches. » Le lecteur remarquera que les rationalistes éliminent de la prophétie la personne de Jésus; cet oracle n'a, d'après eux, qu'un caractère vague : le roi prédit sera un prince quelconque de la maison de David.

Les interprétations des anciens commentateurs n'offrent point ces atténuations du miracle : Michée appelle par son nom le lieu même de la naissance de Jésus-Christ; il prédit ce Christ sauveur, et il ne peut être question d'un autre personnage. C'est le Messie et le lieu où sa mère lui donnera le jour, qui

¹ Delitzsch, *Messian. prophet.*, p. 74.

² Gen. xxxv, 16.

³ Ruth iv, 11.

sont désignés par le prophète : *Vaticinatur de loco natali Jesu Christi*, disent à l'envi les commentateurs. Ils trouvent la preuve de leur assertion dans ces paroles du texte : « Son origine remonte aux jours de l'éternité. » Celui qui naîtra à Bethléhem est le Verbe, Fils de Dieu. Le prophète annonce en même temps, dit un exégète, la génération divine et la génération humaine du Christ. Comme homme il naîtra à Bethléhem, et comme Dieu il est le Fils éternel de son Père céleste : *Humana et divina generatio hoc loco indicatur*¹. Il n'y a pas lieu à se méprendre sur la personne.

Faut-il attacher un sens de génération éternelle aux mots : *Et egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis*? Le sens de *בִּיצוּתָהּ*, *egressiones*, est un peu obscur. Mais, en comparant les divers textes de l'Ancien Testament où se trouve ce terme, on en dégage bien la signification, qui est celle de « sortie, production, origine ». Le mot est au pluriel ; les rationalistes le font remarquer et l'appliquent aux révélations de Jéhovah aux anciens Israélites, ou aux titres immémoriaux qu'avait au trône de Juda le descendant de David. Les commentateurs chrétiens en général voient à la fois dans ce pluriel un témoignage de la préexistence du Messie dans le sein de Dieu et de sa descendance de la famille de David.

¹ V. Cornelius a Lapide. — « Il est certain, dit dom Calmet, qu'on ne peut nommer aucun libérateur d'Israël depuis la captivité de Babylone, à qui tous les caractères marqués ici conviennent à la lettre, si ce n'est Jésus-Christ. »

Les mots suivants : *ab olim, a diebus æternitatis*, n'indiquent pas, suivant Delitzsch, un temps antérieur à la création du monde¹, mais un âge de la période primitive de l'histoire d'Israël. Il est vrai que saint Jérôme les applique tantôt à la génération éternelle du Verbe, tantôt aux premiers jours de la révélation². Cependant, suivant la doctrine des Pères et des commentateurs chrétiens, il faut attacher à ces mots le sens d'éternité, et non pas celui d'antiquité. Leur signification était si bien établie par la tradition, que les premiers Docteurs de l'Église en ont tiré des arguments contre les Juifs et les ariens. Elle est d'ailleurs confirmée par le Nouveau Testament. Jésus, voulant déclarer qu'il est le Messie, se proclama Fils de Dieu, égal à son Père, un avec lui : il savait que ses contemporains attendaient un Messie préexistant et d'une origine divine³.

Les Juifs pouvaient sans doute interpréter de diverses façons la préexistence du Christ; car il leur était difficile, disons mieux, il leur était impossible de concevoir comment le Messie serait à la fois Dieu et homme; mais on ne peut douter qu'ils attendaient un Messie-Dieu. Le pontife qui interroge Jésus devant le sanhédrin l'adjure de déclarer s'il est le

¹ Cf. Mich. vii, 14, 20; Is. li, 9, où ces termes désignent les temps primitifs de l'histoire. Cependant ces termes, dans les Proverbes (viii, 23), désignent aussi les temps éternels.

² « Egressus... ab initio æternitatis, sive ab initio sæculi, quia ipse semper locutus est per prophetas. »

³ V. Castelli, *op. cit.*, p. 203. Cet auteur, suivant en cela la version chaldaïque, rapporte la qualité d'Éternel non pas à la personne même du Messie, mais à son nom : *Cujus nomen dictum est ab initio*, dit la version chaldaïque.

Christ, c'est-à-dire un Dieu-Messie : « Oui, » répond Jésus¹.

On ne peut élever de doutes sur la portée et la signification des mots employés par Michée, si l'on considère qu'il ne fait ici que reproduire une prophétie d'Isaïe² où les deux générations, éternelle et temporelle, du Messie sont également signalées. Michée ne fait qu'ajouter un trait au tableau du fils d'Amos, en fixant à Bethléhem le lieu de la naissance du Christ. Rappelons ce passage d'Isaïe³ :

Un enfant nous est né,

Un fils nous est donné.

L'empire repose sur ses épaules :

On le nommera Conseiller admirable. Dieu fort.

Père de l'éternité, Prince de la paix.

Il agrandira l'empire,

Et donnera une prospérité sans fin

Au trône de David et à son royaume.

Le roi ici désigné est le Messie, toute la tradition l'a reconnu. « Il n'est pas possible, dit M. Reuss, de voir l'enfant promis dans le jeune prince Ézéchias, alors âgé à peu près de dix ans. » M. Renan lui-même est obligé d'avouer, après beaucoup d'hésitations, qu'il peut s'agir ici de quelque enfant de race royale, mais « aussi que ce tableau peut être l'image du roi idéal, tel qu'un iahvéiste pouvait le rêver⁴ ».

La similitude des traits prouve qu'Isaïe et Michée

¹ Matth. xxvi, 63.

² Is. ix, 6-7.

³ V. plus haut, p. 294.

⁴ *Hist. d'Israël*, t. II, p. 315.

peignent le même personnage. Ils donnent tous les deux à leur prophétie le même point de départ : l'état déplorable où ils voient la royauté de Juda. Ce royaume, bien que mal gouverné, rongé par la plaie de l'idolâtrie, menacé par les Assyriens, ne peut pas périr, disent-ils, puisqu'il a des promesses de durée éternelle et un roi éternel. Isaïe appelle ce roi Dieu fort, Père éternel; Michée le nomme le Dominateur dont les origines sont dès le commencement, dès les jours de l'éternité. Quand Reuss écrit que « le texte ne veut pas revendiquer pour le Messie la nature divine, mais lui attribuer des forces divines qu'il tient de Dieu¹ », il fait dire au texte ce qu'il ne contient pas. Michée continue :

Jéhovah livrera Israël à ses ennemis,
 Jusqu'au jour où celle qui enfante aura enfanté
 Celui qui doit être le chef d'Israël².

Langage incompréhensible, si on ne l'explique en admettant que Michée fait ici allusion à la grande prophétie de l'Emmanuel. La femme, celle qui enfante, יולדת, *pariens*, désignée par le texte, est celle que le prophète Isaïe appelle *Virgo concipiens et pariens*³.

¹ Reuss. *les Prophètes*, p. 241.

² Mich. v, 2-3.

³ Saint Jérôme, Théodoret, Calvin, Vitringa, ont voulu voir dans cette femme qui enfante la communauté d'Israël ou l'Église. Ribéra et quelques autres y ont vu la Gentilité. Quelques auteurs veulent qu'il s'agisse de Jérusalem ou de Sion. Dom Calmet dit que cette mère qui enfantera dans la douleur est Babylone, en rendant les captifs. Mais tous les auteurs aujourd'hui, après une étude

Celui qui naîtra de cette femme, ajoute Michée, « réunira le reste de ses frères aux enfants d'Israël. » Les frères du Roi-Messie sont les déportés de Juda qui, revenus dans leur pays natal, seront le noyau d'un nouveau peuple. Jérémie et Ézéchiel donneront également comme signe des temps messianiques ce retour des fils d'Abraham à la concorde des temps anciens¹ : « En ces temps-là, dit Jérémie, la maison de Juda ira se joindre à la maison d'Israël ; elles reviendront ensemble du pays du Nord au pays que j'ai donné à vos pères¹. »

Michée se rattache à toutes les prophéties antérieures. Amos avait annoncé le relèvement de la chaumière renversée du premier roi de Jérusalem par un fils de David, *filius cadentium*. Michée éclaire cette prophétie : le restaurateur attendu sortira de la bourgade où naquit David, de Bethléhem. Pasteur comme son aïeul, il paîtra le troupeau désormais uni de Jéhovah.

Il se mettra à leur tête,
Et il sera leur berger, fort par l'Éternel.

Comme Isaïe, comme tous les prophètes, Michée voit ensemble la délivrance de la captivité et la délivrance messianique, la paix relative et temporaire dont jouirent les captifs à leur retour, et la

plus approfondie de ce passage difficile : « Il les livrera, » etc., disent qu'il s'agit de la mère du Messie (Hitzig, Schegg, Keil, Ewald, Rosenmüller, Reinke, Reuss, etc.).

¹ Jerem. III, 18 ; Ezech. xxxvii, 19.

paix que doit apporter le règne de l'Évangile. Il voit au même plan, par l'effet du mirage prophétique, la figure et la réalité. Les temps les plus lointains lui apparaissent, comme à Dieu, dans un éternel présent.

C'est ainsi que l'avenir le plus éloigné de la nation juive, celui de son entrée dans l'Église, est associé à son retour à Jérusalem :

Jéhovah livrera Israël à ses ennemis

Jusqu'au jour où la mère aura enfanté

Celui qui doit être le régent d'Israël.

Alors ce qui restera de ses frères

Viendra se joindre aux enfants d'Israël.

Et il se mettra à leur tête.

Et il sera leur berger dans la force de Jéhovah.

Dans la gloire du nom du Seigneur, son Dieu.

Sous sa protection ils demeureront tranquilles,

Car il sera grand jusqu'aux extrémités du monde,

Et ce sera la paix...

Et le reste de Jacob sera parmi les nations.

Au milieu des peuples nombreux,

Comme le lion parmi les bêtes de la forêt,

Comme le lionceau dans un troupeau de brebis :

Quand il y pénètre,

Il terrasse, il déchire; et personne ne sauve.

Que ta main, Israël, s'élève contre tes ennemis.

Qu'ils soient tous exterminés!

En ce jour-là, dit Jéhovah,

J'exterminerai chez toi les chevaux.

Et je détruirai tes chars.

J'ôterai de ton pays les villes fortes,

Je démolirai tes citadelles.

J'arracherai de tes mains les sortilèges.

Et tu n'auras plus de magiciens.

Je t'enlèverai tes idoles et tes statues,
Et tu n'adoreras plus les œuvres de tes mains.
Je renverserai tes Artastés ;
J'anéantirai tous tes ennemis,
Et dans ma colère, et dans ma fureur,
Je me vengerai des nations qui ne m'obéissent pas ¹.

Le magnifique avenir promis aux Juifs par Michée ne s'est réalisé ni après le retour de Babylone, ni au temps des Machabées, ni sous les Romains, ni depuis. Tandis que beaucoup de traits prophétiques relatifs aux châtiments qu'Israël devait subir ont eu leur accomplissement. Cet accomplissement, nous le voyons tous les jours encore dans l'hostilité persévérante manifestée contre les Sémites chez un grand nombre de peuples. Faut-il en conclure qu'il en sera toujours ainsi? Appuyé sur la prophétie de Michée et sur les oracles analogues des autres prophètes, nous croyons qu'un jour se lèvera où les Juifs viendront enfin occuper une place d'honneur dans la Jérusalem du Christ, c'est-à-dire dans l'Église. Comme pour l'indiquer, les noms de Jérusalem et de Sion reviennent sans cesse dans la liturgie chrétienne : ne semble-t-il pas que les chrétiens occupent une maison paternelle dont le nom mystique, Jérusalem, est l'indice du droit qu'ont les Juifs à venir y réclamer leur place? Enfin saint Paul n'a-t-il pas écrit que « lorsque la plénitude des nations sera entrée dans l'Église, tout Israël sera sauvé ² » ?

¹ Mich. v.

² Rom. xi, 25-26. On s'est demandé la signification de ces mots : « la plénitude des Gentils ou des nations. » Suivant les uns, il s'agit

La vitalité singulière d'Israël doit montrer aux plus sceptiques que les Juifs sont un peuple à part. Jusqu'ici ils ne semblent guère avoir appliqué qu'à la conquête de l'argent les facultés et le génie dont leur race est douée.

Jacob sera parmi les nations
 Comme le lion parmi les bêtes de la forêt,
 Comme le lionceau dans un troupeau de brebis :
 Quand il y pénètre
 Il terrasse, il déchire, et personne ne sauve.

Mais le temps ne viendra-t-il pas où les Sémites emploieront mieux les dons que Dieu leur a départis? Ce peuple, que la Providence semble jusqu'ici conserver pour être le témoin du Christ et le gardien de l'Ancien Testament, ne saura-t-il pas un jour y lire et comprendre enfin les prophéties dont les chrétiens sont seuls aujourd'hui à tirer profit?

Nous croyons à cet avenir; pour justifier cette espérance, nous nous appuyons sur les prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament, et en particulier sur le passage de Michée cité plus haut.

Dans cette confiance, ne convient-il pas aux chré-

de la conversion totale des nations à l'Évangile; suivant d'autres, il s'agit d'une diffusion moralement universelle. Il n'y a rien de décisif à objecter contre l'une ou l'autre opinion. Mais nous croyons fausse l'opinion généralement répandue que la conversion des Juifs doit immédiatement précéder la fin du monde. Aucun texte de l'Écriture ne l'autorise; au contraire, il faudrait conclure d'un grand nombre de prophéties (Ezech. xxxiv, 12, 13; xxxvii, 26; LIX, 20-21; Is. LXV, 17-23), que la conversion des Juifs sera pour l'Église le signal d'une paix qui aura une longue durée (Thomas, *le Règne du Christ*, p. 180).

tiens et aux catholiques d'imiter les sages ménagements et les exemples des Pontifes romains, qui ont toujours protégé l'existence des Juifs, combattant leur propagande, leur avidité et leurs usures, mais ne se lassant point, au ghetto de Rome, de les instruire avec douceur et tolérance, et de chercher à leur ouvrir les yeux? Enfin certains catholiques ne devraient-ils pas, quand ils parlent des Juifs, quand ils les menacent, quand ils provoquent les répressions violentes et même leur extermination, se souvenir que Jésus et Marie, avec tous les saints de l'Ancien Testament, ont été membres de ce peuple mystérieux, et qu'un même sang a coulé dans leurs veines?

CHAPITRE V

LA LITTÉRATURE MESSIANIQUE AU TEMPS D'ÉZÉCHIAS
INFLUENCE DU ROI SUR ELLE
LES PSAUMES DE CETTE ÉPOQUE

Nous avons constaté, en Juda, sous le règne d'Ézéchias, un mouvement littéraire important¹. Après la prise de Samarie, les prophètes du Nord descendirent en ce royaume avec leurs disciples, emportant leurs meilleures richesses, à savoir, leurs manuscrits et leurs livres. Ézéchias s'entoura de ces doctes réfugiés. Ils se groupèrent autour d'Isaïe et de Michée. Tous ensemble, avec les savants de Jérusalem, formèrent une sorte d'académie appelée par la Bible « les hommes d'Ézéchias² ».

Ézéchias fut lui-même un érudit et un littérateur. Mais son importance est moins dans ses œuvres littéraires, dont nous possédons peu de chose, que dans son influence sur les érudits. Par ses ordres, les Proverbes de Salomon, épars et exposés à se perdre, furent recueillis et jusqu'à un certain point classés. Les Psaumes composés par David et par les

¹ V. *les Prophètes d'Israël*, p. 514.

² Prov. xxv, 1.

psalmistes ses successeurs furent collectionnés et remis en honneur¹. On ne saurait douter qu'un grand nombre de psaumes nouveaux n'aient été en ce temps-là composés sur ces modèles; Ézéchias, dit-on, en aurait lui-même écrit plusieurs².

Mais là n'est pas encore l'originalité d'Ézéchias. La personne du pieux roi intéresse plus que ses écrits. Après les patriarches, après Moïse, David et Salomon, il fut considéré, même de son temps, comme une image figurative et typique du Messie³. Ce zélé restaurateur du temple et du culte de Dieu, ce rénovateur de la Pâque et de l'alliance, eut un règne d'équité, de paix et de gloire. Les Juifs rappelèrent, pendant de longs siècles, la piété et la sagesse du bon roi Ézéchias quand ils cherchaient à se faire une idée du règne du Messie. Dans plusieurs chapitres de ses oracles⁴, Isaïe semble avoir emprunté à Ézéchias plus d'un trait qu'il donne au Christ; il emploie souvent les mêmes couleurs pour peindre deux portraits qui, bien que distincts, ont ensemble les rapports de la figure à son objet. Le fait est si vrai, qu'il est parfois difficile de discerner ce qui appartient en propre à l'un de ce qui n'est dans l'autre qu'un reflet. Dans les eaux d'un lac tranquille se mirent les arbres, les villas, le ciel même du coteau voisin; alors on est en présence de deux paysages, le paysage réel et

¹ II Paral. xxix, 30.

² Cf. Is. xxxviii, 10 et seqq.

³ Eccli. xlix, 5 : « Præter David et Ezechiam et Josiam, omnes peccatum commiserunt. »

⁴ Notamment dans les chapitres xxxii-xxxiii.

le paysage reflété. L'artiste pourrait peindre l'un ou l'autre, puis demander à ses admirateurs lequel a servi de modèle. Ils seraient peut-être embarrassés pour répondre.

La question de savoir si le prophète, en maint passage, peint la figure ou son objet, a été plus d'une fois posée. Ce serait, suivant quelques auteurs, en prenant pour point de départ les beaux traits de la vie d'Ézéchias que le prophète aurait peint le tableau messianique du Serviteur de Dieu. A l'occasion de la maladie d'Ézéchias, il aurait annoncé les souffrances du Serviteur de Jéhovah; à l'occasion de la délivrance miraculeuse du royaume envahi par Sennachérib, il aurait chanté les triomphes du Christ.

« Ézéchias et Isaïe, a-t-on dit, sont à l'origine du mouvement extraordinaire qui a décidé du sort de l'humanité¹. » Les réformes qu'ils élaborèrent en commun, les grands exemples de foi qu'ils donnèrent, le miracle de la destruction de l'armée assyrienne, le règne de la religion et de la paix sur un trône glorieux, tout cela devint pour les psalmistes du temps d'Ézéchias l'occasion de leurs beaux tableaux du règne messianique. Le roi leur apparut comme un envoyé de Dieu faisant pressentir le Messie.

Mais malgré sa piété, sa sagesse, ses victoires et son sage gouvernement, Ézéchias est loin d'avoir procuré à son peuple la mesure d'ordre et de justice

¹ Renan, *Hist. d'Israël*, t. III, p. 3.

que les prophètes attendaient du Christ; et il n'a jamais été considéré par eux comme le Messie. Un roi plus puissant et plus glorieux leur était apparu dans de célestes visions; seul le Christ Jésus devait réaliser les espérances de l'avenir. Le psaume suivant, composé, selon presque tous les Pères, à l'occasion de la guérison d'Ézéchias, témoigne de ce fait important ¹.

Jéhovah, que par votre force le roi se réjouisse,
 Que par votre aide il soit comblé de joie!
 Vous lui avez accordé le désir de son cœur;
 Le vœu de ses lèvres, vous l'avez accueilli.
 Vous avez prévenu le roi de vos bénédictions,
 Vous avez mis sur sa tête une couronne d'or.
 Il vous a demandé la vie; vous la lui avez donnée,
 Et une longueur de jour indéfinie.
 Par vos faveurs sa gloire est grande.
 Vous l'avez comblé d'honneur et d'éclat.
 Vous faites reposer sur lui vos bénédictions éternelles,
 Vous le remplissez de joie par la vue de votre face.
 Car le roi se confie en l'Éternel,
 Et, par la grâce du Très-Haut, il ne chancellera pas.
 Ta main, ô roi, atteindra tous tes ennemis;
 Ta droite atteindra tous ceux qui te haïssent.
 Ton visage sera pour eux comme un feu dévorant;
 Jéhovah les anéantira; le feu les consumera.
 Tu extirperas leurs rejetons de la terre,
 Leur postérité d'entre les fils des hommes.
 Car ils complotent le mal contre toi;
 Ils forment des desseins qui resteront impuissants.
 Tu les mettras en fuite; tes flèches les frapperont.

¹ Ps. xx. Théodoret, Nicéphore, Euthymius, saint Basile, citent le verset 5 de ce psaume pour soutenir ce sentiment.

Levez-vous, Jéhovah, nos lyres chanteront
 Votre bras tout-puissant.

Le psalmiste exalterait démesurément les victoires d'Ézéchiass, s'il ne les rapprochait des victoires futures du Christ, et s'il ne les célébrait en même temps. Selon saint Augustin, le poète inspiré chante les gloires de l'humanité de Jésus-Christ¹. Lyra et Kimchi reconnaissent que certaines expressions ne conviennent à la lettre qu'au Messie. Les prophètes et les psalmistes, comme David, font honneur au Messie des victoires d'Israël : à leurs yeux, elles prophétisent les triomphes futurs du Messie.

La destruction du royaume de Samarie et des sanctuaires du Nord rendirent au temple de Jérusalem une importance dont le schisme l'avait privé. Le sanctuaire de Sion redevint ce qu'il avait été dans la pensée de David et de Salomon : un lien entre tous les Israélites, le lieu consacré par excellence, où un culte unique, rendu à un Dieu unique, devait être le principe d'un culte spirituel et universel. Jéhovah adoré en Sion et uniquement en Sion, c'était un idéal vers lequel convergeaient les aspirations de tous les prophètes².

Les psalmistes profitèrent aussi des restaurations d'Ézéchiass pour flétrir, comme Michée, ce qu'il y avait de grossier et de formaliste dans le culte de leurs contemporains : ils élevèrent l'esprit de la

¹ August. *De Prædest. Sanct.*, n° 30 ; *de Dono Perseverant.*, c. xxiv.

² Is. xxx, 29.

nation jusqu'à l'idée d'un culte spirituel qui devait être un des signes caractéristiques du règne du Messie. Un ritualisme étroit menaçait, comme au temps des pharisiens, de se substituer à la religion sincère, et le culte mosaïque risquait de se transformer en un culte hypocrite et tout extérieur. C'est un danger que visent les psalmistes et les prophètes du temps d'Ézéchias.

Ils s'élevèrent contre des désordres plus scandaleux encore. Les injustices des grands, leur opulence, leur orgueil formaliste et cependant peu scrupuleux, pouvaient pervertir le pauvre, toujours peu instruit de la religion. Les pauvres gens auraient été tentés de se représenter Jéhovah comme un Dieu indifférent aux agissements humains, s'endormant à la fumée des riches holocaustes, oublieux du misérable, qui ne peut lui offrir que les vœux de son cœur. Les psalmistes justifiaient ainsi la Providence.

Écoutez, nations,

Prêtez l'oreille, vous tous habitants de la terre :

Je parle aux petits, je parle aux grands ;

Je parle aux riches et aux pauvres.

Ma bouche parlera sagesse,

Et la pensée de mon cœur est la justice.

Je vais dire mes sentences au son de la lyre :

Les impies se confient en leurs richesses,

Se glorifient de l'abondance de leurs biens...

Nul n'obtiendra de vivre toujours,

Et de ne pas voir le tombeau.

Tous doivent laisser à d'autres leurs richesses.

Ils croient que leurs maisons subsisteront toujours,

Et que leurs palais sont bâtis pour l'éternité.

Ils attachent leurs noms à leurs propriétés.
 Mais l'homme dans la splendeur ne persiste pas.
 Il est, comme l'animal, la victime vouée à la mort.
 Tel sera leur sort après leurs folles espérances,
 Et la destinée de tous ceux qui les suivent.
 Comme un troupeau, ils sont poussés vers le schéol,
 Et c'est la Mort qui est leur berger.
 Un jour, les justes les fouleront aux pieds;
 Leur éclat s'effacera, le schéol sera leur demeure...
 Ne crains donc pas l'homme qui devient riche;
 A la mort, il n'emportera rien.
 Riche, on vante ton bien-être;
 Mais tu iras où sont allés tes pères,
 Qui ne reverront plus jamais la lumière ¹.

L'orgueil qui se complait dans une fortune bien assise ne rendra point, par un culte fastueux, Jéhovah complice de l'iniquité. Les richesses d'un jour ne sauveront pas l'impie. N'entend-on pas ici un écho de l'Écclésiaste ², ou bien n'est-ce point déjà le *Quid prodest homini* de l'Évangile? Les psaumes de cette époque insistent sur l'égalité des hommes devant Dieu. Non seulement Jéhovah est le Dieu de tous les peuples, il est aussi le Dieu des petits et des grands. Tous nous sommes égaux devant sa justice. La croyance à la rémunération future de chacun suivant ses œuvres est un dogme que la sainte Écriture a proclamé dans tous les temps : les psaumes aussi bien que les prophètes protestent contre l'assertion

¹ Ps. XLVIII. Ce psaume, d'après les meilleurs critiques, appartient à l'époque florissante de la littérature hébraïque.

² « Le psaume XLVIII est composé dans le même goût que l'Écclésiaste, » dit dom Calmet.

fausse que les Juifs du temps des rois ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme.

Une morale universelle, une religion universelle, ne sont pas un enseignement particulier à quelques prophètes, ainsi que le supposent les rationalistes : les psaumes nous montrent cette foi vivante et enracinée au milieu du peuple israélite. Qu'importe que le centre de la lumière, du culte et de la doctrine religieuse, soit toujours Sion? Sion se transforme en cité idéale où tous les peuples, aussi bien les Gentils que les Juifs, seront conviés à l'adoration de Jéhovah. Tous les hommes sont appelés à jouir de ses bénédictions et à être les enfants de Dieu au même titre qu'Israël.

Jéhovah aime les portes de Sion,
 Dont les fondements reposent sur ses saintes montagnes,
 Plus que toutes les demeures de Jacob.
 De glorieuses destinées te sont promises,
 Cité de Dieu !
 « Je nommerai l'Égypte et Babylone parmi les miens :
 Voilà que la Palestine, Tyr et l'Éthiopie
 M'ont donné des enfants. »
 On dira de Sion : « Tous les peuples sont à elle,
 Et c'est le Très-Haut qui l'a fondée. »
 Jéhovah fera le dénombrement des peuples :
 « Tous, dira-t-il, tous sont nés dans mon sein.
 Les chants et la joie règnent à Sion :
 Toutes mes bénédictions sont pour elle ! »

¹ Ps. LXXXVI, rapporté au temps d'Ézéchias. Ce psaume coré-
 tique est un de ceux qui remontent à Ezéchias. (V. plus haut,
 p. 146.)

Ces pensées sont bien celles d'Isaïe; mais les psaumes les ont popularisées. La distance qui sépare l'homme de son Créateur et la terre du ciel, est plus facilement franchie par les aspirations et les élans de la prière des psaumes que par la prédication des prophètes. Les psalmistes parlent surtout au cœur des masses populaires; les prophètes s'adressent le plus souvent aux hommes cultivés. Cette différence a justement valu au Psautier la prédilection dont il a toujours joui dans l'Église chrétienne. Les conditions sociales, les situations politiques, créent des besoins particuliers et changeants auxquels satisfont les prophètes. Le Psautier parle le langage de tous les temps et de toutes les situations.

Du sentiment de l'infirmité de notre condition et de la tristesse qu'il engendre, naît le besoin de chercher en Dieu secours et consolation. Les psaumes sont souvent des élégies et des cris de détresse. Les pauvres, les *anavim*, gémissent dans ces chants sacrés et se plaignent à Jéhovah des persécutions des riches et des pécheurs, *resaïm*. Les *anavim* sont de tous les temps. Dieu a voulu que chacun des citoyens du royaume universel de son Christ trouvât dans le Psautier, à travers les siècles, la forme de la prière plaintive et amoureuse. Espérons qu'à la lumière d'une douloureuse expérience, un jour, dans notre patrie, on aimera à revénir avec ensemble aux psaumes, pour raviver, par l'harmonie de leurs strophes tant de fois séculaires, les forces morales languissantes. Bien que composé au temps d'Ézéchias ou certainement avant la captivité, le psaume sui-

vant, qui terminera ce chapitre, n'est-il pas la prière éternelle de l'homme gémissant sous les coups du malheur ou sous le poids de sa culpabilité, et demandant à la fois pardon et protection?

Éternel, écoutez ma prière,
Prêtez l'oreille à mes supplications.
Exaucez-moi au nom de votre justice.
N'entrez pas en jugement avec votre serviteur,
Car nul vivant n'est juste devant vous.

J'évoque les temps anciens,
Je considère toutes vos œuvres.
Je médite sur les merveilles de votre puissance,
Et j'élève vers vous mes mains suppliantes.
Mon âme a soif de vous, comme une terre altérée.

Hâtez-vous de m'exaucer; mon souffle s'épuise.
Éternel, ne me cachez pas votre face,
Je serais comme ceux qui descendent dans la tombe.
Faites-moi vite entendre une parole d'amour,
Car c'est en vous seul que j'espère.

Apprenez-moi le chemin où je dois marcher;
C'est vers vous que j'élève mon âme.
Délivrez-moi de mes ennemis, ô Dieu, ma confiance.
Apprenez-moi à faire ce qui vous plaît,

Car c'est vous qui êtes mon Dieu.

Que votre Esprit me guide à travers la plaine aride!
Pour l'honneur de votre nom, rendez-moi la vie;
Pour votre justice, retirez-moi de la détresse;
Dans votre amour, anéantissez mes cruels ennemis!
Ne suis-je pas votre serviteur¹?

¹ Ps. CXLII.

CHAPITRE VI

LE PROPHÈTE SOPHONIE

On ne voit apparaître aucun prophète sur la scène ensanglantée de l'histoire juive, pendant le règne du persécuteur Manassès. Mais la foi aux promesses et les aspirations des cœurs, comme un vigoureux ressort comprimé, gardaient leur puissance. Les prophéties d'Isaïe et de Michée, les psaumes de David et les chants nouveaux inspirés par le malheur du temps, entretenaient dans un groupe important de fidèles la ferveur ordinaire aux époques de persécution. Isaïe avait publié ses dernières prophéties, et raconté tout ce que Dieu lui avait révélé de l'avenir messianique. De longues générations pouvaient désormais alimenter leur foi et leurs espérances à ses riches enseignements.

Ce ne fut qu'après la conversion de Manassès ou aux premiers jours de Josias qu'apparut Sophonie. Ce prophète semble avoir eu pour mission de rappeler les oracles d'Isaïe, et d'en inculquer les principales idées à ses contemporains. Son livre ne se compose que de trois chapitres. Il reproduit d'abord, dans un langage menaçant, les prophéties d'Isaïe et

de Michée relatives à la captivité de Babylone et à la dévastation de la Palestine par les Gentils; puis il exhorte le peuple à fléchir la colère de Jéhovah. Pour l'y décider, il décrit les châtiments terribles qui attendent les iniquités des Philistins, celles des Égyptiens, des Ammonites, des Kouschites, et des Assyriens. C'est seulement à la fin de son livre que la voix de Sophonie s'apaise. Israël sera châtié, mais il reviendra de la captivité pardonné et converti. Il jouira des bénédictions du Seigneur, et les nations vanteront sa gloire.

Le tableau saisissant que trace Sophonie du grand jour de Jéhovah doit premièrement arrêter nos regards. Bien qu'exposée déjà par Joël, la peinture du jugement final, dans Sophonie, offre un intérêt particulier : « Il vient, s'écrie le prophète, le grand jour, jour de détresse, d'angoisse, de ruine et de désolation. Dans Jérusalem il est des idolâtres, des impies qui osent dire : « Jéhovah ne fait ni bien ni mal !... » Ils seront tous frappés. Ils marchent comme des aveugles; leur sang sera une boue, et leur cadavre un fumier¹; » menace, dit saint Jérôme, pleinement réalisée au siège de Jérusalem par les Romains.

Recueillez-vous, recueillez-vous, peuple sans pudeur.
Avant que le jour arrive,
Où, comme un brin de paille
Soulevé par la tempête,
Vous serez emportés par le souffle de la colère de Dieu

¹ Soph. 1, 17.

Tournez vos cœurs vers l'Éternel,
 Vous tous, les humbles de Juda,
 Qui avez jusqu'ici pratiqué sa loi;
 Recherchez la justice, recherchez l'humilité.
 Peut-être trouverez-vous un abri
 Au jour de la colère de Jéhovah¹.

C'est dans Sophonie que la liturgie catholique et en particulier l'auteur du *Dies iræ* sont allés puiser leurs plus fortes images du jugement de Dieu après la vie terrestre. Qui d'entre nous ne se souvient d'avoir tressailli près d'un cercueil, où le riche comme le pauvre, étendu pressé entre quatre planches, n'avait plus pour le recommander aux miséricordes de Dieu et aux prières des hommes, que les œuvres de justice et de charité accomplies pendant sa vie! Qui de nous n'a pas tremblé pour lui-même en entendant l'Église définir la situation, dans ces mots si vrais et si lugubres empruntés à Sophonie : *Dies illa, dies iræ, calamitatis et miseriæ, dies magna et amara valde?*

Passant à des images consolantes, Sophonie rappelle les oracles des prophètes touchant le salut des nations. Dieu s'était engagé à les sauver un jour. La conversion des Gentils est un article de foi chez les prophètes. L'idée de cet étonnant événement s'était emparée de la conscience juive; mais on se demandait comment il s'accomplirait. Les peuples convertis à Jéhovah embrasseront-ils les rites de Moïse? Le culte légal leur serait-il imposé? Com-

¹ Soph. II, 1-3.

ment s'acquitteraient-ils de l'obligation d'offrir des sacrifices à Jérusalem et dans le temple ?

Sophonie, au nom de Dieu, fait à Israël cette importante déclaration : C'est chez eux, « chacun dans son lieu, » que les peuples adoreront Jéhovah :

« Ils apprendront à craindre l'Éternel ;
 Il fera disparaître tous les dieux des pays ¹ ;
 Et *il sera adoré* par tous les hommes
 Dans chaque pays,
 Et par toutes les îles des nations ²...
 Alors, je donnerai aux peuples des lèvres pures,
 Pour que tous invoquent le nom de l'Éternel
 Et qu'ils le servent d'un commun accord ³. »

Les Juifs ont rétréci les vastes horizons de cette prophétie ⁴. Ils l'ont interprétée en s'inspirant de leur égoïsme. Il s'agit manifestement ici de l'adoration du Dieu unique, d'une adoration affranchie des pratiques rituelles de la loi mosaïque. Isaïe, pour indiquer la diffusion du règne messianique, avait

¹ Soph. 1, 18. Par les mots « peuple, pays », du texte cité, on peut entendre à la rigueur, avec Reuss, en se rapportant à ce qui précède, le pays de Juda. Mais comme au commencement de sa prophétie Sophonie menace toute la terre (1, 2-3), il est plus admissible qu'il revient ici à son point de départ et qu'il entend la terre tout entière.

² Soph. 11, 11. Les îles des nations désignent, dans la Bible, les pays des extrémités du monde connu. L'expression : « adorabunt Deum de loco suo, » a été mal traduite par Strauss, Keil, Reuss, etc. Nulle part on ne lit : « On viendra, chacun de son côté, à Jérusalem. »

³ Soph. 111, 9.

⁴ V. Théodoret et saint Jérôme sur ces paroles.

dit en parlant des temps futurs : « En ces jours-là, il y aura un autel élevé au Seigneur au milieu de la terre d'Égypte ¹. » Sophonie voit partout des autels élevés au vrai Dieu. Malachie reprendra la prophétie, et dira ce qu'il faut entendre par cet autel ².

Théodoret a justement rapproché de l'oracle de Sophonie la parole de Jésus à la Samaritaine : « Femme, crois-moi, le temps est proche où l'on adorera le Père, non plus seulement sur cette montagne et à Jérusalem, mais par tout l'univers ³. » Les lois de l'ancienne alliance, faites pour un seul peuple et observées dans un seul sanctuaire, seront abolies. L'adoration universelle de Dieu, en esprit et en vérité leur succédera.

Les Gentils rendront au Seigneur leur culte, *chacun dans son pays* :

Je donnerai aux peuples des lèvres pures,
Pour que tous invoquent le nom de l'Éternel
Et qu'ils le servent d'un commun accord,

ou, selon l'hébreu, « avec une même épaule, » *humero uno*, comme lorsque plusieurs personnes, dit dom Calmet, se prêtent l'épaule dans une commune action. Les interprètes chrétiens entendent par là l'unité de l'Église, l'unité de doctrine, la participation aux mêmes sacrements, sous un même

¹ Is. xix, 19.

² Malach. i, 11.

³ Joan. iv, 21. Théod. *Interpr. Soph.*, II, 11. Saint Chrysostome, *Contra Judæos*, II, rapproche les mêmes paroles de celles de l'Apôtre à Tite : « Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus, etc. » (Tit. II, 11.)

chef universel : unité que possède seule la véritable Église, l'Église catholique.

Un même hommage sera rendu à Jéhovah « par toutes les nations, avec *une lèvre pure*¹ ». L'organe de la parole, au moyen duquel l'homme exprime les pensées de son cœur, est ici indiqué par les *lèvres*, et la pureté des lèvres indique et présuppose la pureté du cœur. Les lèvres des Gentils étaient souillées par le nom des idoles qu'ils invoquaient². Saint Paul dit au sujet du texte de Sophonie, dans son Épître aux Romains : « Que le Dieu de patience et de consolation vous fasse la grâce d'être toujours unis de sentiments et d'affection les uns avec les autres, selon Jésus-Christ, afin que d'un même cœur et d'une même bouche vous glorifiez Dieu, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ³. » Cette unité dans l'adoration, dans la grâce, dans la même foi, dans le même amour de Dieu, Jésus l'a demandée à son Père pour tous les chrétiens : *Sint unum*⁴.

L'amour et la charité régneront au sein de l'Église universelle de l'avenir. Jéhovah s'y montrera père tendre et généreux ; ce sera l'ère du pardon, du bonheur et de la joie. Voici la peinture tracée par

¹ Les Septante traduisent ainsi : « Je changerai parmi les peuples chaque langue en son espèce, afin que chacun invoque le nom du Seigneur. » Au lieu de ברורה, *barura*, *electum, mundum*, ils ont lu בדורה, *badura*, *in generatione ejus*. L'idée d'unité ressort de l'une et l'autre version.

² Os. II, 17 ; Ps. xv, 4.

³ Rom. xv, 4-6.

⁴ Joan. xvii, 11.

Sophonie de la Jérusalem nouvelle, de la Jérusalem chrétienne :

« Jérusalem, tu n'auras plus à rougir
 De tous tes actes coupables;
 J'éloignerai de toi tous les orgueilleux.
 Tu cesseras de faire la superbe sur ma sainte montagne.
 Je laisserai dans ton sein un peuple modeste,
 Qui se mettra à l'abri sous le nom de Jéhovah.
 Le reste d'Israël sanctifié ne dira plus de mensonge;
 Il ne se trouvera plus de langue trompeuse;
 Ils paîtront et se reposeront dans la paix.
 « Pousse des cris de joie, fille de Sion!
 Élève ta voix, Israël! Réjouis-toi.
 Tressaille de tout ton cœur, Jérusalem!
 L'Éternel retire ses arrêts, il éloigne l'ennemi.
 Le roi d'Israël, Jéhovah, réside dans ton sein :
 Tu ne verras plus de malheur.
 En ce jour on dira à Jérusalem :
 N'aie pas peur, que tes mains ne défaillent point.
 L'Éternel, ton Sauveur est au milieu de toi;
 Il y trouvera sa joie et son plaisir;
 Silencieux il te contempera amoureusement¹;
 Il se réjouira, il sera dans l'allégresse.
 « Je rassemblerai les exilés
 Courbés sous le fardeau de l'opprobre².

¹ L'amour de Dieu pour Israël sera si grand, que sa vivacité arrêtera la parole; ou encore: L'amour de Dieu sera profondément satisfait et n'aura rien à reprendre dans son peuple.

² Cette phrase est très obscure dans le texte. La Vulgate traduit: « Nugas (nugaces mendaces), qui a lege recesserant, congregabo, quia ex te erant, ut non ultra habeas super eis opprobrium. » Cette version ne peut être suivie. Voici celle que l'on propose communément: « Lugentes procul a solemnitate congregabo, et auferam a te (ou ab eis) eos qui te contumeliis affecerunt. »

Oui, je réglerai avec tous tes oppresseurs.
 Je sauverai tout ce qui se traîne;
 Je rassemblerai tout ce qui est dispersé;
 Je les rendrai glorieux et renommés
 Dans tous les pays qui ont vu leur honte.
 Dans ce temps-là je vous ramènerai,
 Dans ce temps je vous rassemblerai.
 Je vous rendrai glorieux entre les peuples de la terre.
 C'est Jéhovah qui le dit ¹. »

Sophonie avait mission d'annoncer aux Juifs trop orgueilleux, trop fiers de leurs privilèges, qu'un jour viendrait où Dieu mettrait à leur place un peuple modeste, doux et humble, *pauperem et egenum*². En cela, le prophète reproduit l'oracle d'Isaïe, qui donne comme un signe caractéristique de l'avènement du règne de Dieu l'appel des pauvres à la connaissance de la bonne nouvelle³. De nombreux passages du fils d'Amos dépeignent les humbles commencements de l'ère messianique. C'est, en effet, aux pauvres, aux humbles, aux *anavim*, qu'appartiendra le règne de Dieu. Jésus dira : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient. » Et saint Paul écrira : « Considérez, mes frères, qui sont ceux d'entre vous qui ont été appelés (à faire partie du royaume) : il y en a peu de sages selon la chair, peu de puissants et

¹ Soph. III, 10-20.

² Les passages cités sont regardés comme messianiques par tous les auteurs, M. Vernes excepté. « Le prophète, dit Reuss, se transporte évidemment dans un avenir éloigné... C'est un tableau des temps messianiques. » (*Les Prophètes*, t. I, p. 372, notes 29 et 33.)

³ Is. LXI, 1, selon l'hébreu. Cf. Ps. XXI, 25; LXXI, 4; Zach. IX, 9.

peu de nobles ; mais Dieu a choisi les moins sages selon le monde, pour confondre les sages ; il a choisi les faibles selon le monde, pour confondre les puissants ; il a choisi les plus vils et les plus méprisables selon le monde, et ce qui n'était rien, pour détruire ce qui est¹. » Nous avons ici le plus beau et le plus vrai commentaire des paroles de Sophonie.

Sophonie, dans sa description du royaume messianique, fait à peine allusion à un chef davidique. Les expériences du passé montraient que même David, Salomon et Ézéchias, n'avaient pu remplir le programme du roi messianique. Sophonie s'élève, dans ses considérations sur l'avenir, au-dessus des ambitions politiques et des rancunes nationales de ses contemporains. Il ne contredit point sans doute les prophètes du VIII^e et du VII^e siècle, qui faisaient reposer leurs espérances sur la race de David ; mais il montre leurs espérances réalisées tout autrement qu'ils le prétendaient².

Notons aussi que les biens prédits par Sophonie sont surtout de l'ordre spirituel : « Les restes d'Israël, dit-il, ne feront point de mal et ne mentiront pas ; leur repos ne sera pas troublé. » Le royaume du Messie sera donc surtout spirituel, et le Christ dira : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Plus que les autres prophètes qui l'ont précédé, Sophonie combat la fausse idée d'un roi ceint d'une gloire ter-

¹ I Corinth. 1, 26 et seqq.

² « Si cuncta quis desiderat secreta vatum oracula brevi dari compendio, brevem hunc Zaphaniam (Sophoniam) perlegat, » dit Bucer (*Sophonias ad veritatem hebraicam versus*).

restre. Avec lui on entre dans l'esprit des temps évangéliques.

On a justement remarqué que Sophonie donne comme signe éminemment caractéristique du règne futur de Dieu, l'amour. Dans sa description de la restauration d'Israël, dit Delitzsch, le prophète multiplie les expressions les plus tendres; il emploie, dans les discours qui se rapportent à Dieu, les anthropomorphismes de l'amour humain : « Ne crains point, Sion; que tes mains ne défaillent pas... Prends confiance; ne fais entendre que cris d'allégresse; tressaille de tout ton cœur. Le Seigneur a effacé l'arrêt de ta condamnation; il a éloigné tes ennemis; rien ne saura désormais te causer de la peine... Ton Dieu, ton soutien, est au milieu de toi; c'est lui qui te sauvera. Il mettra son plaisir et sa joie en toi; tes gloires seront les siennes. Son amour pour toi ira jusqu'à la contemplation silencieuse d'un cœur ardemment épris¹. » Nous ne sachons pas que, dans les prophètes, le tendre amour de Dieu pour les siens soit exprimé par des paroles plus vivement affectueuses : l'amour silencieux et recueilli. Il faut, pour retrouver des images pareilles, remonter au chant d'amour du Cantique des cantiques.

Le début des prophéties de Sophonie respire un caractère de terreur : *Congregans congregabo omnia a facie terræ; dies tubæ, dies clangoris*, qui l'a

¹ Soph. III, 14-17. Nous donnons aux dernières paroles le sens qui paraît le plus raisonnable. C'est celui adopté par Sanctius, Schegg et le P. Knabenbauer.

fait nommer hymne du jugement dernier, un *Dies iræ*. Le Voyant, lui aussi, a crié de sa grande voix prophétique :

Tuba mirum spargens sonum,
Per sepulcra regionum,
Coget omnes ante thronum.

Mais il faut reconnaître que dans ses derniers chapitres, Sophonie a accumulé les plus douces et les plus consolantes promesses. Sa parole devient plaintive et affectueuse; elle abonde en motifs de confiance, et la fin de son livre respire les sentiments d'espérance des dernières strophes de l'hymne terrible :

Qui Mariam absolvisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti,
Pie Jesu, Domine¹!

¹ P. Clair, *Le Dies iræ, histoire et traduction*.

CHAPITRE VII

NAHUM ET HABACUC

Bien qu'ils soient séparés par toute la longueur du règne de Josias, nous réunissons dans une même étude les deux prophètes Nahum et Habacuc. L'occasion et l'objet immédiat de leurs discours diffèrent, mais leurs vues générales sont les mêmes. Ils ont avec le messianisme des rapports identiques. Quand ces deux prophètes parlent des destinées des peuples étrangers, ils les rapprochent l'un et l'autre de celles d'Israël, et les destinées sont les mêmes au point de vue messianique. On pourrait dire avec vérité que le messianisme se dessine, dans la littérature prophétique, en cercles nombreux et concentriques, comme les ondulations de l'eau autour du projectile qui l'a frappée. L'histoire de chaque peuple forme un cercle; ce cercle se partage d'ordinaire en trois segments : le crime, le châtement et, pour ceux qui se repentent, le pardon divin. Le pardon se résume dans une délivrance et dans une renaissance ; c'est l'histoire de la rédemption par le Christ.

Nahum prophétisa un peu avant Sophonie, après la vingt-troisième année du règne de Manassès, à

l'occasion de la prise de No-Ammon ou Thèbes par Assurbanipal, roi de Ninive¹. Les vengeances et les cruautés du monarque assyrien contre la cité égyptienne indignèrent les Israélites, qui redoutaient pour eux les mêmes cruautés. Nahum éleva la voix au lendemain de la victoire. Ninive, quoique grandie par le succès, est citée par lui au tribunal de la justice de Dieu, convaincue et condamnée.

On a remarqué que Nahum diffère en un point des autres prophètes hébreux : on dirait qu'il n'a en vue que la destinée des peuples étrangers. Il adresse néanmoins ses discours au peuple israélite, parce qu'il s'en dégage une leçon pour lui. Il semble que l'éloquent elkosite ne se propose que de prophétiser la ruine de Ninive, l'antique et opulente capitale de l'empire assyrien ; mais il laisse parfaitement entrevoir que la catastrophe de l'Assyrie sera le juste châtiment de ses violences et des déprédations exercées dans le pays de Juda.

A ce dernier point de vue, l'oracle de Nahum, l'un des beaux joyaux de la littérature prophétique, devient l'objet de considérations messianiques importantes. Deux royaumes sont en lutte : le royaume de ce monde, qui a pour chef le roi d'Assyrie, et le royaume de Dieu, qui a pour chef l'Oint du Seigneur. Nahum prend pour arbitre le Dieu souverain de l'univers. Son but est d'inculquer au peuple le sentiment de la justice indéfectible dont Jéhovah est le principe immortel². Il annonce que des jugements

¹ *Les Prophètes*, p. 535.

² Cette considération suffit à réfuter les paroles de Reuss :

divins sont prochains, et ces jugements ont une connexion nécessaire avec le jugement définitif dont ont parlé Isaïe et Sophonie : ils se termineront au relèvement du peuple de l'alliance. Dieu est terrible dans le châtement :

Jéhovah est un Dieu jaloux et vengeur ;

Il est vengeur Jéhovah et capable de colère.

L'Éternel se venge de ses adversaires,

Il garde vivants ses griefs contre ses ennemis.

L'Éternel est lent à s'irriter,

Malgré la grandeur de sa puissance ;

Mais il n'oublie pas le coupable.

La tempête et l'ouragan marquent son chemin ;

La nuée est la poussière de ses pieds.

Il menace la mer et la dessèche,

Il fait tarir tous les cours d'eaux...

Devant lui les montagnes s'ébranlent

Et les collines se fendent ;

La terre bondit à son aspect,

La campagne et tout ce qui l'habite.

Qui tiendrait devant sa fureur ?

Qui resterait debout quand il s'irrite ?

Son courroux se répand comme le feu ;

Les rochers éclatent devant lui.

Il est admirable dans ses miséricordes :

« L'Éternel est bon :

Il devient une citadelle dans la détresse,

Il accueille ceux qui se réfugient vers lui.

« L'antipathie nationale, ou, si l'on veut, un sentiment de patriotisme vindicatif paraît avoir été l'unique mobile qui ait mis la plume à la main de l'auteur. Aucune considération morale, aucun besoin d'instruction religieuse ne vient donner à ces textes... un but plus élevé et pratique. » (Reuss, *les Prophètes*, t. I, p. 377.)

Mais par les flots d'un déluge
 Il consommera la ruine de ses ennemis,
 Et dans les ténèbres il les chassera... »

Revenant de nouveau à la peinture des miséricordes, il s'élève au plus haut lyrisme :

« Voyez sur les hauteurs
 Les pieds des messagers qui annoncent le salut :
 Célèbre tes fêtes, ô Juda !
 Accomplis tes vœux.
 Il ne passera plus sur toi, le destructeur ;
 Il est exterminé lui-même tout entier¹. »

On se rappelle avoir lu ailleurs ces dernières paroles. Isaïe, décrivant le salut procuré par le Messie, avait dit en effet :

Qu'ils sont beaux, sur les hauteurs,
 Les pieds du messager qui annonce la paix,
 Du héraut de la joie, du messager du salut,
 Qui dit à Sion : Ton Dieu règne² !

Isaïe prophétisait ainsi l'arrivée du messager qui non seulement annoncerait à Juda la chute et le châtement de Babylone, mais aussi la délivrance de l'humanité. Plus complet que Nahum, il avait expliqué de quel salut cette annonce était la figure ; il s'agissait du rachat définitif de la Jérusalem de l'avenir, de la rédemption de l'Israël idéal, de sa réintégration dans la qualité d'enfant de Dieu. Et c'est bien avec raison que, réunissant les textes des

¹ Nahum, I. 4-8. 13.

² Is. LII, 7.

deux prophètes, saint Paul, dans un sens ultérieur et plus élevé, y a vu la prédication du salut évangélique annoncé à tous les peuples ¹.

La prophétie de Nahum est une conclusion magnifique des écrits prophétiques dirigés contre l'Assyrie. Son thème est, il est vrai, limité, puisqu'il s'agit uniquement du conflit entre les puissances du monde et le royaume de Dieu. Si le caractère messianique de ce conflit n'est que sommairement indiqué dans Nahum, nous allons voir comment son successeur, Habacuc, en précise la nature ².

La prophétie d'Habacuc est un dialogue entre l'homme qui se plaint, questionne, accuse, et Dieu, qui justifie ses sévérités et qui menace. Le Seigneur annonce comme très prochain le châtement d'Israël; les Chaldéens en seront les instruments. Mais parce que les Chaldéens se montreront gratuitement barbares et cruels, Dieu les châtera à leur tour. Habacuc annonce la chute certaine du féroce Babylonien, et c'est par là qu'il se rattache à Nahum. La menace de Jéhovah remplit le prophète de terreur; mais bientôt, évoquant les miséricordes célestes, Habacuc se livre à l'espérance et termine son œuvre par un cri de joie et de reconnaissance ³.

Ce cri de joie est le troisième chapitre du livre, et

¹ Rom. x, 15. — Nous ne reproduisons pas la suite de la prophétie de Nahum. Elle n'a pas trait au sujet que nous traitons. (V. *les Prophètes*, loc. cit.)

² Habacuc, suivant certains commentateurs, a prophétisé entre l'an 630 et 627, plus probablement, selon d'autres auteurs, après l'an 605; Nahum a prophétisé après l'an 665.

³ Keil, *Einleitung*, p. 96.

ce chapitre a été appelé une théophanie, parce que le prophète y fait apparaître Jéhovah exécutant ses arrêts suprêmes : arrêts de colère à l'égard des païens orgueilleux qui foulent dans le sang la terre chérie de son peuple ; arrêts de miséricorde à l'égard d'Israël, qui sortira purifié de l'épreuve. L'Éternel y donne à son Messie la victoire définitive. Voici cet hymne célèbre :

Jéhovah ! j'ai entendu votre message :

J'ai tremblé¹.

Dans votre courroux, souvenez-vous de votre bonté.

Élohim arrive de Theman,

Le Saint vient des monts de Pharan² ;

Sa majesté remplit les cieux,

La terre est pleine de sa gloire.

Son éclat est comme la lumière,

Comme des rayons brûlants.

C'est là le voile de sa puissance...

Dans votre courroux, vous foulez la terre ;

Dans votre colère, vous écrasez les nations.

Vous marchez au secours de votre peuple,

Au secours de votre Messie.

Vous abattez la maison de l'impie ;

Vous la détruisez de fond en comble.

Vous percez de vos traits les chefs de ses hordes,

¹ « J'ai entendu les menaces portées contre Juda, les Chaldéens en sont les exécuteurs. Cette nouvelle me jette dans la terreur. »

² Ces deux noms, Theman et Pharan, désignent le plateau désert qui se trouve entre l'Idumée et la Palestine. Cette contrée avait été témoin, à l'époque de Moïse, des miraculeuses interventions de Dieu en faveur de son peuple (Num. x, xiii, xiv, xxi). Les paroles d'Habacuc signifient : « Le Tout-Puissant, qui s'est manifesté au temps de Moïse, va se manifester de nouveau. »

Qui s'élancent comme l'ouragan...
 Je veux me réjouir dans l'Éternel,
 Exulter de joie en Dieu, mon Sauveur.
 Le Seigneur, Jéhovah, est ma force.
 Il donne à mes pieds l'agilité de la biche,
 Et il me guide en sûreté sur les hauteurs¹.

N'oublions point que la lutte des ennemis de Juda contre le trône de David est, chez tous les prophètes, la figure et l'image de la lutte du monde contre le royaume de Dieu. Les croyants désirent impatiemment la fin de cette lutte, qui sera le triomphe du Messie; elle arrivera en son temps, לְבִינֵר². Les orgueilleux, qui n'ont point confiance aux promesses, ne jouiront point de ce triomphe; mais il en sera autrement des justes, qui vivent d'espérance : *Justus in sua fide vivet*³.

La vie accordée à ceux qui ont foi aux promesses est, en premier lieu, la vie tranquille dont jouiront les Israélites délivrés de leurs anciens ennemis⁴; mais ce n'est point l'unique sens des paroles du prophète. Effrayé des malheurs qui menacent son peuple, il cherche une consolation dans l'avenir messianique. Le Seigneur l'accorde, et lui dit d'écrire une autre vision. Cette vision consacre la promesse d'un Libérateur définitif⁵.

¹ Habac. III.

² Habac. II, 3.

³ Habac. II, 4. L'hébreu porte : « In fide vivit ; » saint Paul traduit, d'après les Septante : « Ex fide. » Le sens est le même.

⁴ V. Sanctius, Knabenbauer.

⁵ « Veniens veniet. » (Habac. II, 2-3.) Les Septante ont rendu ces

Je veux faire ma garde,
 Je veux me placer sur la tour :
 Je veux guetter pour voir
 Ce que Jéhovah me révélera,
 Ce qui sera répondu à mes plaintes.
 Et l'Éternel m'a répondu :
 « Écris la vision, grave-la sur les tablettes,
 Pour que le lecteur puisse la connaître ;
 Car l'objet de la vision est encore éloigné,
 Mais il se réalisera,
 Et il ne trompera pas l'attente.
 S'il tarde un peu, attends toujours,
 Car il viendra assurément, et il ne manquera pas !. »

L'objet de la vision est une personne : le Désiré des nations. Le Talmud, pour fortifier l'espérance des Juifs et les engager à ne point se lasser d'attendre le Messie, malgré les siècles qui s'écoulent, invoque ce passage d'Habacuc, qu'il applique au Christ :

 Attends toujours,
 Car il viendra assurément, et il ne manquera pas.

Saint Paul semble faire allusion à ce passage quand il montre que Jésus a été l'objet de l'attente des prophètes, et qu'en cela a consisté la foi du juste ².

mots par : ὅτι ἐρχόμενος ἔξει. L'Épître aux Hébreux (x, 37), combinant ce passage avec Isaïe (xxvi, 20) et le précisant encore en ajoutant l'article, a vu dans ces mots une prophétie du Messie : « Adhuc modicum aliquantulum, qui venturus est veniet, et non tardabit. »

¹ Habac. II, 1-3.

² Rom. I, 17 ; Gal. III, 11 ; Hebr. X, 38. Cf. Joan. III, 36.

La vie du juste est un acte de foi et d'espérance au Libérateur.

L'ère messianique était sans aucun doute l'objet final de l'attente des prophètes; mais au premier plan de ses espérances Habacuc plaçait Israël et son retour au bonheur. La longueur de l'attente éprouve la sincérité de la foi et en fait le mérite. C'est lorsque les retardements de plusieurs siècles auront éprouvé la foi et le courage des plus fermes, que le Messie se montrera au milieu des siens. La prophétie, dans Habacuc comme chez saint Paul, s'applique à tous les temps. C'est la foi, au sein de la lutte du monde contre le royaume de Dieu, qui est la condition du salut : telle est la doctrine générale de la prophétie au sens le plus large et le plus élevé.

Vous marchez, Seigneur, au secours de votre peuple,
 Au secours de votre Messie...
 Je veux me réjouir dans l'Éternel,
 Exulter de joie en Dieu, mon Sauveur.

On a remarqué qu'Habacuc appelle *Messie*, l'Oint du Seigneur, l'agent du salut et de la victoire¹ : on en conclut qu'il a prophétisé le Christ, principe et gage du salut du monde.

Reuss, après Rosenmuller, Hitzig, Ewald, pense que le prophète, quand il parle du Messie sauveur, n'a en vue que « l'Israël purifié et sanctifié ». Les Septante, disent-ils, ont traduit le mot *בְּיֵשׁוּעָה*, *Mes-chihena*, par le pluriel *Χριστούς*, *unctos*. Cette traduc-

¹ Habac. III, 13.

tion se lit, en effet, dans quelques exemplaires grecs. Saint Jérôme l'appelle « pauvre et judaïque¹ ». Des auteurs catholiques d'un grand poids ne repoussent cependant pas la traduction *unctos*, « oints » ; ils n'entendent pas, par là, la collectivité des Juifs pieux et fidèles ; mais les rois théocratiques du royaume de Dieu, dont le Christ est l'éminent représentant². Le Messie d'Habacuc, selon Keil, est le roi divinement oint d'Israël, non pas un roi comme Josias ou un autre, mais le roi davidique en général, qui est excellemment le Messie : dans ce Messie la souveraineté de David arrive à une durée sans fin³.

Le triomphe du règne de Dieu sur tous les peuples ennemis de son royaume, la victoire définitive du vrai peuple de Dieu, voilà ce dont il s'agit. Les « oints » sauveurs en même temps que le peuple marchant à leur suite se résument dans le Messie par excellence. Lui et son royaume dureront à jamais. Les ennemis du Messie et de sa royauté, au contraire, se seront consumés en vains efforts.

¹ « Eam tanquam pauperem sensum et judaicam aspernor. »

² Selon quelques auteurs, Lyra, Menochius, Bolle (*Chrystologia*, p. 43), le Messie dont parle Habacuc est Cyrus. Ce sentiment est peu probable, la prophétie se tenant dans les généralités ; on ne pourrait le suivre qu'en admettant que Cyrus est la figure du véritable Messie, ou bien qu'Habacuc fait allusion au texte d'Isaïe (xlii, 1) qui appelle Cyrus « le Messie de Jéhovah ».

³ Saint Jérôme a traduit : « Egressus es in salutem *cum* Christo tuo. » Le mot **הַהוּ**, *het*, signifie *per, cum* ; mais le plus souvent **הַהוּ**, *het*, est un affixe signifiant : « celui-là même », *αὐτός*. C'est ce sens qu'il a dans le passage que nous expliquons. Le mot *cum*, si on le conserve, aura le sens de « non societatem salvantis, sed opem ipsi salvando ferendam ». (Knabenbauer.)

Les peuples se seront fatigués pour le feu,
Et les nations se seront épuisées pour le néant¹.

Les forteresses de Chaldée, bâties au prix de la sueur des peuples, ne tiendront pas. M. Renan prend occasion de ces fortes paroles d'Habacuc pour louer le patriotisme du prophète ; mais on dirait que c'est aussi pour donner cours à sa bile et aux effets de son injuste hostilité contre Jérémie, l'illustre contemporain d'Habacuc. « Habacuc, dit-il, fut un patriote ; Jérémie fut un fanatique. » Et, comme dans tous les temps on a donné la première place à Jérémie, M. Renan s'en irrite. « Toutes les récompenses de l'histoire sont, dit-il, pour les exagérés. L'écrivain sensé est presque tombé dans l'oubli. L'aboyeur acharné, celui qui ne sacrifia jamais un trait de haine au bien de la patrie, est devenu une des pierres angulaires de l'édifice religieux². »

Nous allons voir tout ce qu'ont d'injuste et d'insensé les appréciations de M. Renan à l'égard de Jérémie.

¹ Habac. II, 13.

² *Hist. du peuple d'Israël*, t. III, p. 296.

CHAPITRE VIII

JÉRÉMIE FIGURE DE JÉSUS-CHRIST

Nous avons eu maintes fois l'occasion de constater l'existence et d'exposer l'économie des figures ou types de la Bible. Il a plu à la Providence d'échelonner dans l'histoire d'Israël des images de l'avenir messianique, et par là de nous donner la preuve qu'elle a, à travers les siècles, poursuivi l'exécution d'un même plan.

Jérémie a été l'un des hommes qui ont le plus manifestement reflété la mission, la vie et la passion de Jésus-Christ. « Un des prophètes, dit Bossuet, que les Juifs ont le plus persécuté pour leur avoir dit la vérité, et qui par là s'est rendu une des plus illustres figures de Jésus-Christ, continuellement persécuté, c'est le prophète Jérémie... Dieu, voulant donner une grande part de la sainteté de Jésus à son prophète, lui a donné une plus grande part à sa persécution et à sa croix¹. »

Pour cela même, Jérémie a eu un rôle immense

¹ Bossuet, *Méditation sur les Évangiles*. La dernière semaine, 9^e journée.

dans la préparation du règne messianique. La nouvelle critique, qui ne peut nier ce rôle, en a, dans un but hostile, exagéré la portée. D'après Stapfer, ce serait la lecture du LIII^e chapitre d'Isaïe et du livre de Jérémie qui révélèrent Jésus à lui-même : il y découvrit la notion du Messie souffrant¹. M. Renan, à son tour, écrit ces paroles, que nous extrayons d'une foule d'injures lancées à la mémoire de Jérémie : « Jérémie peut compter entre les hommes qui ont eu le plus d'importance dans l'histoire. S'il n'est pas le fondateur du judaïsme, il en est le grand martyr. Sans cet homme extraordinaire, l'histoire religieuse de l'humanité eût suivi un autre tour : il n'y eût pas eu de christianisme... Jérémie est, avant Jean-Baptiste, l'homme qui a le plus contribué à la fondation du christianisme ; il doit compter, malgré la distance, entre les précurseurs immédiats de Jésus². »

Par l'effet d'une divine économie, le cadre même de la vie de Jérémie correspond à celui de la vie de Jésus. Son existence s'écoule au milieu de l'aveuglement et des soupçons féroces qu'amènent les animosités politiques et la haine de l'étranger. Comme au temps de Jésus, les princes et les grands, représentants dégénérés du royaume de David, flottaient entre des politiques contraires. Les divisions paralysaient les forces du pays. Les factieux se disputaient le pouvoir, et dépensaient follement les dernières ressources d'un pays dont la situation aurait exigé.

¹ Stapfer, *la Palestine au temps de Jésus-Christ*, p. 476.

² *Hist. du peuple d'Israël*, t. III, p. 153 et 251.

de la part de ses gouvernants, une prudence consommée et un désintéressement absolu. Rappelons sommairement les faits.

Le roi Josias avait essayé des réformes très louables en principe. Soutenu par un parti qui se relevait, après une longue oppression et une persécution sanglante, il s'était engagé dans un système de restauration dont les bons effets furent loin d'être durables. Ses réformes impopulaires tombèrent prématurément avec leur auteur à la triste journée de Mageddo. Le peuple de Jérusalem proclama roi son fils cadet, Joachaz ; mais les Égyptiens, vainqueurs, s'emparèrent aussitôt de la ville restée sans défense, envoyèrent le jeune prince prisonnier sur les bords du Nil, et le remplacèrent par son frère aîné, Joïakim. Le nouveau roi de Juda régna peu de temps ; il mourut on ne sait comment, au moment où l'armée chaldéenne arrivait devant Jérusalem.

Ce fut son fils Jéchonias qui, tout jeune encore, essuya le choc irrésistible des forces de son suzerain, qu'il avait trahi et irrité. Le roi d'Israël se rendit et fut emmené à Babylone avec les principaux personnages de la cour et de la ville. Sédécias, troisième fils de Josias, fut désigné par Nabuchodonosor pour lui succéder. Les promesses trompeuses de l'Égypte l'entraînèrent, comme son prédécesseur, à la révolte contre son maître. De nouveau trahi, Nabuchodonosor ne connut plus de pitié. Après un siège de dix-huit mois, la ville fut prise et détruite. Toutes les horreurs d'une conquête à main armée fondirent sur les débris de la population décimée

par la famine. Ainsi qu'il est toujours arrivé pour les Juifs, les malheurs publics ne firent qu'exciter davantage les passions qui avaient été la cause de leurs premiers désastres. Le roi de Babylone avait donné pour gouverneur à la province conquise un membre de la famille même de David, homme sage et modéré, qui cherchait à apaiser les esprits et engageait le peuple à se soumettre à la nécessité. Les exaltés l'assassinèrent; puis, craignant la vengeance de Nabuchodonosor, ils émigrèrent en masse vers l'Égypte, où nous perdons leur trace.

Tel fut l'état social au sein duquel vécut Jérémie: tels furent les événements dont le prophète fut le témoin affligé mais impuissant, car on ne peut lui reprocher d'en avoir été le spectateur muet et inerte. Frappé des dangers de sa patrie, il ne borna pas ses conseils à des avis touchant la religion et la morale; il ne voulut rester étranger à aucune des graves questions politiques qui divisaient les esprits.

« Mais, dit Bossuet, il rencontra dans tous les partis, et à chaque pas, des entreprises contre sa personne. » Le parti des exaltés poursuivit de sa haine Jérémie, le chef et le conseil des modérés. C'est le sort des modérés d'être les victimes de ceux qui veulent tout, aussi bien que de ceux qui ne veulent rien. En politique, l'excellence du but ne suffit pas; il faut proportionner les moyens à la fin, savoir attendre, et souvent ajourner l'exécution d'un généreux dessein. Les idées absolues, les considérations abstraites, le tout ou rien, ont des effets contraires au succès. Parce que les exaltés d'Israël

agirent sans prudence, surtout en s'alliant avec l'Égypte, ils devinrent la principale cause de leur ruine nationale. Nous retrouvons dans Jérusalem, au temps de Jésus, des errements analogues et les mêmes désastres ¹.

A côté du parti des exaltés il y avait, au temps de Jéchonias et de Sédécias, le parti du laisser faire. Il se composait de ceux qui déclaraient qu'on n'avait rien à entreprendre, et qu'il fallait attendre les événements : « Qui pourrait nous frapper ? disaient-ils dans leur aveugle confiance ; qui pourrait pénétrer dans nos murs et entrer dans nos maisons ² ? » Et, dans leur fausse piété, ils espéraient que Jéhovah saurait bien renouveler, au temps de Sédécias, les merveilleuses délivrances du temps d'Ézéchias ³.

¹ Judas le Gaulonite commandait un parti ; ses membres, appelés les *Kanaïm*, c'est-à-dire les zéloteurs ou zélotes, se déclaraient ennemis implacables des Romains. Josèphe dit qu'ils attirèrent à eux « tous ceux qui aimaient la liberté » (*Jos. Ant. jud.*, xviii, 4). On sait le rôle que ce parti, sous l'influence de Manahem, joua dans le dernier siège de Jérusalem. Les pharisiens, ou *Hassidim*, étaient ses plus forts soutiens. Toute relation avec les étrangers était à leurs yeux une infidélité à la loi.

² Jerem. xxi, 13.

³ Jerem. xxi, 2. Les partisans du laisser faire étaient représentés, au temps de Notre-Seigneur, par les sadducéens. Ceux-ci, avec les Hellènes, se seraient volontiers laissé absorber par les Romains. Étrangers par le cœur à la religion, ils sont représentés aujourd'hui parmi nous par l'épicurien politique, l'homme qui fait montre de religion sans en avoir, qui fait à l'ennemi toutes les concessions pourvu qu'on le laisse tranquille. Le grand nombre des Sémites modernes est dans ce cas ; ils ne croient plus qu'à la richesse. A tout le reste ils appliquent cette parole de l'Écclésiaste : « *Omnia vanitas.* » Tous haïssent Jésus comme leurs ancêtres détestaient Jérémie.

Jérémie s'opposait à la fois aux témérités insensées des exaltés, et combattait l'inertie et l'aveugle confiance des partisans du laisser faire. Il disait qu'il fallait réformer les mœurs, établir partout une forte discipline, se préparer virilement à la défense en cas d'attaque, et surtout recourir à Dieu. Il se plaçait entre les partisans de la révolte contre Babylone, ceux de l'alliance avec l'Égypte, et les désespérés décidés à ne rien entreprendre. Seul, un groupe peu nombreux, composé surtout des pauvres¹, des gens du peuple, et de serviteurs semblables à cet eunuque qui tira le prophète de la citerne, soutenait Jérémie. Ce parti acceptait silencieusement un état de choses qu'on ne pouvait changer sans courir les chances extrêmes, et sans se précipiter de gaieté de cœur dans l'abîme qui se montrait béant aux yeux non aveuglés par la passion.

Dans ce milieu politique, semblable en plus d'un point à celui où vécut Jésus, Jérémie, comme le Christ, se plaça au-dessus des partis et des factions populaires. Dans les moments de détresse, on venait à lui pour chercher des conseils et des consolations.

¹ On a voulu rattacher la classe de ces pauvres (*ébionim*) à la classe des esséniens. Les *ébionim*, les pauvres, dont parlent les prophètes, formaient, il est vrai, une classe déshéritée, objet de la sollicitude des Voyants; mais rien n'autorise à dire qu'au temps de Jérémie ils s'étaient constitués en secte séparée. Ces hommes, excellents pour le peuple, les pauvres et les malades, étaient attachés de cœur à la cause nationale; ils croyaient que le meilleur moyen de sauver l'État, c'était d'améliorer les individus par la piété et le désintéressement. Jésus, rejetant leur séparatisme, loua par sa vie et ses exemples leurs maximes de charité. L'Évangile ne mentionne nulle part formellement les esséniens.

Mais quand il disait aux grands ce qu'il fallait faire et ce qu'ils ne faisaient pas, ceux-ci, comme les pharisiens qui venaient interroger Jésus, se répandaient en paroles amères et en malédictions : *Morte moriatur*, s'écriaient-ils en entendant l'homme de Dieu les exhorter à devenir meilleurs, sous peine des plus terribles châtimens¹.

Maltraité à Jérusalem, enchaîné dans une cour de prison, abreuvé d'outrages, sans famille, presque sans amis, recherché seulement par un petit nombre, et en secret, comme Jésus par Nicodème, le prophète à l'âme tendre demeure calme et inébranlable en face des rois, des prêtres, des grands et de la plèbe égarée. Il est vraiment une colonne de fer, un mur d'airain, ainsi que Jéhovah le lui avait demandé. Aussi courageux que résigné dans l'orage, toujours modeste, inaccessible à la peur, il annonce, de la part de Dieu, que la cité sainte et le temple même seront détruits, et réduits en cendres par l'armée de Nabuchodonosor; que le seul moyen qui reste au peuple et aux princes d'éviter le dernier coup est de se soumettre à la nécessité, et d'accepter la suzeraineté inévitable des Assyriens.

A ces déclarations, les haines s'allument plus vives contre le prophète; on crie à la trahison, à l'imposture. Jérémie sera mis à mort; on n'entendra plus cette voix sévère. On appellera l'Égyptien, et on marchera contre Babylone.

Le prophète voit les ruines que l'invasion va

¹ Jerem. xxvi, 8.

accumuler sur le sol de sa patrie. Dans son patriotisme ardent, il laisse échapper un cri de douleur :

A cause de la plaie mortelle de la fille de mon peuple,
Je suis en deuil, abattu, brisé!

N'y a-t-il plus ni de médecin ni de remède?

Pourquoi ne panse-t-on pas la plaie de la fille de Sion?

Ah! que ma tête n'est-elle une source,

Mon œil une fontaine de larmes!

Nuit et jour je pleurerais les morts de ma nation¹...

Oh! mon peuple, écoutez-moi, je vous en prie.

Ne soyez pas si hautain : c'est Jéhovah qui parle.

Rendez gloire à l'Éternel, votre Dieu,

Avant qu'il n'amène les ténèbres,

Avant que vos pieds ne se heurtent contre des montagnes.

Ah! si vous deviez ne pas écouter mes paroles,

Mon œil, pleurant sans relâche,

Se fondrait en larmes devant Sion détruite²!

Je vois la ville livrée au roi de Babylone,

Le feu la consume.

Celui qui demeure dans Jérusalem

Meurt par l'épée, par la famine et par la peste³.

Ainsi parlait Jérémie, quarante ans avant la destruction de Jérusalem par Nabuchodonosor; ainsi parla Jésus, quarante ans avant la prise de Jérusalem par Titus. Jésus, après avoir dit aux scribes et aux pharisiens qu'ils ont imité leurs pères et comblé la mesure de leurs iniquités; que, loin d'écouter les prophètes et les sages envoyés de Dieu, ils les ont

¹ Jerem. ix, 1.

² Jerem. xiii, 13-17.

³ Jerem. xxi, 9-14.

fait mourir; que tout le sang innocent versé depuis Abel va retomber sur eux et sur Jérusalem, Jésus, navré de douleur, arrêtant ses yeux sur la ville coupable, pleura sur elle : « Si tu savais, dit-il, ce qui en ce jour pourrait te procurer la paix ! Mais maintenant ces choses sont voilées à tes yeux. Car le jour va venir où tes ennemis t'environneront de retranchements, t'entoureront et te presseront de toutes parts; ils te renverseront à terre, toi et tes fils qui sont dans ton enceinte. Ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas reconnu le jour où Dieu te visitait¹. »

De même que les sympathies profondes de Jérémie pour la nation furent méconnues, de même les larmes de Jésus coulèrent en vain. Les princes des prêtres, les scribes et les chefs du peuple n'avaient qu'une pensée : découvrir le moyen de le perdre. Ils tenaient conseil contre lui; ils cherchaient à détruire sa popularité, et l'accusaient de crimes imaginaires; on sait le reste. Les Juifs ne firent que continuer à l'égard de Jésus les odieuses persécutions dirigées contre Jérémie, et c'est en cela qu'ils comblèrent la mesure de leurs pères.

Bossuet a longuement développé les nombreuses et frappantes ressemblances qui existent entre la passion de Jésus et les souffrances de Jérémie. Comme Jésus, Jérémie est frappé au visage, couvert de moqueries², jugé digne de mort pour avoir

¹ Luc. XIX, 42.

² Joan. VIII, 39; X, 31; Bossuet, *loc. cit.*, 99^e j.

prophétisé contre la ville et contre le temple¹. Sédécias interroge Jérémie, comme Pilate interrogea le Christ. Il prend le prophète à part, dans un lieu désert : « J'ai à te questionner, dit-il; ne me cache pas la vérité. » Jérémie répond à Sédécias : « Si je vous dis la vérité, vous ne m'écoutez point, et vous me ferez mourir. » Le roi reprend : « Il est en mon pouvoir de te soustraire aux mains de tes ennemis. » Jérémie dit la vérité; mais la liberté ne lui fut pas rendue². Voilà expliqué le silence qui étonna Pilate.

Pilate prit Jésus en particulier, et lui demanda de lui dire toute la vérité : « Vous savez, ajouta-t-il, que je puis vous rendre la liberté ou vous crucifier. » Jésus répondit à son juge : « Si je vous dis la vérité, vous ne me croirez point, et vous ne me laisserez point aller. » Jésus dit la vérité, et Pilate resserra les liens dans lesquels Jésus fut conduit à la mort³.

Se voyant entre les mains des princes et du peuple, Jérémie fait cette déclaration : « Me voici entre vos mains; faites de moi ce qu'il vous plaira. Sachez néanmoins que si vous me faites mourir, vous ferez retomber le sang innocent sur vous, sur cette ville et sur ses habitants⁴. » Quand Pilate, désirant se décharger du crime de la condamnation qu'on lui demandait, se lava les mains et s'écria : « Je suis innocent du sang de ce juste, » Jésus n'eut point à avertir le peuple des responsabilités qu'il allait

¹ Jerem. xx, 1-3; xxvi, 2-11.

² Jerem. xxxviii, 14-16.

³ Joan. xix, 8-10; Luc. xxii, 67.

⁴ Jerem. xxvi, 14-15.

encourir ; la plèbe entière, comme si elle se fût rappelé soudain les paroles de Jérémie, et bravant la menace, s'écria : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants¹ ! »

Suivant les traditions², un membre du grand conseil, le sénateur qui avait déjà pris la défense de Jésus devant le sanhédrin, Nicodème, se leva au milieu de l'assemblée d'Hérode, et déclara hautement l'innocence du Christ : « Laissez aller cet homme, s'écria-t-il, car les prodiges pour lesquels vous l'accusez viennent de Dieu ; il ne mérite pas la mort. » Jérémie eut aussi un défenseur. Ahicam, fils de Saphah, l'un des plus anciens de la nation, s'écria au milieu des conseillers de Sédécias, décidés à livrer Jérémie à la colère du peuple : « Prenons garde, nous allons commettre un grand crime³. »

Jérémie est flagellé, battu de verges et jeté dans une basse fosse. Les princes, les prêtres et les docteurs crient à Sédécias : « Commandez qu'on fasse mourir cet homme. » Sédécias répond comme Pilate : « Il est entre vos mains⁴. » Jésus est flagellé cruellement, couronné d'épines, réduit à l'état le plus lamentable : « Que voulez-vous que je fasse de cet homme ? » demanda Pilate. Le peuple répondit : « Crucifiez-le. » Pilate reprit : « Il est entre vos mains, jugez-le suivant vos lois. — Crucifiez-le, répéta le peuple ; il mérite la mort. »

¹ Matth. xxvii, 23-25.

² Evangil. Nicod. I^{re} partie, n^o 3.

³ Jerem. xxvi, 24.

⁴ Jerem. xxxii, 2 ; xxxvii, 14-15 ; xxxviii, 4.

Saint Paul a écrit de Jésus : « Sans cesse il parle en faveur de ses frères auprès de son Père; il sait compatir à leurs infirmités. Toujours vivant, afin d'intercéder pour nous ¹. » Le livre des Machabées, racontant une vision de Judas, dit du prophète Jérémie : « C'est là le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël; c'est là Jérémie, le prophète de Dieu, qui prie beaucoup pour ce peuple et pour toute la ville sainte ². »

Quand on pense aux traits de ressemblance que Jérémie a eus avec Jésus-Christ, dont il fut à tant d'égards la figure ³, on ne peut s'étonner que la tradition ait conservé si vivant le souvenir de cet homme incomparable. Dans les générations suivantes, il fut célébré comme le héros du prophétisme. Quand l'Écriture représente les prophètes en butte aux vexations et aux attentats, c'est, semble-t-il, Jérémie qu'elle a particulièrement en vue. En lui elle

¹ Hebr. v, 7; vii, 25.

² II Mach. xv, 14.

³ Voici quelques autres traits de ressemblance que les commentateurs ont trouvés entre Jérémie et Jésus-Christ. Sanctifié dans le sein de sa mère, Jérémie demeura vierge toute sa vie (xvi, 2). Les paroles de Siméon à Marie ont des rapports frappants avec celles de Jéhovah établissant le prophète sur les nations pour arracher et pour planter, pour détruire et pour édifier. Ce fut parmi ses parents et dans sa patrie, à Nazareth et à Capharnaüm, que Jésus trouva le plus d'incrédules. C'est à Anathoth, sa ville natale, que Jérémie eut le plus à souffrir (Jerem. xviii). La miséricordieuse compassion de Joseph d'Arimathie a été rapprochée de l'action généreuse de l'eunuque qui alla hardiment trouver Sédécias et en obtint la délivrance de Jérémie. Enfin beaucoup de paroles de Jésus ont des accents qu'on dirait empruntés au prophète-martyr.

résume souvent tous les autres¹. La postérité l'entoura d'une auréole particulière. Longtemps après sa mort, on allait racontant que lors du sac de Jérusalem, il avait sauvé l'arche d'alliance; qu'il l'avait cachée dans les flancs d'une colline, et qu'il reviendrait au temps de l'avènement du Messie, pour être son précurseur²; et qu'il révélerait le précieux trésor soustrait aux colères et aux outrages de l'ennemi. Jérémie a sauvé un bien plus précieux que l'arche sainte, à savoir : le trésor des espérances messianiques. Au milieu de toutes les ruines, il a conservé en Israël la foi dans une alliance nouvelle, plus sainte et plus durable que l'ancienne.

Les Pères de l'Église ne pouvaient manquer de reconnaître et de signaler en Jérémie la figure du Sauveur. Ils ont consacré des pages éloquentes à célébrer la sainteté du prophète, son amour pour un peuple ingrat; ils ont dépeint les souffrances que ses concitoyens lui firent subir en récompense de son dévouement³. Ils ont rapproché les souffrances de Jérémie de celles du Sauveur, des apôtres et des premiers chrétiens. Jérémie a été pour eux la figure de l'Église souffrante et de son divin chef, persécuté et mort sur la croix.

¹ Matth. v, 12; xxiii, 31, 37; Luc. vi, 23; xi, 50; xiii, 34; Act. vii, 52; Hebr. xi, 36-37.

² II Mach. ii, 1 et seqq.; Matth. xvi, 14; Apoc. xi, 19.

³ Origen. *In Jerem. homil.*, i. Hæc. August.

CHAPITRE IX

JÉRÉMIE. — SES PROPHÉTIES MESSIANIQUES

Comme le Christ qu'il figurait, Jérémie, à l'autorité de ses exemples, joignait celle de sa parole : « Il n'annonça pas seulement au peuple sa désolation, dit Bossuet ; mais, pour être une parfaite figure de Jésus-Christ, il annonça encore la délivrance d'Israël, qui devait être la figure de celle de l'Église. Sion est frappée comme un enfant que son père chasse de la maison paternelle. Le prophète lui prédit son retour ; il porte ses yeux plus loin : il lui voit son Libérateur, ce nouveau David dont le règne sera éternel, cet homme parfait en sagesse qui se trouvera environné des entrailles d'une femme et enfermé dans son sein ; il prédit la nouvelle alliance que Dieu fera par son entremise avec le peuple racheté¹. »

Les commentateurs et les Pères de l'Église ont signalé un premier oracle messianique dans les paroles adressées par le prophète aux pasteurs d'Israël, c'est-à-dire aux princes impies de Juda.

¹ Bossuet, *op. cit.*, 109^e journée.

Joïakim venait de disparaître mystérieusement de la scène politique, laissant le trône au faible Jéchonias, son fils. L'ambitieuse Néhusta, la reine mère, se déclara régente et voulut gouverner en son nom. Elle s'entoura de courtisans présomptueux. Victime de leurs conseils néfastes, elle ne réussit qu'à précipiter la ruine du royaume de Juda².

C'est à ces princes courtisans, à la régente et à une cour corrompue, que s'adressent les paroles suivantes de Jérémie :

« Malheur, dit Jéhovah, malheur aux pasteurs qui laissent le troupeau de mon pâturage se perdre et se disperser. Voici donc ce que dit l'Éternel, le roi d'Israël, aux coupables bergers de son peuple :

C'est vous qui avez dispersé mon troupeau ;
 Vous avez poussé les brebis hors du chemin ;
 Vous n'avez pas eu les yeux ouverts sur elles.
 Eh bien ! moi, j'ai l'œil ouvert sur vous,
 Sur la méchanceté de vos actes.

Parole de Jéhovah :

Moi je veux rassembler le reste de mes brebis,
 De mes brebis égarées au loin dans tous les pays ;
 Et je les ramènerai à leur pâturage,
 Pour qu'elles y redeviennent fécondes et s'y multiplient.
 Et j'établirai sur elles des pasteurs qui les paîtront,
 Pour qu'elles n'aient plus rien à craindre,
 Qu'elles ne soient plus maltraitées.
 Et qu'il ne s'en perde plus.
 Oui, il vient un temps, dit Jéhovah,
 Où je susciterai à David un rejeton de justice,
 Qui régnera en roi prudent,

¹ *Les Prophètes*, p. 627 et 630.

Et qui rendra la justice avec équité.

En ce temps-là, Juda prospérera.

Et Israël demeurera en sécurité;

Et le nom qu'on lui donnera sera : Dieu-Justice.

Vient un temps, dit l'Éternel, où l'on ne dira plus :

Vive le Dieu qui a ramené Israël de l'Égypte,

Mais : Vive le Dieu qui a ramené Israël du pays du nord

Et de tous les pays où je les avais dispersés,

Pour qu'ils demeurent dans leur patrie !¹ »

Jérusalem était sur le point de succomber. La race de David, humiliée, allait être dépouillée du dernier lambeau de son ancienne grandeur. Comment sans la famille de David, comment sans le sacerdoce pourront s'accomplir les promesses? Que deviendra le culte de Jéhovah, et qui remettra désormais les péchés? Telles étaient les questions que se posaient alors anxieusement les fidèles de Juda. Le Seigneur vint dissiper leurs doutes et calmer leurs inquiétudes. Ni la royauté ni le sacerdoce ne périront : ils se transformeront et, au sein du malheur, ils renaîtront à une vie nouvelle. C'est ce que Dieu déclare par la voix de Jérémie :

« Voyez, dit Jéhovah, il vient le temps

Où je ratifierai la bonne promesse

Faite jadis à la maison d'Israël

Et à la maison de Juda.

Alors de David je ferai germer un rejeton de justice :

Il fera régner l'équité.

En ce temps, Juda prospérera.

Et Jérusalem se reposera en sécurité :

¹ Jerem. xxiii. 1-8.

Et le nom qu'on lui donnera sera : *Jéhovah-Justice*,
Car l'Éternel l'a dit :

Jamais il ne manquera à David un héritier,
Un héritier à la maison d'Israël;
Jamais il ne manquera au sacerdoce de Lévi
Un prêtre pour immoler la victime de l'holocauste,
Pour enflammer les offrandes
Et offrir chaque jour les sacrifices ¹. »

C'est le moment où l'édifice élevé par David semblait crouler de toutes parts que Jérémie choisit pour renouveler, au nom de Dieu, les antiques promesses. Il les confirme solennellement. Le psalmiste avait autrefois chanté l'avenir réservé à l'héritier de David :

Sous son règne le juste fleurira.
Son empire s'étendra d'une mer à l'autre,
Depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre.
Il secourra le pauvre qui l'implore.
Le misérable qui n'a point d'aide.
Il aura pitié du petit et de l'indigent ².

Isaïe avait repris les promesses du psalmiste et annoncé que le « rejeton de la tige de Jessé, sur lequel reposera l'Esprit du Seigneur, jugerait les pauvres dans la justice ». Ce sera « le Prince de la

¹ Jerem. xxxiii, 14-16. — Les Septante omettent ce passage. On a pensé qu'ils y voyaient une contradiction avec d'autres paroles de Jérémie (iii, 16; xxxi, 33) : « Lorsque le culte ancien sera détruit, un culte nouveau sera établi. » La pensée de Jérémie est que, après la captivité, Jérusalem et son peuple seront le centre d'une religion à laquelle les prêtres ne manqueront jamais, le sacerdoce lévitique d'abord, le sacerdoce de la nouvelle loi ensuite.

² Ps. lxxi. V. *David*, p. 424 et suiv.

paix, le Dieu fort¹ ». Jérémie continue Isaïe et met en lumière le caractère divin du Messie. Il donne au rejeton de David le nom incommunicable de Jéhovah : le Messie s'appellera *Dieu-Justice*, צדקתו יהוה, *Dominus justus noster*².

Cette appellation donnée à un descendant de David au moment d'une décadence irrémédiable, d'une chute définitive, serait, chez tout autre qu'un homme inspiré de Dieu, une incompréhensible audace. Les Joachaz, les Joachim, les Joïakim, dans leurs projets de restauration, avaient agité des chimères : en présence de leur impuissance, Jérémie évoque le roi de l'avenir prophétisé par Isaïe, le rejeton de David qui devait gouverner dans la justice, l'intelligence, la fermeté et la piété. Subissant avec larmes le joug honteux de l'étranger, voyant Nabuchodonosor fouler effrontément la terre sainte et pousser brutalement devant lui, comme un vil troupeau, les captifs d'Israël, le prophète fait monter un cri d'alarme vers le futur Sauveur du peuple, et Dieu le console en précisant les promesses.

On a élevé quelques doutes sur la question de

¹ Is. xi, 1-4.

² Ewald, Graf, Nøgelsbach et Reuss prétendent que, à cause du texte parallèle du chap. xxxiii, v. 16, où Jérémie donne le même nom à Jérusalem, l'appellation *Deus justus noster* s'applique à Sion ou à Israël. Mais la version du verset 16, ch. xxxiii, qui porte יהוה au lieu de ליהוה, *eam* au lieu de *eum*, est loin d'être sûre. La Vulgate et les Septante portent *eum*, et le contexte appelle en effet ce sens. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'au chapitre xxiii, v. 6, la grammaire et le bon sens veulent que le qualificatif *Deus justus noster* soit le nom du rejeton de David. (V. Rosenmüller, Jerem. xxxiii, 16.)

savoir si, dans la pensée de Jérémie, ce sauveur qu'il promettait était bien le roi-Messie lui-même ou quelque autre libérateur comme Cyrus ou Zorobabel. On doit supposer, suivant saint Thomas, qu'au premier plan du tableau placé par Dieu sous les yeux de son prophète, Jérémie, a vu d'abord s'effectuer le retour de la captivité sous la conduite de pasteurs sages et pieux, tels que Zorobabel, Esdras et Néhémie. Mais, dit le grand docteur, ce retour à une monarchie imparfaite, cette restauration incomplète n'était pour Jérémie qu'un faible commencement, ou plutôt une figure d'un avenir plus heureux. Dans sa pensée, les pasteurs suscités de Dieu pour ramener son peuple forment un tout personnifié en un seul roi; c'est pour cela qu'il écrit : *Et regnabit rex*. Il ne s'agit pas ici, quoi qu'en dise Reuss, d'une série future de rois qui ne régnèrent jamais; il s'agit de la dynastie de David personnifiée en un seul roi. Le mot *germen*, גֶרְמָן, « rejeton, » n'a pas un sens collectif. Il s'applique à un seul homme, au Messie. Le prophète Zacharie fait sien le mot « rejeton, germe », employé par Isaïe; et, plus encore que les autres prophètes, il s'en sert pour désigner le Messie. Il dira :

Voilà mon serviteur *germe*,
Voilà l'homme dont le nom est *rejeton*¹;

paroles que le Targum traduit ainsi : « Voici l'homme dont le nom est Messie. »

¹ Zach. III, 8; VI, 12.

Zorobabel, Esdras, Néhémie, ne sont donc pour Jérémie que les figures du vrai pasteur, Jésus-Christ; ils s'identifient avec lui, le premier surtout, issu de la race de David, et qui fut un des chefs les plus considérés de la dynastie de Juda. Mais Jérémie n'a pu dire de Zorobabel pris individuellement : *Regnabit rex; Dominus justus noster*. Zorobabel et les autres princes qui gouvernèrent au nom de la famille de David suffirent sans doute à justifier la prophétie de Jacob : *Non auferetur sceptrum de Juda*; mais aucun d'eux ni tous, pris ensemble, ne réalisent les splendeurs messianiques.

Un autre oracle de Jérémie fixe encore mieux le sens des paroles que nous venons d'expliquer.

Après la prise de Jérusalem, le prophète, compris au nombre des captifs, fut laissé libre de suivre ses frères en Chaldée, ou de demeurer dans sa patrie. Il préféra ne point abandonner Jérusalem malgré ses ruines, et il s'attacha à Godolias. Alors, sur l'ordre de Dieu, Jérémie révéla comment s'accomplirait, dans la suite des temps, la restauration future d'Israël sous un second David. Il prend, comme point de départ, le retour de la captivité. Le temps des douleurs et de l'angoisse cessera pour Jacob; déjà pour le prophète l'heure de la délivrance a sonné :

« En ce jour-là, dit Jéhovah,
 Je briserai le joug de ton cou, je romprai tes liens,
 Et les étrangers ne seront plus tes maîtres.
 Les fils d'Israël serviront l'Éternel, leur Dieu,
 Et leur roi David que je leur susciterai...
 Oui, Jérusalem, je panserai tes blessures;

Tes plaies, je les guérirai.
 On t'appelle la répudiée,
 La Sion dont personne ne veut plus.
 Eh bien, dit l'Éternel, moi je rétablirai tes tentes,
 Je rétablirai tes chaumières:
 La ville sera rebâtie sur sa colline,
 Les palais assis à leur antique place.
 Leurs habitants feront entendre des accents de louange
 Et les cris de la réjouissance.
 Je les multiplierai, et leur nombre ne sera plus réduit;
 Je les comblerai de gloire, et ils ne seront plus méprisés¹.»

Théodoret, saint Thomas, Grotius, rapportent ce passage à Zorobabel et à la délivrance de la captivité; mais le Christ et sa rédemption sont l'objet dernier de la prophétie : *Terminus ad quem*, dit saint Thomas. Comme le remarque en effet Rosenmuller, Zorobabel ne fut jamais roi et n'en porta jamais le titre. C'est le Messie, le roi des suprêmes espérances, que Jérémie annonce ici. Il l'appelle David : « Ils serviront le Seigneur et David, leur roi². » Nous verrons que le Messie est aussi appelé David dans Ézéchiel³. Pour les prophètes, le Messie sera un second David, comme le Christ est, aux yeux de l'Apôtre, un second Adam, « l'Adam céleste, originaire des cieux, dont les enfants sont célestes⁴. » Abarbanel et Kimchi ont appliqué au Messie les paroles de Jérémie.

¹ Jerem. xxx.

² La version chaldéenne, plus explicite encore, traduit : « Et obédient Messie, filio David, regi suo. »

³ Ezech. xxxiv, 23; xxxvii, 24.

⁴ I Corinth. xv, 45-48.

Toutefois, avant que le règne du second David soit établi, et que la restauration de Juda, son royaume, soit accomplie, Israël subira de terribles épreuves.

L'orage de la colère de Dieu
Va se déchaîner comme un ouragan.
Son courroux ne s'arrêtera pas
Avant d'avoir accompli son œuvre¹.

Jérémie voit l'épreuve de la captivité avec tout ce qu'elle offre d'horrible à la pensée. Alors il associe dans une commune douleur l'Israël du passé à l'Israël du présent, et Dieu lui montre Rachel, l'épouse bien-aimée de Jacob, sortant du tombeau de Ramah, où elle reposait depuis des siècles, pour pleurer le malheur de ses enfants déportés². Rachel, mère de Joseph et de Benjamin, était la personnification des deux royaumes d'Israël et de Juda; c'est elle qui sera la voix éplorée d'Israël tout entier :

On entend une voix à Ramah,
Des lamentations, des sanglots pleins d'amertume :
C'est Rachel qui pleure ses enfants.
•Elle refuse de se consoler parce qu'ils ne sont plus³.

Quand saint Matthieu applique ce passage au massacre des innocents par Hérode, loin de se livrer à

¹ Jerem. xxx, 23-24.

² On se souvient que ce fut de Ramah que partit le dernier convoi des captifs. La vue ou le voisinage du tombeau de Rachel inspira à Jérémie cette magnifique prosopopée.

³ Jerem. xxxi, 13; Matth. ii, 18.

« un obscur jeu d'esprit », comme on l'en accuse, il rappelle les conditions douloureuses de la rédemption que Jésus venait d'inaugurer, conditions annoncées par Jérémie, dont il cite les paroles. Que de larmes et de souffrances ont précédé, accompagné et suivront encore l'établissement du règne de Jésus sur la terre ! et comme dit la sainte liturgie : *Omnes sancti. quanta passi sunt tormenta!* Saint Matthieu, en citant Jérémie, rappelait les étroits rapports qui unissent l'Ancien et le Nouveau Testament : il rapprochait les figures de l'alliance mosaïque des réalités de l'alliance évangélique, les épreuves du juste de l'ancienne loi des persécutions qui ont ensanglanté le berceau de la nouvelle¹.

Jéhovah répond aux plaintes de Rachel par la promesse du pardon et du retour des exilés. Il adresse à Sion ces paroles :

« Reviens, vierge d'Israël,
Reviens à tes villages.

Jusques à quand resteras-tu vagabonde, fille égarée ?
Jéhovah va créer l'inouï :
La femme environnera un homme². »

Tous les anciens exégètes ont vu dans ces derniers mots : *femina circumdabit virum*, la prédiction de

¹ Telle est la large interprétation des Pères, de saint Chrysostome en particulier. Ce Père rapproche le massacre des Innocents des joies de la naissance de Jésus, et il ajoute : « Dieu, dans sa miséricorde, mêle ainsi les peines aux joies : il ne veut pas que ni les allégresses ni les tribulations de ses saints soient continuelles ; c'est de vicissitudes et de contrastes qu'il tisse la vie des justes. » (*Homil. VIII in Matth.*)

² Jerem. xxxi. 22.

l'incarnation du Messie dans le sein d'une vierge. Jérémie renouvelle, quoique moins explicitement, la prophétie de l'Emmanuel : *Ecce virgo concipiet*.

Remarquons l'énergie des trois mots suivants de la prophétie. La femme environnera un homme, *virum*, et, suivant l'hébreu, le Fort, גִּבּוֹר, *ghibbor*, terme par lequel Dieu lui-même est désigné dans d'autres passages de l'Écriture¹. Ce sera un prodige inouï : *novum*. Dieu en sera le Créateur : *creavit*.

Les exégètes modernes substituent à l'interprétation traditionnelle de vaines hypothèses. Jérémie, disent-ils, emploie ici une locution proverbiale : *Femina circumdabit virum*. Ils avouent qu'ils en ignorent l'origine et l'usage. Ils supposent qu'on employait communément cette locution pour exprimer un événement étrange. Ainsi ces paroles n'auraient pas d'importance en elles-mêmes. Hitzig, Keil et Reuss, croient que Jérémie ne veut exprimer ici que l'étonnant retour de la captivité et l'idée que Jéhovah entourera d'amour et de soins l'Israélite fidèle².

Le prophète, continuant de dépeindre l'avenir messianique, ajoute :

« Il vient un temps, dit l'Éternel.

¹ Deut. x, 17; Ps. XLIV, 4; Is. IX, 6; Zach, XIII, 7.

² Selon Hengstenberg, ordinairement mieux inspiré, le mot « homme », *virum fortem*, indique Jéhovah. Il en faudrait conclure que la femme entourera, protégera Jéhovah, ce qui nous paraît absurde. Remarquons que l'interprétation traditionnelle de l'Église catholique est aussi celle de plusieurs rabbins. Nous ne voyons aucun motif sérieux de nous en écarter. Voir les citations dans

Où je ferai avec la maison d'Israël
Et avec la maison de Juda *une alliance nouvelle.* »

Ces mots : *fœdus novum*, confirment le sens de la prophétie précédente. Il ne s'agit plus de l'alliance de Jéhovah avec les pères d'Israël :

« Quand je les pris par la main
Pour les faire sortir de l'Égypte,
Alliance qu'ils ont brisée, dit Jéhovah ;
Car voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël :
Après ce temps-là, dit le Seigneur.
Je mettrai ma loi dans leur sein :
Je l'écrirai dans leurs cœurs :
Et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple.
Et ils n'auront plus à s'instruire l'un l'autre,
Le frère son frère, en disant :
Apprenez à connaître l'Éternel !
Tous ils me connaîtront, grands et petits.
Quand j'aurai pardonné leurs fautes,
Et que je ne me rappellerai plus leurs péchés ¹. »

Les rationalistes avouent que ce passage de l'Ancien Testament est un de ceux qui se rapprochent le plus du Nouveau². Ils disent que les mots : « Nouveau Testament, Nouvelle Alliance, » ont été empruntés à

Galat. *De arcanis cathol. veritat.*, vii, 14. — Reinke reconnaît dans ces paroles : « *Femina circumdabit virum* », un élément messianique. Le sens est, dit-il, que Dieu soutiendra la faiblesse d'Israël comme un homme soutient la faiblesse d'une épouse infidèle qui revient à lui et se jette dans ses bras. Tel sera l'accueil fait par Dieu à Israël infidèle. Image de l'alliance du Christ avec l'Église de la Gentilité, qui vient avec amour se placer sous la dépendance et la protection du Christ.

¹ Jerem. xxxi, 31-34.

² Reuss, *les Prophètes*, t. I, p. 321.

cet endroit. Saint Paul fait en effet allusion aux paroles de Jérémie, quand il oppose à la religion de la lettre, à la loi de l'Ancien Testament, écrite sur des tables de pierre, la religion de l'esprit, celle du Nouveau Testament, dont les commandements « sont écrits, dit-il, sur des tables de chair, qui sont vos cœurs ¹ ». Il cite encore formellement le passage du prophète quand il dépeint le ministère sacerdotal du Pontife de la nouvelle alliance, Jésus-Christ ². Les paroles de l'Apôtre sont le plus beau commentaire de celles de Jérémie :

« Jésus, dit-il, ayant offert une seule hostie pour les péchés, s'est assis pour toujours à la droite de Dieu, où il attend ce qui reste à accomplir, à savoir, que ses ennemis soient réduits à lui servir de marchepied. Car, par une seule oblation, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés, et c'est ce que le Saint-Esprit nous a déclaré lui-même: car après avoir dit : « *Voici l'alliance que je ferai avec eux* quand le temps sera arrivé, dit le Seigneur : *j'imprimerai mes lois dans leur cœur, et je les écrirai dans leur esprit;* » il ajoute : « *Et je ne me souviendrai plus de leurs péchés et de leurs iniquités.* » Or, quand les péchés sont remis, on n'a plus besoin d'oblation pour les péchés ³. »

Jérémie ajoute :

« En ce temps-là, dit le Seigneur,
On ne parlera plus de l'alliance de Jéhovah;
On n'y pensera plus, on ne s'en souviendra plus;

¹ II Corinth. III, 3-7.

² Hebr. VIII, 8 et seqq.

³ Hebr. X, 12-18.

On ne la regrettera pas, et elle ne sera pas rétablie.
Alors on appellera Jérusalem le trône de l'Éternel.
Et tous les peuples s'y rallieront
En son nom¹. »

Nous sommes ici en plein Évangile. Dieu lui-même, en personne, sera présent au milieu des siens. Plus n'est besoin de l'arche de l'alliance comme symbole de la présence de Jéhovah. La gloire de la réalité fait oublier la gloire de la figure.

Saint Jean, dans l'Apocalypse, salue aussi une Jérusalem où il n'y aura plus de temple : le Seigneur Dieu lui-même et l'Agneau en tiendront lieu². La ressemblance entre les paroles de Jérémie et celles de saint Jean est d'autant plus frappante que les deux écrivains sacrés s'unissent dans une même déclaration : les nations se rassembleront à Jérusalem, au nom du Seigneur, dit Jérémie ; ils se réuniront dans la lumière de Dieu, dit saint Jean. Il s'agit donc bien ici, conclut saint Jérôme, de l'Église de Jésus : *Totum de Ecclesia intelligendum*.

¹ Jerem. III. 16-17.

² Apoc. XXI. 22-23.

LIVRE CINQUIÈME

La captivité et le messianisme.

CHAPITRE I

LA CAPTIVITÉ ET LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES DESSEINS DE DIEU

Quand, après avoir lu les ouvrages où les grands historiens de l'antiquité ont raconté les conquêtes des peuples qui ont rempli le monde du bruit de leur gloire, mais subi à la fin la décadence et la mort, les sceptiques passent sans transition à la lecture des oracles où les Voyants d'Israël chantent les destinées immortelles de leur nation, ils s'étonnent ou bien sourient de la crédulité des chrétiens, qui ont foi dans les prophéties, et admettent encore l'intervention miraculeuse de Dieu dans l'histoire. Ils ne voient, dans la magnificence des promesses d'un Isaïe et d'un Michée, que le fait d'une exagération tout orientale et l'exaltation d'un patriotisme ignorant.

Il faut, en effet, si l'on veut comprendre l'histoire du peuple élu, apporter à son étude un esprit

affranchi des préjugés d'aujourd'hui, et, comme Taine, chercher la vérité dans des faits bien constatés. Cette méthode, si on y est fidèle, reformera l'histoire sur beaucoup de points.

L'influence et les conquêtes d'Israël, bien que d'un ordre différent, dépassent en étendue et en solidité tout ce que l'histoire profane nous rapporte des conquêtes des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains. Israël, jusqu'à présent, a résisté à tout ce qui a amené l'extinction des nations les plus puissantes. Ce petit peuple, insignifiant au point de vue statistique, qui aurait dû périr tant de fois, broyé sous le choc des grandes nations qui l'environnaient, foulé sans cesse par les armées de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce et de Rome, n'a cependant jamais disparu tout entier de la scène du monde. Après des chutes mortelles, il s'est survécu à lui-même. Son histoire recommence toujours.

Plus que toutes les autres calamités qui accablèrent Israël, la captivité de Babylone aurait dû causer sa perte irrémédiable, le noyer comme dans une mer au sein des monarchies assyriennes et perses. Au contraire, l'exil eut pour résultat d'étendre, dans des proportions étonnantes, la foi et le culte d'Israël. Non seulement Israël n'a pas péri dans sa transportation en Chaldée, mais il en est revenu plus fort, plus convaincu de ses destinées, et mieux armé pour la propagande monothéiste à travers le monde, dont il deviendra en quelque sorte citoyen, par le fait de sa diffusion.

On a dit des Israélites gagnant la terre de l'exil,

emportant, parmi les pauvres bagages du vaincu, leurs antiques Écritures : « Le sort de l'humanité fut attaché durant quelques jours au pied plus ou moins sûr de la bête qui portait le livre sacré de l'avenir¹. » Ce n'était pas le livre lui-même, mais les promesses divines contenues dans ce livre qui constituaient pour Israël et l'univers le vrai gage de salut. Les prophètes étaient, au milieu des crises nationales, l'instrument puissant de la Providence. Autour d'eux se groupaient les justes et de nombreux disciples : voilà les vrais porteurs du salut du monde ! On ne l'eût pas soupçonné en voyant, dans le défilé des captifs de Juda, la modestie de ce petit groupe de sauveurs. Mais comme se cache, au milieu d'un essaim qui s'enfuit, la reine mère, espérance de l'avenir, ainsi le *petit reste* dont parlent les prophètes, ce noyau indestructible presque imperceptible des justes portera, partout où il s'établira, le principe fécond du glorieux avenir messianique.

Quand nous parlons des résultats heureux de la captivité, nous n'en faisons pas honneur aux habitants de Samarie, les survivants d'Israël schismatique. Ces enfants perdus, infidèles aux traditions saintes, vécurent en exil sans cohésion, comme les prophètes l'avaient prédit, sans chefs, sans princes, sans sacrifices, sans sanctuaires, sans prêtres et sans veaux d'or². Il n'en faut plus parler. Ils eurent le

¹ Le protestantisme a toujours exagéré, si grande qu'elle soit, l'importance de la Bible. Jamais la religion, dans ce qu'elle a de fondamental, n'a dépendu du sort d'un livre, ce livre fût-il la Bible.

² Os. III, 4.

sort des associations hérétiques, mortes aujourd'hui, ou destinées à mourir. Ceux d'entre eux qui revinrent d'exil et se fixèrent au pays de leurs ancêtres subirent, quels qu'ils fussent, le discrédit d'une population méprisée. Heureux les Éphraïmites qui, mieux inspirés, se fondirent avec Juda, dépositaire des promesses !

Les exilés du royaume de Juda, dès leur arrivée au pays étranger, devinrent l'objet d'une providence toute spéciale. Ils vécurent, semble-t-il, topographiquement moins éloignés les uns des autres que leurs frères d'Éphraïm. Ils ne se perdirent point de vue, ils se soutinrent et s'encouragèrent dans les souffrances attachées à leur condition de captifs. Les prophètes furent par eux acceptés d'emblée pour chefs et défenseurs.

En réalité, l'ancien royaume de David ne fut pas anéanti, mais réduit à l'état de « tronc d'arbre coupé », suivant l'expression prophétique. Il ne subit, selon le mot de Bossuet, qu'une suspension de son gouvernement officiel et de l'éclat du culte religieux¹. N'avait-il pas les promesses d'une éternelle durée ? La captivité ne sera pas pour lui la mort ; ce sera l'épreuve, le triage, comme l'avait prédit Amos :

« Parmi toutes les nations je secouerai Israël,
Comme on secoue le blé dans un crible,
Sans qu'il en tombe un grain à terre². »

Le crible de la captivité laissera passer le mau-

¹ *Hist. universelle*, II^e partie, c. xx.

² Amos, ix, 9.

vais grain et s'envoler la poussière, c'est-à-dire l'élément idolâtre d'Israël; il conservera le bon grain, l'Israël monothéiste, qui sortira du crible de l'épreuve plus pur et plus sain.

Mais voici où la Providence éclate d'une manière inattendue, et dans des faits incontestés. Israël, converti, devient l'instrument dont Dieu se sert pour jeter à travers le monde des Gentils les germes vivaces du monothéisme israélite. « Le Seigneur, disait Tobie aux captifs de Ninive, le Seigneur vous a dispersés parmi les peuples pour que vous racontiez partout ses merveilles, et que vous appreniez aux Gentils qu'en dehors de lui il n'est point d'autre Dieu¹. »

Les Juifs inaugurèrent, à l'époque de la captivité, leurs destinées cosmopolites. Le faisceau de la nation se délie comme une gerbe dont s'échappent de nombreux épis. On dirait une de ces plantes aux graines multiples et ailées, que le vent emporte partout, et dont le sol développe les germes. Sargon inaugura une dispersion qui s'étendra toujours plus loin. Dès les premiers temps de la captivité, soit d'après les ordres du gouvernement assyrien, soit par un mouvement spontané, les familles juives se répandirent à travers les immenses territoires de leurs maîtres: et, moins encore par la fécondité de leur race que par son goût inné de trafic, ils s'implantèrent en nombre toujours croissant au milieu des peuples les plus divers, sans se mélanger ni se

¹ Tob. XIII, 4.

confondre, protégés par leurs rites et par leur nationalisme tenace et exclusif. Ils s'établirent en tribus en Mésopotamie; ils formèrent des groupes plus ou moins importants dans les campagnes de la Médie et de la Perse¹. Les enfants d'Azer, suivant le cours de l'Indus, allèrent fonder jusqu'aux Indes la tribu des Afghans, et ceux de Manassé, des colonies jusque sur les rivages de la Chine et de la Tartarie². Cinq cents ans plus tard, on les trouvera disséminés dans toute l'Asie : des Juifs de Perse, de Médie, de Mésopotamie, de Cappadoce, du Pont, de Phrygie, de Pamphylie, de Bithynie, d'Égypte, se rencontreront à Jérusalem à la première prédication du prince des apôtres³.

Mais leurs principaux établissements rayonnèrent autour de la Chaldée. Dieu les destinait à travailler dans les grands centres de la civilisation asiatique : Babylone, Suse, Ecbatane et Persépolis. C'est là qu'ils ouvrent de savantes écoles, gardent les bibliothèques royales, fondent cette renommée de sagesse qui finit par éclipser la vieille science des mages chaldéens.

Groupés autour des princes de la race de David, les déportés judaïtes, formant le gros de la nation, ne se dispersent point. Quand l'heure de la délivrance sonna, ils se retrouvèrent en nombre suffisant pour représenter la nation entière et reprendre en corps le chemin de Jérusalem.

¹ IV Reg. xv, 29; xvii, 6; xviii, 10; I Paral. v, 26.

² Hanneberg, *Hist. de la rév. biblique*, t. I, p. 424; dom Calmet, *Dissert. sur les pays où les dix tribus furent transportées*.

³ Act. ii, 9-11; I Petr. i, 1.

A partir de la captivité, il y eut comme deux Israëls : celui de Palestine et celui de la dispersion.

L'Asie Mineure vit avec le temps s'élever partout des synagogues ; c'est là que saint Paul viendra un jour s'asseoir et enseigner. Les fils de Benjamin, passant l'Hellespont, devanceront de cinq siècles leur illustre frère, qui les trouvera multipliés et formant comme des essaims de plus en plus nombreux dans les murs de Thessalonique, de Philippes, de Corinthe et d'Athènes. Rome même sera, avec le temps, peuplée de fils d'Israël.

Chose admirable ! Rome, inconsciente, travaillait de son côté à l'œuvre de Dieu, à la grande réunion des peuples. En voyant l'Illyrie, la Macédoine, la Grèce, l'Asie, l'Égypte, l'Espagne, en un mot à peu près toute la terre connue des anciens, tomber successivement au pouvoir unique de Rome, l'historien Polybe écrira que la fortune avait ramené de force à l'unité toutes les choses humaines, jusque-là isolées : l'histoire devenait une. C'est dans le même temps, où le peuple romain préparait avec fracas cette unité matérielle, qu'Israël préparait peu à peu et insensiblement l'unité spirituelle du monde ; et l'historien romain pourra écrire que tout l'Orient avait la conviction qu'à des hommes partis de Judée appartiendrait l'empire de l'univers¹.

¹ « Pluribus persuasio inerat eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens, profectique Judæi rerum potirentur. » (*Hist.* v, 14.) « Percrebuerat, écrivait Suétone, Oriente toto vetus et constans opinio esse in fatis ut, eo tempore, Judæa profecti rerum potirentur. » (*In Vespas.* c. iv.)

Un autre fait extraordinaire, c'est que, dispersé par la captivité, le peuple juif continue d'être un seul peuple, un peuple uni, malgré les distances et les frontières. Les Juifs de l'Asie, de la Grèce et d'Italie saluent de loin Jérusalem comme leur capitale. Ils ne reconnaissent qu'un seul temple, un seul corps d'Écritures et de doctrines, un seul Dieu qui embrasse d'un regard tous les peuples et tous les événements, et qui les fait servir à ses desseins; un seul homme, père de tout le genre humain; une chute commune dans Adam; une Rédemption commune dans l'avenir par un Messie; à ce Messie, la gloire de faire de tous les peuples un seul royaume dans l'adoration et l'amour d'un seul Rédempteur. Par instinct de ses destinées, Israël ne conçut aucun sentiment d'hostilité contre Alexandre, qu'il salua comme un ami; et, de tous les peuples de l'Orient, Israël fut le premier qui, en faisant alliance avec le peuple-roi, le peuple romain, obtint de lui l'indépendance¹. Il était juste que les deux peuples appelés à préparer la régénération divine de l'univers se donnassent de bonne heure la main.

Ainsi les Juifs et les Romains marchaient en même temps et parallèlement à la domination du monde: l'un au bruit des victoires, l'autre silencieusement, mais persévéramment. Ce que Polybe disait de la domination universelle de Rome, le roi Agrippa l'écrivit de Jérusalem à l'empereur Caligula: « Jérusalem n'est pas seulement la capitale de la

¹ Justin, I. XXXVII, c. III.

Judée, elle l'est aussi de bien d'autres pays, à cause des colonies dont elle a peuplé l'Égypte, la Phénicie, la Syrie, la Pamphylie; et, dans l'Europe, la Thessalie, la Macédoine, Athènes, Argos, Corinthe. Que dirai-je des pays qui sont au delà de l'Euphrate, où, excepté une partie de la province de Babylone, toutes les villes assises dans des contrées fertiles sont habitées par des Juifs? Aussi, en s'intéressant à eux, on oblige non seulement une ville, mais presque l'univers entier¹. »

« On n'a pas, observe très justement un grand esprit de l'Allemagne, Hanneberg, on n'a pas assez remarqué la grande signification de l'arrivée des Juifs en exil au vi^e siècle avant l'ère chrétienne. Ils purent et durent, par leur position, prendre part aux événements considérables qui marquèrent alors l'histoire des peuples de l'Asie. A la place des Assyriens sémitiques et des Babyloniens chamitiques, survient une puissance indo-germanique, les Perses, qui dominant en Asie. En même temps l'influence grecque prédomine de plus en plus en Égypte, de sorte que là aussi l'élément des races indo-germaniques devient plus puissant parmi les Chamites. Suivant la vieille prophétie de la Genèse, Japhet demeure dans les tentes de Sem². Tel est le résultat de l'histoire extérieure.

« Israël, dispersé, devient un élément discret et puissant d'un immense progrès du monde civilisé,

¹ Philon, *Ambass.*, xvi; Strabon, dans Joseph. *Ant. jud.*, xiv, 12.

² Gen. ix, 27.

progrès constaté par la chute du paganisme grossièrement sensuel des Chamites. Sans doute, les sauvages orgies et les abominables mystères du culte chamite continuèrent encore dans quelques temples; mais du moins l'idolâtrie chamite était mortellement atteinte. Aux Sémites, et nommément aux Hébreux, appartenait la gloire de vaincre le paganisme. Cette victoire commença dès que les Perses, maîtres de la Chaldée, assurèrent le triomphe à une idée plus vraie de Dieu et des choses divines, et à une doctrine morale plus pure, en même temps que les Grecs faisaient invasion en Asie avec leurs victoires, leur langue, leur littérature et leur philosophie. Et c'est pourquoi l'arrivée des Juifs en exil, à cette époque, eut une si grande signification.

« Le peuple hébreu, dispersé en de nombreuses et lointaines colonies, séparées elles-mêmes les unes des autres, fut obligé de réaliser plus immédiatement sa vocation historique, ou plutôt les vues de la Providence, qui voulait que quelque chose d'important pour le monde entier sortît d'Israël¹. »

Non seulement Israël, par un dessein secret de la Providence, a survécu à toutes les ruines; mais, dans son existence merveilleuse, il a toujours été là où se reproduisirent les grandes manifestations de la vie des nations. A partir de la ruine de Jérusalem, nous ne trouvons aucun progrès considérable, aucun changement fécond dans la civilisation des peuples dont les Israélites n'aient été les témoins,

¹ Hanneberg, *Hist. de la révélation biblique*, V^e partie, c. vi.

et auxquels ils n'aient participé. Par les voies les plus extraordinaires et les plus diverses, l'Israélite cosmopolite arrive partout au moment où s'affirme la civilisation des peuples. Il en réclame ou il en capte silencieusement les profits.

Ce phénomène, dont la raison apparente est la recherche d'une situation meilleure, et souvent la cupidité, se manifesta de bonne heure. Une disette en Palestine pousse Israël en Égypte. Dieu avait voulu qu'il reçût une première éducation au milieu de la civilisation la plus ancienne après celle des premiers Chaldéens. C'est en Égypte qu'Israël grandit ensuite et se multiplia. De petites familles devinrent de populeuses tribus; puis ces tribus formèrent une nation. Si les descendants de Jacob s'étaient alors formés en tribus nomades, ils fussent de tout point devenus semblables aux Bédouins, ne comprenant que le désert, incapables par là même de conserver leur unité religieuse et morale, demeurant étrangers à tout progrès. Mais alors ils eussent manqué leur vocation, qui était de défendre et de propager la révélation. En Égypte, Dieu fit d'un peuple nomade un peuple civilisé. Les Pharaons prennent ombrage de la multiplication des enfants de Jacob. On les asservit, on les condamne aux plus rudes travaux. On les oblige ainsi, malgré eux, à quitter leur vie nomade. Ils se forment, sous l'oppression, en un peuple uni et compact. Ils sont contraints d'apprendre autre chose que l'élevage des troupeaux; ils s'initient aux arts et aux professions d'un État civilisé. Le contact immédiat et journalier

avec la culture égyptienne les fait entrer dans toutes les industries, et participer aux arts et aux connaissances, fruit de l'expérience et de l'étude.

Mais ce contact avec la civilisation égyptienne ne va-t-il pas menacer la foi d'Israël, et lui faire oublier sa mission providentielle? Dieu y a pourvu. Les maîtres des Hébreux sont en même temps leurs oppresseurs : leurs souffrances élèvent un mur de séparation entre eux et leurs tyrans. Ainsi, tout leur profite : les travaux dont on les accable, et les duretés dont ils sont l'objet. Le travail les instruit; la tyrannie les rapproche, les unit, crée l'esprit national, les attache à leur langue et à leur religion.

Le peuple apprenait des métiers; mais ceux qu'une intelligence supérieure faisait distinguer, et rendait propres à servir autrement les Égyptiens, étaient associés aux travaux de l'esprit. Tous ne demeureraient pas dans la classe des manœuvres. D'heureux hasards, et quelquefois l'action visible de Dieu plaçaient l'Hébreu intelligent dans de nobles familles. Moïse fut élevé par les soins de la fille de Pharaon. Il fut instruit dans toute la sagesse des Égyptiens, et puisa dans leur législation des règles de discipline qu'il modifia sous l'inspiration de Dieu, mais qui apparaissent dans la législation du Pentateuque en proportions considérables.

Les Phéniciens ensuite devinrent d'autres maîtres pour les Israélites. Ces intermédiaires entre la civilisation de l'Asie centrale et celle de l'Égypte leur apprirent le commerce. Les Hébreux descendirent

du haut de leurs montagnes, et furent non seulement les témoins, mais aussi, dans la proportion que Dieu voulut, des associés intéressés et bientôt enrichis. Au roi de Tyr, David demanda ses meilleurs ouvriers et ses architectes pour le temple de Jérusalem et pour ses palais. A Hiram Salomon demanda ses meilleurs matelots ; et ainsi le peuple d'Israël s'initia à la science des lointaines navigations et du commerce.

Enfin, au moment de l'histoire où nous transportons le lecteur aujourd'hui, avant la chute de Babylone sous les coups des Mèdes et des Perses, les Israélites, captifs au delà de l'Euphrate, après avoir été les spectateurs de la civilisation chaldéenne, participent aux progrès réalisés par la civilisation des Perses, qui renfermait elle-même les éléments principaux de la civilisation indienne. Plus tard, au jour où les conquêtes d'Alexandre auront ouvert carrière à la civilisation hellénique en Orient, ils s'assimileront la culture des Grecs, et ils fonderont de nombreuses colonies dans tous les lieux où ces derniers se seront d'abord établis.

Cependant, quelque intimes et fréquents qu'aient été les rapports d'Israël avec la civilisation païenne, jamais le paganisme ne le pénétra : il n'agit sur lui que pour tenir sa défiance en éveil. Le monde païen ne prêta aucun dogme nouveau au peuple de la révélation. La vie nomade des Israélites, à travers des peuples où ils rencontrent tous les systèmes religieux et philosophiques de la terre, n'eut pour résultat que de les amener à une pratique plus sérieuse de

leur foi, à un sentiment plus profond de la vérité sainte dont ils étaient les dépositaires, et à un développement plus marqué de ses dogmes et de ses aspirations. Les religions païennes, au contraire, battent en retraite devant les croyances monothéistes des Juifs, toujours en progrès. La révélation divine triomphe successivement avec le temps de toutes les influences du paganisme, dont les erreurs, dans l'histoire du peuple de Dieu, n'ont avec lui qu'une adhérence superficielle, semblables aux vestiges qu'ont laissés sur certaines pierres les feuilles de plantes et les squelettes d'animaux fossiles.

Ainsi, sans rien perdre jamais des dogmes de la révélation primitive, sans renier jamais sa foi mosaïque, du moins dans ses parties principales et en tant que nation, le peuple d'Israël a tout vu, tout éprouvé, tout expérimenté dans la sphère des intérêts spirituels et religieux, parmi les peuples anciens, depuis le culte des bêtes chez les Égyptiens jusqu'aux subtilités de la philosophie naturelle d'Épiqueure. Dispersé parmi les nations, mille fois menacé d'être englouti par les grands empires, d'être balayé de la surface de la terre par ces conquérants fameux qui entraînaient comme un torrent tout ce qui se trouvait sur leur route, Israël n'est pas seulement demeuré lui-même par sa religion, sa langue, ses habitudes et ses aspirations; mais il a conquis lentement le monde à ses croyances. C'est plus qu'un phénomène : c'est un miracle qui tient la première place parmi les *unica* de l'histoire universelle.

Dieu l'a ainsi voulu parce qu'il destinait le peuple

juif, si insignifiant en apparence, à instruire toutes les nations de la terre, et que sur la base de l'enseignement prophétique il voulait élever le christianisme, qui soumettrait un jour toutes les nations, avec leurs penseurs, leurs philosophes et leurs écoles. Ainsi enfin devait se réaliser la parole de Tobie déjà citée : « Le Seigneur vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent pas, pour que vous racontiez partout ses merveilles, et que vous appreniez aux Gentils qu'en dehors de lui il n'est point d'autre Dieu. »

CHAPITRE II

PROGRÈS MORAL CHEZ LES JUIFS PENDANT LA CAPTIVITÉ LES PROPHÈTES ET LES PSALMISTES DE L'EXIL

La captivité de Babylone eut pour résultat le retour définitif d'Israël à Jéhovah et aux antiques traditions. Pendant toute sa durée, rien ne vint contrarier l'action salutaire des prophètes. En s'écroulant, les murs de Jérusalem avaient entraîné bien d'autres ruines. L'exil mit fin aux influences d'une cour corrompue et aux attaques incessamment dirigées contre les plus hauts représentants de la religion. Les familles nobles qui survécurent aux désastres, et leurs enfants, les Zorobabel, les Josué, les Néhémie, comprirent les leçons qui se dégageaient de tant d'événements terribles annoncés comme un châtiement par les prophètes.

Les exilés ne pouvaient se contenter des banales leçons de la sagesse pratique qui conseillait de courber la tête devant les événements, de s'accommoder aux hommes et aux choses nouvelles, de s'établir au mieux dans un pays d'où il était pour l'instant impossible de sortir. Les prophètes élevèrent plus haut les esprits. Israël avait des promesses :

Jéhovah ne le laisserait pas en exil. Le peuple se groupa autour de ses prophètes. La piété fleurit. La fidélité à la loi de Moïse fut considérée comme un titre d'honneur. Les contradicteurs, les sceptiques, s'éloignèrent. Les Juifs pieux et fidèles s'unirent pour la prière et l'édification mutuelle. Ainsi s'accomplirent par degrés l'épuration d'Israël et sa transformation.

Dès les premières années de la captivité, des assemblées religieuses s'étaient établies. Les anciens prêtres, les prophètes, chefs vénérés et désormais obéis, les présidaient. Au premier rang se montrait Ézéchiél. La maison du prophète à quelques égards remplaçait le temple, et c'est à l'assemblée présidée par cet apôtre de la captivité que l'on fait remonter l'origine des synagogues¹.

Là on pleurait la patrie absente: on s'exhortait à accepter avec résignation, comme une juste punition de Dieu, les duretés de l'exil; on recevait les conseils pratiques les plus sages, celui, par exemple, d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui aurait pu faire ombrage aux vainqueurs: Jérémie n'avait-il pas donné l'ordre aux Israélites de prier pour leurs nouveaux maîtres, de vivre en paix avec eux²? On se consolait dans les espérances de l'avenir. Le prophète avait annoncé que l'exil durerait soixante-dix

¹ Ezech. xx, 1; xxxiii, 30. Une tradition rapportée dans le Talmud de Babylone (*Meghilla*, fol. 28, a) attribue aux exilés qui avaient accompagné le roi Joïakim la fondation d'une synagogue bâtie avec des pierres de la terre sainte. (Cf. Baruch, 1, 3-4.)

² Jerem. xxix, 7.

ans. Ses disciples faisaient entrevoir les dédommagements et les consolations d'un avenir magnifique. Plus que jamais il fallait se confier à la Providence généreuse de Jéhovah.

Jérémie n'était pas au milieu des captifs, mais il leur envoya son fidèle secrétaire, Baruch, qui avait accompagné son bon maître en prison pendant le siège, et avait partagé son exil en Égypte¹.

Il était porteur des lettres de Jérémie et de ses prophéties consolatrices. Ce fut pendant son séjour à Babylone que Baruch, obéissant à l'inspiration divine, écrivit sa célèbre prophétie. Les exilés croyaient entendre Jérémie lui-même, quand son disciple leur disait :

« Je les ramènerai, dit le Seigneur, au pays que j'avais promis par serment à leurs pères, pour qu'ils en reprennent possession; et je les multiplierai, et leur nombre ne sera plus réduit. Et je ferai avec eux une alliance éternelle; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple². »

Sa mission accomplie, Baruch reçut les dons des captifs, qui, malgré leur dénuement, se cotisèrent pour offrir encore à Jérusalem des sacrifices au Seigneur. Les somptueux autels du temple de Salomon

¹ Suivant Josèphe, *Ant. jud.*, x, 9, 1. C'est gratuitement que M. Fritzsche (*Apocryphen des Alt. Testam.*, p. 170) suppose que Baruch a abandonné Jérémie, et que celui-ci vivait encore après la cinquième année de la captivité. Il ne peut s'appuyer sur aucune preuve. C'est cependant là pour lui une objection sérieuse contre l'authenticité du livre de Baruch.

² Bar. II, 34-35.

étaient renversés. Pour en tenir lieu, on avait posé une simple pierre sur les débris du temple¹. Comme témoignage de leur résignation et de leur fidélité à suivre les conseils de Jérémie, les exilés avaient recommandé à Baruch de faire prier, à son retour à Jérusalem, pour les princes qui les détenaient en captivité, Nabuchodonosor et son fils Balthasar².

Au moment où Ézéchiël et Baruch allaient cesser leur ministère prophétique, la Providence préparait pour son peuple un autre consolateur, le jeune Daniel : elle le destinait à être le prophète des derniers jours de la captivité. Daniel n'avait que huit ans lorsque le vainqueur de Karkémis l'emmena en Chaldée avec les premiers captifs de Juda. Le

¹ Baruch, I, 2, 6, 7; Jerem. xxxvi, xlIII, xlv. — On s'est appuyé sur ce dernier fait pour nier l'authenticité du livre de Baruch. L'auteur, a-t-on dit, trahit une époque postérieure à l'exil, puisque du temps de Baruch on aurait offert des sacrifices « dans la maison du Seigneur ». Mais il s'agit d'un abri provisoire élevé près des anciens autels. D'après Jérémie (xli, 5), des Juifs venaient encore à Jérusalem offrir des sacrifices dans ce « temple du Seigneur ». D'après Esdras (ii, 68), les chefs des familles qui revinrent à Jérusalem allèrent, dès leur arrivée, au « temple du Seigneur ». La place où était l'ancien temple, les constructions volantes qu'on avait élevées hâtivement, conservaient cette dénomination sacrée. Sur les ruines on avait relevé un autel.

² Le fils et successeur de Nabuchodonosor s'appelle Evilmérôdach. Reuss en tire la conséquence que le cadre historique du livre de Baruch est une pure fiction ; aussi cet auteur range Baruch parmi les « contes moraux de l'Écriture ». Le Balthasar dont parle Baruch a pu être un fils de Nabuchodonosor dont la mort aurait précédé celle de son père. On peut aussi donner au mot בן, בן, « fils. » le sens de petit-fils ou de descendant. (V. Welte, *Encykloped.*) Dans Dan, v, 13, Balthasar parle des Juifs que son « père » a transportés en Judée.

futur roi de Babylone, associé déjà au trône de son père, préparait pour sa cour des pages choisis parmi les plus nobles familles des peuples vaincus. Daniel et trois de ses compatriotes furent admis à l'école du palais. Là ils n'oublièrent ni Jéhovah ni leur patrie. Nous verrons comment Daniel usa de son crédit à la cour pour la glorification de Jéhovah et le salut de ses frères.

Ainsi trois prophètes à la fois soutenaient les courages et nourrissaient les espérances. Ils étaient partout où leur présence devenait utile, partout où il y avait un captif à défendre ou à consoler. A chacun était dévolu un poste de combat. Placé au milieu des exilés de la province de Tell-Abib, Ézéchiël communiquait à ses frères ses sublimes oracles. Il enflammait les cœurs. Jamais, même aux plus beaux jours de Jérusalem, la foi n'avait été plus vive.

Baruch était le porte-paroles de Jérémie, le messager chargé des communications des frères de Chaldée avec les frères de Palestine.

Daniel enfin était bientôt apparu comme le centre d'où la protection devait rayonner sur les exilés. Sa renommée s'était promptement répandue à dater du jour où, jeune encore, s'élançant à travers la foule aveuglée, il avait si éloquemment démasqué la calomnie et arraché à la mort l'innocente Susanne.

Consolés, éclairés, guidés en toute chose par de tels chefs, loin de perdre leurs espérances et leur foi, les Israélites grandissaient en fidélité à leur pays et en piété envers Dieu. Les étrangers, leurs maîtres,

ne pouvaient leur refuser leur estime. « Ce peuple abattu, dit Bossuet, était respecté dans ses prophètes¹. »

C'est un fait bien extraordinaire, et remarqué par les nouveaux critiques eux-mêmes, que l'attitude du peuple juif à ce moment de l'histoire. Cette nation malheureuse nous apparaît, au milieu de son infortune, avec des caractères de dignité et d'inflexibilité dans la foi qui honorent son douloureux passé. On chercherait en vain la plus légère trace de découragement dans les pages ardentes des livres saints qui datent de cette époque.

Les prophètes n'étaient pas les seuls soutiens des courages et des convictions. De pieux lévites, que le souffle de Dieu transformait en psalmistes, popularisaient les chants du repentir et de l'espérance. Sur des tons graves et tristes, un peuple en deuil chantait ses malheurs. Aux jours de fête et aux jours de jeûne, les exilés mêlaient leurs larmes à leurs prières. Le thème des psaumes chantés alors était l'angoisse des jours sombres qu'Israël avait traversés : le commencement du siège, la prise de la ville et du temple, la mort du pieux roi Josias². Au chant du *Super flumina Babylonis* les sanglots s'échappaient, les larmes coulaient.

Les psaumes nouveaux ne faisaient pas oublier les anciens. On répétait les vieux chants de David ; mais on ajoutait à ces psaumes quelque verset final pour

¹ Bossuet, *Hist. universelle*, II^e partie, c. vi.

² Zach. vii, 1 et seq. ; viii, 19 ; II Paral. xxxv, 25.

demander à Dieu de hâter le retour de l'exil. En voici des exemples :

Ah! que de Sion vienne le salut!
 Que Dieu restaure son peuple!
 Alors Jacob tressaillira d'allégresse,
 Israël pourra se réjouir¹.
 Faites du bien à Sion, dans votre grâce,
 Rebâissez les murs de Jérusalem!
 Alors vous agréerez les vrais sacrifices,
 Et les holocaustes et les offrandes,
 Alors on immolera des taureaux sur votre autel².
 L'Éternel fera triompher Sion,
 Il rebâtira les villes de Juda,
 Pour qu'ils les occupent et y demeurent.
 La race de ses serviteurs les possédera,
 Et ceux qui aiment son nom y resteront toujours³.

Le psaume LXXVII et le psaume CII datent certainement du temps de l'exil. Le dernier est inscrit sous ce titre touchant : « Prière pour un malheureux au désespoir, quand il épanche ses pensées devant Dieu. » Nous le citerons en entier.

Éternel! écoutez ma prière.
 Puissent mes cris arriver jusqu'à vous!
 Ne me cachez pas votre face au jour de ma détresse,
 Inclinez vers moi votre oreille au jour où je vous invoque,
 Hâtez-vous de m'exaucer.

¹ Ps. XIV et LIII. Rien n'oblige, à cause de l'addition d'un verset, quand l'ensemble d'un psaume a manifestement un caractère plus ancien, à en placer la date à l'époque de Jérémie et de la première déportation.

² Ps. LI.

³ Ps. LXIX.

Car mes jours se dissipent comme la fumée,
 Et mes os se consomment comme un tison.
 Pareil à l'herbe, mon cœur est flétri, desséché.
 J'oublie même de manger mon pain.
 A force de gémir mes os s'attachent à ma chair.

Je ressemble au pélican du désert ;
 Je suis pareil au hibou des ruines.
 Solitaire, je veille comme le passereau sur le toit.
 Tout le jour mes ennemis m'outragent,
 Et dans leur fureur ils exècrent mon nom.

Oui, je mange de la cendre comme du pain ;
 A mon breuvage je mêle mes larmes,
 A cause de votre colère et de votre courroux,
 Parce que vous m'avez pris et jeté loin de vous.
 Mes jours sont comme l'ombre qui s'allonge,
 Et moi je suis desséché comme l'herbe.

Mais vous, Jéhovah, vous trônez à jamais ;
 Votre gloire vit d'âge en âge.
 Vous vous lèverez, vous aurez enfin pitié de Sion ;
 Car il est temps de lui rendre votre grâce,
 Le moment est venu.

Vos serviteurs chérissent les pierres de Sion ;
 Ils aiment jusqu'à la poussière de ses ruines.
 Les peuples craindront un jour le nom de Jéhovah.
 Et tous les rois de la terre, sa majesté.
 Quand l'Éternel aura rebâti Sion.

Qu'il sera apparu dans sa gloire,
 Qu'il aura exaucé la prière de l'infortuné
 Et n'aura pas rejeté sa supplication.
 Cela est écrit pour une génération future.
 Et le peuple à venir glorifiera l'Éternel.

Quand Jéhovah aura regardé de sa sainte hauteur,
 Jeté les yeux du ciel sur la terre
 Pour écouter les soupirs des captifs,

Pour délivrer ses enfants de la mort,
 Afin qu'on redise à Sion le nom de Jéhovah,
 Et sa louange à Jérusalem :
 Les peuples se rassembleront tous,
 Et les royaumes, pour adorer Jéhovah.
 Il a brisé mes forces par des marches forcées,
 Il a abrégé mes jours.
 Mon Dieu, ne tranchez pas le fil de mes jours.
 Vous dont les années durent d'âge en âge.
 Jadis vous avez fondé la terre,
 Et les cieus sont l'œuvre de vos mains,
 Eux, ils périront; vous, vous restez.
 Tous ils s'useront comme un vêtement;
 Comme un habit vous les changez, et ils sont changés.
 Vous, vous êtes, et vos années ne finissent pas.
 Puissent les enfants de vos serviteurs demeurer en paix,
 Et leur postérité être en sûreté devant vous¹!

¹ Ps. cx. Les Chaldéens avaient aussi leurs chants et leurs prières rythmés. Comme terme de comparaison avec nos psaumes, nous citerons l'un de ces hymnes religieux qui s'en rapproche davantage. On constatera la différence, qui n'est pas en faveur du paganisme de Chaldée. Un prêtre présente à sa divinité favorite un pécheur venu pour implorer le pardon de ses fautes :

LE PRÊTRE

Devant la déesse il prosterne sa face.
 Celui qui a péché, tu l'accueilles d'une main propice :
 Tu accordes à l'humanité ta grâce et ta protection,
 Et l'homme a repris sa vie.
 Dominatrice de toutes choses, dame de l'humanité,
 C'est toi dont la bonté accueille les lamentations.
 Tu es irritée contre lui, il t'invoque. Prends sa main.

LE PÉCHEUR

Au-dessus de toi il n'y a pas de dieu directeur.
 Fais-moi grâce, prononce mon pardon, calme-toi.
 Jusqu'à quand me présenterai-je en suppliant devant toi ?
 Je me suis tu; comme la tourterelle je gémiss.
 Apaise ta colère.

(Lenormant, *Études accadiennes*, t. III, p. 161; *Hist. anc. de l'Orient*, t. V, p. 304.)

Le lecteur a entendu, dans ce psaume, un écho des plaintes du serviteur de Dieu, quelques notes d'espérance inspirées par les restaurations que Dieu prépare. Aux yeux du psalmiste, la captivité prend fin. Sion se couronne de gloire, les peuples convertis viennent se prosterner devant Jéhovah.

Les chants des captifs n'étaient pas absolument ignorés des Babylo niens, bien qu'on évitât de les leur faire entendre¹. Quelques-uns pouvaient les blesser. Mais si un écho de la plainte des captifs arrivait à leurs oreilles, on aime à penser qu'ils savaient tout ce qu'il faut pardonner à l'exil et au malheur. Il est sûr que la curiosité des Chaldéens était aiguillonnée ; ils auraient voulu savoir ce que l'on chantait dans le mystère : « Chantez-nous, disaient-ils, les hymnes de Sion. » L'Israélite s'y refusait. Aurait-il pu en effet chanter devant ses vainqueurs un cantique comme celui-ci :

O Dieu, les païens sont entrés dans votre patrimoine :
Ils ont profané votre saint temple,
Ils ont fait de Jérusalem un monceau de ruines².

¹ Ps. cxxxvii, 3.

² Reuss, qui place à l'époque des Machabées la plupart des psaumes, s'appuie, pour fixer à cette époque la composition de celui-ci, sur les mots : « Ils ont profané votre temple. » « A l'époque de la captivité, dit-il, le temple était plus que profané : il était détruit. » Mais la profanation n'exclut pas la destruction, et le psalmiste dit de Jérusalem qu'elle était alors détruite. Quant aux mots : « Ne garde pas le souvenir des péchés de nos pères. » rien n'empêche de les mettre sur les lèvres de la nouvelle génération de l'exil. Les Machabées citent ce psaume comme déjà ancien (I Mach. vii, 17).

Ils ont donné les cadavres de vos serviteurs
 En pâture aux oiseaux du ciel,
 La chair de vos fidèles aux bêtes sauvages.
 Sous les murs de Jérusalem

Ils ont versé le sang des victimes comme de l'eau
 Et personne ne leur donnait la sépulture.
 Nous sommes en opprobre à nos voisins.
 La risée de ceux qui nous entourent.

Jusques à quand, ô Jéhovah, serez-vous irrité?
 Votre colère nous consumera-t-elle comme du feu?
 Déversez votre colère sur les peuples qui vous méprisent.
 Sur les empires qui n'invoquent pas votre nom!
 Car ils ont dévoré Juda,
 Ils ont ravagé sa demeure.

Oubliez les péchés de nos pères;
 Que vos compassions arrivent sans retard
 A vos enfants malheureux!
 Aidez-nous pour l'honneur de votre nom.
 Sauvez-nous, pardonnez nos péchés, pour votre gloire!
 Pourquoi les païens diraient-ils : Où est leur Dieu?
 A nos yeux, vengez le sang de vos serviteurs
 Sur les nations qui l'ont versé!

Puissent les soupirs de vos captifs arriver jusqu'à vous!
 Selon la grandeur de votre puissance,
 Épargnez vos enfants qui sont voués à la mort.
 Rendez à nos voisins au centuple
 L'injure qu'ils ont jetée à votre nom, Seigneur.
 Et nous, votre peuple, le troupeau de votre pâturage,
 Nous vous célébrerons à jamais;
 D'âge en âge nous raconterons votre louange¹.

Ce psaume, dont deux versets ont été appliqués à

¹ Ps. LXXIX. Cf. Jerem. x, 25.

Jésus-Christ par l'apôtre saint Paul¹, rappelle les vives peintures de Jérémie. Peut-être en effet le prophète l'avait-il envoyé, avec ses autres prophéties, à ses frères de Babylone pour les consoler.

¹ Les versets 26-28 du psaume sont appliqués par saint Paul (Hebr. 1, 10-12) à Dieu manifestant sa présence et sa protection au milieu d'Israël. Or cette présence et cette protection se sont surtout manifestées par le Messie.

CHAPITRE III

PROGRÈS DOCTRINAL CHEZ LES CAPTIFS DE BABYLONE

Les psaumes qu'on vient de lire font partie d'un groupe de chants sacrés dont les commentateurs anciens ont généralement reporté la composition au temps de la captivité. Mais la néocritique attribue à la plupart d'entre eux une date plus récente. La question n'aurait pas d'importance si, pour soutenir leur opinion, les rationalistes ne basaient leurs appréciations sur des erreurs qu'il importe de combattre.

Selon eux, les psaumes que les anciens interprètes ont rapportés au temps de la captivité refléteraient les doctrines du parsisme, dont la floraison, sur les bords de l'Euphrate, ne remonte pas au delà du temps de Darius, fils d'Hystaspe, et dont l'adoption en Judée est encore plus tardive. En conséquence, il faut reporter, disent-ils, à l'époque des Machabées, la composition des psaumes qui contiennent des allusions au dogme de l'immortalité de l'âme et au ministère des anges, et généralement tous ceux qui offrent un caractère décidément spiritualiste : ceux, par exemple, où Jéhovah apparaît

plus touché du repentir des pécheurs que de l'oblation des sacrifices. La dogmatique ne s'élevait pas encore à ces conceptions, au temps de la captivité. Les sentiments de justice à l'égard des goïm, l'idée exacte de la responsabilité individuelle, la notion vraie de la culpabilité, la définition de la vertu, des vices et de leur sanction, ne se rencontrent ni dans les livres de Moïse, ni dans les productions de l'époque des rois. Tout cela, suivant les rationalistes, suppose un ensemble de croyances moins ancien que Jérémie, et qui convient seulement à la période machabéenne¹.

On reconnaît ici le parti pris d'imposer comme criterium de l'âge d'un livre sacré un système pré-conçu de philosophie, d'après lequel un grossier matérialisme aurait été partout et toujours le point de départ de la civilisation. On ne tient compte ni de l'Éden, ni des révélations faites aux patriarches et à Moïse. De plus, on fait du Pentateuque un usage arbitraire, en lui empruntant ce qui favorise le système et en écartant ce qui lui est contraire.

Nous n'acceptons pas la discussion sur un terrain pareil. Nous regardons la révélation primitive comme un fait certain : toutes les histoires en

¹ Un savant anglais, M. Cheyne, vient de publier un travail de quelque étendue sur l'origine des Psaumes. *The origin and religious contents of the Psalter*. Selon lui, tous les psaumes, moins deux, seraient du temps des Machabées. Il s'appuie sur les motifs que nous venons de signaler, et il en ajoute un autre : l'universalisme dans les aspirations d'Israël. Cette addition d'un nouveau criterium n'est pas heureuse, car la Bible tout entière, surtout l'Écclésiaste et les prophéties les plus authentiques d'Isaïe et de Michée, sont pleins d'universalisme.

gardent la trace. Nous voyons, dans le Pentateuque, les archives sincères de l'humanité, et dans les annales d'Israël des documents dignes du plus grand respect. Les éclaircissements que nous avons à fournir reposent sur ces bases solides.

Ce qui paraît aux rationalistes des dogmes nouveaux, auxquels ils cherchent une origine exotique, n'est que le développement et l'application morale des vieilles et traditionnelles croyances d'Israël.

Il faut distinguer une doctrine de ses applications et de ses conséquences. Un principe est un germe qui met souvent longtemps à manifester tout ce qu'il renferme. La doctrine relative à la nature de la Divinité, aux anges, au péché, à l'immortalité de l'âme, ne varie pas dans la Bible. Il en est autrement de l'explication du dogme, dont le développement correspond aux besoins des temps et aux dispositions des esprits. Un déploiement des croyances mosaïques s'est produit au temps de la captivité. Les Pères de l'Église ont été les premiers à le constater¹; il n'y a aucun inconvénient à attribuer aux écrivains de la captivité un enseignement plus complet et plus étendu de la religion de Moïse. Les circonstances s'y prêtaient; quelques-unes même

¹ Saint Hippolyte a dit en particulier du livre des Psaumes : « Liber Psalmorum novam doctrinam continet post legem Moysis. » (*In Psalm.*) Le cardinal Newman a magnifiquement traité ce sujet dans son livre du *Développement de la doctrine chrétienne* : « La Bible tout entière, dit-il (ch. II), et non pas seulement ses parties prophétiques, est écrite d'après le principe du progrès. A mesure que la révélation continue, elle est toujours nouvelle et cependant toujours ancienne. »

l'imposaient. Les esprits méditatifs, affranchis des soucis politiques, se tournaient vers la religion. Des spectacles, des contacts nouveaux excitaient les intelligences, poussaient aux comparaisons, aux justifications. Pourquoi des croyances, anciennes dans leur fond et dans leur forme, n'auraient-elles pas en ce moment pris un nouvel essor, et ne se seraient-elles pas épanouies en révélant leurs trésors cachés? Pourquoi reculer à l'époque des Machabées une floraison que la tradition fait remonter à la captivité?

On ne peut, disent les néocritiques, expliquer l'esprit nouveau de la littérature biblique que par l'invasion des croyances des Perses dans le champ doctrinal d'Israël : la théorie des esprits, des anges, ne peut être qu'un emprunt fait aux doctrines mazdéennes, et cet emprunt n'a été possible qu'après le temps de la captivité.

Ces affirmations solennelles ne doivent pas faire illusion. D'abord il est impossible de savoir si le mazdéisme a jamais exercé une influence appréciable sur l'enseignement des Juifs. Ceux-ci ont toujours été réfractaires aux dogmes étrangers. Si le fait s'est produit, on ne saura jamais ni quand ni comment. Il est possible qu'à Babylone, même avant Cyrus, le mazdéisme ait eu ses infiltrations dans les croyances des mages¹; les Mèdes et les Perses avaient acquis

¹ Il est certain que la doctrine du double principe du bien et du mal, l'idée du dualisme, existait chez les Chaldéens d'une façon presque aussi prononcée que dans la religion de Zoroastre. Cette idée, dans les deux religions, correspondait aux théories des prêtres, à leur conception du monde surnaturel.

depuis longtemps une grande importance aux yeux des Chaldéens. En tout cas, le mazdéisme n'a prêté aucun dogme au peuple de la révélation. La vie nomade des Israélites, au milieu des systèmes religieux et philosophiques, n'eut pour résultat que de les amener à une pratique plus sérieuse, à un sentiment plus profond de la vérité sainte. Les religions païennes ne signalent leur présence dans l'histoire d'Israël que par leurs défaites.

Gardée par la Providence, la religion révélée a prouvé qu'elle est placée au-dessus des mobilités de l'esprit humain. Mais comme elle répond à des besoins changeants, comme elle entre nécessairement en lutte avec les erreurs ambiantes, son exposition varie. Si une civilisation s'élève, on remarque un progrès correspondant dans l'étude et l'intelligence du dogme, invariable en lui-même. Si des erreurs s'emparent de l'opinion et étendent leur néfaste influence, Israël savant s'en émeut, et la Bible garde les traces de ces déviations de la vérité dans la réfutation directe ou indirecte que Dieu inspire aux auteurs sacrés. Elle place dans une plus grande lumière ce qui auparavant pouvait, à quelques égards, se trouver obscur. Les systèmes religieux des Égyptiens, des Phéniciens, des Chaldéens, des Grecs et des Perses, sont tour à tour indirectement visés dans la Bible. Ce livre de Dieu, dans l'unité de sa doctrine, a suivi l'esprit humain dans ses évolutions doctrinales, combattant à leur date toutes les erreurs, dégageant le vrai du faux, élevant l'exposition du dogme dans la mesure que

réclamait le progrès du mensonge. Le contact d'Israël avec les Gentils fut en effet plus d'une fois l'occasion, non seulement d'un effort d'apologétique indirecte de la part des écrivains sacrés, mais aussi de révélations nouvelles de la part de Dieu. On doit expliquer de la sorte ce qu'on remarque de nouveau dans le langage des psalmistes, dans leur exposition du dogme, dans le développement plus détaillé des vieilles croyances, au temps de la captivité¹.

Nous n'avons pas de peine à admettre qu'en Israël les esprits se soient éclairés sur certains points, au contact des civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome. Mais Israël s'instruisit surtout à l'école du malheur. L'idolâtrie, qui avait jusqu'à la captivité rongé la nation, laissa, en disparaissant, la liberté d'exposer et de développer toute la doc-

¹ V. Hanneberg, *Hist. de la révél. biblique*, préface. Aux preuves que Hanneberg oppose aux rationalistes qui veulent absolument que les dogmes du mosaïsme et du parsisme se soient compénétrés, ajoutons une observation qui n'est pas sans valeur. Les rationalistes basaient leurs allégations sur l'ancienneté fabuleuse de Zoroastre et du livre sacré le *Zend-Avesta*. Mais aujourd'hui on ne croit plus guère à cette ancienneté. L'*Avesta* est de beaucoup postérieur à Zoroastre. Ce dernier eût-il vécu au VI^e siècle avant notre ère, la doctrine qu'on lui attribue n'eût exercé aucune influence à Babylone avant Cyrus. D'après Hovelacque (*L'Avesta, Zoroastre et le mazdéisme*, p. 133), une partie du texte de l'*Avesta* a été rédigée aux environs de l'ère chrétienne. Il n'a sûrement pas été écrit, dans la forme qu'il a aujourd'hui, avant les Sassanides, c'est-à-dire avant 226 après Jésus-Christ. (V. Max. Müller, *Véda et Zend-Avesta*.) Quant à Zoroastre, sa légende n'existait certainement pas avec ses développements à l'époque de Cyrus. Hérodote en eût certainement parlé. (V. de Harlez, *Journal asiatique*, 1880; Haupt, *Ueber die Berührungen des A. T. mit der religion Zarathustra's.*)

trine. Ce qui n'était qu'en germe dans la loi, le dogme de l'immortalité, par exemple, fut exposé suivant un développement doctrinal dont témoignent les Écritures. On sait qu'il avait fallu, pour ainsi dire, laisser dormir longtemps les croyances à la vie d'outre-tombe. Qu'on se rappelle ce que nous avons dit ailleurs des dangers qu'aurait fait courir, aux Israélites imparfaitement dégagés des superstitions égyptiennes, la recherche de l'état des âmes après la mort¹.

Il en avait été ainsi de la doctrine des anges. Au sein d'un polythéisme contagieux, les Israélites eussent transformé en divinités des créatures qui ne sont qu'un reflet du Créateur. Mais quand la captivité eut dissipé, pour l'Israélite, le prestige du polythéisme, la belle et consolante doctrine de la Bible sur les anges put s'affirmer et se développer. Tout en déclarant la situation subordonnée des esprits célestes, les écrivains sacrés rendirent manifeste leur supériorité sur les Amschaspands, les Yazatas et les Daévas de la religion mazdéenne². Daniel enfin montra leur rôle dans l'économie de la Providence.

Grâce à une catéchèse plus approfondie, Israël acquit une notion plus nette du péché et de la responsabilité qu'il entraîne. Il comprit que le péché n'est pas un fait extérieur à l'homme; qu'il blesse

¹ V. *Salomon*, p. 266.

² Les deux premières classes d'esprits désignaient, dans la religion de Zoroastre, des génies puissants créés par Ormuz, le grand dieu l'assistant dans son œuvre bienfaisante et veillant à la conservation de l'univers. Les Yazatas les contrecarraient et combattaient leur œuvre de conservation.

l'âme et l'atteint dans ses profondeurs. On ne peut l'expier que par les larmes et la pénitence¹. Les prophètes enseignèrent à Israël, qu'aux yeux de Dieu, le délinquant est le grand responsable. C'est seulement par le fait de la loi de solidarité humaine, solidarité plus étroite entre les membres d'une même famille, que retombent sur les enfants les fautes des parents. Il existait un proverbe en Israël : « Les pères ont mangé des raisins verts, et les dents des enfants en sont agacées. » Ce proverbe avait été mal compris. Ézéchiël en rétablit le vrai sens et déclara impie la doctrine suivant laquelle le péché serait l'œuvre de l'un, et la punition le sort de l'autre. « Non, dit le Seigneur, l'âme du fils est à moi comme l'âme du père ; l'âme qui aura péché sera celle qui mourra². »

C'étaient sur tous les points du champ doctrinal que les premières lueurs de l'Évangile se levaient et éclairaient l'enseignement : « Soyez, disent à l'envi les prophètes, soyez purs au fond du cœur ; ne contristez personne ; soyez doux, partagez votre pain avec l'affamé ; couvrez ceux qui sont nus, ne prêtez pas à usure ; soyez non seulement justes, mais compatissants, dans le sentiment de la fraternité humaine³. »

Ces enseignements n'étaient pas nouveaux en principe. Ils étaient au fond de la loi elle-même ; mais les prophètes, précurseurs de Jésus, profitaient

¹ Ezech. xv, 21.

² Ezech. xviii, 2-3 ; cf. Jerem. xxxi, 29.

³ Ezech. xviii, 5-17.

de la leçon du malheur pour les faire pénétrer dans les esprits et dans les cœurs de leurs compatriotes exilés. Voilà les véritables causes des différences que l'on peut relever entre la littérature sacrée d'avant l'exil et la littérature contemporaine de la captivité. C'est la même doctrine qui révèle ses trésors dans des évolutions dont le terme final sera l'Évangile.

CHAPITRE IV

LE TRAVAIL LITTÉRAIRE PENDANT LA CAPTIVITÉ
LES ROIS. — TOBIE. — LE LÉVITIQUE

Les documents bibliques relatifs aux Israélites déportés nous laissent supposer qu'après avoir subi les premiers effets de la colère des vainqueurs, les captifs furent en général humainement traités. La situation des prophètes et des lévites fut particulièrement privilégiée : tout ce qui touchait à la religion, dans l'antiquité païenne, était l'objet d'une crainte superstitieuse mêlée de respect ; on sait le sens qu'on attachait à la personne ou à la chose désignée par le mot *sacrum*. Les ménagements dont Nabuchodonosor usa envers Jérémie au moment où, comme un vil troupeau, les captifs étaient violemment poussés vers la Chaldée, nous autorisent également à croire que tout le sacerdoce se ressentit des égards témoignés au prophète. Les prêtres jouirent d'une liberté relative et furent laissés à leur ministère, si réduit qu'il pût être.

Ces longs loisirs permirent aux prophètes et aux docteurs d'Israël d'étudier et de goûter les saintes Écritures, le seul trésor qu'ils avaient emporté sur

la terre d'exil. Ils y cherchèrent les instructions et aussi les consolations dont ils avaient tant besoin. Un peuple qui n'a pour tout bien que les espérances d'un avenir meilleur scrute avec plus d'amour les annales du passé, quand surtout elles renferment les titres et les garanties des biens qu'il espère.

Les prophètes ajoutèrent aux livres saints le récit des événements historiques qui n'avaient pas encore été relatés, et celui des communications divines dont ils furent favorisés. Il importait de continuer l'histoire nationale. On ne saura jamais exactement tout le travail littéraire et historique qui s'accomplit alors. Ce qui se fit de plus considérable nous a été conservé, et il nous reste de cette époque de véritables monuments.

Le premier travail qui remonte sûrement au temps de l'exil est l'achèvement des livres des Rois. Les deux premiers, appelés dans le texte hébreu livres de Samuel, étaient un modèle à imiter. On continua le travail à l'aide des archives royales emportées en exil¹. Toutefois, selon plusieurs commentateurs, le travail était déjà très avancé, et s'étendait du règne de Salomon à celui de Joïakim. La ruine de Jérusalem l'aurait interrompu.

Le style, la méthode, le même esprit, ce qui, en un mot, constitue l'unité d'un livre, a fait croire que

¹ L'auteur indique lui-même ses sources. C'est, pour le règne de Salomon, *Liber verborum dierum Salomonis* (III Reg. xi, 41); pour l'histoire des rois de Juda, *Liber sermonum dierum regum Juda* (III Reg. xiv, 29, etc.); enfin, pour celle des rois d'Israël, *Liber verborum dierum regum Israel* (III Reg. xiv, 19, etc.).

les deux derniers livres des Rois émanent d'un seul rédacteur. Ce rédacteur serait-il Jérémie? Plusieurs critiques le nient en s'appuyant sur cette raison que, à l'un des premiers chapitres, l'annaliste dit en parlant de Salomon : « Il dominait sur tout le pays au delà de l'Euphrate ¹. » Si, dit-on, un Palestinien avait rédigé les Rois, il eût dit : En deçà de l'Euphrate. On en a conclu que l'écrivain vivait en Babylonie. Comme Jérémie n'est jamais allé en Chaldée, on en a conclu qu'il n'est pas l'auteur du livre.

Quelle que soit la valeur des indices tirés d'un mot sur lequel on a beaucoup discuté, on ne peut méconnaître qu'il existe des affinités entre les discours de Jérémie et les deux derniers livres des Rois. A ce point de vue, il ne semble pas impossible que l'auteur des prophéties soit aussi l'auteur des annales. Dom Calmet attribue le livre des Rois à Esdras; d'autres critiques, non sans quelques raisons, en font honneur à Baruch.

Le livre des Rois se rapporte au temps de la captivité. Son auteur avait pour but de travailler au relèvement moral des exilés, de mettre en relief les leçons des événements, et en particulier les hauts faits des prophètes. Élie et Élisée sont au premier plan de son œuvre. Il s'étend avec une complaisance marquée sur le rôle de ces deux grands saints de l'Ancien Testament; mais cette prédilection ne lui fait rien oublier des mérites des

¹ III Reg. iv, 24; Hebr. v, 4.

autres représentants du prophétisme. Il veut amener le lecteur à conclure que, si les prophètes avaient été écoutés et suivis, ils eussent sauvé la nation.

Une autre thèse lui est chère; il y revient souvent : Le trône de David ne sera jamais détruit¹. L'histoire du roi Joas, si merveilleusement sauvé de la persécution d'Athalie, est écrite avec une complaisance marquée, dans le but de mettre en relief les protections divines. On s'imagine aisément combien le récit de la conservation merveilleuse du dernier rejeton des Isaïdes était propre à enraciner dans le cœur des déportés l'invincible confiance aux destinées messianiques de cette dynastie.

Les espérances nationales avaient pour fondement, chez la portion fidèle d'Israël, une foi inébranlable dans les promesses de Dieu. Ces espérances offrent un caractère touchant de résignation qui contraste avec l'irritation et la soif de revanche ordinaire aux exilés. Nous en trouvons la preuve dans un livre immortel qui se rapporte au temps de la captivité : le livre de Tobie. En rangeant dédaigneusement cette œuvre parmi les « contes et les romans moraux » que la néocritique prétend avoir découverts dans la sainte Écriture, les rationalistes ont voulu en diminuer la portée. Mais leur scepticisme peut-il en effacer jamais ce fond de vérité et de piété sincère sur lequel se détachent, en vives images, les beaux

¹ II Reg. vii, 12-13. Cependant ce dernier but du rédacteur n'est que secondaire. Le premier est toujours le rôle joué par les prophètes dans l'extirpation de l'idolâtrie. (V. Thénis, *Buch der Könige*, p. xi; Keil, *Eipl.*, p. 56, et *Könige*, p. x.)

exemples de résignation, de générosité, de charité, les leçons de vertu domestique si propres à édifier et à instruire les déportés de Juda, si bien faits pour entretenir en eux la confiance en un Dieu protecteur et providence?

Dans le livre de Tobie l'auteur nous offre la peinture naïve de la vie d'une famille pieuse, économe et charitable, qui pendant l'exil se réglait sur la loi mosaïque. On y trouve des modèles de la prière sincère, et des leçons de sagesse adressées par un vieillard aveugle à son jeune fils qui conviennent à tous les temps, peuvent servir à tous les hommes, mais particulièrement aux exilés. La trame des faits n'est pas la chose importante, bien qu'elle encadre merveilleusement les leçons morales. L'éloquence simple, les couleurs vraies, le ton doux de ce petit livre rappellent, avec les mœurs antiques, les beaux épisodes des chants d'Homère. On dirait que saint Paul s'est inspiré de Tobie quand il trace les règles auxquelles les chrétiens vivant au milieu des Gentils devaient conformer leur vie. L'Apôtre leur propose les mêmes préceptes de justice et de bon exemple : la charité fraternelle, l'édification mutuelle, une piété sincère, capable de gagner à Dieu des cœurs qui ne l'aiment point : *In conspectu gentium, laudate Deum, ut faciatis scire eos quia non est alius Deus*¹. Tobie montre que les meilleures unions conjugales se contractent sous le regard de Dieu, avec son patronage, dans la prière; et que le bonheur du

¹ Tob. XIII, 3-4.

mariage ne dépend ni de la jeunesse ni de la beauté, mais de la religion des époux. Enfin il développe cette vérité, déjà connue en Israël, à savoir que l'homme pieux est dirigé, protégé dans ses voies par les anges. La dévotion envers les esprits bien-faisants qui nous accompagnent et nous gardent, dévotion si chère au pieux chrétien, leur culte, leur invocation quotidienne, trouvent dans l'histoire du jeune Tobie une justification et un stimulant ¹.

Aucun autre récit de la Bible ne dut avoir auprès des captifs un succès plus populaire. Il fut traduit et retouché un grand nombre de fois. Les textes qu'on en possède en diverses langues offrent des variantes considérables qui, sans changer le fond ni l'ordonnance de l'histoire, la modifient dans beaucoup de détails sans grand inconvénient. Notre tâche n'est pas d'élucider ici les nombreuses difficultés exégétiques du livre de Tobie; il nous suffit d'avoir indiqué

¹ Nous verrons plus tard comment la croyance aux bons anges, croyance qui remonte au temps de l'Éden, se développe sous ses aspects consolants pendant la captivité. Elle a pour contre-partie la croyance aux mauvais anges. C'est la première fois, après l'apparition du serpent séducteur, que les mauvais esprits jouent un rôle dans l'Écriture. Le démon Asmodée, qui tue les sept premiers maris de Sara, est mis en fuite par l'odeur et la fumée du foie d'un poisson brûlé; et ce démon est finalement relégué dans un désert de la haute Égypte. On peut donner à ces détails le caractère légendaire que l'on voudra, et dire que c'est là un emprunt manifeste au mazdéisme. Rien cependant n'est venu le prouver jusqu'ici. (V. Windischmann, *Zoroastrische studien.*) L'auteur de Tobie a reproduit dans toutes ses parties une histoire qui circulait parmi les captifs. Les Chaldéens croyaient aux mauvais esprits, mais les Juifs y croyaient aussi. On ne peut conclure de l'épisode d'Asmodée ni à l'origine étrangère ni à la non-réalité de l'histoire de Tobie.

l'influence salutaire qu'il exerça sur les captifs¹.

Parmi les écrivains de la captivité dont les noms et les œuvres nous ont été conservés à côté de Jérémie et de Baruch, d'Ézéchiël et de Daniel, plusieurs commentateurs placent aussi Esdras. Mais on se demande avec raison si Esdras commença dès l'exil le travail de transcription et de revision qu'il n'a entrepris, suivant la tradition, qu'après le retour de la captivité². Il ne faut point exagérer l'œuvre des docteurs et des prophètes durant l'exil. Israël était déjà depuis longtemps en possession des livres fondamentaux de sa religion. En cherchant à rendre plausible, malgré l'absence de documents certains, l'hypothèse d'un travail littéraire considérable au temps de la captivité, la néocritique s'est livrée à une débauche d'esprit dont on constate mieux tous les jours l'inanité. Elle fait sourire en parlant sans preuve « des cerveaux des captifs en effervescence, élaborant des lois puériles en prévision d'un avenir chimérique et confiant au papier les solutions les plus hardies³ ». A côté de Jérémie serait né en quelque sorte spontanément le Deutéronome⁴, recueil codifié de ses

¹ Le livre de Judith n'entre pas dans le cercle de nos études messianiques. Il a pu, lui aussi, être composé à l'époque de la captivité; c'est l'opinion d'un grand nombre d'exégètes. Comme l'auteur du livre de Tobie, celui du livre de Judith, en rapportant un fait de l'histoire d'Israël, avait pour but de faire naître ou d'affermir le courage de ses compatriotes, de montrer que Jéhovah est toujours avec son peuple et qu'il saura toujours le défendre, même par les plus humbles moyens.

² *David*, introduction.

³ Renan, *Hist. d'Israël*, p. 412.

⁴ V. *les Prophètes*, p. 568.

idées. A côté d'Ézéchiel aurait été élaborée la Thora sacerdotale, qui a pris dans le Pentateuque le nom de Lévitique¹. Ces étonnantes assertions ne reposent sur rien de sérieux. Aucune raison solide ne les appuie; ce sont de pures hypothèses qui s'évanouissent en fumée dès qu'on les discute. Sans traiter à fond une question que nous avons déjà plusieurs fois discutée, disons ici quelques mots du Lévitique, objet principal des divagations rationalistes.

Il existe, disent les néocritiques, une intime connexion entre les neuf derniers chapitres d'Ézéchiel et les parties sacerdotales et lévitiques de la Thora. « La raideur, l'*a priori*, l'impossibilité, sont les mêmes de part et d'autre. Dans beaucoup d'endroits le style a une forte ressemblance avec celui du prophète. Qu'on change le tour des instructions censées données par Dieu à Ézéchiel dans les visions de l'an 575, qu'on les présente comme dictées par Dieu à Moïse sur le Sinaï, on pourra croire, en lisant ces visions, qu'on a sous les yeux des chapitres du Lévitique². »

Ce n'est point seulement de nos jours que l'on a rapproché les paroles d'Ézéchiel des textes du Lévitique. Les plus anciens commentateurs juifs l'avaient fait. Mais, loin de constater des similitudes, ils rele-

¹ Cette thèse vient d'être reprise par un exégète contemporain, M. Westphal (*les Sources du Pentateuque*, t. II). D'après lui, le code sacerdotal aurait été rédigé après le livre d'Ézéchiel, vers la fin de la captivité. Mais, contrairement à l'opinion commune des critiques, M. Westphal, au lieu de faire écrire le Deutéronome sous Josias, le renvoie au temps d'Achaz.

² Renan, *Hist. d'Israël*, t. III, p. 414.

vèrent des différences; et craignant que ces différences fussent mal comprises par les ignorants, ils interdirent la lecture des livres d'Ézéchiël avant l'âge de trente ans¹. Il existe, en effet, entre la façon dont Ézéchiël conçoit la réorganisation du culte après l'exil et les lois lévitiques, des différences qui pourraient être regardées comme des contradictions. De jeunes lecteurs n'eussent pu comprendre comment le même Dieu qui parla à Moïse aurait tenu un langage différent à Ézéchiël, ni comment ce prophète se serait cru autorisé à modifier ou à abroger les anciennes lois cérémonielles.

Les différences en question trouvent leur explication naturelle dans un fait que nous avons déjà eu l'occasion de signaler. Devant Ézéchiël s'ouvrait un avenir idéal et lointain. Le prophète créait dans sa pensée un nouveau temple et un nouveau culte. Il peignait un tableau prophétique. Il se proposait de faire comprendre que l'avenir messianique verrait un culte nouveau dans un temple nouveau, un culte plus parfait dans un temple plus grandiose. Ézéchiël n'affirme nulle part que l'avenir réalisera à la lettre les visions symboliques du progrès qu'il prédit. Il eût été presque aussi difficile, au retour de l'exil, de construire le temple dont il offre le poétique tableau qu'à un architecte d'élever la Jérusalem décrite par le solitaire de Pathmos. Quant au culte nouveau d'Ézéchiël, il était aussi irréalisable, aussi impossible que, dans les condi-

¹ Hieronym. *Pref. in Ezech*; Talmud, *Schablat*, fol. 13, 2.

tions terrestres, le culte apocalyptique rendu à l'Agneau par les animaux, les anges, les vieillards et les vierges. L'organisation civile et sacerdotale exposée par Ézéchiel est purement idéale. Ce qui a fait la confusion dans certains esprits, c'est qu'il prend pour point de départ les réalités mosaïques et salomoniennes.

Si le but d'Ézéchiel a été, comme la néocritique l'avoue elle-même¹, d'idéaliser non seulement Jérusalem, mais le temple et son culte, comment peut-on lui attribuer la confection d'un vieux code dont il attend la réforme et même l'abrogation?

Le Lévitique et le Deutéronome remontent à la haute antiquité que leur attribuent les traditions, à Moïse. L'un et l'autre portent avec eux la marque de leur origine, ce que l'on a nommé l'*égyptiicité*. Dans le Lévitique, comme dans les autres livres du Pentateuque, la délivrance de la servitude d'Égypte est rappelée comme un événement encore récent. Le Dieu qui vient de faire sortir Israël de l'Égypte y prend la parole². Au moment où Moïse écrit, il y a encore au milieu de son peuple des fils d'Égyptiens³. Une fête solennelle, celle des Tabernacles, pendant laquelle le peuple doit habiter sept jours sous la tente, est instituée pour rappeler aux descendants des fugitifs que Dieu a fait « habiter leurs ancêtres

¹ « Ezéchiel conçoit Israël comme une pure théocratie... Le temple rêvé par lui n'a de commun que les dispositions générales avec le petit édicule bâti par Salomon... Sa conception est tout idéale. » (Renan, *Hist. d'Israël*, p. 407 et suiv.)

² Lev. xxvi, 43. Cf. xi, 43 ; xix, 36 ; xxv, 38, 42, etc.

³ Lev. xxiv, 10.

sous la tente quand il les tira d'Égypte¹ ». La seule raison que Jéhovah donne à son peuple pour prouver ses droits à l'adoration des enfants d'Israël est qu'ils lui doivent leur délivrance de l'Égypte, et qu'il s'est ainsi acquis sur eux le droit du maître sur ses esclaves². Ézéchiël ou l'auteur supposé du Lévitique aurait eu, au moment de la captivité, à rappeler d'autres bienfaits beaucoup plus récents et plus capables d'impressionner les exilés. Cependant on ne remarque pas une seule allusion à l'histoire d'Israël depuis son établissement dans la terre promise; pas une pensée pour David et sa maison, pour Jérusalem et son temple.

L'Égypte est toujours à l'horizon du Lévitique. Il ne dit point : « Vous n'imiterez pas les usages des Chaldéens, ni même des Syriens ou des Assyriens, » mais : « Vous ne vous conformerez pas aux usages de l'Égypte. »

Les critiques répondent que l'auteur était un lévite fort habile qui, dans une bonne intention, empruntait le nom de Moïse afin de donner plus d'autorité aux lois qu'il créait. Ce subterfuge n'est pas admissible. En parlant comme il le fait, l'auteur du Lévitique eût joué le rôle méprisable d'un faussaire. Bonne foi, bonne intention, sont incompatibles avec fraude et fausseté. Il faut choisir. Le pieux auteur n'avait rien du faussaire. Les paroles dont il se sert eussent d'ailleurs manqué de sens. Comment aurait-il recommandé de fuir les usages de l'Égypte, puisque

¹ Lev. xxiii, 43.

² Lev. xi, 45; xxii, 32-33; xxvi, 45, et xxv, 42, 55.

ces usages, ses contemporains ne les connaissaient pas?

L'auteur du Lévitique savait les usages égyptiens jusque dans leurs menus détails. Le sacrifice des colombes, qu'il plut à Dieu d'introduire dans les prescriptions du Lévitique en est une preuve ¹. Moïse parle ainsi : « L'enfant d'Israël qui fera à l'Éternel une offrande d'oiseaux offrira des tourterelles ². Le prêtre portera l'oiseau vers l'autel, lui arrachera la tête et la fera fumer sur l'autel, où il versera le sang. Il ôtera l'estomac et les intestins et les jettera à côté de l'autel vers l'Orient, à la place des cendres. Puis il déchirera l'oiseau aux ailes sans les arracher; et le prêtre le fera fumer sur l'autel, sur les bûches placées au-dessus du feu. C'est un holocauste, un feu d'agréable odeur à Jéhovah. » Aucun autre législateur qu'un homme familiarisé avec les coutumes des prêtres égyptiens ne pouvait formuler une telle loi, avec de pareils détails ³.

¹ Lev. 1, 14-17.

² Les pigeons étaient les seuls oiseaux domestiques chez les Hébreux, dans les âges antiques. C'est aussi le seul oiseau offert au temple, et nous avons là une preuve indirecte de l'antiquité du Pentateuque. La *volaille* ne devint commune en Judée que bien tard (Matth. xxiii, 37; xxvi, 74). L'Ancien Testament n'en parle pas.

³ On a découvert sur une stèle conservée au musée égyptien du Louvre, sous le nom de stèle d'Antef, les détails des pratiques cérémonielles usitées dans le sacrifice des oiseaux. On y voit le prêtre immolant l'oiseau sans couteau, pliant vivement dans sa main la tête de la victime. L'oiseau est offert au dieu, non point partagé ni découpé, mais seulement ouvert. (Cf. Vigouroux, *les Livres saints et la critique rationaliste*, t. III, p. 98; Wilkinson, *Manuers and Customs of the anc. Egypt.*, t. I, p. 290 et 364; Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*, t. V, p. 310.)

Par inspiration divine et pour des raisons qui renaissent dans l'ordre voulu de la Providence, Moïse avait inséré dans le Lévitique certains rites égyptiens; par l'effet de la même inspiration, il en prescrivait d'autres en opposition directe et formelle avec ceux de l'Égypte. Dans l'un et l'autre cas, le législateur a montré combien il était préoccupé de l'Égypte. Il montre à l'égard des lois la même préoccupation qu'à l'égard des rites. Moïse défend ce que les Égyptiens permettaient : par exemple, le mariage entre frère et sœur¹ et la perpétuité de l'esclavage². Le Lévitique proscribit absolument les statues, les images de Dieu, de l'homme et de l'animal, qu'il soit oiseau, reptile ou poisson³. Cette défense est la contre-partie formelle du culte rendu en Égypte aux oiseaux, aux reptiles, aux poissons et à presque tous les animaux.

Dans le Lévitique, de minutieuses prescriptions relatives aux morts affectent la contradiction du rituel funéraire des Égyptiens⁴. Le culte des morts,

¹ Lev. xviii, 3, 9. Cette alliance était commune, surtout dans la famille royale des Pharaons (Diod., I, 27).

² Lev. xxv, 42, 53.

³ Lev. xxvi, 1.

⁴ Notons que les défenses mosaïques relatives au culte des morts sont principalement contenues dans la partie du Lévitique dont l'authenticité est la plus contestée, dans les chapitres xviii-xxvi. Nous aurions là, suivant la nouvelle critique, un petit code complet à sa manière, et qui se trouverait encastré dans le Lévitique par erreur de copiste. Les expressions seraient justement celles qu'affectionne Ézéchiel; ce qui amènerait, dit-on, à supposer que ce petit livre n'est qu'un remaniement postérieur du morceau d'Ézéchiel contenu dans les chapitres xl-xlviii, opéré soit par le prophète, comme le veulent Graf et Kayser, soit par un de ses

si cher à l'Égypte, est une telle abomination aux yeux de Moïse, qu'il interdit le simple contact d'un cadavre sous les peines les plus sévères. On se trouve à chaque page du Lévitique en présence d'un législateur qui a vécu en Égypte, qui en connaît toutes les habitudes, toutes les idolâtries, toutes les superstitions, la nécromancie, la magie, les embaumements idolâtriques. Dieu voulait arracher Israël à des superstitions qui, descendues dans le peuple, n'y sont pas seulement ténaces, mais indestructibles, et qui eussent rendu à jamais impossible le maintien du monothéisme chez un peuple porté déjà à l'idolâtrie par tant d'autres endroits. Mais quand le règne de l'idolâtrie sera tombé avec Jérusalem sous les coups des Chaldéens, et qu'Israël se sera épuré dans l'épreuve de la captivité, alors les prophètes parleront librement de la mort et de l'autre vie. Ézéchiël, dans sa vision des ossements desséchés, inaugurerà en quelque sorte les exhortations morales qui découlent du dogme de la résurrection. Un jour tout Israël affirmera qu'il est bon de prier pour les morts, que leur ensevelissement est une œuvre de miséricorde très agréable à Dieu, et que nous avons en ceux qui ne sont plus des protecteurs et des amis.

disciples, comme le soutiennent Reuss et Wellhausen (Renan, *op. cit.*, p. 431). Nous reconnaissons que les chapitres xviii-xxvi forment un tout à part. Que suit-il de là ? Que le Lévitique et le Pentateuque entier ont été écrits au jour le jour par pièces et morceaux (comme le prouve très bien l'épisode contenu au chapitre xxiv) ; que les détails qui avaient échappé la veille au législateur sont édictés le lendemain, suivant les circonstances. On sent un livre écrit en voyage.

A qui persuadera-t-on que le Lévitique et ses prescriptions nécrologiques ont été rédigés précisément à l'époque où les défenses étaient superflues, à un moment où le retour aux pratiques égyptiennes était devenu impossible? Si un faussaire eût voulu susciter des contradictions et éveiller le soupçon, il faut l'avouer, il ne pouvait choisir un moyen plus efficace. Le Lévitique porte avec lui la preuve qu'il n'a pas été rédigé au temps de la captivité. Les néocritiques sont contraints d'avouer que, dans ce code, les « influences égyptiennes l'emportent sur toutes les autres ».

Un fait typique bon à retenir pour caractériser la critique singulière de M. Renan, c'est qu'il crée de toutes pièces les témoignages que l'histoire et l'archéologie lui refusent. Ainsi il affirme que « le goût égyptien dominait encore en Chaldée dans tous les ouvrages d'art et d'industrie¹ ». C'est là une des assertions les plus légères que M. Renan a émises pour le besoin de ses thèses. « L'art assyrien, dit M. Lenormant, est foncièrement indigène, autochtone, et ne s'est point paré des dépouilles de l'étranger en se les accommodant. Il ne procède pas de l'Égypte, avec laquelle l'Assyrien n'a jamais eu que le contact passager d'invasions à main armée... Le sol de la Mésopotamie est resté vierge de tout contact hétérogène, pendant cette immense période qui s'étend depuis l'invasion semi-légitime de Chodorlahomor jusqu'à la conquête perse. Chez les

¹ Renan, *op. cit.*, p. 420.

Assyro-Chaldéens, aucune importation exotique, aucun emprunt fait à des rivaux plus industriels, plus habiles¹. »

Le Lévitique est bien antérieur à l'époque chaldéenne. Il remonte à un temps où Israël fut en contact avec l'Égypte, à l'époque de Moïse. Nul homme, au témoignage du diacre saint Étienne, ne fut mieux « instruit de toute la science des Égyptiens² ». Le Lévitique lui appartient.

En résumé, ni le Lévitique ni le Deutéronome, dont nous avons parlé ailleurs, ne sont les produits de l'activité littéraire pendant la captivité. Les écrits qu'il faut placer à cette époque sont, avec ceux des deux grands prophètes Ézéchiel et Daniel, les deux derniers livres des Rois, l'histoire de Tobie et un groupe de psaumes plus ou moins considérable.

¹ Lenormant, *op. cit.*, t. V, p. 326.

² Act. vii, 22.

CHAPITRE V

ÉZÉCHIEL. — PROPÉTIES MESSIANIQUES

Les prophéties d'Ézéchiél se divisent en deux parties : la première et la plus considérable est consacrée tout entière, comme nous l'avons vu dans un précédent volume, à prédire à Jéchonias, à Joïakim et à Sédécias, toutes les ruines vengeresses qui suivirent de si près les sombres oracles du Voyant¹. Les prédictions et les menaces n'avaient point touché les cœurs. Ce ne fut qu'au moment où, conduit comme un vil troupeau à Babylone, Juda put mesurer la profondeur de l'abîme où il était tombé, qu'il revint avec ensemble à Jéhovah et qu'il abjura ses idolâtries. Il fallut quinze années d'exil pour opérer la transformation générale. A la voix d'Ézéchiél et des autres prophètes, Israël finit par rentrer

¹ La première partie (1-xxxii) se compose d'une introduction où le prophète raconte sa mission divine (1-iii), et des prophéties du châtimeut qui atteindra Juda (iv-xxiv) et les nations païennes (xxv-xxxii). La seconde partie annonce le salut qui suivra le châtimeut (xxxiii-xlviii). C'est sans doute à une division aussi bien marquée que Josèphe fait allusion quand il écrit d'Ézéchiél : *Δύο βιβλία κατέλιπεν.*

en masse dans les voies de la fidélité à Jéhovah, son Dieu.

Ce fut à ce moment qu'Ézéchiël reçut du Seigneur l'ordre de consoler son peuple, en lui communiquant deux visions magnifiques, dans lesquelles se dévoilait l'avenir messianique sous des images dont la grandeur et la magnificence seraient inoubliables. Ces deux visions couronnent les oracles d'Ézéchiël ; et son livre, qui s'était ouvert par les plus sombres prophéties de la Bible, se ferme sur les pages les plus consolantes.

Cette seconde partie du livre d'Ézéchiël nous fait entrer dans un ordre de préoccupations nouveau chez les prophètes. Aux ruines vont succéder les reconstructions. Jéhovah, pour punir les prévaricateurs, couper le mal dans la racine et purifier son peuple, avait frappé, abattu, détruit : comment va-t-il relever et construire ? Les restaurations, qui jusque-là avaient été mises au second plan, occupent désormais le premier. De magnifiques espérances remplissent l'âme des exilés, leur cœur est comme un vase dont le contenu déborde.

La première partie des oracles d'Ézéchiël, quelque sombre qu'elle soit, ne laisse point d'être elle-même tempérée par des lueurs d'espérance. Comme Jérémie et les autres prophètes, Ézéchiël n'afflige jamais sans consoler. A ses menaces contre Juda et à ses cris de désespoir, se trouvent mêlées des prophéties messianiques dont la portée n'échappe point à un lecteur attentif. Nous voulons en relever quelques-unes.

« Je les ai dispersés parmi les nations ;
 Mais je les rassemblerai, dit Jéhovah,
 Je recueillerai les dispersés de Juda,
 Et je leur donnerai la terre d'Israël.
 Et quand ils y seront arrivés, ils abattront les idoles
 Et feront cesser toutes les abominations.
 Et je leur donnerai à tous un même cœur ;
 Je mettrai en eux un esprit nouveau ;
 J'arracherai leur cœur de pierre
 Et je leur donnerai un cœur de chair,
 Pour qu'ils suivent mes ordonnances et mes lois.
 Qu'ils soient mon peuple et que je sois leur Dieu ¹. »

Plus loin, après avoir lancé l'invective et la menace contre le roi Sédécias, qui, en violant les serments faits au roi de Babylone, a précipité la ruine de son peuple, Ézéchiël tempère les reproches et éclaire les perspectives de l'avenir par la prophétie du rejeton messianique de David, planté comme une tendre tige sur la montagne sainte :

Voici ce que dit le Seigneur, l'Éternel :
 « A la cime du cèdre, parmi les plus hautes branches.
 Je choisirai un tendre rameau
 Et je le planterai sur une montagne élevée.
 Sur la hauteur la plus éminente d'Israël,
 Pour qu'il pousse des branches et porte des fruits,
 Et qu'il devienne un cèdre puissant,
 Où nicheront les oiseaux de tout plumage ;
 Et ils demeureront à l'ombre de ses branches.
 Et tous les arbres de la campagne connaîtront
 Que moi, l'Éternel, j'ai abaissé l'arbre élevé
 Et élevé l'arbre frêle,

¹ Ezech. XI, 16-20.

J'ai fait sécher l'arbre vert
 Et fait pousser l'arbre desséché.
 Moi, Jéhovah, je le dis et je le fais¹. »

Le Messie est le tendre rameau que Jéhovah prendra sur le cèdre de la maison de David, pour le planter sur Sion, centre du nouveau royaume de Dieu. Il l'entourera de soins jusqu'à ce qu'il s'élève au-dessus des autres arbres et devienne assez puissant pour abriter sous ses branches tous les oiseaux du ciel. Le qualificatif $\gamma\gamma$, *tenuis*, appliqué au rameau qui doit servir de plant, indique les humbles commencements du Messie et rappelle, en les confirmant, ce qu'Isaïe et les autres prophètes ont dit du rejeton de la race royale de David². L'Évangile reproduit l'idée de la prophétie dans la parabole du grain de sénevè³.

Le fond de la prédiction n'est pas nouveau. Les Voyants d'Israël greffaient leurs oracles sur la prophétie de Jacob⁴, déjà reprise par David⁵. Tous avaient vu le Messie, sortant de l'abaissement, régner sur la sainte montagne et ranger sous son sceptre tous les peuples de la terre⁶.

Les saints Pères ont remarqué une autre prophétie messianique au chapitre xxii d'Ézéchiel. Le

¹ Ézech. xvii, 22-24.

² Is. iv, 2; xi, 1; liii, 2; Jerem. xxiii, 5; xxxviii, 15; Zach. iii, 8; vi, 12.

³ Matth. xiii, 31-32.

⁴ Gen. xlix, 10 : « Non auferetur sceptrum... »

⁵ Ps. ii, 6 : « Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion. »

⁶ Nous n'appuyons pas sur ce côté des prophéties messianiques d'Ézéchiel. (V. plus haut sur Isaïe, ii, 2, et Michée, iv, 1.)

roi de Babylone y est représenté s'arrêtant anxieux à la bifurcation de deux routes, dont l'une conduit à Rabbath-Ammon, l'autre à Jérusalem. Pour savoir celle qu'il doit suivre, il consulte le sort. Où portera-t-il d'abord la destruction? Jéhovah a décidé que ce serait à Jérusalem. C'en est fait de la ville coupable. Le prophète adresse alors à Sédécias cette apostrophe véhémante :

« Et toi, blessé, misérable, blasphémateur,
 Toi, dont l'heure arrive avec ton dernier crime,
 Voici la parole de Jéhovah, le Seigneur :
 « La tiare sera ôtée, la couronne enlevée !
 Les choses vont changer :
 Ce qui est abaissé sera élevé,
 Ce qui est élevé sera abaissé.
 Ruines, ruines, ruines, voilà ta royauté.
 Elle aussi sera gisante,
 Jusqu'à ce que vienne celui à qui elle appartient,
 C'est à lui que je la donne ¹. »

Ézéchiél ne rappelle-t-il pas ici la prophétie de Jacob? Les anciens traduisent le mot שִׁלּוֹ, *schilo*, par les termes mêmes dont s'est servi Ézéchiél : *cujus est regnum* ². Ézéchiél, pensent-ils, a appelé le Messie du nom que lui donna Jacob. Il nous paraît hors de doute que, soit en figure, soit en personne, le Messie est ici désigné par Ézéchiél. Le prophète, sous une autre forme, ne fait d'ailleurs que reproduire un trait messianique remarqué vingt fois dans la Bible : l'élévation après les abaissements, un

¹ Ezech. xxi, 25-27.

² *Les prophéties du Pentateuque*, p. 400 et suiv.

Christ émergeant du sein des humiliations¹. C'est de la dynastie de David, dont Sédécias est un anneau avili, c'est de la race de Jessé que naîtra, après tant d'abaissements, celui à qui le *gouvernement appartient*. Sédécias allait être couché à terre comme un arbre coupé. Mais la racine demeurait : Ézéchiél, aussi bien que Jérémie, prédit la destinée glorieuse du rejeton humilié de David.

Une autre prophétie messianique se lit au chapitre xxxiv. Après avoir sévèrement reproché aux mauvais bergers, c'est-à-dire aux mauvais princes de Juda, l'état misérable où ils ont réduit le troupeau commis à leur garde, Ézéchiél promet à ce troupeau, c'est-à-dire à Israël, que Jéhovah lui-même réunira un jour ses brebis dispersées et les ramènera en Chanaan, où elles paîtront dans de bons pâturages. Le Seigneur parle ainsi :

« Je donnerai à mon troupeau un berger unique :

Mon serviteur David.

C'est lui qui les paîtra, c'est lui qui sera le berger.

Et moi, Jéhovah, je serai leur Dieu.

Et mon serviteur David sera leur prince.

C'est moi, Jéhovah, qui le dis.

Et je ferai avec eux une alliance de salut ;

Je ferai disparaître du pays les bêtes sauvages.

Mes brebis paîtront dans la campagne

Et dormiront dans les bois en toute sécurité.

Je les établirai tout autour de ma montagne ;

J'y ferai tomber la pluie en son temps :

Ce seront des pluies de bénédiction². »

¹ Prov. iii, 34 ; Luc. i, 52 ; Jac. iv, 6 ; Petr. v, 5.

² Ezech. xxxiv, 23-31.

Les plus explicites prédictions des anciens prophètes, dit Hengstenberg, ne permettent pas d'en douter : par ce pasteur unique appelé David il faut entendre ici le vrai David : Osée avait déjà attribué les fonctions de pasteur au Messie, qu'il appelle David, et Jérémie aussi ¹. Ce que David fut de son temps partiellement et imparfaitement, le Christ l'a été dans la plus grande perfection. « On ne peut, dit Rosenmuller, appliquer ces paroles à Zorobabel, comme le prétend Grotius. » Le gouvernement du pasteur David est trop au-dessus de ce que l'histoire raconte de Zorobabel. Les plus anciens docteurs juifs ont reconnu ici le roi-Messie.

Le gouvernement du Pasteur unique, du second David, est décrit avec ses splendeurs, dans la suite des prophéties d'Ézéchiël, sous des images que nous connaissons déjà. Israël reviendra dans sa patrie purifié et transformé; le sol lui prodiguera les plus riches récoltes. Éphraïm et Juda, les deux peuples séparés par une longue rivalité, seront réunis sous l'autorité d'un seul roi. Sous cette autorité, les Israélites n'auront plus rien à craindre de leurs voisins. Ils habiteront éternellement le pays donné à Jacob, « et David sera leur roi éternellement ². » On le voit, dans ces paroles il y a des traits qui se rapportent à la restauration d'Israël après l'exil : ils sont au premier plan du tableau. Mais il y en a d'autres qui ne peuvent s'appliquer qu'à l'œuvre de restau-

¹ Os. III, 3 ; Jerem. xxx, 9.

² Ezech. xxxvi, 22-32 ; xxxvii, 21-28.

ration du Messie : ils sont au second plan ; c'est à lui que se termine l'intention du prophète.

Nous arrivons à la seconde partie des prophéties d'Ézéchiel, exclusivement destinées à la consolation d'Israël, et particulièrement messianiques.

Le début est grandiose : il place sous nos yeux la scène fameuse de la résurrection. Cette scène est placée, non sans un grand effet, dans le champ même des morts. Le prophète est transporté au milieu d'une campagne pleine d'ossements entièrement desséchés.

Et Jéhovah me dit : « Fils de l'homme,
 Ces ossements pourront-ils bien revivre ? »
 Et je répondis : « Seigneur, vous seul le savez. »
 Puis il me dit : « Prophétise sur ces ossements,
 Et dis-leur : Ossements desséchés,
 Écoutez la parole de Jéhovah.
 Voici ce que dit le Seigneur :
 Je vais faire entrer en vous un souffle de vie,
 Je vous donnerai des nerfs,
 Je vous recouvrirai de chair,
 Je vous envelopperai d'une peau
 Et je mettrai en vous un souffle de vie,
 Pour que vous sachiez que je suis l'Éternel. »

Et je prophétisai comme j'en avais reçu l'ordre, et il se fit un grand bruit pendant que je prophétisais, et voilà qu'en se choquant les os se rapprochèrent. Et quand je les regardai, je vis sur eux des nerfs ; puis ils se couvrirent de chair, et, par-dessus, la peau vint les envelopper ; mais il n'y avait point de souffle en eux. Alors Jéhovah me dit :

« Prophétise, fils de l'homme, et dis au souffle :

Voici la parole de Jéhovah :
 Souffle, viens des quatre vents,
 Entre dans ces cadavres, pour qu'ils revivent. »

Et je prophétisai; et le souffle entra en eux, et ils revinrent à la vie, et ils se dressèrent sur leurs pieds, en grande, grande multitude¹.

La résurrection, le retour miraculeux à la vie des restes épars d'une multitude d'hommes couchés dans la poussière, est le symbole de la restauration d'Israël. Que les catastrophes de la nation ne troublent donc pas les cœurs : Israël, pareil aujourd'hui à des ossements épars et desséchés, doit ressusciter à la vie nationale par l'effet de la puissance miraculeuse de Dieu.

La plupart des Pères, en parlant de la résurrection des morts², ont cherché à fortifier leurs enseignements en commentant « fort mal à propos ce texte d'Ézéchiel, dit, après Reuss. M. Vernes ; rien n'était plus étranger au dogme de la résurrection des

¹ Ezech. xxxvii, 1-11. Dieu interpelle Ézéchiel par l'expression « fils de l'homme ». Le prophète est ébloui par les apparitions majestueuses dont il est favorisé; écrasé par elles, il sent plus que jamais sa petitesse de créature chétive et bornée. Jéhovah le fortifie dans ce sentiment et l'appelle « fils de l'homme ». Ce n'est point dans Ézéchiel que Jésus a pris ce titre, comme on l'a pensé. (Weizsäcker, *Untersuchungen über die erste. Gesch.*, p. 430.) Jésus-Christ, s'humiliant comme homme devant son Père, a pu exprimer les sentiments du prophète; mais ce n'est point là le sens principal du titre de Jésus, comme le croit M. Vernes (*Hist. des idées messianiques*, p. 187). Nous le verrons dans notre étude sur Daniel.

² Tertul. *De Resur. carnis*, vi, 30; xxix; Ambros. *De fide Resur.*; Theodoret; Just. *Apolog.*, ii; Cyprien, *ad Quirinum*, l. III, c. xxix, etc.

morts¹ ». Les Pères ne donnent nulle part la vision d'Ézéchiel en preuve du dogme de la résurrection : ils s'en sont servi à d'autres points de vue. Mais il faut reconnaître qu'en prenant pour thème d'une de ses plus saisissantes prophéties la résurrection des morts, Ézéchiel montre tout au moins que l'idée en était populaire en Israël. On se propose, quand on fait une comparaison, de faire connaître ce qui est moins connu par ce qui l'est davantage. Il faut en conclure, dans le cas présent, que les contemporains du prophète loin d'ignorer la doctrine de la résurrection future des corps, lui accordaient leur foi. Comme le fait observer Tertullien, on ne tire point une figure d'une chose qui n'existe pas. La parabole d'Ézéchiel serait restée sans effet devant des incrédules ; elle eût même diminué la confiance à la prophétie de la résurrection d'Israël², si les Israélites avaient cru que rien de ce qui est mort ne peut revivre. Nous voyons dans les paroles d'Ézéchiel un témoignage de la croyance générale, au temps du prophète, en ce dogme, insinué dans le Pentateuque, et peu apparent encore dans l'Écclésiaste.

La résurrection des corps et la délivrance d'Israël

¹ Reuss, *les Prophètes*, t. II, p. 113; M. Vernes, *le Peuple d'Israël et ses espérances*, p. 130. Presque tous les commentateurs protestants modernes nient qu'il puisse être question de la résurrection des morts. Rosenmüller répond : « In sermonibus ad usus populares destinatis ab illis non factum fuisse arbitrantur theologi, nisi doctrina de mortuis resuscitandis nota fuisset. » (Cf. Pareau, *Comment. de Immort. notitiis*, p. 108.)

² Isaïe avait dès longtemps affirmé la résurrection finale des corps (xxvi, 14 et 19).

étaient rapprochées pour faire saisir la toute-puissance infinie de Dieu. Était-il plus difficile à Jéhovah d'établir Israël dans la gloire que de ressusciter les morts? Jéhovah, qui redonnera un jour la vie à des cadavres, rendra la vie à une nation qui n'a plus de patrie. Tel est l'enseignement prophétique de la vision. Les chrétiens, au milieu des malheurs de la vie, fonderont leur confiance en Dieu sur la foi au Christ ressuscité et verront l'image de leur propre résurrection dans celle des morts de la vision d'Ézéchiël. Cette dernière est messianique par ce côté. Avant nos martyrs chrétiens, l'un des jeunes Machabées dira à son bourreau : « Le Roi de l'univers, pour lequel nous répandons notre sang, nous ressuscitera pour l'éternelle vie¹ ». — « Nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus, écrira saint Paul ; mais nous savons que Celui qui a ressuscité Jésus nous ressuscitera un jour avec lui². »

Israël sortira donc du tombeau de la captivité. Mais quelle sera sa destinée quand il aura réoccupé le sol de la patrie? Ézéchiël, sous le voile des allégories, lui annonce de nouvelles épreuves; mais il en sortira victorieux. Dieu montre à son Voyant, dans un horizon lointain, des nations encore inconnues à ses compatriotes s'avancant pour détruire le peuple de Dieu et combattre son Messie. La paix absolue et le bonheur sans mélange ne seront jamais assurés

¹ II Mach. vii, 9.

² Cor. iv, 11, 14.

sur la terre, à cause des retours offensifs sans cesse renouvelés des ennemis de Dieu. Ézéchiel semble les personnifier tous dans un peuple qu'il appelle « les hommes du Nord ». Ils se précipiteront sur Israël. C'est Gog, roi suprême de Mesek et de Thoubal; Magog est à leur tête¹ : ce sont des bataillons innombrables. Puis viendront en leur temps les Persans, les Éthiopiens, les Libyens², casque en tête, bouclier au bras; Gomer, avec ses hordes sauvages³; enfin Togormah avec ses armées. Ils s'ab-

¹ Gog, comme on l'a prétendu, n'est point un personnage de fantaisie. Les inscriptions d'Assurbanipal, presque de la même date que les prophéties d'Ézéchiel, nous ont révélé la réalité de ce roi. Elles parlent de *Gagi*, roi de Sakba ou des Scythes, dont les hordes tenaient sous leur domination les peuples désignés sous le nom de Mesek ou Meschech et de Thoubal. Magog indique un pays au sud du Caucase, où Gog résidait au temps du prophète, et qui était situé entre l'Arménie, *Thogarmah*, et la Médie. Il n'est pas douteux que ce ne soit aux Scythes, établis au sud du Caucase dans la seconde moitié du vi^e siècle avant J.-C., ayant leur quartier général au nord de l'Arménie, et promenant pendant un certain nombre d'années la dévastation sur toute l'Asie antérieure, que fait allusion Ézéchiel. (V. Lenormant, *Hist. anc. de l'Or.*, t. I, p. 294.) Notons que les mots que nous traduisons par « roi suprême » sont traduits dans les Septante par ἄρχοντα Ῥώς (שׂרשׁ en prenant Rosh comme un nom propre), roi de Rosh. Suivant Gesenius, Ézéchiel ferait ici mention des Russes. Hengstenberg, qui ne peut consentir à voir les Russes rangés parmi les ennemis du royaume de Dieu, repousse cette identification. Rien ne prouve que שׂרשׁ soit un nom propre.

² Ces trois noms de peuples habitant les extrémités du monde connu alors, sont employés par Ézéchiel pour montrer tous les ennemis de Dieu coalisés.

³ Le peuple de Gomer correspond aux Cimmériens de l'antiquité. Ils jouèrent au viii^e et au vii^e siècle un assez grand rôle dans l'Asie Mineure, qu'ils désolèrent par leurs incursions. — Gomer, Magog, Thoubal, Meschech, sont les noms de quatre fils de Japhet, père de quatre peuples.

battront sur le royaume de Dieu comme un ouragan, comme une nuée de tempête; ils couvriront la terre où Israël demeurait en paix :

Gog, le grand chef, dira :

« Marchons contre ce pays de villages¹,
 Contre ces hommes paisibles sans murailles,
 Sans ni portes ni verroux;
 Pillons ce peuple qui travaille pour le profit,
 Et qui demeure au centre de la terre². »
 Et Gog s'avancera, ignorant que Dieu l'amène.

Ainsi il entre dans les desseins de la Providence d'éprouver son peuple ici-bas. Mais elle saura réduire en poudre les ennemis de son royaume : elle démontrera ainsi sa toute-puissance et la fermeté de ses conseils.

Jéhovah dit au peuple du Nord :
 Je vais t'attirer du fond du Septentrion.
 Et te pousser sur les montagnes d'Israël.
 Mais un jour je t'arracherai l'arc de ta main gauche,
 Et je ferai tomber tes flèches de ta main droite.
 Sur les montagnes d'Israël tu tomberas avec tes bataillons,
 Et les peuples qui sont avec toi.
 Aux oiseaux de proie et aux bêtes sauvages
 Je te donnerai en pâture...

¹ Israël n'aura plus de forteresse; il vivra dans des villes non fortifiées, ou villages.

² Ezech. xxxviii, 11-12. — Israël, vivant en paix, se livrera aux arts sans songer à attaquer les autres. Il habite le centre de la terre, *habitor umbilici terræ*. Le centre est essentiellement la place d'honneur. On pensait chez le vulgaire, en Israël, que la Palestine était le centre de la terre : conception non seulement possible alors, mais acceptée.

Alors les habitants des villes d'Israël sortiront ;
Ils brûleront armes, boucliers, arcs, flèches, javelots.

Le feu durera sept années...

Ils mettront sept mois à enterrer Gog et ses hordes et à purifier le pays. Toute la population les enterrera, et ce sera sa gloire, au jour où je serai glorifié moi-même, dit le Seigneur... Voilà comment je veux manifester ma gloire parmi les nations. Toutes elles verront le jugement que j'exercerai ; elles sentiront la puissance de mon bras. Et la maison d'Israël reconnaîtra que moi, l'Éternel, je suis leur Dieu, aujourd'hui et pour toujours¹. »

Telle est la mystérieuse prophétie du châtement des ennemis du Messie. Cet oracle a beaucoup occupé les anciens commentateurs². S'il fallait substituer des noms propres aux noms cités par Ézéchiel, et des événements historiques aux combats dont il parle, le lecteur aurait à choisir entre vingt systèmes contradictoires. Nous ne voyons dans les faits qu'une sorte de parabole et dans les noms cités que des souvenirs, encore vivants au temps d'Ézéchiel, d'hommes violents qui avaient jadis joué un rôle semblable à celui d'Attila. Ce n'est pas

¹ Ezech. xxxviii-xxxix.

² V. dom Calmet, *Dissertation sur Gog et Magog*. Les Pères et les commentateurs ont cherché souvent à identifier Gog avec quelque personnage connu dans l'histoire ou prédit dans l'avenir. Le terrible guerrier du Nord a été tour à tour Antiochus, Alexandre le Grand, Titus. Dom Calmet essaye de prouver que Gog fut Cambyse en personne. Les hordes dont parle Ézéchiel furent les Goths, pour les uns; les Tures, pour les autres; l'Antéchrist et ses serviteurs, pour ceux-ci; les hérétiques, pour ceux-là. Enfin les calvinistes soutenaient de leur temps que Gog et ses armées n'étaient rien moins que le pape et les papistes.

la première fois que les prophètes mettent en scène des peuples farouches, instruments des vengeances de Jéhovah : rappelons Joël et les épouvantes dont il fait précéder « le jour de Jéhovah » ; rappelons Sophonie et l'invasion des Scythes. C'est peut-être à ce dernier événement, passé depuis trente ans seulement, qu'Ézéchiël emprunte ses images. Il entend renouveler l'effroi causé par les terribles invasions du roi Gog, qui bouleversa toute l'Asie antérieure sous la minorité de Josias¹. Au souvenir de Gog se rattachait celui d'une des plus terribles invasions de l'antiquité. Si les textes cunéiformes sont muets sur cette invasion, les explorateurs anglais ont pu néanmoins constater les traces matérielles qu'elle a laissées, non pas à Ninive, qui ferma ses portes, mais dans les villes voisines. Sophonie et Ézéchiël, sous des images terrifiantes, prophétisaient la formidable poussée des nations hostiles au royaume de Dieu, « aux derniers temps². » Gog et Magog, « ces noms fameux, dit Bossuet, représentent ces nations séduites et séductrices, dont Satan se servira contre l'Église à la fin des temps³. » Bossuet donne ici, pensons-nous, le vrai sens de la prophétie d'Ézéchiël. « Il ne faut pas croire, dit à son tour saint Augustin, que les peuples désignés par le Voyant habitent telle ou telle région de la terre : il s'agit

¹ *Les Prophètes d'Israël*, p. 331.

² Ezech. xxxviii, 8. C'est à tort que M. Renan (t. III, p. 399) prétend qu'Ézéchiël croit cette invasion prochaine. Les textes qu'il cite à l'appui de son dire (xxxviii, 17; xxxix, 8) prouvent tout le contraire de sa thèse.

³ Bossuet, *Explic. de l'Apocalypse*, c. xx.

des combats qu'aura à soutenir, à travers tous les âges, contre la cité du diable, l'Église du Christ répandue partout, la cité de Dieu, tant que toutes les deux seront en contact sur la terre¹. »

Saint Augustin et Bossuet, en étendant à tous les temps la guerre livrée au royaume de Dieu par Gog et Magog, ne nient pas que cette lutte doive se particulariser et marquer certaines époques d'un caractère de persécution aiguë. L'expression vague : *in novissimo dierum*, désigne en premier lieu les temps qui succéderont à la captivité, et aussi les jours du Messie et les premiers âges de l'Église. A peine Israël commencera-t-il à s'établir, à se reposer en paix des fatigues de l'exil, à peine Jésus aura-t-il fondé son Église, que le prince de Magog et ses troupes immenses se précipiteront d'abord sur Juda, et plus tard sur les chrétiens. C'est, en effet, ce que nous apprend l'histoire d'Israël et l'histoire de l'Église. La persécution commence pour eux aux premières années de leur établissement. Les destinées du royaume de Dieu ici-bas sont la lutte et la contradiction.

Mais l'expression : *in novissimo dierum*, indique aussi la fin du monde, le grand jour de Dieu.

L'exilé de Pathmos eut une vision semblable à celle de l'exilé du Chaboras. Après une paix temporaire que goûteront ceux qui auront rendu témoignage à Jésus, après un règne de mille ans, règne inaugural du règne éternel, Satan sera déchainé.

¹ August. *De Civit. Dei*, l. XX, c. XI.

Satan sera relâché de sa prison, et il en sortira pour séduire les peuples aux quatre coins de la terre, Gog et Magog, et les amener ensemble au combat, nombreux comme le sable de la mer. Et ils se répandirent sur la terre, ils assiégèrent la citadelle des saints, la ville bien-aimée; mais le feu du ciel fondit sur eux et les dévora; et le diable qui les séduisait fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont aussi la bête et le faux prophète, et ils y seront tourmentés jour et nuit aux siècles des siècles¹.

Le cadre du tableau, on le voit, est emprunté à Ézéchiél. Mais de même que le prophète s'élève du personnage historique Gog, prince de Magog, aux persécutions qui doivent tourmenter longtemps les sujets du royaume messianique sur la terre, saint Jean s'élève, de la prophétie d'Ézéchiél, à la persécution qui doit terminer les combats du règne de Dieu, par la défaite des ennemis de ce royaume. L'apôtre continue la prédiction du prophète. « Avec Jean, dit Bossuet, l'ouvrage de la justice aussi bien que celui de la miséricorde de Dieu est entièrement consommé dans le recueillement de tous les élus et l'éternel emprisonnement de Satan. »

¹ Apoc. xx, 7-10.

CHAPITRE VI

ÉZÉCHIEL ET LE NOUVEAU TEMPLE

L'idée qui est au fond de la prophétie de la résurrection fait aussi le fond de la prophétie du nouveau temple. Sous deux images différentes, le Voyant fait la même prédiction : il annonce à Israël son relèvement complet, sa résurrection nationale et religieuse, symbole des restaurations messianiques opérées par le Christ sur la terre et dans les hauteurs des cieux.

C'est, comme le dit formellement Ézéchiél, dans une extase, dans un ravissement, qu'il vit tout ce qu'il raconte du nouveau temple : « A la vingt-cinquième année de notre migration, au dixième mois, quatorze ans après la destruction de Jérusalem, la main de Dieu me toucha et me transporta ; et je me trouvai en esprit, en vision, dans le pays d'Israël, sur une haute montagne. »

Les événements futurs s'offraient ordinairement aux regards du Voyant, pendant ses extases, sous des figures et dans des scènes symboliques. La tâche de l'exégète est de déterminer, à l'aide des textes et de la tradition, la nature et le degré de correspon-

dance du symbole avec son objet, de la figure avec la réalité. Souvent Dieu n'a pas voulu établir, entre les deux points, d'autres rapports de concordance que ceux des lignes générales. Il lui a plu ordinairement de ne montrer l'avenir qu'à travers les ombres et les nuages. Cela suffisait à l'ordre de sa providence. La prophétie n'est pas l'histoire¹.

Il faut se rappeler cette économie des prophéties, quand on étudie la vision du nouveau temple. Nonobstant des données positives, des chiffres, des désignations de lieux et de choses, nous croyons que le temple, le nouveau culte, la nouvelle législation, le partage futur de la Palestine, ne sont que des figures de la restauration d'Israël.

A l'espérance du retour dans la patrie, se mêlait celle de la réédification non seulement de Jérusalem, mais aussi du monument sacré qui faisait sa gloire. Le souvenir du majestueux édifice construit par Salomon, édifice devenu alors l'objet des regrets et la cause des larmes, hantait incessamment l'esprit des exilés. On n'eût pas admis qu'on le réédifiât sur un plan entièrement nouveau. Aussi Ézéchiël reproduira l'aspect général du temple de Salomon, mais il l'agrandira et il idéaliserà ses plans.

La Palestine avait dès longtemps été partagée

¹ Voir ce qui a été dit de la gloire de Dieu portée sur le char des Chérubins (i, 4-28); les charbons ardents jetés sur Jérusalem en signe de sa ruine prochaine (x, 1); les cheveux coupés et jetés au vent, en signe de la dispersion du peuple (v, 1, 2); l'homme qui déloge la nuit, emportant le bagage du captif, prédiction de la fuite de Sédécias (xii, 3 et seq.), etc.

entre les tribus, et la législation lévitique existait depuis Moïse. Ézéchiél ne créait de toutes pièces ni cette législation ni le plan général du temple, ni le partage de la terre promise. Le temple avait existé, et le sacerdoce avait déjà ses lois. Dans ses descriptions de l'avenir, Ézéchiél s'inspire du passé. Il agrandit, il décore, il idéalise. Il n'invente pas des lois positives et pratiques. « Sa tendance générale, dit Delitzsch, s'oriente plutôt vers l'abrogation finale de l'ancien culte et vers l'adoration en esprit et en vérité. » Voilà ce qu'il faut retenir, pour bien saisir la nature et la portée de la prophétie.

Nous nous garderons d'interpréter au sens propre et littéral la peinture du nouveau temple qu'Ézéchiél va placer sous nos yeux. Le sens métaphorique s'impose; pour s'en convaincre, il suffit d'une lecture attentive. La prophétie, qui reçut, après la captivité, un commencement de réalisation, n'est au fond qu'une esquisse idéale et symbolique de l'Église future. Sans doute Ézéchiél se sert des plans de l'ancien édifice de Salomon. Il avait vraisemblablement sous les yeux ces plans avec des notes enlevées aux salles du temple avant que les Chaldéens ne l'incendiasent; mais il ne les copie pas. Il donne à son temple des proportions si extraordinaires, des dimensions si singulières, une richesse si grande, une perfection si accomplie, qu'évidemment il ne songe à aucune construction matérielle. Son temple est une figure poétique du temple spirituel du royaume messianique. Telle est l'opinion de l'immense majorité des commentateurs, catholiques et

protestants¹. A leur tête saint Jérôme résume la tradition des Pères dans ces paroles : *Ad Christi Ecclesiam referimus*.

Nous avons montré dans un précédent volume que le temple matériel de Salomon était, dans la pensée de Dieu, un symbole messianique; à plus forte raison, le temple d'Ézéchiël, tout idéal puisqu'il n'a jamais été construit et ne pouvait l'être, avait le même caractère messianique². Pour Ézéchiël, le sanctuaire élevé au sommet de la montagne de Sion, les règlements, les lois et le culte qu'il élabore, sont ce que parurent à saint Paul, aux premiers jours de l'Église, le tabernacle avec ses meubles et ses cérémonies : un symbole du sanctuaire inauguré par le sang du Christ rédempteur³.

Voici les paroles d'Ézéchiël :

La vingt-cinquième année depuis notre déportation, au commencement de l'année, le dixième du mois, quatorze ans après la ruine de la ville, ce jour-là même, la main de l'Éternel me toucha et me transporta à Jérusalem. C'est en extase qu'il me transporta dans le pays d'Israël, et qu'il me plaça sur une montagne très élevée, sur laquelle il y avait, du côté du midi, une construction ressemblant à une ville. Et, quand il m'y eut transporté, je vis un homme dont l'aspect était comme celui de l'airain : il tenait dans sa main un cordeau de lin et un roseau comme mesure, et il était placé à la porte. Et

¹ Nous citerons, parmi les protestants, Keil, Kliefoth et Delitzsch.

² *Les Prophéties du livre des Rois*, p. 132 ; *Salomon*, p. 91 et suivantes.

³ Hebr. ix.

cet homme m'adressa la parole : « Fils de l'homme, ouvre les yeux et regarde; prête l'oreille et écoute; observe attentivement tout ce que je vais te montrer; car c'est pour le voir que tu as été transporté ici, et tu l'annonceras à la maison d'Israël¹. »

La haute montagne sur laquelle le prophète est transporté dans son extase est la montagne du Moriah, le mont Sion, non point dans son état d'humiliation, mais dans sa restauration glorieuse². L'homme mystérieux, אִישׁ, *homo*, qui sert de conducteur au prophète, est Jéhovah lui-même³. Architecte de l'Église, il veut placer devant les yeux d'Ézéchiël le symbole glorieux de sa construction future. C'est sous sa conduite que le prophète va pénétrer dans le nouveau temple, grand comme une ville, avec ses murailles et ses portes fortifiées. Ils vont admirer ensemble et mesurer les immenses proportions du temple nouveau.

La cour du temple, les murs, les portes monumentales dont ses murs sont percés à l'est, au nord et au sud, sont d'abord mesurés. Les portes, symboles des entrées de l'Église future, sont l'objet d'une attention particulière. Ézéchiël semble reproduire les portes des palais assyriens plutôt que celles de l'ancien temple de Salomon. L'Église chrétienne n'a rien de national. Ces portes se réfèrent si peu à une construction matérielle que, même à l'aide

¹ Ezech. XL, 1-4.

² Interprétation de Maldonat, de Kiel, d'Hengstenberg. « Il s'agit de l'élevation idéale (théocratique) de Sion, » dit Reuss.

³ Cf. XLIV, 2, 3.

des découvertes modernes, il serait impossible de réaliser aujourd'hui la conception du prophète. Les savants de nos jours qui l'ont tenté, comme M. Perrot et le P. Pailloux, ne sont arrivés qu'à des dessins absolument différents. « Le réalisme n'a rien à voir ici, dit Hengstenberg. En faisant si grand et si beau, le prophète n'a qu'un but : il indique la marche progressive de l'ancien état de choses vers le nouveau, vers le règne du Messie. »

Après avoir traversé la première cour ou cour extérieure, puis la seconde ou cour intérieure, le prophète et son mystérieux conducteur parvinrent à la cella, c'est-à-dire à l'édicule du temple¹. Celui-ci ne ressemble à la cella de Salomon que dans ses parties essentielles, le Saint et le Saint des saints, dont la forme, on le sait, avait un sens symbolique. Il décrit les détails architecturaux et l'ornementation :

Le sanctuaire intérieur apparut à Ézéchiël lambrissé depuis le plancher jusqu'aux fenêtres. Tout autour de la salle, le mur était couvert de sculptures représentant des kéroûbs et des palmiers. Un palmier séparait deux kéroûbs. Chacun des kéroûbs avait deux faces : une face humaine tournée vers un palmier, et une face de lion vers un autre palmier. Dans le sanctuaire, devant le Saint des saints, était un autel de bois, de deux coudées de côté. Ses angles, son socle et ses parois, étaient de bois. Et mon conducteur me dit : « C'est là la table placée devant l'Éternel. »... Les portes du sanctuaire

¹ Le temple avec son vestibule et les bâtiments accessoires sont décrits XL, 48 ; XLI, 20.

avaient deux battants; elles étaient, comme les parois, ornées de kéroubs et de palmiers¹.

La description du Saint des saints se termine ici. Le lecteur s'aperçoit que l'objet principal du temple, ce qui explique sa destination, n'est pas même mentionné : l'arche de l'alliance. Elle avait disparu avec le temple de Salomon; comme elle ne devait pas reparaître dans le nouveau, Ézéchiel ne lui désigne pas de place. Il n'y a plus dans le temple de pains de proposition ni de chandeliers d'or, mais une simple table de bois, servant d'autel des parfums, remplaçant l'autel d'or du temple de Salomon. Décidément Israël marche vers l'abrogation finale de l'ancien culte, vers l'adoration du Seigneur en esprit et en vérité².

Après être sortis du Saint des saints, Ézéchiel et son guide mesurèrent les chambres réservées aux prêtres et celles qui, dans le vieux temple, étaient affectées à la conservation des victimes, puis l'espace autour du temple destiné à séparer l'édifice sacré du sol profane³. Cet espace formait un grand carré de cinq cents roseaux de côté ou d'une superficie de deux cent vingt-cinq hectares⁴. Le prophète

¹ Ezech. xli, 16-25. Cf. *Salomon*, p. 108.

² Cf. Delitzsch.

³ C'est le sens que Keil et plusieurs commentateurs donnent aux versets 16-20 du chapitre xlii.

⁴ Les cours et le temple formaient au milieu une superficie de cinq cents coudées de côté ou de six cent vingt-cinq ares de surface. La coudée valait cinquante centimètres, et le roseau ou la perche, trois mètres. Mais tout ce passage est sujet à des interprétations contradictoires.

et son conducteur considéraient cet espace. à la porte orientale de la cour extérieure, quand tout à coup la gloire de Dieu se manifesta à Ézéchiël :

Et voilà que la majesté du Dieu d'Israël arrivait du côté de l'Orient, et sa voix était comme celle de l'Océan, et la terre resplendissait de son éclat. C'était une apparition pareille à celle que j'avais vue sur les bords du Chobar¹. Et je me jetai la face contre terre. Et la majesté du Seigneur arriva au temple par la porte orientale. Une force divine me souleva et me transporta dans la cour intérieure, et le temple était rempli de la gloire de Dieu. Et j'entendis une voix au dedans du temple, et mon conducteur me parla ainsi : « Fils de l'homme, c'est ici la place de mon trône, où je poserai mes pieds, où j'établirai ma demeure au milieu des enfants d'Israël, à tout jamais; et la maison d'Israël ne souillera plus mon saint nom... Fais connaître ce temple à la maison d'Israël, son ordonnance, ses portes, sa disposition, ses règles et ses lois; décris-le sous leurs yeux, pour qu'ils retiennent son plan et ses règles, et qu'ils s'y conforment². »

Jamais cependant les plans du nouveau temple ne furent exécutés. Ni l'édifice élevé par Zorobabel ni le temple d'Hérode ne se construisirent d'après les indications d'Ézéchiël. Le premier fut loin d'égaliser en richesse même le temple de Salomon³. La gloire de Jéhovah remplace l'Arche de l'alliance, qui n'était qu'un symbole. Nous sommes donc transportés en dehors des réalités historiques, au temps dont le

¹ V. *les Prophètes*, p. 673.

² Ezech. XLIII, 1-11.

³ I Esd. III, 12.

prophète Jérémie avait parlé : « Lorsque vous serez multipliés dans ce pays, dit le Seigneur, on ne dira plus : L'arche de l'alliance du Seigneur; on n'y pensera pas, on ne s'en souviendra plus, et elle ne sera pas rétablie. En ce temps-là, Jérusalem sera appelée le trône du Seigneur; toutes les nations s'y rassembleront au nom de Jéhovah; elles ne marcheront plus dans la méchanceté de leur cœur endurci¹. » Ézéchiel développe, dans le style symbolique qu'il aime à employer, la prophétie de Jérémie. Tous deux nous reportent au temps messianique et nous le décrivent. Le prophète n'entend pas laisser à son peuple le plan d'un temple matériel; il se propose l'instruction, la consolation d'Israël, l'amélioration et la conversion du cœur².

La réglementation du service du temple, les lois lévitiques, les partages de la ville sainte et de la Palestine, qui suivent la vision du temple, tout cela respire le symbolisme. Sans doute la loi de Moïse ne sera pas abrogée, mais elle marche vers une amélioration qui sera le prélude d'une transformation en une nouvelle loi, celle de l'Évangile. Nous n'avons point à entrer dans le détail des lois promulguées par Ézéchiel; il a suffi d'en indiquer le sens messianique général. Revenons au prophète et à son guide mystérieux.

Il me reconduisit à la porte du temple, et je vis une source qui jaillissait de dessous le seuil du temple,

¹ Jerem. III, 16-17.

² Ezech. XLIII, 10 et 11.

vers l'Orient... Et je vis sur le bord du ruisseau, des deux côtés, des arbres en grand nombre. Et mon conducteur me dit : « Cette eau coule vers l'orient du pays; elle descend dans la plaine et arrive à la mer¹, où elle se jette, pour en assainir les eaux. Tous les êtres animés vivront partout où arrivera le ruisseau; le poisson s'y multipliera à l'excès. Des pêcheurs se placeront sur le rivage, depuis Engaddi jusqu'à Engallim²; ils étendront leurs filets sur la plage; les poissons de toutes les espèces, comme dans la grande mer, y seront nombreux. Sur les rivages de la mer et dans ses marais, les eaux ne seront pas assainies: car elles sont destinées pour des salines³. Sur les bords des ruisseaux, des deux côtés, croîtront des arbres fruitiers de toutes sortes; leur feuillage ne se fanera pas, et leurs fruits ne finiront pas; ils en produiront de nouveaux tous les mois, parce que l'eau qui les arrose sort du sanctuaire. Les fruits serviront de nourriture et les feuilles de médicaments⁴. »

Telle est la description du fleuve de vie, figure des bénédictions divines et du salut que le Seigneur

¹ Les eaux de ce fleuve traversent le désert de Juda, c'est-à-dire la grande plaine qui s'étend du lac de Tibériade au sud de la mer Morte, et se jettent dans cette mer. Il ne s'agit pas de la Méditerranée, comme le veulent Rosenmüller et Ewald. L'eau de la mer Morte est très limpide, mais fortement salée, nauséabonde et amère. Elle ne contient pas de poissons.

² Engaddi était situé sur la rive occidentale de la mer Morte. Cette ville ne peut sûrement être identifiée. Cette ville se trouvait sans doute au nord de la mer Morte.

³ Les Israélites tiraient leur sel des rivages de la mer Morte. L'assainissement de la mer ne devait pas priver le peuple d'un condiment aussi précieux. Ces salines ont été regardées comme le symbole du corps sacerdotal. Jésus-Christ a dit à ses apôtres : « Vous êtes le sel de la terre. »

⁴ Ezech. XLVII, 4-12.

apportera à son peuple au temps de la fondation du royaume de Dieu¹. Car on aurait tort de chercher dans ce tableau autre chose qu'une forme sensible du bonheur dont jouira la nation régénérée. Les détails ne supportent pas le contrôle de la science, et celle-ci n'a rien à y voir. Ézéchiel prend simplement pour point de départ le canal d'eaux alimenté par la fontaine d'Étham, et qui servaient aux prêtres pour laver les victimes et se purifier². Ce canal devient une source, la source un ruisseau, et le ruisseau un fleuve impossible à franchir³. Ce fleuve prend sa source sous le seuil du temple; car, dit Hœvernich, c'est du sanctuaire que la plénitude des bénédictions se répandait sur la communauté d'Israël. Aux eaux salées et stériles de la mer Morte il donne la puissance et la vie; car, selon la prophétie d'Isaïe, c'est de Sion que doit sortir la bénédiction et le salut pour les nations jusqu'ici ensevelies à l'ombre de la mort⁴.

On le voit, Ézéchiel, bien que ses regards contemplent les temps à venir, est encore sur le terrain de l'Ancien Testament. Les termes de ses prédictions ne le franchissent pas; mais l'esprit du Nouveau Testament s'annonce clairement. Les Juifs auxquels s'adressait le prophète ne comprirent pas tous assurément la description symbolique du nou-

¹ Les bénédictions messianiques sont ainsi figurées dans les prophètes. (Cf. Joel, iv, 18; Is. vii, 3; xlv, 3; lv, 1; Zach. xiii, 1; xiv, 8; Eccl. xxiv, 31; Apoc. xiv, 8.)

² Cf. *Salomon*, p. 123.

³ Ezech. xlvi, 5.

⁴ Is. ii, 3.

veau temple ni son but. Ézéchiél demeurera longtemps, suivant l'expression de saint Jérôme, « un océan où l'on se noie et le labyrinthe des mystères de Dieu. » Il était réservé à l'avenir de jeter quelque lumière sur la prophétie d'Ézéchiél. Il est un livre dans le Nouveau Testament qui semble avoir pour but de l'expliquer, l'Apocalypse. Entre l'Apocalypse et le livre d'Ézéchiél il y a tant de choses communes, qu'il est impossible de ne pas remarquer les rapports nombreux des visions d'Ézéchiél avec celles de saint Jean¹. Ce sont les mêmes images, le même langage apocalyptique et prophétique. On n'en peut douter, Ézéchiél et Jean contemplent la même vision. Mais tandis que le premier se sert des idées et des images propres à l'Ancien Testament, l'apôtre peint sa vision comme un disciple qui a vu le Messie et la réalisation initiale du royaume de Dieu.

Nous allons voir la lumière que la seconde vision jette sur la première. Les visions de la gloire de Dieu, dans Ézéchiél et dans saint Jean, sont substantiellement identiques. Dans chacune, le principal objet est un trône et celui qui y siège. Le trône est entouré d'une brillante lumière; des éclairs en sortent, un arc-en-ciel l'environne. Quatre êtres mystérieux semblent porter cette lumière de la gloire².

¹ V. Currey, *The holy Bible*, Ézéchiél, introduction; Droch, *l'Apocalypse*, préface.

² Ézéchiél appelle ces êtres חַיִּיּוֹת, *Haiioth*, que les Septante traduisent par ζῴα, *animalia*. Ce dernier terme est employé par saint Jean dans l'Apocalypse.

La ressemblance entre Ézéchiel et saint Jean se poursuit ainsi à travers la prophétie jusqu'à la vision du temple de la nouvelle Jérusalem¹. La description de ce temple revient deux fois dans l'Apocalypse. La première fois, le temple qui apparaît à l'apôtre est celui qui est destiné à servir d'asile idéal aux fidèles pendant la durée des épreuves qui précéderont le dernier châtiment. Voici comment saint Jean reçoit l'ordre de le mesurer, comme auparavant Ézéchiel :

Et il me fut donné une canne semblable à un bâton, avec ces mots : « Lève-toi, et mesure le temple de Dieu et l'autel, et compte ceux qui y adorent. Mais la cour qui est au dehors du temple, tu la laisseras et tu ne la mesureras pas, car elle est abandonnée aux païens². »

Le temple dont il est ici question est celui dont parle Ézéchiel, et que nous avons vu décrit par lui; celui où doivent s'abriter pendant les épreuves les sujets du royaume messianique, jusqu'à ce que la nouvelle Jérusalem soit prête à les recevoir. Le temple d'Ézéchiel comme le temple de Jean ne sont qu'une figure d'un autre temple; celui-ci se transformera en une cité: ce sera la Jérusalem céleste. Le premier représentait l'Église, où les vrais fidèles

¹ Les prophéties contre Oolla et Ooliba (Ezech. xvi et xxiii) ont leur parallèle dans la malédiction que lance l'Apocalypse contre la Babylone idolâtre (Apoc. xvii). La lamentation de Jean sur Babylone (Apoc. xvii, 11) rappelle la lamentation du prophète sur Tyr (Ezech. xxvii). Nous avons rapproché précédemment ces chapitres relatifs à Gog.

² Apoc. xi, 1-2.

du Messie sont abrités pendant les jours de la vie militante sur la terre. Il est entouré, dans Ézéchiel, d'un carré immense destiné à séparer le sacré du profane¹, et, dans l'Apocalypse, d'un parvis qu'il est inutile de mesurer, parce que, dit Bossuet, « il n'y a point de mesure prise pour ce qui est en dehors de la société des élus. Cette société est inaccessible aux Gentils, qui ne peuvent la diminuer; mais l'extérieur de l'Église leur est en quelque sorte abandonné, et ils y feront d'étranges ravages. Il est un sanctuaire qui n'est pas bâti de main d'homme, et sur lequel aussi la main des hommes ne peut rien². »

Cependant la réalité succédera aux figures, l'Église triomphante à l'Église militante, et la nouvelle Jérusalem au temple de la restauration messianique. L'Apocalypse va préciser la signification de ce temple et du temple d'Ézéchiel. Le rideau qui voile aux regards des mortels la perspective de l'avenir, se lève pour la dernière fois. Le mal et la mort sont anéantis; le théâtre même sur lequel le bien et le mal luttent, Sion avec son temple où sont abrités les fidèles de Dieu, son temple, entouré du parvis des Gentils qui leur déclarent une guerre incessante, tout ce théâtre de l'ancien monde a disparu. Une nouvelle terre et de nouveaux cieux, exempts de toutes les imperfections et de toutes les calamités, vont commencer pour les élus de la cité de Dieu. Cette cité est appelée la nouvelle Jérusalem, du nom de l'antique capitale

¹ Ezech. XLII, 20.

² Bossuet, *Explic. de l'Apocal.*, ch. XI, 2.

d'Israël dans laquelle Jéhovah avait élu domicile depuis le temps de David. Dès à présent elle existe idéalement au ciel¹; après le jugement elle descendra sur la terre pour servir de demeure aux bienheureux. Elle apparaît belle et parée comme une fiancée, car la communauté des fidèles qui doit l'habiter est elle-même la fiancée du Christ² :

Et l'un des sept anges qui avaient tenu les sept coupes pleines des sept derniers châtiments vint à moi et me parla ainsi : « Viens, que je te montre l'épouse, fiancée de l'Agneau. » Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne, et il me montra la ville sainte, Jérusalem, qui descendait du ciel d'auprès de Dieu. Son foyer lumineux était semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspé brillante comme le cristal. Elle avait une grande et haute muraille; elle avait douze portes, et sur les portes douze anges, et des noms inscrits, qui sont les noms des douze tribus d'Israël : à l'orient, trois portes; au nord, trois portes; au midi, trois portes, et à l'occident, trois portes. Et la muraille de la ville avait douze pierres servant de bases, et sur elles les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. Et celui qui me parlait tenait une mesure pour mesurer la ville, et ses portes, et ses murailles... Les murs étaient de jaspé, la ville entière en or pur, semblable à du cristal...; et les douze portes étaient douze perles; chaque porte était faite d'une seule perle. Et la place de la ville était en or pur, pareil à du verre transparent. Je n'y vis point de temple, car c'est le Seigneur, le Dieu tout-puissant, qui en est le temple, ainsi que l'Agneau. Et la ville n'a pas besoin ni du

¹ Gal. iv, 26; Hebr. xi, 40; xii, 22; xiii, 14.

² Apoc. xix, 7-8.

soleil ni de la lune pour les éclairer; car c'est la gloire de Dieu qui l'éclaire, et l'Agneau qui en est la lumière. Et les peuples accourent à sa lumière, et les rois de la terre y viennent apporter leurs richesses; par ses portes toujours ouvertes, car il n'y a point de nuit, les nations apportent leurs trésors les plus précieux ¹.

Telle sera la nouvelle Jérusalem. Sa description termine la série des visions de l'Apocalypse et forme, pour ainsi dire, le décor de la scène finale. Les traits sont pour la plupart empruntés à la vision d'Ézéchiël. Il devait en être ainsi puisque l'apôtre a pour dessein de préciser la signification des visions du prophète. On y remarque aussi des traits empruntés au LX^e chapitre d'Isaïe. Mais l'Apocalypse embellit encore ces modèles et augmente l'éclat de leurs tableaux.

Notons que ce n'est point, à proprement parler, une ville que décrit l'Apocalypse. On n'y voit ni rues ni maisons. C'est un temple immense, ou plutôt une vaste cour entourant le trône de Dieu et dans laquelle sont réunis d'une manière permanente, comme autrefois à Sion dans les jours de fête, tous les adorateurs du Très-Haut, auxquels se joignent les nations et les rois de la terre, convertis à Jéhovah, et déposant à ses pieds leurs richesses.

L'apparition de Jéhovah dans le temple symbolique d'Ézéchiël est signalée par un éclat qui resplendit par toute la terre ². Dans l'Apocalypse, c'est un foyer lumineux qui apparaît à l'apôtre, un point

¹ Apoc. xxi.

² Ezech. xliiii, 2.

central, rayonnant comme les feux de la plus belle pierre précieuse. Son éclat est tel que le soleil et la lune sont choses superflues, et que la nuit y est inconnue. Cette lumière permanente est celle de la gloire de Dieu, Dieu lui-même résidant à jamais au milieu de la cité sainte.

La vision de la Jérusalem céleste de l'Apocalypse se termine par d'autres détails qui donnent aux visions du prophète toute leur haute signification :

Et l'ange me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme le cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'Agneau. Au milieu de la place et près du fleuve, en deçà et au delà, est l'arbre de la vie, portant douze fois du fruit, à chaque mois de l'année; et les feuilles de l'arbre servent à la guérison des nations. Et il n'y aura plus rien de maudit, et le trône de Dieu et de l'Agneau sera là, et ses serviteurs l'adoreront et verront sa face, et son nom sera sur leurs fronts. Et il n'y aura plus de nuit, ni aucun besoin de flambeau et de lumière, parce que le Seigneur Dieu les éclairera, et ils régneront aux siècles des siècles¹.

« Dans ces paroles, dit Bossuet, le Saint-Esprit continue à nous faire voir qu'il n'y a point d'autre accomplissement du temple d'Ézéchiël que celui qui nous est ici montré par saint Jean². » Au lieu d'une multitude d'arbres qu'avait vus le prophète, l'apôtre n'en voit qu'un, suffisant à la nourriture et à la guérison des nations, parce que le Nouveau Testa-

¹ Apoc. xxii, 1-5.

² Bossuet, *Explic. de l'Apoc.*, ch. xxii.

ment devait être un progrès sur l'Ancien et une simplification. En décrivant cette source féconde et cet arbre de vie, Ézéchiél et saint Jean nous reportent à la Genèse et aux jours de l'Éden qui ont précédé la chute, parce que le règne final du Christ aura pour sujets les hommes en l'état d'innocence de nos premiers parents. La vie éternelle sera alimentée par les fruits de l'arbre, qui ne sera plus, comme autrefois, un fruit défendu.

Saint Jean résume la félicité de l'Église triomphante en ces mots : « Le trône de Dieu et de l'Agneau sera au milieu d'eux et ils verront sa face. » C'est aussi par ces paroles qu'Ézéchiél termine son livre : « A partir de ce jour le nom de Jérusalem sera יהוה שמה, *Jehovah-Sama, Dieu-est-là-pour-toujours*¹. »

C'est donc le règne éternel de Jésus dont le prophète Ézéchiél a salué l'aurore, à travers les ombres de l'Ancien Testament. C'est le triomphe définitif de l'Église qu'il a chanté, après avoir célébré ses luttes glorieuses contre Gog, prince de Magog. La Jérusalem qu'il décrit, « cité bienheureuse que le Seigneur avait choisie tant qu'elle demeura dans l'alliance et la foi des promesses, fut, dit Bossuet, la figure de l'Église, et la figure du ciel où Dieu se fait voir à ses enfants. C'est pourquoi nous voyons ce prophète joindre, dans la suite du même discours, ce qui regarde Jérusalem à ce qui regarde l'Église et à ce qui regarde la gloire céleste : c'est un des

¹ Ezech. XLVIII, 35.

secrets des prophéties, et une des clefs qui en ouvrent l'intelligence ¹. »

Cependant, si étendus que soient les enseignements d'Ézéchiël, si larges que soient ses horizons, les nuages mystérieux des symboles les recouvrent : il laisse au dernier des grands prophètes, à celui qu'il appelle lui-même « le juste et sage Daniel ² », le soin de dévoiler les mystères du règne Messianique et du monde à venir.

¹ Bossuet, *Hist. universelle*, II^e partie, c. xxii.

² Ezech. xiv, 14, 20 ; xxviii, 3.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	v
INTRODUCTION	1

PRÉLIMINAIRES

CHAPITRE I. — Comment la critique moderne explique le prophétisme. — Elle n'en apporte pas la raison suffisante	17
CHAPITRE II. — Comment la critique moderne explique le messianisme de l'Ancien Testament. — Les événements contingents.	37
CHAPITRE III. — Le miracle de l'inspiration.	52
CHAPITRE IV. — Les prophètes et les oppositions de leurs contemporains au règne de Dieu.	63
CHAPITRE V. — L'œuvre parénétiqne des prophètes. . .	72

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

LES PROPHÈTES QUI N'ONT PAS ÉCRIT

CHAPITRE I. — Les prophéties antérieures au schisme. .	83
CHAPITRE II. — Le péril du marasme religieux à la fin du règne de Salomon	92
CHAPITRE III. — Le démembrement du royaume et l'avènement du règne de Dieu	98
CHAPITRE IV. — Le schisme et les prophètes	104
CHAPITRE V. — Comment se maintint en Israël la foi aux promesses	111
CHAPITRE VI. — Élie et Élisée considérés comme types du Messie.	121

LIVRE DEUXIÈME

LES PROPHÈTES JUSQU'À ISAÏE

CHAPITRE I. — La raison de l'intermittence de la prophétie messianique. — Les anciens et les nouveaux prophètes.	132
CHAPITRE II. — Les psalmistes-prophètes.	141
CHAPITRE III. — Le prophète Joël.	148
CHAPITRE IV. — Le prophète Jonas	167
CHAPITRE V. — Le prophète Amos.	177
CHAPITRE VI. — Le prophète Osée.	190
CHAPITRE VII. — Le prophète Abdias	205

LIVRE TROISIÈME

ISAÏE

CHAPITRE I. — Les nations et Israël. — L'économie de la Providence.	216
CHAPITRE II. — La mission d'Isaïe.	223
CHAPITRE III. — De la composition et de l'ordonnance du livre d'Isaïe.	229
CHAPITRE IV. — Le deutéro-Isaïe	238
CHAPITRE V. — Le fils de la vierge.	261
CHAPITRE VI. — Le fils d'Isaïe.	276
CHAPITRE VII. — La Galilée des nations centre de lumière et séjour du Christ.	283
CHAPITRE VIII. — « Parvulus natus est nobis ».	294
CHAPITRE IX. — La tige de Jessé.	303
CHAPITRE X. — La tige de Jessé. — Textes et commentaires	311
CHAPITRE XI. — Cyrus.	325
CHAPITRE XII. — Le Serviteur de Dieu.	344
CHAPITRE XIII. — Souffrances du Serviteur de Dieu.	363
CHAPITRE XIV. — Triomphes du Serviteur de Dieu.	386
CHAPITRE XV. — Un dernier mot sur le rôle messianique d'Isaïe.	406

LIVRE QUATRIÈME

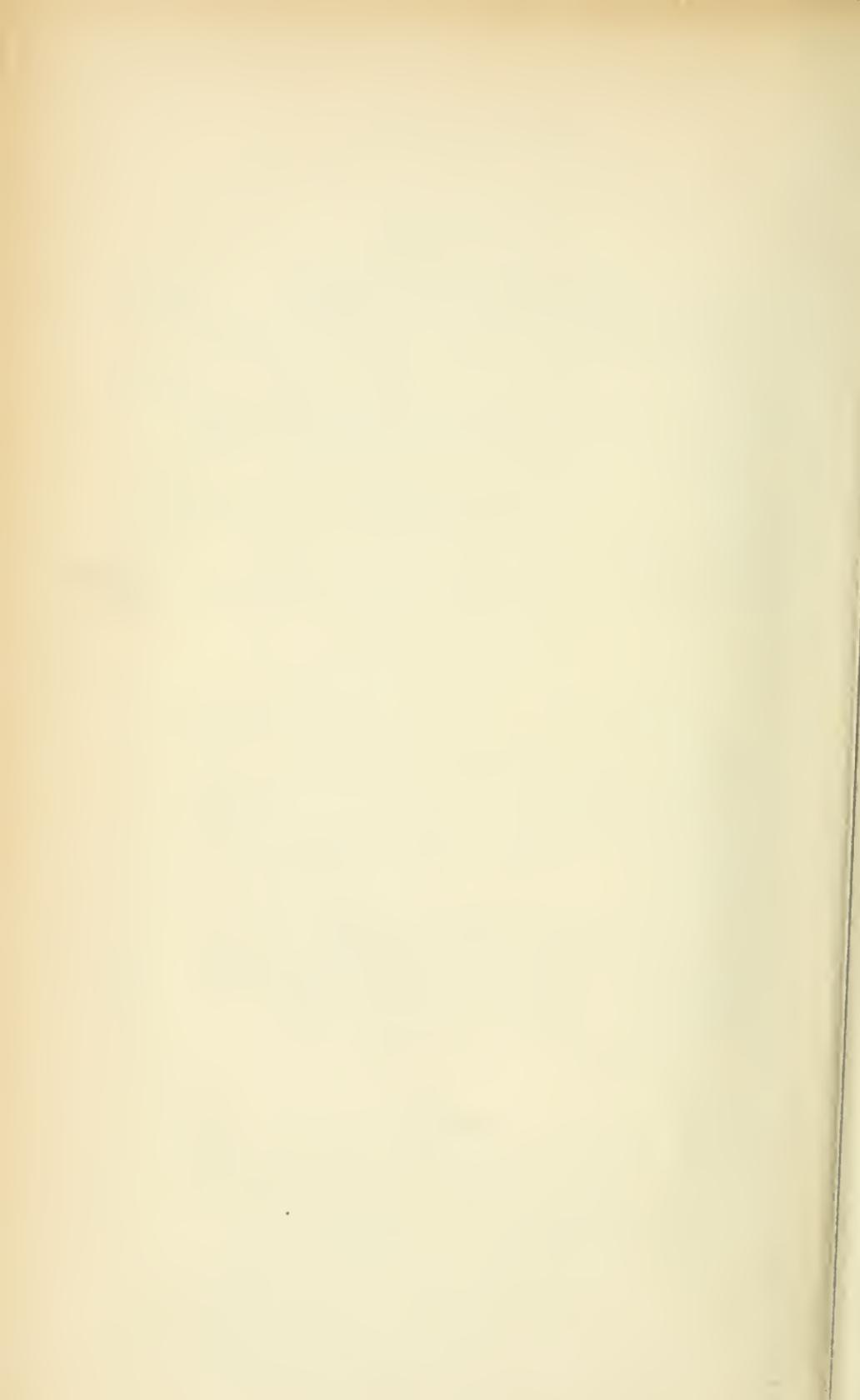
LE PROPHÈTE MICHÉE

CHAPITRE I. — Le messianisme de ses prophéties. . . .	410
CHAPITRE II. — Michée et la paix messianique. . . .	420
CHAPITRE III. — Les prophéties communes à Michée et à Isaïe.	436
CHAPITRE IV. — Bethléhem. — L'avenir des Juifs. . .	445
CHAPITRE V. — La littérature messianique au temps d'Ézéchias. — Influence du roi sur elle. — Les psaumes de cette époque.	458
CHAPITRE VI. — Le prophète Sophonie.	469
CHAPITRE VII. — Nahum et Habacuc.	479
CHAPITRE VIII. — Jérémie figure de Jésus-Christ. . .	490
CHAPITRE IX. — Jérémie. — Ses prophéties messianiques.	503

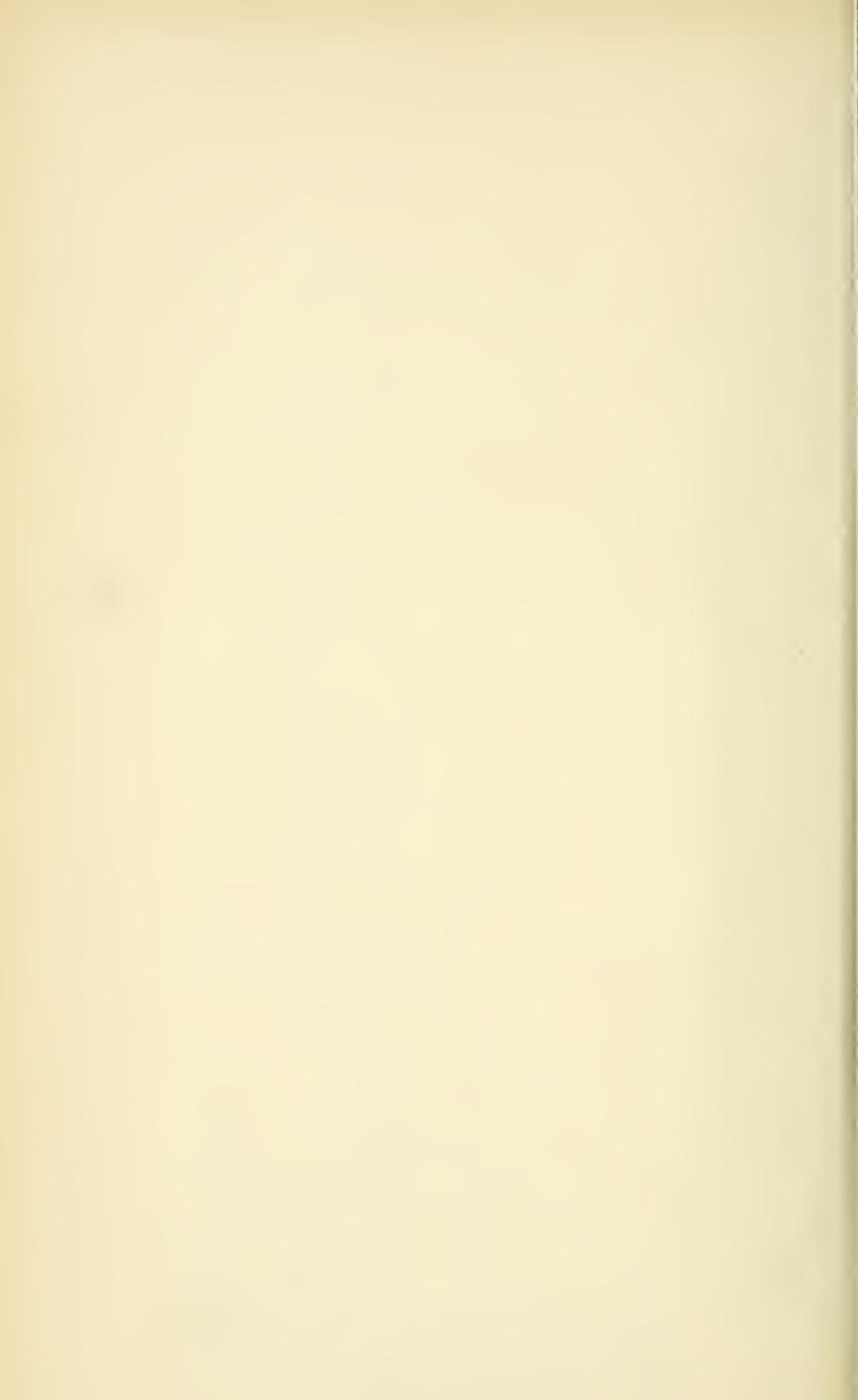
LIVRE CINQUIÈME

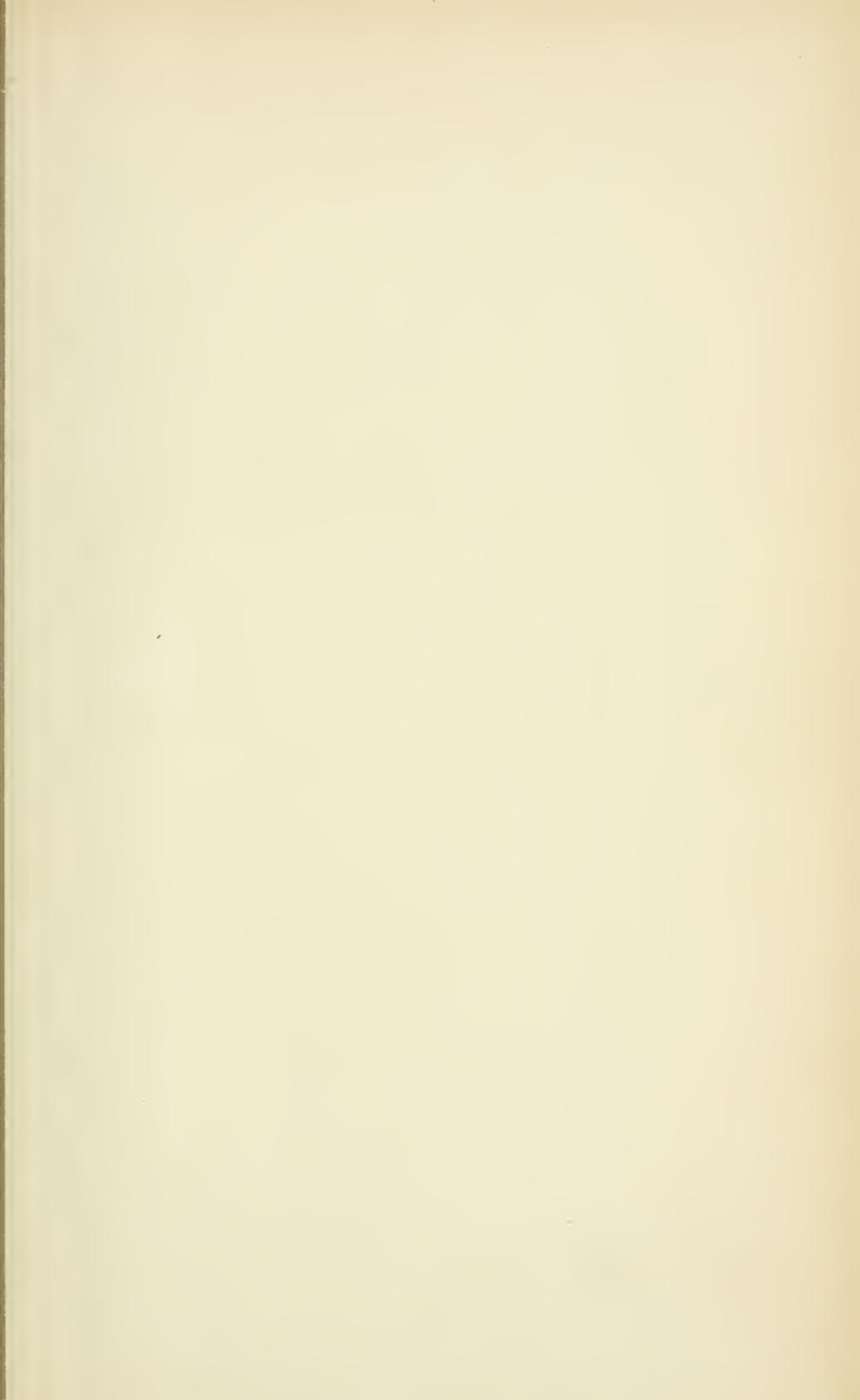
LA CAPTIVITÉ ET LE MESSIANISME

CHAPITRE I. — La captivité et les espérances messia- niques. — Desseins de Dieu.	517
CHAPITRE II. — Progrès moral chez les Juifs pendant la captivité. — Les prophètes et les psalmistes de l'exil.	532
CHAPITRE III. — Progrès doctrinal chez les captifs de Babylone.	544
CHAPITRE IV. — Le travail littéraire pendant la captivité. — Les rois. — Tobie. — Le Lévitique.	553
CHAPITRE V. — Ézéchiel. — Prophéties messianiques. .	569
CHAPITRE VI. — Ézéchiel et le nouveau temple.	586











MEIGNAN, G.R.

BS

1173

Les Prophètes d'Israel

.M4

v.6

depuis Salomon à Daniel.

DATE	ISSUED TO
------	-----------

MEIGNAN, G.R.

BS

Les Prophètes d'Israel
depuis Salomon à Daniel.

1173.

.M4

v.6

